
Sabine Menu

Thèse dirigée par Mme Elisabeth Dupoirier, directrice de recherche au Cevipof

Soutenue le 21 février 2008

Jury :
M. Richard BALME, professeur des universités à l’Institut d’Etudes Politiques de Paris
Mme Elisabeth DUPOIRIER (directrice de la thèse), directrice de recherche FNSP/CEVIPOF
M. Alain FAURE, chargé de recherche CNRS – PACTE à l'IEP de Grenoble
M. Vincent HOFFMANN MARTINOT (rapporteur), directeur de recherche CNRS et directeur de l’Institut d’Etudes Politiques de Bordeaux
M. Michael KEATING (rapporteur), professeur de science politique à l’Institut Universitaire Européen de Florence
M. Pierre MULLER, directeur de recherche CNRS/CEVIPOF
« Peu d’hommes aiment longtemps le voyage, ce bris perpétuel de toutes les habitudes, cette secousse sans cesse donnée à tous les préjugés ».

Marguerite Yourcenar, Mémoires d’Hadrien

En hommage à Opa, à sa curiosité, ses escapades,

En souvenir de nos voyages dans le temps et dans l’espace.
Remerciements

Ma thèse n’aurait pas vu le jour sans un certain nombre de personnes et d’institutions qui me sont venues en aide et à qui je tiens à formuler mes remerciements.

Je tiens à remercier en premier lieu mes 80 interlocuteurs dans les trois régions qui ont pris du temps pour m’accueillir et pour me faire part de leur expérience. Ils m’ont permis d’entrer dans leur monde, celui de l’industrie, de leur région, de leur pays et de leur organisation, livrant ainsi de nombreuses informations, analyses et émotions. Ces entretiens sont le cœur de ma thèse : c’est par les mots de mes interlocuteurs que ma thèse s’exprime.

Je voudrais ensuite remercier les organisations qui m’ont soutenu financièrement et qui m’ont permis de séjourner dans différents centres de recherche : l’Observatoire Interrégional du Politique et Sciences Po ; l’Europe et son programme Marie Curie qui m’a permis d’intégrer le Centre of Urban and Regional Development Studies à Newcastle ; enfin, le Deutsch-Akademischer Austausch Dienst et l’Université d’Erlangen-Nürnberg.

Cette recherche n’aurait pas été envisageable sans le soutien initial et tout au long de la thèse de ma Directrice de recherche, Elisabeth Dupoirier. L’intérêt que nous avons partagé pour les recherches sur les mobilisations dans les régions en Europe et sur les identités régionales a constitué une aide stimulante. Son écoute attentive lors des retours de terrains m’a beaucoup aidé à structurer ma pensée. Je voudrais également remercier Michael Keating pour la possibilité qu’il m’a toujours offerte à Florence de débattre ensemble, ainsi que Richard Balme et Pierre Muller pour leurs précieux conseils qu’ils ont donné et qui sont restés dans un coin de ma tête jusqu’à la rédaction finale de ma thèse.

Enfin, je voudrais remercier ma famille et mes amis : ils n’ont peut être pas éprouvé le même enthousiasme que moi pour les « clusters », la « communalisation » ou le « référentiel », mais ils ont toujours été là pour m’exprimer leur intérêt pour ce que je faisais. Merci tout particulièrement à mes parents : je pourrais les remercier pour beaucoup de choses mais je me limiterai à souligner leur patience et, plus concrètement, leur assistance informatique ou linguistique. Merci à Fanny pour ses relectures et pour ses tentatives courageuses de se mettre à la science politique. Merci enfin à Emanuele, mon compagnon de galère de thèse… Merci à nos rires, malgré tout.
Table des matières

Remerciements.................................................................................................................. ...............3
Table des matières ............................................................................................................. ..............4
Table des annexes de la thèse .................................................................................................. ......11
Tables des tableaux, cartes, schémas et illustrations............................................................... 12
Liste des abréviations ....................................................................................................................15
Introduction à la thèse........................................................................................................ ...........17

PREMIERE PARTIE : THEORIE, METHODE ET PRESENTATION DES CAS D'ETUDE..19

INTRODUCTION ............................................................................................................................... ..20

CHAPITRE 1 - LES MOBILISATIONS ECONOMIQUES ET LE ROLE DE L’IDENTITE REGIONALE
DANS L’EMERGENCE DES REFERENTIELS TERRITORIAUX : APPROCHES THEORIQUES. ............22

Section 1 - La notion de mobilisation économique régionale. ..................................................23
  1 - Un rassemblement d’acteurs pluriels. ..................................................................................23
  2 - Une action collective autour d’une cause. .........................................................................26
  3 - Les répertoires d’action des mobilisations économiques ..................................................29

Section 2 - Les conséquences des transformations des Etats sur les opportunités des
mobilisations économiques régionales .....................................................................................32
  1 - Le contexte historiquement daté des Etats Providence ......................................................32
    1.1 - Les politiques régionales et d’aménagement du territoire (1945-1975) ....................... 35
    1.2 - La transformation du rôle des Etats dans l’économie à partir des années 70......... 40
  2 - Les opportunités des mobilisations économiques régionales (1980-2006) .....................42
    2.2 - Les opportunités de l’intégration européenne pour les régions .................................47
    2.3 - L’évolution des cadres institutionnels des régions ..................................................... 52

Section 3 - Le rôle de l’identité régionale dans l’émergence de référentiels territoriaux. ...61
  1 - L’hypothèse du New Regionalism (Keating, 1998) ......................................................... 61
  2 - Le rôle de l’identité dans le processus de communalisation selon M. Weber. ................. 66
    2.1 - Les territoires comme principes structurants des communautés politiques .......... 67
    2.2 - Le rôle de l’identité comme moteur de la communalisation wéberienne. ............... 68
  3 - Le rôle de l’identité régionale dans la construction des référentiels territoriaux des
mobilisations économiques ................................................................................................. 72
3.1 - Le référentiel comme construction de la représentation collective d’un problème......72
3.2 - Méthode d’analyse des référentiels et du rôle de l’identité. ..............................76

Conclusions. ..........................................................................................................................81

CHAPITRE 2 - LA METHODE DE LA RECHERCHE : APPROCHE EMPIRIQUE ET ANALYSE

COMPARÉE ET QUALITATIVE. ..................................................................................................82

Section 1 - L’analyse comparée des terrains empiriques ..................................................83
1 - Pourquoi une analyse comparée ? ................................................................................83
2 - Trois terrains d’observations et deux objets d’étude. ....................................................87
2.1 - Les terrains d’observation. .........................................................................................87
2.2 - L’objet d’étude de l’industrie automobile. .................................................................89
2.3 - L’objet d’étude de l’industrie électronique. .................................................................91
3 - Le choix d’une démarche empirique. .........................................................................92

Section 2 - L’analyse qualitative. .........................................................................................102
1 - Le protocole des entretiens. .........................................................................................102
2 - Analyse du discours des acteurs. .................................................................................108
3 - Opérationnalisation de la question de recherche.........................................................110

CHAPITRE 3 - PRESENTATION DES REGIONS DU NORD EST DE L’ANGLETERRE, BRETAGNE ET

BAVIERE. ..................................................................................................................................112

Section 1 - Présentation géographique et historique des trois régions..............................113
1 - Le Nord Est de l’Angleterre. .......................................................................................113
2 - La Bretagne. ................................................................................................................124
3 - La Bavière. ....................................................................................................................134

Section 2 - Présentation institutionnelle et politique des trois régions. .............................145
1 - Le Nord Est de l’Angleterre. .......................................................................................145
2 - La Bretagne. ................................................................................................................151
3 - La Bavière. ....................................................................................................................157

Section 3 - Présentation économique et sociale des trois régions ......................................167
1 - Le Nord Est de l’Angleterre. .......................................................................................167
2 - La Bretagne. ................................................................................................................173
3 - La Bavière. ....................................................................................................................178

CONCLUSIONS DE LA PREMIERE PARTIE..............................................................................188

INTRODUCTION

CHAPITRE 4 - LA FORMATION DES COALITIONS RÉGIONALES AU COURS DES ANNÉES 80 ET LE RÔLE DE L’IDENTITÉ RÉGIONALE

Section 1 - La formation des coalitions régionales dans les trois régions jusqu’en 1985

1 - La formation de la coalition régionale dans le Nord Est de l’Angleterre

1.1 - La fermeture des opportunités politiques nationales

1.2 - Les signes de la mobilisation régionale

2 - La formation de la coalition régionale en Bretagne

2.1 - L’affirmation de l’interventionnisme étatique

2.2 - L’organisation de la mobilisation bretonne

3 - La formation de la coalition régionale en Bavière

3.1 - Une mobilisation à l’origine locale

3.2 - L’organisation de la mobilisation régionale

4 - Les conditions des coalitions régionales réunies

Section 2 - Le rôle de l’identité régionale dans la formation des coalitions régionales

1 - La valorisation des atouts économiques régionaux

1.1 - La valorisation des caractéristiques industrielles régionales

1.2 - La valorisation des atouts de la main d’œuvre régionale

2 - La redéfinition du rapport à l’Etat et l’Europe

2.1 - La définition d’un rapport ambivalent à l’Etat

2.1.1 - Le Nord Est de l’Angleterre

2.1.2 - La Bretagne

2.1.3 - La Bavière

2.2 - La prise en compte croissante de l’Europe

2.2.1 - Les activités de lobbying

2.2.2 - La régulation européenne par la réglementation

Conclusions du chapitre

CHAPITRE 5 - L’EMERGENCE DES REFERENTIELS TERRITORIAUX A PARTIR D’UN APPEL À LA CONFIANCE RÉGIONALE

Section 1 - L’emergence du référentiel territorial dans le Nord Est de l’Angleterre

1 - Nissan, le déclencheur de la confiance régionale

2 - Le consensus autour de la stratégie régionale d’attraction d’investisseurs étrangers

3 - L’affirmation du leadership de la NDC
Section 2 - L’émergence du référentiel territorial en Bretagne. .................................................255
1 - La mise en confiance autour de Canon et Citroën. ............................................................255
2 - L’apport de Citroën : la construction d’un leadership autour d’un nouveau programme d’action....................................................................................................................................259
3 - L’appel à la confiance et l’affirmation d’un leader de la coalition. .................................262

Section 3 - L’émergence du référentiel territorial en Bavière. ...................................................267
1 - La mise en confiance régionale autour de F-J. Strauß....................................................... 267
2 - Le consensus autour de la politique interventionniste du Gouvernement bavarois. ....272
Conclusions du chapitre.............................................................................................................276

CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE ...............................................................................277

TROISIEME PARTIE : 1990-2000, LES PROCESSUS DE COMMUNALISATION ET LE
ROLE DE L’IDENTITE REGIONALE. .................................................................279

INTRODUCTION ......................................................................................................................280

CHAPITRE 6 - LES TENTATIVES DE COMMUNALISATION AU COURS DE LA DECENNIE 90 ET LE
ROLE DE L’IDENTITE REGIONALE................................................................................. 282

Section 1 - Les consolidations des coalitions régionales par la multiplication de leurs ressources. ........................................................... ......................283
1 - La consolidation de la coalition du Nord Est de l’Angleterre............................................283
1.1 - Les ressources matérielles de la coalition régionale................................................... 283
1.2 - Les ressources organisationnelles de la coalition régionale. ................................. 287
1.3 - Les ressources symboliques de la coalition régionale. ...............................................290
1.4 - Conclusion : la structuration de la coalition du Nord Est........................................... 291

2 - La consolidation de la coalition en Bretagne.................................................................. 293
2.1 - Le rôle de leader du Directeur de l’usine Citroën à Rennes. ......................................293
2.2 - Les ressources matérielles et organisationnelles de la coalition régionale................. 296
2.3 - Conclusion : la structuration de la coalition bretonne. ...............................................300

3 - La consolidation de la coalition en Bavière................................................................. 301
3.1 - Les ressources symboliques : l’émergence d’un nouveau leader............................ 301
3.2 - Les ressources matérielles et organisationnelles au niveau local et régional...........306
3.3 - Conclusion : la structuration de la coalition bavaroise................................................310
Section 2 - Les tentatives de communalisation par l’usage de la culture régionale. .............313

1 - L’usage de la culture régionale pour développer la confiance interne et externe dans les ressources régionales. .................................................................................................................313
   1.1 - L’identité régionale promeut les facteurs productifs territoriaux. .......................313
   1.2 - La culture régionale pour vendre des produits et/ou vendre le territoire.................315
   1.3 - La culture régionale pour inventer des symboles fédérateurs. .................................318
2 - L’usage de la culture régionale pour définir des communautés imaginées.....................322
   2.1 - La définition d’une communauté imaginée en Bretagne. ......................................323
   2.2 - La définition d’une communauté imaginée bavaroise. ...........................................330
3 - Les usages des cultures régionales et le contenu des référentiels territoriaux.................333
   3.1 - L’enrichissement des référentiels territoriaux. .......................................................333
   3.2 - Les effets d’éléments culturels dans l’adhésion à la région. ....................................336
       3.2.1 - Le Nord Est de l’Angleterre. ........................................................................336
       3.2.2 - La Bretagne. ..................................................................................................338
       3.2.3 - La Bavière. ...................................................................................................339

Conclusion du chapitre..........................................................................................................343

CHAPITRE 7 - LE BILAN DES TENTATIVES DE COMMUNALISATION A LA FIN DE LA DECCENNIE 90. .................................................................344

Section 1 - Les relations Etats – Régions et Europe – Régions : la capacité d’intégration dans l’environnement national et européen.................................................................345

1 - Le maintien d’une culture d’opposition au centre, national comme européen, dans le Nord Est de l’Angleterre. ........................................................................................................................................345
2 - La Bretagne, entre tentative d’émancipation et maintien des relations au centre. ............351
3 - L’affirmation de la Bavière comme un acteur au sein de la Fédération Allemande et de l’Europe.................................................................................................................................355

Section 2 - Les effets des tentatives de communalisation sur la consistance des coalitions. .....360

1 - La coalition déstabilisée dans le Nord Est de l’Angleterre.........................................360
   1.1 - La crise de confiance provoquée par les départs de Siemens et Fujitsu. .................360
   1.2 - La contestation du leadership de One NorthEast (ONE). .......................................364
2 - La coalition bretonne stabilisée mais divisée.................................................................367
   2.1 - La continuité de la coalition régionale. ....................................................................367
   2.2 - Les tensions au sein de la coalition régionale. .....................................................370
3 - La coalition affirmée en Bavière....................................................................................373
   3.1 - La communalisation d’intérêt en Bavière.................................................................373
3.2 - L’inclusion des stratégies territoriales concurrentes : le cas de la stratégie de Region Nürnberg .................................................................376

Conclusions du chapitre ..................................................................................................................................................382

CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE ..........................................................................................................................383

QUATRIEME PARTIE : 2000-2006, LES POLITIQUES DES CLUSTERS ET LE ROLE DE L’IDENTITE REGIONALE.................................................................385

INTRODUCTION ........................................................................................................................................................................386

CHAPITRE 8 - LES POLITIQUES DES CLUSTERS : VERS UNE INSTITUTIONNALISATION DES MOBILISATIONS ECONOMIQUES..................................................388

Section 1 - La recentralisation de l’impulsion et du contrôle du champ industriel dans le Nord Est de l’Angleterre .................................................................................................................................389

1 - Les incitations nationales et européennes pour organiser les clusters .................................................................389

2 - L’usage des ressources institutionnelles territorialisées antérieures .................................................................393

3 - Les limites de l’initiative des Centres d’excellence .................................................................................................398

Section 2 - La reprise en mains par l’Etat central du champ industriel en Bretagne .................................................................402

1 - La définition d’une stratégie nationale de pôles de compétitivité .................................................................................402

2 - Les ressources institutionnelles territorialisées .................................................................................................................405

3 - Les limites des pôles de compétitivité dans l’institutionnalisation des mobilisations économiques .................................................................................................................................409

Section 3 - L’interventionnisme bavarois et la structuration du champ industriel .................................................................412

1 - La politique des clusters, une nouvelle étape de l’Offensive bavaroise .................................................................................412

2 - Vers une gouvernance territorialisée du champ industriel .........................................................................................413

Conclusions : mise en comparaison des processus de gouvernance territorialisée .................................................................................420

CHAPITRE 9 - L’IDENTITE REGIONALE COMME RESSOURCE DES CLUSTERS .................................................................425

Section 1 - La faible capitalisation identitaire du Nord Est de l’Angleterre .........................................................................................426

1 - La définition par ONE d’une culture régionale façon « New Labour » .................................................................................426

2 - La difficulté à faire de l’identité régionale une ressource des clusters .................................................................................432

Section 2 - La ressource identitaire régionale contestée en Bretagne .................................................................................................440

1 - Les tensions autour de l’importance donnée à la culture bretonne définie à partir du passé régional .................................................................................................................................440
2 - Une ressource identitaire régionale mal assumée dans les clusters du fait de sa dimension culturelle.................................................................445

Section 3 - La ressource identitaire régionale affirmée en Bavière..........................453
1 - Une culture régionale assumée à partir de bases plurielles..................................453
2 - Une adhésion identitaire régionale affirmée au cœur des mobilisations économiques....457
CONCLUSION DE LA QUATRIEME PARTIE.................................................................466

CONCLUSIONS GENERALES DE LA THESE.............................................................469
- La dynamique des mobilisations économiques régionales........................................469
- La défense d’une cause commune comme moteur des mobilisations.........................472
- L’identité régionale, une ressource des mobilisations économiques..........................474
- Un bilan inégal des tentatives de communalisation dans les trois régions....................475
- Vers la territorialisation du référentiel.................................................................483
- La pluralité des référentiels territoriaux observée..............................................486
## Table des annexes de la thèse

**DOCUMENT 1 : Bibliographie générale**................................................................................... 495
**DOCUMENT 2 : Liste des entretiens effectués dans les trois régions de 2001 à 2004.**........ 516
**DOCUMENT 3 : Grille d’entretien type.**............................................................................... 522
**DOCUMENT 4 : Exemples d’entretiens dans les trois régions.**............................................ 523
**DOCUMENT 5 : Schémas des relations entre les organisations du soutien industriel, l’État et l’Europe dans les années 90.**..................................................................................... 568
**DOCUMENT 6 : Schémas des relations entre les organisations du soutien industriel, l’État et l’Europe en 2006.**........................................................................................................... 571
**DOCUMENT 7 : Tableau des organisations créées dans les trois régions pour soutenir l’industrie de 1980 à 2006.**........................................................................................................... 574
Tables des tableaux, cartes, schémas et illustrations.

Table des tableaux :

Tableau 1 : Présentation des types d’acteurs et des intérêts défendus dans les mobilisations économiques... 24
Tableau 2 : Les registres d’action des mobilisations économiques régionales... 31
Tableau 3 : Évolution des dépenses de l’État par rapport au PIB de 1870 à 2006 (%)... 33
Tableau 4 : Evolution des Fonds Structurels dans trois États membres de l’UE (1989-2006)... 49
Tableau 5 : L’industrie automobile en Europe en 2004... 90
Tableau 6 : L’évolution des marchés mondiaux de production automobile (voitures particulières) de 1970 à 2006 (en milliers de voitures ; 1990 : indice 100)... 91
Tableau 7 : Les cas d’étude sélectionnés dans les trois régions, 1980-2006... 97
Tableau 8 : Portrait des entreprises choisies comme cas d’investissement industriel... 99
Tableau 9 : Répartition des entretiens par types d’acteurs et par région (2001-2004)... 101
Tableau 10 : Sentiment de déclin régional, de maintien ou de progrès par région au Royaume Uni en 1967 (%). 122
Tableau 11 : Sentiment d’appartenance au Royaume Uni et à l’Angleterre en 2000 (%)... 123
Tableau 12 : Sentiment de déclin régional et de progrès par région en France en 1967 (%)... 128
Tableau 13 : Vivacité de la pratique culturelle bretonne à travers la fréquentation des festivals en 2001. 131
Tableau 14 : Les évocations de la Région Bretagne pour la population bretonne en 1999 (en %)... 132
Tableau 15 : Le souhait exprimé par la population bretonne en 2003 concernant le rôle des traditions culturelles à l’avenir. 133
Tableau 16 : L’intensité du sentiment d’appartenance territoriale en Bretagne en 1999 (%)... 133
Tableau 17 : Sentiment de déclin régional et de progrès en Allemagne en 1967 (%)... 142
Tableau 18 : Sentiment d’appartenance territoriale par districts bavarois en 2003 (% de personnes très attachées ou attachées)... 143
Tableau 19 : Indicateurs du capital social des régions au nord du Royaume Uni au cours des décennies 80 et 90 (%). 149
Tableau 20 : Les résultats aux élections régionales en Bretagne de 1986 à 2004 par grandes tendances politiques (%). 155
Tableau 21 : Le point de vue de la population bretonne concernant la décentralisation en 2003... 156
Tableau 23 : Les résultats des élections bavaroises depuis 1946 (en %)... 164
Tableau 24 : Expression du souhait d’une autonomie plus forte de la Bavière en 2003 (%)... 165
Tableau 25 : Souhait d’un État indépendant bavarois en 2003 (%)... 165
Tableau 26 : Les principaux indicateurs de la comparaison entre les trois régions : géographie et démographie, politique et institutionnel, économie... 183
Tableau 28 : Croissance de l’emploi à l’usine BMW de Ratisbonne de 1986 à 2001................................................................. 213
Tableau 29 : Comparaison des étapes de la formation des coalitions régionales de 1980 à 1985................................................................. 214
Tableau 30 : Les éléments constitutifs du référentiel territorial dans le Nord Est de l’Angleterre à la fin de la décennie 80................................................................................................................................. 254
Tableau 32 : Les éléments constitutifs du référentiel territorial des mobilisations économiques en Bretagne à la fin de la décennie 80................................................................................................................................. 266
Tableau 33 : Les éléments constitutifs du référentiel territorial des mobilisations économiques en Bavière à la fin de la décennie 80................................................................................................................................. 275
Tableau 35 : Les clusters définis par ONE en 2003.................................................................................................................................................. 391
Tableau 37 : Présentation comparée des principales caractéristiques des clusters par industrie en 2000-2006................................................................. 422
Tableau 38 : Comparaison des organisations chargées de soutenir les initiatives des clusters par champ d’activités en 2006.................................................................................................................................................. 423

**Table des cartes :**

Carte 1 : Les trois régions dans l’Union Européenne.................................................................................................................................................. 88
Carte 2 : Le Nord Est de l’Angleterre au sein du Royaume-Uni.................................................................................................................................................. 113
Carte 3 : Les bassins miniers et les régions industrielles au Royaume Uni.................................................................................................................................................. 117
Carte 4 : La Bretagne au sein de la France.................................................................................................................................................. 124
Carte 5 : L’évolution de la pratique de la langue bretonne au cours des siècles.................................................................................................................................................. 130
Carte 6 : La Bavière au sein de l’Allemagne.................................................................................................................................................. 135
Carte 7 : Les trois traditions culturelles de la Bavière selon A. Mintzel (1995).................................................................................................................................................. 137
Carte 8 : Carte administrative du Nord Est de l’Angleterre à partir de 1997.................................................................................................................................................. 146
Carte 9 : Carte administrative de la Bretagne.................................................................................................................................................. 152
Carte 10 : Carte administrative de la Bavière.................................................................................................................................................. 160
Carte 11 : Carte administrative détaillée de la Bavière.................................................................................................................................................. 161
Carte 12 : Le Produit Intérieur Brut (PIB) par habitant par régions NUTS 2 en 2004.................................................................................................................................................. 185
Carte 13 : Variation de la part des régions NUTS 3 dans le PIB national de 1995 à 2004.................................................................................................................................................. 186
Carte 14 : Dépenses de recherche & développement par régions NUTS 2, en % du PIB (tous secteurs), en 2003.................................................................................................................................................. 187
Carte 15 : Les tendances économiques et sociales au Royaume Uni dans les années 80.................................................................................................................................................. 196
Carte 16 : Les sites de l’industrie automobile dans le Nord Est de l’Angleterre au début de la décennie 2000.................................................................................................................................................. 394
Carte 17 : Les sites de la Recherche&Développement dans l’électronique et les télécoms en Bretagne en 2005. ................................................................. 406
Carte 18 : les sites de l’industrie automobile dans l’Ouest de la France en 2002. ......................................................... 408
Carte 19 : Les sites de l’industrie automobile en Bavière par nombre d’employés en 2002. ......................... 416

Tables des schémas et illustrations :

Schéma 1 : Les régions dans l’ordre traditionnel (schéma A) et dans le cadre du nouveau régionalisme (schéma B) (Keating, 1998). ............................................................................................................. 63
Illustration 2 : Le drapeau Gwenn ha du. ................................................................................................................... 153
Illustration 3 : Le « Mémoire d’Ansbach » rédigé par le Comte de Montgelas en 1796. .................................. 159
Illustration 4 : L’écusson bavarois.......................................................................................................................... 162
Illustration 5 : Le logo de la Région Bretagne en 1986. .......................................................................................... 265
Illustration 6 : L’antenne de la Deutsche Post dans un cadre bavarois typique...................................................... 269
Illustration 7 : Portrait de Franz-Josef Strauß en tenue traditionnelle bavaroise .................................................. 270
Illustration 8 : L’Angel of the North......................................................................................................................... 320
Schéma 10 : Le partenariat à la base de l’organisation des clusters en 2004. ....................................................... 396
Schéma 11 : La structure de gouvernance du pôle Images & réseaux en 2006...................................................... 405
Illustration 12 : Logo de la Région Bretagne à partir de 2005. .................................................................................. 444
Liste des abréviations

- AMAP : Automotive Manufacturing and Productivity (Institut de recherche de l’Université de Sunderland, Nord Est de l’Angleterre)
- ARE : Association des Régions d’Europe
- ASSA : Automotive Sector Strategic Alliance, créé en 1996 dans le Nord Est de l’Angleterre
- BAIKA : Bayerische Innovations- und Kooperationsinitiative Automobilzulieferindustrie (Initiative bavaroise d’innovation et de coopération des fournisseurs de l’industrie automobile)
- BMW : Bayerische Motoren Werke
- CBI : Confederation of British Industry
- CCI : Chambre du Commerce et de l’Industrie
- CDD : Contrat à Durée Déterminée
- CELIB : Comité d’Expansion et de Liaison des Intérêts Bretons, créé en 1951
- CESR : Conseil Economique et Social Régional (France)
- CIADT : Comité Interministériel d’Aménagement du Territoire
- CR : Conseil Régional (France)
- CRCI : Chambre Régionale du Commerce et de l’Industrie
- CSU : Christlich-Soziale Union (Parti régionaliste bavarois)
- CURDS : Centre for Urban and Regional Development Studies, Newcastle University
- DATAR : Délégation à l’Aménagement du Territoire et à l’Action Régionale (Devient la DIAC età en 2005 : Délégation Interministérielle à l’Aménagement et à la Compétitivité des Territoires)
- DGB : Deutscher Gewerkschaftsbund (Confédération syndicale allemande)
- DRIRE : Direction Régionale de l’Industrie, de la Recherche et des Entreprises (Préfecture de Région)
- DTI : Department of Trade and Industry.
- DTLR : Department of Transport, Local government and the Regions (divisé depuis juin 2002 entre le Department of Transport et le Cabinet Office)
- EEF : Engineering Employers Federation
- FEDER : Fonds Européen de Développement Économique Régional, créé en 1975
- FSE : Fonds Social Européen
- GmbH : Gesellschaft mit beschränkter Haftung (= statut de Société Anonyme à Responsabilité Limitée – SARL – en France)
- GO-NE : Government Office for the North East (Représentation du Gouvernement Central en Région, renforcée en 1994)
- HESIN : High Education Support for Industry in the North (future U4NE)
- IBB : Invest in Britain Bureau (Agence du Gouvernement Central créée au début des années 80)
- IIB : Invest In Bavaria (Agence bavaroise de promotion régionale et d’attraction d’investisseurs créée en 1998)
- LfA : Landesförderbank (banque régionale de développement présente dans tous les Länder allemands)
- LSC : Learning and Skill Council (remplace les TECs en 2001)
- MIRCEB : Mission Régionale de coordination du Commerce Extérieur Breton, créé en 1983
- NBF : Northern Business Forum, créé en 1996
- NDC : Northern Development Company, créée en 1986
- NEA : Northern England Assembly
- NECA : North of England Councils Association
- NECC : North East Chamber of Commerce
- NEMI : Northern England Microelectronics Institute, créé en 1997
- NEPA : North East Productivity Alliance, créé en 1997
- NERA : North East Regional Assembly (Regional Chamber)
- NPDB : Non Public Departmental Body
- OFCE : Observatoire Français des Conjonctures Economiques (Sciences Po Paris)
- ONE : One NorthEast (Regional Development Agency, RDA)
- PAT : Prime à l’Aménagement du Territoire (France)
- PIB : Produit Intérieur Brut
- PSA : Groupe automobile Peugeot-Citroën
- QUANGO : Quasi Non Governmental organisation
- R&D : Recherche et Développement
- RDA : Regional Development Agency, créée en 1999
- RFA : République Fédérale Allemande
- RDG : Regional Development Grant
- RES : Regional Economic Strategy, lancée en 2000
- SARL : Société à responsabilité limitée
- SGAR : Secrétariat Général aux Affaires Régionales (Préfecture de Région en France)
- SPL : Système Productif Local (DATAR)
- TEC : Training and Enterprise Council, créé en 1991
- TGV : Train à Grande Vitesse
- TUC : Trade Union Congress
- TWDC : Tyne and Wear Development Corporation, créé en 1987
- UMP : Union pour un Mouvement Populaire (anciennement RPR)
- UPIB : Union Patronale Interprofessionnelle de Bretagne
- VBW : Vereinigung der Bayerischen Wirtschaft (Fédération patronale bavaroise, créée en 1997)
- ZIRST : Zone d’Intégration à la Recherche scientifique et Technique (définie par l’Etat français)
**Introduction à la thèse**

L’idée de ma thèse est née d’un désir de voyage en Europe. Suite à des premiers travaux comparatifs sur les collectivités locales au cours de mes études supérieures, ainsi que des séjours d’étude au Royaume Uni et en Allemagne, j’ai eu envie de me déplacer de nouveau dans le but de mieux connaître l’Europe, cette fois à travers la diversité de ses régions. Ces voyages, qui ont été d’un point de vue personnel très enrichissants, ont aussi été passionnants pour ce qu’ils m’ont appris des réponses à la fois similaires et différentes apportées à des défis communs au sein de l’Europe.

La thèse qui est présentée ici propose d’aller à la découverte de trois régions européennes, le Nord Est de l’Angleterre, la Bretagne et la Bavière, et d’y étudier les formations de mobilisations économiques de 1980 à 2006. A partir de ces terrains empiriques approfondis, elle défend l’idée que dans ces trois territoires qui connaissent une expression du sentiment d’appartenance à la région plus forte que la moyenne des régions de leur Etat respectif, l’identité régionale constitue une ressource dans la formation de ces mobilisations économiques au cours de cette période.

J’ai décidé de m’intéresser au domaine d’action touchant au développement économique dans les régions pour une raison principale. La littérature sur le New Regionalism (Keating, 1998) formule l’hypothèse que le champ du développement économique est un domaine privilégié d’intervention des acteurs régionaux en Europe, car il offre des opportunités de générer du développement régional dans son ensemble et de redonner sens au sentiment d’appartenance aux régions. Les trois régions étudiées développent depuis les années 80 une compétence économique ; cela rend aussi leur comparaison possible, contrairement au domaine social ou environnemental par exemple.

Dans les faits, depuis les années 80, on observe non seulement la formation de mobilisations régionales dans le champ économique mais aussi un renouveau des expressions identitaires régionales en Europe. Je précise à nouveau que je m’intéresse dans ma thèse aux expressions identitaires dans le seul cadre des mobilisations économiques, et non celles dans le cadre politique ou culturel.
Dans cette perspective, la question se pose des relations entre les processus de mobilisations économiques et les offres identitaires régionales au sein des sociétés européennes. Plus précisément, il s’agit de comprendre en quoi les identités régionales participent du processus de modernisation des régions qui est en œuvre depuis les années 80 d’après les auteurs du New Regionalism, c’est-à-dire en quoi les identités régionales offrent des clés pour formuler une réponse en termes de projets communs régionaux dans le champ du développement économique. Ma thèse se veut être une contribution à ce débat en indiquant les modalités du rôle de l’identité régionale, ainsi que les résultats des mobilisations économiques dans trois régions et sur plus de 25 années.
Première partie : Théorie, méthode et présentation des cas d’étude.
Introduction

La première partie de la thèse est consacrée à la présentation de la question de recherche sur le rôle de l’identité régionale dans la formation des mobilisations économiques du point de vue théorique et méthodologique. Elle a pour objectif d’exposer les étapes qui amènent à la construction du problème posé et d’en présenter les hypothèses générales.

La thèse pose la question de savoir dans quelle mesure et de quelles manières l’identité régionale a joué un rôle comme ressource des mobilisations économiques de 1980 à 2006, c’est-à-dire en quoi elle a amené les acteurs du développement économique dans les régions à se mobiliser pour défendre un intérêt commun industriel. D’un côté, la première partie de la thèse montre que la réflexion sur l’identité régionale comme une ressource des mobilisations économiques s’inscrit dans une approche sociologique des politiques publiques. Par là, j’entends une approche dans laquelle la question centrale posée est celle du rapport entre acteurs et structures.


Pour E. Hobsbawm et T. Ranger (1983, 2006), « l’invention de traditions » fait partie des processus de légitimation de l’action et de structuration des groupes. Par là, les auteurs veulent souligner que des symboles et des rituels sont créés à partir d’une invention du passé, et ce en particulier lorsqu’il s’agit de trouver les moyens de modérer les secousses provoquées par les changements économiques ou politiques.

Quant à P. Muller (2000), il affirme que la construction de la représentation collective d’un problème constitue le point central d’un processus d’action publique. Des valeurs, normes, algorithmes et images, qui constituent le référentiel de l’action, sont mobilisés par des acteurs pour convaincre d’autres acteurs prenant part au processus d’action publique de la pertinence d’une certaine représentation du problème et pour imposer certaines modalités de résolution de ce problème.

A partir de la réalisation et de la comparaison approfondie de trois terrains empiriques et à partir de l’analyse qualitative d’entretiens réalisés auprès d’environ 80 responsables du développement économique dans ces régions, la thèse avance l’hypothèse de la construction de référentiels territoriaux des mobilisations économiques dans les trois régions de 1980 à 2006. J’entends par référentiel territorial une nouvelle représentation de la région comme lieu du développement économique et une structuration de groupes d’acteurs territorialisés dans le champ industriel. Dans les processus de mise en place des référentiels territoriaux, j’avance l’hypothèse que l’identité régionale joue un rôle comme ressource.

Cette première partie présente dans un premier temps le contexte de transformation des Etats de 1980 à 2006 et le cadre théorique élabore (chapitre 1). Dans un second temps est présentée la méthode utilisée dans la thèse pour recueillir et analyser les données empiriques des régions choisies comme cas d’étude (chapitre 2). Le Nord Est de l’Angleterre, la Bretagne et la Bavière sont ensuite présentés sous des angles géographique et historique, institutionnel et politique, économique et social (chapitre 3).
Chapitre 1 - Les mobilisations économiques et le rôle de l’identité régionale dans l’émergence des référentiels territoriaux : approches théoriques.


Section 1 - La notion de mobilisation économique régionale.

Les mobilisations économiques constituent la variable dépendante de la recherche. Cette notion renvoie à des rassemblements organisés d’acteurs qui se forment dans le but de défendre collectivement leur intérêt pour le développement économique. Pour cela, il est fait appel à des ressources internes et externes. La région correspond au niveau intermédiaire d’organisation territoriale entre le niveau national et le niveau local.

1 - Un rassemblement d’acteurs pluriels.

La définition de la mobilisation économique régionale part du postulat qu’il existe une pluralité d’acteurs qui ont des intérêts divers concernant le développement économique régional, mais qui s’accordent sur un intérêt commun dans le but de le défendre collectivement au sein du groupe d’appartenance.

La notion de mobilisation économique a été élaborée à partir de la littérature sur les mouvements sociaux mais en s’en différenciant sur deux points. La première différence réside dans le fait que je m’intéresse aux élites régionales alors que les mouvements sociaux concernent généralement des grassroot groupes, ou encore des « ordinary people » (Tarrow, 1994). Par élites régionales, j’entends les acteurs qui prennent part au processus décisionnel au sein des cadres institutionnels d’une région et au sujet du développement économique. De même, à la différence de la littérature sur les mouvements sociaux qui touche en général aux formes de mobilisation faiblement institutionnalisées, la mobilisation économique s’organise à partir des ressources institutionnelles disponibles ou créées pour la servir.

En ce sens, la mobilisation économique se rapproche plus de la notion de groupe d’intérêt, qui se caractérise par un processus de représentation d’un intérêt collectif, par l’organisation de ressources ou moyens d’action, par la coordination entre acteurs et l’inscription de la mobilisation dans la durée (Offerlé, 1998, p. 65). Elle s’inscrit dans la perspective de la définition du groupe d’intérêt donnée par E. Grossman et S. Saurugger (2006, p.11), à savoir « une entité qui cherche à représenter les intérêts d’une section spécifique de la société dans l’espace public ». Pour ces deux auteurs, la notion de groupe d’intérêt amène à s’interroger sur le processus d’émergence d’un intérêt, sur l’organisation qui se constitue à partir de cet intérêt, et sur l’influence exercée sur les pouvoirs politiques (Grossman et Saurugger, 2006).
Tableau 1 : Présentation des types d’acteurs et des intérêts défendus dans les mobilisations économiques.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Types d’acteurs</th>
<th>Acteurs économiques</th>
<th>Acteurs syndicaux</th>
<th>Experts</th>
<th>Acteurs administratifs</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Entreprises poursuivant des objectifs privés ou publics (mission pour l’innovation ou l’attraction d’investisseurs), technopoles, CCI, organisations professionnelles ou interprofessionnelles ou territoriales, clubs patronaux</td>
<td>Syndicats des entreprises, organisations par branche, professionnelle ou interprofessionnelle ou territoriale</td>
<td>Universités, instituts de recherche, cabinets de conseil, cabinets d’expertise, cabinets d’audit sur l’action publique et l’innovation des entreprises</td>
<td>Fonctionnaires territoriaux, fonction publique centrale, chargés de mission dans la fonction publique territoriale, centrale, déconcentrée</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>Décision stratégique sur les choix en matière de développement économique et d’innovation</td>
<td>Rôle d’association aux politiques, de conception et de mise en œuvre des politiques de développement économique et d’innovation</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>Elus locaux, régionaux, nationaux, européens, conseillers politiques</td>
<td>Acteurs politiques</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>Elus locaux, régionaux, nationaux, européens, conseillers politiques</td>
<td>Acteurs administratifs</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Catégories d’acteurs</th>
<th>Conflicts d’intérêts avec d’autres types d’acteurs</th>
<th>Intérêts particuliers dans le développement économique</th>
<th>Conflits d’intérêts avec d’autres types d’acteurs</th>
<th>Intérêts particuliers dans le développement économique</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Organisation pour défendre leurs intérêts, par exemple</td>
<td>Développer les activités des entreprises, encourager un contexte favorable et soutenir le développement économique</td>
<td>Avec les élus politiques sur les choix à faire en matière de soutien au développement économique</td>
<td>Développer les activités des entreprises, encourager un contexte favorable et soutenir le développement économique</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Groupe d’intérêt (organisations syndicales)</td>
<td>Défense des salariés au sein des entreprises, d’un secteur économique ou d’un territoire</td>
<td>Avec les élus politiques sur les choix à faire en matière de soutien au développement économique et d’innovation</td>
<td>Défense des salariés au sein des entreprises, d’un secteur économique ou d’un territoire</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Comités consultatifs au niveau local, régional, national et européen</td>
<td>Expertise / audit sur l’action publique et l’innovation des entreprises</td>
<td>Avec les acteurs économiques, syndicaux et experts sur les choix à faire en matière de soutien au développement économique</td>
<td>Expertise / audit sur l’action publique et l’innovation des entreprises</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Commissariat aux économie</td>
<td>Décision stratégique sur les choix en matière de développement économique</td>
<td>Avec les élus politiques sur les choix à faire en matière de soutien au développement économique et d’innovation</td>
<td>Décision stratégique sur les choix en matière de développement économique</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Commissions paritaires</td>
<td>Rôle d’association aux politiques, de conception et de mise en œuvre des politiques de développement économique et d’innovation</td>
<td>Avec les acteurs économiques, syndicaux et experts sur les choix à faire en matière de soutien au développement économique</td>
<td>Rôle d’association aux politiques, de conception et de mise en œuvre des politiques de développement économique et d’innovation</td>
</tr>
</tbody>
</table>

La notion de mobilisation économique s’inscrit dans la problématique des mouvements sociaux en ce qu’elle pose la question du jeu des acteurs au sein des institutions. Elle prend comme point de départ l’idée que des acteurs pluriels, tant du secteur économique privé que des pouvoirs publics, prennent l’initiative de s’engager collectivement en faveur du soutien au développement économique et, par là, font évoluer les buts et les modalités d’action collective dans ce champ d’action (tableau 1).

Je définis cinq types d’acteurs faisant partie de ma définition des élites régionales, où à chaque fois je considère tant des individus que des organisations. Premièrement, les acteurs économiques, c’est-à-dire les entreprises, Chambres de Commerce et de l’Industrie (CCI)\(^1\) et organisations patronales, sont les plus directement concernés par le développement économique dans les régions, car l’activité économique constitue leur activité principale.

Le deuxième type d’acteurs est également directement concerné par le développement économique puisqu’il s’agit des organisations syndicales. Dans les trois États étudiés, ces dernières définissent leur rôle soit dans la défense des intérêts des salariés vis-à-vis de la direction de l’entreprise ou des institutions publiques locales et régionales, de manière plus (France) ou moins (Royaume Uni) revendicative, soit à la fois dans la défense des intérêts des salariés et la cogestion des activités de l’entreprise (Allemagne).

Le troisième type d’acteurs correspond aux experts, qui détiennent un savoir spécialisé (universitaires, cabinets de conseil). Ils jouent un rôle de conseil et d’audit auprès des acteurs décisionnels publics et privés.

Les quatrième et cinquième types d’acteurs renvoient aux acteurs institutionnels et politiques. Les premiers suivent les intérêts de la collectivité pour laquelle ils travaillent. On peut distinguer les fonctionnaires des chargés de mission qui ont pour rôle de concevoir l’action de la collectivité pour laquelle ils travaillent, plus en lien avec les acteurs politiques. Quant à ces derniers, ils détiennent ou aspirent à détenir l’autorité politique et la responsabilité économique qui y est associée. Parmi cette dernière, on trouve notamment les politiques de l’emploi et celles de soutien aux secteurs économiques en difficulté ou au contraire des secteurs qui sont jugés d’avenir.

---

\(^1\) Une liste des abréviations utilisées se trouve au début de la thèse.

Les représentants syndicaux cherchent quant à eux à défendre les intérêts des salariés au sein des entreprises, à soutenir le développement des activités des entreprises ou à convaincre les élus politiques des besoins en termes de politique de l’emploi et de formation professionnelle. Les experts cherchent à influencer le processus décisionnel en faisant valoir leurs connaissances et en conseillant élus politiques, acteurs administratifs ou les entreprises sur les besoins futurs du développement économique.

Enfin, les élus politiques affirment vouloir assurer les conditions d’une croissance et d’un maintien de l’emploi, qui constituent une question centrale pour la population dont ils dépendent pour leur réélection. En revanche, les questions de développement industriel ne constituent pas forcément un enjeu de premier ordre pour eux par rapport à d’autres secteurs économiques comme les services. Ainsi, les intérêts des acteurs qui se rassemblent au sein des mobilisations économiques régionales peuvent être différents et même contradictoires. La volonté de s’investir collectivement pour soutenir le développement économique va constituer le moteur de la mobilisation.

2 - Une action collective autour d’une cause.

L’action collective constitue le second élément important de la définition des mobilisations économiques. Elle est définie comme « un agir-ensemble intentionnel, marqué par le projet explicite des protagonistes de se mobiliser de concert. Cet agir-ensemble se développe dans une logique de revendication, de défense d’un intérêt matériel ou d’une « cause » » (Neveu, 2000, p. 10).

Le premier élément souligné par cette définition de l’action collective est celui d’une action volontaire. Les élites régionales des secteurs public et privé se retrouvent parfois dans le cadre de procédures institutionnalisées de consultations ou de partenariats. L’action collective se différencie cependant de l’action économique d’une collectivité publique territoriale en ce
qu’elle repose en premier lieu sur la volonté exprimée par plusieurs acteurs de se mobiliser ensemble. Ces derniers décident de s’engager car ils ont ou croient y avoir un intérêt fort, qui les pousse « à renoncer, fût-ce provisoirement, à la poursuite exclusive de leur intérêt personnel » (Lagroye et al., 2002). La volonté de s’engager dans une mobilisation peut naître aussi du fait que des acteurs prennent conscience d’un problème qu’ils partagent avec d’autres acteurs. Selon M. Olson, les acteurs peuvent enfin s’engager à cause des coûts élevés de la non-action collective, comme le risque d’exclusion des décisions collectives (cité in Neveu, 2000 ; Saurugger, 2004). Ce premier élément de la définition de l’action collective souligne en outre l’importance de l’existence de réseaux sociaux et d’une connaissance interpersonnelle entre élites régionales dans la formation des mobilisations économiques.

Deuxièmement, la définition donnée par E. Neveu de l’action collective pose la question de la formation de l’intérêt commun partagé au sein du groupe. E. Neveu (2000) affirme que cet intérêt commun est non seulement d’ordre matériel mais aussi cognitif, c’est-à-dire qu’il porte sur une cause, à savoir « l’ensemble des intérêts à soutenir » (Petit Robert) que l’on se représente comme étant juste et que l’on tient à défendre. Dans le cadre des mobilisations économiques régionales, les acteurs peuvent s’engager collectivement au nom d’un intérêt matériel commun dans le développement économique régional, mais aussi au nom de principes qu’ils jugent importants, comme par exemple le rattrapage industriel régional par rapport aux autres régions, voire au nom d’un lien affectif avec la région et/ou au nom d’une solidarité régionale.

La cause partagée par la mobilisation n’est pas donnée mais au contraire est construite à partir des liens que les acteurs font entre leurs intérêts particuliers et leur représentation du « bien commun », c’est-à-dire de ce qu’ils considèrent comme partagé par un groupe et comme important à défendre collectivement. Ceci souligne la dimension politique de la cause des mobilisations (Balme et Chabanet, 2002, p. 84) et l’importance du processus de cadrage cognitif dans l’action collective. Ce dernier correspond au « processus par lequel est élaborée la représentation relativement partagée de la cause défendue, de ses enjeux et des moyens légitimes de la promouvoir » (Balme et Chabanet, 2002, p. 86).

Enfin, le troisième élément qui découle de cette définition de l’action collective est celui de la revendication et de la défense du groupe qui s’est constitué autour de la cause (Neveu, 2000). Pour définir l’intérêt commun des mobilisations et générer une action collective, le volontarisme d’individus ou de groupes ne suffit pas, ni d’ailleurs la construction de la
représentation d’un problème. Une autre dimension essentielle est celle de la formation d’une représentation du groupe. D’une part, il s’opère un travail de définition du « nous », c’est-à-dire un « travail de délimitation du groupe » par lequel il s’agit de « faire voir, dénommer, démontrer le groupe, (...) [de faire le] travail d’affirmation « nous sommes » et de dénégation « nous ne sommes pas », (...) ce travail de délimitation [étant] aussi un travail de légitimation par lequel l’organisation justifie et entretient la double croyance en l’existence (et en l’importance) de l’intérêt et du groupe représenté et de la bonne représentation qu’elle en fournit » (Offerlé, 1998).

D’autre part, le groupe d’acteurs se forme en définissant l’intérêt commun par opposition à d’autres groupes d’acteurs. Selon P. Braud (2002), une dynamique importante de l’action collective est en effet celle de la mise en évidence de conflits d’intérêts avec d’autres groupes d’acteurs. P. Braud définit trois matrices d’antagonismes, à savoir les antagonismes de « frustration » (riches – pauvres), de « dépendance » (vendeur – acheteur, c’est-à-dire des relations d’échange mutuellement avantageuses) et de « concurrence » (c’est-à-dire qu’il existe une compétition réglée pour obtenir les mêmes biens). Il différencie aussi les conflits « réalistes » (orientés autour d’un but défini) des conflits « irréalistes » (où il s’agit de libérer une tension agressive).

Les trois éléments cités à la base de l’action collective, à savoir le volontarisme, la construction d’une cause et sa défense à travers la formation d’un groupe et sa différentiation avec d’autres groupes, sont des caractéristiques partagées par toutes formes de mouvements sociaux, y compris les mobilisations économiques. Les mouvements sociaux correspondent ainsi pour E. Neveu (2000) à des « formes d’action collective concertée en faveur d’une cause ».

Dans les trois éléments cités de l’action collective, l’existence d’un leader est importante pour impulser la mobilisation, rassembler les acteurs autour de symboles mobilisateurs et développer un crédit suffisant pour stabiliser l’engagement collectif des acteurs dans une action dont ils espèrent tirer bénéfice (Lagroye et al., 2002).

On peut voir aussi déjà apparaître l’importance de la dimension identitaire des mobilisations, à travers la définition d’un intérêt commun, celle du « nous » et sa différenciation par rapport aux « ils » concurrents ou rivaux.
3 - Les répertoires d’action des mobilisations économiques.


Les ressources externes des acteurs des mobilisations sont liées à l’environnement économique, social, politique et culturel. La notion de structure des opportunités politiques souligne en quoi le contexte d’action est important à prendre en considération dans la formation des mobilisations. D’après S. Tarrow (1994), elle comprend quatre composantes principales dans le cadre des Etats européens. La première composante est celle du degré d’ouverture et de fermeture des institutions politiques. Il s’agit des opportunités offertes par les institutions, qui vont d’organisations précises à la culture politique en général, c’est-à-dire les symboles et les pratiques sociales qui définissent des cadres de significations pour l’action. S. Tarrow (1994) met en évidence le rôle de la culture à travers l’usage de ces symboles et pratiques. Il insiste sur le rôle des entrepreneurs et des opportunités politiques dans ce rôle joué par la culture :

« Cultural symbols are not automatically available as mobilizing symbols, but require concrete agency to turn them into collective action frames » (Tarrow, 1994).
La deuxième composante définie par S. Tarrow (1994) est celle de la stabilité ou de l’instabilité des alignements politiques, c’est-à-dire le rôle des changements de majorité politique et du calendrier électoral dans le déroulement de l’action collective. Troisièmement, S. Tarrow (1994) souligne le rôle joué par des alliés influents au niveau des institutions centrales dans la formation de l’action collective. Enfin, l’existence de conflits ou de divisions au sein des élites offre une quatrième composante de la structure des opportunités politiques, car elle permet d’ouvrir la voie à des alternatives, à l’aide en particulier des relais cités dans la troisième composante (Neveu, 2000). Pour S. Tarrow (1998), il s’agit d’une structure des opportunités politiques dans le sens où, bien qu’elle ne soit pas figée une fois pour toutes, elle a un caractère stabilisé et représente une composante donnée dans les processus de mobilisation.

Dans cette perspective, la notion de répertoire de l’action collective correspond à l’ensemble des modes opératoires de l’action collective définis à partir des ressources internes et externes. Les mobilisations, malgré leur caractère parfois faiblement institutionnalisé, s’insèrent dans des « standards », des « palettes préexistantes » de mobilisation (Neveu, 2000). Pour C. Tilly (1995, cité in Ross, 1997, p. 52), les répertoires de l’action collective se définissent comme « a limited set of routines that are learned, shared, and acted out through a relatively deliberate process of choices. Repertoires are learned cultural creations ». Il souligne ainsi que les modalités et les ressources de l’action collective sont inscrites dans des héritages culturels qui sont sources de sens et dont les acteurs font l’apprentissage et se servent comme instruments pour définir leur action dans le cadre des mobilisations. Ces héritages culturels sont créés, et donc susceptibles d’évolutions dans le temps.

La mobilisation économique régionale est donc définie dans le cadre de ma thèse comme un rassemblement organisé d’acteurs pluriels qui sont des responsables des questions de développement économique des secteurs public et privé. Ce rassemblement est formé autour de la volonté communément partagée de promouvoir le développement économique au sein d’une région. Un des moteurs principaux de la structuration de ce rassemblement d’acteurs est la définition et la défense d’une cause commune. Celle-ci se trouve représentée par une ou plusieurs organisations, et elle se traduit par un processus de mise en réseau d’acteurs et d’organisations et par un processus de différentiation par rapport à d’autres groupes d’acteurs. L’identité peut constituer un outil privilégié des mobilisations pour rassembler les acteurs au nom d’un sentiment d’appartenance ou au nom d’une différence avec d’autres groupes (Neveu 2000 ; Braud, 2002).
Les mobilisations économiques empruntent trois types principaux de registres d’action soit alternativement, soit au même moment. En aucun cas ces registres ne s’excluent l’un par rapport à l’autre. Ils sont présentés dans le tableau 2 en fonction des ressources internes ou externes, matérielles et symboliques que les acteurs ont à disposition et en séparant les objectifs des moyens d’action :

Tableau 2 : Les registres d’action des mobilisations économiques régionales.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Registre de la protestation</th>
<th>Ressources internes</th>
<th>Ressources externes</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Représentation de conflits d’intérêt avec l’État central ou avec d’autres régions&lt;br&gt;Prise de conscience par exemple d’un « retard de développement »&lt;br&gt;Représentation par un groupe d’intérêt qui tente de se distinguer en s’opposant à d’autres groupes, ressources des réseaux économiques</td>
<td>Les transformations institutionnelles (culture politique, réformes politiques, politiques européennes, changement électoral…) peuvent constituer un moteur du déclenchement de la protestation&lt;br&gt;De même pour les contraintes économiques et sociales&lt;br&gt;Mémoire/Habitudes de la protestation régionale</td>
</tr>
</tbody>
</table>

| Registre de la revendication | Ressources organisationnelles et personnelles pour faire valoir les différences entre « nous » et les autres et pour souligner les atouts du collectif défini<br>Représentation par un lobbying dirigé vers le pouvoir, s’appuyant sur les ressources des réseaux économiques | Entrées auprès du pouvoir central<br>Fenêtres d’opportunité politique (renforcement du pouvoir des régions en matière de développement économique, un changement électoral amenant de nouvelles politiques plus favorables, politiques européennes)<br>Mémoire/Habitudes du lobbying territorial |

| Registre de la promotion d’un projet commun | Ressources organisationnelles et personnelles pour définir une stratégie d’action commune<br>Représentation par un groupe d’intérêt, qui dispose de moyens matériels et symboliques, coordination des acteurs inscrite dans la durée et ressources des réseaux économiques | Fenêtres d’opportunité politique au niveau de l’État et de l’Union Européenne (culture politique, réformes politiques, accès au centre, changement électoral…)<br>Mémoire/Habitudes de stratégies collectives régionales |

Chaque registre est inscrit dans une culture, c’est-à-dire dans un ensemble de représentations et de pratiques qui forment un cadre de référence pour les acteurs. Cette définition de la culture s’inspire de celle donnée par P. Hall et R. Taylor (1996). Dans la perspective du nouvel institutionnalisme (North, 1990) qui définit les institutions comme des cadres organisationnels, cognitifs et normatifs structurant l’action collective, ces deux auteurs
définissent la culture comme une institution parmi d’autres qui encadre l’action sociale, et ce à travers l’existence de symboles, de valeurs, d’une mémoire collective, de traditions ou encore d’habitudes. Selon cette conception, la culture ne renvoie pas uniquement aux représentations, pratiques artistiques et coutumes, mais à l’ensemble des représentations et pratiques sociales qui se sont ancrées au sein d’un groupe donné. Ces pratiques et ces références partagées par une pluralité d’acteurs développent chez eux le sentiment d’une identité commune.

Section 2 - Les conséquences des transformations des Etats sur les opportunités des mobilisations économiques régionales.

Jusque dans les années 70, les cultures politiques nationales du Royaume-Uni, de la France et, dans une moindre mesure de l’Allemagne, définissent le répertoire de l’action collective du développement régional sous la forme de relations du type centre – périphérie. La question des mobilisations économiques régionales se pose avec pertinence à partir du moment où ces cultures politiques nationales se transforment et où les liens entre territoires régionaux et développement économique sont valorisés.

1 - Le contexte historiquement daté des Etats Providence.

La période allant de la fin de la seconde guerre mondiale jusqu’à la décennie 70 voit l’apogée des Etats Providence en Europe. Le répertoire de l’action collective des mobilisations régionales se caractérise par une relation du type centre – périphérie entre les Etats et les régions jusqu’à la crise économique du début des années 70.

Les trois Etats européens étudiés ont tous structuré au cours des siècles les activités économiques à l’intérieur des frontières du territoire national (Tilly, 1992), même si cela s’y est réalisé à des moments différents, de manière variable et même si l’échange économique ne s’est jamais limité à ces frontières nationales. L’Etat central devient l’acteur fondamental

1 Il existe une différence entre, d’un côté, la formation de l’Etat français et du Royaume Uni qui débute dès le Moyen Age et, de l’autre, celle de l’Etat fédéral allemand, plus tardive.
du soutien public apporté au développement économique, et ce dans le cadre du référentiel de l’État Providence.


C’est surtout après la seconde guerre mondiale que le rôle des États dans la gestion de la vie politique, économique et sociale des citoyens s’accroît très nettement (Le Galès, 1999b ; 2003). Les États en Europe développent des politiques keynésiennes, c’est-à-dire des politiques de relance économique par la demande, principalement grâce à l’outil budgétaire, ainsi que des politiques sociales. Les dépenses de l’État s’accroissent fortement (tableau 3):

Tableau 3 : Evolution des dépenses de l’État par rapport au PIB de 1870 à 2006 (%).

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th></th>
<th></th>
<th></th>
<th></th>
<th></th>
<th></th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>UK</td>
<td>9,4</td>
<td>30</td>
<td>32,2</td>
<td>42,9</td>
<td>39,1</td>
<td>44,1</td>
</tr>
<tr>
<td>France</td>
<td>12,6</td>
<td>29</td>
<td>34,6</td>
<td>54,9</td>
<td>51,6</td>
<td>53,5</td>
</tr>
<tr>
<td>Allemagne</td>
<td>10</td>
<td>42,4</td>
<td>32,4</td>
<td>49</td>
<td>45,1</td>
<td>45,7</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : d’après le tableau N°1 « Poids de l’État en % de la dépense publique dans le PIB » in P. Lascoumes et P. Le Galès (2007, p. 19), réalisé à partir des données de la Banque Mondiale et de l’OCDE.

Ainsi, le poids de l’État, mesuré en termes de dépenses publiques par rapport au PIB, s’accroît très nettement dans les trois États étudiés. Alors qu’en 1870, les dépenses de l’État au Royaume Uni ne correspondaient qu’à 9,4% du PIB, elles atteignent 32, 2% en 1960 et 44, 1% en 2006. En Allemagne, elles passent de 10% en 1870 à 32, 4% en 1960 et à 45, 7% en 2006. La France connaît le plus fort accroissement des dépenses de l’État. Alors qu’elles sont de 12, 6% du PIB en 1870, elles atteignent 34, 6% en 1960 et 53, 5% en 2006. Depuis 1994, la France se distingue en moyenne de plus de 10 points avec le Royaume Uni et d’environ 6 points avec l’Allemagne.
Face aux enjeux de la reconstruction des sociétés européennes après 1945, les États développent leurs interventions dans le domaine économique, en particulier concernant l’industrie qui constitue alors l’un des principaux vecteurs de la modernisation des sociétés en Europe (Keating et al., 2003). Le référentiel de l’État Providence connaît son apogée en légitimant le rôle actif et central de l’État dans la recherche du progrès économique et social (Morgan, 2001 pour le cas anglais ; Muller, 1992 pour le cas français ; Wollmann, 2004 pour le cas allemand). Ceci renforce les États unitaires comme le Royaume-Uni et la France, qui effectuent une intervention directe dans l’économie, notamment par le biais des nationalisations et du développement des infrastructures de communication ou de formation (Leruez, 2001 pour le cas anglais ; Le Galès, 2003, pour le cas français). On parle alors d’État entrepreneur (E. Cohen, 1992). Dans le système fédéral allemand, l’État joue plutôt un rôle de contrôle, voire d’intervention dans l’économie, et ce au nom du principe de l’économie sociale de marché. Ce dernier s’appuie sur les principes du libre marché tout en légitimant un rôle des pouvoirs publics pour garantir la justice sociale, l’emploi pour tous et assurer un niveau de revenu élevé (salaires, prestations sociales) afin de maintenir le rythme de la croissance économique (Weisz, 2001).

Dans cette perspective, les relations entre États et collectivités territoriales sont définies à partir du concept de centre – périphérie (Rokkan et Urwin, 1982). Selon ces deux auteurs, le centre est défini comme le lieu privilégié au sein d’un territoire où est rassemblée la majeure partie des ressources militaires, politiques, administratives, économiques et culturelles. La périphérie est définie comme dépendante, contrôlant au mieux ses propres ressources et ayant des échanges uniquement avec le centre, au sein des territoires nationaux (Rokkan et Urwin, 1982, p. 5). Au niveau économique, le concept de centre-périphérie s’appuie sur l’idée que le système économique taylorien1 reproduit la division du travail au niveau spatial, et ce en faveur des centres (Bélis-Bergouignan et al., 2003). En termes de cultures politiques, du

---

moins concernant les Etats unitaires français et britannique, la modernisation de la société va ainsi de pair avec un Etat fort et centralisé, et non un Etat décentralisé (Keating, 1998) 1.


Au nom des missions fixées à l’Etat Providence pour favoriser le progrès économique et social, des politiques centrales de soutien au développement économique régional et/ou d’aménagement du territoire sont mises en place dans les trois Etats étudiés (Muller, 1992, cas français ; Hudson, 1989, cas anglais ; Benz, 1987, cas allemand).

Une régionalisation fonctionnelle se met en place (Hogwood, 1982 ; Keating, 1998), c’est-à-dire que les régions sont définies en priorité pour remplir une fonction de développement économique et/ou d’aménagement du territoire, et non pas, par exemple, pour des raisons politiques ou historiques/culturelles. La régionalisation fonctionnelle se différencie selon qu’il s’agit d’un Etat unitaire ou fédéral. Dans le premier cas, le pouvoir décisionnel concernant le développement économique est concentré au niveau du Gouvernement central et s’organise de manière uniforme sur le territoire national. La délimitation technique des régions (Rohe, 2001) a pour fonction d’organiser l’action économique sur l’ensemble du territoire national. Ainsi, le Gouvernement travailliste définit dans les années 60 huit régions administratives (Standard regions) au sein de l’Angleterre. En France, 22 régions administratives métropolitaines sont définies à la même époque par le pouvoir gaulliste et en fonction des priorités d’aménagement du territoire qu’il fixe. Dans ces deux Etats, les régions reprennent rarement les frontières historiques des provinces (Dupoirier et Schajer, 1994, cas français) ou regroupent plusieurs comtés sans lien historique (cas anglais).

Dans le cas des Etats fédéraux, la régionalisation fonctionnelle s’appuie sur la répartition du pouvoir politique entre niveau fédéral et Etats fédérés. Dans le cas allemand, la Loi

1 Ainsi, M. Keating (1998, p. 39) rappelle le contraste dans les réponses apportées à la question régionale, entre l’organisation fédérale allemande et celle centralisée en France et au sein de l’Angleterre après 1945 : « In the aftermath of the Second World War, Western European states reacted to the regional question in contrasting ways. In the past-authoritarian regimes of Germany and Italy, regional decentralization was associated with democratization, pluralism and stability, and was written into their new constitutions. For the established democracies, by contrast, modernization was associated with centralized government and regions were downgraded ». 
Fondamentale de 1949 définit un Etat fédéral (*Bund*) composé de onze Länder\(^1\), qui participent au processus législatif par le biais de la seconde chambre (*Bundesrat*). Pour la plupart des Länder, les frontières administratives et politiques n’ont pas de lien historique (Benz, 1997), comme dans les cas français et anglais. Le niveau fédéral a compétence générale dans le domaine du développement économique mais son pouvoir d’intervention est limité, en particulier par la banque fédérale, les organisations patronales et syndicales et les chambres de commerce et d’industrie (Benz, 1987).

Les Länder ont quant à eux des compétences propres dans les domaines de l’éducation, la culture et les médias et ils ont un droit général d’exécution qui leur donne une compétence dans la promotion économique régionale (Bourgeois, 1999)\(^2\). Ils disposent en outre de l’autonomie budgétaire. Le principe de l’économie sociale de marché garantit une autonomie d’action pour les Länder et les communes, en conformité avec les principes de la Loi Fondamentale (Weisz, 2001).

Avec le Bund, les Länder partagent certaines compétences, dont celle de la politique régionale dans laquelle ils jouent même un rôle central\(^3\). Ces compétences partagées développent un modèle de *féodalisme coopératif*, renforcé par la réforme fédérale de 1969 qui définit des *compétences communes* entre le Bund et les Länder. Cependant, dans les années 60, le système fédéral allemand évolue vers une définition en termes d’« *Etat fédéral unitaire* »

---

\(^1\) Ils sont au nombre de 16 suite à la Réunification Allemande survenant en 1990.

\(^2\) Ce droit général d’exécution est souligné à l’article 30 de la Loi Fondamentale sur la compétence de droit des Länder: « L’exercice des compétences étatiques et la réalisation des fonctions étatiques est du ressort des Länder dans la mesure où la Loi Fondamentale ne prévoit pas d’autres règlements” (traduction personnelle). L’article 83 de la Loi Fondamentale indique que « *les Länder exécutent les lois fédérales à titre de compétence propre* », autrement dit, les Länder détiennent le pouvoir administratif (d’après I. Bourgeois, 2001). H. Wollmann (2004) souligne qu’il découle du pouvoir administratif des Länder une faible part du personnel fédéral dans l’emploi public, à savoir 7% du personnel fédéral contre 15% aux Etats-Unis (autre pays fédéral) et 50% de fonctionnaires centraux en France (pays unitaire centralisé).

\(^3\) « Selon la structuration de l’Etat fédéral, la compétence en matière de politique régionale est partagée entre les trois autorités territoriales. Elle est du ressort du ministère de l’économie au niveau du Land et du Bund. En lien avec le niveau, on peut constater que les Länder sont les acteurs les plus importants de la politique régionale. D’après la loi, ils ont compétence pour l’exécution des mesures économiques, y compris celles liées aux programmes régionaux. Le Bund conserve, pour des raisons de subsidiarité, la compétence de coordination de l’ensemble. Les communes, en tant qu’entités d’auto-administration, sont tenues de s’en tenir à ces règles, et peuvent sinon essayer, au nom de leur droit (par exemple à travers le fond de péréquation) et des possibilités, de faire valoir leurs propres intérêts » (Pöhle, 1996 : traduction personnelle).
Dans les trois Etats, il existe des instruments similaires du soutien au développement économique dans les régions, comme par exemple des subventions et incitations financières pour les investisseurs privés, la restriction des investissements dans les zones de croissance forte, le transfert d’investissements publics vers des régions moins développées, ou encore des investissements en infrastructure publique pour créer les conditions favorables à la croissance (Keating, 1997).


En revanche en France, la politique d’Aménagement du Territoire est incluse dès les années 50 dans le cadre de la Planification. Elle répond à la logique de rationalité économique impulsée par le Commissariat au Plan pour donner à la France les bases d’une économie moderne et performante. Ceci se traduit notamment par des programmes de soutien au développement des infrastructures, marquant une intervention soutenue de l’Etat dans les

1 L’article 72 de la Loi Fondamentale définit la compétence législative concurrentielle que les Länder mais aussi la Fédération peuvent utiliser. L’article 84 permet au Bundestag, avec l’accord du Bundesrat, « de faire adopter une loi fédérale prescrivant des règles administratives pour l’implémentation des lois fédérales par l’administration des Länder » (Wollmann, 2004, p. 135). La compétence concurrentielle joue en faveur de la Fédération, en vertu de l’article 31 de la Loi Fondamentale qui stipule la primauté du droit fédéral : « Bundesrecht bricht Landesrecht ».

questions de développement économique. A partir de la fin des années 50, la politique d’Aménagement du Territoire s’accompagne d’une politique de l’Etat dite de Décentralisation industrielle, c’est-à-dire d’incitations financières pour favoriser l’installation d’entreprises en dehors de la région parisienne, et qui vise à générer des pôles de croissance sur l’ensemble du territoire national.


économiques, sociaux et culturels régionaux, dans la lignée des CODER\textsuperscript{1}. Le pouvoir exécutif régional reste entre les mains des Présidents de Région à la tête des \textit{Etablissements Publics Régionaux} (Rémond, 1999).

Enfin, en Allemagne, la politique d’Aménagement du Territoire est non seulement importante mais inscrite dans la loi Fondamentale de 1949. Celle-ci indique que le Bund et les Länder ont l’obligation de prendre en charge cette politique\textsuperscript{2}. Jusqu’au milieu des années 70, la \textit{Strukturpolitik} a cependant plutôt un rôle de correction des déséquilibres économiques et de soutien aux secteurs en difficulté que d’impulsion dans le développement industriel (Benz, 1987, p. 80). Au niveau fédéral, son levier principal est le système de péréquation financière entre Länder. Il repose sur le partage d’impôts communs aux collectivités (Bund, Länder, communes), à savoir la TVA et l’impôt sur le revenu, dont la moitié revient aux Länder. Parmi ces derniers, ceux ayant une richesse produite moyenne supérieure à la moyenne nationale contribuent au Fonds de péréquation alors que ceux en deçà de cette moyenne nationale en bénéficient\textsuperscript{3}. Les Länder disposent en pleine autonomie des recettes fiscales obtenues par ce fonds fédéral et développent une politique régionale, en fonction de ce qu’ils jugent utiles pour la croissance économique (Bourgeois, 2001). Ils exercent la compétence d’aménagement du territoire en lien avec les communes, les \textit{Kreise} (arrondissements) et les \textit{Regionen} (districts, Montricher, 1995).

En conclusion de cette période 1945-1975, qui représente l’apogée des Etats Providence, les élites régionales n’ont pas les capacités de se démarquer de l’État dans le champ du développement économique. Si elles critiquent l’action des Etats centraux, c’est pour

\textsuperscript{1} Les CESR sont composés de personnalités venant d’organismes ou d’activités à caractère économique, social, professionnel, familial, éducatif, scientifique, culturel et sportif de la région. 70% des effectifs sont attribués aux organisations représentatives des employeurs et salariés de l’industrie, de l’agriculture et du commerce, un quart d’organismes participant à la vie collective de la région et 5% sont des personnes nommées par le Premier Ministre comme « personnalités qualifiées ». Les CESR deviennent en 1992 des \textit{Conseils}.

\textsuperscript{2} Une loi-cadre est adoptée en 1965 qui oblige les Länder allemands à planifier les usages de l’espace. Le gouvernement fédéral, quant à lui, a l’obligation constitutionnelle de « veiller à l’homogénéité des conditions de vie » (Montricher, 1995) (article 72GG).

\textsuperscript{3} Le calcul de la richesse se fait sur la base du produit de la TVA attribué à chaque Land. Plus la population du Land est importante et plus le Land sera favorisé dans ce calcul (Montricher, 1995).

A partir des années 70, au sein des Etats unitaires comme la France et le Royaume-Uni, des auteurs universitaires vont jusqu’à dénoncer le Colonialisme de l’intérieur (Hechter, 1975 ; Lafont, 1967). Ils définissent les relations centre-périphérie entre Etats et régions comme une dynamique d’exploitation économique des premiers sur les seconds. Selon eux, dans la répartition géographique taylorienne de la production, l’industrie de la périphérie est dépendante de celle du centre en termes de décisions d’investissement, de subventions et de salaires. Elle est fortement spécialisée et tournée vers l’exportation, ce qui la rend vulnérable face aux fluctuations des prix du marché international. Il ne s’opère donc pas, selon ces auteurs, de diffusion de la modernisation des centres vers les périphéries mais au contraire une stigmatisation entre un centre moderne et des périphéries qualifiées d’arriérées, en termes de richesses économiques produites et en termes culturels. Face à cette stigmatisation, les périphéries réaffirment, d’après ces auteurs, l’importance de leur culture et cherchent à s’émanciper du jouc de l’Etat, formant une cause en référence aux mouvements indépendantistes au sein des Empires coloniaux en décrépitude. La culture régionale sert alors de ressort à une revendication régionaliste d’ordre politique, et non d’ordre économique (Keating, 1998).

1.2 - La transformation du rôle des Etats dans l’économie à partir des années 70.

Au début de la décennie 70, plusieurs facteurs remettent en question le cadre fixé par le référentiel de l’Etat Providence dans le champ d’action du développement économique au sein des régions. Le référentiel du marché prend peu à peu le dessus sur celui de l’Etat Providence.

Le référentiel de l’Etat Providence est remis en cause par plusieurs facteurs. La crise économique qui s’installe en Europe à la suite de la hausse du prix du pétrole en 1973, et la crise de l’énergie qui s’en suit, en constituent le premier facteur de déstabilisation. Les Etats
ne peuvent plus assurer le même niveau de prestations à cause du ralentissement de l’activité économique. Ils doivent répondre en premier lieu aux difficultés économiques rencontrées par les entreprises et au problème croissant du chômage de masse qu’ils ne parviennent pas à enrayer à l’aide des instruments tirés des politiques keynésiennes.

De plus, les technologies de production dans l’industrie deviennent de moins en moins dépendantes des matières premières et donc plus mobiles (Keating, 1997), ce qui entraîne le développement de nouvelles zones de compétitivité et donc de concurrence pour les économies nationales, qui doivent s’adapter.

Enfin, des processus de globalisation de l’économie se mettent en place dès les années 70. Ils se traduisent par le renforcement d’acteurs, notamment de firmes, de marchés et de régulation à l’échelle mondiale. Ils s’illustrent par l’accélération du commerce international et le développement de l’entreprise exportatrice, de l’investissement direct à l’étranger et de la firme multinationale, enfin, par l’accélération de la mondialisation économique et du développement de l’entreprise-globale1. Les Etats deviennent en conséquence plus interdépendants économiquement que par le passé (Keating, 2003).

La baisse de compétitivité des économies européennes rend plus difficile le fonctionnement des mécanismes de redistribution des Etats Providence. De manière plus ou moins souhaitée (Gouvernement conservateur britannique de M. Thatcher et Gouvernement conservateur allemand d’H. Kohl) ou contrainte (Présidence de F. Mitterrand), les décideurs politiques européens prennent le « tournant néo-libéral » (Jobert, 1994). Au cours des décennies 80 et 90, le référentiel de l’Etat Providence est progressivement mis en concurrence, voire remplacé par une norme internationale de marché (Muller, 1992). Cela veut dire que les normes et valeurs du modèle économique keynésien sont confrontées à celles du modèle libéral, qui consiste en l’idée qu’il faut laisser le marché économique se réguler, et qui se traduit par le souhait d’un moindre rôle de l’Etat dans le champ du soutien économique. Les compétences classiques des Etats se transforment (Hueglin, 1986 ; Le Galès, 2003), et ce quelle que soit la posture prise auparavant par les Etats Providence dans l’action du développement économique.

Les Etats n’en sortent pas complètement remis en cause puisqu’ils conservent un rôle important, en termes de législation fiscale ou d’organisation des intérêts par exemple. Mais ils deviennent des acteurs moins centraux dans les choix à prendre en matière de développement économique puisqu’ils ne le veulent ou/et ne le peuvent plus. Or, un nouveau contexte d’action se dessine alors pour les mobilisations économiques régionales.


2.1 - Les opportunités des liens économiques global-local.

Alors que les Etats sont remis en cause dans leur rôle de contrôle et de régulation du système économique, les territoires régionaux présentent paradoxalement des avantages économiques pour générer du développement industriel dans le cadre de l’accélération de l’internationalisation économique (Storper, 1997 ; Keating, 1998). Le processus d’interaction positive entre globalisation des échanges et régionalisation des marchés économiques est souligné dans l’analyse économique par le terme de « glocalisation ».

Premièrement, le système économique capitaliste se développe dans le sens d’une plus grande flexibilité de la production. Cela se traduit par une segmentation des tâches et par leur externalisation croissante. Les entreprises s’organisent autour de segments de production qui peuvent être adaptés à différents types de production ou de marchés, et non plus en fonction d’une séparation stricte de ces tâches comme dans l’organisation taylorienne. Elles ne réalisent plus l’ensemble des tâches de production allant de la conception du produit à la production finale, mais sous-traitent une part croissante des activités de production à d’autres entreprises. L’objectif de la flexibilité de la production est de limiter les risques de l’investissement en se concentrant sur des segments de production ou/et sur des marchés localisés. Il s’agit aussi d’augmenter les gains de productivité en faisant jouer la concurrence entre différents sous-traitants et en maximisant l’organisation de la production. La technique
du « juste-à-temps » vise ainsi à coordonner au mieux les différentes étapes de la production de manière à accélérer le rythme de la production et à réduire les stocks, en soi non productifs.

Or, la proximité locale ou régionale des activités industrielles entre elles permet une plus grande flexibilité dans les méthodes de production et d’organisation industrielle. Elle offre une réactivité plus grande aux changements économiques par la présence de Petites et Moyennes Entreprises (PME) et l’organisation de relations d’externalisation de la production entre ces PME et des grandes entreprises sur un périmètre proche. La flexibilité connaît ses revers lorsqu’elle accentue si fortement la concurrence entre sites industriels et entre entreprises sous-traitantes qu’elle génère des investissements volatiles, se fixant dans une région aussi longtemps que les meilleurs coûts de production (et notamment les exonérations fiscales) y sont garantis et ne générant donc pas nécessairement de développement durable.

Deuxièmement, les activités industrielles deviennent toujours moins dépendantes des matières premières et toujours plus d’un ensemble de facteurs économiques matériels et cognitifs¹. La flexibilité de la production entraîne par exemple une demande plus forte de main d’œuvre qualifiée capable de s’adapter à différents types de production. Les territoires locaux ou régionaux qui peuvent mettre en avant la présence d’une main d’œuvre formée, l’existence d’instituts de formation et de recherche ou encore de bonnes coopérations entre les pouvoirs publics pour la création de ces instituts et la mise en réseau avec des industries locales, présentent un avantage comparatif par rapport à d’autres sites industriels. L’importance de la réunion de ces divers facteurs productifs au cours du processus industriel permet à des territoires d’émerger comme des pôles de développement industriel.

P. Le Galès et H. Voelzkow (2001) définissent la notion de biens collectifs compétitifs locaux, c’est-à-dire de ressources matérielles et cognitives issues de l’environnement local et qui constituent des économies externes pour les acteurs économiques privés. Il existe selon eux « deux sortes d’économies externes : intangible, comme les ressources cognitives et normatives, connaissance tacite, langages spéciaux et conventions, confiance ; et tangible,

¹ Ceci ne constitue pas un phénomène nouveau. Avec le développement des industries automobile et électronique, les implantations ne se font pas en fonction de la présence de matières premières mais d’un vivier technologique, d’une main d’œuvre disponible, de terrains qui bénéficient d’aides publiques, voire d’une confiance collective ou de la stabilité politique. L’élément intéressant est qu’au cours des décennies 80-90, alors que l’internationalisation du système économique s’accélère, ces facteurs de production deviennent des éléments clés de la concurrence entre sites industriels.
comme les infrastructures et les services» (Le Galès et Voelzkow, 2001). Les deux auteurs se disent toutefois

« méfiants à l’égard d’une approche trop concentrée sur les normes et les valeurs communes (ou sur l’héritage du capital social), et veulent mettre plus de poids dans les conflits, les actions organisées, les stratégies, les politiques publiques, donc, sur le monde du politique et des politiques en gouvernance au sein du monde très divers des économies locales en Europe » (Le Galès et Voelzkow, 2001).

En revanche, certains auteurs estiment que ces évolutions économiques permettent à d’anciens territoires qui, par leur histoire, ont vu le développement par exemple d’une culture des réseaux, de voir émerger des pôles de développement économique (Scott, 1999 ; Brenner, 2004). La notion des districts industriels (Marshall, 1921, cité in Trigilia, 2002) est utilisée pour expliquer ainsi le succès économique des réseaux de PME dans la Troisième Italie à partir de la décennie 70 (Trigilia, 2002). Ces réseaux du nord-est de l’Italie sont en effet caractérisés par une spécialisation et une flexibilité de la production (Bagnasco, 1977, cité in Storper, 1997), mais aussi par une forte stabilité, due à une connaissance mutuelle des acteurs, au partage de normes communes et à une culture politique (Trigilia, 2002). La confiance tacite ou venant d’expériences de réussite passées peut aussi devenir un facteur de réussite économique (Cooke et Morgan, 1998). Pour M. Storper, les régions constituent un facteur de production dans le système économique international des années 80-90 pour leurs « untraded interdependencies » (Storper, 1997), c’est-à-dire les règles informelles et les coutumes qui facilitent la coordination des acteurs économiques dans des conditions d’incertitude.

Troisièmement, l’innovation industrielle constitue un élément important dans le contexte de l’accélération de l’internationalisation du système économique capitaliste. Il en découle une plus grande importance de la présence locale de personnel qualifié, du soutien public à la constitution de pôles de recherche&développement ou encore de l’organisation flexible de la production pour atténuer les risques de l’investissement technologique, qui est élevé en termes de capital. L’innovation offre une possibilité de croissance économique dans le contexte d’une concurrence accrue entre marchés économiques. Or, la notion de niches industrielles renvoie à des segments d’innovation industrielle au niveau local, favorisés par la combinaison d’une

recherche&développement, une prise de risque plus typique des PME (notamment les start-ups) que des grandes entreprises, la présence de main d’œuvre formée et le soutien des pouvoirs publics. Elle souligne la capacité des milieux locaux à se réapproprier les innovations technologiques et à se relier directement aux marchés internationaux par leur forte compétitivité.

Au cours de la décennie 90, la littérature d’économie politique souligne ainsi le rôle des coopérations économiques locales et régionales comme vecteur d’apprentissage de la norme internationale de marché et de ses atouts pour le développement des territoires (Keating, 1997 ; McNaughton, 2000). La notion de learning region met en avant que les acteurs du développement économique au sein des régions font l’apprentissage des conditions du système économique internationalisé pour s’y adapter. Cet apprentissage fait l’objet de négociations entre des acteurs pluriels qui ont des références cognitives et des intérêts différents dans le changement. Il est endogène, c’est-à-dire porté par les acteurs du développement économique dans et pour la région et par des ressources internes matérielles ou plus d’ordre culturel (Benz et Fürst, 2002, p. 22).

Quant à la notion de cluster, elle est très utilisée au cours des décennies 90 et 2000 par les acteurs économiques, administratifs et politiques au niveau des régions, des Etats et de l’Europe, pour souligner la pertinence d’une réponse locale et/ou régionale aux défis d’organisation des activités industrielles et des acteurs, d’innovation et de compétitivité internationale. En général, le cluster renvoie à un « agglomérat », c’est-à-dire à un « ensemble plus ou moins hétéroclite de personnes ou d’objets »1. Dans le domaine économique, cette notion met en valeur les relations entre entreprises (grappes d’entreprises), mais aussi les relations de concertation avec différents types d’acteurs autour d’un objectif de développement d’un secteur industriel ou d’une activité territorialisé. Ces relations sont présentées comme positives en termes d’économies d’échelle et d’activité économique, comme la réduction des coûts de transaction, de recherche de l’information et des connaissances techniques ou personnelles, les procédures de contrat déjà établies, le faible risque d’exclusion, ainsi que de manière plus indirecte en termes de capital humain et social (Karlsson, Johansson et Stough, 2005).

1 Définition de l’agglomérat d’après le Petit Robert.
Le cluster souligne ainsi un processus de structuration locale d’un secteur ou de plusieurs secteurs industriels pour stimuler la croissance économique et l’emploi, et se fonde sur la coordination d’acteurs publics et privés. A travers cette notion, l’évolution du système économique capitaliste se traduit par des liens renforcés entre réseaux économiques et territoires. Contrairement aux approches économiques classiques qui se concentrent uniquement sur la régulation par le marché, la notion de cluster fait du territoire un facteur important du développement économique.

En 2000, les Etats membres de l’Union Européenne adoptent la Stratégie de Lisbonne, qui vise à faire de l’Europe « l’économie de la connaissance la plus compétitive et la plus dynamique d’ici à 2010, capable d’une croissance économique durable accompagnée d’une amélioration quantitative et qualitative de l’emploi et d’une plus grande cohésion sociale »\(^1\). Concrètement, cette stratégie a pour objectif de stimuler les investissements en recherche & développement, ainsi que l’innovation et les partenariats entre la recherche et l’industrie, de manière à dynamiser la croissance économique en Europe par l’accroissement de l’offre technologique.

En 2005, à la veille du Conseil Européen de Bruxelles visant, entre autres, à relancer la stratégie de Lisbonne, la Commissaire Européenne Hübner en charge de la politique régionale organise un séminaire réunissant plus de 500 représentants des Régions et Villes en Europe, de même que des experts et des responsables des politiques régionales communautaires. Ce séminaire conclut sur le rôle des régions dans la poursuite de la stratégie de Lisbonne, en particulier par l’expérience acquise en matière d’initiatives visant à renforcer la compétitivité de l’économie, et par l’accent mis dans les Fonds Structurels européens sur la poursuite des objectifs de la croissance et de l’emploi\(^2\).

Le Conseil Européen de Bruxelles de mars 2005 aboutit à la conclusion suivante :

« Pour atteindre ces objectifs [fixés par la stratégie de Lisbonne], l’Union doit davantage mobiliser tous les moyens nationaux et communautaires appropriés – y compris la politique de cohésion – dans les trois dimensions économique, sociale

\(^1\) Conclusions du Conseil de l’Union Européenne de Lisbonne en juin 2000.
et environnementale de la stratégie pour mieux en exploiter les synergies dans un contexte général de développement durable. À côté des gouvernements, tous les autres acteurs concernés – parlements, instances régionales et locales, partenaires sociaux, société civile – doivent s’approprier la stratégie et participer activement à la réalisation des ses objectifs »1.

Dans les trois États étudiés, la stratégie de Lisbonne constitue le cadre de référence pour le lancement des politiques des clusters qui favorisent la structuration locale ou régionale de pôles de compétence2.

2.2 - Les opportunités de l’intégration européenne pour les régions.

L’Europe offre une deuxième série d’opportunités pour les régions au cours des décennies 80 et 90. Dans le cadre de l’organisation du Marché Unique européen, qui amène à la transformation du rôle des États dans les questions de développement économique, elle soutient les régions en retard de développement et offre des opportunités de représentation pour toutes les régions.


Dès sa création et dans le but de soutenir ces objectifs économique (libre-échange) et politique (politique redistributive), l’Europe s’engage dans une politique régionale visant à soutenir les économies régionales connaissant des difficultés sectorielles ou se trouvant en général en retard de développement. Le Préambule du Traité de Rome fait une allusion à

2 Ces politiques seront présentées dans les trois régions dans le chapitre 8 de la thèse.
l’équilibre régional\(^1\). Mais ce n’est qu’à partir de 1975 que la CEE se dote d’un programme d’action régionale pour contribuer à la réduction des inégalités économiques et sociales territoriales, avec la création du *Fonds Européen de Développement Régional* (FEDER)\(^2\). Suite aux négociations de l’Acte Unique, le Titre sur la *Cohésion économique et sociale* est inscrit dans les Traités communautaires et introduit des mesures compensatoires aux effets du Marché Unique pour les régions les plus en retard économiquement (Loughlin, 1996).

En 1988, les Fonds européens d’aide régionale, agricole et sociale sont regroupés au sein des *Fonds Structurels* et sont doublés (Hooghe, 2002). Les Fonds Structurels se concentrent essentiellement sur le soutien à la reconversion industrielle et agricole, à la création d’emplois et au développement des activités de recherche et d’innovation au sein des régions. Ils s’appuient sur des principes d’action nouveaux dans le champ du soutien économique, à savoir la *subsidiarité*\(^3\), l’*additionalité*\(^4\), le *partenariat*\(^5\), la *concentration* autour de six objectifs, dont quatre concernent les enjeux régionaux\(^6\), et la définition de *programmes* d’action pluriannuels à l’aide de *Documents Uniques de Programmation* (DOCUP)\(^7\). Le *partenariat* se traduit essentiellement par la mise en place de Comités de pilotage qui gèrent et

---

1 Point 5 Préambule du Traité de Rome : « Soucieux de renforcer l’unité de leurs économies et d’en assurer le développement harmonieux en réduisant l’écart entre les différentes régions et le retard des moins favorisées ».

2 La création du FEDER est liée à l’adhésion du Royaume-Uni à la CEE pour compenser sa part au budget européen (Chaléat, 2001). Le gouvernement britannique impose le principe de l’équilibre entre ses contributions au budget européen et ses recettes. Or, recevant une faible part de la Politique Agricole Commune, les dirigeants européens décident de mettre en place une politique régionale dont la Grande Bretagne peut bénéficier (Chaléat, 2001).

3 Le principe de subsidiarité a pour objectif que les décisions prises dans l’UE soient au niveau le plus pertinent et le plus proche possible des citoyens.

4 Le principe d’*additionalité* des fonds de la politique régionale européenne renvoie au principe selon lequel la CE n’intervient qu’en fonction et à la hauteur des fonds nationaux versés aux régions.

5 « Selon l’article 8-1, le partenariat est une dimension de la concentration qui associe la Commission européenne, l’Etat membre et les organismes associés à l’action structurelle, notamment les autorités régionales et locales. (...) C’est à la mise en œuvre des interventions que s’applique le principe de subsidiarité, ce qui a conduit à valoriser en France l’échelon régional » (Duprat, 2003).

6 Obj.1 : promotion du développement et de l’ajustement structurel des régions en retard de développement ; Obj.2 : reconversion des régions gravement touchées par le déclin industriel, Obj.5b : promotion du développement des régions rurales ; Obj.6 : promotion des régions arctiques.

7 Les DOCUP sont des programmes pluriannuels de développement, qui font le diagnostic d’une situation, indiquent les pistes à suivre pour développer une région et le montant des aides européennes (site de la Commission Européenne en France : www.info-europe.fr, consulté en juin 2003).
évaluent les programmes européens dans les régions (Hooghe, 2002), valorisant ainsi l’autorité politique ou/et administrative régionale.

**Tableau 4 : Evolution des Fonds Structurels dans trois Etats membres de l’UE (1989-2006).**

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Objective 1 Total (All objectives)</th>
<th>Outcome</th>
<th>Objectives 1&amp;6 Total</th>
<th>Situation at the end of 1999</th>
<th>Objective 1 (including phasing out) Total</th>
<th>Situation at the end of 2001</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>ECU million, 1993 prices</td>
<td>Payments/ forecasts (%)</td>
<td>€ million, prices of year of adoption of programme</td>
<td>Payments/ grant (%)</td>
<td>€ million, 1999 prices</td>
<td>Payments/ grant (%)</td>
</tr>
<tr>
<td>Germany</td>
<td>3,144</td>
<td>5,907</td>
<td>77.6</td>
<td>14,238</td>
<td>20,397</td>
<td>78.1</td>
</tr>
<tr>
<td>France</td>
<td>1,021</td>
<td>5,310</td>
<td>81.0</td>
<td>2,277</td>
<td>13,859</td>
<td>73.0</td>
</tr>
<tr>
<td>UK</td>
<td>871</td>
<td>6,285</td>
<td>80.3</td>
<td>14,590</td>
<td>14,590</td>
<td>88.8</td>
</tr>
<tr>
<td>Total EU-15</td>
<td>44,08</td>
<td>64,247</td>
<td>81.5</td>
<td>98,763</td>
<td>144,598</td>
<td>75.4</td>
</tr>
</tbody>
</table>


Le tableau indique les montants des fonds structurels obtenus par l’Allemagne, la France et le Royaume Uni de 1989 à 2006. Il souligne en particulier les retards rencontrés en France dans leur paiement en raison des difficultés de gestion : en 1999, seuls 73% des fonds européens ont une utilisation prévue, contre 78% en Allemagne et 88% au Royaume Uni, ce qui est aussi en dessous de la moyenne européenne (EU-15 : 75,4%).

L’Europe définit plusieurs niveaux territoriaux pour l’allocation des ressources à partir d’une nomenclature NUTS\(^1\) qui reprend les frontières administratives définies au sein des Etats-membres (Pintarits, 1996). Certains programmes de la politique régionale européenne offrent aussi des possibilités de coopérations interrégionales et transfrontalières qui, en retour, remettent en cause les frontières régionales et nationales établies par les Etats (Le Galès, 1999b).

La signature du Traité de Maastricht en 1992 marque quant à elle des avancées notables dans la prise en compte des intérêts des régions. En 1993, les Fonds Structurels voient le doublement de leur budget – de 45 milliards d’écus à 90 milliards (Chaléat, 2001), soit désormais le tiers des dépenses communautaires, la création du Fonds de Cohésion pour les

---

\(^1\) NUTS : nomenclature des unités territoriales statistiques. Il s’agit d’une classification hiérarchique à trois niveaux établie par Eurostat, dans le but de disposer d’un schéma unique et cohérent de répartition territoriale pour l’établissement des statistiques régionales de l’Union Européenne. Chaque Etat est divisé en régions (NUTS 1), qui sont elles-mêmes divisées en d’autres régions (NUTS 2), puis divisées une nouvelle fois (NUTS 3). Chaque région correspond généralement à une unité administrative dans chaque Etat-membre et est définie selon les seuils de population suivants : de trois millions à 7 millions d’habitants pour le niveau NUTS 1, de 800.000 à 3 millions pour NUTS 2, de 150.000 à 800.000 pour NUTS 3.
régions en retard de développement et l’amélioration des modes de décision communautaire en matière de politique régionale. A son article 148, le Traité stipule en outre que la Communauté s’engage à contribuer à l’épanouissement des cultures des Etats membres, en considérant à la fois leurs cultures nationales et régionales (Biscoe, 2001). La Commission Européenne émet des pressions supplémentaires sur les Etats pour qu’ils respectent la règle de l’additionnalité dans l’usage des fonds. Elle inclut non seulement les acteurs administratifs et/ou politiques mais aussi les acteurs économiques et sociaux régionaux dans le principe de partenariat (Hooghe, 2002).


De manière croissante, l’Europe facilite donc aussi la représentation des intérêts régionaux au cœur du processus de décision communautaire. Dans un premier temps, les acteurs du développement économique territorial ont utilisé les représentations de leur Etat-membre auprès des institutions européennes pour se tenir informés des actions communautaires dans le domaine du développement régional. A partir de la décennie 80, des collectivités locales et régionales développent leur propre représentation à Bruxelles (John, 1996). Aujourd’hui, il existe près de 150 bureaux de représentation des Gouvernements sub-nationaux (Hooghe, 2002), dont l’objectif se concentre moins sur l’attraction des fonds européens que sur l’échange d’information entre régions et avec les institutions européennes. Pour certaines régions, il s’agit de contourner la fermeture des opportunités au niveau des institutions politiques centrales ou d’obtenir par eux-mêmes l’information qui émanent des institutions européennes (Hooghe, 2002).
En 1994 est créé le Comité des Régions, qui marque la reconnaissance du rôle des représentants des régions et des villes dans les négociations communautaires. Ceci fait suite au lobbying de certaines régions et associations de régions, dont l’Association des Régions d’Europe (ARE) au cours des négociations sur le traité de Maastricht (1992). Le Comité des Régions donne une forme institutionnelle et non plus seulement technique aux régions en Europe (Rohe, 2001), même s’il ne s’agit que d’un organe consultatif, dont les membres restent de surcroît nommés par les Gouvernements nationaux.

Enfin, l’Europe offre la possibilité aux régions de représenter directement leurs intérêts dans leur champ de compétence au cœur du processus décisionnel européen. Le Traité de Maastricht reconnaît le droit à une région de représenter un État-membre au sein du Conseil des Ministres européen, dans les questions qui relèvent de ses compétences (art. 146TUE /203TUE, Hooghe, 2002). Seuls les États fédéraux reconnaissent cependant ce nouveau droit aux régions.

Au moment de la signature de l’Acte Unique et des négociations du Traité de Maastricht, l’Europe des régions devient à la fois un slogan développé par le lobby régional de l’ARE et un concept questionné par les universitaires (Loughlin, 1996). Le lobbying des régions aboutit certes à des progrès dans la représentation des intérêts des régions et des villes dans le processus de décision communautaire. Toutefois, ces progrès sont limités, à l’instar des compétences du Comité des Régions, et créent des disparités entre les régions européennes, comme avec l’article 146 TUE.


L’Europe offre donc un ensemble de ressources pour les mobilisations économiques régionales au cours de la période d’étude choisie, en termes de financement et de représentation d’un intérêt commun régional, d’affirmation régionale comme acteur du
développement économique, et en termes de redéfinitions des frontières territoriales. Ces ressources sont utilisées en complément ou comme alternative aux opportunités nationales.

2.3 - L’évolution des cadres institutionnels des régions.

La décentralisation et la régionalisation au sein des États unitaires du Royaume Uni et de la France, mais aussi l’évolution des rapports entre le Bund et les Länder en Allemagne, constituent un troisième aspect des nouvelles opportunités des mobilisations économiques régionales au cours des décennies 80 et 90.

Pour R. Balme (1996), les réformes de décentralisation et de régionalisation sont liées à la transformation du système économique capitaliste et au désengagement des États des questions de soutien économique. Des États unitaires, jusque là organisés de manière centralisée, décident en effet de déléguer aux régions au début de la décennie 80 des compétences en matière de développement économique et d’affirmer leur représentation politique.


1 A partir de 1982, ils se prononcent par avis, obligatoirement et avant l’examen des textes du Conseil Régional, sur le projet de plan de la région, tout document de planification qui intéresse la région, ou document budgétaire et orientations générales dans les domaines dans lesquels le Conseil Régional est


De manière générale, l’État reste ainsi très présent dans les questions de développement régional, notamment par le biais du renforcement des services de la Préfecture de Région.


¹ Article 59 de la loi de décentralisation du 2 mars 1982, titre « Droit et libertés des régions » (cité in Dupoirier et Schajer, 1994).

² Chacune des collectivités territoriales françaises se voient définir par les lois de décentralisation une compétence générale de développement de leur territoire, ce qui implique qu’en pratique, communes, départements et régions sont actifs dans le champ du développement économique local et régional.


En 2003, une Réforme Constitutionnelle est décidée par le Gouvernement dirigé par l’UMP J-P. Raffarin. La Région est reconnue au sein de la Constitution française comme une collectivité territoriale et la République est définie comme « unitaire et décentralisée ». Le pouvoir réglementaire est reconnu aux collectivités territoriales ainsi qu’un droit à l’expérimentation. La loi ordinaire qui l’accompagne désigne alors les régions comme chefs de file du développement économique.

---


3 Et ce même si la définition des DOCUP, selon la DATAR, est réduite à celle de « documents pour obtenir l’aide financière de la Commission Européenne », ce qui diffère beaucoup de celle donnée par cette dernière (voir paragraphe précédent) (site DATAR, consulté en juillet 2001).

4 Loi constitutionnelle du 28 mars 2003 relative à l’organisation décentralisée de la République.


1 Le Parlement écossais a un pouvoir législatif général, mis à part les domaines réservés au gouvernement central (défense, affaires étrangères, politique fiscale et monétaire, droit des entreprises et régulation des institutions financières, code du travail, sécurité sociale etc). Les domaines d’attribution du pouvoir écossais concernent donc la santé, l’éducation et la formation, le gouvernement local, le travail social, le logement, le développement économique, les transports, le droit pénal et le droit civil, à part dans les domaines réservés, les nominations judiciaires, l’environnement, l’agriculture, la pêche et les forêts, les sports et arts. Les capacités financières sont très limitées (Keating, 2001). Le Parlement écossais possède le pouvoir de lever l’impôt, mais

En 2000, le Gouvernement travailliste met en place la Regional Co-ordination Unit au sein du Cabinet Office afin d’améliorer l’action gouvernementale en faveur des régions entre les différents ministères. Tous les Directeurs des GORs y participent (Tomaney, 2002). En 2001, le Gouvernement remplace les TECs par les Learning and Skills Councils (LSCs) qui regroupent tous les responsables de la formation post-16 ans au niveau local et régional, y compris les syndicats qui étaient exclus des TECs.

Après sa réélection en 2001, le Gouvernement de T. Blair publie un Livre Blanc sur l’élection directe des Assemblées régionales en Angleterre (Cabinet Office/DTLR, 2002), dans lequel il affirme clairement son choix en faveur du niveau régional pour répondre à la question de la « performance économique » du Royaume Uni (Tomaney, 2002)1. Il soutient en outre que « by bringing together and involving different stakeholder groups – including the business community, social partners, and elected representatives from other tiers of governance – within the region, an elected assembly could provide a valuable opportunity to create a stronger sense of common identity and belonging within the region » (Cabinet Office/DTLR, 2002, p. 33).


1 Relever le défi de la performance économique, c’est-à-dire trouver des solutions aux enjeux économiques de la concurrence internationale, constitue le premier objectif des RDAs et des chambres régionales. Cet objectif est rappelé dans le Livre Blanc sur l’approfondissement de la régionalisation anglaise Your Region, your choice (Cabinet Office/DTLR, 2002).

Enfin, dans le cas allemand, la décennie 80 est marquée par l’implication plus grande des Gouvernements des Länder par rapport au Bund dans la politique industrielle, et ceci afin d’orienter l’ajustement économique (Deeg, 1998). La Réunification survenue en 1990, qui entraîne l’inclusion de la République Démocratique Allemande dans le système institutionnel et politique de la République Fédérale Allemande (RFA), bouleverse l’équilibre économique et financier établi jusqu’alors entre Bund et Länder et constitue un facteur important de ces évolutions. A l’opposition nord-sud dans les niveaux de développement économique s’ajoute celle Est-Ouest. La Réunification exige un effort financier sans précédent que le Bund veut partager avec les Länder, par le biais du Fonds de péréquation. Cette question génère des tensions fortes entre les deux échelons. Les nouveaux Länder ne sont intégrés dans le système de péréquation fédérale qu’à partir de 1994, et le Bund couvre principalement leur financement.


---

1 Ainsi, J-P. Gougeon (1998) souligne qu’avant la Réunification, la différence entre le PIB par habitant du Land le moins riche et la moyenne nationale était de 25%, alors qu’il est de 95% en 1998.

2 Au cours de la décennie 90, la moyenne du transfert financier net de l’ouest à l’est correspond à 4,5% du PIB ouest-allemand par an (Zohlnhöfer, 2001).

3 En particulier les trois Länder les plus riches, à savoir la Hesse, la Bavière et le Bade Württemberg, déposent une plainte en 1998 devant la Cour Constitutionnelle allemande sur l’inconstitutionnalité du fonds de péréquation fédéral. Ils obtiennent gain de cause en novembre 1999 et rendent ainsi nécessaire une réforme du système fédéral.
concurrente qui favorisait une intervention croissante du Bund est modifié. La Cour Constitutionnelle se voit confier une nouvelle attribution (article 93 I 2a) afin de rendre plus rare l’utilisation de cette compétence par le Bund (Grewe, 2001).

Les régions en Europe se voient donc définir au cours des décennies 80 et 90 une compétence générique dans le domaine du développement économique. Elles conservent cependant des statuts et des compétences très disparates dans ce champ d’action, celles-ci allant de simples aides aux entreprises (Conseils Régionaux) à des politiques d’aménagement du territoire comme les infrastructures universitaires (Länder), en passant par des stratégies de développement économique dont les lignes directrices sont fixées par le Gouvernement central (RDAs). Même s’ils ne disparaissent pas, les États jouent un rôle moins central, en tous les cas moins « unique », dans les questions de développement économique régional.


En Allemagne, alors que l’identité nationale reposait en grande partie sur le modèle économique allemand développé depuis 1949, elle se trouve fragilisée au cours de la décennie 90 face aux difficultés économiques et sociales engendrées par la Réunification. Les identités régionales sont respectées dans le cadre du système fédéral. Après la Réunification, la Thuringe et la Saxe obtiennent le Titre d’Etat que la Bavière est alors la seule à détenir parmi les Länder ouest-allemands.

Le rôle de l’identité régionale est mentionné par le législateur¹ et questionné par les universitaires face aux nouveaux enjeux du développement économique territorial, en particulier pour le rôle qu’elle peut jouer dans la définition d’un intérêt commun au cœur de processus faiblement institutionnalisés (Le Galès, 1997) ou/et pour se différencier, suivant la dialectique de la compétitivité des territoires (Paillart, 1995).

A partir de l’étude des villes en Europe, P. Le Galès (2003) formule l’hypothèse que le nouveau contexte d’action offre des opportunités pour les acteurs locaux et régionaux d’initier les logiques d’articulation entre eux et avec d’autres échelons de pouvoir et de structuration de l’action collective :

« Le jour où la contrainte de l’Etat se desserre, quelles qu’en soient les raisons, un nouveau contexte émerge pour les entités subnationales, villes et régions européennes, se traduisant notamment par des opportunités pour développer des formes d’autonomie, d’intégration, des capacités stratégiques ainsi que des pressions à l’éclatement et à la fragmentation » (Le Galès, 2003, p. 23).

¹ Comme il en a été fait référence dans ce paragraphe concernant par exemple les lois de décentralisation en 1982 en France ou le programme de Dévolution au Royaume Uni à partir de 1997.
P. Le Galès (2003) poursuit en avançant que « c’est probablement le cas aujourd’hui : les processus de globalisation, d’intégration européenne jouent dans la recomposition des Etats et des sociétés nationales, processus aux conséquences cruciales pour les villes [et les régions] ».

La notion de gouvernance devient dans ce contexte une notion centrale pour comprendre les transformations de l’action publique des Etats en Europe et au sein des régions. Elle est définie comme

« un processus de coordination d’acteurs, de groupes sociaux et d’institutions, en vue d’atteindre des objectifs définis et discutés collectivement. La gouvernance renvoie alors à l’ensemble d’institutions, de réseaux, de directives, de réglementations, de normes, d’usages politiques et sociaux ainsi que d’acteurs publics et privés qui contribuent à la stabilité d’une société et d’un régime politique, à son orientation, à la capacité de diriger, et à celle de fournir des services et à assurer sa légitimité » (Le Galès, 2004).

Pour ma part, je m’intéresse à un groupe d’acteurs concentré sur un objectif restreint de la gouvernance, celui du développement industriel. J’étudie les usages que font les acteurs de leurs ressources, et en particulier l’usage de l’une d’entre elles, à savoir l’identité régionale. J’avance l’hypothèse que l’action de ce groupe a un impact sur celle menée jusque là dans le champ industriel par les pouvoirs publics en participant à l’introduction d’un mode de gouvernance de ce champ.
Section 3 - Le rôle de l’identité régionale dans l’émergence de référentiels territoriaux.


S’appuyant sur des études empiriques effectuées sur les régions en Italie, France, Royaume Uni, Espagne et Belgique, M. Keating (1998) affirme qu’un *nouveau régionalisme* émerge à la fin de la décennie 80 dans les régions en Europe. La notion de *régionalisme* renvoie à une idéologie et à des mouvements politiques en faveur du développement régional (Loughlin, 1996). Elle a été définie en opposition à la *régionalisation*, qui correspond aux politiques de décentralisation des États (Mény, 1982).

M. Keating (1998) définit ce régionalisme de la fin de la décennie 80 comme nouveau en ce qu’il se distingue du régionalisme culturel du tournant du 20ème siècle, et de celui politique des décennies 60-70, en portant principalement sur la réalisation d’un projet économique. L’auteur justifie ce nouvel élan du régionalisme par le fait que les États se transforment, ne pouvant ou ne voulant plus maintenir leur rôle central dans le développement économique, et par le fait que les processus de globalisation, d’intégration européenne et de régionalisation mettent l’accent sur le rôle des régions dans le développement économique. La cause du développement régional se trouve soutenue de nouveau, mais cette fois-ci par le biais du champ économique, et non plus en priorité au sein du champ culturel ou politique. Selon M. Keating (1998), elle trouve un moteur important dans la référence aux valeurs et règles libérales du système économique capitaliste et moins dans celles de l’Etat-Providence ou du
conservatisme culturel régional. M. Keating estime toutefois que les deux cadres de référence continuent de coexister :

« New regionalism is marked by two linked features: it is not contained within the framework of the nation-states; and it pits regions against each other in a competitive mode, rather than providing complementary roles for them in a national division of labour. The new regionalism is modernizing and forward-looking, in contrast to an older provincialism, which represented resistance to change and defence of tradition. Yet both old and new regionalisms continue to coexist in uneasy partnership, seeking a new synthesis of the universal and the particular » (Keating, 1998).

Ainsi, M. Keating (1998) soutient que le marché ne remplace pas purement et simplement la référence à l’État Providence mais qu’un nouveau cadre de référence émerge en tentant de combiner les deux. Selon lui, à partir de la fin de la décennie 80, des coalitions de développement se forment, réunissant une pluralité d’acteurs dans le but de mener un projet commun de développement économique pour la région. Elles n’agissent plus uniquement dans un rapport à l’État mais aussi directement avec d’autres acteurs politiques (comme l’Europe) ou économiques (comme les multinationales). Elles deviennent les moteurs du nouveau régionalisme, combinant développement économique et développement régional, stratégie économique et revalorisation des régions (schéma 1).
Schéma 1 : Les régions dans l’ordre traditionnel (schéma A) et dans le cadre du nouveau régionalisme (schéma B) (Keating, 1998).

Schéma A :

International market

Sovereign powers

State

Tariffs, protection, subsidies

Regions

Political support representation

Schéma B :

Market

International regimes

State

Competitive advantage

Regions

Direct links influence

Pour M. Keating (1998), il ne s’agit donc pas uniquement de mobilisations pour soutenir le développement économique dans une région, mais d’une revalorisation plus générale du territoire régional comme base de l’action collective et comme lieu d’interaction entre des acteurs pluriels. M. Keating avance l’hypothèse qu’un processus de « construction sociale des régions » (Keating, 1998) se met en place à partir de la fin des années 80 dans les régions en Europe.

M. Keating (1998) s’intéresse ensuite aux facteurs qui facilitent la formation de ces projets régionaux au sein des coalitions de développement. Il affirme que, dans ce processus de valorisation des territoires régionaux comme lieu du développement économique, les caractéristiques économiques, politiques et culturelles des régions jouent un rôle croissant, et non plus seulement les ressources liées aux relations avec l’État. La définition des régions évolue dans le même temps, passant de celle tenant compte uniquement des délimitations techniques ou administratives, à une définition prenant en considération également les délimitations politiques, économiques, historiques et culturelles (Keating et Loughlin, 1997).

Dans le cadre du nouveau régionalisme, les cultures régionales ne constituent plus des références pour dénoncer prioritairement un colonialisme de l’intérieur mais plutôt pour soutenir le développement des projets régionaux, définissant des symboles, des images et un « usable past » (Keating, 1998, p.84), c’est-à-dire :

« There is (…) a search for a « usable past », a set of historical referents which can guide a regional society on its distinct road to modernization, bridging the past via the present, in the future ».

Les cultures régionales permettent d’identifier la région du fait d’une histoire différente ou/et de la pratique d’une langue distincte de celle nationale, et de manière générale de pointer une valeur ajoutée du territoire en termes de patrimoine (Keating, 1997). De plus, elles constituent le socle de valeurs communes réinventées à partir du passé, qui peut se révéler utile dans la formation d’un projet commun. Les régions deviennent des lieux de l’action collective et de résolutions des questions économiques et sociales, politiques et culturelles (Keating, 1998).

M. Keating (1998) présente un modèle unique d’insertion des régions dans les logiques économiques internationalisées à partir de cas d’étude comme la Catalogne, la Flandre ou la Lombardie. Or, il s’agit de régions économiquement riches et au sein d’États-nations récents, et qui restent des exceptions en Europe (Tomaney et Ward, 2000). Son hypothèse offr


Selon M. Keating (1998), l’identité régionale joue particulièrement un rôle dans sa dimension instrumentale dans l’émergence du nouveau régionalisme. Les acteurs au sein des réseaux économiques se préoccupent naturellement plus de savoir par exemple s’il existe les conditions économiques et politiques pour mener à bien une action régionale de soutien industriel que de savoir s’il existe un sentiment de partager une histoire commune. M. Keating (1998) estime qu’au sein des régions, l’identité régionale prend progressivement un rôle
important en ce qu’elle développe des images évoquant des valeurs modernes et rationnelles, et non traditionnelles et affectives :

“It is also apparent that a differentiation of values is not necessary for a region to develop its own identity. What is required is that it becomes the framework for appraising political and social issues. Indeed, it may be that territorial identity increases precisely as value differentiation declines, with the sub-state level taking over as the framework for expressing and operationalizing universal values (Keating, 1996). This new, modern or secular identity may be less constraining than the old cultural values, functioning as a mechanism for collective action in the face of changing political and market conditions and based more on rational calculation than affective community” (Keating, 1998).

Il découle d’après lui de cette définition ouverte de l’identité régionale que par rapport au passé, le régionalisme est plutôt soutenu par des coalitions progressistes que conservatrices (Keating, 1998).


2 - Le rôle de l’identité dans le processus de communalisation selon M. Weber.

Les régions sont formées de territoires qui constituent d’après M. Weber les principes structurants de communautés politiques. Selon le sociologue allemand, l’identité joue un rôle
important dans la structuration de l’action collective par l’adhésion qu’elle développe auprès des acteurs et qui donne lieu à ce qu’il nomme une *communalisation* des rapports sociaux.

### 2.1 - Les territoires comme principes structurants des communautés politiques.

En science politique, le territoire est défini comme un des éléments clés du politique en ce qu’il délimite les frontières de l’exercice du Gouvernement et de son autorité (Weber, 1956, 2003). Plus précisément, d’après la définition du territoire de B. Badie (1995), il constitue un principe de structuration et de délimitation des communautés politiques :

> « Un espace délimité s’établit en un territoire pertinent dès lors que sa configuration et son bornage deviennent le principe structurant d’une communauté politique et le moyen discriminant de contrôler une population, de lui imposer une autorité, d’affecter et d’influencer son comportement. »

D’après cette définition, le territoire joue, par « la médiation du sol » (Badie, 1995), un rôle de moteur dans la formation et l’ancrage de communautés politiques, non seulement par la contrainte d’institutions qui exercent leur autorité sur un espace donné et délimité par des frontières, mais aussi par la structuration des représentations collectives des membres d’une communauté. Il en découle l’expression d’une culture et qui est liée à l’histoire, à la pratique d’une langue, à des expressions artistiques, à des procédures institutionnelles ou encore à une mémoire collective en rapport à des mobilisations régionales antérieures.

Dans cette perspective, l’identité territoriale se définit comme un ensemble de représentations du territoire auquel adhèrent les individus et les groupes. Elle est une identité sociale parmi d’autres, comme les identités professionnelle, politique, religieuse, etc. Elle délimite le groupe par rapport à d’autres groupes en fixant des frontières objectives et subjectives, d’ordre géographique, économique, culturel ou humain. Elle constitue un élément de structuration d’une communauté territoriale en ce qu’elle repose sur l’adhésion des individus à un

---

1 Ces frontières territoriales sont à la fois objectives et subjectives. L’identité a pour première fonction de dire ce qui caractérise un groupe d’individus, au sens de ce qui le distingue des autres groupes d’individus (D-C. Martin, 1992). Ces caractéristiques renvoient à une géographie (paysages, sentiment enclavement…), une culture (patrimoine, langue régionale, perceptions sur la qualité de vie…) ou encore à des traits humains (qualité de la main d’œuvre, fierté régionale, traits de caractère, mentalité…) ou des indicateurs économiques (niveau de développement, principales industries, part des PME dans la structure de l’économie régionale…).
ensemble d’images et de représentations portées par le territoire. Cette adhésion définit une motivation à agir et constitue la base d’une mise en action. La question est alors de savoir « *si le territoire régional, en tant qu’ancrage spatial mais aussi politique, peut devenir un référent identitaire pour les individus* » (Dupoirier, 1998) et ce au cœur de la formation des mobilisations économiques régionales.

2.2 - Le rôle de l’identité comme moteur de la communalisation wéberienne.

L’identité régionale devient une ressource quand, par le mécanisme de l’adhésion à un ensemble de représentations partagées par des acteurs, elle facilite la formation des mobilisations économiques régionales. M. Weber lie le développement économique à la dynamique culturelle et fait de l’adhésion identitaire, plus précisément de sa production, le moteur d’une communalisation.

En science politique, la question du rôle de la culture et de l’identité dans la formation de l’action collective est traditionnellement posée en opposition au rôle des intérêts. Pour E. Durkheim (1930, 1973), la culture correspond à un fait social qui s’impose à l’acteur et structure son action. Dans cette perspective, la culture prévaut sur les intérêts des acteurs. À l’opposé, dans le modèle rationnel, les acteurs recherchent par leurs comportements l’efficacité et la satisfaction maximale de leurs intérêts, en fonction de ressources et de contraintes données\(^1\) parmi lesquelles on retrouve celle de la culture. Face à un environnement complexe, les acteurs développent une rationalité *limitée* (Simon, 1957), c’est-à-dire qu’ils choisissent finalement une solution qui est d’abord satisfaisante. L’information, la connaissance, mais aussi les normes de comportement, d’action ou de référence (Ostrom, 1990, p. 35) constituent alors des éléments importants pour agir, mais en tant que ressource externe, c’est-à-dire invariable au processus de mobilisation.


\(^1\) D’après la définition du dictionnaire de C-D. Echaudémaison (1989).
contribué au développement du système capitaliste moderne. Le rôle de la culture est à la fois une conséquence inattendue (Boudon, 1996) et un facteur parmi d’autres dans l’émergence du système économique capitaliste moderne (Bayart, 1996). Il ne s’agit d’une condition ni suffisante, ni nécessaire (Boudon, 1996), mais d’une potentialité de relation entre culture et modernisation économique.

La thèse de M. Weber (1947, 1967) compte trois points principaux. D’une part, les principes religieux du protestantisme, et en particulier du calvinisme, soutiennent que la rédemption des péchés, c’est-à-dire l’obtention de la grâce de Dieu, passe par l’exercice d’une profession qui reflète la place que Dieu donne à chacun dans le monde. Il s’agit en ce sens d’une vocation, comme l’indique le mot allemand *Beruf*, correspondant en français à la fois à *métier* et *vocation*. Ceci donne lieu à une organisation rationnelle de la vie des individus, et constitue une première condition du développement du système capitaliste moderne.

D’autre part, selon le principe calviniste de la *prédisposition*, le gain financier n’est pas un péché puisqu’il se réalise pour l’accomplissement de ce que Dieu a voulu que chacun fasse sur terre. Les gens gagnent et conservent cet argent, ce qui constitue la base du financement du capitalisme moderne.

Enfin, les principes du protestantisme affirment que la rédemption se manifeste en fonction des actes de tous les jours, et non à partir d’un bilan de fin de vie comme dans la religion catholique. Ceci incite à ne pas faire les choses par tradition mais parce que cela semble adapté au contexte, ce qui est un facteur de recherche de la nouveauté et en conséquence de développement économique capitaliste moderne.

M. Weber explique ainsi que le passage d’un ancien capitalisme à un capitalisme moderne s’est réalisé grâce à l’adoption d’un nouveau *code culturel*, fondé sur les principes de la religion protestante qui ont inspiré de nouvelles pratiques sociales chez les marchands protestants. La culture constitue une « toile de signification » sans laquelle l’action ne peut être conçue, mais qui elle-même évolue. Ce faisant, M. Weber situe le rôle joué par la culture au niveau des *interactions sociales*, et surtout de leur *répétition*, devenant ainsi de nouvelles *pratiques* sociales qui sont à la base du code culturel adopté (Badie, 1992). Toutefois, il différencie bien les processus d’émergence d’un nouvel *esprit* du capitalisme et celui d’une nouvelle *organisation* du capitalisme (Swedberg, 2005).

D’après R. Boudon et F. Bourricaud (1994), la définition de la communauté selon M. Weber est donc différente de celle de F. Tönnies, qui lui l’oppose à celle de société, car elle souligne un processus d’apprentissage d’un intérêt commun et le développement de l’expression d’une solidarité au sein d’un groupe :

« Chez lui [F. Tönnies], communauté s’oppose à société, comme s’il n’y avait que deux types de situations dans lesquelles les hommes peuvent établir leurs rapports. A la société (Gesellschaft) fondée sur la stricte individualité des intérêts, (…) s’oppose la communauté (Gemeinschaft) établie sur l’identité substantielle de volontés assimilées, sans qu’elles en aient toujours conscience, par la même origine et le même destin. (…) Or La communauté ne constitue pas une relation sociale simple et primitive. Elle est à la fois complexe puisqu’elle associe d’une manière très fragile des sentiments et des attitudes hétérogènes ; elle est apprise, puisque c’est seulement grâce à un processus de socialisation qui, en toute rigueur, n’est jamais achevé, que nous apprenons à participer à des communautés solides. Elle n’est jamais pure, puisque des liens communautaires sont associés à des situations de calcul, de conflit, ou même de violence. C’est pourquoi, plutôt que de communauté, il paraît préférable de parler de « communalisation » (Vergemeinschaftung), et de chercher comment se constituent et se maintiennent certaines « solidarités diffuses » ».

De plus, R. Boudon et F. Bourricaud (1994, citant Shils, 1948) soulignent que le processus de communalisation défini par M. Weber s’appuie sur trois facteurs différents, à savoir

« Un réseau d'interactions interpersonnelles possédant à la fois résilience et plasticité. Il faut aussi certains « liens sacrés » (sacred ties) qui peuvent faire l'objet d'identifications symboliques. Il faut enfin que le groupe s'emboîte sans

La référence à l’histoire permet d’« inventer les traditions » d’une communauté (Hobsbawm et Ranger, 1983, 2006) et ainsi de la renforcer. Par « traditions inventées », les deux auteurs entendent « les ruituels et les symboles qui visent à inculquer par la répétition des valeurs et des normes de comportement » (Hobsbawm et Ranger, 2006). Ceci implique une continuité avec le passé qui est fictive car les traditions sont issues d’une sélection d’événements historiques, voire de références qui n’ont parfois peu de liens avec le passé. Toutefois, les deux auteurs insistent sur le caractère réel que ces traditions prennent, c’est-à-dire qu’elles deviennent des éléments marqueurs, des repères, d’une communauté ressentie par des acteurs.

Le dernier élément de la communalisation, selon R. Boudon et F. Bourricaud (1994), souligne que la communalisation se caractérise par un processus de définition de la place que l’on se donne par rapport aux enjeux de l’environnement global, qui sont toujours changeants.

Dans cette recherche, je me concentre donc sur l’étude de trois régions qui disposent de ressources institutionnelles, politiques et économiques très différentes, mais voient les élites régionales, dans un contexte de revalorisation du rôle des régions comme lieu du développement économique, faire usage de l’identité régionale pour tenter d’enclencher des processus de communalisation. Par ces usages, l’identité régionale est elle-même redéfinie autour de nouvelles images, représentations et pratiques, soulignant son caractère de construit social et la dynamique culturelle qui est en œuvre au cours des mobilisations.

3 - Le rôle de l’identité régionale dans la construction des référentiels territoriaux des mobilisations économiques.


3.1 - Le référentiel comme construction de la représentation collective d’un problème.

L’objet central de l’approche du référentiel est de mettre en évidence les processus de construction d’une représentation collective d’un problème qui justifie en retour de nouveaux modes d’action. Cette représentation est construite dans le cadre de l’action d’un groupe au sein d’un champ d’action donné, ce qui amène à s’intéresser dans l’analyse du référentiel à la fois aux caractéristiques du groupe, ses stratégies et sa structuration autour d’un leadership, et en même temps à sa production de sens par l’action (Muller, 1995).

Le concept de référentiel est né de l’analyse de la notion de modernisation de la société française après la seconde guerre mondiale. A partir de son étude de la transformation de la
politique agricole française au cours des décennies 50-60, P. Muller (1984) montre qu’il ne s’agit pas seulement d’une recherche de solution aux problèmes de productivité, mais d’une transformation par les agriculteurs de la représentation de leur rapport au monde. Un nouveau référentiel global, celui de modernisation, s’impose sur l’ensemble de la société, dans le cadre de l’État Providence. Dans le domaine de l’action publique agricole, certains acteurs issus des ministères et des fédérations syndicales paysannes imposent peu à peu une nouvelle représentation des activités des agriculteurs en lien avec le référentiel de modernisation, tout en s’imposant eux-mêmes comme leaders. Ceci a pour résultat de transformer les pratiques, comme par exemple l’usage croissant du tracteur, la taille et les activités des exploitations, l’image de l’agriculteur qui devient plus proche de celle de l’entrepreneur économique, et plus généralement les performances de la production agricole française.

Dans son approche, P. Muller (2000 ; 2004) distingue le référentiel global du référentiel sectoriel. Alors que le référentiel global renvoie à une représentation stabilisée de l’environnement, c’est-à-dire la représentation du rapport au monde que la société se donne à un moment donné, le référentiel sectoriel correspond à la représentation d’un secteur de politique publique ou plus généralement d’un processus de sectorisation (Muller, 2004, p. 374), ou encore d’un champ d’action (Palier, 2002, cité in Muller, 2005). Il existe le plus souvent plusieurs représentations des problèmes d’un champ d’action et des solutions à y apporter, en fonction des types d’acteurs et des intérêts qu’ils défendent. Par exemple, « en matière de politique industrielle, les choix politiques sont très différents suivant que l’on se représente l’industrie avant tout comme moyen de préserver l’emploi ou comme outil de compétitivité extérieure. Dans un cas, on cherchera à limiter les licenciements, dans l’autre, on encouragera les restructurations en dépit de leur coût social » (Muller, 2004).

Selon P. Muller, un processus de négociations et de rapports de force entre les acteurs se met en place pour imposer une représentation commune au sein d’un champ d’action donné. D’après lui, « le premier effet [du référentiel sectoriel] est de baliser les frontières du secteur, sa configuration et sa place dans la société » (Muller, 2004). Un acteur ou un groupe d’acteurs a le plus de chances de parvenir à imposer une conception dominante de la nature et du rôle du secteur en la rendant « conforme à la hiérarchie globale des normes existant dans le référentiel global » (Muller, 2004, p. 374).
Dans le cadre des mobilisations économiques régionales, j’avance les hypothèses que :

- des acteurs pluriels (politiques, administratifs, patronat, syndicat, experts) tenteraient d’imposer la représentation de la région comme lieu pertinent du développement économique, au nom du référentiel global de marché fondé sur la valeur de la compétitivité économique ;

- ils souligneraient la nécessité de se mobiliser collectivement pour apporter de nouvelles solutions aux problèmes industriels de la compétitivité et de l’emploi, notamment en faisant la promotion économique de la région et en attirant des investisseurs industriels ;

- ils définiraient une cause régionale liant les objectifs de développement économique et de développement régional et baliseraient le champ du soutien industriel au sein du territoire régional ;

- pour convaincre l’ensemble des acteurs et pour former une mobilisation durable, ils définiraient une nouvelle image du territoire régional non plus comme périmètre, mais comme pôle de développement industriel ;

- ils s’appuieraient aussi sur la mémoire de mobilisations régionales antérieures, sur l’existence de réseaux économiques de proximité ou encore sur la culture régionale à laquelle la plupart des acteurs se sent appartenir et qui distinguerait la région des autres régions.

Dans la pratique, des mobilisations économiques régionales se structuraient par l’échange de ressources matérielles et symboliques entre une pluralité d’acteurs et par la domination d’un nouveau leadership du champ du soutien industriel. Une culture de l’action collective territorialisée émergerait, c’est-à-dire un ensemble de symboles et de pratiques qui formerait le contexte d’action stabilisé des mobilisations économiques sur le moyen ou long terme. À la différence de l’adjectif territorial, qui renvoie à des ressources liées à un territoire spécifique déjà constitué, le terme territorialisé est préféré en ce qu’il renvoie à des représentations et à des pratiques qui s’ancrent progressivement au sein d’un territoire mais sans devenir des ressources exclusivement rattachées à ce territoire.

Pour R. Balme et al. (1999), des « mobilisations territoriales » émergent au cours des décennies 80 et 90, qui « empruntent souvent la voie de l’invention d’un nouveau référentiel... »
territorial, conjuguant une affirmation identitaire à une rhétorique de la globalisation, européenne dans sa version la plus courante». Ces auteurs affirment donc que les élites régionales ne définissent plus les régions à partir des années 80 selon un rapport de subordination à l’État, mais selon une valorisation de leurs ressources, dont celle identitaire, dans un rapport direct au système économique international et l’Europe. Cette hypothèse est dans la lignée de celle du nouveau régionalisme (Keating, 1998).

Or, j’avance pour ma part l’hypothèse de l’émergence non pas d’un type mais d’une pluralité de référentiels territoriaux de 1980 à 2006. Ces référentiels sont construits au cours de l’action (Muller, 2004), c’est-à-dire en fonction des ressources internes et externes des mobilisations définies par le répertoire de l’action collective et de leur évolution.

Parmi les options présentées jusqu’à présent, je définis :

- Premièrement un référentiel territorial maintenant la région dans un rapport centre-périphérie vis-à-vis de l’État, suivant l’hypothèse de S. Rokkan et D. Urwin (1982). Je formule ainsi l’hypothèse que pour se former et se structurer, les mobilisations économiques restent dépendantes non seulement des ressources, mais aussi des contraintes imposées par les États dans le soutien industriel ;

- Deuxièmement, j’avance l’hypothèse d’un nouveau type de référentiel territorial définissant la région comme un niveau d’action parmi d’autres, allant du local à l’Europe en passant par le niveau national, suivant l’hypothèse de P. Le Galès (2003) de l’émergence de coordinations d’acteurs à plusieurs niveaux. Les mobilisations économiques se constituent et se structurent à partir de ressources puisées à différents échelons de pouvoir et non seulement celui représenté par les États ; elles peuvent même par ce biais développer des stratégies d’évitement de l’échelon central, en particulier en passant par l’Europe ;

3.2 - Méthode d’analyse des référentiels et du rôle de l’identité.

Pour parvenir à stabiliser ou à imposer une nouvelle « perception du monde » (Muller, 2004) par rapport à d’autres représentations concurrentes, les acteurs ont recours à quatre niveaux de proposition de sens, à savoir les valeurs, les normes, les algorithmes et les images.

Le premier niveau correspond aux valeurs, c’est-à-dire aux représentations fondamentales qui définissent un cadre global de l’action publique. Dans le contexte des mobilisations économiques régionales qui tentent de définir une nouvelle représentation collective du champ économique en rapport au référentiel global de marché, les valeurs de la concurrence entre régions, de la compétitivité économique des territoires ou celle de la proximité des réseaux économiques seraient avancées et mises en concurrence avec les valeurs liées au référentiel de l’État Providence et du répertoire de l’action collective marqué par les relations centre – périphérie.

Le deuxième niveau correspond aux normes, qui définissent plus des principes d’action. Les normes de la territorialisation du champ économique, des clusters, mais aussi l’importance des normes économiques privées, prendraient ainsi le pas sur celles de l’organisation par secteurs d’activité dans le cadre de politiques publiques initiées par l’État et dans laquelle les acteurs institutionnels et politiques jouent le rôle central.

P. Sabatier (1999 ; 2004) propose la notion des coalitions de cause qui place ces valeurs et normes au cœur des mécanismes de formation des coalitions d’acteurs. Ces coalitions se caractérisent par une pluralité d’acteurs1 et de niveaux de Gouvernement. Reprenant l’hypothèse d’une rationalité limitée des acteurs, P. Sabatier affirme qu’il est important pour eux d’inscrire leur action dans un cadre cognitif et normatif2 qu’ils partagent avec d’autres

1 P. Sabatier (1999) ne retient pas uniquement les acteurs politiques, les fonctionnaires ou les groupes d’intérêts mais aussi les journalistes et les universitaires.

2 P. Sabatier (1999 ; 2004) s’appuie sur la notion de système de croyances qu’il décompose en trois éléments. Il distingue les croyances fondamentales (deep core beliefs), qui incluent les croyances ontologiques et normatives de base, les croyances liées à une politique spécifique (policy core beliefs) et les croyances secondaires d’une politique publique, comme les préférences par rapport à des règles techniques des politiques publiques, des institutions, ou le jugement porté sur le caractère sérieux d’un problème ou sur les capacités d’action.
acteurs et au nom duquel ils se mobilisent. Ils n’hésitent pas à adopter de nouvelles normes d’action\(^1\) pour répondre au mieux à l’intérêt collectif.

P. Sabatier (1999 ; 2004) avance deux hypothèses sur les facteurs de la formation des coalitions et du changement politique, à savoir un choc externe, comme par exemple la suppression d’une politique régionale ou une crise économique, et un mécanisme lié à un apprentissage collectif au sein de forums. Concernant ce deuxième point, il énonce les éléments suivants comme moteurs : le sentiment d’une situation d’impasse intenable dans laquelle tout le monde perçoit la continuation du statu quo comme inacceptable ; la participation des représentants de tous les acteurs concernés (stakeholders) ; la mise en place de règles de décision fondées sur le consensus ; la disponibilité du temps (habituellement un an ou plus) et la fréquence des rencontres (que les acteurs se rencontrent au minimum six mois dans l’année) ; la présence d’un médiateur compétent (policy broker\(^2\)) ; l’instauration d’une confiance mutuelle ou encore un processus d’apprentissage entre coalitions. Le partage d’une cause commune encourage ensuite les acteurs à se mobiliser collectivement pour la défendre et facilite le consensus entre eux quand il existe des conflits sur les objectifs (Sabatier, 2004). Il rend les coalitions stables sur une décennie ou plus (Sabatier, 1999).

P. Muller (1995) ajoute deux niveaux supplémentaires de proposition de sens dont se servent des acteurs pour convaincre d’autres acteurs de la nécessité d’une nouvelle représentation de l’action. Les acteurs produisent des algorithms, c’est-à-dire des propositions de relations causales pour justifier l’orientation souhaitée d’une action collective. Dans cette perspective, les mobilisations économiques régionales se positionneraient sur des algorithmes du type « si nous nous efforçons d’attirer des investisseurs étrangers, nous créerons de l’emploi régional », « si nous développons des clusters, nous générons de l’innovation et augmenterons ainsi la compétitivité de la région », ou encore « si nous avons réussi par le passé à générer du développement industriel, nous sommes capables de le faire aujourd’hui ». Ces algorithmes sont construits pour convaincre à la fois le groupe d’acteurs des mobilisations régionales, et

\(^1\) P. Sabatier (2004) souligne que ce sont les croyances liées à une politique publique spécifique qui sont le plus à même de provoquer le changement au sein des coalitions de cause, les changements sur les valeurs étant plus lents et donc rares.

\(^2\) D’après P. Sabatier (1999), les policy brokers jouent un rôle dans la formulation de valeurs et normes communes pour faciliter le consensus. Ils constituent des médiateurs de politiques publiques compétents (Sabatier, 2004).
en même temps les acteurs externes qui rejoignent la mobilisation, à savoir l’État ou l’Europe pour obtenir leur financement, et les investisseurs à s’installer dans la région. Les acteurs définissent ainsi une théorie de l’action (Muller, 2004).

Les *images* constituent le quatrième niveau de proposition de sens. Elles sont des éléments centraux du référentiel, car elles véhiculent implicitement des valeurs, des normes et des algorithmes sans passer par de longs discours (Muller, 1995). Dans le cadre des mobilisations économiques régionales, elles renvoient ainsi à la « culture des réseaux » de la région, aux noms des investisseurs de la région qui sont connus internationalement, ou encore aux traits, imputés sous forme de stéréotypes\(^1\), de la population régionale et qui sont présentés comme des atouts économiques : « l’ouvrier du Nord Est attaché à sa région et fier du travail industriel » en Angleterre ; « le Breton fier de sa culture et travailleur » en France ; « le Bavarois traditionnel et ouvert aux nouvelles technologies » en Allemagne.

Des acteurs publics et privés investissent fortement dans les politiques de marketing territorial pour présenter à la fois des images et des algorithmes valorisant la région du point de vue économique. Les images de la région renvoient autant à la culture régionale au sens du patrimoine ou de l’histoire, qu’aux traits objectifs et subjectifs économiques, sociaux, politiques de la région, définis au sein et à l’extérieur de la région, ou encore dans un rapport à l’Autre.

Les référentiels territoriaux se construisent et structurent les mobilisations économiques à partir de valeurs, normes, algorithmes et images qui souligneraient une nouvelle représentation du *bien commun* régional en lien avec le référentiel global de marché. La construction des référentiels territoriaux répond ainsi à un choix politique de *traduire* le référentiel global de marché en termes de cause régionale des mobilisations économiques, traduire signifiant à la fois *imposer* mais aussi *adapter* le référentiel global à travers la formulation d’un nouveau *code culturel* régional.

J’avance l’hypothèse que l’identité régionale constitue une ressource importante, mais aussi délicate à manier, dans la construction de ces référentiels territoriaux. Elle joue un rôle au

\(^1\) Le stéréotype renvoie dans ce cas non pas au sens péjoratif de la langue française de « cliché » mais au sens de la langue anglaise de traits caractéristiques qui définissent une population.
niveau des formes prises par les mobilisations et au niveau des algorithmes et des images de la région utilisés pour construire une nouvelle représentation.


L’identité régionale joue aussi un rôle dans la constitution du capital social au sens où R. Putnam (2000) le définit. C’est-à-dire comme une ressource des réseaux fondée sur les relations sociales et le sentiment de réciprocité et de confiance qui lie les membres d’une communauté et contribue à l’agrégation des réseaux sociaux. Étudiant les réseaux économiques dans les régions en Europe, C. Trigilia (2002) souligne que la confiance est un facteur important dans le contexte d’incertitude économique sur les perspectives de croissance ou des transformations des systèmes de production, à la fois pour les investisseurs et au sein de ces réseaux. R. Putnam (2000) ajoute l’hypothèse que plus le capital social est défini de manière ouverte (bridging et non bonding), c’est-à-dire incluant des éléments en phase avec la société dans son ensemble, plus il développe la confiance au sein et à l’extérieur des réseaux d’acteurs. L’identité régionale est ainsi un élément du capital social des acteurs de la mobilisation.

Deuxièmement, par le mécanisme d’adhésion, l’identité régionale joue un rôle important dans la construction de la représentation collective de la région comme un lieu et un acteur du développement économique. A l’aide d’images et d’algorithmes mobilisateurs, tirés tant du

1 La notion de capital social est d’abord définie par P. Bourdieu (1980) comme un capital relatif au contexte d’action et différencié selon les acteurs et l’inégalité qui existe entre eux. À partir de la fin de la décennie 80, le capital social est défini de manière très différente par des auteurs américains (Ritaine, 2001). Parmi eux, l’approche de R. Putnam (2000) souligne que la culture et l’identité (dimension affective) ne jouent pas un rôle en soi, mais parce que les acteurs les valorisent au cœur de leur construction d’un projet collectif (qui a lui une dimension rationnelle).
passé que de références à ce qui est vu comme des nécessités ou des opportunités présentes et futures, elle explicite ce au nom de quoi les mobilisations économiques se forment, ce vers quoi elles tendent dans un contexte économique et politique déterminé et ce qui les rend attractives pour l’extérieur de la région.

Pour P. Muller, l’identité constitue une dimension importante du référentiel. En effet, elle est au cœur de l’émergence d’un référentiel « dans la mesure où [le référentiel] va fonder la vision qu’un groupe se donne de sa propre place et de son rôle dans la société » (Muller, 1995, p. 162). Cependant,

« Le référentiel ne constitue pas une simple « ressource » manipulable à volonté par les groupes en compétition ou en phase de constitution de coalition. (...) Cela signifie qu’un acteur donné pourra se positionner comme médiateur à un moment donné dans un contexte socio-organisationnel donné, mais ne pourra pas construire n’importe quel système de croyances en fonction de ses besoins stratégiques, les croyances étant le résultat d’une interaction très complexe entre la place du groupe dans la division du travail et l’identité construite à partir de cette place » (Muller, 1995, p. 163).

Cette citation souligne qu’un nouveau référentiel d’un champ d’action ne rompt jamais complètement avec le référentiel précédent mais conserve des éléments des cadres institutionnels établis par le passé et de l’identité collective qui s’y est développée. Ces cadres institutionnels sont des cadres contraignants des processus politiques, et tout en évoluant, ils marquent un « chemin de dépendance » (Pierson, 2000). Par cette notion, il est souligné que le changement arrive difficilement et qu’il ne peut exclure certaines reprises du passé. Les nouvelles institutions ont un coût, en particulier en termes d’apprentissage.

Pour P. Muller (2005), l’identité constitue un frein au changement radical des structures en défendant « l’existence sociale d’un acteur collectif » (Muller, 2005, p. 174). J’avance pour ma part l’hypothèse qu’au cours de la construction des référentiels territoriaux, l’identité régionale joue un rôle de trait d’union entre le passé, le présent et l’avenir, voire de modérateur en « inventant des traditions » pour atténuer les secousses produites par le changement. L’identité est à la fois une ressource des mobilisations économiques et se trouve redéfinie au cours de ces processus de mobilisations.
**Conclusions.**

Par les usages divers qui en sont faits au cours de la formation des mobilisations économiques, l’identité régionale devient une ressource par lequel les référentiels territoriaux se construisent et s’imposent, c’est-à-dire par lequel la région devient pour les acteurs un lieu pertinent du développement économique.

Il s’agit alors de savoir en quoi l’identité régionale devient une ressource ou au contraire une contrainte dans la formation des mobilisations économiques : selon qu’elle insiste sur telle ou telle dimension, économique, humaine, culturelle ou dans un rapport à l’Etat ; selon la sélection opérée de ses usages, cognitif, affectif, rationnel ; selon qu’elle convainc ou pas de l’attractivité régionale auprès des investisseurs, du centre national ou européen ; selon que la sélection de ses usages fait l’objet ou non de conflits entre acteurs des mobilisations.

J’avance l’hypothèse que l’identité régionale ne génère une adhésion durable à un référentiel territorial que dans la mesure où elle permet, par le jeu des acteurs, de créer un lien entre passé, présent et futur de la région, entre culture et économie, entre attachement à la région et logique rationnelle, enfin, entre changement et permanence dans les choix politiques concernant les objectifs du développement industriel régional.


D’autre part, l’identité régionale devient, selon l’approche cognitive adoptée, un vecteur du changement et non uniquement le marqueur d’un héritage institutionnel. En disant ce que le groupe a été, elle constitue le fil directeur grâce auquel le groupe peut se redéfinir dans ce qui le caractérise et ce vers quoi il souhaite tendre.
Chapitre 2 - La méthode de la recherche : approche empirique et analyse comparée et qualitative.

Ce chapitre est consacré à la méthode de recherche employée pour répondre à la question de recherche sur l’émergence de référentiels territoriaux et le rôle joué par l’identité régionale.

La méthode de la recherche se fonde sur l’analyse comparée de terrains empiriques effectués au cours de la thèse dans trois régions différentes, à savoir le Nord Est de l’Angleterre, la Bretagne et la Bavière. Les objets d’étude ont été sur les mobilisations des industries automobile et électronique sur une période de plus de 25 ans (1980-2006) dans les trois régions. Ce chapitre montre que la comparaison de cas très différents a constitué tout au long de la recherche un défi mais aussi une méthode pertinente pour obtenir les réponses au problème posé. La méthode de l’analyse qualitative d’entretiens d’acteurs a été choisie quant à elle pour saisir quels ont été les usages faits de l’identité régionale et au final quel a été son rôle dans la formation des mobilisations économiques régionales.

Ce chapitre argumente dans un premier temps le choix d’une analyse comparée des objets d’étude comparés et présente la méthode mise en œuvre pour obtenir les données empiriques (section 1). Dans un second temps, il présente la méthode employée pour parvenir à une analyse qualitative des représentations des acteurs (section 2).
Section 1 - L’analyse comparée des terrains empiriques.

La méthode proposée s’appuie sur une définition rigoureuse des concepts à la base de la comparaison et sur l’étude approfondie des terrains empiriques.

1 - Pourquoi une analyse comparée ?

La variable dépendante – les mobilisations économiques – et la variable explicative – l’identité régionale – ont été définies de telle manière à pouvoir analyser leurs relations dans un cadre comparé.

Le choix de la méthode comparée résulte en premier lieu d’un intérêt personnel pour la comparaison des sociétés européennes. Dans le cadre du processus d’intégration européenne amorçée il y a plus de cinquante ans, j’ai toujours trouvé passionnant de découvrir et d’étudier la diversité des sociétés en Europe, et de comparer les réponses que ces sociétés apportent à des défis communs. J’ai développé en particulier un intérêt pour la comparaison des échelons locaux et régionaux. Personnellement, j’ai eu l’occasion de constater la vitalité des initiatives locales ainsi que leur grande diversité. Ceci m’a amené à m’interroger sur la culture politique dans laquelle évoluent les collectivités territoriales et à m’intéresser à la diversité de ces cultures politiques en Europe.

La connaissance et la capacité à comparer les processus en cours au niveau local et régional en Europe correspondent en outre à une attente sociale forte (Hassenteufel, 2000). Je l’ai bien ressentie lors des entretiens vu l’intérêt exprimé par mes interlocuteurs pour ma démarche comparée sur les réseaux économiques au sein des régions en Europe. Les décideurs locaux et régionaux s’intéressent en effet aux solutions apportées dans d’autres régions et d’autres pays à des problèmes similaires.

L’approche comparative présente à la fois des intérêts et des défis dans une recherche. Elle offre tout d’abord les intérêts suivants. Premièrement, « comparer, c’est apprendre » (Sartori, 1994), c’est-à-dire que la comparaison est un moyen de mieux connaître les processus en œuvre en Europe au niveau des régions, les différentes réponses apportées par des acteurs dans les régions à des processus similaires (politique régionale européenne, transformation des entreprises en multinationales, segmentation de la production industrielle…). La comparaison permet de montrer les ressemblances et les différences en Europe des processus.
étudiés. Pour P. Hassenteufel (2000, p. 108), « l’interdépendance accrue des systèmes politiques (dans le cadre des processus de transnationalisation, en particulier d’européanisation) rend plus que jamais indispensable la compréhension des « autres » ». Apprendre des autres permet aussi de mieux se connaître soi-même : ceci vaut autant pour des individus que pour des sociétés dans lesquelles par exemple les notions de patriotism économique ou de mobilisations identitaires revêtent des significations différentes, qui enrichissent en retour leur manière propre de les concevoir.

Deuxièmement, il s’agit de montrer la pertinence d’une question de recherche qui se pose dans différents contextes, et non pas dans une seule région et à un moment donné. Cela permet de vérifier que l’on se pose un vrai problème (Sartori, 1994), c’est-à-dire de poser un problème qui a une réalité sociale. Plus fondamentalement, la comparaison permet d’enrichir les réponses aux hypothèses par différentes illustrations, à la fois dans le temps et dans l’espace : « comparer, c’est contrôler » (Sartori, 1994). Selon G. Sartori (1994), c’est même la seule méthode possible en sciences sociales pour vérifier des hypothèses à défaut de pouvoir réaliser des expériences à grande échelle (sur de très nombreux cas de régions) ou des statistiques. Elle apparaît comme une nécessité des sciences sociales dont les objets ne peuvent jamais être vérifiés comme dans les sciences dures, et qui évoluent (Ragin, 2000).

Enfin, dans le cadre des politiques publiques, la comparaison s’appuie sur l’idée que le contexte politique, économique et culturel est important à comprendre pour saisir le déroulement de l’action publique, et suit en cela l’approche cognitive développée par P. Muller (Smith, 2000). L’histoire de la région, la situation économique, la présence d’un pouvoir politique ou d’un leadership sont des exemples parmi d’autres de variables à identifier pour comprendre les usages que font les acteurs de l’identité régionale et le rôle qu’elle joue dans la formation des mobilisations économiques. L’identification de ces variables est facilitée par la comparaison. Cette dernière permet en effet de mettre les objets d’étude en perspective à travers différents contextes chronologiques, politiques et économiques, sociaux et culturels et de repérer les traits saillants des relations entre acteurs et structures au cours du processus politique. Dans cette perspective et selon P. Hassenteufel (2000, p. 106), l’approche néo-institutionnelle constitue « aujourd’hui l’une des approches comparatives les plus fructueuses ».

Au final, l’analyse comparée constitue le meilleur moyen pour identifier les étapes du processus de construction de la représentation de la région à partir des usages de l’identité
régionale, et ce pour deux raisons principales. D’un côté, par la comparaison, on voit bien apparaître que l’identité régionale fait l’objet d’usages très différents au cours du processus de mobilisation, en fonction des objectifs ou des intérêts recherchés par les acteurs qui l’emploient. Des usages similaires de l’identité régionale, mais dans des contextes spatiaux et temporels différents, n’amènent pas non plus à des mobilisations économiques régionales similaires. La comparaison des usages de l’identité régionale à différents moments de la formation des mobilisations, selon différents types d’acteurs, et selon des intérêts également divers, montre bien que plusieurs scénarios sont possibles pour le rôle de l’identité régionale dans la construction de la représentation de la région. Elle montre aussi que l’identité régionale se trouve ainsi redéfinie, ce qui souligne son caractère de construit social.

De l’autre, elle constitue un bon moyen d’étudier les processus d’institutionnalisation des régions en Europe. En effet, le cadre théorique retenu postule que se forment des mobilisations économiques selon des usages de ressources internes et externes issues du répertoire d’action collective. La comparaison permet d’avancer l’hypothèse d’une institutionnalisation des mobilisations économiques régionales par la construction d’une nouvelle représentation de la région qui se fait par le biais des usages de l’identité régionale.

Mais la méthode comparée suppose aussi de relever certains défis. D’une part, il faut gérer son temps et son énergie pour réaliser des études de terrain plurielles. Etudier trois régions, alors que la plupart des thèses se limitent à deux cas d’étude, a constitué en particulier un défi en termes d’organisation des terrains empiriques et de l’analyse. Si je m’y suis tenue, c’est parce que je sentais la pertinence de ces trois cas pour comprendre et répondre à ma question de recherche. Mais étudier trois cas, ce n’est pas étudier en profondeur un cas puis les deux autres uniquement pour confirmer. Il s’agit bien au contraire de trois cas étudiés à temps plein, puis un temps plein d’étude pour la comparaison, qui se fait à la fois au fur et à mesure des études de cas et une fois tous les cas étudiés lorsqu’on envisage la rédaction de la thèse. Concrètement, ce sont par exemple plus de 80 entretiens organisés, menés et retranscrits au cours de la thèse dans trois langues différentes.

D’autre part, il faut adapter notions et approches théoriques à différents contextes spatiaux et temporels, construire un cadre d’analyse solide fondé sur des hypothèses travaillées à partir des théories et suivant une méthodologie appliquée de la même manière à tous les cas d’étude. La comparaison doit permettre de montrer les ressemblances et les différences entre les cas d’étude, de vérifier la validité des hypothèses mais aussi d’infirmer certaines hypothèses.
Dans mon cas, cela m’a amené à vérifier en quoi l’approche du référentiel, construite dans le cadre de l’État centralisé français, s’adaptait aux cas anglais et allemand. Il a donc fallu définir un cadre théorique heuristique à partir de l’approche du référentiel développée par P. Muller, en partant en particulier de la notion des mobilisations économiques.

Il faut donc définir la variable dépendante – les mobilisations économiques – et la variable explicative – l’identité régionale – de manière à pouvoir les utiliser de manière identique dans chaque cas d’étude (Ragin, 2000). Or, dès le début de ma recherche et de mes enquêtes de terrain, j’ai pu constater que l’utilisation des notions de mobilisations économiques et d’identité régionale n’était pas évidente dans les trois régions. J’avais fait le choix d’employer la notion de mobilisation économique plutôt que celle de réseaux d’action publique. Cette dernière notion est couramment employée dans la littérature sur les régions en Europe (Cole et John, in Le Galès et Thatcher, 1995 ; Négrier, 1998 ; Keating et Loughlin, 2002). En particulier, la notion la plus employée dans l’étude de la dimension culturelle des processus politiques régionaux est celle des communautés de politique publique. Celle-ci correspond en effet à la forme la plus structurée de réseaux d’action publique et se caractérise par une interaction fréquente entre tous les participants sur toutes les questions pertinentes ; un rapport de forces relativement équilibré entre tous les participants ; la capacité de ceux-ci d’engager effectivement les groupes qu’ils représentent ; la reconnaissance par tous de la légitimité et de l’irréversibilité des décisions prises en commun (Rhodes et March, 1992, cité in Le Galès et Thatcher, 1995). Or, elle ne permet pas de distinguer l’action des acteurs au sein des cadres institutionnels, ce qui m’a vite amenée à choisir la notion de mobilisation économique.

Toutefois, alors que la notion de mobilisation a été comprise sans difficulté en Bretagne, elle a été plus difficile à employer dans le Nord Est de l’Angleterre (mobilization) et en Bavière (Mobilisierung), à la fois au sein des centres de recherche et au cours des entretiens avec les responsables du développement économique. Elle soulignait trop pour certains la dimension politique de la cause régionale. J’ai alors préféré employer, dans mes conversations avec les chercheurs ou lors des entretiens d’acteurs décisionnels, la notion de networks/Netzwerke, tout en conservant les critères de définition de la mobilisation.

Il en a été de même pour la notion d’identité régionale et surtout de l’hypothèse d’un rôle de l’identité régionale dans la formation des mobilisations économiques. Les plus grandes difficultés ont été rencontrées en Bavière où l’identité régionale renvoie souvent dans la littérature scientifique à l’identité des Bezirke, c’est-à-dire les régions présentes au sein des
Länder. De plus, une autre difficulté réside dans le fait que l’identité régionale renvoie presque exclusivement à une identité culturelle dans la littérature scientifique allemande, donc le plus souvent étudiée indépendamment des enjeux économiques. Enfin, plusieurs interlocuteurs m’ont prétendu que la Bavière était culturellement trop spécifique pour être comparée\(^1\). Dans le même temps, les acteurs du développement économique rencontrés lors des entretiens ne se sont pas montrés surpris du lien que je présentais entre identité bavaroise et développement des réseaux économiques. Ceci montre bien que les mots ne sont rien sans prendre en compte leur contexte régional et académique.

2 - Trois terrains d’observations et deux objets d’étude.

La démarche comparée exige de choisir des cas de régions selon des critères de comparabilité et de sélectionner des objets d’étude au sein de ces régions pour mener l’analyse. J’ai choisi de travailler sur trois régions présentant des contextes très différents. J’ai sélectionné comme objets d’étude les industries automobile et électronique.

2.1 - Les terrains d’observation.

J’ai choisi mes trois régions parmi trois grands Etats membres de l’UE au sens géographique, démographique et économique, dont je connaissais bien la langue nationale pour y avoir vécu. J’ai sélectionné les trois régions selon leur délimitation administrative et/ou politique. Dans ces trois régions, il devait exister également une expression plus forte d’un sentiment d’appartenance à la région par rapport à la moyenne des régions de leur Etat respectif.

\(^1\) Lors d’une présentation de ma recherche à l’université d’Erlangen, un professeur a affirmé que mon objet d’étude valait bien pour le Nord Est de l’Angleterre et la Bretagne, mais pas pour la Bavière qui « n’en avait pas besoin ». Il voulait souligner que la Bavière jouissait d’une valorisation forte de son identité sans avoir besoin de la mettre en avant dans le champ du développement économique ; de même, il voulait mettre en avant que l’identité bavaroise avait essentiellement une dimension culturelle. Lors d’une présentation de ma recherche en France, un chercheur allemand a avancé l’argument que la Bavière était culturellement trop spécifique pour être étudiée, justifiant ainsi le peu d’études effectuées sur cette région. Ceci m’a laissé perplexe quant au but de la science politique si elle ne peut se pencher sur tous les cas d’étude !
En revanche, j’ai choisi exprès des États avec des cultures politiques étatiques différentes, à savoir l’État-union britannique, l’État unitaire français et l’État fédéral allemand. Les trois régions représentent des cas très différents entre elles du point de vue institutionnel, politique, économique et social, ce qui permet d’étudier la question du rôle et des usages de l’identité régionale dans la formation des mobilisations économiques dans des contextes très différents, et non seulement celui de régions économiquement prospères et politiquement fortes par exemple. Le Nord Est de l’Angleterre et la Bavière sont en outre très peu, voire pas du tout étudiées en France. La Bretagne fait l’objet d’études plus importantes, mais sans que le rôle de l’identité régionale dans la formation de mobilisations économiques n’ait été examiné ou sans qu’elle soit comparée à deux autres cas d’étude.

**Carte 1 : Les trois régions dans l’Union Européenne.**

---

1 M. Keating (2006) distingue de la manière suivante les trois formes étatiques citées : « the Union State is a compound form in which different units have been added on, keeping some of their old institutions and practices, but without a formal federal division of powers. (...) The Unitary State is a single set of governing institutions and a project for political homogenization. (...) The Federal State is a formal division of powers between centre and constituent units, with all the latter having the same relationship to the former ».

2 Voir le chapitre 3 pour la présentation des régions sélectionnées.

Mes objets d’étude ont été choisis parmi les industries automobile et électronique. Le secteur industriel est un secteur clé des économies nationales et régionales en Europe. Au cours de ma période d’étude, il constitue un champ important d’intervention en termes de politiques publiques et en particulier pour ce qui concerne le maintien ou la croissance de l’emploi, le soutien aux entreprises régionales et l’attractivité d’investisseurs. Les industries automobile et électronique ont été sélectionnées car elles constituent dans les trois régions des secteurs économiques importants en termes d’emplois et de richesse produite, et en conséquence en termes de mobilisations.

Ces deux secteurs industriels ont été choisis en outre car ils représentent deux stades différents de développement industriel, du point de vue historique et technologique, l’automobile constituant une industrie ancienne et pourvoyeuse de main d’œuvre, tandis que l’électronique renvoie au dynamisme de la nouvelle économie. En choisissant d’étudier des mobilisations économiques dans des secteurs industriels précis, j’ai voulu tester l’hypothèse d’un passage du référentiel sectoriel (champ d’action par industrie) à un référentiel territorial des mobilisations économiques, c’est-à-dire dans lequel le territoire constitue un socle de la formation des mobilisations économiques.

2.2 - L’objet d’étude de l’industrie automobile.


1 Insee Première, août 2005, N°1036.

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>UE-27</th>
<th>Allemagne</th>
<th>France</th>
<th>Royaume Uni</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Personnel occupé</td>
<td>2.253.000</td>
<td>874.000</td>
<td>279.000</td>
<td>204.000</td>
</tr>
<tr>
<td>Valeur ajoutée / production (%)</td>
<td>21,5</td>
<td>24,6</td>
<td>17,9</td>
<td>23,1</td>
</tr>
<tr>
<td>Valeur ajoutée / personne occupée</td>
<td>254</td>
<td>301</td>
<td>295</td>
<td>273</td>
</tr>
<tr>
<td>Dépenses /personne occupée</td>
<td>509</td>
<td>704</td>
<td>534</td>
<td>500</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : D’après le rapport annuel du Comité des Constructeurs Français d’Automobiles (CCFA, août 2007)³.

Le tableau indique qu’au sein de l’Europe actuelle, l’Allemagne a l’industrie automobile la plus compétitive. C’est-à-dire que celle-ci génère la plus forte croissance de la valeur ajoutée par rapport aux coûts de production. Ceci s’illustre en termes de rapport entre le montant financier de la valeur ajoutée et celui de la production (24,6% contre 21,5 en moyenne européenne et seulement 17,9% pour la France), et en termes de rapport entre le montant de la valeur ajoutée et le nombre d’employés (indice 301, contre 254 pour l’UE et 273 au Royaume Uni). L’industrie automobile allemande est la plus compétitive des trois cas étudiés tout en ayant le coût du travail le plus élevé : l’indice pour l’Allemagne est de 704, contre 509 en moyenne européenne et 500 au Royaume Uni.

Les décennies 80-90 et 2000 voient l’accélération de la concurrence internationale entre constructeurs automobiles européens, américains et japonais. Les stratégies d’exportation et de diversification de la production se multiplient, de même que les compressions de l’emploi et les restructurations des sites industriels. Les constructeurs automobiles ont tendance aussi à se réunir au sein de groupes mondiaux pour faire face à la concurrence internationale.

---

¹ Base 100 six principaux pays entrants dans l’UE (Hongrie, Pologne, République Tchèque, Roumanie, Slovaquie et Slovénie).
² Base 100 six principaux pays entrants dans l’UE (Hongrie, Pologne, République Tchèque, Roumanie, Slovaquie et Slovénie).
³ Pour les entreprises de plus de 20 salariés.

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Union Européenne</th>
<th>Etats-Unis &amp; Canada</th>
<th>Japon</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1970</td>
<td>9.876</td>
<td>78</td>
<td>3.179</td>
</tr>
<tr>
<td>1980</td>
<td>10.166</td>
<td>80</td>
<td>7.038</td>
</tr>
<tr>
<td>1990</td>
<td>12.726</td>
<td>100</td>
<td>9.753</td>
</tr>
<tr>
<td>2000</td>
<td>14.779</td>
<td>116</td>
<td>8.359</td>
</tr>
<tr>
<td>2006</td>
<td>15.992</td>
<td>126</td>
<td>9.757</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : D’après le rapport annuel du Comité des Constructeurs Français d’Automobiles (CCFA, août 2007).

Suite à une croissance soutenue de la production, l’Europe constitue le premier pôle mondial de production automobile en 2006 (CCFA, 2007).

L’industrie automobile doit s’adapter en outre aux nouvelles organisations de la production (just-in-time) et aux nouvelles règles techniques (environnement, sécurité) pour maintenir un cycle de croissance (Pike, 1997). Elle dépend fortement des cycles d’innovation concernant l’électronique embarquée, la sécurité ou l’environnement (Dupuy et Burmeister, 2003). Dans son rapport au territoire, elle voit l’organisation des relations entre constructeurs automobiles et sous-traitants dans le cadre de la production et du transfert technologique. L’objectif est de rationaliser la production dans un secteur économique fortement concurrencé et dont les perspectives de croissance sont limitées.

2.3 - L’objet d’étude de l’industrie électronique.

Concernant l’industrie électronique, on ne peut la situer aussi facilement car ses contours sont plus flous. Il existe plusieurs branches industrielles dans les trois régions et États étudiés et qui connaissent des phases de croissance différentes au cours des décennies 80 et 90. Alors que la branche de l’électrotechnique subit des crises successives depuis les années 70, celle de l’informatique se développe fortement dans les régions en Europe à partir des années 80. Au cours de la décennie 90, c’est la branche des Nouvelles Technologies de l’Information et de la Communication (NTIC) qui est jugée d’avenir, à la fois du point de vue de la production et, de manière différenciée dans les trois régions, concernant la recherche&développement et l’innovation industrielle. Le secteur électronique est fortement soumis à la concurrence.
internationale et de nombreux investisseurs étrangers, notamment asiatiques, s’installent au sein du Marché Unique Européen au cours des décennies 80-90. Les cycles d’innovation industrielle deviennent toujours plus rapprochés dans l’industrie électronique et en particulier dans le secteur des semi-conducteurs (Lawton, 1997) et des NTIC.

L’industrie électronique représente dans son ensemble une industrie plus a-territoriale que l’industrie automobile, au sens où elle dépend plus des fluctuations de l’économie globale et moins de ses ancrages territoriaux. Au sein d’un territoire, l’objectif de ce type d’industrie sera moins celui de l’organisation locale de la production et plus celui de développer une offre en matière de formation de la main d’œuvre ou de recherche & développement. Dans les deux secteurs industriels, l’attraction d’investisseurs étrangers constitue en revanche un objectif majeur tout au long de la période d’étude. Ils font aussi tous les deux face à la fois à des processus globaux et à des processus d’organisation de la production par segments (Gentzoglanis, in Green et McNaughton, 2002).

3 - Le choix d’une démarche empirique.

Le choix de la comparaison de cas très différents est à la fois très intéressant et en même temps exigeant, s’appuyant sur une démarche empirique approfondie et des processus d’aller-retour entre les terrains empiriques et les hypothèses théoriques. La démarche empirique a relevé d’un choix personnel, suivant mon intérêt pour l’immersion dans des sociétés diverses afin de mieux les connaître, mais aussi d’une nécessité scientifique, de manière à formuler des premières hypothèses, de les tester à partir du cadre théorique et de les vérifier ou de les infirmer.

La réalisation des terrains empiriques exige en premier lieu de réaliser plusieurs déplacements plus ou moins longs. Ceci est rendu possible par la connaissance de la langue des pays étudiés, par la possibilité de nouer des contacts avec des centres de recherche et surtout par l’obtention de bourses d’étude pour financer les déplacements et les séjours à l’étranger. J’ai ainsi reçu une bourse de deux ans de l’Observatoire Interrégional du Politique (OIP) à Paris, qui m’a permise, après avoir passé en revue la littérature sur le développement régional en Europe et après avoir établi des premières hypothèses sur le rôle de l’identité régionale dans la construction de référentiels territoriaux, de me rendre une première fois dans le Nord Est de l’Angleterre en mai 2001 pour un terrain exploratoire. Ensuite, je m’y suis rendue pour un séjour de sept mois en 2002 et grâce à une bourse européenne Marie Curie. J’ai été accueillie...
au sein du *Centre of Urban and Regional development Studies* (CURDS) de l’Université de Newcastle, dans le cadre du programme de recherche sur le « *rôle des universités dans le développement régional* » dirigé par le Pr. D. Charles. CURDS est alors également très impliqué dans les débats sur la régionalisation anglaise, ce qui m’a permis de vivre en direct celui sur l’élection des chambres régionales en Angleterre.


J’ai donc décidé de me rendre *sur place*, et ce pour une période de plusieurs mois pour les deux régions étrangères, afin de m’imprégner des enjeux sociaux, économiques, politiques et scientifiques de la région et qui étaient liés à ma question de recherche. À chaque fois, à partir de la lecture de la presse locale, de l’écoute de la radio locale et nationale, des discussions avec des étudiants rencontrés sur le campus universitaire et celles menées lors des séminaires avec des étudiants et des professeurs des départements dans lesquels j’étais insérée, j’ai essayé de comprendre comment la question de l’identité régionale se posait dans le cadre de la région et des industries automobile et électronique.

M’interrogeant sur la dimension culturelle des processus politiques, j’ai été amenée à me concentrer sur les spécificités de chaque cas et sur le contenu de l’identité régionale. Mais je me retrouvais souvent ainsi dans la posture des approches culturalistes que je critiquais pourtant, à savoir celle d’identifier des symboles, une mémoire collective ou encore des pratiques et habitudes sociales, tous témoignant de la présence d’un cadre culturel, mais sans pouvoir dire exactement en quoi ils constituaient une ressource et/ou un acquis de la formation des mobilisations économiques. Procédant ainsi, je prenais donc le risque de ne pas répondre à la question de l’émergence de référentiels territoriaux et du rôle joué par l’identité régionale. Il a fallu alors passer de l’étude approfondie des cas, indispensable mais non
suffisante, à un recueil systématique et comparé des données empiriques des trois cas d’étude et suivant les éléments importants définis dans le cadre d’analyse.

Le recueil des données empiriques a suivi le même schéma pour les trois terrains d’étude et a été défini à la fois de manière large et précise. La pratique des langues et mes connaissances personnelles et universitaires des trois Etats concernés ont été un atout dans le démarrage rapide de mes terrains empiriques. J’ai organisé dès mes premières journées dans chaque région des rencontres avec des chercheurs, professeurs et étudiants pour dresser les grandes lignes d’intérêts de la région et discuter de ma question de recherche dans le contexte de la région. J’ai aussi organisé des premiers entretiens pour comprendre les enjeux des mobilisations économiques dans la région étudiée, sous la forme d’entretiens exploratoires auprès de responsables du développement économique.

Dans le même temps, j’ai recherché des articles de science politique, de sociologie, d’économie politique, de géographie politique, pour réunir un ensemble d’informations sur la région et l’Etat national étudiés, sur l’Europe et ce du point de vue politique, économique, social et historique. Dès le premier terrain anglais, j’ai découvert en quoi les notions de « planification régionale », d’« intervention économique », de « politique économique » étaient des notions françaises. D-L. Seiler (2004) souligne à quel point il est important de se rendre sur place pour s’imprégner de la culture politique et des concepts employés dans les pays étudiés par les universitaires et par les acteurs de terrain :

« Comment apprendre une culture et un style de raisonnement ? En procédant, en quelque sorte, à la manière d’un ethnologue et certainement pas en se limitant à la lecture en chambre de textes constitutionnels, de données statistiques et d’enquêtes ou même des travaux de science politique. Toutes indispensables à la politique comparée, ces informations doivent être éclairées et instruites par une véritable compréhension des différents contextes et styles politico-culturels propres aux cas nationaux étudiés » (Seiler, 2004).

Il n’est pas seulement important de séjourner dans un centre de recherche étranger pour saisir comment les objets étudiés sont définis, mais aussi tout simplement pour pouvoir bien comprendre mes interlocuteurs lors des entretiens ou ne pas générer de malentendus. J’ai prêté plus attention aux termes employés concernant le développement économique régional lorsque j’ai vu par exemple un interlocuteur anglais froncer les sourcils en m’entendant parler d’intervention de l’Etat dans l’économie régionale. Ce terme me semblait au premier abord neutre selon ce que je savais de la domination du référentiel des Etats Providence après la
seconde guerre mondiale et le développement des politiques régionales dans les Etats en Europe. Mais il témoignait surtout de la formation française que j’avais suivie, influencée par les exemples de la planification française et des Contrats de Plan plus que par l’expérience de la politique régionale au Royaume Uni. Cet exemple souligne une nouvelle fois en quoi il est bien pertinent de prendre en compte la dimension culturelle des processus politiques.

C’est là que s’est posée aussi la question de l’adaptation de chaque notion de la recherche au terrain d’étude. Concernant les mobilisations économiques se déroulant dans des contextes institutionnels très différents, la solution a été de décomposer cette notion selon les critères clés comme par exemple le rassemblement d’acteurs pluriels, l’impulsion d’un ou plusieurs individus, la construction d’une action collective autour d’un intérêt commun, la structuration organisationnelle de l’action collective, l’existence de ressources internes et externes, la présence d’un leader… et non de considérer uniquement par exemple le rôle des organisations traditionnellement désignées dans l’action régionale (Gouvernement/ Conseil Régional ; Préfecture/Représentation de l’Etat en région ; CCI…).

En revanche, ma définition de l’identité régionale, dans la perspective de l’approche du référentiel, à savoir comme un ensemble de représentations et d’images qui est partagé par des individus et qui peut susciter l’adhésion à une représentation commune de l’action collective, a constitué une définition heuristique dans les trois terrains.

Ensuite, j’ai consulté de manière approfondie les dossiers de presse des bibliothèques et des services d’archives des universités (Sciences Po, Newcastle University, Universitäts-Bibliothek Erlangen-Nürnberg), des services municipaux (bibliothèques municipales de Newcastle et Rennes), départementaux (archives départementales d’Ille-et-Vilaine) et régionaux (Conseil Régional de Bretagne), ou encore des médias locaux (cas bavarois)1. J’ai cherché ainsi à compléter par des faits précis mes informations sur l’économie ou la culture régionale, ainsi que sur les politiques régionales nationales et européennes concernant les trois régions et leur rôle dans le développement régional. J’ai voulu aussi obtenir de cette manière

1 Je ne peux révéler le nom de ce média local par accord avec ses responsables, qui m’ont affirmé ne pas avoir l’autorisation légale de réaliser des archives. Celles-ci étaient destinées à un usage interne et regroupaient des articles de la presse locale, régionale et nationale sur des événements économiques, politiques, sociaux et culturels régionaux depuis les années 80.

2 La liste détaillée des titres des revues de presse et archives consultées est présentée en annexe de la thèse à la fin de la bibliographie. Il s’agit de documents papier et électroniques (CD-roms).
une information détaillée sur les industries automobile et électronique des trois régions. Je me suis enfin appuyée sur les documents de première main, obtenus auprès des principales organisations du développement économique des régions ou pour les trois régions.

Ce travail m’a aidé à sélectionner mes cas d’étude et à systématiser les enchaînements de faits qui soulignent la formation des mobilisations économiques sur plus de deux décennies. Il m’a permis de repérer des informations contradictoires par rapport aux premiers entretiens. J’ai aussi présenté ma recherche dans le cadre de séminaires ou de colloques universitaires, de manière à recueillir des commentaires de la part de spécialistes de la région ou des questions de développement régional.

Enfin, il m’est arrivé de participer à des réunions d’industriels au niveau local, comme lors de la tenue d’une journée d’étude de la Société des constructeurs automobiles britanniques (SMMT) à Newcastle en juin 2002.

Je suis parvenue à la sélection d’un cas de mobilisation par secteur industriel que j’ai étudié sur une période d’environ 25 ans, selon les critères de l’importance du rassemblement d’acteurs en terme d’impact sur la région, de niveau d’investissement de capital ou/et de création d’emplois, de la durée de ces investissements ou encore de la continuité du rassemblement d’acteurs au sein des régions. Au final, j’ai passé plus de trois années à réaliser mes terrains empiriques de manière à traiter à égalité mes cas d’étude, et non à en privilégier un par rapport aux autres.

Le tableau 7 présente les cas d’étude sélectionnés dans les trois régions et dans les deux secteurs industriels de 1980 à 2006. Alors que les cas d’étude choisis dans le Nord Est de l’Angleterre portent sur l’attraction et le développement d’investissements de production d’entreprises étrangères (japonaise – Nissan et Fujitsu – et allemande – Siemens), le choix en Bretagne s’est porté sur l’étude d’investissements de production et de recherche & développement (R&D) d’entreprises nationales (Citroën) et japonaises (Canon). En Bavière, je me suis concentrée sur des investissements de production et de R&D de deux entreprises allemandes qui dominent les secteurs automobile et électronique régionaux et dont le siège social se trouvent en Bavière (BMW et Siemens). Il s’agit donc de cas de mobilisations économiques très différents, tant dans l’industrie automobile qu’électronique, et ce du point de vue des types d’investissement (production, R&D) et de l’ancrage territorial des entreprises (siège social, longévité de l’investissement régional, organisation de relations de coopération industrielle au niveau local, régional et interrégional).

<table>
<thead>
<tr>
<th>Régions</th>
<th>Industrie électronique</th>
<th>Industrie automobile</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Fabricant électronique japonais, siège social extérieur à la région</td>
<td>Constructeur automobile japonais, siège social extérieur à la région</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Participation aux coopérations industrielles locales.</td>
<td>Participation aux coopérations industrielles locales.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Fabricant électronique allemand, siège social bavarois</td>
<td>Constructeur automobile allemand, siège social bavarois</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Fabricant électronique américain, siège social extérieur à la région</td>
<td>Constructeur automobile bavarois, siège social bavarois</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Participation aux coopérations concernant la formation de la main-d’œuvre locale au début de la décennie 2000 (idem Fujitsu).</td>
<td>Participation à un réseau de transfert industriel dans l’automobile, impulsé par l’État bavarois (BAIAK).</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Canon (1983-2006)</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
Le tableau suivant (tableau 8) montre que les cas d’étude choisis concernent des investissements réalisés dans les trois régions par des multinationales. Ces dernières sont positionnées parmi les leaders mondiaux dans leur secteur industriel respectif en termes de chiffres d’affaires. Elles ont réalisé au cours des dernières décennies des investissements industriels sur plusieurs continents. Qu’elles soient originaires ou non de la région, les grandes entreprises sélectionnées comme cas d’étude dans les trois régions sont donc insérées dans des logiques de développement industriel à l’échelle mondiale.
Tableau 8 : Portrait des entreprises choisies comme cas d’investissement industriel.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Entreprises</th>
<th>Origine de l’entreprise et domaines d’activité</th>
</tr>
</thead>
</table>
| Atmel                        | 1984, Californie  
Semi-conducteurs                                                                  |
| BMW                          | 1922, Munich  
| Canon                        | 1937, Tokyo (Japon)  
Photocopieurs, mise en réseau de matériels électroniques                        |
| Citroën                      | 1935, Tokyo (Japon)  
Informatique dont semi-conducteurs                                                |
| Fujitsu                      | 1928, Tokyo (Japon)  
Construction automobile                                                           |
| Nissan                       | 1927, Tokyo (Japon)  
Construction automobile                                                           |
| Siemens                      | 1847, Berlin  
Siège social à Berlin, à partir de 1947 à Munich et Erlangen,  
Electronique grand public, électronométrie, informatique dont semi-conducteurs, techniques médicales |

<table>
<thead>
<tr>
<th>Implantation régionale et dans le monde</th>
<th>Effectifs totaux, dans la région et rang mondial</th>
</tr>
</thead>
</table>
| **Usine de production implantée en 2001 à North Tyneside**                  | 700 à Tyneside en 2005  
Monde : 8.000 employés en 2005                               |
| **Siège social à Munich**                                                   | 101.000 employés, dont 60.000 en Bavière  
143 rang mondial des groupes automobiles pour la production automobile (CCFA, 2007) |
| **Usine Liffré & centre de recherche et développement à Rennes**           | 800 salariés en Bretagne + 70 pôle recherche  
Monde : 118.500 employés (en 2006)                                 |
| **Usine La Janais**                                                        | 196.000 employés (PSA), dont 10.000 à Rennes  
86 rang mondial des groupes automobiles pour la production automobile (CCFA, 2007) |
| **Usine Newton Aycliffe jusqu’en 1998**                                    | 1.000 employés dans le Nord Est de l’Angleterre  
Monde : 1.80.000 employés (en 2006)                                |
| **Usine de Sunderland**                                                    | 127.000 employés, dont 5.000 dans le Nord Est de l’Angleterre  
9 rang mondial des groupes automobiles pour la production automobile (CCFA, 2007) |

| Zone géographiques de production : UE 27 (80%), autres dont Afrique (4%)      | Zones géographiques de production : UE 27 (80%), autres dont Afrique (4%) (CCFA, 2007) |
| Usine Newton Aycliffe jusqu’en 1998                                        | Zones géographiques de production : UE 27 (80%), autres dont Afrique (4%) (CCFA, 2007) |
| Zones géographiques de production : UE 27 (80%), autres dont Afrique (4%) | Zones géographiques de production : UE 27 (80%), autres dont Afrique (4%) (CCFA, 2007) |

| Zones géographiques de production : UE 27 (80%), autres dont Afrique (4%)   | Zones géographiques de production : UE 27 (80%), autres dont Afrique (4%) |
| Zones géographiques de production : UE 27 (80%), autres dont Afrique (4%) | Zones géographiques de production : UE 27 (80%), autres dont Afrique (4%) |

**Entreprises**

- **Atmel**  
  - 1984, Californie  
  - Semi-conducteurs

- **BMW**  
  - 1922, Munich  

- **Canon**  
  - 1937, Tokyo (Japon)  
  - Photocopieurs, mise en réseau de matériels électroniques

- **Citroën**  
  - 1935, Tokyo (Japon)  
  - Informatique dont semi-conducteurs

- **Fujitsu**  
  - 1928, Tokyo (Japon)  
  - Construction automobile

- **Nissan**  
  - 1927, Tokyo (Japon)  
  - Construction automobile

- **Siemens**  
  - 1847, Berlin  
  - Siège social à Berlin, à partir de 1947 à Munich et Erlangen,  
  - Electronique grand public, électronométrie, informatique dont semi-conducteurs, techniques médicales

**Thèse IEP de Paris – 2008**


Ces entretiens ont constitué une source inestimable d’informations et de représentations sur les questions de développement industriel et sur la région, que j’ai confrontée ensuite aux informations et représentations trouvées dans les documents des organisations, la presse et la littérature scientifique.

¹ La liste des entretiens réalisés par région se trouve en annexe ; la dénomination complète des sigles des organisations nommées dans le tableau est donnée dans le glossaire au début de la thèse.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Région</th>
<th>Dates séjour</th>
<th>Acteurs économiques</th>
<th>Acteurs syndicaux</th>
<th>Acteurs politiques</th>
<th>Acteurs administratifs</th>
<th>Acteurs universitaires</th>
<th>Journalistes et commentateurs de l’actualité régionale</th>
<th>TOTAL</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>BAVIERE</td>
<td>Septembre 2003 – septembre 2004</td>
<td>3 représentants d’organisations patronales et CCI (2 CCI Régionales, 1 CCI Nationale)</td>
<td>3 représentants d’organisations syndicales (1 CCI Metall, 1 CCI Métallurgie, 1 CGT)</td>
<td>4 dont 1 député européen CSU, 1 responsable du parti CSU, 1 député national SPD, 1 député national CSU</td>
<td>11 dont 2 fonctionnaires, 5 chargés de mission agences régionales, 6 chargés de mission Région</td>
<td>2 dont le correspondant de l’Institut de Recherche Économique à Édimbourg</td>
<td>4 dont un correspondant de l’Institut de Recherche Économique à Édimbourg</td>
<td>26</td>
</tr>
<tr>
<td>BRETAGNE</td>
<td>Juillet 2001, printemps 2003, mars 2004</td>
<td>6 dont 1 représentant d’entreprises ou d’organisations privées de formation (TEG Tyneside et Sunderland)</td>
<td>3 dont 1 député national et 2 députés européens</td>
<td>3 dont 1 député national et 2 députés européens</td>
<td>11 dont 2 fonctionnaires centraux, 2 fonctionnaires régionaux, 6 chargés de mission Région</td>
<td>2 dont le président de l’Association des universités régionales (NEMI, NERI)</td>
<td>3 dont le correspondant de l’Institut de Recherche Économique à Édimbourg</td>
<td>25</td>
</tr>
<tr>
<td>NORD EST</td>
<td>Mai 2001 et Février – septembre 2002</td>
<td>6 dont 1 représentant d’entreprises ou d’organisations privées de formation (TEG Tyneside et Sunderland)</td>
<td>4 dont 1 représentant national (AEF, 1 TUC)</td>
<td>3 dont 1 député national et 2 députés européens</td>
<td>11 dont 2 fonctionnaires centraux, 2 fonctionnaires régionaux, 6 chargés de mission Région</td>
<td>5 dont le correspondant de l’Institut de Recherche Économique à Édimbourg</td>
<td>3 dont le correspondant de l’Institut de Recherche Économique à Édimbourg</td>
<td>32</td>
</tr>
</tbody>
</table>
Section 2 - L’analyse qualitative.

Le choix d’une méthode comparée, à partir de l’étude approfondie de trois régions, est associé à un deuxième choix méthodologique, celui d’entreprendre une analyse qualitative. Celle-ci se concentre sur le recueil et l’analyse des représentations des acteurs pour mettre en valeur le rôle de l’identité régionale dans l’émergence des référentiels territoriaux des mobilisations économiques.

1 - Le protocole des entretiens.


Le choix méthodologique s’est porté sur l’analyse des représentations des acteurs, c’est-à-dire sur l’interprétation qu’ils ont de l’environnement dans lequel ils évoluent, pour saisir le rôle de l’identité régionale dans l’émergence des référentiels territoriaux. Il suit l’hypothèse de M. Weber, exposée dans le chapitre 1, d’un rôle de la culture comme un ensemble de significations qui lie les acteurs et leur sert pour résoudre les problèmes qui se posent à eux au cours de leurs relations sociales.

Dans la pratique de la réalisation des entretiens, cela veut dire que ce qui compte n’est pas de recueillir une représentation fidèle à la réalité, mais de s’assurer que c’est bien ainsi que l’acteur rencontré, son organisation ou une personne de son organisation, a interprété la réalité. L’important est de parvenir à une idée la plus complète possible de ce que la représentation de l’action a été au moment de la formation des mobilisations économiques étudiées.

Cette représentation reconstituée au cours des entretiens peut être différente de celle réellement développée au cours de l’action pour différentes raisons. Premièrement, j’interroge des personnes, souvent très qualifiées puisqu’il s’agit d’élites régionales, qui sont en mesure de construire un discours sur les faits une fois qu’ils se sont déroulés. Ils peuvent mettre en avant des éléments plutôt que d’autres de manière à légitimer leur rôle ou leur action, de manière aussi à faire apparaître la réalité plus « belle » qu’elle ne l’est ou ne l’a été. Ceci est
particulièrement le cas dans le champ du développement territorial où les acteurs sont amenés à vendre leur territoire.

Deuxièmement, et en laissant de côté la question de l’honnêteté de chacun, il faut prendre en compte que les faits se sont parfois déroulés depuis plusieurs années, voire 25 ans. Il arrive donc que les personnes rencontrées ne se rappellent plus de la situation exacte, qu’elles l’interprètent aux vues des enjeux actuels ou encore qu’elles me rapportent ce qu’elles ont entendu dire des responsables présents avant elles et non ce qu’elles ont vécu directement. Les représentations obtenues lors des entretiens sont donc à manier avec attention même si elles restent une source d’information essentielle.

Concrètement, les entretiens ont été conduits dans la langue nationale de la région étudiée. Je reproduis en annexe de la thèse un exemple d’entretien réalisé par région, jugé réussi pour les informations obtenues, et significatif par rapport à l’ensemble des entretiens réalisés 1. Ces trois entretiens montrent que, bien que préparés et menés en suivant une liste de questions pré-établie, ils exigent chacun de savoir s’adapter à l’interlocuteur rencontré, et ce du fait que l’objectif est de recueillir une représentation personnelle, mais aussi du fait qu’il faut s’adapter à la personne du fait de ses fonctions (acteur administratif, politique, économique), de son habitude à rencontrer des étudiants, de sa personnalité et de son humeur du moment, ou tout simplement de son temps disponible. Dans les cas anglais et français présentés en annexe, il a fallu par exemple trouver les moyens de guider l’interlocuteur vers un compte rendu sincère et non un exposé universitaire ou un discours politique. Il a fallu aussi faire face en permanence à des imprévus sur le plan pratique, aussi divers que la présence de non pas un mais de trois interlocuteurs au moment de l’entretien (cas allemand présenté en annexe) 2, l’exigence de l’interlocuteur de ne pas dépasser l’horaire fixé (cas anglais), le risque de ma déconcentration face au retard de mon interlocuteur par rapport au rendez-vous fixé (cas


2 Ceci pose en effet des conditions particulières par rapport à un entretien en face-à-face. Avec trois interlocuteurs, il est certes possible d’obtenir plus d’informations mais il y a aussi le risque de ne voir personne répondre sincèrement, chacun restant au niveau des généralités pour cause de temps, de la présence des autres ou des interruptions provoquées par les interventions des uns et des autres.
français), l’organisation d’un entretien par téléphone avec le risque d’une écoute plus difficile de ma part et d’une attention plus distraite de mon interlocuteur, ou encore, de manière plus anecdotique mais tout de même importante, la rencontre d’un interlocuteur avec un fort accent régional qui pose un problème de compréhension linguistique supplémentaire (cas allemand et anglais).

Le temps de l’entretien a été fixé au préalable à 45 minutes mais les entretiens ont duré en général au moins une heure, avec des extrêmes allant de trente minutes à plus de deux heures. Les entretiens ont presque tous été enregistrés, avec l’accord des interviewés, et complétés par une prise de notes que je faisais sur les principales informations avancées et sur les expressions employées. Ils se sont généralement déroulés dans le bureau de mon interlocuteur, mais aussi parfois au sein de mon université d’accueil, chez l’interviewé, au téléphone ou encore dans des cafés ou des restaurants, chaque lieu posant des conditions différentes de prises de notes et d’enregistrement.

Les entretiens ont toujours débuté par des remerciements adressés à mon interlocuteur pour le temps consacré à l’entretien, soulignant ainsi ma reconnaissance mais aussi mes attentes par rapport à cette rencontre, et par une présentation rapide du cadre de la recherche et de mes questions. Je n’ai pas parlé précisément de ma question de recherche mais plutôt de mon intérêt pour « l’évolution des réseaux économiques dans la région dans les industries automobile et électronique ». J’ai souligné qu’il s’agissait d’une étude comparée de trois régions en Europe, ce qui a toujours suscité un intérêt important. J’ai toujours précisé que l’objectif de mon entretien était de recueillir leur expérience concrète des réseaux économiques au sein de la région, à partir des exemples de mobilisations économiques que j’avais choisis. Je souhaitais souligner ainsi auprès de mon interlocuteur que la réussite de ma recherche dépendait de sa coopération, l’incitant à avoir lui-même une attitude constructive au cours de l’entretien, voire à s’intéresser avec moi à la problématique développée.

J’ai décidé d’adopter au cours de mes entretiens un langage simple, non seulement parce que plus des deux tiers de mes entretiens se sont déroulés dans une langue étrangère, mais aussi parce que je voulais éviter le formalisme dans les échanges. J’ai cherché à être efficace et non à me montrer impressionnée par les personnes que je rencontrais ; et je pense que cela a facilité les échanges en clarifiant rapidement les objectifs de la rencontre (une demande de renseignements, pas une demande d’embauche) et que cela a rendu d’une certaine manière l’atmosphère plus détendue, et les échanges plus spontanés.
Le protocole d’entretiens découle du cadre théorique élaboré et comprend trois parties auxquelles j’ai voulu être fidèle le plus possible dans les trois régions. La première étape du questionnement a porté sur la carrière de mes interlocuteurs, leurs fonctions actuelles, l’organisation de leur tâche professionnelle et la nouveauté/ancienneté de la structure à laquelle ils sont rattachés. L’objectif était de bien saisir l’expérience personnelle de mes interlocuteurs, une information jugée indispensable pour interpréter ensuite la représentation qu’ils développent de leur action. C’est aussi un moyen d’obtenir des informations concrètes sur les organisations ou sur les programmes pour lesquels ils s’investissent, comme par exemple un montant budgétaire, le nombre et le type de personnel engagé dans une organisation ou encore la date et les raisons de la création de leur organisation.

J’ai demandé ensuite depuis quand ils travaillaient dans la région et s’ils étaient originaires de la région. L’objectif était de connaître la nature des liens qu’ils avaient développés avec la région et en particulier de comprendre de quelles manières ils connaissaient la région (dimension cognitive de l’identité régionale) et/ou y étaient attachés (dimension affective). Dans la grande majorité des cas, les acteurs venaient de la région ou y habitaient depuis plus de 10 ans. J’ai cherché alors à savoir de quelle partie ils venaient de la région, ayant pris connaissance dans chaque cas des terrains empiriques de l’existence d’identités et de rivalités locales fortes, ceci pouvant influer sur le sentiment identitaire régional exprimé par mes interlocuteurs.

De manière générale, ces questions constituaient un moyen de mieux cerner la personnalité, le profil et le parcours de mon interlocuteur. Au cours des différents entretiens, mes interlocuteurs se sont parfois montrés surpris par cette question sur leur lien avec la région, ne s’y attendant manifestement pas. Dans les trois régions, certains ont répondu très rapidement ou vague, quelques-uns me demandant même l’intérêt que cela pouvait avoir pour ma recherche. D’autres se sont montrés au contraire enthousiastes et en ont profité pour exprimer spontanément leur attachement à la région. Ceci m’a conforté dans le fait que mon hypothèse de recherche pouvait avoir du sens.

Le deuxième volet du questionnement a porté sur leur implication dans les mobilisations des industries automobile et électronique, en traitant chaque secteur industriel de manière

---

1 Une grille d’entretien type se trouve en annexe de la thèse.
chronologique. J’ai commencé cette série de questions par une question générale sur leur appréciation de l’importance de l’industrie automobile ou électronique pour la région, afin de comprendre leur intérêt par rapport à ces deux industries. J’ai ensuite demandé quelles ont été leurs implications individuelles et collectives dans le développement des activités de l’entreprise choisie comme cas d’étude, pour quels arguments et quelle stratégie. J’ai posé des questions sur leurs principaux partenaires, sur la présence selon eux d’un leader dans les mobilisations économiques, enfin, sur les bases de la coopération au sein des mobilisations économiques. J’ai cherché à les intéresser à mes questions en soulignant pourquoi il était curieux ou étonnant que les faits se soient déroulés ainsi ou aient été interprétés comme cela, les poussant ainsi à me rendre compte encore plus en détail de leur représentation. Il existe cependant une limite importante à cette méthode, et ce quand les interviewés commencent eux-mêmes à faire l’analyse de cette représentation. A ce moment, il faut les arrêter pour ne pas perdre le but premier de l’entretien, à savoir celui de recueillir des représentations de l’action menée.

Dans le troisième volet du questionnement, j’ai introduit le thème de l’identité régionale de manière générale, avec une phrase du type « on parle régulièrement d’une identité bretonne/ bavaroise/ du Nord Est ». Cette série de questions n’a jamais été contestée, mais elle a le plus souvent surpris, certains interlocuteurs riant ou au contraire devenant méfiants. Elle a surtout fait rire en Bavière, montrant qu’il s’agit d’un thème généralement bien assumé et au sujet duquel mes interlocuteurs se sont exprimés abondamment. En revanche, elle a provoqué le plus de réticence en Bretagne. Dans le Nord Est de l’Angleterre, elle faisait partie des questions posées par la presse et les chercheurs en 2002 dans le cadre des débats sur les prochaines étapes de la régionalisation anglaise. Elle a donc suscité un intérêt important et a donné lieu à l’expression d’un fort enthousiasme mais aussi parfois à de l’agacement, certains acteurs, dont en particulier des acteurs syndicaux et des experts, considérant que cette question était trop mise en avant par rapport aux enjeux économiques et sociaux régionaux.

Par rapport au thème de l’identité régionale, j’ai donc posé comme première question si d’après leur expérience professionnelle, ils estimaient qu’il existe une différence dans la manière de vivre l’appartenance à la région en Bretagne/ Bavière/ Nord Est, et je leur ai demandé de m’expliquer ce que cela pouvait être. Ensuite, je leur ai demandé si l’identité régionale jouait un rôle important dans leur activité professionnelle et dans la stratégie de leur organisation de rattachement. Enfin, je leur ai demandé si l’identité régionale pouvait devenir
importante à l’avenir dans le cadre de leur travail et si elle constituait, d'après eux, un moteur pour les mobilisations économiques.

J’ai demandé en fin d’entretien s’ils souhaitaient compléter des points et s’ils pouvaient me conseiller des personnes à contacter. Le temps après l’enregistrement a aussi parfois été l’occasion de parler plus précisément de ma recherche, mais aussi pour mes interlocuteurs de compléter plus sincèrement des points traités au cours de l’enregistrement. En règle générale, les interlocuteurs ont montré un intérêt important pour obtenir les résultats de ma recherche.

Le fait d’être étrangère a facilité l’organisation et le déroulement des entretiens. J’ai ressenti un accueil plus important dans les régions du Nord Est de l’Angleterre et en Bavière, souvent combiné à une attitude de surprise sur mon choix, en tant qu’étudiante française, de venir les rencontrer jusque dans leur organisation et plus généralement d’étudier leur région. Les interlocuteurs des régions étrangères se sont ainsi souvent montrés plus curieux des enjeux de ma recherche et cela a donné des échanges souvent approfondis. Ils ont aussi en général fait plus d’efforts pour expliquer leurs points de vue ou détailler les situations évoquées. Ils n’hésitent pas à répéter, ce qui généralement aide à mieux comprendre leur pensée.

En revanche, il s’est posé dans les trois régions une même difficulté, à savoir celle de dépasser le discours officiel, repris notamment des politiques de marketing territorial. J’ai été attentive à obtenir la représentation de la personne rencontrée concernant la mobilisation économique régionale. Une nouvelle fois, j’ai trouvé les interlocuteurs des régions étrangères en général plus sincères, ce qui peut s’expliquer par le fait qu’ils ont senti moins de risque de voir leurs points de vue présentés dans une thèse rédigée en France. En règle générale, en France comme à l’étranger, j’ai souvent fait répéter et j’ai montré ouvertement ma surprise, voire posé des questions naïves, pour que mes interlocuteurs approfondissent leurs idées. Cette démarche peut comporter un revers en ce qu’elle peut donner l’impression de ne pas bien maîtriser le sujet et développer une certaine méfiance de la part des interlocuteurs. Une meilleure méthode consiste à rechercher des contradictions dans le discours de l’interlocuteur ou par rapport à d’autres sources d’informations, pour l’amener à préciser, à être plus franc.

Le même problème s’est posé concernant la formulation de questions générales. Pour moi, il s’agissait de laisser les possibilités de réponses les plus ouvertes possibles, mais pour certains interlocuteurs, cela les a amenés à me questionner sur mes propres connaissances du sujet traité ! Il a fallu alors préciser l’intention de ma question pour obtenir un discours détaillé de leur part.
2 - Analyse du discours des acteurs.

Les entretiens sont des moments privilégiés de la recherche par leur authenticité et leur intensité. Ils offrent aussi l’occasion de réunir une somme importante d’informations sur les faits et les représentations des acteurs. L’étape suivante de la méthode qualitative est celle de la sélection et de l’organisation des informations pertinentes pour démontrer le rôle de l’identité régionale dans la construction des référentiels territoriaux, à travers les usages qui en ont été faits et les pratiques qui se sont développées au sein des mobilisations économiques.

Pour J-C. Kaufmann (1996), la grille d’analyse pré-établie n’est pas nécessaire dans la méthode qualitative compréhensive mais il faut avoir en arrière-pensée une somme importante d’approches théoriques et de données empiriques pour réaliser l’analyse. J’ai tout d’abord décidé de retranscrire la très grande majorité des entretiens réalisés dans les trois régions, et ce dans leur langue d’origine. Ce travail a pris beaucoup de temps, mais il a constitué une base essentielle de l’analyse du discours des acteurs des mobilisations économiques. En effet, j’ai réalisé dès le début de l’analyse l’intérêt que présentaient plusieurs lectures successives des entretiens pour progresser dans cette analyse. Après la première phase de recueil de l’information générale et des citations qui paraissent au premier abord pertinentes pour répondre au questionnement de recherche, les relectures des entretiens se font avec l’objectif de se mettre à la place de l’interviewé, et de se demander à chaque fois ce qu’il a voulu me dire, à moi étudiante en thèse, étrangère à la région, en exprimant telle ou telle idée.

A partir des retranscriptions d’entretiens et des sources d’informations rassemblées au cours des terrains empiriques, j’ai élaboré différents types de tableaux d’analyse. Premièrement, j’ai réalisé des tableaux reprenant les images, les algorithmes et les récits des acteurs mettant en valeur, consciemment ou inconsciemment, le rôle donné à l’identité régionale et celui éventuellement refusé. Dans chaque région, une minorité d’acteurs (entre 4 et 6 acteurs) a estimé en effet spontanément que l’identité régionale ne joue pas de rôle particulier dans les questions de développement industriel régional. Dans le même temps, l’ensemble des acteurs dans les trois régions a évoqué de nombreuses images et algorithmes mettant en scène une nouvelle signification du territoire en lien avec le développement industriel.

Les algorithmes sont les indicateurs les plus évidents de l’usage de l’identité régionale, à travers par exemple la réaffirmation de la fierté dans la culture industrielle régionale, une dynamique de « résistance » à l’Etat, un attachement à la culture de la région ou encore la
définition d’une confiance collective. Toutefois, ils s’apparentent parfois à du discours performatif. Il faut alors confronter l’argumentation avec d’autres récits d’acteurs et avec les résultats des mobilisations économiques régionales pour analyser la place et le rôle de l’identité régionale. En revanche, les récits, rares mais précieux, qui marquent une prise de conscience au cours de l’entretien du rôle de l’identité régionale dans l’action menée sont plus sincères car spontanés. Mais ils sont aussi plus difficiles à obtenir car ils exigent suffisamment de temps pour établir un rapport de confiance entre l’enquêteur et l’interviewé afin que ce dernier livre en direct, sans artifice, sa représentation des relations entre territoire et développement industriel.

Quatre dimensions de l’identité régionale ont été retenues, à savoir les dimensions économique, humaine, culturelle et celle définissant le rapport à l’État et l’Europe. J’ai réalisé 24 tableaux, chacun reprenant les données par type d’acteur (4), par secteur (2) et par région (3). Cet exercice de « mise à plat » des matériaux pour la comparaison a été important pour constater quelles dimensions de l’identité régionale ont été privilégiées par quels types d’acteurs, quelles sont les différences qui apparaissent entre les trois régions et les deux industries, ainsi que l’évolution dans le temps de ces représentations. Je suis ainsi vite arrivée à la conclusion que la différence dans le temps (années 80-90) prévalait sur la différence par secteur industriel.

Suivant la méthode proposée pour étudier le processus de construction du référentiel (Muller, 2004), j’ai associé les valeurs, normes, algorithmes et images mettant en scène le territoire régional, au processus de formation des mobilisations économiques dont j’avais tracé le récit au cours de mes terrains empiriques. Resituant les représentations des acteurs récoltées dans mes entretiens ou dans mes recherches documentaires par rapport aux différentes étapes de la structuration de ces mobilisations et des ressources externes disponibles, j’ai mis en lien les usages de l’identité régionale et les objectifs des mobilisations visant à la formation d’un intérêt commun, la délimitation du groupe composant la mobilisation ou encore la reconnaissance externe (État, Europe, multinationales) des mobilisations économiques régionales. J’ai ainsi mis en évidence les discours de nécessité du changement et/ou d’appel à la confiance régionale, ainsi que la définition de communautés imaginées et d’un bien commun régional à l’aide de références à un passé régional, mythes, symboles ou traditions régionales. J’ai étudié en quoi ce qui était vu comme des exigences ou défis posés par les investisseurs industriels, l’intégration européenne et/ou les transformations des Etats, jouaient un rôle moteur dans la construction de ces discours et représentations.
A chaque étape de la formation des mobilisations économiques, dans chaque secteur industriel et dans les trois cas de régions étudiées, l’approche du référentiel s’est révélée pertinente en ce qu’elle associait bien dans un même processus la construction d’une représentation collective du territoire régional et la structuration des mobilisations économiques. L’identité régionale est bien apparue comme une ressource dans la mesure où elle permettait, par différents usages, de rassembler les acteurs et de véhiculer des images et des représentations passées et nouvelles de la région générant de la mobilisation économique. Dans ce processus de redéfinition de la signification des territoires dans le développement économique, la comparaison des valeurs et normes associées au territoire dans le champ économique a mis en évidence des références communes aux trois régions, comme celle à la valeur de la compétitivité économique, à la norme des partenariats public-privé ou encore aux réseaux économiques de proximité, mettant en valeur des processus d’émergence de cultures de l’action collective territorialisées.

3 - Opérationnalisation de la question de recherche.

Le questionnement de recherche porte sur le rôle de l’identité régionale dans la formation des mobilisations économiques dans trois régions européennes de 1980 à 2006, à partir duquel j’avance deux hypothèses principales :

- La première hypothèse est celle de l’émergence de référentiels territoriaux des mobilisations économiques au cours de la période d’étude. Ces référentiels territoriaux se construisent par étapes, se dégageant progressivement d’un référentiel privilégiant le rôle du niveau national dans les relations industrielles pour aller vers un nouveau référentiel reliant directement les régions au marché économique international ;

- La seconde hypothèse est celle d’un rôle de l’identité régionale comme une ressource dans la mise en place de ces nouveaux référentiels territoriaux. Le contenu de cette ressource identitaire évolue dans le temps, d’où l’intérêt de l’étudier sur une période de plus de 25 ans. L’identité régionale est de plus en plus utilisée comme une ressource au fur et à mesure qu’elle s’enrichit d’images jouant sur des registres pluriels : cognitif, affectif et évaluatif. Elle devient un instrument d’autonomisation de la région par rapport à l’Etat, l’Europe ou d’autres régions, de même qu’un outil de mise en confiance dans les ressources régionales propres à générer du développement industriel.
J’ai identifié trois étapes chronologiques dans les représentations des mobilisations économiques et dans la structuration de ces mobilisations dans les trois régions. Pour chaque étape, l’identité régionale a été utilisée et a joué un rôle différent :

- **La première période correspond aux années quatre-vingt.** Elle voit la formation de coalitions d’acteurs, c’est-à-dire de rassemblements organisés d’acteurs au nom d’une cause industrielle régionale. L’identité régionale joue un rôle dans l’identification des atouts économiques, dans la délimitation du groupe rassemblé, dans la définition de son rapport à l’Etat, enfin, dans l’appel à la confiance des acteurs coalisés dans leur capacité à répondre à un enjeu industriel du type de l’attraction d’investisseurs industriels ;

- **La deuxième période correspond aux années quatre-vingt-dix.** Elle est marquée par des tentatives de consolidation des précédentes coalitions d’acteurs. Des organisations sont créées pour développer les ressources matérielles et institutionnelles régionales. Les images et les représentations culturelles régionales deviennent plus centrales dans le but d’enrichir le stock identitaire régional des mobilisations économiques ;

- **Au cours d’une troisième période débutant avec la décennie 2000,** les politiques des clusters initiées par les Etats centraux, soit au niveau national dans les cas anglais et français, soit au niveau de l’Etat bavarois, marquent une institutionnalisation des mobilisations économiques, c’est-à-dire que les Etats confirment l’organisation territorialisée du champ industriel mais en y imposant un certain ordre. L’identité régionale constitue une ressource des clusters dans la mesure où elle sert à souligner des éléments complémentaires, et non contradictoires, avec les objectifs des politiques des clusters.
Chapitre 3 - Présentation des régions du Nord Est de l’Angleterre, Bretagne et Bavière.

Le chapitre 3 complète le cadre théorique et méthodologique de la question de recherche en présentant en détail les régions choisies comme terrains de l’analyse empirique.

Il souligne en quoi ces régions représentent du point de vue historique et géographique, institutionnel et politique, économique et social, des cas d’étude très différents mais aussi en quoi elles développent chacune de fortes cultures régionales. Il met en avant les caractéristiques ancrées dans l’histoire régionale, les dimensions de l’identité régionale les plus importantes avant 1980 en termes d’images, de symboles ou de stéréotypes, ainsi qu’actuellement les spécificités administratives et/ou politiques, économiques et sociales de chacune des trois régions. Les représentations régionales véhiculées au sein et à l’extérieur des régions sont constitutives d’un sentiment d’appartenance régional qui s’exprime jusqu’à aujourd’hui plus fortement que dans la moyenne des régions de chaque Etat respectif.

Avant 1980, il est déjà fait usage parfois de l’identité régionale pour soutenir la formation de mobilisations économiques régionales mais uniquement suivant le répertoire de l’action collective dicté par les relations centre périphérie, les mobilisations prenant la forme de lobbying territoriaux dirigés vers l’Etat central. Dans son rapport au développement économique, l’identité régionale constitue un facteur très secondaire.

Ce chapitre présente le Nord Est de l’Angleterre, la Bretagne et la Bavière du point de vue géographique et historique (section 1), institutionnel et politique (section 2), économique et social (section 3).
Section 1 - Présentation géographique et historique des trois régions.

Dans chaque région, les éléments liés au positionnement géographique et à l’histoire de la région forment la base d’une culture régionale bien spécifique. Cette dernière génère aujourd’hui encore un sentiment d’appartenance à la région plus fort que dans la moyenne des autres régions de leur Etat respectif.

1 - Le Nord Est de l’Angleterre.


Comparé aux régions européennes, le Nord Est de l’Angleterre est une région de petite taille, à la fois en termes de superficie (8.592 km²) et de population (2,6 millions). Au sein de


Une deuxième période de l’histoire de la région est illustrée par le Royaume de **Northumbria** qui s’est développé du 7è au 10è siècle avec l’arrivée des Anglo-Saxons, avant de sombrer devant l’avancée des Vikings (Tomaney, 1999). Ce royaume se concentre sur une zone géographique beaucoup plus restreinte, située au nord de la rivière Tyne et à l’est, le long de la côte de la Mer du Nord. Il marque la fin de la culture celtique de la région, comme celle de l’ensemble de la Grande Bretagne mis à part les Royaumes de Strathclyde et du Pays de Galles, la Cornouaille et la Bretagne (Kearney, 1995)2. Il constitue un des grands lieux du développement du christianisme sur le sol britannique vers le 8è siècle après JC. Le religieux Cuthbert bâtit sur l’île de Lindisfarne un immense prieuré qui constitue aujourd’hui encore un lieu important de pèlerinage. C’est dans son tombeau que l’on retrouve les premiers évangiles écrits sur le sol britannique, les **Lindisfarne Gospels**. Cuthbert est aujourd’hui le saint patron de la région.

---

1 Il s’agit de la principale zone de développement économique en Europe, qui s’étend de Londres à Milan en passant par la vallée du Rhin.

2 Un poème épique du 8è siècle témoigne de l’impact psychologique de la défaite des royaumes du nord devant les Anglo-saxons sur toute la Grande Bretagne. H. Kearney (1995) raconte que “the heroic poem “The Gododdin” told the story of the defeat of a group of northern warriors by the English at Catterick. So complete was the overthrown of Celtic culture in northern Britain that the epic survived only in Welsh translation”.

Le nord de l’Angleterre subit les attaques des Vikings dès le 8e siècle et voit l’anéantissement du Royaume de Northumbria. Il est ensuite conquis par les Normands, mais la région est longtemps défendue à la fois par l’Écosse et les Vikings, ce qui ralentit leur avancée dans la région jusqu’au 11e siècle. Il reste de cette période normande de nombreux vestiges historiques, comme le château de Newcastle et la cathédrale de Durham qui, construite comme un château fort au sommet d’une colline, symbolise le pouvoir royal rétabli sur la région, de même qu’elle affirme le style architectural anglo-normand. Elle obtient les privilèges et les libertés du Palatinat afin de la maintenir comme alliée face aux Ecossais (Tomaney, 1999). Aujourd’hui, elle forme toujours le second pilier de l’Église anglicane après l’évêché de Canterbury.

La région du Nord de l’Angleterre constitue un champ de bataille jusqu’au traité d’Union entre l’Écosse et l’Angleterre (1707), ce qui a pour conséquence de retarder son rattachement au Royaume d’Angleterre. Des clans de combattants se développent et perpétuent une société féodale jusqu’au 16e siècle (Kearney, 1995). La région reste un « *no man’s land* » pour l’autorité royale (Urwin, 1982a)1 où seules certaines familles, aidées de mercenaires, maintiennent l’ordre et affirment une attitude anti-centrale2. La guerre civile dite des *deux Roses*3 entre 1455 et 1485 marque la suprématie de Londres et du sud-est sur le reste de l’Angleterre (Kearney, 1995). Mais l’opposition envers le pouvoir de Londres s’exprime toujours, notamment par le biais de la religion. En 1536, le *Pilgrimage of Grace* est l’occasion pour les élites du Lincolnshire, du Yorkshire et du Nord de l’Angleterre de se révolter contre le mouvement de Réforme au sein de l’Église et l’État, et plus largement contre le pouvoir économique, politique et religieux de Londres. La révolte est réprimée et le sud de...
l’Angleterre prend définitivement le contrôle du nord de l’Angleterre\(^1\). Il reste de cette opposition historique à Londres une attitude non-conformiste des habitants du Nord Est de l’Angleterre vis-à-vis de la religion anglicane (Tomaney, 1999, citant Nossiter, 1974). D’après T. Casey (2002), seuls 8, 8% de la population du Nord de l’Angleterre déclarent en outre être un membre actif d’une Eglise ou d’une association religieuse au cours de la décennie 90, contre 15, 8% en moyenne britannique\(^2\).

Le Nord Est de l’Angleterre connaît aux 18\(^e\) et 19\(^e\) siècles un décollage économique important qui lie définitivement son destin au Royaume Uni (Tomaney, 1999)\(^3\). Il devient l’un des principaux foyers de la Révolution Industrielle et reste un pôle industriel majeur de l’économie britannique jusqu’au milieu du 20\(^e\) siècle. Son industrie se fonde sur quatre secteurs principaux, à savoir les mines, la métallurgie, l’ingénierie et les chantiers navals. Elle devient le marqueur essentiel d’identification de la région, mais aussi d’identification à la région, et qui se retrouve jusqu’à aujourd’hui dans les expressions idiomatiques de la langue anglaise. Ainsi, pour souligner une action superflue, on a toujours l’habitude de dire aujourd’hui en Angleterre, « it’s like « bringing coals to Newcastle » », et ce même si les mines ont fermé depuis longtemps.

\(^1\) D.W. Urwin (1982a, p. 26) raconte alors que « a new council of the North was established to work for conformity with central directives ».

\(^2\) Le non-conformisme religieux du Nord Est de l’Angleterre est lié au sentiment périphérique (Tomaney, 1999) et à l’industrialisation qui voit le développement de sectes non-conformistes parmi les populations ouvrières anglaises (Urwin, 1982a). L’étude de T. Casey (2002) sur le capital social des régions et nations du Royaume Uni (infra) donne le taux de participation aux Eglises/associations religieuses au cours de la décennie 90. La région du Nord de l’Angleterre connaît le taux le plus faible de participation, soit 8, 8% contre 15, 8% en moyenne britannique, et 12,4% dans le Yorkshire et Humberside, 14, 9% dans le Nord Ouest, 21, 9% dans le sud-ouest et 23% en Écosse (Casey, 2002).

\(^3\) J. Tomaney (1999) cite J. Pringle (1993) : “The North of England was the industrial heartland of the British Empire. The last thing the North needed was to impose barriers between itself and its markets... Put simply people in the North of England had nothing to gain in the 19\(^{th}\) century by regarding themselves as anything other than English (Pringle, 1993, p.163-164)”. 
L’industrialisation massive a ainsi d’importantes répercussions sur la culture régionale du Nord Est de l’Angleterre. Premièrement, elle se traduit par des cultures *locales* fortes, stabilisées autour des sites industriels souvent marqués par la mono industrie, une vie sociale organisée (clubs, cantines ou restaurants, écoles) et des dialectes locaux\(^1\). Toutefois, des

\(^1\) Mon expérience personnelle m’a permis de me rendre compte des fortes différences d’accent d’une ville à l’autre. Il s’est même trouvé une fois où, prenant le taxi pour me rendre à 15 kilomètres au sud de Newcastle à Houghton-le-Spring, j’ai été très surprise d’entendre le chauffeur m’avouer qu’en

En outre, l’industrialisation développe un sentiment communautaire fort, qui se traduit par l’organisation précoce des intérêts des ouvriers. Ainsi, la région se caractérise par un fort taux d’adhésion aux syndicats et au Parti Travailliste, qui s’organisent dès la fin du 19e siècle au niveau local et régional. Dès 1889, le syndicat GMB (British General’s Union) est créé à East London et North Tyneside. Le syndicalisme régional et le mouvement politique du Labourism se rejoignent pour dénoncer les injustices économiques et sociales et défendre le monde ouvrier.

Concernant la nouvelle bourgeoisie industrielle, elle se limite à quelques grands patrons d’industrie souvent issus de l’aristocratie, qui développent des formes de paternalisme au sein de la région. La famille Ridley symbolise la puissance de ces grands patrons d’industrie qui dominent l’économie régionale tout en développant des rapports de type paternaliste. Dirigeant industriel dans les mines, principal employeur de la région, Lord Ridley contrôle le service de l’eau, la banque Barclays et joue un rôle important dans la création de l’Université de Newcastle à la fin du 19e siècle (UNN, 1979 ; Colls et al., 1992). Parmi le patronat régional, certains valorisent le passé régional à travers un régionalisme culturel (Northumbrian revival) au tournant du 20e siècle. En revanche, pour représenter leurs intérêts,

demandant son chemin aux personnes dans la rue, il ne les comprenait que difficilement, alors que lui-même était originaire de Newcastle.

1 Conférence professorale de F. Robinson à l’Université de Northumbria à Newcastle, le 30 mai 2001 : « Community, a particular set of communal values, developed in response to nineteenth century industrialisation although having antecedents in pre-industrial, rural ways of life. There was a collective response to the problems and pressures of adversity; leading to the development of key institutions: the store, the chapel, trade unionism and the Labour Party”.

2 A l’origine, les initiales renvoyaient à General Municipal Boilermakers (site web GMB).
ils siègent à la House of Lords ou House of Commons (Tomaney, 1999), ce qui est caractéristique d’un répertoire d’action collective marqué par des relations centre périphérie.

Deuxièmement, l’industrialisation massive génère à l’extérieur de la région le stéréotype du Geordie, qui contribue en retour à renforcer l’expression d’une identité régionale. Il existe plusieurs interprétations de l’origine du terme Geordie. L’une d’entre elles évoque “George Stephenson in 1826 [who] gave evidence to a Parliamentary Commission on Railways at which his blunt speech and dialect drew contemptuous sneers. From that date, it is said that Londoners began to call the colliers which carried coals from the Tyne to the Thames, and the men who worked on them, “Geordies””. Le stéréotype du Geordie met en avant une culture ouvrière des Northeasterners, populaire, masculine, un accent régional et un sentiment de former une périphérie. L’identité régionale devient aussi ainsi associée à une identité de classe et stigmatisée, le pouvoir central imposant par ailleurs le received pronunciation de la langue anglaise dans les écoles britanniques, qui est ensuite adopté par la BBC en 1920 (Haseler, 1996).

Aujourd’hui encore, plusieurs séries télévisées se fondent sur cette relation entre région et classe sociale, comme par exemple EastEnders sur la vie dans un quartier populaire de Londres ou Aufwiedersehen pet, qui présente le quotidien d’ouvriers des chantiers navals à Middlesbrough, ville du Nord Est de l’Angleterre, partis cherchés du travail en Allemagne. Au sein de la région, seuls les habitants de la conurbation de Newcastle-Gateshead

1 La section des études locales de la bibliothèque municipale de Newcastle avance dans un de ses bulletins plusieurs raisons très diverses : « 1. The name was born in the Jacobite Rebellion of 1745, when the Jacobite by-passed Newcastle which, as well as favouring the Hanovarian King George, was also a well-guarded garrison. The Jacobites then said that Newcastle and the surrounding areas were all “for George”. Hence the name Geordie used as a derivation of George. 2. The name originated from the coal mines of Durham and Northumberland, for many poems and songs written about, and in the dialect of, these two counties speak of the “Geordie”. The Oxford English Dictionary states that the word was first used to describe a local pitman or miner in 1876. 3. The third possible origin is from George Stephenson, who in 1815 invented the miners’ lamp. Local miners used this lamp in preference to that invented by Sir Humphrey Davy. The lamp, and eventually the miners themselves became known as “Geordies”. The Oxford English Dictionary cites the first use of the word in this context in a mining glossary of 1881. 4. In 1826 George Stephenson gave evidence to a Parliamentary Commission on Railways at which his blunt speech and dialect drew contemptuous sneers. From that date, it is said that Londoners began to call the colliers which carried coals from the Tyne to the Thames, and the men who worked on them, “Geordies”. 5. F. Graham, a local writer and publisher, maintains that the name originally was a term of abuse meaning “fool”. (...) The word in this context appears to date from the reign of the unpopular King George III who became insane. His son George IV was also unpopular because of his extravagance and his promiscuity. (...) Nowadays, many people from outside the area refer to anyone from the North East as a “Geordie” ”.
s’identifient au qualificatif de Geordie, les autres zones géographiques de la région revendiquant des identités locales différenciées, de Wearsider ou de Teessider par exemple\(^1\). Concernant les attitudes des habitants de la région, j’ai été très surprise lors de mon séjour du contraste entre la description d’un « Anglais typique », le « gentleman poli, maîtrisant un sens de l’humour raffiné, une personne discrète »\(^2\) et les personnes rencontrées dans les rues de Newcastle qui me faisaient plutôt penser à des personnes très spontanées, franches, à la plaisanterie facile, « they want to get a laugh and enjoy time »\(^3\). T. Casey (2002) montre que le Nord Est de l’Angleterre connaît le taux le plus élevé de participation aux associations récréatives et sportives du Royaume Uni, soit 21, 1% contre 17, 8% en moyenne britannique\(^4\).

Troisièmement, l’industrialisation génère des migrations importantes de population, essentiellement anglaise et irlandaise, qui développent une mixité sociale importante au cours du 20è siècle (Kearney, 1995). La fierté d’appartenir à la région se combine à l’ouverture aux nouveaux arrivants, qui est vécue comme un signe d’attractivité régionale. Un responsable de l’organisation patronale de l’ingénierie du nord de l’Angleterre (Northern EEF) relate ainsi son arrivée dans la région au début des années 70. Il se montre sensible à la fierté qu’êprouvent les ouvriers d’appartenir à la région. Il souligne leur sens de l’accueil vis-à-vis de personnes extérieures à la région et, concernant son expérience personnelle, vis-à-vis d’un nouveau dirigeant de l’entreprise. Ceci contraste avec ce que B. Lemonnier (1997, p. 254) écrit au sujet des cas gallois et écossais au cours des décennies 70-80, où les Anglais se voient répondre en kymrique au Pays de Galles, gaélique ou écossais en Ecosse :

```
[I have] a very memorable example. Just the first day I started [in the North East of England]. I was 29 and I worked to six different places in the country. And I was explaining to... some of the... elected representatives in the workplace where I was coming. A little bit about where I’ve been, and so on. And they said: what have you come here? Well, I said, the job was advertised and I was interested... Ah, well, you will be settling down now! They said. What that? I asked. Because you found us!! (rires). So there was this great self-belief that everybody would come to the North East because it was so obviously the best place to be! The great... they would never think I would move away. And it happens! So there is a
```

---

\(^1\) Entretiens avec la Présidente du Northern Business Forum ; le responsable des fonds structurels européens à GO-NE ; le Président de ONE (en 2002).

\(^2\) Article du Guardian, juin 2002, lu au cours de la réalisation de mon terrain empirique.

\(^3\) Entretien avec le Directeur de CURDS (en 2002).

\(^4\) D’après le World Values Survey, 1991 (Casey, 2002).
great pride in the region that it is the best place in the world to live. The accent is
difficult. I don’t know how many locals... [you’ve met] (rires). But they were
always kind and speak slowly to me and explain words for me. They did not try to
take advantage of the fact that I couldn’t understand what they were saying. They
were very welcoming”

Ce sentiment de fierté régionale se combine cependant de plus en plus avec le sentiment de
« déclin régional » (Taylor et Townsend, 1975) au fur et à mesure que les principales
industries régionales entrent en crise, soit à partir des années 30, avec un rebond au moment
de la seconde guerre mondiale, puis leur déclin final à partir de la décennie 70. Le Nord Est
de l’Angleterre est la première région concernée par les mesures centrales en faveur des
industries en crise des années 20-30. En 1925 est fondée la Tyneside Industrial Development
Conference, une organisation sous-régionale réunissant les représentants du commerce et du
patronat, la Chambre de Commerce, les entreprises d’utilité publique et les autorités locales
(Hudson, 1989 ; Anderson, 1992). En 1931, le Tees District Development Board voit le jour
au sud de la région. En 1935, le patronat et les représentants du commerce se réunissent pour
former le North East Development Board (NEDB) regroupant les autorités locales
majoritairement travaillistes, les associations de mineurs et les syndicats (Hudson, 1989).

Après la seconde guerre mondiale, la région devient « a state-managed region » (Hudson,
1989), dépendante des politiques du Gouvernement en faveur de la reconversion des
industries en crise et de l’aide sociale. En 1963, le Gouvernement dirigé par le Conservateur
MacMillan définit un plan spécial de mesures économiques pour la région (Plan Hailsham),
qui vise à favoriser la diversification industrielle en attirant des investisseurs. C’est dans ce
cadre que se développe l’industrie électronique classique régionale dans les années 60 et 70.
Cependant, 23.000 emplois disparaissent aussi entre 1970 et 1986 sous l’effet des
restructurations de cette industrie (Charles et Benneworth, 1997).

En 1968, l’enquête européenne sur Les opinions des habitants de diverses régions de l’Europe
à l’égard du Marché commun européen confirme l’importance de ce sentiment de déclin

2 Enquête publiée dans la revue 2000, Revue de l’aménagement du territoire et du développement
régional, n°8, mai 1968. L’enquête est réalisée par l’Institut Gallup International auprès de 15.000
personnes habitant dans 39 régions des Communautés Européennes (sauf Luxembourg) ainsi qu’au
Royaume Uni, Suisse, Danemark et Suède, à la fin de l’année 1967. Source : Archives Européennes,
Institut Universitaire Européen, Florence.
régional. A la question, « avez-vous l’impression d’être dans une région tout à fait en déclin, plutôt en perte de vitesse, qui se maintient bien, qui fait quelques progrès ou qui fait de très grands progrès », les résultats pour la Grande-Bretagne sont les suivants (tableau 10) :

Tableau 10 : Sentiment de déclin régional, de maintien ou de progrès par région au Royaume Uni en 1967 (%).

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>En déclin</th>
<th>Qui se maintient</th>
<th>En progrès</th>
<th>NSP</th>
<th>Total</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Ensemble de la Grande-Bretagne</td>
<td>23</td>
<td>31</td>
<td>39</td>
<td>7</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Sud</td>
<td>22</td>
<td>30</td>
<td>42</td>
<td>6</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Midlands-Pays de Galles</td>
<td>19</td>
<td>29</td>
<td>42</td>
<td>10</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Nord</td>
<td>25</td>
<td>33</td>
<td>35</td>
<td>7</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Ecosse</td>
<td>24</td>
<td>34</td>
<td>38</td>
<td>7</td>
<td>100</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : IUE (Archives Européennes).

Pour cette enquête, la région du Nord comprend, outre la région administrative Northern Region, le Yorkshire & Humber Side et le North-West. Elle connaît le plus fort taux du sentiment de déclin régional (25%, contre 23% en moyenne) et le plus faible taux du sentiment de progrès (35, contre 39) de tout le Royaume Uni, mais qui reste toutefois supérieur à celui de déclin. En 1975, suite aux résultats d’une enquête sur l’identité régionale dans le Nord Est de l’Angleterre, C. Taylor et A. Tonwsend (1975) soulignent que les images associées à la région sont celles du sentiment d’infériorité économique, d’isolement par rapport au centre du pouvoir et d’une mauvaise image du Nord Est à l’extérieur de la région.

En 1980, une nouvelle enquête européenne porte sur Les perceptions des disparités socio-économiques. La Northern Region est classée parmi les régions où le pessimisme régional est le plus fort. 43% des personnes interrogées estiment que leur région est en déclin, et si on ajoute le sentiment de difficultés temporaires (25%), on arrive à un total de 68%. Il existe un

---

1 Enquête réalisée auprès du grand public, au nom de la Commission Européenne. L’enquête a été menée par un groupe de 9 instituts membres de l’Enquête Omnibus européenne. Elle a été réalisée auprès d’échantillons représentatifs et identiques de la population âgée de plus de 15 ans et dans chacun des 9 Etats membres. En tout, 8.892 personnes ont été interrogees chez elles entre le 8 avril et le 5 mai 1980. Source : Centre Européen de Documentation, Institut Universitaire de Florence.
sentiment général que la région a besoin d’aide extérieure (59%). Le Nord de l’Angleterre appartient au type de régions qui sont très préoccupées par le Marché Unique (22% pensent que c’est une mauvaise chose pour leur pays) et qui sont parmi les moins enthousiastes concernant l’Unité Européenne.


**Tableau 11 : Sentiment d’appartenance au Royaume Uni et à l’Angleterre en 2000 (%).**

<table>
<thead>
<tr>
<th>Regions</th>
<th>English identity</th>
<th>British identity</th>
<th>European identity</th>
<th>Other</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>All</td>
<td>48</td>
<td>42</td>
<td>5</td>
<td>5</td>
</tr>
<tr>
<td>East</td>
<td>54</td>
<td>38</td>
<td>7</td>
<td>3</td>
</tr>
<tr>
<td>London/South-East</td>
<td>53</td>
<td>31</td>
<td>5</td>
<td>11</td>
</tr>
<tr>
<td>South</td>
<td>53</td>
<td>42</td>
<td>3</td>
<td>3</td>
</tr>
<tr>
<td>West Midlands</td>
<td>47</td>
<td>47</td>
<td>3</td>
<td>3</td>
</tr>
<tr>
<td>North West</td>
<td>47</td>
<td>46</td>
<td>4</td>
<td>4</td>
</tr>
<tr>
<td>North East</td>
<td>45</td>
<td>50</td>
<td>4</td>
<td>1</td>
</tr>
<tr>
<td>West</td>
<td>44</td>
<td>51</td>
<td>4</td>
<td>2</td>
</tr>
<tr>
<td>East Midlands</td>
<td>43</td>
<td>47</td>
<td>7</td>
<td>3</td>
</tr>
<tr>
<td>South East</td>
<td>41</td>
<td>54</td>
<td>4</td>
<td>1</td>
</tr>
<tr>
<td>North</td>
<td>40</td>
<td>49</td>
<td>6</td>
<td>4</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : Enquête BBC 2000 (Tomaney, unpublished).2

Le Nord Est de l’Angleterre se caractérise par une adhésion à l’identité britannique (50%) plus forte qu’à l’identité anglaise (45%), et par une adhésion à l’Europe parmi les plus faibles du Royaume Uni (4%). Les personnes interrogées expriment donc leur détachement par rapport à Londres et le reste de l’Angleterre ainsi que vis-à-vis de l’Europe, aujourd’hui comme dans les années 60.

1 Le Royaume-Uni regroupe les nations anglaise, écossaise, galloise et d’Irlande du Nord.

2 - La Bretagne.

Le positionnement géographique et l’histoire de la Bretagne constituent également les piliers d’une culture régionale spécifique et la base d’une adhésion identitaire forte à la région.

Carte 4 : La Bretagne au sein de la France.


Historiquement, les premiers éléments marquants du passé régional remontent à 3.000 avant JC où l’on suppose l’existence d’une société néolithique dont témoignent les menhirs de Carnac, puis d’une société celtique. Ensuite, la référence à l’Armorique constitue un élément d’identification de la Bretagne, et renvoie à une confédération politique au 5è siècle avant JC qui s’étendait bien au delà de l’actuelle Bretagne (Champaud, 1998). La Bretagne devient une province gallo-romaine pendant plus de trois siècles, avant que les Celtes ne reviennent en Bretagne autour des 5è et 6è siècles. Ils organisent une société autonome de celle des Francs.
En même temps la Bretagne se christianise. Il reste de la culture celtique en premier lieu la langue bretonne, mais aussi une influence architecturale forte, notamment sur le patrimoine religieux, la musique, ainsi que sur le maillage urbain avec le développement des paroisses qui restent, à peu de modifications près, les bases des communes au moment de la Révolution Française (Gicquel, 1998).


Au tournant du 16è siècle, l’autonomie du Duché de Bretagne cesse avec le mariage de la Duchesse Anne de Bretagne successivement avec les rois français Charles VIII et Louis XII. Le Duché est rattaché au Royaume français en 1532 par un Acte d’Union (édit du Plessis-Macé) qui maintient le rôle du Parlement de Bretagne, de même qu’il lui octroie le droit de contrôler les nouveaux impôts ainsi que toutes les réformes institutionnelles ou tout changement apporté par la France. Le droit coutumier est en outre préservé (Birnbaum, 1982, cité in Crettiez, 2000). Mais les Guerres de religion, et le pouvoir royal absolutiste au 17è siècle qui installe un Intendant en Bretagne (1689), marquent la fin de cette relative indépendance et la politique de centralisation du pouvoir royal. La Bretagne est le théâtre d’insurrections déclenchées face aux nouveaux impôts et taxes, comme celle des Bonnets rouges et la Révolte du papier timbré (Champaud, 1998) réprimées par le pouvoir royal français. Il s’en suit un déclin économique très important (Gicquel, 1998).

La Révolution Française a également des conséquences négatives pour la Bretagne. Du point de vue politique, la Bretagne disparaît de la carte de France et est divisée en cinq
départements par l’Assemblée Constituante en 1790, à savoir les Côtes du Nord\(^1\), le Finistère, l’Ille-et-Vilaine, le Morbihan et la Loire-Inférieure\(^2\) (Gicquel, 1998). La Chouannerie ensanglante la Bretagne. Du point de vue économique, la Bretagne poursuit son déclin et « rate le virage de l’industrialisation » au 19\(\text{e} \) siècle (CESR, 1994). Elle se tourne vers les activités agricoles, faute de ressources naturelles (Baleste et al., 2001).

La faible insertion de la Bretagne au sein de marchés économiques plus vastes développe les stéréotypes d’une province enclavée (Gicquel, 1998), peuplée de ploucs\(^3\). Du fait en partie de la culture paysanne et de la place dominante de l’Église catholique dans la société locale, la Bretagne est considérée comme arriérée, et ses habitants, des gens têtus et superstitieux (Le Coadic, 1998). La religion catholique reste jusqu’à aujourd’hui un élément important de différenciation de la Bretagne par rapport aux autres régions françaises\(^4\).

En conséquence de la faible activité économique régionale, une forte émigration se développe en direction du reste de la France, essentiellement la région parisienne, qui fait l’objet d’autres stéréotypes sur les Bretons. Le plus connu est celui de Bécassine, tiré d’une bande dessinée présentant une employée de maison bretonne naïve et soumise au sein de la bourgeoisie parisienne. Entre 1915 et 1930, 0,8\% de la population quitte la région, en particulier des jeunes. Le solde migratoire ne redevient positif qu’au milieu de la décennie 60. En cumulé sur tout le 20\(\text{e} \) siècle, il indique un déficit de 580.000 personnes\(^5\). La situation économique régionale développe un « complexe d’infériorité » des Bretons vis-à-vis de Paris (Loughlin, 2003).

En 1945, la région reste très rurale et très peu modernisée. Elle ne compte que 11, 5\% d’actifs dans l’industrie, contre 25\% en moyenne en France (Baleste et al., 2001). Au début des années 50, elle détient le revenu le plus faible par habitant de toute la France, soit 30\% de

---

\(^{1}\) Aujourd’hui le département des Côtes d’Armor.

\(^{2}\) Devenu le département de Loire-Atlantique et désormais inclus dans la Région Pays de Loire.

\(^{3}\) Le terme plouc est inventé en référence aux communes bretonnes se terminant par « plouc » ou « ploug ». A la fin du 19\(\text{e} \) siècle, il devient un terme péjoratif pour désigner un paysan (Petit Robert).


\(^{5}\) Ouest France, 19/01/2005, d’après les données de l’Insee.
moins que la moyenne française, et « les logements sont surpeuplés et sous équipés en électricité et eau courante » (Nicolas, 2001). C’est seulement à partir des années 50, et essentiellement dans le cadre de la politique de Décentralisation industrielle de l’Etat français (chapitre 1, section 2), que se développent de nouveaux secteurs industriels\(^1\), dont ceux de l’automobile et de l’électronique.

En 1953, le constructeur français Citroën y installe sa première usine hors de la région parisienne. En 1961, il inaugure une usine de production automobile à Chartres de Bretagne, près de Rennes. Outre les incitations financières de l’Etat français, le constructeur est attiré par une main d’œuvre abondante et bon marché, et tente de séduire la population active issue du monde agricole (Danet, 2001)\(^2\). Dans cette perspective, il se montre respectueux des valeurs traditionnelles et en particulier de la religion catholique\(^3\). Un nouveau type d’ouvriers se développe, nombre d’entre eux gardant souvent une terre qu’ils travaillent à côté\(^4\). Ceci donne lieu à un nouveau concept, celui des ouvriers paysans (Nicolas, 2001), qui est utilisé pour caractériser la main d’œuvre bretonne. La Direction de l’usine impose aussi très rapidement un syndicat maison, la Confédération des Syndicats Libres (CSL), en particulier afin d’éviter le développement d’une culture syndicale revendicative, caractéristique de l’industrie automobile française\(^5\).

L’industrie électronique se développe quant à elle grâce au soutien apporté par l’Etat français à l’implantation dans le Trégor du Centre National de l’Electronique et de la Téléphonie (CNET) en 1959, puis au cours de la décennie 70, du Centre Commun d’Etudes de la Télédiffusion et Télécommunication (CCETT) et d’unités de production comme Alcatel,

\(^1\) Sur plus de 51.000 emplois industriels créés en Bretagne entre 1954 et 1972, 71% des créations d’emplois sont liées aux décentralisations industrielles (d’après Fournis, 2004, citant Krier, Ergan, 1976). Cependant, dans l’ouest du Bassin Parisien, 60% des emplois de la décentralisation industrielle dépendent de directions situées dans la région parisienne (Montricher, 1995), ce qui signifie qu’il s’agit essentiellement de la délocalisation d’activités de production, dans le cadre d’une organisation géographique taylorienne séparant zones de conception et de production.


\(^3\) Entretien avec l’Adjoint au développement économique de Rennes de 1988 à 2001 (en 2003).

\(^4\) La Croix, 10/06/1964.

Matra, Thomson, Sagem dans trois zones principales de la région (Trégor, Rennes et Brest). Mais dès 1976, la crise de l’électronique touche la Bretagne et en particulier la première zone citée, le Trégor\(^1\). Toutefois, même si des établissements repartent après 1975 et même s’il s’agit pour une grande majorité de sites de production dépendants de directions situées dans la région parisienne\(^2\), la Bretagne s’industrialise\(^3\).

Ce contexte de retard économique combiné à des progrès industriels récents, même si parfois fragiles, explique les résultats de l’enquête européenne de 1968 sur la perception de déclin ou de progrès régional pour la région Ouest (Bretagne, Pays de Loire, Poitou-Charentes). Cette région connaît en effet à la fois un fort taux du sentiment de déclin (32%, pour une moyenne française de 25) et un taux du sentiment de progrès identique à la moyenne française (44%) :

**Tableau 12 : Sentiment de déclin régional et de progrès par région en France en 1967 (%)**.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Région</th>
<th>En déclin</th>
<th>Qui se maintient</th>
<th>En progrès</th>
<th>NSP</th>
<th>Total</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>France</td>
<td>25</td>
<td>26</td>
<td>44</td>
<td>5</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Grande région parisienne</td>
<td>12</td>
<td>29</td>
<td>52</td>
<td>7</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Nord</td>
<td>49</td>
<td>24</td>
<td>23</td>
<td>4</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Est</td>
<td>24</td>
<td>31</td>
<td>37</td>
<td>8</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Ouest</td>
<td>32</td>
<td>21</td>
<td>44</td>
<td>3</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Centre</td>
<td>36</td>
<td>27</td>
<td>44</td>
<td>3</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Rhône-Alpes</td>
<td>13</td>
<td>23</td>
<td>60</td>
<td>4</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Sud-ouest</td>
<td>34</td>
<td>26</td>
<td>37</td>
<td>3</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Sud-est</td>
<td>41</td>
<td>21</td>
<td>33</td>
<td>5</td>
<td>100</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : IUE (Archives Européennes).

D’après la deuxième enquête européenne de 1980 sur la perception des disparités socio-économiques, la Bretagne appartient à la même catégorie de région que le Nord Est de l’Angleterre, à savoir celle où le pessimisme régional est le plus fort, la perception d’un

---


\(^2\) Dans l’Ouest du Bassin Parisien, 60% des emplois de la Décentralisation industrielle dépendent de directions situées dans la région parisienne (Montricher, 1995).

\(^3\) Alors que sur l’ensemble du territoire français, l’industrie perd 435.000 emplois de 1975 à 1982, les effectifs industriels en Bretagne ralentissent leur progression mais continuent tout de même à augmenter. Ainsi, de 283.500 en 1975, on passe à 289.000 en 1982 (Bellec, 1998).
besoin d’aide extérieure la plus importante et où s’exprime le plus de craintes par rapport au Marché commun européen. Le caractère périphérique de la région constitue donc un trait important dans les représentations des populations interrogées dans ces deux régions avant la décennie 80.

Au complexe d’infériorité lié au retard économique s’ajoute un sentiment de dénigrement vis-à-vis de la culture et en particulier de la langue bretonne. A la fin du 19è siècle, l’Etat français estime avoir une mission de civilisation (E. Weber, 1983) vis-à-vis des régions marquées par des traditions fortes comme la Bretagne. La pratique des langues régionales est présentée comme un obstacle au projet modernisateur et unificateur de la France (Keating, 1998), même si dans le même temps l’Etat n’hésite pas non plus à s’appuyer sur les cultures des « petites patries » pour organiser son pouvoir (Thiesse, 1997). Un nouveau terme, inspiré de la langue bretonne, apparaît par exemple dans la langue française pour disqualifier les langues et parlers régionaux, à savoir le verbe *baragouiner*. Au tournant du 20è siècle, l’Eglise catholique soutient en revanche la pratique du breton au nom d’un régionalisme culturel mais aussi de son anti-républicanisme (Pasquier, 2004). La défense de la culture bretonne devient ainsi un objet de conflit politique entre élus bretons, les défenseurs de la République n’hésitant pas à « reléguer au rang de curiosités folkloriques les richesses de leur patrimoine » (Denis, 2001a, p. 185).

La langue bretonne, pratiquée dans l’Ouest de la région, se maintient comme une langue importante jusqu’à la première guerre mondiale, l’Est étant quant à lui dominé par le dialecte gallo. La langue bretonne subit cependant par la suite un recul très important, et qui est lié à la forte diminution du monde paysan, à l’interdiction stricte de parler breton à l’école et à la généralisation des programmes télévisés en langue française.

---

1 Le terme péjoratif *baragouiner* vient du breton *bara*, qui signifie pain, et *gwin*, qui signifie vin, deux termes que les Bretons ont du prononcer en chemin sur les routes de France (Loughlin, 2003). Dans le langage familier, *baragouiner* signifie parler une langue qui paraît barbare à ceux qui ne la comprennent pas (Petit Robert).

2 La langue bretonne n’est pratiquée que dans les zones couvertes par les départements du Finistère et des Côtes d’Armor. A l’est de la région et de Rennes, il existe jusqu’au début du 20è siècle une forte part de la population qui parle le gallo, un dialecte issu du français.

3 Jusque dans les années 50, on peut lire dans les cours des écoles bretonnes qu’« il est interdit de cracher par terre et de parler breton » (Lebesque, 1970), soulignant le mépris de l’école républicaine à l’égard de la langue bretonne et le caractère strict de l’interdiction, allant au-delà des salles de classe.
À partir de la décennie 70, des journalistes et universitaires se mobilisent pour exiger la reconnaissance de la culture bretonne. Deux livres symbolisent ce réveil de la conscience d’une identité culturelle bretonne, à savoir celui de M. Lebesque, Comment peut-on être breton ? (1970) et celui de P-H. Héliaz, Le Cheval d’Orgueil (1975). Le premier, rédigé par un journaliste du Canard Enchaîné et ancien militant nationaliste breton, est un plaidoyer pour une reconnaissance d’une identité culturelle bretonne à côté de celle française. Le deuxième ouvrage exprime, à travers le récit autobiographique d’un auteur bigouden, la fierté de disposer d’une culture riche inscrite dans une langue et des mythes, et dans le même temps l’incapacité de lui donner vie face à l’attitude de l’État français.

Face à ces revendications, le Président de la République centriste V. Giscard d’Estaing signe en 1978 avec l’Etablissement Public Régional une Charte culturelle bretonne « destinée à favoriser le maintien des cultures bretonnes sous toutes leurs formes ». Elle donne lieu à la création du Conseil Culturel de Bretagne (CCB, Loughlin, 2003), qui réunit l’ensemble des associations culturelles dans les cinq départements historiques bretons. Aujourd’hui, avec
250.000 personnes qui le pratiquent, le breton a moins bien résisté au déclin en comparaison d’autres langues régionales en France.


<table>
<thead>
<tr>
<th>Festivals</th>
<th>Nombre de jours</th>
<th>Estimation de la fréquentation</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Festival Interceltique de Lorient</td>
<td>10 jours</td>
<td>500 000</td>
</tr>
<tr>
<td>Festival de Cornouaille - Quimper</td>
<td>9 jours</td>
<td>300 000</td>
</tr>
<tr>
<td>Les tombées de la Nuit – Rennes</td>
<td>6 jours</td>
<td>250 000</td>
</tr>
<tr>
<td>Vieilles Charrues – Concarneau</td>
<td>3 jours</td>
<td>200 000</td>
</tr>
<tr>
<td>Fêtes historiques de Vannes</td>
<td></td>
<td>100 000</td>
</tr>
<tr>
<td>Fête du chant de marin - Paimpol</td>
<td>3 jours</td>
<td>100 000</td>
</tr>
<tr>
<td>Saint-Loup – Guingamp</td>
<td>8 jours</td>
<td>80 000</td>
</tr>
<tr>
<td>Kan al Lour – Landerneau</td>
<td>9 jours</td>
<td>40 000</td>
</tr>
<tr>
<td>Le bout du Monde – Crozon</td>
<td>2 jours</td>
<td>30 000</td>
</tr>
</tbody>
</table>


Le tableau 13 indique que les traditions culturelles bretonnes restent vivantes et sont marquées par des rites festifs avec une très forte fréquentation des festivals de musique et de danse bretonne.

Le tableau 14 présente une partie des résultats pour 1999 de l’enquête annuelle de l’Observatoire Interrégional du Politique (OIP) dans les régions françaises. Il montre que les deux tiers des personnes interrogées en Bretagne définissent leur région comme « un lieu d’histoire et de culture » :

1 Ainsi, depuis 1920, le nombre de locuteurs a été divisé par 10 en Bretagne, contre 3 pour l’alsacien et 2 pour le basque (Télégramme de Brest, 21/01/2003). D’après une enquête de l’INSEE-Bretagne en 2003, 250.000 personnes parlent breton, dont 20% dans le Finistère et 32% des agriculteurs contre 8% des cadres. Seuls 4% des moins de 35 ans le parlent et 1, 3% des Bretons pratiquent le gallo.
Tableau 14 : Les évocations de la Région Bretagne pour la population bretonne en 1999 (en %).

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>1ère réponse</th>
<th>2ème réponse</th>
<th>Total des 2 réponses</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Un lieu d’histoire et de culture</td>
<td>66</td>
<td>17</td>
<td>83</td>
</tr>
<tr>
<td>Un regroupement de départements</td>
<td>4</td>
<td>13</td>
<td>17</td>
</tr>
<tr>
<td>Un lieu de développement économique</td>
<td>13</td>
<td>29</td>
<td>42</td>
</tr>
<tr>
<td>Un échelon administratif</td>
<td>1</td>
<td>3</td>
<td>4</td>
</tr>
<tr>
<td>Une communauté humaine</td>
<td>13</td>
<td>24</td>
<td>37</td>
</tr>
<tr>
<td>Un lieu de débat politique</td>
<td>1</td>
<td>3</td>
<td>4</td>
</tr>
<tr>
<td>NSP</td>
<td>2</td>
<td>11</td>
<td>2</td>
</tr>
<tr>
<td>Total</td>
<td>100</td>
<td>100</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>


Le tableau 14 montre que la deuxième représentation de la Région Bretagne la plus importante est celle comme « un lieu de développement économique » dans le total des deux réponses, devant celle comme « une communauté humaine ».

Le tableau suivant présente une partie des résultats d’une enquête réalisée en juin 2003 par le quotidien régional Ouest France, avec le soutien du Conseil Régional de Bretagne, sur le sentiment d’appartenance à la Bretagne. Il indique que dans leur grande majorité (82%), les Bretons souhaitent « s’appuyer sur leurs traditions » tout en se tournant vers l’avenir (tableau 15) :

1 Texte de la question posée : « En pensant à la Région Bretagne, quel est, parmi les mots et les expressions suivants, celui qui vous paraît le mieux la définir ? Et ensuite ? ». Il faut noter que le total des deux réponses est supérieur à 100, les personnes interrogées ayant pu donner deux réponses. L’étude a été réalisée par l’Observatoire Interrégional du Politique auprès d’un échantillon de 702 personnes âgées de 18 ans et plus représentatif des habitants de la Région Bretagne, selon la méthode des quotas, du 8 au 14 septembre 1999 par téléphone.
Tableau 15 : Le souhait exprimé par la population bretonne en 2003 concernant le rôle des traditions culturelles à l’avenir.

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Côtes d’Armor</th>
<th>Finistère</th>
<th>Ille et Vilaine</th>
<th>Morbihan</th>
<th>Total</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>se tourment davantage vers leurs traditions culturelles</td>
<td>6%</td>
<td>7%</td>
<td>9%</td>
<td>8%</td>
<td>8%</td>
</tr>
<tr>
<td>se tourment vers l’avenir en s’appuyant sur leurs traditions</td>
<td>82%</td>
<td>82%</td>
<td>78%</td>
<td>86%</td>
<td>82%</td>
</tr>
<tr>
<td>ne s’encombrent pas de leurs traditions culturelles</td>
<td>7%</td>
<td>10%</td>
<td>9%</td>
<td>5%</td>
<td>8%</td>
</tr>
<tr>
<td>NSP</td>
<td>5%</td>
<td>1%</td>
<td>3%</td>
<td>3%</td>
<td>3%</td>
</tr>
<tr>
<td>Total</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
</tr>
<tr>
<td>Total Effectif</td>
<td>188</td>
<td>296</td>
<td>296</td>
<td>220</td>
<td>968</td>
</tr>
</tbody>
</table>


Le sentiment d’appartenance à la région reste très fort à l’époque actuelle en Bretagne. Ainsi, on obtient les résultats suivants en 1999 concernant le sentiment d’appartenance exprimé vis-à-vis de l’Europe, la France, la Région, le Département et la Commune :

Tableau 16 : L’intensité du sentiment d’appartenance territoriale en Bretagne en 1999 (%).

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Très attaché</th>
<th>Plutôt attaché</th>
<th>Sous-total attaché</th>
<th>Pas très attaché</th>
<th>Pas attaché du tout</th>
<th>Sous-total pas attaché</th>
<th>NSP</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>L’Europe 100%</td>
<td>20</td>
<td>42</td>
<td>62</td>
<td>27</td>
<td>8</td>
<td>35</td>
<td>3</td>
</tr>
<tr>
<td>La France 100%</td>
<td>56</td>
<td>36</td>
<td>92</td>
<td>6</td>
<td>1</td>
<td>7</td>
<td>1</td>
</tr>
<tr>
<td>Votre Région 100%</td>
<td>65</td>
<td>28</td>
<td>93</td>
<td>6</td>
<td>1</td>
<td>7</td>
<td>-</td>
</tr>
<tr>
<td>Votre département 100%</td>
<td>55</td>
<td>33</td>
<td>88</td>
<td>9</td>
<td>2</td>
<td>11</td>
<td>1</td>
</tr>
<tr>
<td>Ville/commune où vous habitez 100%</td>
<td>53</td>
<td>28</td>
<td>81</td>
<td>15</td>
<td>4</td>
<td>19</td>
<td>-</td>
</tr>
</tbody>
</table>


1 Texte de la question posée : « D’ici vingt ans, que souhaitez-vous ? Que les Bretons... ». Sondage réalisé par le quotidien Ouest France, avec le soutien du Conseil Régional de Bretagne, auprès d’un échantillon représentatif de 1.000 Bretons, le 30 juin 2003, par téléphone, selon la méthode des quotas.

2 Etude réalisée par l’Observatoire Interrégional du Politique auprès d’un échantillon de 702 personnes âgées de 18 ans et plus représentatif des habitants de la Région Bretagne, selon la méthode des quotas, du 8 au 14 septembre 1999 par téléphone.
Les résultats du tableau 16 montrent que 93% des personnes interrogées estiment être très et plutôt attachées à la Région Bretagne, ce qui la place au premier rang des régions françaises. Le sentiment d’appartenance à la France s’exprime de manière quasi identique (92%). Mais l’intensité de l’attachement est moins élevée pour la France (56% de « très attachés ») que pour la région (65%). Les sentiments d’appartenance au Département (88%) et à la localité habité (81%) sont moindres mais tout de même élevés. Le sentiment d’appartenance à l’Europe est très élevé (62%) mais peu intense (20% de « très attachés »). Dans le cas breton, le sentiment d’appartenance à la région ne contrebalance donc pas une perte d’identité nationale ou locale, même au contraire. La Bretagne illustre la notion de « stock identitaire » définie par H. Tajfel (1981).

3 - La Bavière.

Comme dans les deux autres régions, la géographie et l’histoire définissent une position particulière de la Bavière au sein de l’Allemagne, qui est renforcée par l’histoire ancienne de l’État bavarois.

Géographiquement, la Bavière se situe au sud-est de l’Allemagne, à la frontière de l’Autriche et de la République Tchèque. Elle est bien définie par des frontières naturelles avec les Alpes au sud, les montagnes moyennes de la forêt bavaroise à l’est et celles du Jura franconien au nord-ouest. Au sein de la Bavière, il existe une frontière naturelle formée par le Danube, qui la partage en deux ensembles géographiques, avec au sud les pré-Alpes et au nord les paysages vallonnés de la Franconie. La Bavière correspond en outre à une grande région européenne en terme de superficie et de population. Elle couvre plus de 70.000 km², soit près de 20% du territoire national allemand¹, et compte 12 millions d’habitants en 2000, soit 14, 7% de la population totale allemande. Le district de Mittelfranken correspond par exemple à lui seul à la région du Nord Est de l’Angleterre.

¹ Ce qui est supérieur à l’Irlande, Belgique, Pays-Bas, Danemark ou la Suisse, et correspond à plus de deux fois la taille de la Bretagne et à près de 8 fois celle du Nord Est de l’Angleterre.
Les historiens estiment que les origines de la Bavière remontent au peuple Bajuwares. Ils sont issus d’une tribu originaire de Bohême, les Boier, qui s’installent à partir du 4è siècle après JC en Bavière, au sud du Danube, se mélançant aux Celtes, aux Romains restés dans la région et aux Germains. Ils constituent un Etat sous domination franque et forment un Royaume en 814. Avec l’extinction des Carolingiens allemands en 911, la Bavière devient un Duché mais la partie nord du Danube est subordonnée au Royaume de Franconie (Franken).

Le Duché de Bavière fait partie du Saint Empire Romain Germanique. De 1180 à 1918, soit pendant près de 750 ans, la dynastie des Wittelsbacher règne sur la Bavière. La ville de Ratisbonne est la capitale du Duché jusqu’au 13è siècle et le siège de la Diète impériale, soulignant le rôle important de la Bavière au sein de l’Empire. La Diète, aussi dénommée « Parlement continu »², est composée de représentants de chaque territoire de l’Empire. Munich devient ensuite la capitale du Duché. Les nombreuses divisions territoriales en duchés

¹ Histoire de la Bavière recueillie sur le dictionnaire électronique net. lexikon.
² Le Parlement du Saint Empire Romain Germanique était qualifié de « Parlement continu » (Immerwährenden Reichstag) car une session ne se terminait que lorsqu’une nouvelle commençait.
autonomes prennent fin uniquement en 1506 avec la loi consacrant le droit d’aînesse (*Primogeniturgesetz*).

A partir du 16e siècle, la guerre de Trente ans constitue le second événement marquant de l’histoire de la Bavière. Les comtes restent en majorité catholiques mais la Franconie est en grande partie acquise au protestantisme, ainsi que la ville d’Augsburg et une partie de la région de Schwaben. Le Duché de Bavière prend la tête de la Contre-réforme au début du 17e siècle et affronte les princes ligués aux villes protestantes. Il vient à bout des armées protestantes en 1620 et obtient en récompense de nouveau le titre d’érudit en 1623. Ce titre est échangé en 1805 contre celui de Roi de Bavière, acquis suite à l’alliance de la Bavière avec Napoléon qui soutient la formation d’un Royaume de Bavière.

Le Royaume de Bavière incorpore *Franken*, dont des villes importantes comme la ville impériale de Nürnberg1, les évêchés de Bamberg et Würzburg, et *Schwaben* avec la ville commerçante d’Augsburg. Les régions Franken et Schwaben diffèrent du reste de la Bavière par l’importance de la religion protestante et le développement d’un secteur industriel et marchand. Le Royaume de Bavière stabilise les frontières bavaroises telles qu’elles existent encore à l’heure actuelle2 alors que celles allemandes changent profondément tout au long du 20e siècle.

1 Au carrefour des routes marchandes européennes, du nord au sud et de l’est à l’ouest, Nürnberg devient au Moyen Age une place forte tant du point de vue économique que politique. Pour souligner cette importance, l’Empereur allemand y dépose les insignes impériaux.

2 Le seul changement des frontières territoriales de la Bavière intervient en 1920 avec l’incorporation de la ville de Coburg, à la frontière avec le Land de Thuringe.
Suite à la création de la Fédération allemande après le Congrès de Vienne de 1815, la Bavière devient en 1818 une Monarchie Constitutionnelle avec l’établissement de deux Chambres. Le Sénat comprend des représentants de la Noblesse, du Clergé et de personnes nommées par le Roi. La Seconde Chambre est celle où siègent des représentants élus suivant le droit du cens. La Bavière est représentée au sein du Bundesrat, qui est le principal organe de décision au niveau fédéral.

La Dynastie des Wittelsbacher valorise les coutumes populaires bavaroises, dont celles vestimentaires comme le *Lederhose* (culotte de cuir) ou le *Dirndl* (robe) pour affirmer le sentiment de *nation bavaroise* et développer une plus grande sympathie au sein de la population vis-à-vis du pouvoir royal¹. Dans les deux autres États étudiés, on retrouve à la

---

même époque cette volonté de valoriser les traditions locales dans le but de consolider le pouvoir royal (Victorian era) ou républicain (Troisième République, Thiesse, 1997).

Le Royaume de Bavière ne marque pas de progrès dans l’ancrage économique et politique de la Bavière au sein de l’Empire allemand. Il reste à l’écart de la Révolution industrielle, à part le nord de la Bavière et la ville de Munich. Il conserve un secteur agricole majeur et est dépourvu de ressources naturelles qui favoriseraient son développement industriel. Louis II de Bavière, connu pour ses châteaux baroques d’Herrenchiemsee, Linderhof et Neuschwanstein, s’intéresse en outre peu à la politique et laisse la Prusse prendre une certaine primauté. Il existe un projet de Confédération en 1850 alliant la Bavière à Hanovre, la Saxe et le Württemberg (Traité des quatre rois, Droz, 1994), mais la Prusse bat la Bavière en 1866 et organise l’Empire allemand en 1871. Ce dernier voit l’établissement d’un Parlement, qui concurrence directement le Bundesrat. L’exécutif fédéral reste toutefois à la charge des États fédérés et il n’existe pas de système financier fédéral (Hrbeck, 2003). La Bavière conserve au sein de l’Empire allemand son titre de Royaume ainsi que des particularismes. Elle subit cependant la politique agressive du chancelier Bismarck, notamment dans le domaine de la religion avec le Kulturkampf contre les Catholiques bavarois (Droz, 1994).

Au cours du 19ᵉ siècle, de nombreux stéréotypes se développent sur les Bavarois et qui soulignent leur caractère arriéré face à une Allemagne en pleine modernisation (Milosch, 2006). Ces stéréotypes se fondent en premier lieu sur l’importance du secteur agricole. La Bavière développe un « complexe d’infériorité » par rapport aux centres industriels du nord de l’Allemagne (Milosch, 2006). En 1925, l’agriculture bavaroise compte encore une main d’œuvre supérieure de 500.000 hommes à celle de l’industrie et de l’artisanat, alors que l’inverse se produit dès 1895 au niveau national (Schreyer, 1969). En 1950, 30% de la population active bavaroise est toujours employée dans l’agriculture. Les stéréotypes du caractère traditionnel des Bavarois se fondent aussi sur la culture baroque et sur la religion qui fait de la Bavière le seul État catholique de l’Empire allemand, en prenant la forme d’un

1 Appelés « droits réservés », il s’agit pour la Bavière de conserver son titre de Royaume, sa propre poste, ses chemins de fer, ses forces armées et ses services diplomatiques.
catholicisme particulièrement conservateur\(^1\). Aujourd’hui encore, deux tiers des Bavarois se déclarent Catholiques (67%), contre 23% de Protestants\(^2\).

La dynastie des Wittelsbacher s’écroule avec la défaite de l’Empire allemand en novembre 1918 et la fin de la première guerre mondiale. La continuité politique de la Bavière est immédiatement réaffirmée avec la proclamation de l’Etat libre de Bavière\(^3\) le 9 novembre 1918, même si un Soviet de la République est aussi constitué à Munich pendant un temps bref. Avec la proclamation de la République de Weimar, les principaux partis politiques bavarois, le Zentrum (Centre) et le Bayerische Volkspartei (BVP, Parti Populaire bavarois), obtiennent une représentation jamais égaleée par le biais du Parlement (Milosch, 2006). Pourtant, ils refusent de participer aux groupes politiques nationaux et critiquent le centralisme du système mis en place.

Dans ce contexte, Munich est le théâtre du putsch manqué du leader national-socialiste A. Hitler en 1923. Ce dernier obtient un soutien important auprès de la population bavaroise. Ce soutien se réduit cependant nettement une fois qu’il arrive au pouvoir en 1933 et qu’il met en place un système beaucoup plus centralisé et autoritaire que le précédent et supprime les particularismes bavarois (Milosch, 2006). Munich devient le centre de la propagande nazie avec des autodafés dès 1933, la construction du Temple des héros et autres monuments architecturaux à la gloire de l’idéologie nazie. Le premier camp de concentration est installé à Dachau en 1933, au nord de Munich. La ville de Nürnberg est considérée par A. Hitler comme la ville allemande par excellence en tant qu’ancienne ville impériale et lieu de déposition des insignes impériaux. Elle devient le lieu d’organisation des congrès du parti nazi (Reichsparteitage) et où sont proclamées les lois racistes dès 1935. Sous le troisième Reich, il existe une nette différence entre le sud et le nord de la Bavière en terme d’adhésion au nazisme. Le sud ne se démarque pas de la moyenne allemande mais la Franconie a été l’un de ses bastions les plus fervents (Mintzel, 1995).

\(^1\) En Bavière, on parle de l’Eglise catholique romaine, qui se caractérise par son conservatisme, à la fois dans la liturgie et dans les idées politiques et sociales (entretien avec un chercheur de l’Institut für Bayerische Geschichte en 2004).

\(^2\) 4% se déclarent d’autres religions. En 1950, près de 72% des Bavarois se déclaraient encore Catholiques, et 27% Protestants (net.lexikon, consulté en mai 2004).

\(^3\) Le titre d’Etat libre de Bavière est adopté pour souligner l’abolition de la Monarchie et est préféré au terme de République qui est étranger à la langue allemande (brochure de l’Etat de Bavière, 1997).
Du fait de cette importance de la Bavière sous le Troisième Reich, les villes bavaroises sont des cibles clés des armées alliées au cours de la seconde guerre mondiale et les villes de Nürnberg, Munich et Würzburg sont très majoritairement détruites. En particulier, la vision de la ville de Nürnberg en 1945 frappe les esprits en Allemagne. Détruite à 80%, alors que son château fort médiéval n’avait jamais été pris auparavant par une armée ennemie, Nürnberg symbolise l’anéantissement de l’Allemagne comme elle porte l’espoir de son renouveau à travers l’organisation des procès des criminels nazis en 1945-46. La Bavière est sous occupation américaine et réorganise son administration avant même la création de la RFA en 1949. Au sein de la RFA, elle conserve son titre d’État libre de Bavière, qu’elle est la seule à détenir parmi les Länder allemands jusqu’en 1990. L’histoire et l’organisation fédérale font de la RFA « a country without a centre » (Urwin, 1982b, p. 240).


L’après guerre voit aussi le développement de deux grandes entreprises en Bavière, Siemens et BMW, qui constituent peu à peu les piliers de deux secteurs majeurs de l’industrie régionale, l’automobile et l’électronique. Le fabricant électronique Siemens quitte la capitale allemande lors du Blocus de Berlin en 1948-49 et installe son siège social à Munich et Erlangen (Bourgeois, 2001). Quant à BMW, il s’agit à l’origine d’une entreprise produisant des avions, démantelée en 1945 pour fabriquer de l’électroménager. L’activité de l’entreprise reprend dans les années 50 dans l’automobile mais fait face à de grandes difficultés financières. En 1959, elle dépose le bilan et risque d’être rachetée par son concurrent allemand Daimler-Benz. L’État bavarois et la banque bavaroise de développement régional

1 Depuis la Réunification allemande, la Saxe et la Thuringe ont également ce titre.
Landesförderbank Bayern\(^1\) proposent d’importants crédits de liquidité pour soutenir l’effort de l’industriel Quandt qui décide de reprendre BMW. Au cours des années 60-70, le constructeur installe quatre usines de production automobile en Bavière, principalement dans des zones rurales comme à Landshut et Dingolfing. Il s’appuie sur les compétences d’une main d’œuvre locale composée de ce qui est dénommé des ouvriers paysans comme dans le cas breton. Le système d’emploi de BMW prévoit ainsi des adaptations entre le travail à la chaîne et les activités agricoles\(^2\).

La Bavière connaît alors une phase importante de croissance économique. Le PIB par habitant, qui ne correspond en 1950 qu’à 85% de la moyenne fédérale, augmente progressivement pour atteindre 87, 9% en 1960, 91, 3% en 1965, 92% en 1970 et 94, 9% en 1980. Au début des années 60, 10 des 11 districts qui ont le niveau de PIB par habitant le plus faible de la RFA se trouvent toujours en Bavière\(^3\) (Schlemmer et Woller, 2001). Du fait de ce retard économique et social, et favorisée par le critère démographique, la Bavière bénéficie fortement du Fonds fédéral de péréquation\(^4\).

Dans ce contexte, l’enquête européenne de 1968 déjà citée pour les deux autres régions montre qu’il existe un sentiment du déclin régional beaucoup moins fort en Bavière et Bade-Wurtemberg que dans les deux autres régions étudiées (16%), qui suit toutefois la moyenne nationale. Ce sentiment de déclin régional est notamment beaucoup moins élevé qu’en Rhénanie Westphalie où s’amorce le déclin final des industries lourdes (22%). Le sentiment de progrès suit la moyenne nationale, soit 35% (36% en moyenne nationale, tableau 17) :

\(^1\) Cette banque est créée en 1951 en tant qu’institution publique, dépendante du Ministère bavarois de l’Economie, pour soutenir la reconstruction et le développement économique de la Bavière.

\(^2\) Courrier International, n°724, 16-22/09/2004, « BMW a su préserver son pacte social » : « Le système comprend 300 formules différentes dont auparavant, il était prévu que les salariés issus du monde paysan puissent quitter la chaîne pour aller traire leurs vaches ».

\(^3\) 1 en Oberfranken, 4 en Oberpfalz et 5 en Niederbayern.

Tableau 17 : Sentiment de déclin régional et de progrès en Allemagne en 1967 (%).

<table>
<thead>
<tr>
<th>Allemagne de l'Ouest</th>
<th>En déclin</th>
<th>Qui se maintient</th>
<th>En progrès</th>
<th>NSP</th>
<th>Total</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Nord (Holstein, Hamburg, basse-Saxe, Bremen)</td>
<td>10</td>
<td>39</td>
<td>42</td>
<td>9</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Rhénanie-Westphalie</td>
<td>22</td>
<td>36</td>
<td>32</td>
<td>10</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Centre (Rhénanie-Palatinat, Sarre, Hesse)</td>
<td>14</td>
<td>34</td>
<td>37</td>
<td>15</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Sud (Bade, Wurtemberg, Bavière)</td>
<td>16</td>
<td>40</td>
<td>35</td>
<td>9</td>
<td>100</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : IUE (Archives Européennes).

Concernant les résultats de la deuxième enquête européenne de 1980 sur la perception des disparités socio-économiques présentées pour les deux autres régions, il existe une grande diversité au sein de la Bavière. La région d’Oberfranken, où sont implantées les industries traditionnelles (sidérurgie, porcelaine, textiles), se situe dans la même catégorie que le Nord Est de l’Angleterre et la Bretagne, à savoir celle où le pessimisme régional est le plus fort. En revanche, Oberbayern, Mittelfranken et Unterfranken correspondent à des régions où il existe moins de personnes en moyenne qui se plaignent de difficultés et il existe même une large minorité (28%) qui estime que la région va dans le bon sens et progresse.

Aujourd’hui, il existe un fort sentiment d’appartenance en Bavière. Le tableau 18 présente une partie des données de l’enquête de la Fondation Hanns-Seidel sur L’identité régionale en Bavière réalisée en 2003. A la question posée sur le sentiment d’appartenance à la localité,

1 Les sept régions bavaroises sont les suivantes : Oberbayern, Niederbayern, Oberpfalz, Oberfranken, Mittelfranken, Unterfranken, Schwaben.

région/districts, Bavière, Allemagne et Europe\(^1\), les personnes interrogées répondent de la manière suivante dans les sept régions administratives bavaroises\(^2\) :

### Tableau 18 : Sentiment d’appartenance territoriale par districts bavarois en 2003 (% de personnes très attachées ou attachées).

<table>
<thead>
<tr>
<th>Localité</th>
<th>Bavière</th>
<th>OB</th>
<th>Munich</th>
<th>NB</th>
<th>OP</th>
<th>OF</th>
<th>MF</th>
<th>UF</th>
<th>S</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Bavière</td>
<td>80</td>
<td>85</td>
<td>82</td>
<td>81</td>
<td>84</td>
<td>83</td>
<td>85</td>
<td>84</td>
<td>83</td>
</tr>
<tr>
<td>Région</td>
<td>84</td>
<td>91</td>
<td>85</td>
<td>82</td>
<td>84</td>
<td>84</td>
<td>85</td>
<td>87</td>
<td>84</td>
</tr>
<tr>
<td>RFA</td>
<td>72</td>
<td>70</td>
<td>71</td>
<td>63</td>
<td>70</td>
<td>76</td>
<td>74</td>
<td>76</td>
<td>79</td>
</tr>
<tr>
<td>Europe</td>
<td>52</td>
<td>45</td>
<td>67</td>
<td>46</td>
<td>49</td>
<td>46</td>
<td>51</td>
<td>52</td>
<td>50</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : Hanns-Seidel-Stiftung (2003) ; Oberbayern (OB), Niederbayern (NB), Oberpfalz (OP), Oberfranken (OF), Mittelfranken (MF), Unterfranken (UF), Schwaben (S).

Par rapport aux deux autres régions étudiées, le sentiment d’appartenance régionale à l’heure actuelle en Bavière est beaucoup plus fortement exprimé (80%) et il est supérieur au sentiment d’appartenance à la République Fédérale Allemande (72%), mais inférieur à celui local (84%). D’après cette enquête, il n’existe pas de grandes différences au sein de la Bavière entre les différentes régions, mis à part un attachement un peu moins fort à la Bavière en Franconie (77, 5% en moyenne, contre 80%). Une majorité de personnes se dit volontiers appartenir à l’Europe (52%).

Les résultats de cette enquête de 2003 indiquent aussi les réponses en ce qui concerne les traits « typiquement » bavarois aux yeux de la population bavaroise\(^3\). A la question ouverte « Was ist „typisch bayerisch“? – Qu’est-ce qui est typiquement bavarois? », les personnes interrogées répondent premièrement par le « Lebensart/ Art de vivre » à 70%, dont les « coutumes et traditions » (27%), les « costumes traditionnels » (27%), la « Fête de la Bière à Munich » (18%) et les « fêtes populaires et la musique populaire » (14%). Ces résultats

---

\(^1\) La question est la suivante : « Vous sentez-vous très attaché ou attaché à votre localité, région, Bavière, Allemagne et Europe ? » (traduction personnelle).

\(^2\) Les sept régions sont les suivantes : Oberbayern (OB), Niederbayern (NB), Oberpfalz (OP), Oberfranken (OF), Mittelfranken (MF), Unterfranken (UF), Schwaben (S). Les résultats pour la région d’Oberbayern sont représentés sans la ville de Munich.

soulignent donc un attachement fort aux traditions locales au sein de la population bavaroise, et notamment à son caractère festif, comme en Bretagne.

La deuxième réponse renvoie aux « gens » (53%), dont le « dialecte » (20%), le « bien être » (9%), les « autochtones » (6%) et la « foi » (6%). Dans la population bavaroise, l’entreprise BMW et le Parti CSU sont aussi définis comme des « enseignes » de ce qui est typiquement bavarois (13%, 3% chacun).

Ainsi, les régions Nord Est de l’Angleterre, Bretagne et Bavière présentent des histoires anciennes qui marquent à chaque fois une spécificité culturelle forte. Avant 1980, le positionnement géographique et économique par rapport aux centres nationaux et européen développe le sentiment de constituer une région périphérique. De nombreux stéréotypes stigmatisent la culture régionale depuis le 19è siècle et soulignent le retard économique régional par rapport au centre, ce qui renforce ce sentiment de constituer une périphérie. Le sentiment général est que ce n’est pas dans ces régions que se trouve le cœur du développement économique. La modernité se joue au niveau des Etats et pas des régions. Certains investisseurs industriels valorisent cependant parfois aussi la culture locale dans le cadre de leur stratégie d’implantation (Citroën, BMW).
Section 2 - Présentation institutionnelle et politique des trois régions.


1 - Le Nord Est de l'Angleterre.

Dans la région du Nord Est de l’Angleterre, il n’existe pas de spécificité institutionnelle par rapport aux autres régions anglaises, mais une spécificité politique forte.

Jusqu’à la politique de régionalisation initiée par le Gouvernement travailliste en 1997, le système du Royaume Uni instituait une organisation territoriale spécifique pour les nations écossaise, galloise et d’Irlande du Nord et une organisation unitaire et centralisée au sein de l’Angleterre (Menu, 2003). Le système politico-administratif anglais se caractérise en outre depuis la fin du 19è siècle par une Dual Politics (Bulpitt, 1983), à savoir un Gouvernement local autonome toléré et soutenu par un Gouvernement central plus enclin à s’occuper de High Politics, à savoir les affaires étrangères, la monnaie ou le commerce. Il existe de fait aujourd’hui « une séparation rigoureuse entre personnel politique national et personnel politique local, et entre ce dernier et les administrations locales, qui sont elles-mêmes différentes, à la fois par leur statut juridique et leur mode de fonctionnement, des administrations centrales » (Leruez, 2001).

Le niveau régional n’émerge quant à lui que lors de la création des Standard Regions en 1965, et qui donne à la Northern Region un statut identique à celui de l’ensemble des régions anglaises. Les frontières de la Northern Region incluent les comtés ouest de Cumberland et

---

1 Avant 1997, la question territoriale n’a concerné que les nations écossaise, galloise, puis d’Irlande du Nord. Une gestion territoriale se met en place dès 1886 en Ecosse avec l’instauration du Scottish Office (Bogdanor, 1999).

2 L’autonomie du Gouvernement local est affirmée dès 1832 avec le Great Reform Act et en 1835 avec la création des conseils locaux (Local councils, Local Government Act, 1835). Cette autonomie locale est confirmée dans les lois locales de 1888-1894 (Local Government Acts), notamment avec l’élection des conseils de comtés (County councils) en 1888.
Westmoreland, qui connaissent des problèmes identiques de reconversion industrielle mais qui sont aussi beaucoup plus marqués par le monde rural. Newcastle devient le siège principal des Bureaux des ministères en région sans être désignée officiellement capitale régionale. En 1997, les frontières administratives du Nord sont recentrées sur la North East Region, reprenant les délimitations historiques et économiques du foyer industriel.


En 1999, dans le cadre de la politique de régiealisation anglaise, le Gouvernement travailliste crée l’agence de développement économique régionale One NorthEast (ONE) et une Chambre régionale, rebaptisée North East Regional Assembly (NERA). Il n’existe aujourd’hui ni drapeau, logo ou hymne pour représenter la région. La fragmentation des collectivités locales demeure à travers l’existence de 25 autorités locales, dont trois municipalités (Newcastle, Sunderland et Middlesbrough), deux comtés (Northumberland et County Durham), huit autorités de district et 12 districts de comtés.


1 P. Mandelson a été Ministre de 1997 à 2002 mais a du démissionner pour cause de scandale financier. J. Leruez (2001, p.250) souligne à quel point il est étonnant qu’une ville comme Hartlepool, avec encore plus de 50% de travailleurs manuels, 20% de chômage en 1981 et encore 16% en 1991, élise depuis 1992 P. Mandelson, « le principal artisan de la victoire de 1997, mais qui (…) représente à lui seul ce qu’il y a de pire dans le nouveau labour : arrogance, vanité et goût pour la manipulation politique et médiatique ». « En 2001, il a obtenu un joli succès personnel avec près de 60% des voix, réduisant le swing en faveur des conservateurs à 0, 54% (alors que dans la circonscription (…) du Premier Ministre, le swing était de 4, 69%) et écrasant l’homme qui faisait trembler les gouvernements dans les années 70 et 80, Arthur Scargill, l’ancien président du syndicat des mineurs, qui se présentait sous l’étiquette de « socialiste travailliste » et qui n’obtenait que 900 voix ». 
défense des intérêts régionaux (chapitre 4, section 2). Enfin, face aux Dirigeants du New Labour à la tête du Gouvernement central depuis 1997, les élus locaux du Northern Labour Party s’en prennent à la politique gouvernementale quand elle néglige à leurs yeux les intérêts de la région, comme à nouveau, concernant la Devolution écossaise et galloise (chapitre 7, section 1).


Les médias régionaux relayent ce Mouvement. En mars 2002, la BBC North publie les résultats d’une enquête nationale sur le soutien apporté au Gouvernement régional au sein des régions anglaises3. Près des deux tiers de la population interrogée y sont favorables (63%) et moins d’un quart (23%) y est opposé4. Il existe de grandes différences parmi les régions anglaises, le soutien le plus fort venant des régions du nord de l’Angleterre (72%), c’est-à-dire Nord Est, Nord Ouest, Yorkshire et Humberside, et West Midlands (73%), et celui le moins fort venant des régions Sud Est (49%) et Est (55%). D’autres mouvements en faveur d’un

---

1 Ainsi dénommé dans la littérature anglaise, mais nous l’appellerons mouvement civil pour souligner qu’il est composé de représentants de la société civile.


4 Le reste des personnes interrogées se déclarent indécises (8%) ou sans opinion (6%).

Au niveau de la population, il existe des indicateurs contrastés de l’intérêt pour les questions politiques et en particulier concernant les enjeux régionaux. Le tableau 19 reprend les principaux résultats présentés par T. Casey (2002) en terme de « capital social » des régions Nord du Royaume Uni1:

**Tableau 19 : Indicateurs du capital social des régions au nord du Royaume Uni au cours des décennies 80 et 90 (%).**

<table>
<thead>
<tr>
<th>Indicateurs du capital social</th>
<th>UK</th>
<th>North</th>
<th>Yorkshire&amp;Humberside</th>
<th>North West</th>
<th>Scotland</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Participation élections générales</td>
<td>74,7</td>
<td>73,7</td>
<td>72,8</td>
<td>74,5</td>
<td>74,3</td>
</tr>
<tr>
<td>Participation élections locales</td>
<td>40,4</td>
<td>38,4</td>
<td>36,8</td>
<td>38,7</td>
<td>44,1</td>
</tr>
<tr>
<td>Participation élections européennes</td>
<td>34</td>
<td>32,5</td>
<td>30,6</td>
<td>30,3</td>
<td>35,8</td>
</tr>
<tr>
<td>Intérêt pour la politique</td>
<td>33,8</td>
<td>36,1</td>
<td>36,9</td>
<td>36,6</td>
<td>29,3</td>
</tr>
<tr>
<td>Lecture des journaux</td>
<td>66,5</td>
<td>62,2</td>
<td>60</td>
<td>66,3</td>
<td>79,4</td>
</tr>
<tr>
<td>Engagement parti politique</td>
<td>5,5</td>
<td>8,8</td>
<td>4,4</td>
<td>3,7</td>
<td>2,4</td>
</tr>
<tr>
<td>Confiance générale dans la société</td>
<td>43,2</td>
<td>34,9</td>
<td>39,9</td>
<td>41,5</td>
<td>46,6</td>
</tr>
<tr>
<td>Confiance gouvernement central</td>
<td>26,7</td>
<td>22</td>
<td>24,3</td>
<td>24,5</td>
<td>27</td>
</tr>
<tr>
<td>Confiance gouvernement local</td>
<td>29,1</td>
<td>23</td>
<td>25,6</td>
<td>25,2</td>
<td>28,8</td>
</tr>
</tbody>
</table>


Le tableau présente trois séries d’enseignements sur l’intérêt pour les questions politiques, et en particulier concernant la région, exprimé par la population du Nord Est de l’Angleterre. Premièrement, la participation aux élections politiques dans la région Nord/Nord Est est en dessous de la moyenne, quelque soit le type d’élection, mais dans le même temps, le Nord Est


de l’Angleterre n’est pas le cas le plus atypique puisque le Yorkshire connaît des taux encore plus faibles. C’est pour les Élections Générales que l’écart est le moins important avec la moyenne du Royaume-Uni au cours des décennies 80 et 90, soit 73, 7%, contre 74, 7% au Royaume-Uni. Lors des élections locales, le taux régional est de 38, 4%, alors qu’il figure au-delà des 40% au Royaume-Uni, avec une avant dernière position devant le Yorkshire2. Aux Élections Européennes, le taux de participation de la Région Nord est de 32, 5% contre 34% pour le Royaume-Uni, tout en faisant mieux que l’ensemble des régions du Nord de l’Angleterre3.

Deuxièmement, la région du Nord de l’Angleterre obtient en revanche de bons scores dans l’engagement civique/politique, à travers l’intérêt exprimé pour la politique (36, 1% contre 33, 8% dans la moyenne britannique) et dans la lecture des journaux (62, 2% contre 66, 5%, ce résultat étant « gonflé » par Londres et l’Écosse)4. Les personnes interrogées témoignent en outre d’un engagement plus fort dans un parti politique, soit 8, 8% contre 5, 5% de moyenne au Royaume Uni, mais ce qui reste une participation très faible. On peut ajouter le taux régional de syndicalisation qui se situe à 39%, soit 10 points de plus que la moyenne britannique5.

Enfin, la région Nord connaît les scores de confiance sociale et politique les plus faibles du Royaume-Uni. Ainsi, seulement 34, 9% des personnes interrogées disent accorder leur confiance aux gens en général (most people), contre 43, 2% au Royaume-Uni. Il existe une nette différence avec les régions Yorkshire (39, 9%), Nord Ouest (41, 5%) et Écosse (46, 6%)6. Seules 22% des personnes interrogées donnent leur confiance au Gouvernement central (contre 26, 7% en moyenne britannique). L’écart se creuse encore concernant la

6 Ces scores correspondent à la moyenne des réponses « most people can be trusted » à la question : « Generally speaking would you say that most people can be trusted or that you can’t be too careful dealing with other people?". Sources : World Values Survey, 1990; British Social Attitudes, 1998.
confiance au Gouvernement local, qui n’est que de 23% (contre 29,1%)\(^1\). Pour les deux derniers indicateurs, l’écart est de plus de deux points avec les autres régions du nord de l’Angleterre. La région Nord arrive ainsi nettement en dernière position dans l’index de capital social régional établi par T. Casey (2002, p. 71)\(^2\).

D’après cette enquête, il existe donc dans le Nord Est de l’Angleterre une défiance beaucoup plus forte vis-à-vis de la société, du Gouvernement central et du Gouvernement local, atténuée par un engagement syndical et politique plus fort. Les résultats de cette enquête constituent des indicateurs importants pour étudier en quoi la référence à la région devient une source de confiance collective au cours des décennies 80-90.

2 - La Bretagne.

En Bretagne, il n’existe pas non plus de statut politique et institutionnel régional particulier par rapport aux autres régions françaises, mais un ensemble d’indicateurs soulignant une spécificité politique régionale.

La Région Bretagne forme l’échelon institutionnel territorial le plus récent, constitué après les Départements et les Communes\(^3\). Ses frontières administratives sont définies dans un premier temps en 1941 par le Gouvernement de Vichy autour des Départements d’Ille-et-Vilaine, Côtes d’Armor, Finistère et Morbihan et excluant le Département de la Loire-Atlantique et la Ville de Nantes, capitale historique du Duché de Bretagne. Ces délimitations sont ensuite reprises lors de la création de la *Commission de Développement Economique Régionale*.

---


\(^2\) Cet index est réalisé à partir des variables de l’engagement civique (participation aux élections locales, lecture des journaux, participation civique, intérêt dans la politique), la confiance (confiance sociale, confiance politique, score de coopération civique) et l’engagement associatif (Casey, 2002).

\(^3\) En 1790 sont créés les Départements, permettant un contrôle centralisé, à l’aide des préfets institués à leur tête, du territoire français. La loi municipale d’avril 1884 instaure l’égalité entre les Communes et divise le pouvoir entre un Maire et une assemblée délibérante, le Conseil Municipal. La Constitution de la Cinquième République (1958) garantit le principe de libre administration des collectivités locales par des conseils élus et sous le contrôle de l’Etat.

**Carte 9 : Carte administrative de la Bretagne.**

En 1982, les lois de décentralisation font des régions des collectivités territoriales à part entière, dotées de deux assemblées. Un Conseil Régional, qui est élu au suffrage universel direct à partir de 1986, constitue l’assemblée politique. Le Président du Conseil Régional dirige les affaires de la Région. La deuxième Assemblée, le Comité Économique et Social Régional (CESR) représente la société civile organisée et joue un rôle de conseiller important (Fournis, 2006).

---

Il existe un drapeau breton, le *Gwenn ha du*, hissé en tête de multiples manifestations régionales depuis les années 30 jusqu'à devenir aujourd'hui l'émblème proposé pour la Bretagne sur les futures plaques d'immatriculation\(^1\).

**Illustration 2 : Le drapeau Gwenn ha du.**

![Gwenn ha du](breizh.eurominority.org)


La Bretagne développe en revanche une spécificité politique marquée par trois traits principaux. Premièrement, plusieurs mouvements régionalistes, voire séparatistes terroristes,

\(^1\) Décision du Conseil Régional de Bretagne de janvier 2007 de proposer au Ministère de l’Intérieur français le *gwenn ha du* comme emblème régional pour les nouvelles plaques d’immatriculation en 2008. L’idée a été lancée par le Gouvernement français d’apporter un symbole régional à côté du numéro d’immatriculation qui n’indiquera plus en 2008 la provenance départementale mais sera un numéro attribué à vie. La décision du Conseil Régional de Bretagne a été prise à l’unanimité de l’Assemblée régionale (site internet Conseil Régional de Bretagne, consulté en janvier 2007).


\(^3\) Le Guennec (P.), op. cit.
regroupés sous le terme d’*Emsav*\(^1\) se développent au cours du 20\è siècle. L’origine des mouvements régionalistes bretons se trouve dans le *celtisme*, mouvement littéraire proche du romantisme qui s’affirme au milieu du 19\è siècle. À partir des années 1880, le celtisme fusionne avec la doctrine politique du *pangermanisme* et voit certains mouvements, comme le mouvement politique *Breizh Atao* (*Bretagne toujours*), adhérer à la distinction raciste entre le *nordisme*, auquel se rattachait le celtisme, et le *latinisme*\(^2\). L’entre-deux-guerres est marqué par le développement de mouvements nationalistes bretons. Au cours de la seconde guerre mondiale, certains de ces mouvements collaborent avec le Régime de Vichy ou avec l’occupant nazi, disqualifiant le régionalisme politique breton après 1945 (Denis, 2002, cité in Pasquier, 2004).


Deuxièmement, la valeur politique dominante en Bretagne au niveau local et régional et au cours des décennies 80 et 90 est celle du centrisme, c’est-à-dire le positionnement de la majorité des élus politiques au centre des partis politiques nationaux de droite comme de gauche (Loughlin, 2003). De 1986 à 2004, la Région est dominée par une majorité de droite RPR/UMP, qui devient de plus en plus faible au fil des mandatures, jusqu’à ce que la liste d’*Union de Gauche* emporte les élections régionales en mars 2004 (*tableau 20*). Cette liste

---

\(^1\) *Emsav* vient de la racine bretonne *sav*, qui signifie se relever, se tenir debout (Denis, 2001b) ou « soulèvement » (P. Le Guennec, op. cit).

\(^2\) Le Guennec (P.), op. cit.
d’Union de Gauche réunit, outre le PS, PC, Verts, PRG, le Parti régionaliste UDB qui obtient ainsi pour la première fois des sièges au sein de l’Assemblée régionale.

### Tableau 20 : Les résultats aux élections régionales en Bretagne de 1986 à 2004 par grandes tendances politiques (%).

<table>
<thead>
<tr>
<th>Année</th>
<th>Droite</th>
<th>Gauche</th>
<th>Président Région</th>
<th>Coalitions régionales</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1986</td>
<td>45</td>
<td>34</td>
<td>Yvon Bourges (RPR)</td>
<td>RPR-UDF-Divers droite</td>
</tr>
<tr>
<td>1992</td>
<td>41</td>
<td>22</td>
<td>Yvon Bourges (RPR)</td>
<td>RPR-UDF-Divers droite</td>
</tr>
<tr>
<td>1998</td>
<td>38</td>
<td>34</td>
<td>Josselin de Rohan (RPR/UMP)</td>
<td>RPR-UDF-Divers droite</td>
</tr>
<tr>
<td>2004</td>
<td>26</td>
<td>57</td>
<td>Jean-Yves Le Drian (PS)</td>
<td>PS-PC-Verts-PRG-UDB</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : base de donnée de l’OIP sur internet.

Lors du premier tour de l’élection présidentielle d’avril 2007, la Bretagne vote plus fortement que la moyenne nationale pour le candidat centriste F. Bayrou (22,1% contre 18,8% en France métropolitaine)\(^1\). La Bretagne se démarque en outre de l’ensemble de la France par le faible pourcentage de vote aux extrêmes, à gauche comme à droite (Weisbein, 1995). Par ailleurs, les Bretons votent régulièrement nettement en faveur de l’Europe. La Bretagne réalise ainsi un des meilleurs scores du oui en France lors du Référendum sur le Traité de Maastricht en 1992, avec près de 60% contre 51% pour la France. Lors du Référendum sur la Constitution Européenne de mai 2005, la Bretagne vote en sa faveur à 50,9%, contre 54,6% de non dans le reste de la France.

On peut enfin noter que la Bretagne se détache des autres régions françaises par son civisme lors des rendez-vous électoraux régionaux et nationaux. Concernant l’élection régionale de 1998, le taux de participation a été en Bretagne de près de 59%, contre 58% en moyenne nationale\(^2\). Lors du premier tour des Présidentielles de 2002, le taux d’abstention n’a été que de 24,9% en Bretagne pour une moyenne nationale de 27,2%. Lors du premier tour des Législatives de 2002, il n’a été que de 32,3% en Bretagne contre 34,9% en France\(^3\).

\(^1\) Lors du premier tour des Législatives de juin 2007, le Parti MoDem de F. Bayrou obtient en Bretagne 8,9% des suffrages exprimés, contre 7,7% en France métropolitaine.


\(^3\) Ouest France, 22/01/2003, d’après une enquête INSEE de 2003.
Troisièmement, concernant l’attitude de la population bretonne par rapport aux questions régionales, on constate « à la fois une volonté d’accroître le pouvoir régional mais aussi celle de maintenir le contrôle de l’État sur le budget régional. Dans l’enquête annuelle de l’OIP de 1999, les résultats concernant la question du choix de l’unité administrative et politique d’avenir entre le Département et la Région indiquent que cette dernière est nettement en tête (69% contre 23% pour le Département)¹.

**Tableau 21 :** Le point de vue de la population bretonne concernant la décentralisation en 2003².

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Côtes d’Amor</th>
<th>Finistère</th>
<th>Ille et Vilaine</th>
<th>Morbihan</th>
<th>Total</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td><strong>Il faut revenir en arrière</strong></td>
<td>15%</td>
<td>17%</td>
<td>9%</td>
<td>12%</td>
<td>13%</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Il faut en rester à l’état actuel</strong></td>
<td>28%</td>
<td>20%</td>
<td>30%</td>
<td>28%</td>
<td>26%</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Il faut aller un peu plus loin</strong></td>
<td>25%</td>
<td>25%</td>
<td>28%</td>
<td>29%</td>
<td>27%</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Il faut l’amplifier largement</strong></td>
<td>19%</td>
<td>18%</td>
<td>18%</td>
<td>15%</td>
<td>17%</td>
</tr>
<tr>
<td>NSP</td>
<td>14%</td>
<td>20%</td>
<td>15%</td>
<td>18%</td>
<td>17%</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Total</strong></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Total %</strong></td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Total Effectif</strong></td>
<td>188</td>
<td>286</td>
<td>296</td>
<td>220</td>
<td>998</td>
</tr>
</tbody>
</table>


En 2003, l’enquête du quotidien régional *Ouest France* montre que 44% des sondés sont favorables à une nouvelle étape de la décentralisation (27+17), contre 39% qui estiment le contraire (26+13). Il n’existe pas de différence entre les Départements. Il faut noter qu’une forte minorité ne souhaite pas s’exprimer sur cette question (jusqu’à 20% dans le Finistère).

---

¹ 8% ne se prononcent pas. Enquête annuelle de *l’Observatoire Interrégional du Politique*, réalisée auprès d’un échantillon de 702 personnes âgées de 18 ans et plus, représentatif des habitants de la Région Bretagne, selon la méthode des quotas, du 8 au 14 septembre 1999 par téléphone.

² Texte de la question : « Selon vous, en ce qui concerne la décentralisation qui a commencé au début des années 80, faut-il revenir en arrière, en rester à l’état actuel, aller un peu plus loin ou l’amplifier largement ? ». Sondage réalisé par le quotidien *Ouest France*, avec le soutien du Conseil Régional de Bretagne, auprès d’un échantillon représentatif de 1.000 Bretons, le 30 juin 2003, par téléphone, selon la méthode des quotas.
Tableau 22 : Le souhait de la population bretonne concernant le renforcement de l’autorité de l’État en 2003

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Côtes d’Armor</th>
<th>Finistère</th>
<th>Ile et Vilaine</th>
<th>Morbihan</th>
<th>Total</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Oui, tout à fait</td>
<td>21%</td>
<td>16%</td>
<td>18%</td>
<td>15%</td>
<td>17%</td>
</tr>
<tr>
<td>Oui, plutôt pas</td>
<td>32%</td>
<td>29%</td>
<td>31%</td>
<td>33%</td>
<td>31%</td>
</tr>
<tr>
<td>Non, plutôt pas</td>
<td>20%</td>
<td>26%</td>
<td>22%</td>
<td>25%</td>
<td>24%</td>
</tr>
<tr>
<td>Non, pas du tout</td>
<td>15%</td>
<td>20%</td>
<td>20%</td>
<td>15%</td>
<td>18%</td>
</tr>
<tr>
<td>NSP</td>
<td>12%</td>
<td>9%</td>
<td>12%</td>
<td>11%</td>
<td>11%</td>
</tr>
<tr>
<td>Total</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
<td>100%</td>
</tr>
<tr>
<td>Total Effectif</td>
<td>188</td>
<td>296</td>
<td>296</td>
<td>220</td>
<td>998</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : Ouest France

L’enquête du quotidien régional Ouest France montre en outre que 48% des personnes interrogées se disent favorables à un renforcement de l’autorité de l’État, et 17% y étant même très favorables, contre 42% qui n’y sont pas vraiment favorables, et 18% pas du tout. Les partisans d’un renforcement du rôle de l’État sont majoritaires. Ces résultats de sondage soulignent qu’il existe des clivages importants au sein de la population bretonne au sujet de la régionalisation.

3 - La Bavière.

La Bavière connaît un statut institutionnel et politique particulier, qui la distingue à la fois des deux autres régions étudiées mais aussi des autres Länder allemands.

Premièrement, la Bavière se différencie du Nord Est de l’Angleterre et de la Bretagne par l’existence, dans le cadre du système fédéral allemand, d’un Gouvernement régional dirigé par un Ministerpräsident désigné tous les quatre ans lors des élections régionales. Le Gouvernement régional dispose d’une administration propre dirigée par un Regierungspräsident, le chef de l’administration du Land, qui est nommé par le Ministre Président. En Bavière, il peut s’appuyer sur la tradition étatique du fait de la longévité de l’État bavarois et du développement d’une culture administrative centralisée à laquelle est

1 Texte de la question : « Selon vous, aujourd’hui, faut-il renforcer l’autorité de l’État ? ». Sondage réalisé par le quotidien Ouest France, avec le soutien du Conseil Régional de Bretagne, auprès d’un échantillon représentatif de 1.000 Bretons, le 30 juin 2003, par téléphone, selon la méthode des quotas.

2 Le Préambule de la Constitution bavaroise fait référence à l’État de Bavière „vieux de 1.000 ans“ (Sutherland, 2001).
Montgelas écrit : « Un des plus grands défauts de l’administration Bavaroise consiste dans l’organisation défecctueuse du Ministère. La distribution exacte des Départements, si utile au maintien de l’ordre et sans laquelle il n’y a pas de marche régulière dans les affaires, y est absolument inconnue. La plupart des Ministres ne siégent au Conseil que pour la forme. Le Chancelier est proprement le seul travailleur. C’est à lui que tout est renvoyé. Je prépare et expédie seul les objets dont le Souverain s’est réservé la décision. Cet arrangement bon pour le moyen âge où la simplicité de la manipulation facilitait et abrégeait le travail des Agents du Gouvernement n’est plus de raison aujourd’hui que les formes sont devenues plus compliquées. Il en résulte que ce Ministre incapable de suffire à une besogne qui surpasse les forces humaines est obligé de s’en rapporter à des subalternes presque toujours imparfaitement instruits, très souvent corrompus. Plus d’une fois de simples copistes ont prononcé au dernier ressort sur le bonheur ou le malheur d’une famille respectable. On remédierait facilement à cet inconvénient majeur si on se déterminait à faire une distribution raisonnée des Départements en séparant les objets qui par leur nature ne sont pas susceptibles d’être réunis, en définissant exactement les bornes que ne serait permis à aucune de ces subdivisions de passer, en substituant aux êtres de parade qui ont figuré jusqu’ici… »

Source : La France et la Bavière (Staatliche Archive Bayerns, 2000).
Montgelas fut Ministre de la Bavière de 1799 à 1817 et joua un rôle clé dans la création d’une administration étatique bavaroise moderne. De cette époque date la division administrative de la Bavière en sept *Regierungsbezirke* ou districts qui, aujourd’hui, accompagnée d’une fragmentation territoriale limitée\(^1\), contribue à l’affirmation d’un *Etat centralisé* bavarois.

**Carte 10 : Carte administrative de la Bavière.**

Dès le 19ème siècle, l’administration bavaroise est composée de fonctionnaires très qualifiés, libéraux et anti-cléricals (Mintzel, 1995). Il s’agit alors de développer un contrepoids face à l’Église catholique qui possède jusqu’au 20ème siècle plus de 50% des terres bavaroises et développe un discours conservateur, voire passéiste. Le concept de liberalitas Bavariae souligne cette tradition bavaroise d’un pouvoir libéral pour contrebalancer le pouvoir de...

Illustration 4 : L’écusson bavarois.

Source : Etat de Bavière.

Enfin, en lien avec son statut d’État Libre, la Bavière dispose de sa propre Cour Constitutionnelle et d’un Sénat hérité du système mis en place par le Royaume de Bavière mais qui est supprimé par référendum en 2000 (Bourgeois, 2001).

1 L’intellectuel de gauche bavarois C. Amery explique en 1990 le concept de liberalitas Bavariae : « La Bavière a été longtemps gouvernée de manière libérale; c’était, par exemple, pour le Comte de Montgelas et ses successeurs, une manière d’introduire les Lumières de manière discrétionnaire. La mainmise des conservateurs („Schwarzen“) sur l’appareil bureaucratique a commencé bien plus tard, après 1905 puis plus fortement après 1945. Dans le catholicisme bavarois, il y a eu pendant longtemps un esprit d’opposition, de résistance, contre ceux „de la haut“. (…) Jusqu’en 1920-25, l’équilibre des forces était à peu près maintenu en Bavière. D’un côté il y avait un populisme conservateur à moitié dans l’opposition, de l’autre, des pouvoirs publics dominés soit par les conservateurs, les aristocrates ou les gens de gauche. La construction d’ensemble était nommée liberalitas Bavariae » (traduction personnelle).

2 L’hymne bavarois est inventé au 19e siècle. C’est à partir de la visite d’État de la Reine d’Angleterre Elisabeth II en mai 1965 qu’il retentit de nouveau lors des visites officielles (Gelberg, 2003a).

3 A partir de 1946, le Sénat est composé de 60 représentants des organisations sociales, économiques et religieuses bavaroises. En 2000, le Parti des Verts bavarois obtient le soutien populaire nécessaire à l’organisation d’un référendum posant la question de la pertinence de cette institution. Les électeurs...
L’élément central de la spécificité institutionnelle et politique bavaroise, à la fois par rapport au Nord Est de l’Angleterre, la Bretagne et par rapport au reste de l’Allemagne, est l’existence d’un Parti régionaliste, la Christlich-Soziale Union (CSU), qui marque la domination de la valeur politique conservatrice en Bavière. La CSU est fondée en 1946, suivant la tradition de défense des intérêts régionaux des partis politiques bavarois existant sous l’Empire allemand, puis sous la République de Weimar. Elle est en concurrence sur ce champ d’action avec le Bayern Partei, qui est recréé à la même époque, mais dont la base électorale s’écroule au cours des années 50 (Gelberg, 2003b). Dans la ligne de la revendication des particularismes bavarois en 1871 et 1918, la CSU vote contre la Loi Fondamentale en 1949, jugeant qu’elle n’est pas suffisamment fédérale.


rejettent la proposition de maintenir le Sénat pour des raisons d’« inefficacité » (entretien avec un responsable de la fondation Hanns-Seidel, proche de la CSU, en 2004).


page 163
Tableau 23 : Les résultats des élections bavaroises depuis 1946 (en %).

<table>
<thead>
<tr>
<th>Année</th>
<th>CSU</th>
<th>SPD</th>
<th>Verts</th>
<th>FDP</th>
<th>Autres</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1946</td>
<td>52,3</td>
<td>28,6</td>
<td>-</td>
<td>5,7</td>
<td>13,5</td>
</tr>
<tr>
<td>1950</td>
<td>27,4</td>
<td>28,0</td>
<td>-</td>
<td>7,1</td>
<td>37,5</td>
</tr>
<tr>
<td>1954</td>
<td>38,0</td>
<td>28,1</td>
<td>-</td>
<td>7,2</td>
<td>26,7</td>
</tr>
<tr>
<td>1958</td>
<td>45,6</td>
<td>30,8</td>
<td>-</td>
<td>5,6</td>
<td>18,0</td>
</tr>
<tr>
<td>1962</td>
<td>47,5</td>
<td>35,3</td>
<td>-</td>
<td>5,9</td>
<td>11,3</td>
</tr>
<tr>
<td>1966</td>
<td>48,1</td>
<td>35,8</td>
<td>-</td>
<td>5,1</td>
<td>11,0</td>
</tr>
<tr>
<td>1970</td>
<td>56,4</td>
<td>33,3</td>
<td>-</td>
<td>5,6</td>
<td>4,7</td>
</tr>
<tr>
<td>1974</td>
<td>62,1</td>
<td>30,2</td>
<td>-</td>
<td>5,2</td>
<td>2,5</td>
</tr>
<tr>
<td>1978</td>
<td>59,1</td>
<td>31,4</td>
<td>-</td>
<td>6,2</td>
<td>3,3</td>
</tr>
<tr>
<td>1982</td>
<td>58,3</td>
<td>31,9</td>
<td>4,6</td>
<td>3,5</td>
<td>1,7</td>
</tr>
<tr>
<td>1986</td>
<td>55,8</td>
<td>27,5</td>
<td>7,5</td>
<td>3,8</td>
<td>5,4</td>
</tr>
<tr>
<td>1990</td>
<td>54,9</td>
<td>26,0</td>
<td>6,4</td>
<td>5,2</td>
<td>7,5</td>
</tr>
<tr>
<td>1994</td>
<td>52,8</td>
<td>30,0</td>
<td>6,1</td>
<td>2,8</td>
<td>8,2</td>
</tr>
<tr>
<td>1998</td>
<td>52,9</td>
<td>28,7</td>
<td>5,7</td>
<td>1,7</td>
<td>11,0</td>
</tr>
<tr>
<td>2003</td>
<td>60,7</td>
<td>19,6</td>
<td>7,7</td>
<td>2,6</td>
<td>9,4</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : Statistiques de l’État de Bavière (statistik.bayern.de).

Les succès électoraux de la CSU soulignent une confiance forte de la population dans les capacités de ce Parti et du Gouvernement régional à défendre les intérêts bavarois, constituant un élément important en termes de capital social régional. D’après l’enquête de la fondation Hanns-Seidel de 2003, 48% des personnes interrogées estiment que parmi les principales raisons qui font que la Bavière est aujourd’hui « en tête » en Allemagne, il y a en premier lieu la politique, à savoir la politique en général et la constance politique (17%), la CSU et particulièrement E. Stoiber et F-J. Strauß (14%), la politique économique (13%) et le Gouvernement bavarois (7%)1. La Bavière ne se distingue pas en revanche de la moyenne allemande concernant le taux de participation aux élections régionales (69, 6% en 1998)2.

Malgré ce solide ancrage à la tête du Gouvernement bavarois et cette stratégie de défense des intérêts bavarois, la CSU ne développe pas de discours indépendantiste, soutenue sur ce point par la majorité de la population bavaroise. Le tableau 24 reprend les résultats de l’enquête de

---

2 Données in Comité des Régions (2001).
la fondation Hanns-Seidel de 2003 concernant l’opinion des Bavarois quant à une indépendance plus forte de la Bavière, selon leur appartenance régionale\(^1\) :

**Tableau 24 : Expression du souhait d’une autonomie plus forte de la Bavière en 2003 (%).**

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Bavière</th>
<th>OB</th>
<th>Munich</th>
<th>NB</th>
<th>OP</th>
<th>OF</th>
<th>MF</th>
<th>UF</th>
<th>S</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Oui</td>
<td>24</td>
<td>32</td>
<td>15</td>
<td>35</td>
<td>25</td>
<td>23</td>
<td>25</td>
<td>19</td>
<td>21</td>
</tr>
<tr>
<td>En partie</td>
<td>33</td>
<td>30</td>
<td>32</td>
<td>37</td>
<td>38</td>
<td>41</td>
<td>33</td>
<td>32</td>
<td>29</td>
</tr>
<tr>
<td>Non</td>
<td>38</td>
<td>32</td>
<td>46</td>
<td>27</td>
<td>32</td>
<td>33</td>
<td>41</td>
<td>40</td>
<td>47</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Source : Hanns-Seidel Stiftung (2003)\(^2\).

Les résultats montrent qu’une majorité de Bavarois ne souhaite pas une plus forte autonomie d’action de la Bavière. Les habitants des districts de Niederbayern (NB : 35%) et d’Oberbayern (OB : 32%) le revendiquent le plus. En revanche, ceux de Schwaben (S : 47%) ainsi que de Munich (46%) le rejettent le plus fortement. À une autre question proposant de « faire de la Bavière un État indépendant » du type de l’Autriche, on obtient les résultats suivants :

**Tableau 25 : Souhait d’un État indépendant bavarois en 2003 (%).**

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Bavière</th>
<th>OB</th>
<th>Munich</th>
<th>NB</th>
<th>OP</th>
<th>OF</th>
<th>MF</th>
<th>UF</th>
<th>S</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Oui</td>
<td>17</td>
<td>27</td>
<td>9</td>
<td>27</td>
<td>20</td>
<td>13</td>
<td>15</td>
<td>16</td>
<td>16</td>
</tr>
<tr>
<td>En partie</td>
<td>21</td>
<td>22</td>
<td>15</td>
<td>24</td>
<td>23</td>
<td>26</td>
<td>23</td>
<td>28</td>
<td>17</td>
</tr>
<tr>
<td>Non</td>
<td>56</td>
<td>48</td>
<td>65</td>
<td>43</td>
<td>50</td>
<td>58</td>
<td>61</td>
<td>46</td>
<td>65</td>
</tr>
</tbody>
</table>


Les résultats de la question sur l’indépendance de la Bavière soulignent un rejet net de la part de la population bavaroise. Le plus grand rejet est exprimé par les habitants de Munich (65%), Schwaben (S : 65%) et Mittelfranken (MF : 61%). Les habitants d’Oberbayern (OB : 27%) et

\(^1\) Question posée : « Etes-vous favorable à une plus grande autonomie (Unabhängigkeit) de la Bavière ? » (traduction personnelle). Rappel : les sept régions sont Oberbayern (OB), Niederbayern (NB), Oberpfalz (OP), Oberfranken (OF), Mittelfranken (MF), Unterfranken (UF), Schwaben (S). Les résultats pour la région d’Oberbayern sont présentés sans ceux de la ville de Munich.

\(^2\) Le total des résultats ne correspond pas à 100 car il manque les résultats des personnes qui ne se sont pas prononcées sur cette question.
de Niederbayern (NB : 27%) se montrent les plus favorables à cette idée, mais sont encore très minoritaires.

Ainsi, il existe une nette différence entre, d’une part, la Bavière avec sa tradition étatique, son Gouvernement autonome dans son action et son Parti qui défend ses intérêts au-delà des frontières régionales et, d’autre part, les deux autres régions qui ne présentent aucun de ses instruments d’autonomie par rapport aux États.

Il existe cependant dans les trois régions une spécificité politique régionale forte et une continuité au pouvoir des Partis et/ou des valeurs politiques qui sont des marqueurs de la culture de chacune des trois régions.
Section 3 - Présentation économique et sociale des trois régions.

Du fait du retard économique et social ressenti par rapport au centre politique et économique national, voire européen, des mobilisations économiques régionales se mettent déjà en place avant 1980 et prennent la forme de lobbying territoriaux dirigés vers le pouvoir central. L’identité régionale est alors utilisée pour rassembler les acteurs et/ou souligner l’image de périphérie de la région pour impulser la mobilisation. La situation économique évolue quant à elle différemment au cours des décennies 80 et 90 dans les trois régions, le niveau du développement économique et le rythme de croissance soutenu de la Bavière contrastant fortement avec le déclin industriel du Nord Est de l’Angleterre et la relative bonne santé de la Bretagne.

1 - Le Nord Est de l’Angleterre.


Arrivé à la tête du Gouvernement en 1964, le Premier Ministre travailliste H. Wilson crée des Regional Economic Planning Councils dans les régions anglaises. D’après J. Cousins et al. (1974), la région connaît ainsi entre les années 20 et 70 « six décennies de tripartisme... »
régional » entre autorités locales, fonctionnaires centraux en région et partenaires sociaux (patronat, syndicat). Selon ces auteurs, il existe en effet une forte continuité entre le NEDB créé en 1935 (ce chapitre, section 1), les NEDC et NEPC des années 60, à la fois concernant les objectifs poursuivis, les responsables de ces organisations¹, le rôle joué par le Gouvernement et les principaux intérêts qui y sont représentés.

A la différence du NEDC qui s’appuie sur 11 Local Planning Authorities et une minorité de représentants de Députés, du patronat et des syndicats, le NEPC couvre l’ensemble de la Northern Region et est défini par le Gouvernement comme jouant un rôle direct dans sa politique régionale, en tant qu’organe de consultation (Cousins et al., 1974). A sa tête, le Maire travailliste de Newcastle T. Dan Smith tente de s’imposer comme le leader d’une cause visant à renforcer le niveau d’action régionale par rapport aux autorités locales. Dès 1966, il cherche à rassembler autour du sentiment d’une communauté régionale (people of the North) activé par celui de la nécessité du changement par rapport aux enjeux industriels :

« We feel that we must emphasise the role of the people of the region themselves in bringing about the changes that are needed to ensure a prosperous North. (...) There must be changes in the accepted traditional working habits of the region, and, above all, changes in the attitude of resistance to new ideas and concepts. Many of these changes will not be easy to accept; this is the challenge which faces the people of the North. (...) We cannot legitimately seek support elsewhere unless we demonstrate our willingness to help ourselves” (NEPC, 1966).

T. Dan Smith valorise le nouveau rôle de concertation du NEPC dans le cadre de la politique régionale du Gouvernement et s’appuie sur les aides promises par celui-ci, en particulier dans le cadre du Plan Hailsham, pour soutenir le niveau régional comme lieu d’action dans le domaine industriel. Le NEPC doit constituer selon lui le lien principal entre autorités locales et Gouvernement central (Anderson, 1992). Enfin, il veut faire de Newcastle la Brasilia of the North (British Council, 1999), c’est-à-dire construire ex-nihilo une véritable capitale régionale

du nord de l’Angleterre. Il n’existe pas de revendication d’une représentation démocratique régionale. Au contraire, un consensus s’impose pour dire que celle-ci nuirait à la poursuite de l’intérêt commun de la reconversion industrielle (Cousins et al., 1974) en ce qu’elle réactiverait les rivalités locales.

Rapidement, plusieurs difficultés se font jour dans la poursuite de cette cause régionale. Premièrement, T. Dan Smith tombe au début des années 70 à la suite des scandales de corruption (The Poulson Case, 1973) qui le discréditent à jamais de la scène politique. Deuxièmement, une concurrence s’installe entre le NEDC et le NEPC. Troisièmement, les autorités locales tentent de préserver au mieux leur compétence économique. Dès la création du NEPC, elles créent le North Regional Planning Council (NRPC) pour protéger leur pouvoir d’aménagement du territoire. Elles créent aussi au début de la décennie 60 le North of England Councils’ Association (NECA) pour faire entendre leur voix au niveau régional. Au nom du principe selon lequel les difficultés économiques et sociales sont spécifiques à une localité, marquée le plus souvent par la mono industrie et par des cultures locales fortes, elles défendent leur rôle face aux NEDC et NEPC. Ces derniers se contentent au final de fixer les grandes lignes d’une stratégie régionale (Anderson, 1992). Avec le Local Government Act de 1974 qui réorganise les autorités locales, les grandes villes comme Newcastle City Council et Tyne&Wear County Council développent des stratégies de développement indépendantes.


Le niveau économique du Nord Est de l’Angleterre reste jusqu’à aujourd’hui faible par rapport aux moyennes britannique et européenne¹. Au milieu de la décennie 90, il ne reste des industries traditionnelles que quelques chantiers navals pour la construction et la réparation au sein de la conurbation de Newcastle, de l’ingénierie lourde à Newcastle et des acièries à Teesside. En 2000, près des trois-quarts de la population active de la région sont employés dans les services², contre 50% en 1970¹. Un peu moins d’un quart de la population active

---

régionale travaille dans l’industrie et 0,6% dans l’agriculture\(^2\). L’industrie électronique connaît des crises périodiquement depuis les années 60 (Charles et Benneworth, 1997).


La région du Nord Est constitue la dernière région anglaise en matière de compétitivité. Dans le secteur privé, le taux régional de R&D est inférieur de 50% à la moyenne des régions anglaises, soulignant la faible part d’entreprises développant une activité de recherche ou de production à forte valeur ajoutée. Entre 1991 et 1997, elle reçoit le moins de crédits de la part du Gouvernement pour la R&D\(^4\). La région ne réalise en outre que 5% des exportations nationales vers l’UE\(^5\).

Enfin, en matière d'éducation et de formation, toutes les collectivités locales figurent en dessous des 49, 5% de la moyenne des résultats du GCSE\(^6\) en Angleterre en 1999-2000. Le niveau de formation est inférieur à celui dans le reste du Royaume Uni. Le pourcentage de la population active ayant atteint le premier diplôme universitaire (Degree) n’est que de 8, 8%, contre 13, 2% au Royaume Uni. 23% de la population en âge de travailler n’a pas de diplôme, contre 17, 6% au Royaume Uni. En 2006, ONE met en avant des «\textbf{reasons to be optimistic}» (ONE, 2006), comme par exemple les chiffres qui attestent qu’entre 1996 et 2004, le taux d’activité de la population a augmenté de 66, 5% à 70%\(^7\) ou encore que les dépenses en R&D 1

---

2 D’après les données du CD-Rom 
Regio (Institut Universitaire Européen).
3 D’après les données du CD-Rom 
Regio (Institut Universitaire Européen).
4 Soit 1, 2% du PIB national contre 1, 8% en moyenne nationale.
5 North East Regional Assembly, \textit{State of the region profile report 2001}.
6 GCSE : équivalent du Brevet des collèges, la moyenne correspond à cinq notes ou plus entre A et C.


Aujourd’hui, du point de vue économique et démographique, le Nord Est de l’Angleterre ne constitue pas un territoire attractif par rapport à l’ensemble des régions britanniques et européennes. Il existe aussi un très faible taux de migration nette (1, 7 pour mille, contre 3, 9 en Bretagne et 5, 3 en Bavière en 2000) et un taux de variation de la population régionale quasi nul (0, 9 pour mille). Le déclin de la population est prévu pour les vingt prochaines années, ce qui constitue un cas unique parmi les régions anglaises (ONE, 2006). De plus, la région du Nord Est de l’Angleterre connaît à l’heure actuelle un très faible taux de population étrangère, soit 1, 5%, en majorité originaire du Bangladesh et du Pakistan. La population se

---

1 Office for National Statistics Labour Market Statistics.
répartit principalement le long des estuaires de la Tyne, de la Wear et de la Tees, formant des conurbations urbaines parmi les plus densément peuplées du Royaume Uni. Il existe un fort contraste entre ces zones et des étendues rurales presque désertiques, ajoutant ainsi au problème de la faible attractivité économique régionale celui de la répartition géographique des pôles de développement économique au sein de la région.

Ainsi, la région du Nord Est de l’Angleterre fait face à des difficultés économiques et sociales importantes au cours des décennies 80 et 90, peinant à reconnaître l’héritage des industries traditionnelles, pourvoyeuses de main d’œuvre formée pour ces industries et habituée au travail au sein de grandes entreprises, en une culture économique de main d’œuvre formée pour les secteurs des hautes technologies ou prêtes à prendre les responsabilités d’une PME.

2 - La Bretagne.

Avant 1980, le CELIB donne forme à une mobilisation régionale de soutien au développement industriel, en particulier à travers un lobby territorial efficace dirigé vers l’État français. Il contribue au progrès économique et social régional, qui se traduit aujourd’hui par le rattrapage industriel de la Bretagne par rapport au reste des régions françaises et européennes.


1 La densité de la population de la région du Nord Est de l’Angleterre varie de 62 habitants/km2 dans le Northumberland à 2.673 habitants/km2 à Middlesbrough.
la Bretagne et s’exprime régulièrement dans le Petit Bleu des Côtes du Nord sur son
engagement pour le développement économique de la région.

Le CELIB rassemble ainsi massivement et très largement parmi les élites bretonnes autour de
l’objectif du rattrapage du « retard breton », formant une coalition autour de cette cause
régionale1. Pour se différencier des mouvements des décennies précédentes, il se présente
comme un mouvement régional apolitique et se positionne non pas contre l’Etat, mais au
contraire recherche activement son soutien pour le développement industriel breton.
L’objectif principal est ainsi d’« inciter l’Etat à prendre en compte les besoins économiques
et sociaux spécifiques de la Bretagne dans les politiques de planification nationale et
d’aménagement du territoire » (Pasquier, 2004).

Concernant en particulier le développement industriel, le CELIB appuie les demandes de
crédits d’équipement présentées par les établissements industriels de Bretagne et intervient
auprès des Ministres, du Commissariat Général au Plan et de la Direction à l’Aménagement
du Territoire pour les décentralisations industrielles (Martray, 1983). Il compte un bureau
d’études qui publie régulièrement des rapports sur la situation économique bretonne,
soulignant l’ampleur de son retard, et suggérant des pistes de développement dont celle de
l’industrialisation de la Bretagne2.

Le CELIB assure la socialisation des élites régionales entre elles et une habitude de la
concertation avec l’Etat, qui facilitent le fonctionnement des organisations régionales telles
que le CODER à partir de 1960 (Pasquier, 2004). Avec l’avènement de la Vè République, le
CELIB associe lobbying territorial et opposition à certaines décisions prises par le pouvoir
central concernant la Bretagne. Il engage plusieurs bras de fer avec les Gouvernements

---

1 R. Pasquier (2004, p. 42) rappelle l’ampleur du rassemblement régional en énumérant les
organisations et acteurs participant au CELIB au milieu des années 60 : « l’étendue du soutien que
reçoit le CELIB peut être estimée à partir de la publication de la liste de ses adhérents. A son apogée
au milieu des années soixante, le CELIB regroupe l’ensemble des parlementaires bretons, les quatre
conseils généraux, 1.200 communes dont les maires des grandes villes bretonnes, les syndicats
paysans, l’ensemble des syndicats ouvriers (CGT, CFDT, FO, CFTC), les organisations patronales,
les chambres de commerce et d’industrie, les chambres de métier, les universités et les associations de
défense de la culture et de la langue bretonne ».

2 Entretien avec un ancien Secrétaire du CELIB (en 2004).

D’autres initiatives de lobbying économiques territoriaux naissent en même temps ou après l’expérience du CELIB. Premièrement, l’Association des Cadres Bretons (ACB) forme une association des acteurs économiques bretons en région parisienne. Elle est créée au moment de la décentralisation industrielle pour activer les liens entre les cadres parisiens du secteur économique privé et ceux en Bretagne, puis pour organiser des manifestations de promotion économique de la Bretagne à Paris (Fournis, 2006).


Enfin, la Conférence des Régions Périphériques Maritimes (CRPM) est créée en 1973 par des anciens membres du CELIB. Elle siège à Rennes et a pour objectif de rassembler les régions maritimes et périphériques européennes et d’inciter l’Europe à développer une politique

---

1 En 1962, le CELIB s’oppose au projet de réforme tarifaire de la SNCF, soutient les syndicats paysans qui bloquent les voies ferrées, et obtient gain de cause. En mai 1968, le Gouvernement dirigé par le gaulliste G. Pompidou cède devant les revendications du CELIB concernant le Plan routier breton et les menaces de nouvelles manifestations paysannes en Bretagne, dans un contexte social déjà très instable. Ce plan prévoit l’aménagement d’un système autoroutier gratuit en Bretagne (Pasquier, 2004 ; Pierret, 1978).

régionale en tenant compte des besoins de ces régions-là (Pierret, 1997), dans le contexte de la création du FEDER.

Les industries automobile et électronique/télécoms deviennent deux secteurs clés de l’économie régionale bretonne, en plus des chantiers navals et de l’industrie agroalimentaire qui sont deux secteurs qui entrent eux progressivement en crise. L’emploi industriel continue d’augmenter au cours des décennies 70 et 80 en Bretagne alors qu’il régresse fortement dans le reste de la France. Avec un décalage d’une décennie, la Bretagne voit cependant également la baisse de ses effectifs industriels à partir des années 90. Elle se situe ensuite dans la moyenne française concernant la part de l’emploi industriel dans l’emploi total. Cette part correspond aujourd’hui à 20% de l’emploi régional, contre 71% pour les services et près de 9% pour l’agriculture.

Il s’opère de manière générale un rattrapage économique, voire un « miracle breton » au cours des années 90 (Le Bourdonnec, 1996). La Bretagne se classe certes toujours aujourd’hui en deçà de la moyenne française en termes de production de richesse et de niveau de vie de la population. Le PIB/habitant reste ainsi au taux de 82-83% de la moyenne française de 1982 à 1996, ce qui s’explique par la spécialisation agricole de la Bretagne et la part importante de l’industrie orientée vers des activités à faible valeur ajoutée. Le salaire net moyen offert dans le secteur privé est inférieur de 15% à la moyenne française en 1996, et il se situe aux derniers rangs des 22 régions métropolitaines dans l’industrie. D’autres indicateurs soulignent cette position moyenne de la Bretagne, comme celui de 12è rang des régions françaises en termes d’attraction des investisseurs étrangers, et même un 18è rang dans le commerce international. En comparaison européenne, le PIB/habitant de la Bretagne correspond à 88% de la moyenne des régions en 1988 et en 1998.

Mais un ensemble d’indicateurs va dans le sens d’un retour de la croissance en Bretagne. Le taux de chômage est inférieur à la moyenne nationale depuis 1992. En 2002, il est de 7,7% en Bretagne contre 9,1% en France. L’ensemble des Départements bretons comprend le plus

---

1 L’ensemble des données statistiques est extrait du document de synthèse publié par le Conseil Régional en 2000 (référence dans la bibliographie), sauf indication contraire.
2 Le Télégramme de Brest, 28/07/2000.
3 D’après les données du CD-Rom Regio (Institut Universitaire Européen).
4 Données OIP (site internet consulté en janvier 2007).
faible taux de personnes bénéficiant du *Revenu Minimum d’Insertion* (RMI)*, soit environ 2% contre 3, 3% dans la moyenne française. Le revenu moyen des habitants se situe désormais dans la moyenne nationale.

De plus, dans l’optique du développement de secteurs industriels axés sur une croissance de la recherche&développement, les effectifs de la recherche correspondent à 6% de la recherche publique française, plaçant la Bretagne au quatrième rang des régions hors Ile-de-France (CESR, 2004). Concernant l’évolution des dépenses en R&D des entreprises de 1992 à 2002, la Bretagne occupe la cinquième place en France (CESR, 2004). La Bretagne se distingue particulièrement pour ses résultats scolaires et universitaires. La région se situe au premier rang pour les résultats au baccalauréat, avec plus de 83% de réussite, contre 78, 9% en France. 20% des 16-25 ans ont un niveau supérieur au bac, ce qui en fait la deuxième région après l’Ile-de-France (24%). Seuls 3, 3% des jeunes sortent du système scolaire sans qualification, contre 8, 1% en France (et 23% dans le Nord Est de l’Angleterre).

La Bretagne peut compter enfin sur une population en progression, de 2, 8 millions en 1992 à 3 millions en 2003. En 2005, la population augmente de 0, 73%, contre 0, 5% en moyenne nationale*, ce qui place la Bretagne au sixième rang des régions françaises. La variation de population est de 5, 4 pour mille contre 0, 9 dans le Nord Est de l’Angleterre*. La variation de migration nette est de 3, 9 pour mille en 2000, soulignant l’importance du facteur des migrants dans l’accroissement de la population régionale (contre 1, 7 pour le Nord Est)*. La Bretagne ne compte en revanche que 1, 6% de population immigrée au début de la décennie 2000*. Du point de vue des évolutions démographiques, la Bretagne constitue donc un territoire économique attractif, même s’il faut prendre en compte la tendance au retour de

---

3 Données du CD-Rom Regio (Institut Universitaire Européen).
4 L’Insee indique pour 2004-2005 un taux de solde migratoire annuel de 0, 53% pour la Bretagne, au troisième rang des régions françaises (0, 19% en moyenne nationale): résultats publiés dans le *Télégramme de Brest* (19/01/2005).
5 Selon l’Insee Bretagne.
personnes nées en Bretagne, dont une part importante de retraités et non de population active\(^1\).

Il faut aussi souligner qu’au sein du territoire breton, il existe une ligne de démarcation démographique et économique sud-est/nord-ouest, la première zone (Ille-et-Vilaine, Morbihan) présentant une attractivité économique plus importante que la seconde (Finistère, Côtes d’Armor)\(^2\). Deux pôles urbains, Rennes et Brest, dominent le paysage breton, mais ils sont relayés par un réseau de villes moyennes majoritairement littorales.

**3 - La Bavière.**

Dans notre troisième cas de région, une mobilisation économique régionale dirigée par des Gouvernements CSU successifs se met en place à partir des années 50. Elle emprunte le répertoire de l’action collective marqué par des relations *centre périphérie* mais qui, à travers le mécanisme du Fonds de péréquation fédéral, voit l’octroi d’aides importantes pour soutenir une politique régionale propre. Elle trouve sa légitimité dans l’obligation fixée par la Loi Fondamentale de mener une politique régionale et dans le principe de l’économie sociale de marché qui est inscrit dans la Constitution bavaroise (Kleinhenz, 1995 ; Schmidt, 1993).

Dès 1946, une politique industrielle active est menée au sein du Gouvernement bavarois et ce, grâce à deux personnages-clés de la CSU, H. Seidel et F-J. Strauß. Face au conservatisme et à la défense du monde rural de certains responsables du Parti CSU, ces deux hommes politiques incarnaient la branche libérale du Parti et soutiennent en priorité le développement industriel bavarois (Milosch, 2006). Dès le début des années 50, ils obtiennent la confiance des principales organisations patronales bavaroises qui sont pourtant d’abord acquises au Parti Libéral FDP et au Parti Conservateur CDU, et plus que sceptiques face au conservatisme de la CSU (Milosch, 2006).

\(^1\) *Octant*, revue de l’INSEE Bretagne, « La Bretagne en devenir », n°94, juin 2003. Ainsi, la Bretagne compte actuellement 23% de personnes âgées de 60 ans et plus, contre 20% en moyenne française (données OIP, site internet consulté en janvier 2007).

\(^2\) La différence dans la croissance économique est plus nette au niveau des zones d’emplois, et non des départements. Ainsi, alors que le taux de chômage régional est légèrement inférieur à 10% en 1999, il est de 14, 6% à Saint-Malo et de 7, 6% à Vitré, qui constituent les deux extrêmes régionales au sein d’un même département.


D’après M. Milosch (2006), F-J. Strauß joue ainsi un rôle important à la fin de la décennie 60 pour transformer à la fois l’attitude de la CSU vis-à-vis de l’industrie (« it was no longer self-
defensive, but self-confident») et l’image économique de la Bavière afin de la rendre plus attractive à l’extérieur des frontières bavaroises. A cette date, la part d’employés dans l’industrie en Bavière dépasse celle dans l’agriculture, même si la Bavière reste encore très marquée par la ruralité :

« Whereas in 1949 German industrialists’ image of Bavaria was of a charming, provincial place, conservative or even reactionary (i.e. unfriendly to industry and capitalism), and where nothing much happened, by 1969 it was a paradoxical place, traditional yet “happening”, dominated since the war and for the foreseeable future by a pronouncedly industry-friendly party. (…) The late 1960s saw Bavarians and other Germans become aware of Bavaria as a place where remarkable things were happening – probably even more than they actually were” (Milosch, 2006).


Les services concernent 66% de l’emploi régional et l’agriculture, près de 1%. A la différence des deux autres régions, la Bavière est l’une des premières régions en Europe dans le domaine des nouvelles technologies, avec une concentration dans la région de Munich et Oberbayern3. De manière générale, la Bavière se situe à la deuxième place après la Hesse en termes de puissance économique régionale en Allemagne, avec une croissance du PIB de 120% entre 1970 et 19974 et un PIB régional qui représente 17, 3% du PIB national. En 2002, son PIB/habitant est de 121% en moyenne européenne, contre 104% pour l’ensemble de

---

1 Les données statistiques sont tirées d’I. Bourgeois (2001), sauf mention contraire.
2 A savoir BMW, Audi, Daimler Chrysler, Opel, Volkswagen, Peugeot, Renault.
3 L’effort de R&D de la Bavière, soit la R&D rapportée au PIB, est de 2,9%, ce qui est supérieur à celui des Etats-Unis (2,5%, Bourgeois, 2001).
4 I. Bourgeois (2001) note qu’en comparaison, la moyenne ouest-allemande sur la même période n’est que de 83, 4%. La Hesse réalise une croissance du PIB de 122% entre 1970 et 1997.
l’Allemagne, et seulement 77% pour le Nord Est de l’Angleterre et 88% pour la Bretagne. Les exportations bavaroises correspondent à 13,4% des exportations nationales vers l’UE et même à 17% des exportations nationales hors UE en 2000\(^1\). Enfin, son système éducatif présente les meilleurs résultats au baccalauréat de toute l’Allemagne et fait que près des trois quarts de la population active sont très qualifiés (Bourgeois, 2001)\(^2\).

Il existe toutefois des disparités régionales fortes entre Munich et Oberbayern, qui forment l’un des pôles économiques les plus dynamiques et les plus riches d’Europe\(^3\), et la Franconie. Le sud de la Bavière concentre la majorité des emplois régionaux et l’essentiel de la richesse produite, avec près du tiers de la richesse régionale réalisée par la région d’Oberbayern (principalement Munich) et plus de 13% par la région de Schwaben. La conurbation de Nürnberg-Erlangen-Fürth réalise environ 12% de cette richesse régionale, et les régions d’Oberfranken et Unterfranken, un peu de plus de 7%\(^4\). En 2003, le sud de la Bavière connaît un taux de chômage inférieur à 5% alors que celui du nord de la Bavière est supérieur à ces 5%, ce qui reste toutefois en deçà de la moyenne fédérale, qui est de 10%. Seul le district de Hof en Oberfranken dépasse cette moyenne fédérale en atteignant les 11, 6% en 2003.

Du point de vue économique et démographique, la Bavière constitue au début de la décennie 2000 un territoire attractif. Elle a certes accueilli pour des raisons politiques de nombreux réfugiés venant de l’est de l’Europe depuis la Chute du Mur de Berlin en 1989, mais l’attractivité de son territoire s’est prolongée tout au long de la décennie 90, à la fois en Europe et au sein de l’Allemagne réunifiée. Ainsi, la Bavière compte un taux de migration nette de 5, 3 pour mille en 2000, contre 1, 7 pour le Nord Est et 3, 9 pour la Bretagne. La variation de la population est de 5, 7 pour mille, contre 0, 9 dans le Nord Est. Le taux de population immigrée au sein de la population régionale est de 9%, contre 1% dans le Nord Est et 1, 6% en Bretagne\(^5\). Etant donné la taille du territoire bavarois, la densité de la population

\(^1\) Données du Ministère bavarois de l’Economie, des Transports et des Technologies.
\(^2\) C’est-à-dire la part de la population active en possession d’un diplôme universitaire ou d’une qualification professionnelle reconnue (Bourgeois, 2001).
\(^3\) Munich fait partie des plus grandes villes allemandes avec plus d’1, 2 millions d’habitants : données de l’Etat de Bavière, 1996.
est assez faible, bien qu’il existe de forts contrastes entre les conurbations urbaines de Munich et Nürnberg, et de vastes zones rurales très faiblement peuplées.

En conclusion, les trois régions se différencient fortement actuellement du point de vue de leur développement industriel et de leur situation économique et sociale. Alors que la région du Nord Est de l’Angleterre voit ses principales industries régionales décliner depuis la fin de la seconde guerre mondiale et connaît des difficultés à ancrer de nouveaux pôles de croissance à part celui de l’automobile et de l’ingénierie, la Bretagne développe nettement son industrie, en particulier dans les secteurs automobile et électronique. Quant à la Bavière, elle réalise un retournement économique spectaculaire, passant d’une région fortement agricole à l’une des régions industrielles les plus prospères en Europe, du fait notamment du développement de secteurs industriels de haute technologie.

Le tableau 26 présente des indicateurs géographiques, démographiques et économiques de la comparaison entre les régions Nord Est de l’Angleterre, Bretagne et Bavière.
Tableau 26 : Les principaux indicateurs de la comparaison entre les trois régions : géographie et démographie, politique et institutionnel, économique.

<table>
<thead>
<tr>
<th>INDICATEURS</th>
<th>BAVIERE</th>
<th>BRETAGNE</th>
<th>NORD EST ANGLETERRE</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Superficie régionale et % superficie nationale et européenne</td>
<td>70.5 km² (nationale: 19,7%)</td>
<td>27.2 km² (nationale: 5%)</td>
<td>8.6 km² (nationale: 3,5%)</td>
</tr>
<tr>
<td>Population régionale et % de la population nationale et européenne (1990 et 2000) et Consommation, INSEE (1990 et 2000)</td>
<td>11.5 millions en 1992 (14,4%)</td>
<td>2.8 millions en 1992 (4,9%)</td>
<td>2.6 millions en 2000 (4,5%)</td>
</tr>
<tr>
<td>Tradition étatique (Longland, 2001)</td>
<td>Etat-fédéral coopératif</td>
<td>Etat-fédéral coopératif</td>
<td>Union de quatre nations et régionalisée</td>
</tr>
<tr>
<td>Compétences administratives et politiques des régions dans le domaine économique/statut spécial de la région étudiée</td>
<td>Saut particulier du statut constitutionnel depuis 2003</td>
<td>Saut de la compétence constitutionnelle depuis septembre 2000</td>
<td>Pas de statut constitutionnel</td>
</tr>
<tr>
<td>Nombre d’employés pour le développement économique dans la principale organisation régionale</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
Tableau 26 (suite et fin) : Les indicateurs économiques de la comparaison entre les trois régions.

<table>
<thead>
<tr>
<th>INDICATEURS ÉCONOMIQUES</th>
<th>BAVIERE</th>
<th>BRETAGNE</th>
<th>NORD EST ANGLETERRE</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>PIB régional en 1996, en %</td>
<td>17%</td>
<td>4%</td>
<td>3,74%</td>
</tr>
<tr>
<td>PIB national</td>
<td>115,9</td>
<td>84,2</td>
<td>84,6 (1996)</td>
</tr>
<tr>
<td>Pouvoir d’achat des habitants / moyenne européenne (x 100) en 1996</td>
<td>84,6 (1996)</td>
<td>84,2</td>
<td>84,6 (1996)</td>
</tr>
<tr>
<td>Chômage régional en % population active</td>
<td>6% en 1999</td>
<td>7,7% (1999)</td>
<td>6,9% en 1999</td>
</tr>
<tr>
<td>Part de l’emploi régional / agriculture en 2000</td>
<td>0,9% (2000)</td>
<td>2,8% (2000)</td>
<td>0,58% (1999)</td>
</tr>
<tr>
<td>Total ressources humaines dans hautes technologies en 2000, % de l’emploi régional total</td>
<td>7,99%</td>
<td>5,20% (8,7% de l’emploi total à Rennes et 5,9% à Brest)</td>
<td>4,26%</td>
</tr>
<tr>
<td>Emplois dans l’industrie automobile</td>
<td>150.000 employés en 2003</td>
<td>180.000 employés de la construction automobile et sous-traitance en 2001</td>
<td>17.000 employés avec les sous-traitants (Octant, 2000 et Drière)</td>
</tr>
<tr>
<td>Emplois dans l’industrie électronique</td>
<td>25.000 employés en 2003</td>
<td>40.000 employés (électrique, électronique, télécoms) en 2002</td>
<td>40.000 employés (électrique, électronique, télécoms) en 2002</td>
</tr>
</tbody>
</table>


2 Définition d’Eurostat des « ressources humaines de la science et technologie » : se composent des personnes qui ont l’une ou l’autre des caractéristiques suivantes : études complètes du troisième degré dans un domaine d’études de la S-T ; personnes qui, sans avoir les qualifications formelles (diplômes) visées ci-dessus, exercent des professions scientifiques et techniques pour lesquelles il faut avoir habituellement les qualifications en question.
La carte 12 indique le pourcentage du PIB par habitant des régions par rapport à la moyenne des régions européennes en 2004 (UE-27). Elle situe la Bretagne ainsi que la moitié nord de la région du Nord Est de l’Angleterre à égalité, ou légèrement inférieur à la moyenne européenne. En revanche, le sud de la région anglaise connaît un pourcentage bien inférieur à la moyenne européenne (=de 75 à 90%). Au contraire, deux districts bavarois (Oberbayern et Mittelfranken) se situent parmi les régions produisant le plus de richesse par habitant en Europe (=supérieur à 125%). Le reste des districts bavarois est compris entre 100 et 125%.

La carte 14 indique le montant des dépenses en recherche & développement (R&D) en pourcentage du PIB dans les trois régions étudiées et leur positionnement par rapport à la moyenne des régions européennes. Le Nord Est de l’Angleterre fait partie, avec le Yorkshire, des régions britanniques et européennes qui ont le plus faible pourcentage des dépenses de R&D. La Bretagne, le nord de la Bavière et Schwaben se situent dans la moyenne des régions européennes. Seul le district d’Oberbayern dépasse les 3% du PIB, ce qui correspond à un des critères fixés par la stratégie de Lisbonne.
Conclusions de la première partie.

Dans cette partie théorique et méthodologique, j’ai précisé le rôle de l’identité régionale comme une ressource dans la construction des référentiels territoriaux. Elle est utilisée de plusieurs manières pour développer le sentiment d’appartenance à un groupe et donc la conscience de partager des intérêts, des problèmes, voire des valeurs en commun : pour se différencier collectivement par rapport à d’autres groupes d’acteurs.

Elle constitue aussi une ressource des mobilisations en tant que somme d’images et de représentations, et qui peuvent être des symboles mobilisateurs pour aider le groupe à redéfinir son rapport au monde. Dans mon esprit, l’identité régionale existe bien comme un cadre institutionnel qui s’ancre dans l’histoire ou la culture d’un territoire. Toutefois, ce qui m’intéresse est de savoir en quoi elle devient une ressource des mobilisations économiques d’aujourd’hui, c’est-à-dire comment elle est utilisée pour mobiliser les acteurs, originaires ou non de la région, autour d’un intérêt à défendre collectivement, et ce en relation avec la structure des opportunités politiques.

L’approche cognitive du référentiel de P. Muller est alors pertinente pour s’interroger sur le rôle de l’identité comme ressource dans la mise en place de référentiels territoriaux des mobilisations économiques. J’avance l’hypothèse que l’identité régionale est utilisée pour interpréter le contexte d’action et construire la représentation de la région comme lieu permettant de lier un objectif de développement économique à un objectif de développement territorial. L’identité régionale sert alors à donner de la lisibilité à ce lien. En cela, les images et les algorithmes sont particulièrement utiles car ils donnent l’impression de résumer la complexité et même de la maîtriser.

Dans la mesure où elle génère de l’adhésion de la part d’un certain nombre d’acteurs, cette nouvelle représentation de la région comme lieu du développement économique devient un moteur de la formation des mobilisations. Dans cette perspective, l’identité régionale n’est pas étudiée de manière externe au processus de mobilisation mais bien au cœur de ce processus.

La méthode comparée et qualitative permet de poser la question de la mise en place des référentiels territoriaux et du rôle de l’identité régionale dans des contextes institutionnels très différents. L’objectif est ainsi de mettre en évidence les processus similaires de la formation des référentiels territoriaux et du rôle de l’identité régionale.
La présentation des trois régions confirme qu’il s’agit de cas d’étude très différents. Par leur tradition étatique unitaire, le Nord Est de l’Angleterre et la Bretagne sont plus comparables que la Bavière, qui à tous les égards constitue un cas exceptionnel et rapproche cette région d’une forme de quasi-Etat. Les trois régions sont toutefois semblables sur le fait qu’elles disposent d’une culture régionale spécifique forte, liée à une histoire ancienne et en partie autonome, et sur le fait que leur positionnement devient progressivement périphérique dans leur rapport institutionnel au système politique national. La culture régionale développe un ensemble de représentations et d’images, à l’intérieur comme à l’extérieur de ses régions, qui est la base de sentiments d’appartenance régionale plus intense que dans la moyenne des régions de leur Etat respectif.
Introduction

Cette partie de la thèse traite de la première phase de la mise en place des référentiels territoriaux dans le Nord Est de l’Angleterre, en Bretagne et Bavière au cours des années 80.

Elle montre que des coalitions d’acteurs se forment dans les trois régions pour générer du développement industriel à partir de l’attraction de projets d’industriels nationaux ou internationaux. Le nombre de ces projets industriels croît en Europe au début de la décennie 80 du fait de l’accélération de l’internationalisation du système économique capitaliste et de la mise en place du Marché Unique européen. Pour parvenir à réaliser cet objectif, des individus ou des groupes d’individus se mettent à argumenter sur la nécessité de prendre en mains une action de soutien industriel, collectivement et au sein de la région. En d’autres termes, ils s’attachent à construire le problème du soutien industriel et à lui apporter des nouvelles solutions.

Parmi les solutions avancées, ces individus ou groupes d’individus tentent de formuler une cause du développement économique menée par et pour la région. En plus de l’intérêt matériel de générer de la croissance et des emplois dans des régions touchées par les restructurations industrielles, ils défendent un intérêt commun au soutien industriel régional, qui devient un des moteurs de la mobilisation.

Pour cela, ils utilisent des ressources internes et des ressources institutionnelles. Ces ressources sont soit héritées du répertoire d’action collective précédent, fondé sur les relations centre–périphérie avec les États centraux, soit tirées des nouvelles opportunités économiques et politiques : un changement électoral favorables à de nouvelles politiques au niveau central, ou encore des conflits parmi les élites régionales sur les objectifs du soutien industriel. Ils incitent d’autres acteurs à participer à des forums dans lesquels sont pensés les types et les modalités du changement à apporter. L’émergence d’une figure symbolique, qui dessine des alternatives aux politiques menées jusque là et qui prend en charge la définition d’une cause régionale, facilite le processus d’apprentissage des nouvelles valeurs, normes et pratiques dans le champ du développement industriel régional.
Parmi les ressources des acteurs des mobilisations, l’identité régionale est utilisée de plusieurs manières et à des moments différents de la formation des coalitions pour valoriser les atouts économiques du territoire auprès des investisseurs, de l’Etat ou de l’Europe quand ils sont partenaires, pour définir le groupe représentant la cause régionale, en particulier en se différenciant, voire en s’opposant à l’Etat ou encore en se donnant une représentation vis-à-vis de l’Europe. Les images et algorithmes qui sont fondés sur l’identité régionale servent à redéfinir la représentation de la région comme lieu du développement économique et à relancer un lien collectif unissant le maximum d’acteurs.

Suite aux premiers succès des mobilisations économiques en termes d’attraction d’investisseurs industriels, le discours sur la nécessité de s’adapter aux nouveaux enjeux économiques et politiques, nationaux et internationaux, est complété par un appel à la confiance dans les capacités de la région à y répondre. D’un discours sur les contraintes, on passe à un discours sur les opportunités posées par le contexte économique international en faveur du développement régional.

Cette seconde partie de la thèse présente dans un premier temps la formation des coalitions d’acteurs jusqu’en 1985 (chapitre 4) puis, dans un second temps, l’institutionnalisation de ces coalitions à travers la mise en confiance régionale à la fin de la décennie 80 (chapitre 5).
Chapitre 4 - La formation des coalitions régionales au cours des années 80 et le rôle de l’identité régionale.

Le chapitre 4 présente les mobilisations économiques régionales qui prennent forme dans la première moitié de la décennie 80, à partir de l’attraction de projets d’investissement des industries automobile et électronique dans le Nord Est de l’Angleterre, en Bretagne et en Bavière.

Ce chapitre montre que dans chaque cas de mobilisation, il s’opère une définition d’une cause régionale à partir de l’énonciation d’un problème et de ses solutions, qui passe par un processus d’apprentissage collectif de nouvelles valeurs et normes montrant la pertinence d’une action régionale dans le champ industriel. Cette définition d’une cause régionale est constitutive de la formation de coalitions d’acteurs et un de ses premiers moteurs est le sentiment de la nécessité du changement. Elle s’impose comme une alternative à la cause faisant de l’Etat central l’acteur dominant avant 1980.

L’identité régionale est utilisée comme une ressource par des acteurs publics et privés pour souligner le décalage entre la réalité régionale et ce qui est vu comme les défis industriels. Elle est aussi utilisée pour valoriser la région en termes d’atouts économiques et humains dans le contexte de la compétitivité économique des territoires, de l’intégration européenne et des politiques de régionalisation. Elle met en avant ce que les acteurs partagent en commun et ce qui les distingue, voire les oppose, à l’Etat central. En conséquence, des coalitions régionales se forment autour de la cause du développement industriel délimité par le territoire régional, sans négliger toutefois les relations de lobbying vis-à-vis de l’Etat et, de manière croissante, de l’Europe.

Ce chapitre présente dans un premier temps la formation des coalitions régionales jusqu’en 1985 (section 1), puis les usages de l’identité régionale dans cette phase de formation des coalitions (section 2).
Section 1 - La formation des coalitions régionales dans les trois régions jusqu’en 1985.

Les mobilisations économiques régionales étudiées au début de la décennie 80 se forment autour de projets d’investissement industriel de grandes entreprises internationales. Elles sont menées par un individu ou un groupe d’individus qui tente, en fonction de la structure des opportunités politiques, de faire prendre conscience aux élites régionales impliquées dans l’attraction de l’investisseur de la nécessité du changement dans le soutien au développement industriel. Bien que l’État joue toujours un rôle central, du moins dans les cas anglais et français, les signes d’apparition d’une cause industrielle régionale sont déjà observables.

1 - La formation de la coalition régionale dans le Nord Est de l’Angleterre.


En lançant son appel d’offre d’investissement, Nissan souhaite pénétrer le marché automobile européen en vue de la constitution du Marché Unique. Il s’aide de l’expertise du consultant américain Mackenzie et sélectionne une quarantaine de sites en Europe2. La mobilisation régionale se déroule dans un contexte de contraintes politiques et économiques sévères. Le Nord Est de l’Angleterre voit la phase finale de déclin des quatre industries qui ont fait sa richesse au 19è siècle et au début du 20è siècle. Tout au long de la décennie 80, la région perd en moyenne plus de 10.000 emplois par an.

1 A cette époque, il s’agit plus précisément de la Northern Region.

2 Entretien avec le vice-Président du NEDC, responsable du développement industriel (en 2002).
La carte 15 indique que le Nord de l’Angleterre constitue l’une des régions les plus sinistrées économiquement et socialement au cours de la décennie 80. La région connaît notamment le plus fort taux de chômage régional (16,4%, contre 12,5% en moyenne britannique) ainsi que le plus grand nombre de jours de grève par employé et par an (67,8 jours, contre 33,9 jours en moyenne britannique).
1.1 - La fermeture des opportunités politiques nationales.


Dans le même temps, le Gouvernement de M. Thatcher prône une politique centralisée de *modernisation industrielle* en soutenant l’ouverture du marché britannique aux investissements directs étrangers (Hudson, 2000), notamment japonais (Loewendahl, 2001, p. 155). Il souhaite ainsi stimuler la productivité industrielle en développant une concurrence

---

1 Entretien avec un haut fonctionnaire du DTI au début de la décennie 80 (en 2002).

D’après un haut fonctionnaire du Ministère de l’Industrie de cette époque, le Gouvernement montre un grand intérêt dans le projet de Nissan car celui-ci constitue un symbole important de sa nouvelle politique économique. Il joue un rôle central dans l’attraction de cet investissement. Aux vues des exigences présentées par le constructeur japonais par le biais de Mackenzie, il privilégie la candidature de sites dans le Nord Est de l’Angleterre. Par l’intermédiaire de sa nouvelle agence centrale d’attraction des investisseurs étrangers, l’Invest in Britain Bureau (IBB), il entretient des contacts fréquents avec Nissan. Il lui propose plus de £125 millions d’aides régionales (Loewendahl, 2001, p. 163-6). Du côté de Nissan, il existe un conflit interne entre les partisans d’une installation de l’usine aux Etats-Unis, au Royaume Uni ou en Espagne, ce qui retardre la décision finale.


1 Entretien avec un haut fonctionnaire du DTI au début de la décennie 80 (en 2002), qui rappelle l’argumentation développée par le Gouvernement Thatcher à cette époque : “When Japanese cars were produced in Japan, it was far, you did not know what happen. But once in Sunderland, you knew it, it became transparent. Inward investment are very powerful to improve competitiveness”.


3 Le vice-Président du NEDC soutient que le Gouvernement considérerait le Nord Est de l’Angleterre comme une des régions prioritaires pour l’attraction de l’investissement de Nissan (entretien en 2002).

4 Entretien avec le vice-Président du NEDC, responsable du développement industriel (en 2002).
négocie le « chèque britannique » lors du Sommet de Fontainebleau, à savoir la diminution de la contribution britannique au budget européen.

1.2 - Les signes de la mobilisation régionale.

Quant à la mobilisation régionale qui se met en place autour du projet de Nissan, elle reste marginale dans les négociations du fait de la suppression du NEDC, mais elle souligne aussi la volonté de maintenir la concertation régionale initiée au cours des décennies 60-70 dans le domaine industriel. Elle est menée par le NEDC en 1981 dès que l’appel d’offre de Nissan est connu. Son vice-Président, en tant que responsable du développement industriel, se rend rapidement au Japon pour connaître les conditions de l’investisseur. Il n’existe pas de stratégie de développement d’une industrie automobile dans la région avant le projet de Nissan (Sadler, 1992), ce qui souligne le caractère volontaire de la mobilisation.

Depuis la création du NEDC, un consensus s’est établi au sein de l’organisation pour mener une stratégie de diversification industrielle, notamment par le biais de l’attraction d’investisseurs étrangers. Mais l’investissement de Nissan représente un enjeu nouveau pour l’économie régionale. Il s’agit tout d’abord d’un nouveau type d’industrie (automobile) et d’organisation industrielle. La multinationale japonaise qui s’est structurée au cours des années 70 développe une organisation de la production industrielle différente de celle des constructeurs automobiles européens, caractérisée par l’externalisation de pans entiers de la production, par la technique du juste-à-temps et par l’organisation de kaisen, qui correspond au principe de l’« amélioration continuelle » dans l’organisation des tâches de production. Ensuite, l’investissement de Nissan introduit une dimension de concurrence entre les sites britanniques de l’industrie automobile.


1 Entretien avec le vice-Président du NEDC, responsable du développement industriel (en 2002).
2 Entretien avec le vice-Président du NEDC, responsable du développement industriel (en 2002).
soutien des fonctionnaires centraux en région\(^1\), ainsi que de celui des responsables de la Confédération syndicale régionale (Northern TUC), y compris du Syndicat de l’ingénierie (Amalgamated Engineering Union, AEU) et de l’Organisation patronale du Nord (Northern CBI) (Sadler, 1992) qu’ils connaissent pour s’être régulièrement concertés avec eux au sein du NEDC (chapitre 3, section 3).

Plusieurs séries d’arguments sont avancées par le vice-président du NEDC pour inciter l’ensemble des responsables du développement économique à se joindre à la mobilisation ainsi que pour attirer Nissan dans la région. L’objectif est de convaincre les responsables patronaux et syndicaux. Premièrement, la nécessité de changer de stratégie industrielle est soulignée en se référant à la crise économique, sociale, et même morale que subit la région\(^2\). Il s’agit de développer la conscience collective d’une situation régionale intenable:

« You have to go back in... and imagine the situation from about 1981 to 1985-86, there was a significant decline in manufacturing employment. This was the early years of Prime Minister Margaret Thatcher who in effect was saying: if we want to be successful we are going to change a lot of things in manufacturing sector. We gonna get rid of trade unions, restrictive practices. We will have to improve productivity. We gonna have to support winning companies, not loosing companies. And therefore there was a strong policy drive at a national level to modernise British industry. Which is fine but the fall-out in the North East was quite significant. So not surprisingly there was a lot of people in the North East in the early 1980s that were quite depressed. (...) There were a number of people in the North-East of England in the mid-1980s that actually thought that the region was fairly close to death. (...) There were a lot of negatives in the region”\(^3\).

Ainsi, en utilisant la technique de la dramatisation de la situation (close to death), le vice-Président du NEDC tente d’interpeller la conscience de chacun des responsables et de rendre inéluctable le changement de stratégie dans le soutien au développement industriel.

Deuxièmement, l’argument de la nécessité de se mobiliser et de changer de stratégie industrielle est aussi mis en avant face à la fermeture des opportunités politiques nationales.

---

\(^1\) Entretien avec un haut fonctionnaire du DTI lors des négociations autour du projet d’investissement de Nissan (en 2002).

\(^2\) Entretiens avec le vice-Président du NEDC, responsable du développement industriel, le Directeur financier du syndicat GMB au début des années 80 et le Directeur du Northern EEF de 1987 à 2001, membre du comité directeur de cette organisation patronale depuis la fin de la décennie 70 (en 2002).

\(^3\) Entretien avec le vice-Président du NEDC, responsable du développement industriel (en 2002).
Côté syndicat, l’intérêt pour la mobilisation est en effet fortement lié au contexte politique national, qui se caractérise par une réduction drastique de leur pouvoir de représentation et de négociation, à la fois au sein des entreprises\(^1\), au niveau central avec la position de fermeture du Gouvernement conservateur vis-à-vis du pouvoir syndical, et au niveau régional, suite à la suppression du NEDC. Face à cette situation, leur intérêt est de se mobiliser pour une autre stratégie industrielle.

La majorité politique régionale travailliste n’a pas non plus intérêt à se marginaliser une fois le NEDC supprimé et suite à l’affaiblissement des compétences économiques des autorités locales opéré par le Gouvernement Thatcher (Bradbury et Mawson, 1997). De plus, elle a intérêt à soutenir tout projet d’investissement qui crée de l’emploi dans la région. Enfin, elle prend acte de la réélection de M. Thatcher en 1983, le Parti Travailliste connaissant pour sa part la défaite la plus importante de son histoire. Ce sentiment de contrainte et de la nécessité du changement est à la base d’une prise de conscience collective du besoin d’agir au sein et pour la région. Ceci constitue le point de départ de la formation d’une cause, telle que définie par P. Sabatier (1999).

Il existe en revanche des rivalités fortes entre l’agglomération de Newcastle-Sunderland et Teesside, au sud de la région, pour proposer un site à l’investisseur\(^2\). Les membres de l’ex-NEDC rappellent l’échec de l’attraction d’un investisseur japonais en 1974, liée à l’opposition de certains syndicats et de Députés de la région (Sadler, 1992, p. 205), pour exiger leur soutien et affirmer un front uni. Les représentants du patronat restent quant à eux divisés concernant l’investissement de Nissan. Le Northern CBI soutient cette implantation mais le Northern Engineering Employers’ Federation (EEF) émet beaucoup de réserves. Il redoute un transfert important de main d’œuvre vers la nouvelle usine, mais aussi le fait de voir se développer un nouveau secteur économique qui accentuerait la pression sur l’industrie

\(^1\) Plusieurs lois visant à réduire le pouvoir syndical au sein des entreprises sont adoptées dès 1980 : la loi Prior de 1980 restreint la pratique du Closed shop (qui est définitivement supprimée en 1982), interdit les piquets de grève secondaires et supprime l’immunité pénale pour les actions de solidarité. La loi Tebbit de 1982 rend obligatoire le remboursement par les organisations syndicales des dommages provoqués par des actions illégales en prélevant directement sur les fonds syndicaux. En 1984, le Trade Union Act rend obligatoire le vote à bulletin secret pour les grèves illimitées et pour la nomination des dirigeants. Il donne le droit aux travailleurs de refuser le closed shop et aux organisations de remettre en cause tous les dix ans la cotisation politique en faveur du Parti Travailliste (Lemonnier, 1997, p. 218).

\(^2\) Entretien avec le vice-président du NEDC et responsable du développement industriel (en 2002).
régionale. Cette crainte est d’autant plus forte qu’il s’agit d’un industriel japonais, connu pour ses méthodes de production et d’organisation du travail « révolutionnaires » pour l’industrie britannique. Ainsi, un des cadres dirigeants du Northern EEF se rappelle notamment du choc produit par l’introduction de méthodes de travail en continu ou encore le fait que de l’ouvrier au patron, tous portaient le même uniforme chez Nissan :

« The personnel director [of Nissan], before he recruited anybody, came to the EEF and said: this is how we are going to employ people. This is our philosophy. And it was a revolution to us. (…) Things like, not just working Mondays to Fridays, dayshift or nightshifts, but continuous shift working, over the week end right through, all these sorts of things, the idea of having a employ track week to work, shall we say 2,000 hours in a year rather than 40 hours in one week. And then the company could decide when these hours should be worked, according to the demands. That's was a revolution in concept, and some people found very difficult to understand. (…) And it's much more... all employees in Nissan, this is a revolution as well, are on the same terms of conditions. Same status. Same pays, same holidays, all benefits are the same. From the managing director to the lowest paid. They all wear the uniform. This was totally new in this country, which had a very… two-class structure: white-collar, blue collar. They've done away with all that. Which managers found a threat as well, of course”.

Face à ces divergences d’intérêt et face aux divisions quant au soutien à apporter au projet d’attraction de Nissan, l’argument de la nécessité du changement face à une situation jugée intenable est de nouveau souligné pour convaincre de la pertinence de la mobilisation en faveur de l’attraction de l’usine japonaise. La concertation entre l’ensemble des responsables du développement économique se maintient même après la suppression officielle du NEDC en 1982 (Bradbury et Mawson, 1997). L’ex vice-Président du NEDC me raconte que par le biais de « a lot of discussions, a lot of meetings, a lot of late nights », il tente alors d’inciter chaque type d’acteurs à s’engager régionalement en faveur du développement de secteurs industriels compétitifs, comme celui des biotechnologies. Il interpelle notamment les Universités de la région, qui s’organisent en association régionale (HESIN) dès 1984. Il tente

---


2 Concernant l’industrie des biotechnologies, le NEDC propose en 1982 un programme d’action régionale et suggère une collaboration régionale des universités. Il raconte : “There were one or two people who immediately saw the benefits, there were one or two who wouldn’t. So it just required a lot of discussions, a lot of meetings, a lot of late nights, eventually everyone agreed” (entretien en 2002).

3 HESIN= Higher Education Support for Industry in the North.
ainsi de rassembler l’ensemble des acteurs autour d’une nouvelle valeur, celle de la compétitivité régionale.

Au final, Nissan décide d’installer son usine à Washington en 1984, près de Sunderland et sur le site d’une ville nouvelle programmée comme District de développement par le Plan Hailsham des années 60 (chapitre 3, section 3). L’arrivée de Nissan marque bien une rupture dans les objectifs et l’organisation de l’industrie régionale. En avril 1985 est signé un accord social avec un seul syndicat, l’Amalgamated Engineering Union (AEU), connu pour ses positions modérées (Sadler, 1992, p. 156). De plus, l’usine devient un moteur de l’économie régionale, et ce même si l’investissement initial de Nissan (£50 millions) et le recrutement de 470 personnes, essentiellement dans la région, sont bien en deçà des £300 millions d’investissement et des 5.000 emplois prévus au début des négociations (Sadler, 1992, p. 154). L’usine attire cependant très vite des sous-traitants, ce qui est à la base d’une organisation de la production en « juste-à-temps » (tableau 27) :


<table>
<thead>
<tr>
<th>Année</th>
<th>Investissement total cumulé (£m)</th>
<th>Emploi total à l’usine de Sunderland</th>
<th>Nombre de sous-traitants</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1986</td>
<td>50</td>
<td>470</td>
<td>46</td>
</tr>
<tr>
<td>1987</td>
<td>-</td>
<td>1,100</td>
<td>62</td>
</tr>
<tr>
<td>1988</td>
<td>610</td>
<td>1,800</td>
<td>126</td>
</tr>
<tr>
<td>1989</td>
<td>-</td>
<td>2,500</td>
<td>126</td>
</tr>
<tr>
<td>1990</td>
<td>670</td>
<td>2,700</td>
<td>177</td>
</tr>
<tr>
<td>1991</td>
<td>-</td>
<td>3,000</td>
<td>180</td>
</tr>
<tr>
<td>1992</td>
<td>900</td>
<td>4,600</td>
<td>195</td>
</tr>
<tr>
<td>1993</td>
<td>-</td>
<td>4,250</td>
<td>197</td>
</tr>
<tr>
<td>1994</td>
<td>1,000</td>
<td>4,076</td>
<td>202</td>
</tr>
<tr>
<td>1995</td>
<td>1,250</td>
<td>4,100</td>
<td>204</td>
</tr>
<tr>
<td>2000</td>
<td>1,500</td>
<td>5,000</td>
<td>-</td>
</tr>
<tr>
<td>2005</td>
<td>2,100</td>
<td>5,000</td>
<td>130</td>
</tr>
</tbody>
</table>


Les succès, même si d’abord limités, de l’usine Nissan à Sunderland constituent un moteur de la mobilisation, qui prend la forme d’une coalition d’acteurs. Cette dernière réunit les membres de l’ex-NEDC dont les autorités locales majoritairement travaillistes, les fonctionnaires centraux en région, des syndicats et une partie du patronat.

2 - La formation de la coalition régionale en Bretagne.

En Bretagne, la première mobilisation économique étudiée porte également sur l’attraction d’un investissement japonais mais cette fois-ci dans le domaine électronique, à savoir celui de Canon dans une usine de production de photocopieurs en 1982\(^2\). Dans la continuité des mobilisations de l’industrie électronique, elle est encadrée par l’État qui réaffirme son rôle dans le soutien à l’industrie mais, cette fois-ci, autour d’un principe de modernisation et par le biais de l’attraction d’investisseurs étrangers dans des nouveaux domaines de l’industrie électronique.

2.1 - L’affirmation de l’interventionnisme étatique.

La production et la vente de photocopieurs constituent l’activité industrielle principale de Canon, soit 41,7 % de son chiffre d’affaire en 1982 (Kim, 1990). Comme dans le cas de Nissan, l’objectif de l’investissement du fabricant japonais est de pénétrer le marché

\(^1\) Calcul faisant le rapport entre le nombre d’employés à un moment t et le nombre d’employés précédant ce moment.

\(^2\) Je fixe la date d’apparition du projet de Canon en 1982 (d’après Kim, 1990), même s’il n’a pas été possible de définir une date exacte d’après la documentation ou les entretiens.


---

1 Ouest France, 9/07/1983.

Le Gouvernement se montre en effet très intéressé par le projet d’investissement de Canon et tente de lui imposer un partenariat à 50% avec Alcatel, mais le fabricant japonais refuse cette condition (Le Bourdonnec, 1996). Le Gouvernement cède et propose, par le biais de la DATAR, plusieurs sites industriels à Canon ainsi qu’une série d’aides financières, dont la PAT1. La négociation autour du projet d’investissement de Canon se déroule donc principalement au niveau du Gouvernement central, comme dans le cas du Nord Est de l’Angleterre.

2.2 - L’organisation de la mobilisation bretonne.

La mobilisation régionale en Bretagne se différencie cependant sur trois points de celle dans la région anglaise. Premièrement, elle s’appuie sur les relais politiques, institutionnels et personnels disponibles au niveau de l’État central. Le Directeur du développement économique de la nouvelle instance régionale, le Conseil Régional, joue un rôle important en créant des contacts et des rapprochements entre institutionnels et milieux économiques, au niveau local, régional et central. D’origine finistérienne, il témoigne d’un fort attachement à la Bretagne (Le Bourdonnec, 1996). Il est en outre « très bien introduit » dans les réseaux des notables locaux et auprès des services techniques de la Préfecture de Bretagne2. Il utilise les relais politiques au sein du Gouvernement socialiste, notamment par le biais du Maire de

1 Je n’ai pas pu trouver le montant des aides à l’installation de l’usine de Canon en Bretagne ni dans les documents officiels, ni dans la presse, ni dans les entretiens.

Deuxièmement, la mobilisation bretonne se différencie de celle du Nord Est par le fait qu’elle ne voit pas la participation des syndicats régionaux ou nationaux, Canon ne les associant pas au projet. Comme dans le cas de la région anglaise, le rôle des syndicats dans l’entreprise est redouté par Canon de peur de voir se constituer un front d’opposition à ses méthodes de production et d’organisation du travail. Canon refuse la représentation syndicale au sein de l’entreprise. Les principaux représentants syndicaux, la CGT et la CFDT en tête, ne réagissent pas, en partie du fait qu’ils ne sont pas organisés dans ce domaine de l’électronique.


1 Entretiens avec le Secrétaire départemental CFDT-Ille et Vilaine et la Secrétaire régionale CFDT-Bretagne (en 2003 et 2004).
2 Entretien avec le Secrétaire départemental CFDT-Ille et Vilaine (en 2004).
Cette dernière a pour objectif de définir un programme local de développement technologique en réunissant, autour des élus politiques locaux, les centres de recherche publique et les grandes écoles installés à Rennes, ainsi que la CCI de Rennes. La Commission joue le rôle d’un forum dans lequel des acteurs pluriels échangent régulièrement sur les objectifs du développement de l’industrie électronique locale. En 1984, nourri de ces concertations, le District inaugure la technopole Rennes Atalante avec le concours financier de l’Etat. Cette technopole prend un statut associatif et obtient la qualification de Zone d’Innovation et de Recherche Scientifique et Technique (ZIRST). Elle est présidée par un universitaire de renom. L’objectif est d’attirer de nouvelles entreprises de technologie et d’animer le réseau d’entreprises et de scientifiques concernant les questions de développement technologique.

S’appuyant sur le repositionnement de l’Etat allant dans le sens d’un soutien à de nouveaux domaines de l’électronique, sur les échanges au sein des forums et sur l’introduction de nouvelles normes d’action fondées sur le développement de branches d’avenir de l’électronique, la mobilisation régionale s’implique dans l’attraction de Canon. Le but est de développer une nouvelle filière de l’industrie électronique bretonne en attirant non seulement l’usine de production de photocopieurs mais aussi des sous-traitants, selon le principe d’organisation de la production du juste-à-temps. L’objectif reste aussi toujours comme par le passé de poursuivre l’industrialisation de la région, de diversifier les bases de l’économie bretonne et de créer « des emplois, [car] cela permettait de maintenir des gens au pays ».

La situation de crise dans l’industrie électronique régionale facilite le consensus autour des nouvelles normes d’action et active la prise de conscience de la nécessité d’agir collectivement comme dans le Nord Est de l’Angleterre. Les échanges au sein des forums ont aussi aidé à faire apparaître des problèmes communs. Le sentiment de la nécessité du changement dans la politique de soutien à l’industrie électronique est aussi régulièrement exprimé au niveau central. Lors d’une visite en 1985 dans le Trégor, touché par de nombreuses pertes d’emplois dans l’électronique classique, le Président F. Mitterrand incite...
les acteurs locaux à suivre l’équation « *formation des hommes plus modernisation* »\(^1\) pour générer de nouveau de la croissance économique.


#### 3 - La formation de la coalition régionale en Bavière.

Dans le cas bavarois, la première mobilisation économique étudiée concerne l’attraction d’un nouvel investissement de BMW dans une usine de production automobile à partir de 1979\(^2\). Depuis les années 60, le constructeur bavarois a installé quatre usines de production et d’assemblage automobile en Bavière (chapitre 3, section 1). L’arrivée de F-J. Strauß à la tête du Gouvernement régional en 1978 s’accompagne d’une valorisation du principe de l’interventionnisme économique bavarois, dont bénéficie BMW par le biais de ses contacts directs avec le Gouvernement conservateur et à travers les aides de la politique régionale que ce dernier mène.

---


\(^2\) Je fixe le début du projet d’investissement BMW en 1979-1980 car je n’ai pu trouver que des approximations du type *à la fin des années 70* ou *au début des années 80* dans la documentation et dans les entretiens.
3.1 - Une mobilisation à l’origine locale.


D’après le Maire de l’époque, cette stratégie ne convainc pas le reste de l’administration communale, qui y voit un projet trop ambitieux pour la Ville. Quant au patronat local, comme dans le Nord Est de l’Angleterre, il montre de fortes réticences car il craint une augmentation du coût de la main d’œuvre locale.

En revanche, le Maire de Ratisbonne bénéficie du soutien de tous les élus politiques locaux « et justement aussi [des] élus SPD avec qui on a poussé dans le même sens » pour la sécurisation de l’investissement. Il rappelle un échec antérieur dans l’attraction d’un investissement de la Caisse d’Epargne allemande pour exiger la collaboration de tous.

3.2 - L’organisation de la mobilisation régionale.

La Ville de Ratisbonne obtient un soutien fort du Gouvernement bavarois et en premier lieu politique, contrairement à la ville de Nürnberg, dirigée par un Maire social-démocrate. Le


2 Dans l’entretien réalisé dans le journal Mittelbayerische Zeitung (15/11/1996), le Maire de la Ville de Ratisbonne raconte avoir entendu souvent des remarques ironiques du type « A l’étage, il y en a deux qui s’imaginent vraiment que BMW va venir s’installer à Ratisbonne » (traduction personnelle).

3 Entretien avec le responsable de la promotion économique à la Ville de Ratisbonne (en 2004).

4 Entretien avec le Maire de la Ville de Ratisbonne de l’époque paru dans le Mittelbayerische Zeitung (15/11/1996, traduction personnelle). À la fin des années 70, un projet d’implantation d’une antenne de la Caisse d’Epargne allemande échoue face à l’opposition des élus SPD.

5 Entretien avec le responsable de la promotion économique à la Ville de Ratisbonne (en 2004).
Gouvernement bavarois dirigé par F-J. Strauß prend le contrôle de la mobilisation locale et l’insère dans les objectifs de sa politique industrielle.

Premièrement, Ratisbonne se situe dans les zones d’aide régionale pour le développement économique, qui a donné lieu notamment à la création du pôle universitaire en 1962\(^1\). La partie nord-est de la Bavière accuse un retard économique et social important à cause du Rideau de Fer qui la coupe de ses contacts traditionnels avec l’Europe centrale et orientale et en fait « l’impasse » de l’Europe\(^2\). En 1979-1980, le Haut-Palatinat reste une région très agricole et dispose d’un PIB par habitant nettement plus faible que la moyenne fédérale et même bavaroise. Le PIB du Haut-Palatinat par habitant n’est ainsi que de 12.500 DM, contre 15.300 DM en Bavière et 15.900 DM en RFA. De plus, ses principales industries (sidérurgie, textile) sont touchées par la crise économique des années 70. Le Haut-Palatinat perd 16.000 emplois industriels de 1973 à 1977\(^3\). Le Gouvernement bavarois peut donc compter en retour sur le soutien financier au niveau national (Fonds de péréquation fédéral) et européen (politique communautaire régionale)\(^4\). Il finance des infrastructures comme le tronçon autoroutier reliant Munich à Ratisbonne. La Banque bavaroise de développement (Landesförderbank) propose à BMW des crédits à taux intéressants et des programmes de soutien aux investissements réalisés en Bavière\(^5\).

Deuxièmement, à la tête du Gouvernement bavarois depuis 1978, mais aussi Secrétaire du parti CSU depuis 1961 et ancien Ministre fédéral (chapitre 3, section 3), F-J. Strauß sait faire bénéficier la Bavière de ses relations politiques au niveau fédéral et international, tout comme de ses relations étroites avec le patronat (Sträter, 1997). Il s’intéresse toujours à la politique fédérale en tentant, en vain, de gagner les élections à la Chancellerie en 1980 face au candidat

---

\(^1\) L’implantation de l’Université de Ratisbonne en 1962 est soutenue financièrement par la politique régionale, et bénéficie des relais du Ministre de l’économie de l’époque, A. Goppel, qui est originaire de cette ville.

\(^2\) Entretiens avec le Député européen CSU de la région Oberfranken depuis 1999 et avec le Directeur du développement économique à la CCI de Munich (en 2004, traduction personnelle).

\(^3\) *Le Nouveau Journal*, 4/05/1979.

\(^4\) Le contexte de la candidature de Ratisbonne est celui où la Bavière reçoit des fonds importants du Bund dans le cadre du fond de péréquation. L’Europe soutient les régions frontalières au Rideau de Fer par sa politique régionale. Personne n’a voulu cependant me révéler le montant des aides publiques promises à BMW pour son investissement à Ratisbonne.

\(^5\) Entretien avec la responsable des relations avec les Ministères bavarois de l’Économie et des Finances au sein de la Banque bavaroise de développement régional (en 2004).


Le nouveau projet d’investissement de BMW devient un enjeu important dans la menée de cette politique industrielle et alors que Strauß se représente à la tête de l’Etat de Bavière en 1982 et 1986. Strauß s’implique en conséquence directement et intensément dans les négociations1. La mobilisation régionale comprend également le syndicat majoritaire au sein du Conseil d’Administration de BMW, IG-Metall. A travers la procédure institutionnalisée de la cogestion, le syndicat accepte la flexibilité du travail sur le site de production envisagé,

1 Entretien avec un chercheur de l’Institut für Bayerische Geschichte, München (en 2004).
comme par exemple la semaine de six jours. En 1982, BMW décide de s’installer à Ratisbonne, avec un objectif initial de 3.500 emplois recrutés pour beaucoup localement. La production débute en 1986. L’objectif de BMW est de mettre en place une organisation en juste-à-temps avec les usines de Munich, Landshut et Dingolfing qui se trouvent dans un périmètre proche (BMW, 1996).


<table>
<thead>
<tr>
<th>Année</th>
<th>Effectifs</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1986</td>
<td>3.500</td>
</tr>
<tr>
<td>1991</td>
<td>6.500</td>
</tr>
<tr>
<td>1998</td>
<td>8.000</td>
</tr>
<tr>
<td>2001</td>
<td>10.000</td>
</tr>
</tbody>
</table>


Fort de ce succès, F-J. Strauß parvient à structurer une mobilisation autour du développement économique territorial et utilise pour cela non plus en premier lieu les ressources fédérales, comme lorsqu’il était Ministre fédéral, mais celles du Gouvernement bavarois et de l’Europe. Il n’a pas besoin de voir se constituer des forums pour faire avancer ses idées politiques en terme de développement industriel, l’administration comme le Parti CSU lui étant subordonné. Il profite en outre de la structure de la cogestion au sein de BMW dans laquelle la Direction et les syndicats discutent des objectifs de productivité de l’entreprise.


4 - Les conditions des coalitions régionales réunies.

En conclusion de cette section, dans les trois régions, des mobilisations économiques se structurent à partir du sentiment de la nécessaire de s’investir collectivement pour le développement industriel régional et à partir de la prise de conscience par les élites régionales de problèmes communs. Pour y répondre, des valeurs et des normes d’action nouvelles sont avancées, comme celle de la compétitivité régionale, de la concertation entre entreprises, universités et pouvoirs publics pour sustenter l’offre technologique locale ou encore celle de l’organisation flexible de la production au sein d’un territoire donné. Ces nouvelles valeurs et normes promeuvent les enjeux économiques liés à l’internationalisation accélérée du système économique et à l’intégration européenne. Elles s’appuient sur les facteurs économiques, politiques et culturels présents au sein des territoires régionaux. La Bavière se différencie du Nord de l’Angleterre et de la Bretagne par la présence d’un leader charismatique en la personne de Strauss. J’avance l’hypothèse que ceci constitue la base de la formation de coalitions telles que définies par P. Sabatier (1999) (tableau 29):


<table>
<thead>
<tr>
<th>Secteur industriel</th>
<th>Nord Est Angleterre</th>
<th>Bretagne</th>
<th>Bavière</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Leader</td>
<td>Ex-NEDC</td>
<td>Dir.développement économique du CR</td>
<td>Ministre Président Strauss</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Les acteurs politiques et administratifs, centraux en Région et territoriaux, sont les principaux initiateurs alors que le patronat se montre plus réticent, sauf en Bretagne où il participe activement aux forums (CCI). Dans les deux premières régions présentées, l’Etat conserve un rôle central dans le déroulement des mobilisations économiques. Quant au Gouvernement bavarois, il gère de manière autonome les fonds obtenus grâce au système de péréquation fédérale.

Enfin, alors que les représentants syndicaux jouent un rôle important au sein de la coalition régionale en Bavière, ils en sont exclus en Bretagne. Dans le Nord Est de l’Angleterre, les syndicats participent à la coalition régionale du fait de leur poids historique dans l’industrie régionale, mais ils voient leur pouvoir de négociation fortement réduit.
Section 2 - Le rôle de l'identité régionale dans la formation des coalitions régionales.

Les coalitions d’acteurs s’appuient sur les ressources de l’identité régionale pour promouvoir la cause industrielle régionale, c’est-à-dire pour stabiliser un ensemble de valeurs et normes d’action définissant un intérêt commun des acteurs des mobilisations économiques. La prise de conscience de problèmes communs constitue un moteur de la mobilisation (Lagroye et al., 2002), mais c’est par la stabilisation d’un ensemble de significations auquel la majorité des acteurs s’identifie que les mobilisations s’ancrent dans la durée et qu’elles prennent la forme de coalitions d’acteurs (Sabatier, 2004). Par le biais d’images et d’algorithmes, l’identité régionale est sollicitée pour convaincre les investisseurs, ainsi que l’État et l’Europe quand ils sont partenaires, des atouts économiques régionaux. Elle sert aussi à mettre en avant ce qui est partagé collectivement au sein des mobilisations économiques régionales. Enfin, elle est utilisée pour redéfinir le rapport de la région à l’État, et dans une moindre mesure à l’Europe, dans une logique d’ouverture et de différenciation, voire d’opposition.

1 - La valorisation des atouts économiques régionaux.

L’identité régionale est utilisée pour valoriser les atouts économiques régionaux, à savoir les caractéristiques industrielles régionales et les qualités de la main d’œuvre régionale, et ce auprès des investisseurs industriels, l’État et l’Europe et au sein des coalitions régionales.

1.1 - La valorisation des caractéristiques industrielles régionales.

Dans les récits des acteurs des mobilisations économiques, des atouts industriels régionaux sont construits à l’aide d’une sélection d’images anciennes et nouvelles de la région ou de la transformation d’handicaps en atouts régionaux. Dans les trois régions, on retrouve des éléments similaires, ce qui ne signifie pas qu’il s’agit uniquement de marketing à l’adresse d’investisseurs. Il s’agit plutôt d’une tentative de définition de la représentation du champ industriel régional et de ses principes d’action, aux vues de ce que les acteurs estiment nécessaire dans un contexte de concurrence et bénéfique pour activer l’adhésion à la cause des coalitions régionales. A ce premier stade de la mobilisation de symboles territoriaux, il s’agit principalement d’une action sur l’image économique régionale.

C’est donc plutôt la capacité d’adaptation de la région aux exigences de la concurrence internationale qui présente le plus de potentiel pour attirer les investisseurs et susciter l’adhésion à la cause des coalitions régionales. Premièrement, l’adaptation la plus notable dans les trois régions est celle des syndicats par rapport aux nouvelles règles de la production flexible. D’une part, les acteurs politiques et/ou administratifs s’appliquent à souligner auprès des investisseurs potentiels qu’il existe non seulement peu de conflits sociaux dans leur région mais aussi une pratique en faveur de la recherche du compromis vis-à-vis d’investisseurs précédents. En Bavière, le Ministre Président Strauß lance en 1982 un Atlas de l’industrie bavaroise dans lequel il souligne le faible niveau de conflits sociaux par rapport au reste de l’Allemagne. Dans le Nord Est de l’Angleterre, la réputation régionale d’une culture de « conflit de classe » entre patronat et syndicat/élus travaillistes (Keating et Loughlin, 2002) est minimisée par le fait que la mobilisation régionale réunit l’ensemble des syndicats et des élus. En Bretagne, Canon se montre sensible à l’argument avancé par les élus politiques

---

3 Entretien avec le vice-président du NEDC, responsable du développement industriel (en 2002).
locaux de tous bords du faible niveau de conflits sociaux dans la région, en particulier chez le premier employeur régional Citroën1.

D’autre part, les représentants syndicaux développent un discours d’ouverture par rapport aux nouvelles règles de la production flexible. En Bretagne, la coalition régionale vante l’expérience des *Cercles de qualité*, tirée de l’exemple japonais et menée par la Direction de Citroën à Rennes depuis 1980. Les *cercles de qualité* sont formés d’une dizaine de volontaires au sein des ateliers ou services, et ont pour objectif de définir des formes d’adaptation continue des salariés aux exigences de qualité de la production. Parmi les syndicats, seuls les représentants de la CGT dénoncent ces nouvelles méthodes de travail qui, d’après eux, sont faites pour contrôler les salariés et augmenter la pression dans leur travail2. Cette expérience est rapidement présentée par les acteurs économiques et politiques comme un acquis de la « *culture industrielle régionale* »3. Elle se diffuse dans l’industrie régionale en étant mise en place au sein de l’usine Canon de Liffré dès 19844.

En Bavière, le syndicat *IG-Metall Bayern* s’engage en faveur de la flexibilité du travail et la présente comme un des principaux atouts des usines bavaroises de BMW. Dès les années 60, la culture d’entreprise de BMW se traduit par des mesures pour inciter les employés à une meilleure productivité, comme par exemple les primes de rendement5.

Le revirement le plus spectaculaire se fait cependant dans le Nord de l’Angleterre, où la flexibilité du travail est considérée au début de la décennie 80 par les représentants syndicaux comme une « *solution innovante* » pour répondre à la crise des industries traditionnelles et au chômage de masse dans la région. Le Directeur financier d’un des plus anciens et plus


2 On peut lire dans le quotidien *Ouest France*, 20/01/1982 : « La CGT est hostile à ces méthodes. Elle n’y voit qu’un moyen emprunté aux Japonais pour exploiter les travailleurs. Les autres syndicats semblent rester pour l’instant sur la réserve ».


4 *Ouest France*, 8/10/1986 : « L’inolent développement de Canon à Liffré ».

5 Dans le *Courrier International*, N°724, 16-22/09/2004, il est souligné que „la crise des années 50 a provoqué une véritable mutation génétique chez BMW, créant une culture d’entreprise hors norme dans l’Allemagne bureaucratique. Depuis les années 70, BMW verse par exemple des primes de rendement, une pratique toujours peu répandue en Europe „.
puissants syndicats de la région (GMB) affirme que la flexibilité du travail constitue dès le début de la décennie 80 le nouveau « modèle régional », et non plus celui des « very rigid working practices » :

“The arguments that we used [to attract Nissan] were that (…) because of the high level of unemployment in the North East, the Unions had to experiment with flexible working arrangement. The old days of very rigid working practices were been faced down in the 1980s. The trade unions in the North East were prepared to, in order to create jobs, to look at innovative solutions. The GMB had already introduced, at that stage, a number of collective agreements with employers which meant that the flexible [approach was used]”\(^1\).

En incluant la relation entre flexibilité et « solutions innovantes » au cœur de la culture industrielle régionale, le Directeur financier du GMB souligne par un algorithme à la fois la ligne directrice que se fixe son syndicat au début des années 80 et un atout de la région.

Enfin, les représentants syndicaux acceptent de voir leur représentation réduite au sein des entreprises. En Bretagne, les syndicats CGT et CFDT montrent leur incapacité de s’organiser face à l’arrivée d’un nouveau type d’industriels comme Citroën et Canon, ni ne parviennent ensuite à s’implanter au sein des entreprises. A Citroën, un syndicat autonome, la CSL (chapitre 3, section 1) constitue le syndicat majoritaire. Canon organise aussi en interne sa représentation syndicale.


\(^1\) Entretien avec le Directeur financier du syndicat GMB au début des années 80 (en 2002).

\(^2\) “Four features of the trade union agreement at Sunderland were totally new to the UK car industry (if not other branches of manufacturing). It incorporated single union status for the AEU; no-strike pendulum arbitration; common conditions; and complete flexibility, with team leaders and supervisors responsible for shop floor production” (Sadler, 1992, p. 156).

\(^3\) Le Directeur du Northern EEF me raconte : « they [Nissan] obtained agreements with the AEEU to the new methods that were working. Our member companies were then able to go to the unions and say, you can no longer refuse this flexible working practices. You are doing it in Nissan. Now can we talk about doing it here” (entretien en 2002).
différencier la région des autres sites de l’industrie automobile britannique qui sont marqués par d’importants conflits sociaux au cours de la décennie 80. Il lui donne ainsi un *avantage comparatif* pour attirer des investisseurs industriels, en particulier étrangers.

Deuxièmement, le principe d’une ouverture des pouvoirs publics au patronat est mis en avant, c’est-à-dire de leur inclusion dans la mobilisation économique et de l’introduction d’un échange régulier entre acteurs publics et privés sur les questions de développement industriel. Le patronat est le bienvenu pour apporter un nouveau regard sur les questions de développement industriel. En Bavière, F-J. Strauß cultive la représentation de la CSU et du Gouvernement bavarois comme ayant une attitude positive vis-à-vis du patronat. Il développe des relations étroites avec les milieux d’affaires bavarois, voire de « *patronage* » (Sträter, 1997). Par cette notion, D. Sträter (1997, p. 48) veut souligner l’existence d’un circuit de financement entre le Gouvernement bavarois et le patronat, et qui consiste en un échange entre financement du parti CSU par le patronat et distribution de subventions régionales par le Gouvernement bavarois. Strauß ne va pas cependant jusqu’au point de s’enfermer dans une logique de relation clientéliste. En revanche, il ne se soucie pas des répercussions de ces pratiques dans les médias, allant jusqu’à se vanter d’obtenir des billets d’avion gratuits de la part des industriels en affirmant qu’ainsi, il faisait faire des économies aux contribuables.

En Bretagne, les représentants de la CRCI et les acteurs politiques se réfèrent à la capacité de mobilisation régionale du CELIB, réunissant des élus, le patronat et les syndicats (chapitre 3, section 3). Mais dans le cadre de la mobilisation autour de l’investissement de Canon, c’est la « *capacité de partenariat* » des acteurs publics et privés qui est vantée comme une *valeur* de l’identité bretonne par un expert économique et universitaire, engagé au sein du CESR de

---

1 Entretien avec le vice-président du NEDC, responsable du développement industriel (en 2002).

2 Le journal *The Economist* (9/05/1987) souligne les relations resserrées entre F-J. Strauß et le monde bancaire et de l’assurance, à l’instar d’un Président d’une des principales sociétés d’assurance bavaroises – détenues par l’Etat bavarois - qui était conseiller de Strauß lorsque celui-ci était Ministre fédéral des Finances. Et le journaliste de conclure sur un mode humoristique sur les réseaux économiques bavarois : « *it all looks like one big (happy ?) family. How do you join? There are no fixed rules, but loving Munich and being a friend of Mr Strauß do not harm* ». 

3 F-J. Strauß tire parfois des avantages personnels de ses relations avec le patronat bavarois, mais il n’existe pas de relations exclusives entre eux (entretien avec un chercheur de l’*Institut für Bayerische Geschichte* en 2004).

4 D’après l’entretien avec la responsable du Département *Politique du Land* de la radio régionale *Bayerischer Rundfunk*. 

Bretagne et qui en devient le Président au cours des années 90. L’identité bretonne, autrefois illustrée par des stéréotypes sur le retard économique régional (chapitre 3, section 1), devient à ses yeux un atout à avancer pour attirer les investisseurs japonais :

« Ce n’est pas tout à fait par hasard que Canon soit venu en Bretagne parce que Canon a trouvé des valeurs qui correspondaient bien aux attentes des Japonais, c’est-à-dire une capacité à travailler ensemble. Quand on demande à Canon pourquoi ils sont venus en Bretagne, probablement il y a la main d’œuvre, compétente, sérieuse, pas trop chère, pas trop syndiquée, et il y avait aussi cette capacité de partenariat, qui fait que l’on pouvait trouver ici des réseaux comme au Japon. Ce n’est pas par hasard qu’ils sont venus en Bretagne, au Pays Basque, en Alsace. Ce sont des régions à forte identité. Qui ont joué sur cette identité »1.

Cette citation souligne que l’identité régionale est utilisée au cœur des mobilisations économiques pour convaincre l’investisseur japonais que la pratique des réseaux économiques fait d’ores et déjà partie de la culture régionale.

Dans le Nord Est de l’Angleterre, l’opposition initiale des représentants des industries traditionnelles laisse rapidement la place à un discours soulignant un processus d’apprentissage du modèle de Nissan en termes de management d’entreprise. Le Directeur de l’organisation patronale Northern EEF affirme ainsi :

« They showed what a new management approach could achieve in way of productivity. So the lessons have all been from Nissan to us. And hasn’t been a threat at all. (…) So, we acquired suddenly a big new industry with all the suppliers work with it. Starting from scratch, that is, from nothing. Establishing the best practices from the first day. And that separated us from other parts of the UK that already had had a motor industry. Say Liverpool, West Midlands, Dagenham. They had out of dated working practices, very difficult to bring about a productivity improvement. And Nissan, certainly showed how it can be done »2.

A travers cet exemple, on voit s’opérer un processus de redéfinition de l’image économique et de la culture industrielle régionale pour correspondre aux exigences des investisseurs étrangers, ainsi que celles de l’Etat et de l’Europe quand ils sont partenaires et développent leur discours sur la nécessaire « modernisation industrielle » des régions. Ce processus de redéfinition suscite l’adhésion des acteurs des mobilisations dans la mesure où il traduit un

1 Entretien avec le Président du CESR Bretagne au cours des années 90 (en 2003).
2 Entretien avec le Directeur du Northern EEF (en 2002).
nouveau modèle de réussite industrielle régionale, présenté comme une alternative au modèle précédent dont les acteurs prennent peu à peu conscience de l’échec. Dans ce nouveau modèle, la valeur dominante devient celle de la compétitivité des territoires, et la norme dominante, celle de la recherche d’avantages comparatifs.

1.2 - La valorisation des atouts de la main d’œuvre régionale.

Des initiatives émergent aussi pour valoriser les atouts de la main d’œuvre régionale, voire de la population régionale dans son ensemble. Elles mettent en avant non seulement la culture ouvrière, mais aussi la culture rurale régionale, comme un atout supplémentaire pour attirer les investisseurs industriels. Elles constituent aussi une base pour susciter de l’adhésion au sein des coalitions régionales à travers la prise de conscience d’atouts culturels régionaux.

Premièrement, les coalitions régionales soulignent la disponibilité d’une main d’œuvre formée dans la région. Dans le Nord Est de l’Angleterre, un fonctionnaire central travaillant en région soutient qu’il existe alors « large skilled people, a ready workforce »1 suite aux licenciements massifs dans les industries traditionnelles, et en particulier dans l’ingénierie. En Bretagne, il existe une main d’œuvre disponible suite à la crise de l’industrie agro-alimentaire, et grâce à une croissance démographique plus forte que la moyenne française2. La Bavière dispose aussi d’une proportion plus forte de main d’œuvre disponible par rapport aux autres Länder allemands, du fait d’une croissance démographique plus significative. De 1970 à 1987, la Bavière accroît sa population de 4% alors que la RFA stagne à 0,7%. En 1988, la population active atteint 47% de la population totale en Bavière et Baden Württemberg, contre 44% en RFA (Ticheur, 1988, cité in Carroué, 1991).

Deuxièmement, les qualités de la main d’œuvre sont mises en avant dans les trois coalitions régionales à travers l’accent mis sur ses compétences et son sérieux. Les acteurs syndicaux et administratifs, centraux comme territoriaux, insistent sur la bonne formation de la main d’œuvre, soit dans l’ingénierie (Nord Est), soit dans l’industrie en général, comme en Bavière où ils font référence à un bon système d’apprentissage. Plus fondamentalement, ce sont les

qualités spécifiques de la main d’œuvre régionale qui sont valorisées comme des atouts économiques. Dans le Nord Est de l’Angleterre, le responsable du développement économique à la Ville de Sunderland depuis 1996, auparavant cadre dirigeant du secteur économique privé, met en avant non seulement la disponibilité d’une main d’œuvre formée mais aussi la conscience et la fierté qu’ont les ouvriers d’une culture industrielle régionale, et non locale ou nationale. Il avance que cette fierté a été au cœur des négociations avec Nissan. Il définit le rôle de cette fierté dans la mobilisation sous la forme d’un algorithme de mise en confiance : « if you can make the best ships in the world, you can make the best cars » :

« I think what would have been the priority [for attracting Nissan] would be the labour availability, skills, and the training. Because that’s the most important for Nissan to be competitive, productive. (...) There wasn’t [an automotive sector] but there was shipbuilding, manufacturing. We had a history of making things. Me personally not (rires) but in the region: shipbuilding, manufacturing engineering products. We were one of the first places in the UK to manufacture glass. And the discipline of the people: we have a manufacturing culture. We were doing one of the best ships in the world once! If you can make the best ships in the world, you can make the best cars. This was the mentality. (...) This was the past but we had present skills. And the past: don’t forget, the shipyard, the last [one] closed in 1990, so it is the current. So a lot of people in the labour market were used to make something. (...) Fundamentally, if you make a car, or a TV set, or ships, it’s... the discipline of people comes from family. And they want to be involved in manufacturing something. Whereas if you go to another part of the UK where it was predominantly an office place, to change the skill base, to change the mentality of people... And I think we had to demonstrate quite clearly that we had this availability ”

La conscience d’une culture industrielle régionale des ouvriers est donc à la fois une ressource productive vantée auprès de l’investisseur japonais, mais aussi une source de fierté régionale autour de laquelle la coalition régionale peut se structurer, et ce en mobilisant les dimensions affective (attachement à la région) et rationnelle (avantage comparatif industriel) de l’identité régionale. D’un handicap, celui du poids des industries traditionnelles en déclin, est tiré un atout industriel régional. En témoigne le ralliement à ce sentiment d’un responsable du Northern EEF opposé initialement à l’arrivée de Nissan en 1984 dans la région, et l’utilité qu’il y voit en terme de formation de la main d’œuvre pour attirer des investisseurs (deep cultural history of manufacturing, proud to being involved in manufacturing, easy to train, loyal to the region) :

1 Entretien avec le responsable du développement économique à Sunderland depuis 1996 (en 2002).
"There is a deep cultural history of manufacturing in this region. It is always been an engineering region. So the people here were used to manufacturing. And they believed that manufacturing was important. And they were proud to being involved in manufacturing which wasn’t necessarily true in other parts of the country. So we felt that it would be easy for a new company to train a workforce. (...) The people here are very loyal to the region, they don’t move about the country a lot. They have a very loyal workforce".

Toutefois, la valorisation de la culture industrielle régionale dans la stratégie d’attraction d’investisseurs étrangers est mise à mal par un conflit social majeur et par l’attitude méprisante du Gouvernement à l’égard de cette culture industrielle. Quelques semaines après la décision de Nissan de s’installer dans la région débute la Grève des mineurs qui oppose les dirigeants syndicaux des mines de la région au Gouvernement. Elle fait suite à la décision de ce dernier de supprimer 20.000 emplois sur les sites industriels non rentables au Royaume-Uni (Lemonnier, 1997, p. 218). M. Thatcher reste inflexible et parvient à briser le front syndical des mineurs, qui n’est pas soutenu par ailleurs par le reste des syndicats régionaux. Elle n’exprime aucune compassion pour la misère sociale des zones encore fortement marquées par les industries traditionnelles et ne témoigne d’« aucun respect pour une culture ouvrière faite de luttes courageuses, qui constituent aussi la mémoire sociale de l’Angleterre » (Lemonnier, 1997). En 1985, visitant une friche industrielle à Tyneside, elle dénigre les habitants du Nord Est en les traitant de « moaning minnies » et les somme de se prendre en charge eux-mêmes. Ce conflit social marque le déclin final du pouvoir syndical régional et rend beaucoup plus délicate l’inclusion de la culture industrielle dans la représentation collective en formation au sein de la coalition régionale.

En Bretagne et Bavière, les coalitions régionales insistent aussi beaucoup sur la compétence de la main d’œuvre régionale en termes de culture mais cette fois-ci, non pas en faisant référence à une culture industrielle, mais aux valeurs paysannes. L’image des ouvriers paysans est sollicitée lors des premières implantations industrielles de Citroën et BMW dans les années 60 pour souligner la spécificité des ouvriers de la région par rapport aux ouvriers français et allemands (chapitre 3, section 1). En particulier, il est fait allusion au sérieux de ces ouvriers concernant l’outil de production et l’engagement dans l’entreprise, à

l’attachement à la terre et donc la fidélité de la main d’œuvre, enfin, à l’absence de tradition syndicale automobile et des lourds conflits sociaux caractéristiques des autres régions françaises connaissant un ancrage plus ancien de ce type d’industrie.

Cette image est réutilisée dans le cadre des mobilisations régionales autour des projets d’investissements de Canon et BMW au début des années 80, en particulier pour souligner ses atouts en terme d’action syndicale modérée. BMW s’implante dans des zones rurales et recrute parmi la population locale, à la fois à Landshut, Dingolfing et Ratisbonne. Canon recrute également localement une main d’œuvre principalement d’origine rurale. Y. Le Bourdonnec (1996, p. 147) souligne, à travers l’anecdote suivante, les origines paysannes du personnel de Canon en 1983 :

« Le service du personnel de Canon notera ainsi, avec surprise, que les demandes d’aide d’accession à la propriété qui lui parviennent ne mentionnent jamais le coût d’acquisition du terrain ; celui-ci est toujours un don du père... agriculteur. (...) De fait, les comportements de la population et son rapport au travail sont marqués par ses origines agricoles ».

De manière intéressante, le patronat breton s’implique aussi directement dans la valorisation de la culture régionale dans son ensemble pour développer une nouvelle confiance économique. Il existe ainsi deux initiatives principales. D’une part, d’anciennes associations bretonnes sont réactivées (du type de l’Association des Cadres Bretons, chapitre 3, section 3) et de nouvelles associations sont créées dans le but de développer des réseaux à l’extérieur de la Bretagne et faire la promotion économique de la région (Club de Bretagne)1.

Plus significativement, le Club des Trente, dont le nom fait référence à une bataille menée au cours de la Guerre de Cent Ans2, est créé au milieu des années 80 par des grands patrons issus...

D’autre part, à l’initiative d’une journaliste d’origine finistérienne, une vingtaine d’entreprises de différents secteurs industriels lance en 1984 l’association Made In Breizh. Cette dernière regroupe «des chefs d’entreprise de Bretagne qui souhaitent créer ensemble une nouvelle image de marque de la Bretagne économique et culturelle et mettre en valeur ses éléments les plus modernes et performants, sans pour autant renier la Bretagne traditionnelle»4.

succession au trône, un fait d’armes marque les esprits : le « combat des Trente ». Le 26 mars 1351, il met aux prises, pour éviter l’affrontement des deux armées, trente chevaliers bretons et trente chevaliers anglais, que les Bretons défont ». Il complète dans la note : «la réalité historique est toujours un petit peu plus complexe que la légende... En fait, le Duché de Bretagne était tirailé entre la France et l’Angleterre. Et au combat des Trente, le parti « breton » était aussi composé de Français et le parti « anglais » était aussi composé de Bretons, ainsi que de quelques Allemands. Mais ce n’est pas ce que la postérité a retenu ».

1 Le Télégramme de Brest, 5/07/1992 : «Le Club travaille dans l’ombre et ne souhaite pas médiatiser ses activités, si l’on en croit les propos de son président. (...) Pourtant on discerne l’ambition commune d’un groupe d’hommes qui se disent volontiers au service de leur région ».

2 Entretien avec l’un des fondateurs du Club des Trente, dans le Figaro-Economie (15/05/1997) qui affirme : «en Bretagne, l’ambiance est différente car nous nous connaissons tous. Derrière tout cela, il existe une identité bretonne faite d’une histoire et d’une langue ».


4 Communiqué de presse de l’association Made In Breizh du 17/04/1985. Dans la première revue de presse de l’association, il est affirmé que «malgré le dynamisme de ses hommes, malgré la réalité vivante, moderne de son économie et de sa culture, la Bretagne reste victime des images qu’elle fait naître dans l’esprit du public. Images d’un pays de légendes, d’un pays du bout du monde où le folklore prédomine, né d’une culture magnifiée mais en déclin. Ces images font de la Bretagne une sorte de paradis perdu dont est connoté tout produit d’origine bretonne, quelle que soit sa qualité, sa modernité. (...) Il est difficile d’être breton aujourd’hui sous le regard des autres. (...) [La Bretagne] dispose d’un stock d’images, de mots, de productions jusqu’ici inexploités. Avec l’aide de professionnels de la communication, Made In Breizh veut créer, à partir de ce stock, l’image d’une Bretagne au riche passé mais à l’avenir déjà en œuvre ; de mettre en avant la nouvelle spécificité
L’association s’appuie sur l’exemple du Japon et qualifie même la Bretagne de « Japon de la France » :

« La Bretagne est riche de ses produits, de ses hommes et de leur esprit d’entreprise. Sans renier ses originalités culturelles, elle peut au contraire s’en servir pour mieux établir sa différence et imposer l’image de son modernisme. L’action de quelques hommes unissant leurs talents et leurs réussites peut inverser l’image d’une Bretagne passéiste. Partis d’une situation ultra-exotique, les Japonais ne s’imposent-ils pas aujourd’hui avec une image ultra-moderniste sans perdre pour autant leur identité culturelle ? ».

Dans cette Bretagne ayant à peine (deux années avant) accueilli son premier investisseur japonais important avec Canon, le Japon sert de modèle pour justifier l’utilisation de la culture bretonne à des fins économiques. L’association poursuit ainsi l’objectif de renouveler l’image de la Bretagne pour la rendre économiquement plus attractive et pour dépasser les stéréotypes qui se sont développés sur la région. Selon les fondateurs de l’association, la perception positive de l’image économique bretonne réside uniquement alors dans le tourisme et la production agricole et maritime. Cette fois-ci, les médias nationaux et internationaux sont les cibles privilégiées de l’initiative. Les campagnes de marketing régionales, nationales et internationales sont financées par les entreprises.

L’initiative manque cependant rapidement de soutien de la part du secteur privé qui n’y voit pas de « retombée directe » (Lainé, 1992). Elle n’obtient en outre aucun soutien du monde politique qui la considère comme du marketing d’entreprises. Revenant six années après sur l’échec de Made In Breizh, un de ces initiateurs, cadre dirigeant d’une entreprise régionale de navigation maritime, estime que c’est une erreur de ne pas associer la culture d’un territoire aux questions de son développement économique, car c’est à partir d’éléments culturels, identifiant le territoire et ses atouts économiques, que naît la confiance et donc l’attractivité d’un territoire :


1 Premier dossier de presse de l’association Made In Breizh, 1985.
2 Entretien avec la fondatrice de l’association Made in Breizh (en 2001).
tant que producteur de richesses. Cette identité est une partie de sa culture. Prétendre développer en Europe l’image d’une Bretagne économiquement conquérante, face à des concurrents qui n’hésitent pas à employer l’arme de la communication, est une démarche de fond qui ne peut s’appuyer sur le vide. Le développement économique a pour base première la confiance : la confiance que l’on peut attribuer aux hommes d’une Région est la résultante d’une tradition, d’une histoire, donc d’une culture » (Lainé, 1992).

Or, l’ensemble des acteurs de la coalition régionale ne se montre pas prêt au milieu de la décennie 80 à utiliser la culture bretonne à des fins économiques, encore moins à inscrire le travail sur l’attractivité de l’image économique de la Bretagne dans une dynamique culturelle régionale. Ainsi, ce sont en priorité les atouts économiques régionaux, en termes matériel (coûts de production) et immatériel (qualité de la main d’œuvre, culture des réseaux, culture industrielle ou rurale) qui sont mis en avant, et ce pour attirer investisseurs et/ou financeurs tels que l’Etat ou à l’Europe.


L’identité régionale est aussi sollicitée pour redéfinir le rapport à l’Etat centralisé ou fédéral quand il se désengage des questions économiques, et distinguer l’intérêt de la région de celui de l’Etat. Toutefois, les activités de lobbying territorial se maintiennent également vis-à-vis du centre, et ce au niveau national et, de manière croissante, européen.

2.1 - La définition d’un rapport ambivalent à l’Etat.


Dans le Nord Est de l’Angleterre, les acteurs administratifs (NEDC), syndicaux (**Northern TUC**, **GMB**) et patronaux (**Northern CBI**) soutiennent après l’arrivée de Nissan une action en faveur de l’attraction d’autres investisseurs étrangers afin de créer de nouveaux emplois¹. Quand cela leur est possible, et malgré la fermeture de la structure des opportunités politiques (centralisation de la politique régionale, opposition politique), ils utilisent leurs relais pour bénéficier des aides gouvernementales et notamment celle de l’aide régionale RSA. Ils s’appuient sur les contacts qu’entretient le groupe patronal **Northern CBI** avec les élus conservateurs et sur le travail des fonctionnaires centraux en région. Ces derniers se montrent des défenseurs importants des intérêts de la région. Ils expriment leur opposition à la stratégie politique d’exclusion menée par le Gouvernement Thatcher vis-à-vis des industries traditionnelles et qui pose de grands problèmes dans le Nord Est de l’Angleterre (Anderson, 1992). Se trouvant eux-mêmes dans la position d’*exilés* de Whitehall après 1979, et n’obtenant plus le soutien du Gouvernement central, ils participent à la mobilisation régionale en se ralliant aux élus locaux travaillistes et conservateurs :

“Regional DoE [environment] and DTI [Industry] officials were motivated to play the role of advocate for several reasons. Many have served in the North East prior to the change of government, and continued to adhere to the principle of assisting what they perceived as a chronically depressed regional economy. Several officials arrived after 1979 as exiles from the new regime in Whitehall, which only strengthened the inclination of the regional office to go to bat for the North East. In 1983-84, The Northern Regional Office of the DTI took the lead in mobilizing a response to the government’s proposed cuts in regional aid. (…) As a former director of the DTI Regional Office in Newcastle stated, “Regional Offices don’t carry much weight with this government or any other, for that matter, if they are alone. They need allies – in this case [the 1983 regional policy review, author’s brackets], the private sector in the North”. Regional officials took also the unusual step of informing Conservative MPs of a Whitehall proposal to withdraw Newcastle-upon-Tyne’s assisted-area status, which served to close the ranks of the region’s parliamentary representatives” (Anderson, 1992)².

Les élus travaillistes, réunis au sein de leur association régionale NECA, maintiennent quant à eux une stratégie de lobbying territorial vis-à-vis du Gouvernement central pour exiger un

---


² J. Anderson (1992, p. 121-22, author’s interview of a former senior civil servant).

A l’aide de publications scientifiques régulières, les experts universitaires dénoncent aussi la crise industrielle régionale et le manque de moyens proposés par le Gouvernement pour la résoudre. Ces appels politiques et universitaires ne reçoivent cependant aucun écho positif de la part du Gouvernement Thatcher. De plus, ils sont critiqués par la coalition régionale qui s’est structurée autour de Nissan, car ils donnent une image négative de la région, fondée sur les industries traditionnelles et sur la pauvreté régionale.

En revanche, la coalition régionale autour de Nissan use du rapport d’opposition au Gouvernement, non pas pour solliciter ses aides mais au contraire pour renforcer l’intérêt commun dans le développement économique régional au sein de la région. L’objectif est de faciliter la structuration de la coalition au sein d’une organisation et autour d’une stratégie. Le Directeur financier du syndicat GMB raconte ainsi que le moteur de la coalition régionale a été le sentiment de devoir faire face seul à l’« adversité », et que ce sentiment est lié à celui d’être abandonné par les Gouvernements centraux, quelque soit leur couleur politique. Cette attitude reprend celles qui sont présentes dès les années 60 au sein de la population.

---


2 Entretien avec le vice-président du NEDC, en charge des investissements industriels (en 2002).
3, section 1) et est provoquée par l’hostilité exprimée par M. Thatcher vis-à-vis des habitants de la région en les traitant de *moaning minnies* :

“The North-East is a place with incredible problems. Because of its unemployment problems, and its level of poverty, there is always been a much greater willingness for the region to work together. And for example, even in the days of the 1980s, you know, when ... politics was very difficult in the United Kingdom generally, in the North-East, the political parties tended to cooperate together, the employers and trade unions cooperated, and the universities were always very, very important parts of the cohesion in the North-East. (...) I think, to be honest with you, the building block was that adversity. I think it is the reason why... the region cooperated so well together because the region had so many problems. (...) The leaders of the Northern CBI and of the Northern TUC, they understood the significance for their businesses and for the trade unions members that they had to do something collectively. (...) It comes from a feeling that the region in the past has been neglected by national governments. And as a consequence because of that neglect, people feel that... they’ve been neglected and therefore they have to solve their problems themselves. I think it is true, they have been neglected by national governments in the past, both labour and conservative” ¹.

Il avance un facteur supplémentaire qui est celui du sentiment de concurrence avec l’Écosse où se discute à cette époque la création d’une agence de développement économique. A travers cet argument, on voit que c’est le sentiment d’injustice qui devient le moteur de la formation de la coalition régionale :

“In the North-East, the other reason is because we are at the border with Scotland. And because Scotland, even back in the 80s, had a pretty highly form of Scottish government. They had the Scottish Development Agency and so on. The North East just being at the borders of Scotland, had just to make sure that they could compete” ².

Portée par ce sentiment d’adversité qui définit la région comme un acteur collectif (we) et par le biais de négociations avec le Gouvernemement via les fonctionnaires centraux qui y sont aussi favorables (Anderson, 1992), la coalition régionale fait pression auprès du Gouvernement en 1984-1985 pour qu’il crée une agence régionale de développement économique similaire à celle mise en place en Écosse. Or, M. Thatcher refuse longtemps cette option pour ne pas générer un précédent dans les régions anglaises, tout comme l’avait refusé le travailliste

---

¹ Entretien avec le Directeur financier du syndicat GMB au début des années 80 (en 2002).
² Entretien avec le Directeur financier du syndicat GMB au début des années 80 (en 2002).
Callaghan quelques années auparavant (chapitre 3, section 3). Elle s’en tient à des raisons constitutionnelles pour justifier la création d’agences de développement économique dans les nations écossaise et galloise (Rigby, 1982)\(^1\).

A travers l’expérience d’un expert universitaire de l’Université de Newcastle de ces négociations entre le Gouvernement et la coalition régionale, on constate que le socle principal de cette dernière est bien le sentiment d’une nécessité de répondre collectivement à la crise économique en adoptant une stratégie d’attraction d’investisseurs étrangers, et au nom du sentiment d’injustice ressenti par rapport à d’autres régions :

« The region was saying: we should have a development agency! And I remember asking them: if you would have one, what would you do with it? Nobody... it wasn’t the point. The Scots had the Scottish development agency so we should have the development agency, something that others had and we didn’t and it wasn’t fair. There wasn’t any strategy of what you would do with one, with an agency and some resources. How would you redirect the regional economy. [There was only a] reliance on inward investment. There wasn’t a strategy. It was just to say, we are here! ”^2.

L’expert universitaire ironise sur le fait qu’au nom du sentiment d’une injustice à l’égard de la région, on justifie une stratégie régionale uniquement fondée sur l’attraction d’investissements étrangers, et non sur une réflexion sur les bases d’un développement régional durable. Ses commentaires sont ceux d’un outsider de la coalition régionale car il critique, sans être entendu, les effets négatifs de cette stratégie sur le développement de long terme de la région.

Ces deux types de rapport au centre, tantôt de lobbying territorial, tantôt de représentation d’un intérêt régional en mettant en avant le sentiment d’abandon ou de contrainte né du rapport à Whitehall, se retrouvent dans les cas bretons et bavarois.

### 2.1.2 - La Bretagne.

En Bretagne, parmi les normes d’action de la mobilisation autour de l’investissement de Canon, il y a celle renvoyant à la politique d’Aménagement du Territoire de l’Etat français, en

---

\(^1\) Mais également pour donner une réponse sur le plan économique aux revendications nationalistes en Ecosse, Irlande du Nord et au Pays de Galles (Lemonnier, 1997, p.183).

\(^2\) Entretien avec le Directeur du Centre for Urban and Regional Development Studies (CURDS) depuis 1992, membre de la direction de CURDS depuis la fin des années 70 (en 2002).


\(^{1}\) « *C’est le Premier Ministre de l’époque, Pierre Mauroy, qui avait annoncé à l’Hôtel de Ville de Rennes qu’il était prêt à mettre quelques millions de francs en tant que État, à côté des autres collectivités, pour créer une technopole. Ce qui est très curieux, et très intéressant à décrire, c’est le pouvoir du verbe en politique. Il a suffi que le Premier Ministre vienne à Rennes et dise : je suis prêt à mettre 2 ou 3 ou 4 millions, je ne sais plus très bien, pour que les gens se réunissent, et disent, on ne va pas rater cette aubaine* » (entretien avec l’Adjoint au Maire de Rennes en charge du développement économique de 1988 à 2001).


Enfin, les patrons réunis au sein du Club des Trente pratiquent un lobbying vis-à-vis de l’État central, en lien avec les acteurs administratifs et politiques de la région et du Grand Ouest et en ce qui concerne le développement d’infrastructures telles que le TGV (Fournis, 2006).

Mais la coalition bretonne s’appuie aussi sur la définition d’un rapport d’opposition à l’État pour renforcer la conscience d’un intérêt régional. Comme dans le Nord Est de l’Angleterre, ses membres affirment qu’il existe un sentiment d’être abandonné par l’État et plus généralement un ensemble de contraintes économiques et politiques, et qui est à la base de la mobilisation collective. Ce sentiment contribue à réaffirmer la nécessité de se mobiliser au nom de la région. Pour le Président du CESR de Bretagne dans les années 90, « la capacité de partenariat », qu’il a définie comme étant une valeur de l’identité bretonne et un atout dans l’attraction de Canon, fonctionne bien car il existe un sentiment d’appartenance à une « communauté bretonne » qui est lié à un « sentiment d’adversité du pouvoir central, l’Europe, la conjoncture » :

« Par rapport à d’autres régions les rapprochements se font plus facilement parce qu’il y a tout simplement en commun (…) un sentiment d’appartenance, à la limite un petit sentiment communautariste d’être Breton. Et d’être unis dans l’adversité, l’adversité, c’est le pouvoir central, c’est l’Europe, la conjoncture. Les Bretons ont traditionnellement une capacité à travailler ensemble. Ça c’est une valeur. Cette valeur là fait que les gens se parlent et que les gens échangent à mon avis plus facilement qu’ailleurs ».

Ainsi, d’après le Président du CESR, le fait de se sentir appartenir à une communauté définie en opposition à l’État et l’Europe pousse les acteurs à agir ensemble en Bretagne.

2.1.3 - La Bavière.

En Bavière, il existe également deux cas de figure dans le rapport à l’État fédéral, à savoir le maintien de la stratégie de lobbying territorial et une stratégie d’affirmation régionale.

Le Ministre Président Strauß peut compter sur les relais du Gouvernement fédéral avec la participation de certains membres de la CSU à la coalition fédérale CDU/CSU-FDP, qui est dirigée par le Chancelier H. Kohl depuis la fin 1982, et reconduite en 1986 et 1990. Le

1 Entretien avec le Président du CESR de Bretagne dans les années 90 (en 2003).

Mais F-J. Strauß n’hésite pas à marquer sa différence par rapport à la coalition fédérale et en particulier vis-à-vis de la politique libérale voulue par une partie de la CDU et par le Parti Libéral FDP (Zohlnhöfer, 1999). Il n’y a en outre que « little love » (James, 1998) entre le Chancelier Kohl et F-J. Strauß depuis leur affrontement pour mener le camp de la droite conservatrice lors des élections à la chancellerie de 1980.


Le Gouvernement de F-J. Strauß soutient en retour une politique interventionniste active dans l’industrie, « une originalité en Allemagne où les simples mots « politique industrielle » provoquent habituellement une levée de boucliers »3. D’après le Ministre des Finances bavarois de la CSU M. Streibl, la Bavière consacre en 1985 plus de 8 milliards DM4 de son budget en investissement, soit un taux d’investissement de 22%. La Bavière se situe ainsi largement au-dessus des taux des Länder ouest-allemands, investissant 1,5 milliards DM de plus que la moyenne des Länder allemands (Streibl, 1985).

---

Face aux critiques des autres partis politiques nationaux de droite, la politique interventionniste est revendiquée comme une « particularité bavaroise » (Streibl, 1985). Elle est mise en lien avec une « mentalité » fondée sur les valeurs politiques du libre marché et des valeurs humanistes définies comme étant celles de la CSU. Ceci justifie la différence entre la Bavière et le reste de l’Allemagne, sans définir toutefois un rapport d’opposition :

« Il s’agit peut être d’une particularité bavaroise le fait que cet engagement actif de l’État dans l’économie, qui va de mesures d’urgence de restructuration jusqu’à des participations actives dans des entreprises, ne pose aucun problème. Au contraire, il règne une atmosphère détendue entre l’État et l’économie en Bavière. Et la confiance du monde économique vient de la certitude que, malgré toute leur disponibilité à s’engager, les représentants de l’État bavarois, selon leur conviction dans l’économie de marché, ne franchiront jamais la limite qui tend au dirigisme. Et pour aller un peu plus loin : probablement cette particularité bavaroise, d’un sentiment de responsabilité étatique fort aussi pour l’économie de libre marché, trouve ses raisons dans notre mentalité, qui entend l’économie moins comme un pur mécanisme de concurrence que comme un processus dans lequel le destin de l’homme prime » ¹.

Ainsi, dans les trois régions, les coalitions régionales maintiennent un rapport ambivalent vis-à-vis de l’État central, utilisant ses canaux pour attirer des investisseurs mais s’opposant aussi à ce qui est définie comme la contrainte du centre pour affirmer un intérêt commun régional.

2.2 - La prise en compte croissante de l’Europe.

L’Europe joue un rôle dans la formation des coalitions régionales en offrant des nouvelles opportunités en termes de fonds financiers et de représentation des intérêts régionaux, en particulier dans une stratégie d’évitement de l’État central. Elle joue aussi un rôle indirect dans la formation des coalitions régionales par la réglementation du Marché Unique en construction.

2.2.1 - Les activités de lobbying.

Premièrement, la décennie 80 correspond à la première génération des Fonds Européens en faveur du développement régional. Or, ces fonds sont essentiellement contrôlés par les Etats. Il s’opère cependant un apprentissage des opportunités européennes au sein des trois régions.


Dans le cas bavarois, le Gouvernement régional CSU développe à la fois un apprentissage des fonds régionaux européens et une stratégie de lobbying vis-à-vis de l’Europe. L’apprentissage des procédures européennes se réalise à partir de la gestion des fonds européens qui est faite directement par le Ministère de l’économie bavarois. Or la Bavière reçoit des aides importantes pour ses régions voisines du Rideau de Fer.

---

1 Je n’ai pas réussi à réunir des données régionales sur la première génération des Fonds Européens en faveur du développement régional.

2 En 1981, 74,5% de la part du FEDER pour l’Allemagne est attribué aux zones frontalières du Rideau de Fer ou à des sites précis (Anderson, 1992, p.91-2).
L’État bavarois installe en outre un **Bureau d’information** à Bruxelles dès février 1987, soit parmi les premières régions en Europe (John, 1996). Il exprime ainsi sa volonté de développer des relations directes avec les institutions européennes, tout comme le ferait un État. Cette stratégie se reflète aussi dans son choix de ne pas participer à des initiatives de réseaux horizontaux du type des *Quatre Moteurs*, association fondée en 1985 par le Baden Württemberg, la Lombardie, la Région Rhône-Alpes et la Catalogne.


En Bretagne, la répartition des Fonds Structurels européens est décidée par l’État central et la Préfecture de Région. Le Conseil Régional est peu à peu associé à la gestion des fonds européens qui sont, dès le début des années 80, importants dans le cadre de la reconversion agricole et industrielle. La Bretagne se retrouve ainsi entièrement éligible à l’objectif 2. Sous la pression européenne qui demande d’associer les représentants régionaux, l’apprentissage des normes européennes se développe au sein du Conseil Régional. Très tôt par rapport à d’autres régions, une **Cellule Europe** y est créée en 1987, dans un premier temps de manière informelle et rattachée à la Direction de l’Aménagement du Territoire. Le lobbying interrégional de la CRPM (chapitre 3, section 3) se renforce en se concentrant à partir de 1988 sur les questions de la répartition des Fonds Structurels européens. Dans la continuité de ses activités est créée l’association de l’*Arc Atlantique* en 1989 par les Présidents des Régions Bretagne (Y. Bourges) et Pays de Loire (O. Guichard). Cette association fait la promotion des besoins en infrastructures dans les régions périphériques atlantiques, selon une logique de réseau européen horizontal (Balme, 1996).

---

2 Entretien avec la responsable des programmes européens au Conseil Régional de Bretagne (en 2003).
2.2.2 - La régulation européenne par la réglementation.

Deuxièmement, l’Europe participe de manière indirecte à l’ancrage des activités industrielles des investisseurs japonais. Elle tente de réglementer la production japonaise au sein du Marché Européen en contrôlant les aides publiques attribuées à ces investissements\(^1\), ce qui représente au premier abord une contrainte pour les coalitions régionales. Ce sont les États centraux qui réagissent en priorité face à cette contrainte. Pour le cas du Nord Est de l’Angleterre, il faut prouver que l’usine de Sunderland n’est pas une *usine tournevis*\(^2\), c’est-à-dire une usine d’assemblage de production automobile réalisée en dehors de l’Europe. En 1988-89, la Commission Européenne, sous la pression de l’*Association des Constructeurs Européens d’Automobiles* (ACEA) et des Gouvernements français et italien, enquête à l’usine de Sunderland. Le débat se cristallise sur la question du contenu local des voitures qui y sont produites, c’est-à-dire sur l’implication locale dans la construction automobile. Le Gouvernement Thatcher défend un minimum de 60\% de contenu local alors que le Gouvernement socialiste de M. Rocard demande de le fixer à la hauteur de 80\%\(^3\). En 1989, la Commission Européenne tranche et donne raison à M. Thatcher\(^4\), mais fait aussi pression pour que Nissan emploie plus de sous-traitants localement (Loewendahl, 2001, p. 178).

Or, la pression européenne par la réglementation a pour effet de renforcer l’ancrage territorial de Nissan. En 1989, le constructeur japonais nomme pour la première fois un Directeur britannique à la tête de l’usine de Sunderland, qui a travaillé auparavant pour le constructeur Ford au Royaume Uni\(^5\). Il décide aussi d’une nouvelle phase d’investissement pour 1990, à savoir £390 millions, et l’augmentation du nombre d’employés de 1.800 à 2.100 emplois. Le Gouvernement britannique soutient l’investissement à la hauteur de £110m d’aides régionales.

\(^1\) Lung (1992, p. 68) rappelle plusieurs décisions de la Commission Européenne qui ont contraint des États ou des constructeurs automobiles à revoir les aides publiques distribuées ou perçues. Par exemple, le constructeur automobile japonais *Toyota* a été condamné à reverser £4,2 millions au comté de Derbyshire sur le fait qu’il avait, d’après la Commission Européenne, sous-évalué les 580 acres (290 hectares) du site de Burnaston, et que cela équivalait à ses yeux à une aide publique illégale.


\(^3\) *The Journal*, 7/03/1989.


De même en Bretagne, la Commission Européenne enquête sur les ventes de l’usine Canon à Liffré en 1988, suite à une plainte du lobby européen des fabricants de matériel électronique grand public (EACEM) pour concurrence déloyale. La Commission Européenne taxe les ventes en fonction de la règle selon laquelle la valeur des pièces détachées japonaises ne doit pas dépasser 50% de la valeur totale des pièces utilisées. Canon est contraint à payer une amende pour le non-respect des pourcentages de parts de sous-traitants européens. Il n’y a pas de mobilisation régionale ni nationale contre cette décision, ni de menaces de la part de...
Canon de ralentir le développement de ses activités en Bretagne. Sous la contrainte européenne, le réseau des fournisseurs de Canon s’organise et est soutenu pour cela par la CCI de Rennes et des élus locaux et nationaux de Bretagne.

De manière indirecte, l’Europe contribue donc à renforcer la cause régionale fondée sur l’attraction d’investissements étrangers dans le Nord Est de l’Angleterre et en Bretagne. Elle constitue aussi un nouvel échelon de représentation et de défense de l’intérêt régional, dont se sert très rapidement la Bavière pour faire valoir ses intérêts. Par la définition de soi par rapport à l’altérité représentée par l’État et l’Europe, mais aussi par les opportunités présentes au niveau national et européen qui définissent des ressources matérielles (fonds financiers) et symboliques (représentation), les coalitions se structurent dans les trois régions autour de la cause industrielle par et pour la région.
Conclusions du chapitre.

Dans la première moitié des années 80, les mobilisations économiques permettent non seulement d’attirer de nouveaux investisseurs mais aussi d’initier un apprentissage collectif de nouvelles normes et valeurs du développement industriel régional. Ces valeurs et normes sont fondées à la fois sur la compétitivité régionale, sur les avantages de la proximité géographique dans l’organisation industrielle, mais aussi sur le développement des relations partenariales entre les pouvoirs publics et le secteur économique privé. Les territoires régionaux sont mis en scène à travers des images et des algorithmes pour vanter leurs atouts économiques. L’apprentissage collectif est stimulé par le discours sur la nécessité d’agir face à une situation intenable. Cette stimulation est rendue possible par l’engagement d’un individu ou d’un groupe d’individus qui travaille à faire ressentir cette nécessité d’agir auprès des responsables du développement économique dans la région, en particulier au sein des forums.

A ce stade de la formation des référentiels territoriaux, l’identité régionale est utilisée pour rendre la région attractive de l’extérieur, pertinente comme un lieu possible des décisions et dans la conduite du développement dans le champ industriel. Elle est aussi utilisée comme une ressource pour construire le groupe qui partage ces valeurs d’internationalisation et de proximité. Elle intervient pour construire le « nous » par rapport à l’Etat, s’en distinguer, voire pour en faire un adversaire.

Ces premiers pas et premiers succès industriels remportés par les mobilisations économiques régionales servent de tremplin à l’appel à la confiance dans les capacités de la région à prendre en mains le développement industriel. Cet appel à la confiance, qui constitue un mécanisme supplémentaire de l’apprentissage collectif, voit de nouveau l’identité régionale jouer un rôle.
Chapitre 5 - L’émergence des référentiels territoriaux à partir d’un appel à la confiance régionale.

Le chapitre 5 traite de l’ancrage des mobilisations économiques et de la mise en place des référentiels territoriaux dans les trois régions à la fin de la décennie 80. Il montre que les coalitions d’acteurs se structurent dans la foulée des premières mobilisations et en conséquence d’une mise en confiance dans les ressources des territoires régionaux pour générer du développement économique. La mise en confiance régionale constitue le socle d’une nouvelle représentation de la région comme lieu du développement économique et un moteur dans la structuration des coalitions régionales autour de nouveaux projets d’investissement ou d’organisation industrielle régionale. Elle contribue à la mise en place des référentiels territoriaux.

Ce chapitre présente l’ancrage des mobilisations par région, de manière à souligner dans chaque cas les processus de mise en confiance et leur traduction dans les pratiques des mobilisations économiques régionales. Ainsi, la mise en place du référentiel territorial dans le Nord Est de l’Angleterre est présentée dans un premier temps (section 1), puis celle en Bretagne (section 2), et enfin en Bavière (section 3).
Section 1 - L’émergence du référentiel territorial dans le Nord Est de l’Angleterre.

Pour faire émerger le référentiel territorial des mobilisations économiques, la Northern Development Company appelle à faire confiance dans les capacités régionales à partir de l’exemple de l’investissement de Nissan. Le passé industriel régional est quant à lui sanctuarisé, et avec lui la culture régionale. La confiance en Nissan constitue la base d’une représentation positive de la région comme lieu du développement économique, mais aussi la base du consensus autour d’une stratégie régionale d’attraction d’investisseurs étrangers et sous le leadership de la NDC.

1 - Nissan, le déclencheur de la confiance régionale.


Il existe depuis la fin des années 70 une opposition forte à la fois de la part des élus locaux travaillistes et du Gouvernement central à la création d’une agence régionale de développement économique (chapitre 3, section 3). Jusqu’en 1985-86, les élus travaillistes s’opposent à l’idée d’un organisme privé régional de promotion économique, en le jugeant « undemocratic and elitist, and accused proponents of attempting to « hijack the region » ». Ils retirent leur soutien et bloquent ainsi cette proposition (Anderson, 1992, p. 119).

millions pour des projets de rénovation urbaine, de soutien au développement des infrastructures de communication et d’attraction d’investisseurs.²


D’autre part, cette implantation d’une multinationale étrangère constitue une base pour construire la confiance collective dans les capacités régionales à générer du développement industriel. Le développement de l’usine de Sunderland est présenté comme la nouvelle voie, non seulement pour générer de la croissance et de l’emploi dans la région, mais aussi pour croître de nouveau dans les potentialités économiques de la région. Ainsi, l’ex-vice Président du NEDC, qui a été un des initiateurs de la mobilisation dans la région, oppose l’ambiance régionale « dépressive » de l’époque au « volontarisme » affiché par Nissan, qui a permis d’impulser d’après lui un nouveau modèle de développement industriel. Face aux « 180,000 jobs lost in few months » au début de la décennie 80, il définit le constructeur japonais comme un « leader » par son « action à contre-courant », c’est-à-dire pour développer un nouveau secteur industriel régional et initier de nouvelles méthodes :

“Once Nissan was established, it had two effects. The first one was that it acted as a very strong attraction for component manufacturers. (…) The second effect was, it actually created a lot of confidence in the region. Again, you have to go back in... and imagine the situation from about 1981 to 1985-86, there was a significant decline in manufacturing employment. (…) So not surprisingly there was a lot of people in the North East in the early 1980s that were quite depressed! And the arrival of Nissan in 1984 had an enormous positive effect. (…) There were a number of people in the North East of England in the mid-1980s that

actually thought, that the region was fairly close to death. And Nissan came and said no. It’s not like that. It is potentially a successful region. (...) And that was leadership. Because in some sense it was going against the flow”.

D’après cette citation, Nissan devient, par la réalité de son investissement dans la région, et alors que celle-ci connaît de grandes difficultés économiques et sociales, le moteur d’une prise de conscience dans les potentialités régionales. A partir du moment où « Nissan said no, (...) it’s potentially a successful region » et que cet investisseur décide d’investir dans la région, il existe, selon l’ex-vice Président du NEDC, un signe que le Nord Est de l’Angleterre peut constituer de nouveau un pôle de développement industriel. L’investisseur étranger, avec ses valeurs et ses normes d’action étrangères à la culture industrielle de la région, est donc placé de manière très intéressante au centre de l’initiative visant à reconstruire la confiance dans la région. Son rôle est d’autant plus valorisé qu’il est opposé à la tendance des acteurs dans la région à la déprécier, en d’autres termes, qu’il présente une attitude plus positive par rapport aux élites locales et régionales.

L’ex-vice Président du NEDC poursuit en construisant une relation entre la confiance développée à partir de l’expérience de Nissan et la création de la NDC (it was only when the Nissan enquiry came up (...) people realised we have to do things differently), se mettant lui-même volontairement en retrait en avouant son incapacité à stopper les rivalités locales :

“Prior to Nissan indicating that they wanted to come, so back to 1981, there had been very little collaboration and cooperation in the region. It had been very fragmented, and it had been broadly unsuccessful. And... (soupir), and to a certain extent I can understand why, it is very frustrating but I can understand why... and that is that, as the region, then, you may well find, that you’ve got some decline in some manufacturing activity, maybe coal or... steel manufacturing. (...) There are seven or eight local communities, all of them suffering from the same problem. And they all think they’ve got the answer. And therefore they try to operate independently. And I think it was only when the Nissan enquiry came up and the sheer scale of it made people realised we have to do things differently. From that point on, we were able to develop a structure inside the region which made the promotion and attracting the business, a regional activity. It wasn’t a local activity, it was a regional activity. And that was a very, very important step forward. (...) I mean, Nissan came in 1984, the Northern Development Company was established in 1986. So there is no, it is not a coincidence”1.

1 Entretien avec le vice-Président du NEDC, puis Directeur de la NDC (en 2002).
C’est donc grâce à l’arrivée de Nissan dans la région que, d’après l’ex-vice Président du NEDC, les élites régionales dans leur ensemble ont vu la nécessité et l’intérêt de créer une organisation régionale en faveur de l’attraction des investisseurs étrangers. La mise en confiance autour de Nissan élaborée par l’ex-vice Président du NEDC est peu à peu partagée par d’autres responsables du développement économique régional. Même les opposants à l’arrivée de Nissan dans la région reconnaissent ce rôle moteur de Nissan dans la « renaissance psychologique régionale ». En témoigne le récit du Directeur de l’organisation patronale Northern EEF qui raconte que, d’abord inquiété par l’arrivée de Nissan à Sunderland, il se montre par la suite rapidement convaincu que le constructeur japonais génère un cercle vertueux bénéfique pour la région, liant confiance et développement économique :

“The automotive industry has transformed the region, it’s enormously important. When we first heard that Nissan was coming, that was in the early 1980s, I was working in a member company of the EEF, but I was on the executive committee of the association. The member companies were very worried about Nissan. Because we saw them employing perhaps 3 to 4,000 people, we thought that they were going to recruit all our best staff. So we thought... it was another threat. (...) [But] that gave the North East... you know Nissan was saying this is the best workforce in the world. And they would say we’ve done it with local people, from the North East. So this was a tremendous psychological boost to the people in the area. Because before that we’ve been suffering from decline, shipbuilding, coalmining, heavy engineering, all gone! And people becoming very depressed. Suddenly someone is saying: you are the best. It has been a transformation, you can see it in the city [of Newcastle], the buildings, the enthusiasm on the football team. It is all interlinked. It's a... tremendous boost. And it has attracted other investors in different sectors. (...) You know there has been always a higher unemployment. So other industries have been able to say, if Nissan can do it with these people, we can do it with these people. Ant it’s much cheaper than going to the south of England, or to France or Germany. So it is a virtuous circle as an investment. (...) You know there has been always a higher unemployment. So other industries have been able to say, if Nissan can do it with these people, we can do it with these people. Ant it’s much cheaper than going to the south of England, or to France or Germany. So it is a virtuous circle as an investment. (...) Nissan helped the North East to get a world reputation “1”.

Ainsi, pour le Directeur du Northern EEF, l’investissement d’une multinationale telle que Nissan donne une meilleure image économique de la région, à l’extérieur mais aussi à l’intérieur en valorisant notamment les qualités de la main d’œuvre régionale. En cela elle redonne confiance dans l’avenir de la région et relance une forme d’enthousiasme dans la vie collective régionale et dans l’une de ses manifestations favorites, les matchs de football. La

1 Entretien avec le Directeur du Northern Engineering Employers’ Federation (en 2002).
figure de l’étranger, qui est représenté par la multinationale japonaise Nissan et qui incarne dans un premier temps un choc culturel, devient positive et un moteur d’une nouvelle dynamique culturelle régionale dans le champ industriel.

2 - Le consensus autour de la stratégie régionale d’attraction d’investisseurs étrangers.

Concrètement, la confiance régionale fondée sur l’expérience de Nissan offre une opportunité d’atténuer les divisions entre les élites régionales et faciliter le consensus au sujet d’une nouvelle organisation régionale. La NDC s’impose suite à un compromis avec le Gouvernement central par l’intermédiaire des fonctionnaires en région (Anderson, 1992). La consolidation de la confiance autour de Nissan et la sanctuarisation du passé du Great North (NDC, 1989) constituent le socle de la stratégie régionale de promotion économique et d’attraction d’investisseurs.

La NDC marque l’avènement d’un nouveau type d’organisation régionale. Premièrement, elle a un statut privé et se fonde sur des ressources internes et plus uniquement sur les financements publics du Gouvernement central (Anderson, 1992). Deuxièmement, elle définit une stratégie collective régionale et non locale d’attraction des investisseurs étrangers. Troisièmement, toutes les autorités locales sont engagées au sein de la NDC (Tickell et Dicken, 1993, p. 101). Ceci est salué par le nouveau Président de la NDC en 1990, qui s’empresse d’en faire une « caractéristique du Nord » par rapport aux autres agences régionales en Angleterre et pour faire oublier les rivalités locales du passé (chapitre 3, section 3)1. Enfin, la Direction de la NDC est exercée de manière collégiale entre les représentants d’élus politiques, du patronat et des syndicats, ce qui permet d’éviter les stratégies alternatives et constitue une forme de « partnership before it was fashionable »2. Le patronat s’engage aussi plus activement, à travers le Northern CBI qui n’est pas membre directement mais qui a


2 Interview avec le Directeur de la NDC, Business Magazine, July 1996. Il explique les termes du partenariat : « Partnership is a very much buzzword now. But we were doing it before it was fashionable. In practice, this means when a company makes an enquiry, the partners provide the resources, like land, training, infrastructure and financial support. NDC is the co-ordinator and single contact point with the prospective investor ». 
des membres dans le Bureau de la NDC (J. Anderson, 1991). L’ancien vice-Président du NEDC devient le Directeur de la NDC, soulignant son rôle de leader au sein de la coalition régionale. Le champ d’action de la nouvelle organisation reste celui de la Northern Region comme pour le NEDC.

Rapidement, les intérêts divergents qui existaient entre les acteurs administratifs, économiques et politiques sont mis en retrait au nom du consensus sur la stratégie d’attraction des investissements étrangers. Ainsi, un élu local travailliste, membre du Bureau de la NDC, affirme qu’il n’existe pas de conflit autour de cette stratégie, car il ne s’agit pas d’une question politique mais d’une question plus pragmatique, celle du développement économique régional :

« There’s not really a political input. It doesn’t work like that. What you’ve actually got with the board is people who have come from different backgrounds together, working primarily as individuals. (...) There’s no Labour policy on whether you should take a trade mission to Korea this month or somewhere else next month. Or when you’re into debates about assistance levels. Really, it’s not a party political issue that. It becomes a feeling about whether something is going to be good value; whether something should be pursued; so, you’re much more into the economic, regional strategic issues. I mean, everybody wants more jobs and more investment in the region. [Labour, Liberal or Conservative] it’s a shared objective and that’s what the consensus is about”\(^1\).

Le fait que la coalition régionale soit passée à une discussion sur des problèmes plus concrets qu’idéologiques constitue un des mécanismes identifiés par P. Sabatier (2004) qui facilitent l’apprentissage collectif et la stabilité de cette coalition. De son côté, un membre du Bureau de la NDC qui représente le patronat, souligne que le consensus sur la stratégie d’attraction d’investisseurs étrangers n’a jamais été remis en question, et ce pour éviter la résurgence des conflits entre autorités locales et entre les différents types d’acteurs :

« We knew that once it came to any votes - if the NDC ever had a vote it was dead. It was consensus all the way. And we recognised that and to be fair everybody’s played it very straight”\(^2\).

\(^1\) Entretien d’un membre du bureau de la NDC, élu politique local (Lanigan, 1999).

\(^2\) Entretien d’un membre du bureau de la NDC, représentant le secteur privé (Lanigan, 1999, p. 81).
Cette stratégie de la NDC se diffuse dans le secteur électronique à partir d’une nouvelle mobilisation économique régionale autour d’un projet d’investissement du fabricant japonais Fujitsu. En 1987, la NDC possède déjà deux Bureaux au Japon, à Tokyo et Osaka et entreprend de démarcher directement l’investisseur. Le rôle du Gouvernement central est à nouveau primordial à travers l’action menée par l’Invest in Britain Bureau, qui peut cependant s’appuyer sur la NDC.


Il existe de nouveau des incitations financières locales, nationales et européennes importantes. L’investisseur obtient ainsi 30 millions de livres dans le cadre des aides nationales Regional Selective Assistance (RSA), 2 millions de livres du FEDER pour la reconversion industrielle et 500.000 livres du Gouvernement central dans le cadre de la formation de la main d’œuvre (Dawley, 2002). L’opposition au projet s’exprime uniquement du côté de quelques élus politiques travaillistes et conservateurs, qui estiment que « the funding should be directed into the region’s declining industries such as shipbuilding. We have got our priorities wrong »1.

En 1989, Fujitsu décide d’investir £400 millions dans une usine de semi-conducteurs à Newton Aycliffe, dans le sud de la région, créant rapidement plus de 600 emplois. Les syndicats ne sont pas reconnus au sein de la nouvelle usine, ce qui confirme la tendance introduite par Nissan en 1986 d’une marginalisation du rôle des syndicats. La NDC devient le principal interlocuteur du fabricant japonais dans la région et définit son rôle comme celui de

coordinateur du soutien au développement de ses activités. Ainsi, l’ancien Directeur du personnel de Fujitsu affirme en 2000 que « Fujitsu were presented with a ‘single door’ approach, which focused the efforts of the partners within the region into an ongoing relationship with Fujitsu »\(^1\).

3 - L’affirmation du leadership de la NDC.


Pour renforcer son leadership et structurer la coalition régionale, la NDC tente de stabiliser la représentation collective de la région autour de l’ouverture aux investisseurs étrangers et de la fierté dans le passé industriel régional. Déjà en 1986 lors du lancement de la production à l’usine Sunderland, Nissan organise une campagne publicitaire locale vantant les mérites de la culture industrielle régionale et la continuité qui existe avec le modèle d’organisation du travail japonais. Cette publicité reprend le stéréotype du Geordie mais en soulignant les éléments positifs, à savoir les qualités des ouvriers du Nord-Est dans le travail industriel :

“There has been no attempt whatsoever to transfer the archetypal Japanese working environment, with its early morning physical exercise and sometimes almost obsessive company loyalty, to Sunderland. What the Japanese have done

\(^1\) Entretien réalisé par S. Dawley (en 2000).
in fact is to re-export to the north east something that was forged on Tyneside a generation or more ago – the Geordie’s pride in his job and teamwork”¹.


“A new culture has been created in the region - a culture of regeneration. The North is geared to expansion and to development and it knows that it has the resources, the drives and the capacity to take its place in the forefront of Britain’s industry and commerce once more”.

Par cette campagne de marketing, il est mis ainsi l’accent sur la pertinence économique de la région et sur la fierté régionale d’avoir constitué par le passé un pôle industriel de premier plan dans le monde, mettant en avant une sorte d’âge d’or régional (Hudson, 1991) qu’il s’agirait de faire renaître autour de nouveaux objectifs. L’iconographie qui accompagne ce texte présente en premier plan une voiture Nissan et en arrière plan une usine désaffectée. Sur la deuxième image, on découvre les beaux paysages naturels du Northumbria, témoins de la qualité de vie régionale. La troisième image présente une représentation picturale romantique du monde ouvrier, qui témoigne donc d’une représentation sanctuarisée de la culture industrielle régionale.


A travers le témoignage du Directeur du Northern EEF, on voit cependant se mettre en place un référentiel territorial vers 1990 et qui marque la stabilisation d’une représentation de la région ouverte aux investisseurs étrangers, et ce à partir d’une confiance dans son attractivité économique et dans les capacités d’action régionale :

“I became aware and I would say that was about 1990, perhaps, I can’t put an exact date. But it was following the success of the Nissan investment. I became aware of a change of mood, from always complaining, that no one in the rest of the country would help us… And no one understood us… to a realisation that we ourselves are the only people that can make it better. And we can make it better! Because look! Nissan shows us how to do it. There was a realisation that self-help was the only answer, and ... a confidence, that it could be done. And I became aware of that change, on the tone of the press comments, of being always moaning and always complaining... To being “let’s get on with this”! It wasn’t as simple as that, but it was a general shift. There were a lot of criticisms on Margaret Thatcher. Everybody blamed everything on Margaret Thatcher. She closed the mines, she closed the steel, and it’s all her fault. And there wasn’t anybody to help us. And then, when a realisation was actually, the only people that can help us: we ourselves. And Nissan showed how it can be done”

Le référentiel territorial des mobilisations économiques est construit en rupture avec l’attitude de revendication (moaning and complaining) et la stratégie de lobbying territorial vis-à-vis du Gouvernement. La cause de la coalition s’appuie en revanche sur la confiance collective des acteurs coalisés (« we ») et l’adhésion à une mobilisation régionale dans le but de soutenir le développement industriel (let’s get on with this), dont le moteur est dicté par l’expérience de Nissan (Nissan showed us how it can be done). Les références à la fierté d’un passé régional glorieux (Great North) et aux qualités de la main d’œuvre régionale sont uniquement utilisées pour créer un lien entre l’expérience de Nissan et ce qui est défini comme la tradition industrielle régionale et susciter ainsi une adhésion plus forte à ce nouvel axe de développement industriel. L’arrivée d’un Directeur britannique à l’usine Nissan de Sunderland en 1989 constitue une clé pour une identification encore plus forte, car personnelle et non plus en terme d’entreprise, au symbole représenté par Nissan.

Le tableau 30 reprend les principaux éléments constitutifs du référentiel territorial des mobilisations économiques du Nord Est de l’Angleterre à la fin des années 80 :

Tableau 30 : Les éléments constitutifs du référentiel territorial dans le Nord Est de l’Angleterre à la fin de la décennie 80.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Années 1980</th>
<th>VALEURS</th>
<th>NORMES</th>
<th>ALGORITHMES</th>
<th>IMAGES</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Marché</td>
<td>Kaisen, juste-à-temps</td>
<td>“flexibility as an innovative solution”</td>
<td>Geordie (symbole de la fierté industrielle régionale réutilisé par Nissan)</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Compétitivité économique</td>
<td>Flexibilité de l’organisation de la production et du travail (juste-à-temps, kaisen)</td>
<td>« if you can make the best ships in the world, you can make the best cars »</td>
<td>Une voiture Nissan au premier plan et les usines désaffectées au second plan</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Qualité industrielle</td>
<td>Main d’œuvre industrielle qualifiée, fidèle</td>
<td>Adversité: Nous avons tant de problèmes donc nous devons nous mobiliser régionalement</td>
<td>La Micra, voiture Européenne 1993</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Fin de l’interventionnisme central</td>
<td>Forum : NDC (1986)</td>
<td>Confiance dans l’exemple réussi de Nissan</td>
<td>Figure symbolique : Nissan</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Le tableau 30 indique que c’est l’expérience régionale de Nissan qui constitue le symbole jugé le plus mobilisateur pour construire le référentiel territorial. Un autre moteur est le sentiment de devoir faire face collectivement à l’« adversity ». En revanche, peu d’images culturelles régionales sont utilisées pour construire le référentiel territorial.


---

\(^1\) D’après BBC – Gallup.

\(^2\) Réforme portant sur les impôts locaux, communément appelée la « Poll tax » du fait qu’elle favorisait les électeurs conservateurs en remplaçant l’impôt sur la propriété par une taxe communale.
Section 2 - L'émergence du référentiel territorial en Bretagne.

En Bretagne, Canon et Citroën sont pris en référence pour appeler à une confiance dans les capacités régionales de générer du développement industriel. Le référentiel territorial se stabilise autour d’une confiance régionale construite par le Directeur de l’usine Citroën de Rennes à partir de deux éléments, l’expérience industrielle de l’usine automobile bretonne qui donne lieu à la création d’un programme de transfert industriel (*Citroën Superforce*), et la valorisation de la dimension humaine de l’identité bretonne.

1 - La mise en confiance autour de Canon et Citroën.

Il s’opère un même processus de mise en confiance et d’acculturation industrielle en Bretagne que dans le Nord Est de l’Angleterre, à partir de l’implantation de deux entreprises étrangères à la région, à savoir Canon et Citroën.

En tant que premier investissement japonais du secteur électronique, Canon constitue pour la coalition bretonne un symbole de la modernisation de l’industrie régionale qui doit être mis en avant. Certes, il existe des tensions importantes entre, d’une part, les élus politiques locaux de gauche et de droite, soutenus par le Gouvernement français et la Commission Européenne et, d’autre part, la Direction de Canon, concernant la part d’équipementiers européens dans l’organisation de la production à Liffré (Le Bourdonnec, 1996).

Mais en termes de représentation des principes industriels régionaux, Canon constitue un « *porte-drapeau* » pour attirer d’autres investisseurs. La présence du fabricant japonais marque l’ouverture de la Bretagne aux investissements étrangers et l’affirmation d’un modèle régional industriel en adaptation aux normes de la compétitivité internationale. Selon le Président du CESR de Bretagne dans les années 90, Canon « *a introduit les moeurs* » de la modernisation de l’industrie dans la région, à savoir l’organisation en juste-à-temps et l’exigence de la qualité :

L’Ecosse en a constitué le terrain d’expérimentation, mais face aux mouvements de contestation, M. Thatcher démissionne.

« Canon a introduit les mœurs... tels que la qualité, le just-in-time, et de façon générale a constitué cet esprit de réseau. (...) Pour beaucoup de sous-traitants de Canon, cela a été une révolution quand Canon leur a dit, il faut livrer demain matin à 8 heures et puis il faut des pièces zéro défaut, cela a appris à beaucoup de PME à travailler. Cela a eu un rôle d’entraînement énorme. Avec toutes les PME encore un peu rurales, pas encore industrielles... Ils ont introduit la notion d’industrialisation »

Pour le Président du CESR, Canon est important car il constitue, selon lui, un moteur dans l’adaptation de l’industrie bretonne aux exigences de la production dans un contexte international toujours plus compétitif.

Le Directeur administratif et financier de la CRCI de Bretagne renvoie aux conversations entendues lors de son arrivée en Bretagne en 1992 et dans lesquelles Canon avait une place importante dans le discours sur le « miracle économique » de la Bretagne :

« Canon c’est plus que ça... La Bretagne a, ses trente dernières années, même quarante, connu un véritable miracle économique. Il faut voir que c’était une région arriérée en France. Ce n’est pas une offense de le dire car ils le reconnaissent quand on discute. (...) On est quand même passé de rien du tout à une région où on a créé des emplois industriels »


———

4 Ouest France, 28/05/1986.

A cette date, dans le cadre du projet d’implantation du centre de recherche de Canon à Rennes, le nouveau Président de la CRCI trouve des soutiens auprès de l’association Ouest Atlantique qui réalise des études sur les différentes filières industrielles dans la région économique de l’Ouest et soutient financièrement l’implantation de Canon sur le site de la technopole Rennes Atalante (Baleste, 2001). Ouest Atlantique distribue notamment les aides de l’Etat à l’aménagement. L’association Rennes Atalante s’implique également fortement pour réaliser le dossier de présentation, dans lequel elle souligne en particulier la disponibilité de la main d’œuvre très qualifiée, la réputation d’une main d’œuvre travailleuse et fidèle et celle du climat social de la Bretagne. Quant à la MEITO, elle développe son expertise industrielle en se plaçant à l’interface des centres de recherche et du tissu industriel. Le Centre de recherche Canon Europe reçoit 1,8 millions de francs du Conseil Général d’Ille et Vilaine.


---

1 Ouest France, 27/11/1987 : « Canon fête ses 50 ans à Tokyo ».
D’autres investissements viennent renforcer la tendance à la diversification de l’industrie électronique bretonne, comme celui du Japonais *Mitsubishi* qui installe une usine de production de téléphones à Etreles (Ille-et-Vilaine) en 1990, créant rapidement plusieurs centaines d’emplois.

La construction de la confiance dans les capacités industrielles régionales se réalise aussi autour de l’usine Citroën La Janais, à Rennes. Implantée en 1962 (chapitre 3, section 1), Citroën est présentée comme ayant permis à la Bretagne de reprendre « *le virage de l’industrialisation, de la modernisation et de la compétitivité, (…) donc un effet culturel sur la pénétration du modèle industriel dans une région qui ne [le] connaissait plus depuis le siècle dernier. (…) La Bretagne est rentrée en industrie. Et des entreprises comme Citroën ont joué des rôles fondamentaux* »1.

Dans les années 70-80, Citroën s’ancre en Bretagne alors que plusieurs des sites traditionnels français du constructeur connaissent de grandes difficultés. Le *tableau 31* indique une progression constante des effectifs à l’usine de Rennes, qui constitue une exception parmi les usines du groupe automobile. Le site rennais dispose d’avantages comparatifs en termes de coût et de stabilité de la main d’œuvre, et est parmi les plus flexibles par l’application de techniques nouvelles comme les cercles de qualité et la formation interne (Fournis, 2006).

**Tableau 31 : Evolution des effectifs du groupe PSA par site (1982-1991).**

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th></th>
<th></th>
<th></th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Sochaux</td>
<td>31.416</td>
<td>24.408</td>
<td>22.921</td>
</tr>
<tr>
<td>Mulhouse</td>
<td>13.872</td>
<td>12.902</td>
<td>12.813</td>
</tr>
<tr>
<td>Poissy</td>
<td>16.106</td>
<td>9.803</td>
<td>10.060</td>
</tr>
<tr>
<td>Aulnay</td>
<td>6.035</td>
<td>5.568</td>
<td>5.789</td>
</tr>
<tr>
<td>Rennes</td>
<td>12.468</td>
<td>13.052</td>
<td>13.912</td>
</tr>
</tbody>
</table>


D’après l’Adjoint au Maire de Rennes de l’époque en charge du développement économique, l’usine Citroën constitue non seulement à elle seule un moteur de l’industrialisation locale

---

mais aussi un moteur dans l’attraction d’investisseurs comme celui de Canon à travers
l’exemple des cercles de qualité :

« [C’est] très important à voir, Canon est venu à cause de Citroën. Car les
cercles de qualité, c’est une invention japonaise qui a été récupérée par Citroën
très rapidement dans les années 60-70, donc il y avait des relations entre eux. Les
Japonais connaissaient la culture Citroën. Et moi je suis convaincu que cette
relation très directe entre les deux types d’industrialisation, l’industrialisation de
l’automobile, l’industrialisation des télécoms… c’est certain. Cela veut dire que
l’on doit encore beaucoup à Citroën » 1.

Dans cette citation, on voit que les cercles de qualité, introduits dans l’organisation de la
production de Citroën, sont intégrés dans la culture industrielle régionale pour le fait qu’ils
permettent d’attirer de nombreux investisseurs. D’après le Maire Adjoint de Rennes, c’est
finalement grâce aux choix réalisés par Citroën à Rennes que la Bretagne se trouve valorisée
comme lieu du développement industriel moderne et innovant.

2 - L’apport de Citroën : la construction d’un leadership autour d’un
nouveau programme d’action.

La confiance dans l’apport de la culture industrielle de Citroën est utilisée pour générer une
mobilisation collective autour des réseaux de transfert industriel bretons. Elle est construite
par le Directeur de l’usine Citroën à Rennes qui valorise les aspects positifs de l’implantation
du constructeur à Rennes mais aussi la qualité de la main d’œuvre et des Bretons en général.

Il existe peu de relations entre l’usine Citroën la Janais et son environnement local avant le
milieu des années 80 2. Citroën est souvent accusé de jouer le secret car il n’y a pas de visite
ni d’information sur l’usine. La Direction de l’usine crée en outre dès 1962 un syndicat
maison, la CSL (chapitre 3, section 1), qui empêche l’implantation des principaux syndicats
régionaux, la CGT et la CFDT. En 1981, Citroën fête « en famille » le vingtième anniversaire
de l’usine La Janais, avec comme « seule personne extérieure le maire de Chartres de
Bretagne, [qui fait] d’ailleurs (...) partie de l’histoire de la maison » 3.

Les relations entre l’usine Citroën et les acteurs du développement économique breton changent quand un nouveau Directeur, motoriste de formation, originaire du sud de la France, prend la tête de l’usine en 1980. Le nouveau Directeur de l’usine Citroën à Rennes met au service de la mobilisation ses ressources d’expert dans l’organisation industrielle qui lui valent déjà une réputation d’« accoucheur de voitures »1. En tant que personne extérieure, car nouvellement arrivée dans la région, il peut donner des éléments de réponse nouveaux aux problèmes posés en Bretagne. Enfin, par le développement de ses relations étroites avec les élus politiques locaux de droite et au sein des réseaux économiques bretons, comme le Club des Trente, il témoigne de son dynamisme. Il prend ainsi la tête de la coalition régionale pour défendre la cause du développement industriel par et pour la région.


Ce programme s’intitule Citroën Superforce et est créé en 1987 pour proposer aux PME de Bretagne et de Loire Atlantique, de l’agro-alimentaire au BTP, des conseils en matière de qualité, de management et d’organisation de la production industrielle, et accélérer le transfert technologique au sein de la région. L’usine Citroën met quatre ingénieurs à la disposition des entreprises3. L’objectif est de « conscientiser » sur les « nouveaux concepts qui se diffusent dans l’industrie mondiale »4. Le programme dispose d’un budget annuel de 3,5 millions de francs, financé par le Conseil Régional, les Directions régionales de l’Etat – DRIRE et

---

1 Bretagne Economique, avril 1990, N°30 : « Il est le responsable du lancement de la CX à l’usine d’Aulnay, puis de la BX à la Janais en 1982, ce qui lui vaut la réputation « d’accoucheur de voitures ». C’est à lui de prévoir l’organisation des chaînes et le rythme de lancement ».


3 L’expertise des ingénieurs est complétée par celle de l’association de cadres retraités EGEE.

DRAF\(^1\) et par Citroën\(^2\). La CRCI de Bretagne coordonne les différents acteurs du programme et les entreprises clientes\(^3\). Le programme connaît un succès croissant à la fin de la décennie 80. En 1990, 105 entreprises de moins de 50 employés demandent une rencontre avec un ingénieur du programme, et plus de 300 entre 1987 et 1990. Au final, le taux d’abandon reste tout de même élevé puisqu’il est de l’ordre du quart en 1988-89 parmi la trentaine d’entreprises volontaires (Fournis, 2004, p. 807).


Suite à cet ancrage territorial, l’usine La Janais ouvre aussi pour la première fois ses portes au grand public en 1988, où elle accueille 10.000 visiteurs, puis 60.000 en 1990\(^4\). La sous-traitance se développe également autour de l’usine\(^5\). Plus de 1.000 emplois sont créés de 1988 à 1990 autour de Rennes, chez les équipementiers\(^6\), et la tendance se prolonge au début des années 90\(^7\). Des agences privées, l’association *Ouest Atlantique*, ou publiques, la *Mission Régionale de coordination du Commerce Extérieur Breton* (MIRCEB), créée en 1983 et subventionnée par le Conseil Régional de Bretagne, s’impliquent pour attirer des nouveaux sous-traitants. Il s’agit en particulier d’attirer des investisseurs étrangers, en partenariat avec la Direction de Citroën à Rennes\(^8\). La plupart des équipementiers automobiles bénéficient de

\(^1\) *Ouest France*, 15/03/1990.
\(^2\) *Liaisons sociales*, 03/05/1996, n°119.
\(^3\) Entretien avec le Directeur du développement économique à la CRCI Bretagne (en 2001).
\(^4\) *Ouest France*, 17/10/1988.
\(^5\) *Ouest France*, 19/03/1990.
\(^6\) *Usine nouvelle*, 11/10/1990 : « *Citroën industrialise l’Ille et Vilaine* ».
\(^7\) *Ouest France*, 20/04/1991.
\(^8\) Entretien avec le responsable pour la Bretagne de Ouest Atlantique depuis 2000 (en 2004).
la PAT ou du programme européen objectif 4 qui porte sur le soutien à l’adaptation des salariés dans le cadre de mutations industrielles¹.

3 - L’appel à la confiance et l’affirmation d’un leader de la coalition.

Pour appuyer la stratégie de transfert industriel territorial, le Directeur de l’usine Citroën à Rennes fait usage de plusieurs dimensions de l’identité bretonne. D’une part, il justifie en 1990 le programme Citroën Superforce par l’argument économique qui fait qu’une industrie a besoin d’un territoire dynamique pour se développer, à savoir de la sous-traitance, de l’innovation industrielle et en général des entreprises compétitives :

« Après le développement interne d’un centre de production et la formation des hommes, nous ne pouvions nous désintéresser de notre environnement régional. Pour répondre à la concurrence et être compétitifs, nous devions faire participer les PME à notre essor. Le Conseil Régional a financé des ingénieurs de qualité, un par département. Nous nous sommes intéressés à la gestion de production. Ceci permet de créer un maillage d’activités qui peuvent être nos sous-traitants ou nos partenaires. De plus notre présence animerà la région. Nous ne pouvons être une usine de pointe dans une région désindustrialisée »².

D’autre part, il utilise la dimension affective de l’identité régionale pour renforcer l’ancrage territorial de Citroën en Bretagne. En cela il se situe dans l’axe de la problématique lancée par le Club des Trente et auquel il participe. Il lance ainsi des slogans commerciaux du type « j’aime ma région, je roule en Citroën »³. En 1992, il revendique l’identité bretonne des voitures produites à Rennes, en soulignant qu’elles sont réalisées en Bretagne et par des Bretons. Il vante les qualités de la main d’œuvre régionale à travers « l’attachement du personnel » et les valeurs de la « population rurale » :

« Il y a eu une véritable communion entre tous, ce qui a conduit à un fort attachement réciproque du personnel et de la Société. A Rennes, on ne produit pas des « Citroën » tout court, on produit des « Citroën de Bretagne », (…) montrant ainsi qu’avec une population rurale, on pouvait, et on sait, construire

¹ Source : Octant, n°40, nov. 2000.
² Bretagne Economique, avril 1990, n°30.
des auto. Là encore, il faut souligner une caractéristique du projet : c’est de réussir sans apport en nombre de personnel hors région. Tout est breton »

Enfin, il fait référence à l’esprit combatif des Bretons face à l’adversité pour générer une mobilisation autour du développement des activités de Citroën à Rennes, soit en rapport à la menace d’expansion des voitures japonaises sur le marché européen (« Mieux que Nippons, Bretons »), soit face aux difficultés du secteur automobile en 1990 en France et notamment en Bretagne :

« Alors que d’autres étaient abattus, protestaient, défilaient... j’ai trouvé des Bretons prêts à se battre contre l’adversité ».

Les images utilisées par le Directeur de l’usine rennaise de Citroën visent à répondre à deux objectifs. D’une part, elles entrent dans le cadre d’une politique de marketing commercial qui forme un aspect croissant des stratégies de localisation des multinationales. A. Davilà (1997) montre ainsi que les usages de l’identité portoricaine par la multinationale américaine Philip Morris depuis les années 60 ont eu pour but de générer de l’adhésion aux produits auprès de la population locale et de différencier ces produits dans la perspective d’une mondialisation des échanges. Dans le cas de Citroën à Rennes, le but est de faire prendre conscience qu’il existe une production automobile régionale importante.

D’autre part, les images utilisées visent à soutenir la cause du développement industriel territorial et non seulement de l’usine Citroën ou de l’industrie automobile régionale. Par son rôle d’initiateur du programme Citroën Superforce et par sa construction de la représentation de la région comme lieu du développement économique, le Directeur de l’usine Citroën de Rennes joue un rôle de figure symbolique de la coalition régionale, rôle qui est reconnu par les acteurs institutionnels, politiques et économiques. Un responsable du développement

industriel à la CCI de Rennes à partir de 1990 souligne ainsi que le Directeur de l’usine Citroën incarnait « *l’esprit commun des autres* » au sein de la coalition régionale :

« Je crois que la mobilisation, et en particulier à cette époque là [implantation du centre de recherche de Canon en 1990] des acteurs, était indépendante de tout enjeu de politique locale. C’était une mobilisation de l’ensemble des acteurs, il y avait un consensus, pour dire, il faut se développer, il faut attirer des entreprises. Et ce type d’activités était effectivement... intéressé. Il n’y avait pas de frein à la coopération. (...) Parce qu’il y avait une volonté commune. Parce qu’il y avait une capacité à se rencontrer, à discuter, à se faire confiance. Et parce que finalement chacun a su prendre en compte, ses propres intérêts bien évidemment mais les intérêts de l’autre. Et trouver l’intérêt économique. Ce n’est pas la mer à boire ! Concernant PSA, il y a eu un dirigeant local qui a certainement eu un rôle déterminant, mais il l’a eu parce que tout le monde était d’accord aussi. Il était aussi symbolique, il représentait peut être finalement l’esprit commun des autres. *Il incarnait l’esprit commun des autres* »

Dans cette citation, le responsable de la CCI de Rennes construit un algorithme en affirmant qu’il existe un soutien au programme lancé par le Directeur de Citroën à Rennes du fait d’une « *volonté commune* » de générer du développement économique régional. Le moteur de la mobilisation est fondé sur la mise en confiance dans le partage de cet intérêt commun et qui est « *incarné* » par le Directeur de l’usine rennaise de Citroën et par son programme Citroën Superforce.

La coalition régionale se structure autour de la figure symbolique du Directeur de Citroën et comprend les représentants de l’État en Région, les associations de promotion économique (*Ouest Atlantique*, MIRCEB), la technopole Rennes Atalante, la CRCI et le Conseil Régional. Ce dernier tente de développer une compétence économique, bien identifiée dans son logo (Denis, 2001b). Mais contrairement à d’autres régions, le Conseil Régional ne crée pas en particulier d’Agence économique de développement. Il ne profite pas non plus des retombées, en termes d’images, des programmes de transfert industriel, laissant la gestion aux acteurs du secteur privé réunis au sein de la CRCI. Cette dernière parvient ainsi à renouveler son rôle en tant qu’expert technique.

---

1 Entretien avec le responsable Industrie de 1990 à 1997 à la CCI de Rennes (en 2004).
2 Entretien avec le Directeur au développement économique à la CRCI de Bretagne (en 2001).
Le concepteur de ce logo veut mettre en valeur un «mouvement dynamique [qui] réunit les quatre lignes de force [départements] dans un même but. Cet élan tend à définir la Bretagne comme une région leader, à la pointe de la technologie» (cité in M. Denis, 2001b).


1 Ouest France, 10/02/1988.
Tableau 32 : Les éléments constitutifs du référentiel territorial des mobilisations économiques en Bretagne à la fin de la décennie 80.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Années 80</th>
<th>VALEURS</th>
<th>NORMES</th>
<th>ALGORITHMES</th>
<th>IMAGES</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Marché</td>
<td>Cercles de qualité, juste-à-temps</td>
<td>Partenariats économiques</td>
<td>Ouvriers-paysans</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Compétitivité économique</td>
<td>main d'œuvre fidèle, travailleuse</td>
<td>publics-privés = avantage comparatif breton</td>
<td>Figure symbolique :</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Qualité industrielle</td>
<td>Ouverture au patronat</td>
<td>Adversité : « nous sommes contraints, donc nous devons nous mobiliser régionalement »</td>
<td>Directeur de l’usine</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Mesures de déconcentrationalisation</td>
<td>Directeur Citroën Rennes : « nous ne pouvons être une usine de pointe dans une région désindustrialisée »</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

En Bretagne, le référentiel territorial se construit autour des symboles mobilisateurs des expériences industrielles de Canon et de Citroën du fait de leur succès économique et de la modernisation industrielle qu’elles introduisent dans la région. La dimension humaine de l’identité bretonne est mise en avant à partir de l’image des ouvriers-paysans. L’association Made in Breizh tente de développer des images culturelles régionales mobilisatrices, mais elle n’est pas suivie par l’ensemble des acteurs des mobilisations économiques. L’opposition à l’Etat central constitue en revanche un autre moteur de la construction du référentiel territorial, même si elle est toujours associée à un fort lobbying territorial.
Section 3 - L’émergence du référentiel territorial en Bavière.

La confiance régionale se construit autour de la figure symbolique du Ministre Président Strauß et de sa politique économique interventionniste. F-J. Strauß puis M. Streibl associent les images qui soulignent l’ouverture aux investissements, le principe de l’économie sociale de marché défendu par la CSU et la culture bavaroise pour renforcer les bases de la coalition régionale. Cette dernière se stabilise malgré les restructurations de l’industrie électronique dans la région de Nürnberg à la fin de la décennie 80. Contrairement aux deux autres régions, ce n’est pas uniquement le succès de l’investisseur (BMW dans ce cas) qui est mis à la base de la mise en confiance, mais celui de la politique économique du Gouvernement Strauß.

1 - La mise en confiance régionale autour de F-J. Strauß.

Tout au long de son mandat politique régional, F-J. Strauß travaille à construire une confiance régionale autour des succès de sa politique industrielle, mais aussi du respect des traditions locales. Il parvient ainsi à renforcer le consensus autour du leadership du Gouvernement bavarois.


1 Comme lors d’un discours officiel le 14/11/1984 (Gelberg, 2003b, p.969).
2 Traduction personnelle.
Les responsables administratifs, économiques et syndicaux y reconnaissent l’attitude positive du Gouvernement bavarois\(^1\).


\(^2\) Entretien avec le Directeur pour les Technologies au Ministère bavarois de l’économie (en 2004).

De l’autre côté, F-J. Strauß cultive son image de Bavarois traditionnel, en revêtant le costume du sud de la Bavière et en allant boire régulièrement sa chope de bière dans les bars de Munich ou dans des fêtes locales. Il ne néglige pas non plus son fort accent bavarois (James, 1998).

1 M. Streibl (1985, p.12), traduction personnelle.
Il proclame ainsi la « revanche du plouc bavarois qui est devenu autre chose »\(^1\) du point de vue économique et tout en restant lui-même. À la différence des années 60 où F-J. Strauß proclamait qu’il était possible de se dire moderne avec un accent bavarois (Milosch, 2006) en soulignant le rattrapage économique effectué par la Bavière, à la fin de la décennie 80, il peut produire des bilans économiques tangibles. Dans ses publicités, BMW met au volant de ses voitures un Bavarois en culotte de cuir et chapeau avec plumeau pour vanter le Made in Bavaria.

M. Streibl cultive encore plus que F-J. Strauß son image « provinciale ». Alors qu’il est Ministre des Finances, il affirme que la « beauté » et la « vie tranquille » de la Bavière sont des atouts économiques (Streibl, 1985). Il développe un discours conservateur en affirmant qu’il ne faut pas changer la Bavière du point de vue de son identité, mais au contraire la maintenir en la distinguant de celles de l’Allemagne et de l’Europe pour interpréter les mutations économiques et technologiques :

« A l’expression de cette confiance émergente est associée indistinctement un mélange subtil de conscience des traditions et d’ouverture à la nouveauté de la Bavière et de ses habitants. Cela donne du mouvement dans la stabilité, cela donne de la tranquillité dans la dynamique ; c’est de là que sort le progrès mûrement réfléchi. Lier l’ancien et le moderne harmonieusement est vraiment un

\(^1\) Entretien avec une Chargée de mission française de l’agence Invest in Bavaria (en 2004).
trait de caractère bavarois. Et ce trait de caractère rend les choses plus humaines en Bavière qu’ailleurs. Quelques exemples le montrent. En particulier après la guerre, les villes détruites ont été reconstruites en grande partie fidèlement selon leur modèle historique. Le fondement conservateur de la politique bavaroise, qui réunit de manière intelligente les choses existantes et le changement, n’a pas jeté ni sacrifié l’ancien sur l’autel d’une modernité extrême, mais l’a conservé et renforcé comme l’élément humain au cœur des mutations. (...) Le courage en l’avenir est absolument bavarois. Et même au 21ème siècle, il s’agit d’une Bavière qui, malgré les transformations des sciences de la vie et des techniques, [les évolutions] philosophiques et sociales, ne perd pas son identité, dans laquelle les personnes peuvent vivre en harmonie avec leur histoire et avec optimisme leur autonomie acquise – Bavarois, Allemand, Européen 1.

Cette citation donne l’illustration d’un algorithme fondé sur la valorisation de la mentalité conservatrice bavaroise pour justifier la menée d’une politique économique autonome et spécifique, en particulier dans les domaines technologiques. Il en résulte que c’est l’identité bavaroise, et non ce qui vient en priorité de l’extérieur, qui constitue le socle sur lequel se fondent les décisions politiques du Gouvernement bavarois. Pour Streibl, c’est un moyen de développer la confiance parmi les acteurs des mobilisations économiques dans une représentation de la région combinant le progrès technologique et le maintien des traditions bavaroises, donc en multipliant les images régionales mobilisatrices.

La confiance dans le leadership de F-J. Strauß s’exprime plus généralement au niveau des élections par des scores dépassant les 55% des suffrages pour le Parti CSU 2. Elle constitue une source de stabilisation d’un référentiel territorial combinant une stratégie d’internationalisation de l’économie bavaroise et un développement technologique par le biais de la politique industrielle du Gouvernement bavarois et autour du leadership de F-J. Strauß.


1 M. Streibl (1985, traduction personnelle).
2 F-J. Strauß est réélu en 1982 avec 58, 3% des suffrages et en 1986 avec 55, 8% (Gelberg, 2003b).
économique. Il considère que sa mission est de « promouvoir le progrès mais de maintenir tout de même la Bavière comme une patrie à aimer et où il fait bon vivre » (Gelberg, 2003b)\(^1\).


2 - Le consensus autour de la politique interventionniste du Gouvernement bavarois.

Malgré la mort de Strauß, les nouveaux enjeux de la Réunification allemande et le contexte de restructuration de l’industrie électronique dans la région de Nürnberg, l’ensemble des responsables bavarois exprime sa confiance à l’égard du leadership et de la politique interventionniste du Gouvernement bavarois.

Entre 1985 et 1995, les grandes entreprises régionales Grundig, AEG, Siemens décident de rationaliser la production ou de délocaliser vers les pays à moindre coût de travail, comme les

\(^1\) Traduction personnelle.

\(^2\) Selon C. Wagemann (2003), les Republikaner correspondent à un mouvement issu de la CSU dont ils décident de se séparer pour protester contre le soutien financier accordé par Strauß à la République Démocratique Allemande. Le résultat des élections européennes de 1989 est analysé comme un vote de protestation contre les changements politiques et contre les dirigeants politiques allemands et bavarois. Les résultats des Republikaner ne font que baisser par la suite, notamment lors des élections européennes de 1994 (6, 6\%), les élections régionales de 1998 (3, 6\%) et les élections européennes de 1999 (1, 9\%) (Gelberg, 2003).

\(^3\) Soit 45, 4\% en 1989, pour 62, 5\% en 1979 et 57, 2\% en 1984 (élections européennes, Gelberg, 2003).


Or, face à l’accélération de la crise dans l’industrie électronique, le responsable d’IG-Metall Nürnberg me raconte que le seul leader pour mener la politique de l’emploi a été le Gouvernement bavarois, et non pas le Maire social-démocrate de Nürnberg avec qui pourtant il s’apparentait politiquement. La coopération entre le syndicat IG-Metall Nürnberg et le Gouvernement bavarois se réalise par l’intermédiaire du Député CSU de Nürnberg :

« A l’époque [1988-1990], c’était le Maire social-démocrate de Nürnberg. Il s’est investi dans la culture dans sa dimension européenne! Moi, je lui ai dit : ça ne tourne pas rond dans ta tête ou quoi ! Nous avons besoin de nouveaux emplois, des emplois industriels d’avenir ! (...) Et quand on regarde de près, la Bavière est marquée par le système Montgelas¹, le concept de la Révolution Française. Ici, l’État est très marqué par l’interventionnisme. (...) Chez les Conservateurs en Bavière on n’hésite pas, on place la barre haut. (...) Je suis membre du SPD, socialiste, et je n’ai jamais compris ce que le Parti Socialiste, ce que le Maire de ce parti a bien voulu faire. (...) Ils ne voulaient pas voir la vérité en face. (...) C’était compliqué, au moment des années 80 et 90, nous avions le Député CSU de Nürnberg. Nous soutenions le maire SPD. Et ça a été très difficile d’exercer nos fonctions. Parce que eux [la CSU], au bout d’un certain temps, voulaient nous orienter, et le SPD est alors arrivé et a dit que nous aidions le député CSU et la CSU dans son ensemble, et qu’il fallait en plus les remercier! Ils ne faisaient que

¹ Montgelas fut Ministre de la Bavière de 1799 à 1817 et joua un rôle clé dans la création d’une administration étatique bavaroise moderne (chapitre 3, section 2).
critiquer la CSU. Il y a d’un côté la politique de la CSU, mais il y aussi de l’autre les soutiens concrets. Il faut les séparer. (...) C’est sûr qu’en tant que syndicaliste, en tant que social-démocrate, je suis énervé quand je suis lié aux Noirs [Conservateurs CDU-CSU]. Il y a eu beaucoup de remarques et d’énervements“1.

La mobilisation locale, emmenée par le syndicat IG-Metall, se rallie à la politique du Gouvernement régional CSU. Faisant la promotion d’une stratégie économique régionale libérale favorisant l’insertion des secteurs automobile et électronique dans l’économie internationale, les Ministres Présidents Strauß puis Streibl, tentent aussi de maintenir une politique interventionniste dans le domaine économique, qui constitue la base du consensus au sein de la coalition régionale.

Le référentiel du développement économique territorial s’affirme au cours de la décennie 80 tout en s’inscrivant dans la continuité institutionnelle, à savoir des organisations (Gouvernement bavarois), du leadership (Ministres Présidents CSU) et du principe d’une intervention économique forte. La figure symbolique de F-J. Strauß, le rattrapage industriel bavarois à partir du symbole de BMW et de la politique interventionniste bavaroise, et la valorisation des traditions locales, constituent les images et algorithmes principaux de ce référentiel territorial (tableau 33).

Tableau 33 : Les éléments constitutifs du référentiel territorial des mobilisations économiques en Bavière à la fin de la décennie 80.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Années 80</th>
<th>VALEURS</th>
<th>NORMES</th>
<th>ALGORITHMES</th>
<th>IMAGES</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>Marché</td>
<td>Juste-à-temps, rentabilité des employés</td>
<td>MP Strauß : Répondre aux défis industriels en investissant dans les secteurs à forte part technologique</td>
<td>Antenne Deutsche post dans la campagne bavaroise</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Compétitivité économique</td>
<td>Attitude positive vis-à-vis du monde patronal</td>
<td>IG-Metall : flexibilité = avantage comparatif bavarois</td>
<td>Logo BMW</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Qualité industrielle et innovation technologique</td>
<td>Interventionnisme économique de l’État bavarois (participations publiques, politique industrielle, politique régionale)</td>
<td>S’autonomiser de l’État fédéral pour affirmer les intérêts bavarois</td>
<td>Figure symbolique : F-J. Strauß</td>
</tr>
</tbody>
</table>
Conclusions du chapitre.

Dans les trois régions, la construction de la confiance régionale est un moteur essentiel dans la mise en place de référentiels territoriaux des mobilisations économiques. En plus de vanter les atouts d’un territoire pour convaincre des investisseurs, l’État ou l’Europe, la confiance joue un rôle important pour développer le sentiment d’un lien collectif au sein des mobilisations économiques régionales. Par le processus de mise en confiance, le territoire régional est redéfini, passant d’une représentation en termes de périphérie à celle de pôle de croissance industrielle.

Dans ce processus de mise en confiance, les succès économiques jouent un rôle important. Mais il faut aussi une figure symbolique, qui renvoie dans nos cas soit à un acteur économique le plus souvent extérieur à la région (entreprise Nissan à Sunderland, BMW, Directeur de l’usine Citroën), soit à un acteur politique (Strauß), pour donner corps à la cause commune.

Concrètement, la mise en confiance régionale se traduit par la structuration des relations entre une pluralité d’acteurs et d’organisations et des ressources matérielles et symboliques territorialisées. Des programmes d’action régionaux de développement industriel sont initiés dans les trois régions par des acteurs et organisations qui s’imposent du même coup à la tête des mobilisations économiques.
Conclusion de la seconde partie


L’identité régionale sert à mobiliser autour du sentiment de la nécessité, lié au retrait de l’État et à la crise économique régionale, mais aussi de la perception de la pertinence, du fait de nouvelles opportunités économiques et politiques, d’un changement dans le soutien apporté au développement industriel. Elle sert à prendre conscience des atouts de la région et de ses ressources propres à travers un processus de mise en confiance à la fois vis-à-vis des investisseurs et des élites régionales. Elle sert enfin à affirmer un rapport de distinction, voire d’opposition à l’État central.

L’identité régionale contribue ainsi à développer le sentiment d’une cause partagée par une pluralité d’acteurs, à la base de la formation des coalitions régionales. Par ce processus, elle est elle-même redéfinie autour d’images de la région sélectionnées, qui soulignent à la fois son passé économique, son histoire, sa culture, les traits spécifiques de sa population et aussi une nouvelle culture industrielle et un nouveau rapport au monde, celui défini par rapport au référentiel de marché.

De manière à susciter le maximum d’adhésion de la part des acteurs à la nouvelle représentation de la région, une pluralité d’images et d’algorithmes est mobilisée par des individus ou des groupes d’individus au cours de la formation des coalitions régionales dans les trois régions. Outre les caractéristiques économiques, les qualités énoncées de la main d’œuvre soulignent la dimension humaine de l’identité régionale. Celle culturelle est mise en valeur comme un atout supplémentaire à présenter aux investisseurs du point de la culture économique régionale (culture industrielle de la main d’œuvre, culture paysanne, culture des réseaux économiques).

En revanche, alors que la mise en confiance dans les atouts régionaux et dans la mobilisation régionale n’en est qu’à ses débuts, les acteurs se rattachent plus volontiers à des images du
territoire qu’à l’expression d’un sentiment d’appartenance régional, l’identité régionale restant entachée de stéréotypes dans le domaine économique ou étant jugée éloignée des enjeux industriels. En d’autres termes, ils adhèrent plutôt au processus d’identification de la région qu’à celui d’identification à la région. Seul le leader politique bavarois F-J. Strauß parvient à incarner une nouvelle confiance dans les capacités du « plouc bavarois » à générer de la croissance industrielle. Dans les deux autres régions, il n’existe pas d’inclusion de la culture régionale dans les questions industrielles, la culture étant gérée par un processus de sanctuarisation (Nord Est) ou étant absente de la représentation des questions industrielles de l’ensemble des acteurs, sauf du patronat (Bretagne).

A la fin de la décennie 80, les trois régions présentent en commun la mise en place de référentiels territoriaux. Il s’opère une adhésion à de nouvelles valeurs, normes et images mettant en avant les liens entre internationalisation économique et développement régional, souvent par le biais d’un apprentissage collectif au sein de forums. Mais la valeur de l’État-entrepreneur ne disparaît pas non plus, sauf dans le cas anglais où les responsables sont « forcés » d’y renoncer du fait de la politique menée par le Gouvernement Thatcher. On peut voir aussi se structurer des réseaux d’acteurs et des organisations. Enfin, par leur travail de rassemblement, de définition de la cause et/ou de mises en réseaux, des individus ou groupes d’individus s’imposent comme les leaders du champ du soutien industriel.

Introduction

Cette partie de la thèse traite de la deuxième phase de la construction des référentiels territoriaux dans le Nord Est de l’Angleterre, en Bretagne et Bavière au cours des années 90.

Elle montre que la cause du développement industriel régional s’ancre à travers la formation de mobilisations autour de nouveaux projets industriels. Le maintien de cette cause autour des mêmes valeurs et normes confirme l’hypothèse de P. Sabatier (1999) qu’une fois définies, les coalitions sont stables sur dix ans ou plus. Elles se consolident par la multiplication de leurs ressources matérielles, organisationnelles et symboliques et autour d’un leadership.

Au cours des années 90, des individus ou des groupes d’individus font des tentatives de *communalisation*. Pour démontrer que les mobilisations économiques présentent des signes de *communalisation* au sens de M. Weber (chapitre 1, section 3), trois caractéristiques doivent apparaître. Tout d’abord, il faut observer des relations de confiance et de réciprocité entre acteurs régionaux qui témoignent de l’existence de réseaux interpersonnels vivants. Il faut ensuite que le contenu de l’identité régionale soit élargi à des images et à des représentations de la région qui servent à souligner le partage d’un *bien commun*. Enfin, il faut que les groupes d’acteurs constitués sur la base des territoires régionaux s’intègrent sans difficulté dans la société globale.

Les tentatives de *communalisation* dans lesquelles s’engagent les mobilisations économiques entraînent une nouvelle phase de la construction des référentiels territoriaux. De nouveaux algorithmes sont formulés et des nouvelles images sont définies pour renforcer la représentation de la région comme le lieu du développement économique, toujours au nom des valeurs et normes de la compétitivité économique et de la construction des partenariats publics-privés.

Pour M. Keating (1998), la décennie 90 se caractérise par l’émergence du nouveau régionalisme. Selon lui, l’identité régionale y joue un rôle quand elle devient « *a framework for appraising political and social issues* » (Keating, 1998, p. 91) et qu’elle constitue un moteur de la modernisation des sociétés européennes en définissant la région comme le lieu de représentation et d’action des problèmes collectifs de développement économique. Selon cet auteur, l’identité régionale joue un rôle moins important quand elle sert à défendre des
« cultural values » que quand elle sert à mobiliser des acteurs autour d’un intérêt commun rationnel en rapport à ce qui est vu comme des défis économiques concrets. Or, j’avance l’hypothèse que les valeurs culturelles et l’intérêt commun rationnel ne s’opposent pas. Par l’invention de traditions régionales qui s’accordent avec les défis économiques actuels, et le soutien à des communautés imaginées, l’identité régionale sert aussi l’intérêt commun en matière économique.

Cette partie présente dans un premier temps les consolidations des coalitions régionales et les tentatives de communalisation par l’usage de la culture régionale dans les trois régions (chapitre 6). Elle dresse ensuite le bilan de ces tentatives de communalisation et celui de l’état des référentiels territoriaux des mobilisations économiques à la fin de la décennie 90 (chapitre 7).
Chapitre 6 - Les tentatives de communalisation au cours de la décennie 90 et le rôle de l’identité régionale.

Le chapitre 6 présente les consolidations des coalitions régionales et les tentatives de communalisation à partir des usages de la culture régionale au cours de la décennie 90.

Au cours de cette décennie, de nouvelles mobilisations régionales se forment et s’inscrivent dans la continuité des coalitions régionales qui sont apparues au cours de la décennie précédente. Les nouvelles mobilisations portent toujours sur l’attraction d’investisseurs étrangers et sur l’organisation territoriale des industries automobile et électronique. De nouveaux programmes d’action sont également introduits, qui ont pour effet de faire évoluer les outils de la cause sans en redéfinir les valeurs et principes d’action.

De manière plus nette qu’au cours des années 80, les mobilisations économiques visent à appuyer la cause du développement industriel par et pour la région. Pour cela, des ressources matérielles, organisationnelles et symboliques sont utilisées dans les trois régions. De plus, il existe des tentatives de communalisation à partir d’usages de la culture régionale.

Ce chapitre présente par région les processus d’élargissement des ressources des mobilisations économiques (section 1). Puis il montre en quoi les emprunts à la culture régionale contribue à générer plus d’adhésion à la cause régionale, en particulier en inventant des traditions régionales et en définissant des communautés imaginées, et enrichissent le contenu de l’identité régionale dans la construction des référentiels territoriaux (section 2).
Section 1 - Les consolidations des coalitions régionales par la multiplication de leurs ressources.

Au début de la décennie 90, de nouvelles mobilisations économiques se forment autour de projets d’investissement industriel et/ou autour de la structuration territoriale des industries automobile et électronique. Dans les trois régions, selon des modalités et des temps différents justifiant que chaque cas soit traité séparément, les acteurs des mobilisations multiplient leurs ressources régionales matérielles, symboliques et organisationnelles. Ceci relève moins d’une stratégie organisée que de tâtonnements pour renforcer la cause des coalitions régionales.

1 - La consolidation de la coalition du Nord Est de l’Angleterre.

La coalition régionale dans le Nord Est de l’Angleterre se consolide à partir de nouvelles ressources et autour de la stratégie d’attraction d’investisseurs étrangers menée par la NDC. Elle porte en particulier sur un investissement de Siemens et sur le renforcement de l’organisation industrielle entre Nissan et ses sous-traitants.

1.1 - Les ressources matérielles de la coalition régionale.

Une nouvelle mobilisation se met en place en 1995 autour d'un projet d'investissement de grande ampleur de Siemens, et dans un contexte d’accélération de la globalisation dans l’industrie électronique et de l’expansion très rapide du secteur des micro-processeurs.

En 1992, un nouveau Président, H. Von Pierer, prend la tête du groupe électronique allemand. Il souhaite investir fortement dans le secteur des micro-processeurs mais il fait face à une opposition importante au sein du Directoire du Groupe électronique. Au même moment, les bureaux du programme européen JESSI sont implantés à Munich, grâce en partie au lobbying exercé par le Gouvernement bavarois¹. Ce programme européen porte sur le soutien financier à la recherche et à la production industrielle des grandes entreprises européennes et couvre la

¹ D’après le Directeur en charge des questions technologiques au sein du Ministère bavarois de l’Economie, le Gouvernement bavarois s’est impliqué financièrement pour attirer le siège de l’organisation européenne à Munich (entretien en 2004).
période 1989-1996. Il constitue une opportunité pour le Président de Siemens de se lancer dans le secteur des micro-processeurs en bénéficiant fortement des aides de ce programme grâce à ses liens resserrés avec le Gouvernement bavarois et grâce à la proximité géographique de son siège (Lawton, 1997).


La centralisation de la mobilisation correspond aussi à une attente de Siemens qui met les Etats en compétition à l’échelle mondiale plutôt que les régions (Loewendahl, 2001). Contrairement au déroulement habituel des négociations avec les investisseurs étrangers, l’IBB choisit English Partnerships, une agence gouvernementale en charge des projets de régénération économique, pour fournir une sélection de sites et éviter des concurrences régionales (Dawley, 2002). Siemens retient deux sites au Royaume Uni, North Tyneside et Wolverhampton, à côté de Birmingham. L’IBB contacte ensuite la NDC en mai 1995, qui y voit immédiatement le grand potentiel d’un premier investissement européen de l’industrie électronique régionale et de la création de 2.000 emplois directs et 2.000 emplois indirects.

1 Il dispose d’un budget de 2,4 milliards US$, dont 50% venant des entreprises et instituts participants, 40% des Gouvernements nationaux et 10% de la Communauté Européenne (Lawton, 1997).

2 Siemens est organisé en réseau d’entreprises, à savoir une entreprise par pays où le fabricant est présent. C’est une structure typique de l’entreprise globale (Echaudémaison, 2002).


4 Le Royaume Uni importe à cette époque 75% des semi-conducteurs (d’après S. Dawley, 2002).

5 L’Irlande, le Portugal, les Etats-Unis, Taiwan, la République Tchèque, Israël, Singapour et le Vietnam sont également candidats à l’investissement (Dawley, 2002).
En 1995, l’industrie électronique du Nord Est représente 1,5% des emplois de la région, ce qui correspond à une proportion plus faible que dans les autres régions anglaises. Elle porte essentiellement sur la production de composants, qui a augmenté de 45% de 1993 à 1999. Elle compte en revanche très peu de recherche & développement (Charles et Benneworth, 1999). Le projet de Siemens s’inscrit bien dans le cadre de la nouvelle stratégie de la NDC visant à attirer des investissements de qualité, en termes d’innovation et de valeur ajoutée (NDC, 1992). La NDC lance dès 1990 les Regional Technology Centres et des Quality Clubs à destination des entreprises pour générer des centres of excellence. Son Président utilise un symbole régional, le charbon, pour expliquer le but de ces centres : « a lighted coal by itself will go out pretty quickly. What we have got to do is create a fire place »\(^1\). Autrement dit, l’objectif est de soutenir la formation de pôles industriels régionaux à fort potentiel de développement.

La NDC parvient à répondre en moins de trois semaines\(^2\) aux demandes d’information de l’investisseur, dont le nom reste inconnu dans un premier temps. En termes d’aides financières, la NDC travaille en partenariat avec les services des Ministères représentés en région, dont la coordination régionale a été renforcée par le Gouvernement conservateur en 1994 avec la création du Government Office for the North East (GO-NE). Les élus travaillistes à la tête du North Tyneside Council se mobilisent pour délivrer rapidement le permis de construire\(^3\) et obtiennent le classement de la zone en Enterprise zone par le Gouvernement central, ce qui permet à Siemens de bénéficier d’exonération d’impôts pendant dix ans\(^4\). Le Tyneside Training and Enterprise Council (TEC), créé en 1990 par le Gouvernement Thatcher pour répondre localement aux questions de formation en lien avec le patronat, dispose de manière autonome d’un personnel important et de ressources financières provenant du Gouvernement central, du Fonds Social Européen (FSE), et de fonds propres\(^5\).

\(^1\) The Journal (15/06/1990).
\(^2\) « The Siemens story », document non publié rédigé par un responsable du développement économique au North Tyneside County Council.
\(^3\) Entretien avec le responsable des relations extérieures de l’usine Siemens à North Tyneside (1997-1998), auparavant chargé de mission au sein du North Tyneside Council (en 2002).
\(^4\) Entretien avec le Directeur de la NDC (en 2002) et « The Siemens story » (op. cit.).
pour aider Siemens. Enfin, le Directeur de la NDC sollicite le Directeur du personnel de Fujitsu, qui devient en 1994 le premier Président du *North East Chamber of Commerce*\(^1\), pour témoigner auprès de Siemens des atouts de la région.

Siemens affirme par la suite que le « *professionnalisme* » de la NDC, permettant une réponse efficace et unifiée, a constitué un des critères du choix du site de North Tyneside, en août 1995, soit à peine trois mois après que la NDC ait été contactée\(^2\). Le fabricant allemand investit plus d’1,1 milliards de livres sterling. Il reçoit pour cet investissement £64,26 millions d’aides publiques. Au niveau national, il s’agit de £30 millions de l’aide distribuée par le DTI en faveur du développement régional (*RSA*) sur une période de 5-7 ans, et de £12,75 millions de *English Partnerships* pour les infrastructures. Au niveau local et régional, £5 millions lui sont accordés pour le soutien à la formation de la part du GO-NE et du Tyneside TEC, en partie à partir de fonds européens. £13,5 millions d’aides locales sont enfin accordés à l’entrepreneur allemand, à savoir dix ans d’exemption de la taxe professionnelle en tant que zone d’entreprise et £10 millions du programme *City Challenge* du GO-NE, du North Tyneside Council et du TWDC (Loewendahl, 2001).

1.800 créations d’emplois sont prévues d’ici à 1997. 70% des employés viennent de la région du Nord Est de l’Angleterre mais les 30% restant correspondent majoritairement aux emplois très qualifiés\(^3\), en particulier des autres usines de Siemens ou de la *Silicon Glenn* en Ecosse\(^4\). Malgré leur exclusion des TECs, leur marginalisation au sein de la NDC et malgré la volonté initiale de Siemens de se comporter comme Fujitsu, c’est-à-dire sans reconnaissance syndicale, les syndicats voient dans l’investissement de Siemens une opportunité de revaloriser un « *modèle européen de partenariat* » entre organisations patronales, syndicales et pouvoirs publics. Le Secrétaire régional du *Northern TUC*, qui est également membre du

---

\(^1\) Entretien avec le Directeur de la NDC (en 2002). De statut privé, les chambres de commerce britanniques disposent de pouvoirs faibles par rapport aux autorités locales qui développent des relations directes avec les entreprises. La création d’un niveau régional répond principalement à une incitation financière de la part du Gouvernement conservateur, suite à la création du GO-NE, pour définir un seul interlocuteur régional : entretien avec un ancien chargé de mission à la Chambre de commerce régionale (en 2001).


\(^3\) « *The Siemens story* », op. cit.

\(^4\) Ce nom est donné à la Vallée de la Glenn, au sud de l’Ecosse, pour sa concentration d’entreprises électroniques cumulant activités de production et de R&D (Loewendahl, 2001, p. 196).
Directoire de la NDC, se mobilise dès 1996 pour exiger la reconnaissance syndicale au sein de la nouvelle usine\textsuperscript{1}.


1.2 - Les ressources organisationnelles de la coalition régionale.

En conséquence, plusieurs organisations locales et régionales privées sont créées ou voient leurs activités réorientées pour soutenir le développement des activités de Siemens et Fujitsu.

En premier lieu, il s’agit d’organisations en charge des questions de formation. Ainsi, un \textit{Semiconductor Industry Forum} est mis en place en 1997 afin d’initier une concertation entre les Directeurs du personnel de Siemens et Fujitsu, les Colleges et les Universités sur les questions de formation de la main d’œuvre. Suite à une initiative nationale\textsuperscript{2} et à l’aide de fonds européens, le Tyneside TEC, l’entreprise de développement urbain TWDC et l’association régionale des universités HESIN créent le \textit{North of England Microelectronics Institute} (NEMI) en 1997. De statut privé, son objectif est de répondre aux besoins en formation des industries de haute technologie et « \textit{co-ordinate the development of the regional electronic industry} »\textsuperscript{3}. Il témoigne donc du souhait de voir un cercle vertueux régional se développer à partir des investissements de Siemens et Fujitsu et de la formation de la main d’œuvre que ces investissements exigent.

\begin{footnotesize}
\textsuperscript{1} \textit{Financial Times}, 8/02/1996.
\textsuperscript{2} Cette initiative fait suite à la création du \textit{National Microelectronics Institute} en 1995 pour coordonner l’industrie des semi-conducteurs et les établissements éducatifs dans la formation et la recherche (Charles et Benneworth, 1997).
\textsuperscript{3} Entretien avec le Directeur de NEMI depuis 1998 (en 2002).
\end{footnotesize}
D’autres initiatives portent sur le soutien à la recherche appliquée à partir des activités de Siemens et Fujitsu. Le Centre for Advanced Industries (CAI)\(^1\), créé en 1992 par le North Tyneside Council, est « forcé »\(^2\) par la NDC de modifier ses activités pour les adapter aux objectifs de l’usine de Siemens. Les Universités de Newcastle et Durham créent quant à elles le North East Micro Electronics Centre, mais Siemens y restera peu impliqué. Au total, rien que dans le cadre des financements européens, plus de £4 millions sont obtenus pour la formation de la main d’œuvre et la recherche sur les semi-conducteurs (Dawley, 2002).


Suite à ces évolutions économiques et à ces nouveaux investissements, la structuration régionale de l’industrie automobile se renforce. En 1996, le Directeur de l’usine de Sunderland et le Directeur du personnel, qui sont Britanniques et travaillent à la tête de l’usine depuis le début en 1984, lancent l’Automotive Sector Strategic Alliance (ASSA), à savoir une structure privée de formation de la main d’œuvre dans le secteur automobile\(^3\). Nissan Sunderland s’appuie sur le Wearside College pour dispenser des enseignements dans les domaines mécanique et électrique. Le bureau d’ASSA comprend des représentants de Nissan, de sous-traitants de la région, des autorités locales, des TECs, des Colleges, des Universités et de la NDC (Pike, Lagendijk et Vale, 2000).

Le Sunderland TEC apporte un soutien financier et logistique important à la nouvelle organisation. Il compte jusqu’à 145 personnes et son budget moyen annuel est de £18 millions, dégagé des bénéfices retirés des programmes de formation gouvernementaux et européens, et des profits personnels du TEC\(^4\). Il fait bénéficier la Direction de Nissan de son

\(^1\) Ce centre est issu d’un projet de deux responsables du North Tyneside Council pour développer la recherche appliquée à l’industrie, en particulier le design maritime et l’ingénierie pétrolière. Il bénéficie du programme Regional Challenge Initiative et des aides d’organisations locales (TWDC, Tyneside TEC, North Tyneside Council) et régionales (GO-NE, NDC, HESIN, Dawley, 2002).

\(^2\) Entretien de S. Dawley (2002) avec le Vice chancelier de l’Université de Newcastle.

\(^3\) Entretien avec un chargé de mission pour l’automobile au sein de la NDC depuis 1993 (en 2002).

\(^4\) Entretien avec le Directeur du Sunderland TEC (en 2002).
expérience dans l’obtention d’aides financières du FSE. La collaboration est facilitée par les liens personnels qui sont nés entre le Directeur du personnel de Nissan et le Directeur du TEC lorsqu’ils travaillaient ensemble au siège régional du Nord de l’Angleterre du Ministère de l’Emploi dans les années 701.


Enfin, de manière plus générale, alors que la régionalisation devient une question politique en vue de la campagne électorale pour les élections générales de mai 1997 (Tomaney, 2000), les organisations patronales se réunissent au sein du Northern Business Forum (NBF) en 1996 dans le but de représenter les intérêts patronaux auprès des institutions régionales présentes et futures. De son côté, le Northern TUC renforce sa structure régionale pour être également plus présent auprès de ces organisations régionales. Il devient en outre le chef de file au

---

1 Entretien avec le Directeur du Sunderland TEC (en 2002).
2 Sunderland obtient le statut de City en 1992 (seules six villes l’obtiennent la même année).
3 Entretien avec le responsable automobile du School of Computing and Technology, Université de Sunderland (en 2002).
4 Entretien avec le responsable du développement économique à la Ville de Sunderland (en 2002).
niveau national de l’expertise syndicale sur les enjeux de la régionalisation dans les régions anglaises pour les syndicats. Il finance pour cela des projets de recherche au sein des universités régionales (O’Brien, Pike et Tomaney, 2002). Toutes les organisations créées dans le Nord Est de l’Angleterre au cours de cette période sont donc de statut privé et correspondent à des structures lâches (forum, Initiatives, Alliances, Institutes)\(^1\).

1.3 - Les ressources symboliques de la coalition régionale.

Outre les ressources matérielles et organisationnelles, la Directrice du Tyneside TEC fait valoir que le fait de pouvoir communiquer sa confiance personnelle dans les capacités de la main d’œuvre régionale à répondre aux exigences de Siemens a été un point important lors des négociations avec les Dirigeants de l’entreprise allemande. Elle estime que cette confiance personnelle vient de son attachement à la région :

“When you are able to say with an hand on your heart that the people are loyal and hard working and they are... willing. Will give that extra bit, will go that extra mile. And then employers speak to other employers and know that it is true. I’ve got the best workforce I never had. Good reinforcement of what you said! And I think by and large it is true. It is not something you have to persuade people, and you are actually anxious about whether or not people will justify what you are saying. I never felt myself in the situation where I’ve been concerned that I’ve been singing the praises of the people or the region and felt worried that people would not come out of that. So that helps, big help. (...) Where does my own confidence comes from? I don’t know, I am an optimistic person by nature. My life experience has been interesting and varied but it has not made me feel something else than positive about people. You put trust in people and generally people will respond to that. And I think, maybe it is because I was born here. I lived away for a number of years but I am a native of Newcastle. I went to school here. So I suppose I just have a feel for the place”.

Elle poursuit en affirmant que le témoignage de cette confiance régionale constitue un élément important, selon elle, dans les échanges économiques, au-delà des politiques de marketing qui portent uniquement sur la définition d’une image économique régionale :

“I think roots are important and especially when you are dealing in a people business. You’ve got to get a real feel about the people. The area in which you are working. And... so I suppose, when I think about this, when I was talking to these

\(^1\) Un schéma se trouve dans les annexes de la thèse qui reprend l’ensemble des organisations créées au niveau local et régional, ainsi que leurs relations avec le Gouvernement central et avec l’Europe.
top people from Siemens. The confidence I have and had at the time in the
capacity of the people of the region to respond with unquestionable
conditions. I just had that confidence and perhaps it came over to them”1.

Par cette citation, on voit que la confiance dans les atouts de la région, qui est reliée au
sentiment d’appartenance à la région, ainsi que les échanges personnels et de proximité (plus
que les relations institutionnelles entre pouvoirs publics et investisseurs industriels), sont
valorisés comme des éléments efficaces dans la stratégie d’attraction des investisseurs.

De même en ce qui concerne la mobilisation autour de Nissan, le Directeur du Sunderland
TEC témoigne que le réseau industriel mis en place autour de Nissan s’appuie sur une
réciprocité forte entre l’ensemble des acteurs, locaux et régionaux, publics et privés :

“... The TEC was never the first one to speak to these people [Nissan managers].
First: the NDC, the [Sunderland] City Council. I used to tell them, you don’t need
to ask us. You know what we can offer. You offer it and I will make sure that we
honour your offer. And I think that worked. When Nissan was talking to anybody,
they were talking to the Partnership, not necessarily the TEC directly. (...) We
always agreed in public. Privately we might have had disagreements but behind
closed doors. (...) It was very effective. And primarily because of that, we
disagreed in private, but not in public. And it has to do with honesty. Straight
speaking. When you can’t do something you say it, if you can, you do it”2.

Cette citation souligne un acquis important de la coalition du Nord Est de l’Angleterre en
termes de confiance collective et qui bénéficie à la coopération locale et régionale autour des
investissements de Nissan et Siemens. La réciprocité et la sincérité deviennent des principes
d’action qui guident le fonctionnement des structures territorialisées. Elles sont reliées à
l’existence de relations personnelles et de proximité entre les différents responsables du
développement économique.

1.4 - Conclusion : la structuration de la coalition du Nord Est.

Au cours de cette période (1995-1998) marquée par la multiplication et la combinaison des
ressources matérielles, institutionnelles et symboliques, on voit se développer la prise de

---

conscience de l’intérêt régional. En témoigne l’expérience du Directeur du Sunderland TEC qui, partant d’une structure locale en concurrence avec les autres TECs de la région, raconte qu’il a jugé peu à peu plus pertinent de s’investir au niveau régional :

“We [TEC in 1990] had to prove ourselves to the local partnership. We actually had to spend time demonstrating we were singularly focusing on Sunderland. Not the North East, Sunderland. Interestingly, 5 years later [around 1995] we had an office in Prague, in Bratislava. That all came about because the original organisation [that was doing the job] asked us to take over some responsibilities, because we were doing some work there. And we said yes because we could see the trading links developing between Eastern European countries and the North East of England. And took the responsibility for the North East of England with leading these offices in Prague and Bratislava. We started very focused on Sunderland but eventually we acted more regionally”

Par l’expérience acquise de l’action pour le soutien économique et en particulier dans sa dimension européenne, le Directeur du Sunderland TEC apprend à s’investir de plus en plus au niveau régional. Autrement dit, il prend conscience et fait l’apprentissage de l’intérêt de la dimension régionale du soutien à apporter au développement économique.

La NDC consolide le consensus au sein de la coalition régionale autour d’une stratégie d’attraction d’investisseurs étrangers. Elle s’appuie sur le succès obtenu dans l’attraction de plus de 400 investisseurs de 1986 à 1996, sous la forme d’implantation de nouveaux sites industriels ou de participations dans des entreprises régionales. Les succès ont permis de voir le développement de nouveaux secteurs comme les industries automobile, pharmaceutique ou off-shore (NDC, 1993).

La NDC conserve en revanche un rôle modeste dans la structuration territoriale de l’industrie. En 1995, elle a un budget annuel de £4,7 millions, essentiellement consacré à la promotion économique de la région et aux démarchages d’investisseurs. Son objectif reste celui de « creating a better future for the North of England by building a more diversified, self

2 Business Magazine, July 1996: « since 1986, the NDC has secured 449 inward investment projects. These have created or safeguarded 60,877 jobs with a capital expenditure over £7billion. Amongst major projects, there are Nissan with £1.25billion operation creating 4,500 jobs; Fujitsu with £1.2billion operation creating 1,000 jobs; Samsung with £450million project that will create over 3,000 jobs by the year 2000; and Siemens, with £1.1billion investment that will create 1,800 jobs ». 

L’initiative naît plutôt des TECS et de leurs relais au niveau du Gouvernement central, du secteur privé, des Universités, et du GO-NE avec les possibilités d’aides nationales et européennes¹.


2 - La consolidation de la coalition en Bretagne.

Les acteurs des mobilisations économiques en Bretagne s’appuient sur des ressources régionales nouvelles pour soutenir les initiatives de structuration industrielle territoriale des investisseurs Citroën et Canon.

2.1 - Le rôle de leader du Directeur de l’usine Citroën à Rennes.

Le début de la décennie 90 est marqué par les difficultés de l’industrie automobile régionale. Citroën subit la crise du marché automobile et l’échec du modèle XM lancée en 1989 à

¹ Un schéma se trouve en annexe reprenant l’ensemble des organisations et des relations qui s’établissent entre elles jusqu’en 1998.
Rennes. En 1991, la Direction de l’usine Citroën à Rennes annonce la suppression de 1.800 postes\(^1\) et les difficultés se répercutent chez les équipementiers, en surcapacité\(^2\). L’ensemble des acteurs politiques, syndicaux et sociaux critique cette politique et tente, en vain, de faire pression sur le constructeur automobile pour sauvegarder les emplois, et ce au niveau national et régional, à savoir le Gouvernement socialiste, le Maire socialiste de Rennes E. Hervé, le Président du Conseil Général d’Ille&Vilaine RPR P. Méhaignerie, le syndicat CGT et le CESR\(^3\).


Par le biais des associations *Ouest Atlantique*, MIRCEB et de la technopole *Rennes Atalante*, et en lien étroit avec la Direction de Citroën à Rennes, les acteurs institutionnels et politiques s’investissent dans l’attraction de sous-traitants et proposent des aides publiques nationales (PAT) et européennes. Ainsi en 1995, l’équipementier japonais *Sanden* s’installe à Tinténiac (Ille et Vilaine)\(^6\), créant rapidement 400 puis 800 emplois. A cette occasion, l’ensemble des élus politiques bretons et la Préfecture de Région affirment qu’un des atouts de la Bretagne retenus par Sanden a été la « valeur des hommes et le sérieux qu’ils apportent dans leur

---

6 *Sanden* investit 380 millions de francs dans une unité de fabrication de compresseurs pour la climatisation automobile à destination du marché européen, au sein duquel il devient vite leader.
travail». Ils ajoutent que «cette implantation conforte la vocation industrielle de la Bretagne».


Fort de ses soutiens patronaux et politiques, le Directeur de l’usine Citroën de Rennes propose de renforcer le transfert industriel au sein de l’industrie automobile régionale. Pour cela, il s’appuie sur l’idée de la nécessité d’une organisation industrielle en juste-à-temps pour renforcer la compétitivité régionale. Il insiste sur le nécessaire « consensus de l’ensemble des grands moteurs de la région » pour y parvenir :

“nouveau concept : le juste à temps. Qu’on le veuille ou non, il s’agit là d’une nécessité économique permettant une meilleure performance de gestion globale et donc gagner en compétitivité. (…) Il faut bien comprendre que la mise en place d’un tel dispositif nécessite le consensus de l’ensemble des grands moteurs de la région. Une parfaite organisation d’ensemble, solide, bien comprise, appuyée par

1 Communiqué de presse Conseil Général & Préfecture Ille et Vilaine, Région Bretagne, 27/03/1995.
toutes les forces en présence allant dans le même sens, ne peut que conduire à une excellente compétitivité de l’appareil industrie de la région »

Par cet algorithme faisant de l’organisation en juste-à-temps un objectif central de l’action collective du soutien industriel au nom de la compétitivité économique régionale, le Directeur de l’usine Citroën de Rennes tente d’obtenir le soutien des pouvoirs publics au sein de la région pour le lancement d’une nouvelle organisation.

2.2 - Les ressources matérielles et organisationnelles de la coalition régionale.


Le Directeur de l’usine Citroën de Rennes lance en 1995 une nouvelle initiative de transfert industriel. L’association Performance 2010 est créée pour renforcer les relations entre le constructeur automobile rennais et environ 40 sous-traitants installés dans l’Ouest de la France, à savoir la Bretagne, les Pays de Loire et Poitou Charentes. Dans le contexte de l’accélération de la concurrence internationale de l’industrie automobile, il s’agit d’accroître la compétitivité de l’usine rennaise en tentant d’activer un apprentissage collectif parmi les

---

2 Liaisons sociales, 3/05/1996, N°119 : « Citroën Rennes dynamise les petites entreprises ».
3 L’Entreprise, N°150, mars 1998.
sous-traitants et à partir d’actions de sensibilisation, du « partage d’expériences techniques, de programmes de formation, des incitations à la coopération et au partenariat » (Fournis, 2004).

Dès sa création, l’association a un budget annuel de 7,5 millions de francs1, financé par le secteur privé, la Préfecture de Région et le Conseil Régional de Bretagne. Elle est également soutenue par l’association de promotion régionale Ouest Atlantique. Lorsque le Directeur de l’usine La Janais prend sa retraite professionnelle en juillet 1996, les différents programmes qu’il a initiés depuis son arrivée en 1980 sont inscrits dans le cadre de financements publics de la Préfecture de Région et du Conseil Régional, ce qui leur donne une stabilité.

Ensuite, le Directeur de l’usine Citroën à Rennes s’investit dans un nouveau groupe de réflexion patronal, à savoir l’Institut de Locarn. Ce dernier est créé en 1991 par un expert universitaire en économie et un grand patron breton, membre du groupe patronal le Club des Trente, pour impulser une réflexion au sein d’un « forum » réunissant les élites économiques et politiques régionales et portant sur la place de la Bretagne au cœur de « la mondialisation » de l’économie. À la différence du Club des Trente, Locarn a donc pour objectif de définir un projet régional (Fournis, 2006, p.226). Un journaliste, proche des fondateurs de l’Institut, résume ainsi les buts poursuivis par Locarn :


L’Institut de Locarn constitue un exemple type du « régionalisme de libre échange » (Fournis, 2004, citant Keating, 1996), c’est-à-dire d’une mobilisation régionale visant prioritairement à insérer la région dans la dynamique de l’internationalisation économique. Il s’appuie sur l’exemple de patrons bretons qui sont à la tête de grands groupes industriels, financiers ou des médias. Ces patrons ne sont pas tous implantés en Bretagne mais ils constituent des exemples de réussite économique, comme F. Pinault (groupe LVMH), V. Bolloré (société

---

1 Les Echos, 3/03/1995, « Citroën veut rapatrier sa sous-traitance dans l’ouest ». 

d’investissement), M-E. Leclerc (grande distribution), Y. Rocher (cosmétique) ou L. Leduff (Brioche Dorée). Ils donnent l’« image d’une Bretagne conquérante, sûre de ses forces et soucieuse de présenter un front uni à l’extérieur » (Le Bourdonnec, 1996).


Dans un cadre et selon des objectifs différents, une nouvelle équipe dirigeante prend la tête du CESR de Bretagne en 1992 et s’attelle à la définition des enjeux industriels de la Bretagne dans une économie internationalisée. Son Président, Professeur d’Université en économie, impulse un travail de prospective économique et développe un discours économique plus technique que politique (Fournis, 2006). Le CESR, qui dispose de fonctions consultatives dans le cadre des missions du Conseil Régional, et qui représente en outre les principaux intérêts de la région issus du monde économique, social et éducatif, devient un forum important dans lequel se discute l’avenir de l’industrie bretonne et les nécessités d’adaptation de la stratégie industrielle régionale.

En 1994, le Président de la CCI de Rennes et le représentant de la CGT au sein du CESR soutiennent le rapport du CESR intitulé Il faut renforcer le potentiel industriel breton (CESR, 1994), soulignant la force du consensus dans le soutien et dans les modalités du développement industriel entre représentants patronaux et syndicaux en Bretagne. Le rapport insiste sur la nécessité de développer « une sorte de nouvelle culture industrielle, impliquant toute une série de comportements originaux et le développement d’attitudes inédites ». Il propose un modèle industriel de la Bretagne fondé sur

« La promotion de deux dynamiques complémentaires, [à savoir] une démarche permettant de consolider les « 4 piliers fondamentaux » du système productif»

1 L’Institut de Locarn reçoit des fonds publics départementaux, régionaux, nationaux et européens qui couvrent un tiers des dépenses du projet. En tout, 150 entreprises de la région soutiennent cette initiative (Fournis, 2006, p.226).

(industrie agro-alimentaire, électronique et télécoms, construction et réparation navale, automobile), et favoriser l’essor d’activités nouvelles valorisant de plus en plus les excellence bretonnes, les nouvelles technologies et les nouvelles qualifications, pour de nouveaux marchés internes et externes. Trois grandes orientations des activités bretonnes se confirment à l’horizon de l’an 2000 : la maîtrise des savoirs de l’information, du son et de l’image ; la maîtrise du vivant ; l’exploration des nouvelles possibilités de la mer » (CESR, 1994).

Le rapport du CESR appelle donc à une relance du soutien de l’institution régionale (Conseil Régional) et de l’Etat en Région à l’industrialisation de la Bretagne. Il identifie comme axes principaux de l’action régionale le soutien aux quatre piliers existants de l’industrie bretonne ainsi qu’à des activités d’excellence, c’est-à-dire des industries à forte valeur ajoutée.

Concernant l’industrie électronique, l’entreprise Canon développe à la fois ses activités au sein de l’usine de Liffré et du Centre de recherche inauguré à Rennes en 1992 (chapitre 5, section 2). Le fabricant japonais organise directement ses partenariats avec des centres de recherche régionaux1, à l’aide notamment de fonds européens. Au sein du Club des Fournisseurs de Canon, il organise un voyage en Chine pour confronter ses sous-traitants situés dans l’Ouest français directement à la concurrence mondiale et leur faire prendre conscience de la nécessité toujours plus affirmée d’une plus grande productivité, « histoire de leur montrer à quelle sauce aigre-douce cantonaise ils pourraient bien un jour être mangés, s’ils ne poussent, encore un peu plus, les feux de la productivité »2. Il bénéficie de l’appui de la CCI de Rennes dans l’organisation de séminaires avec ses sous-traitants sur les principes de l’organisation industrielle. Mais le champ des interventions est plus réduit que dans l’industrie automobile3.


1 Entretien avec un chargé de mission japonais à la MIRCEB depuis 1995 (en 2004).
3 En particulier, il n’existe pas de coopération jugée nécessaire par Canon dans la formation : entretien avec le Directeur administratif et financier de la CRCI de Bretagne depuis 1992 (en 2003).
bénéficie aussi du soutien financier et logistique des institutions dirigées par des élus politiques locaux de droite dans l’attraction de nouveaux sous-traitants, comme par exemple l’agence départementale de promotion économique ID-35 créée par P. Méhaignerie1.


### 2.3 - Conclusion : la structuration de la coalition bretonne.

Il existe trois différences principales entre la Bretagne et le Nord Est de l’Angleterre dans la forme prise par la coalition régionale au milieu de la décennie 90.

Premièrement, deux forums sont lancés en Bretagne dans le but d’influencer les choix à prendre dans le champ du développement économique régional, avec à leur tête des personnes dynamiques et qui mettent leurs ressources personnelles à la disposition de la stratégie collective menée au sein du forum (Locarn : mise en relation entre patronat, universitaires, fonctionnaires et expertise économique ; CESR : expertise économique et scientifique). Pour les syndicats, le CESR est une arène dans laquelle ils peuvent exprimer leurs intérêts, à défaut de le faire directement avec les entreprises Citroën et Canon. Comme dans la région anglaise,

---

1 L’agence est financée par le Conseil Général, les CCI de Rennes, Saint Malo et Fougères, ainsi que par les agglomérations de ces villes (site internet, mars 2006).
2 Entretien avec un chargé de mission japonais à la MIRCEB depuis 1995 (en 2003).
3 Site internet MEITO, consulté en mars 2006.
5 Un schéma se trouve dans les annexes de la thèse et qui reprend les principales organisations créées au niveau local, régional et interrégional, ainsi que leurs relations avec l’État et avec l’Europe.
le syndicat CFDT, qui est l’un des principaux syndicats de la région, renforce sa structure régionale en 1994.

Deuxièmement, le rôle de l’État reste beaucoup plus central en Bretagne que dans le cas de la région anglaise. Les organisations initiées par le Directeur de l’usine Citroën à Rennes (*Citroën Superforce – CSF* ; *Performance 2010*) bénéficient de financements publics de la Préfecture de Région. De même, la MEITO et Ouest Atlantique sont subventionnées par l’État via la DATAR (Ouest Atlantique) et la Préfecture de Région (MEITO).

Enfin, la structuration territoriale se développe à l’échelon régional et interrégional en Bretagne, à la différence du Nord Est de l’Angleterre où c’est le niveau local ou régional qui est pris en compte.

**3 - La consolidation de la coalition en Bavière.**

Dans le cas bavarois, le Ministre Président Streibl ne parvient pas à s’imposer au début de la décennie 90 comme le nouveau leader de la CSU. Il est remplacé par E. Stoiber à la tête du Gouvernement en 1993. E. Stoiber lance immédiatement un programme de soutien aux nouvelles technologies. Il cherche ainsi à réactiver la confiance dans la politique industrielle du Gouvernement bavarois, de même qu’à s’imposer à la tête de la coalition régionale.

**3.1 - Les ressources symboliques : l’émergence d’un nouveau leader.**


---

politique causé par la Réunification et par le vote en faveur des Republikaner (chapitre 5, section 3), et dans la perspective des élections régionales de 1994, son image « d’élu provincial tranquille »¹ ne convainc plus les membres du Parti CSU.


---

¹ Entretien avec le responsable des questions politiques et fédérales à la fondation Hanns-Seidel (en 2004, traduction personnelle).
⁴ La presse allemande accuse M. Streibl d’avoir accepté des voyages gratuits au Brésil de la part d’un industriel d’Augsburg qui avait lui-même obtenu des aides publiques du Gouvernement bavarois (entretien avec le responsable des questions politiques et fédérales, fondation Hanns-Seidel, 2004).
⁵ Entretien avec le responsable des questions politiques et fédérales, fondation Hanns-Seidel (en 2004, traduction personnelle).
⁶ Outre son impopularité en tant que Ministre fédéral des Finances (on l’appelle le Schuldrenminister, c’est-à-dire le ministre des dettes), T. Waigel se remarie à ce moment-là avec une femme beaucoup plus jeune que lui, ce qui choque l’opinion bavaroise conservatrice. Enfin, la stratégie de la CSU est d’éviter des conflits internes durables de manière à maintenir son poids politique en Bavière et au sein de la coalition fédérale CDU-FDP-CSU. La peur de perdre des suffrages alors qu’il existe déjà la


Enfin, E. Stoiber présente une « *image propre* »\(^1\) par rapport aux personnalités politiques de la CSU touchées par des scandales avec les milieux d’affaire, y compris Strauß et les scandales qui éclatent après sa mort. Il place Strauß comme « *une icône de la CSU* » mais critique aussi ouvertement les pratiques illicites menées\(^2\). Alors que F-J. Strauß n’hésitait pas à se vanter des cadeaux reçus de la part d’industriels, ces pratiques sont en effet condamnées par l’opinion publique au début des années 90, dans un contexte de rigueur économique et de défiance par rapport aux élus politiques.


> „Nous devons tout d’abord créer un climat en Bavière qui stimule plus les investissements et qui encourage le développement économique. Les chefs d’entreprise doivent savoir que l’implantation ou l’expansion d’entreprises est bienvenue et que l’État comme les communes les soutiennent, autant pour les

\(^{1}\) Entretien avec le responsable des questions politiques et fédérales, fondation Hanns-Seidel (2004).


\(^{4}\) Dont 53 millions DM pour des projets de financement direct et 85 millions DM d’aides au crédit de développement, dont on prévoit de générer plus d’un milliard DM. Par ailleurs, 80 millions DM sont débloqués pour soutenir l’emploi, 20 millions pour renforcer l’industrie technologique et 15 millions pour la formation (Sträter, 1997, p. 55).
grandes entreprises que pour les PME. (...) Ensuite, nous nous engageons pour une meilleure acceptation de la technique et de l’économie. Sur la base d’informations honnêtes et d’experts, nous allons combattre l’opposition croissante à la technologie dans la société1. La Bavière est parvenue à se transformer profondément d’un Etat agraire en un Etat industriel parce qu’elle a attiré des chefs d’entreprise et des structures scientifiques de hautes technologies. Aujourd’hui, nous faisons face au même défi. Nous devons être ouverts aux développements futurs de la société des technologies et des services »2.

En justifiant le changement de politique par le lien avec le passé, et en se référant à la fois à la nécessité et à la confiance suscitée par les succès économiques de la Bavière au cours des dernières décennies et qui constituent une source de fierté régionale (chapitre 5, section 3), E. Stoiber cherche à rendre légitime sa politique de rupture, qui se concrétise dès qu’il est confirmé à la tête du Gouvernement en 1994 en obtenant 53% des suffrages3. Il décide ainsi de mener plusieurs privatisations dans les secteurs de la banque, assurances et de l’énergie.

E. Stoiber se trouve alors dans la situation étonnante de se voir accuser par le Parti SPD de « brader » l’héritage de Strauß (Sträter, 1997). A ces accusations, le Ministre de l’Economie O. Wiesheu répond que les privatisations s’inscrivent « au contraire » dans la continuité de la « politique industrielle bavaroise », mais dans un contexte différent, celui de la « compétitivité » des territoires :

« Notre longue tradition de politique industrielle a permis à la Bavière de dépasser le stade de région agricole et de devenir l’une des régions industrielles les plus modernes de la planète. Le programme de privatisation initié par le Ministre Président Stoiber ne va pas à l’encontre de cette histoire. La privatisation s’insère au contraire dans notre volonté de soutenir et de stimuler la transformation de nos structures économiques. Les recettes tirées des dénationalisations sont affectées à des projets destinés à garantir la compétitivité de notre région »4.

1 E. Stoiber fait référence ici à l’opposition d’une partie de la population catholique bavaroise au financement de la recherche sur les biotechnologies et sur la génétique.

2 Extrait de la déclaration de Gouvernement à la suite de son élection en 1993, Bayerische Staatszeitung (traduction personnelle).

3 Soit deux points de moins en moyenne par rapport aux élections de F-J. Strauß et de M. Streibl. La baisse des suffrages de la CSU s’explique en partie par la réaction d’une partie de l’électorat de la CSU face à une succession d’affaires financières liant élus politiques et industriels en 1993-94 (Jung, 1995) et par la modification de la loi électorale en 1994 qui favorise les petits partis politiques.


3.2 - Les ressources matérielles et organisationnelles au niveau local et régional.

L’argent des privatisations sert ainsi en partie à financer un nouveau programme d’investissement dans le développement technologique intitulé l’Offensive pour l’avenir de la Bavière (Offensive Zukunft Bayern, OZB). Dans le domaine économique, ce programme vise à garantir l’emploi par des aides aux entreprises et à créer des instituts universitaires de formation technique (Fachhochschulen) et de recherche et développement (Bourgeois, 2001). Le système de financement repose sur le Bayern fonds et sur l’argent dégagée des privatisations, soit près de 3 milliards DM sur plusieurs années, et du fonds d’investissement du budget bavarois, soit 400 millions DM. L’Offensive est discutée avec les représentants du patronat (CCI, fédérations) et des syndicats. Suite à ces négociations, les deux principales organisations patronales représentant l’industrie en Bavière se fédèrent et créent en 1997 l’Union Patronale Bavaroise (Vereinigung der Bayerischen Wirtschaft, VBW)

Le programme de l’Offensive est un vecteur de structuration industrielle territoriale en Bavière à partir d’initiatives locales comme celle de l’agglomération de Nürnberg et qui concerne les industries automobile et électronique. Depuis la fin des années 80, le contexte économique de Nürnberg est marqué par un chômage local important dans l’électronique. En 1993, 10.000 emplois sont supprimés à Nürnberg dans l’industrie électronique et la construction de machines. Le taux de chômage atteint les 10% en 1994 (Strätzer, 1997) et génère de nombreux conflits sociaux et des manifestations.


La mobilisation locale entre syndicats, élus et patronat menée depuis la fin de la décennie 70 (chapitre 5, section 3) est en outre poursuivie dans les années 90, mais sous une nouvelle forme. En 1992, les Directeurs du développement économique des Villes d’Erlangen et Nürnberg, tous deux issus du secteur privé, et arrivés depuis peu dans l’administration communale, prennent l’initiative de créer ce qu’ils nomment le Forum Economique (Wirtschaftsforum)2. L’objectif est de parvenir à un consensus sur des projets d’innovation et de reconversion structurelle locale entre les Villes de l’agglomération de Nürnberg (Nürnberg, Fürth et Erlangen), dans un esprit de « public-private partnership » (Sträter, 1997, p. 220), c’est-à-dire en faisant jouer un rôle important aux représentants du secteur (économique) privé. Le Forum économique de Nürnberg réunit environ vingt personnalités locales issues du milieu patronal, syndical, politique, de l’administration pour l’emploi et de l’Eglise, qui sont choisies plus pour leurs qualités personnelles que pour le fait qu’ils représentent une organisation en particulier. Les représentants syndicaux restent donc des membres actifs de la mobilisation locale mais jouent moins le rôle de leader qu’ils avaient au cours de la décennie précédente (chapitre 5, section 3).

Dans ce contexte, le Directeur du développement économique de la Ville de Nürnberg, soutenu par la CCI de Nürnberg, des entrepreneurs privés et des représentants syndicaux, lance un réseau de sous-traitants automobiles en 1994 avec comme objectif de soutenir les...

1 Entretien avec le Directeur du développement économique à la Ville de Nürnberg (en 2004).
processus de rationalisation de leurs activités de production. Il s’appuie sur la notion économique de \textit{cluster}, qu’il définit comme une mise en réseau d’entreprises pour réaliser des économies d’échelle. La Ville finance des \textit{workshops} où des possibilités concrètes de coopération sont définies, des expériences et des contacts échangés. Il s’agit parfois d’idées très simples comme la livraison commune de pièces fabriquées par différents sous-traitants à un même constructeur automobile. La Ville de Nürnberg confie le rôle d’arbitre à un cabinet de conseil, et ce par souci de crédibilité par rapport au secteur privé. Elle demande aussi l’aide financière du Gouvernement bavarois pour la création d’infrastructures universitaires pour le transfert technologique, mais elle essuie dans un premier temps un refus.

Ensuite, en mars 1995, le Gouvernement bavarois crée l’agence \textit{Bayern Innovativ} à Nürnberg avec les fonds dégagés pour le programme de l’\textit{Offensive}. De statut privé mais dont la présidence est assurée par le Ministre économique bavarois, cette agence a pour objectif de promouvoir de nouveaux modes de coopération entre la recherche et l’industrie et de renforcer le transfert technologique en Bavière, dans une logique plus territoriale que sectorielle. Elle reprend le réseau automobile initié localement et dont la Ville de Nürnberg ne peut plus assumer la charge financière. En 1997, \textit{Bayern Innovativ} lance le réseau automobile bavarois BAIKA et concentre ses activités sur le transfert technologique de l’industrie automobile. Elle élargit le cercle d’action à l’ensemble de la Bavière et inclut les sept constructeurs automobiles présents en Bavière, dont BMW. L’\textit{Offensive} du Gouvernement bavarois s’appuie donc sur la mise en réseaux d’entreprises initiée localement pour lancer une politique de transfert technologique de l’industrie automobile bavaroise.

Concernant l’industrie électronique, les financements des programmes de l’\textit{Offensive} sont renforcés dans le cadre du troisième volet consacré à l’\textit{High Tech Offensive}, et qui porte sur plus de 2,3 milliards DM (Gelberg, 2003b, p. 999). L’entreprise Siemens développe la

\footnotesize

\begin{itemize}
  \item[7] BAIKA : Bayerische Innovations- und Kooperationsinitiative Automobilzulieferindustrie.
\end{itemize}

La mise en place de ce pôle médical est facilitée par les relations étroites entre le PDG de Siemens et les élus politiques locaux et régionaux de la CSU, dont il est un membre influent. Originaire d’Erlangen, H. Von Pierer est en effet pendant longtemps impliqué dans la vie politique locale en tant que conseiller municipal de l’opposition CSU de 1972 à 1990. Dirigée depuis 1996 par un Maire CSU, qui est aussi un ancien ingénieur de Siemens et l’ancien Directeur du Développement économique à l’origine du Forum Economique, la Ville d’Erlangen développe des relations resserrées avec le PDG de Siemens et dont bénéficie fortement l’économie locale. Le pôle médical compte rapidement 19.000 employés à Erlangen, soit un quart de l’emploi local total.


---

3 Entretien avec une fonctionnaire à IBB depuis 1998 (en 2004).
3.3 - Conclusion : la structuration de la coalition bavaroise.

La Bavière se différencie sur trois points principaux des deux autres régions¹.

Premièrement, il s’opère un changement de personnes leaders à la tête de la coalition bavaroise à travers la succession de trois Ministre Présidents. Alors que M. Streibl ne parvient pas à susciter de la confiance, E. Stoiber s'impose comme la nouvelle figure symbolique qui incarne la cause régionale, en particulier parce qu’il parvient à développer l’image d’un « modernisateur ».


Troisièmement, en Bavière, les organisations créées au cours de cette période pour prendre en charge les initiatives de soutien industriel ont des statuts privés, mais elles restent sous le contrôle direct du Ministère bavarois de l’économie (Bayern Innovativ, Invest in Bavaria).

Enfin, la structuration industrielle territoriale se fait à l’échelle et dans les limites de l’État de Bavière, contrairement à la Bretagne où les échanges industriels s’organisent de plus en plus à l’échelle économique interrégionale, et au Nord Est de l’Angleterre où ils se limitent aux frontières de la (petite) région administrative.

La stabilisation des coalitions régionales dans les trois régions est résumée dans le tableau 34, en distinguant les mobilisations du secteur automobile (IA) et électronique (IE) :

¹ Un schéma se trouve dans les annexes de la thèse qui reprend les principales organisations créées et les relations qui s’établissent entre elles jusqu’en 1998.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Nord Est Angleterre</th>
<th>Bretagne</th>
<th>Bavière</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td><strong>Acteurs déclencheurs des mobilisations et date</strong></td>
<td><strong>Acteurs déclencheurs des mobilisations et date</strong></td>
<td><strong>Acteurs déclencheurs des mobilisations et date</strong></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Agrégation d’acteurs</strong></td>
<td><strong>Agrégation d’acteurs</strong></td>
<td><strong>Agrégation d’acteurs</strong></td>
</tr>
<tr>
<td>IE : Tyneside TEC ; North Tyneside Council ; NECC</td>
<td>Elus politiques locaux et régionaux de droite ; UPiB ; Préfecture de Région et Conseil Régional</td>
<td>IA : Gouvernement bavarois CSU, Ministère de l’Economie bavarois, Bayern Innovativ</td>
</tr>
<tr>
<td>IA : NDC ; autorités locales travaillistes</td>
<td>IE : Tyneside TEC ; North Tyneside Council ; NECC</td>
<td>IE : Tyneside TEC ; North Tyneside Council ; NECC</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Freins des acteurs</strong></td>
<td><strong>Freins des acteurs</strong></td>
<td><strong>Freins des acteurs</strong></td>
</tr>
<tr>
<td>Aucun</td>
<td>CGT, CFDT</td>
<td>Aucun</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Forums</strong></td>
<td><strong>Forums</strong></td>
<td><strong>Forums</strong></td>
</tr>
<tr>
<td>Forum des semi-conducteurs ; NEMI ; NEPA</td>
<td>CESR ; Institut de Locarn ; MEITO ; Rennes Atalante</td>
<td>Conseil scientifique et technique ; Conseil de l’Industrie</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Leader</strong></td>
<td><strong>Leader</strong></td>
<td><strong>Leader</strong></td>
</tr>
<tr>
<td>NDC ; TECs ; Dir.Nissan</td>
<td>Directeur Citroën Rennes</td>
<td>Ministre Président Stoiber</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Membres de la coalition régionale de 1995 à 1998</strong></td>
<td><strong>Membres de la coalition régionale de 1995 à 1998</strong></td>
<td><strong>Membres de la coalition régionale de 1995 à 1998</strong></td>
</tr>
<tr>
<td>NDC + TECs + Sunderland City Council et North Tyneside Council + HESIN+ NEMI +ASSA + NEPA + NBF + Northern TUC</td>
<td>P2010 + Ouest Atlantique + élus politiques locaux et régionaux + UPiB et CCI + Conseil Régional et Préfecture de Région + CESR+ MEITO</td>
<td>Gouvernement bavarois + Bayern Innovativ +IIB + Ministère économie bavarois + élus locaux Région Nürnberg (CSU) + CCI + PDG Siemens + VBW + DGB</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Le tableau souligne que par rapport à la décennie 80 (chapitre 4, section 1), l’intérêt de tous les acteurs pour le soutien industriel régional s’exprime plus fortement au cours de la décennie 90. Ceci se traduit par le fait qu’il n’existe que peu, voire plus de frein à la formation des mobilisations économiques régionales de la part des décideurs publics et privés régionaux.

On observe au contraire que les acteurs dans leur ensemble s’y engagent activement, même si avec des résultats différents. Les entreprises confirment leur intérêt pour l’ancrage territorial de leurs activités. Le patronat s’implique davantage au sein des coalitions régionales, voire les dirige (Bretagne), et structure des groupes d’intérêt régionaux (NBF ; VBW), sauf en Bretagne où se développent plutôt des réseaux économiques privés (Club des Trente ; Institut de Locarn).
Les représentants syndicaux voient en revanche leur rôle diminuer dans la coalition régionale du Nord Est de l’Angleterre, même s’ils sont membres du Directoire de la NDC. En Bretagne, le rôle de Citroën et de Canon dans le développement industriel régional est discuté dans le cadre de relations personnelles entre les Directeurs des usines et les élus locaux et régionaux de droite, ce qui en exclue les principaux syndicats de la région. En Bavière, les représentants syndicaux sont conviés aux pourparlers concernant l’Offensive du Gouvernement bavarois mais ne sont pas inclus dans le Conseil de l’Industrie.

Quant aux élus politiques locaux dans les trois régions, et les élus régionaux en Bretagne et en Bavière, quelque soit leur couleur politique et leur relais au niveau central, ils utilisent les ressources correspondant à leurs nouvelles compétences dans le champ du développement territorial pour soutenir la cause du soutien industriel par et pour leur région.

De manière intéressante, durant cette période, certains acteurs universitaires (Président CESR Bretagne), économiques (Directeur de l’institut de formation NEMI/Nord Est) et administratifs (Président de la NDC, Directeur du développement économique à la Ville de Nürnberg) avancent les notions de « centre d’excellence », de « pôles de compétitivité » ou de « clusters » dans leur formulation des objectifs de l’action de soutien industriel régional. Mais ces initiatives individuelles ne se concrétisent en termes d’action publique régionale dans aucune des trois régions à ce stade des mobilisations.
Section 2 - Les tentatives de communalisation par l’usage de la culture régionale.

Au cours de ces nouvelles mobilisations économiques, le contenu de l’identité régionale évolue par rapport à la décennie 80. Dans les usages que les coalitions d’acteurs font de l’identité régionale, la dimension culturelle prend une place plus importante. Dans les trois régions, la culture régionale est utilisée pour valoriser la région comme un lieu d’investissement et pour enrichir le capital social sur lequel les mobilisations économiques tentent de s’appuyer. La Bretagne et la Bavière se distinguent du Nord Est de l’Angleterre par leur usage renforcé de la culture régionale pour inventer des traditions régionales et pour définir des communautés imaginées, et ce afin de générer plus d’adhésion aux mobilisations.

1 - L’usage de la culture régionale pour développer la confiance interne et externe dans les ressources régionales.

Au cours de la décennie 90, la valorisation des facteurs territoriaux autres que productifs se renforce au sein des coalitions d’acteurs. Suite aux premières réussites des années 80, les acteurs des mobilisations s’emploient à enrichir le stock identitaire régional. Des images inspirées par la culture régionale sont prises en référence pour souligner un atout territorial supplémentaire auprès des élites régionales comme auprès des investisseurs potentiels. Des symboles sont créés pour renforcer le capital social au service des mobilisations économiques.

1.1 - L’identité régionale promeut les facteurs productifs territoriaux.

Dans les trois régions, tous les acteurs s’appliquent à valoriser les atouts économiques régionaux, comme au cours de la décennie précédente. Ils mettent en avant au cours des mobilisations économiques étudiées la disponibilité de terrains de qualité, les possibilités d’aides financières publiques, la qualification de la main d’œuvre, voire le poids réduit des syndicats. Les qualités de la main d’œuvre régionale constituent toujours un des éléments les plus cités, conformément à l’importance donnée à cette variable par les investisseurs. Ainsi, Siemens choisit le Nord Est de l’Angleterre en partie pour sa main d’œuvre qui est 20%
moins chère qu’en Allemagne et parce qu’il existe une culture industrielle régionale\(^1\). L’organisation régionale NDC vante même la possibilité de ne pas reconnaître les syndicats au sein de la région\(^2\).

En Bretagne, les atouts mis en avant insistent sur les capacités industrielles régionales. Le responsable Industrie à la CCI de Rennes à partir de 1990 souligne un bon « état d’esprit au travail »\(^3\). Le rapport du CESR de 1994 sur l’industrie bretonne met en avant le « rattrapage industriel » effectué par la Bretagne par rapport au reste de la France en termes d’emplois. En effet, le nombre d’emploi industriel se stabilise en Bretagne au cours de la décennie 80 alors qu’il recule fortement en moyenne française. La Bretagne rattrape presque la moyenne française des emplois industriels en 1993 (22% pour la Bretagne contre 23, 1% au niveau national).

Les élus politiques bretons vantent les qualités de la main d’œuvre, soit à partir de la culture industrielle régionale, soit à partir des valeurs paysannes. Le Président RPR de la Région Y. Bourges souligne que parmi les atouts industriels régionaux, « le sérieux et la compétence des Bretons sont unanimement reconnus »\(^4\). L’Adjoint au Maire socialiste de la Ville de Rennes rappelle quant à lui l’atout des valeurs rurales de la culture régionale, en affirmant que « nous sommes une région encore très agricole, où les gens sont durs à la tâche, où la valeur travail, cela existe »\(^5\). Même si le profil des salariés de Citroën évolue en étant désormais plutôt issus de filières BTS que du monde agricole\(^6\), la référence aux valeurs rurales reste pour souligner un atout de la culture industrielle régionale.

Suivant la même logique, en Bavière, le Directeur de l’Institut de recherche Fraunhofer sur les circuits intégrés affirme que les valeurs rurales diffusées parmi ses employés sont des garants de la qualité du travail effectué dans la recherche sur les hautes technologies, car elles sont

---


\(^2\) Entretien avec le Secrétaire régional du Northern TUC qui affirme que c’est ce qui était présenté sur le site internet de la NDC (en 2002).

\(^3\) Entretien avec le responsable Industrie de 1990 à 1997 à la CCI de Rennes (en 2004).


\(^6\) Entretien avec la Présidente de la CFDT-Bretagne depuis 2001 (en 2003).
synonymes de « ténacité » et d’« entraide » dans le travail. Une fonctionnaire de l’agence Invest in Bavaria vante auprès des investisseurs potentiels que la main d’œuvre bavaroise est fidèle du fait de son ancrage rural. Pendant la campagne des élections régionales de 1998, le Président de BMW se fait quant à lui le défenseur en 1998 de la politique éducative et universitaire du Gouvernement bavarois « dans des secteurs d’avenir en créant un cadre favorable et en forçant sur la formation et les universités, ce qui permet d’avoir accès à une pépinière intéressante ».

1.2 - La culture régionale pour vendre des produits et/ou vendre le territoire.

De manière beaucoup plus importante qu’au cours de la décennie 80, la culture régionale est utilisée par les acteurs des mobilisations économiques, en particulier pour vendre des produits ou pour vendre le territoire. Les acteurs représentant le secteur économique privé s’investissent les premiers dans ce type d’usage de la culture régionale. Aux yeux des entreprises, une culture territoriale constitue, dans le contexte de la décennie 90, une ressource pour susciter l’adhésion de la population locale à leurs produits et/ou pour se différencier dans un processus de mondialisation économique (Davilà, 1997).

Le Geordie accent devient ainsi un atout du Nord Est de l’Angleterre qui est invoqué par les acteurs économiques pour implanter des centres d’appel téléphonique, en jouant sur sa réputation d’accent sympathique, et pour le coup féminisé. Ceci amène cependant à associer l’image du Geordie à des emplois faiblement qualifiés, donc à en faire une image à connotation négative dans le cadre d’une politique d’attraction d’investisseurs industriels à forte valeur ajoutée et demandant une main d’œuvre qualifiée. En revanche, les produits Made in Bavaria, dont les automobiles BMW constituent un produit phare, soulignent pour le patronat bavarois une culture régionale de la qualité et des hautes technologies (Hipp, 2003).

Parmi les trois régions étudiées, le cas breton présente la plus forte mobilisation de la culture régionale par le patronat à des fins de développement économique. En 1991, un sous-traitant

1 Entretien avec le Directeur du Fraunhofer Institut à Erlangen depuis 1988 (en 2004).
3 La Tribune, 18/06/1998 : « La Bavière veut devenir la Silicon Valley européenne ».
américain de l’usine Citroën affirme lors de son implantation dans la région vouloir développer une « entreprise bretonne, [c’est-à-dire] tenir compte des qualités et de la culture locales »¹. Le Directeur de l’usine Citroën souligne en 1993 « l’identité bretonne » et non « française » des voitures produites à Rennes, marquant ainsi une logique de différenciation à laquelle il adhère personnellement :

« L’histoire a montré que nous savions bâtir de belles choses en Bretagne. Avant d’être françaises, nos voitures sont bretonnes. De même, malgré mes origines, je me sens Breton avant d’être Français et Français avant d’être Européen »².


Une autre initiative de certains membres de l’association patronale de Locarn s’appuie sur le fond culturel régional pour vendre et pour militer en faveur de la cause du régionalisme économique. Elle est initiée cette fois-ci par des entreprises bretonnes représentant majoritairement l’industrie agro-alimentaire. Elle se fonde sur la gastronomie, les produits de la mer et les traditions vestimentaires. En 1993, l’association Produit en Bretagne est créée par des acteurs économiques privés, par ailleurs engagés dans l’Institut de Locarn, et un journaliste du Finistère pour promouvoir un label commercial de produits alimentaires et culturels bretons⁴. Outre la qualité bretonne des produits, au sens de leur spécificité et de leur authenticité, l’association cherche aussi d’une certaine manière à s’appuyer sur la (mauvaise)

---


³ Les Echos, 17/03/1999.

⁴ Les Echos, 17/03/1999.
conscience de la population en soulignant qu’il s’agit de « sauvégarder des emplois en Bretagne »

Dès son lancement, le label obtient un succès commercial important auprès de la population bretonne. Une enquête réalisée à Rennes en février 1998 montre ainsi que 64% des personnes interrogées connaissent la marque, contre 53% en 1996, et que 67% en font un critère d’achat (contre 59% en 1996, cité in Fournis, 2004, p. 803). L’association publie en outre un Baromètre de l’image régionale. En 1997, les résultats mettent en avant que les Bretons sont jugés à l’extérieur de la région comme plus traditionnels que modernes, mais que les deux éléments coexistent sans opposition. La personnalité du Breton est perçue comme riche et positive.

D’après un des responsables de l’association qui dirige une entreprise d’agro-alimentaire traditionnellement située en Bretagne, Produit en Bretagne est plus largement le symbole d’une « nouvelle dynamique régionale », soulignant, comme l’avait fait auparavant le Directeur de l’usine Citroën à Rennes, la volonté du patronat breton de s’engager pour le développement de leur région :

« Nous sommes au début d’une nouvelle dynamique régionale. Nous sentons bien que nous devons être les principaux acteurs de notre développement considérant sans doute que nous ne pouvons plus trop compter sur l’Etat, les hommes politiques et les subventions. En fait, on s’est rendu compte qu’il fallait mouiller la chemise. En créant « Produit en Bretagne », nous avons concrétisé une action collective, hors institutions. C’était une idée un peu risquée au début, mais elle a généré une sacrée dynamique, un énorme effet d’entraînement. (...) On a une vraie conscience régionale. En plus, on est tenace et fier d’être Bretons. Autant le démontrer dans le travail ».

La citation souligne que le patronat breton cherche par cette initiative à s’appuyer sur une confiance dans les atouts de la culture bretonne (produits alimentaires, musique, traditions vestimentaires, mais aussi un tempérament « tenace et fier d’être Breton », « une vraie conscience régionale ») pour vendre et générer du développement économique.

1 Revue de presse de l’association Produit en Bretagne.
A travers l’initiative de l’association *Produit en Bretagne*, on retrouve l’idée de *Made in Breizh* (chapitre 4, section 2) de redéfinir l’image de marque de la Bretagne à partir d’images renvoyant à l’économie et à la culture bretonnes. *Produit en Bretagne* est lancée dans un contexte plus porteur en ce qu’il existe une plus grande confiance dans l’image économique régionale du fait des réussites industrielles et du rattrapage économique breton, et une *vogue celtique* musicale (Le Bourdonnec, 1996 ; Champaud, 1998) qui rend la culture bretonne plus attractive.

En revanche, le Service de Communication de la Région Bretagne lance en 1994 une campagne de promotion économique au niveau national et international sans référence à la culture bretonne. Cette campagne porte notamment sur les réseaux de transfert industriel du type *Citroën Superforce*. A l’aide de citations tirées de la littérature nationale et internationale, cette campagne vante les atouts économiques de la Bretagne. Les images culturelles traditionnelles bretonnes sont évitées car jugées trop stéréotypées, c’est-à-dire renvoyant à des préjugés que l’on souhaite justement transformer (mer, donc tourisme et pas d’industrie régionale ; coiffes bigoudènes, donc traditions et pas modernité). Une responsable de la communication au Conseil Régional, se référant en 2003 à la campagne publicitaire pour le lancement de la télévision régionale T.V. Breizh, estime ainsi que « *nous à l’époque, les coiffes bigoudènes, on n’aurait pas osé !* » 1.

Mais la majorité de droite au Conseil Régional exige rapidement la fin de cette campagne en critiquant justement le manque de référence aux traits « *typiquement bretons* » 2. La promotion économique régionale ne peut se passer, selon eux, de références aux images culturelles et touristiques qui sont des vecteurs de l’identité bretonne. L’échec de cette campagne souligne la difficulté qui existe alors en Bretagne de définir la culture bretonne comme un atout du développement industriel.

1.3 - La culture régionale pour inventer des symboles fédérateurs.

Dans le Nord Est de l’Angleterre, des symboles sont inventés par les acteurs administratifs et politiques à partir de références à la culture industrielle régionale. L’objectif est de faire de la

1 Entretien avec une responsable communication au Conseil Régional de Bretagne (2001 et 2003).
2 Entretien avec une responsable communication au Conseil Régional de Bretagne (2001 et 2003).
fierté dans les réussites industrielles passées une base de la confiance collective dans les capacités régionales présentes et futures. Il s’agit donc à la fois de rassembler les acteurs des mobilisations autour du sentiment de fierté régionale et de rendre l’image de la région plus attractive.

Au milieu des années 90, il ne reste que quelques sites des industries traditionnelles et surtout des friches. Ces dernières sont encombrantes en termes de coût financier pour leur reconversion économique et environnementale, mais aussi en termes d’image. Au cours de cette décennie, l’un des objectifs principaux des pouvoirs publics est justement de changer l’image régionale, en particulier celle qui est véhiculée par les médias et qui reste celle d’une vieille région industrielle. Ainsi, un des vice-Chanceliers de l’Université de Newcastle explique en 1998 qu’il est important de s’investir dans la définition de nouveaux symboles afin de remplacer les images régionales de « cultural desert », « people from disadvantaged backgrounds », du « Tyne Bridge » ou encore des « terraced houses » :

« There is a perception problem that exists within England, which is that the North of England is a kind of baron cultural desert, where you live in tenements and have a kind of existence which comes with living in highly poverty stricken neighbourhoods. That image is reinforced by televisions and innumerable and almost subconscious impression people get. The BBC news is covering a program with people from disadvantaged backgrounds, then the Tyne Bridge appears and terraced houses in Gateshead provide a backdrop. What you have reinforced is that the North East is a very severely disadvantaged region. (...) Those who live here know you can have an exceptionally high quality of life and standard of living in the North East »

C’est le Gateshead Council, ville située en face de Newcastle sur l’autre rive du Tyne, qui prend l’initiative la plus significative concernant la définition de nouveaux symboles régionaux. Il finance l’Angel of the North pour un coût de £800.000 (NERA, 2001). Il s’agit d’une statue colossale visible depuis 1998 quand on arrive en train ou en voiture à Newcastle par le sud et qui a été réalisée par un artiste contemporain britannique et de renommée internationale, A. Gormsley.

L’Angel of the North mesure 20 mètres de haut et a une amplitude des ailes de 54 mètres. Il représente de multiples symboles tirés du passé industriel régional. Ainsi, la statue a été

1 Entretien réalisé par S. Dawley en 1998 avec le vice vice-chancelier de l’Université de Newcastle (Dawley, 2002).
réalisée à partir de 200 tonnes de métal à l’aspect rouillé provenant des chantiers navals de la région. Elle a été assemblée sur le site de ces ex-chantiers navals, donnant un exemple concret de la reconversion industrielle en cours. Son transport et son installation ont constitué en 1998 un événement régional\(^1\). La statue est en outre positionnée au sommet d’une ancienne mine de charbon, rappelant l’importance de ce secteur industriel dans le passé régional. Enfin, elle a été placée au cœur du nœud de communication routier et ferroviaire au sud de l’agglomération de Newcastle, et donc dirigée vers Londres et le reste de l’Angleterre, rappelant les liens historiques mais aussi la distinction entre le sud et le nord de l’Angleterre.

**Illustration 8 : L’Angel of the North.**

A partir de la valorisation des symboles industriels régionaux tirés du passé, l’*Angel of the North* veut aussi symboliser la confiance dans l’avenir de la région. Déjà par son esthétique, l’ange a une forme futuriste. Mais c’est dans le discours employé pour expliquer l’œuvre que sa fonction de transition entre le passé, le présent et l’avenir régional apparaît le plus clairement. L’artiste explique ainsi pourquoi il a utilisé la figure de l’ange :

---

\(^1\) Une personne rencontrée lors de mon séjour à l’université de Newcastle m’a raconté que le corps de l’*Angel of the North* a été transporté d’une seule pièce. Le passage du convoi a constitué un événement régional du fait des dimensions de la statue. De nombreux habitants ont aussi ressenti de l’émotion de voir une ancienne source de la renommée industrielle régionale, les chantiers navals, reconvertie dans une statue marquant l’attachement collectif à la culture industrielle régionale.
L’Angel of the North est donc créé par une autorité locale pour développer l’image du Nord Est de l’Angleterre comme une région fière de son passé mais aussi confiante dans son avenir. Il ne s’agit pas, en se référant à la culture régionale largement dominée par l’histoire des industries traditionnelles, d’en invoquer le retour mais au contraire d’appuyer l’idée d’une transition vers de nouvelles industries et de nouveaux pôles de croissance économique.


Pour la NDC, les références au passé de la région servent à définir un atout économique régional supplémentaire, en termes de qualité de vie (patrimoine) et d’identification du territoire (histoire) (NDC, 1993). Mais ni la NDC, ni aucune autre organisation, n’inclut la culture régionale dans sa promotion de la région auprès des investissements industriels.

Seulement à titre individuel, certains acteurs construisent une relation entre ce qu’ils définissent comme une tradition industrielle régionale et les réponses à apporter aux enjeux

1 A. Gormsley, site internet de l’Angel of the north, consulté en janvier 2007.
2 Ils sont exposés jusqu’à présent à la British Library à Londres. Ils sont considérés comme le plus beau manuscrit médiéval britannique.
économiques contemporains. Ainsi, le Directeur de l’institut de micro-électronique NEMI s’inspire de l’expérience d’« innovation technologique » au sud de la région développée au 19e siècle pour souligner à la fois la pertinence et la nécessité d’une telle démarche régionale dans le contexte de l’économie globale de l’industrie électronique :

« We live in a technological world. If we don’t embrace these things, we are just gonna be left behind. (…) Just try to keep the electronics cleverer. Much better for us. Very simple precept. There is in the south [of the region] a long history of technological innovation, starting with shipbuilding, 19th Century industrial pioneers. Why shouldn’t we come with that tradition into software? ”

Ainsi, dans le Nord Est de l’Angleterre, la culture régionale est prise en référence pour tenter de redonner confiance dans les capacités industrielles au sein et à l’extérieur de la région. L’Angel of the North constitue le symbole de cette représentation. Mais aucun acteur des mobilisations ne développe d’autres usages de la dimension culturelle de l’identité régionale pour appuyer la cause industrielle régionale.

2 - L’usage de la culture régionale pour définir des communautés imaginées.

Un deuxième usage de la culture régionale au cours de la décennie 90 renvoie à son rôle dans la définition de communautés imaginées pour soutenir la formation ou renforcer l’adhésion à la cause industrielle. Par communauté imaginée, et suivant la définition de B. Anderson (1983), j’entends des communautés d’acteurs dans lesquelles le lien collectif s’exprime à travers le sentiment qu’ont ces acteurs de partager des valeurs, des normes ou/et des symboles communs, ou encore une culture, et sans pour autant se connaître personnellement.

Il n’existe pas d’initiative de ce type dans le Nord Est de l’Angleterre de la part des élites régionales. Pourtant, un journaliste du Financial Times note en 1997 que “at a time of rapid social and economic change, when many Britons yearn for a sense of belonging, the archetypal Geordie attachment to family, home, community, workmates, and a distinctive sense of identity, has a gut appeal”. Un responsable de la communication à la Ville de Newcastle estime quant à lui, au même moment, “it’s become chic to be Geordie” car cela permet de se distinguer par rapport aux autres régions anglaises, à la fois en soulignant sa

1 Entretien avec le Directeur de NEMI depuis 1997 (en 2002).
spécificité et un sentiment d’appartenance plus marqué\(^1\). Mais les élites régionales, en particulier la NDC et le patronat, refusent de prendre en compte cette dimension de l’identité régionale pour appuyer leur stratégie d’action.


2.1 - La définition d’une communauté imaginée en Bretagne.

En Bretagne, les groupes de réflexion formés à partir de l’Institut de Locarn et du CESR emploient des dimensions culturelles de l’identité régionale pour soutenir l’action collective en faveur du développement économique. Toutefois, ils définissent chacun des principes d’action différents à partir de ces dimensions de la culture régionale.

L’objectif de l’Institut de Locarn est de lancer une réflexion de prospective régionale liant les opportunités de la globalisation et la confiance renouvelée dans la culture bretonne (Fournis, 2004). Dans le même esprit de celui du Club des Trente, les membres de l’Institut de Locarn affirment partager un sentiment d’appartenance à la région définie autour des cinq

\(^1\) Financial Times, 30/08/1997: “Our Geordie friends in the north: Newcastle is in search of a more sophisticated image, but one that keeps the accent”.

Départements historiques, à savoir les quatre départements de la Bretagne administrative et le Département de la Loire-Atlantique dont Nantes, ancienne capitale du Duché de Bretagne, et une volonté commune d’insérer la Bretagne dans l’économie internationalisée.

En 1997, un expert économique universitaire, qui compte parmi les fondateurs de l’Institut de Locarn, s’appuie sur le modèle « de la modernité ‘intégrante’ » des « Dragons asiatiques » (cité in Fournis, 2006) pour définir le modèle de développement régional que Locarn souhaite promouvoir pour la Bretagne. Ainsi Y. Fournis (2006, p.228) reprend en ces termes l’analyse de cet acteur et en le citant (texte souligné) :

« Ce modèle valorisera comme facteur d’attractivité [les] ressources rares [des territoires] (patrimoine, histoire, etc.) qui concernent en premier lieu les « peuples ou identités territoriales cohérentes » disposant de la mémoire de leur histoire et de petites économies, et les peuples disposant de « diasporas actives ». Le cœur de ces ressources est sans doute le « logiciel culturel », le « génie propre » ou le « système de valeurs » communes à la population d’un territoire, base du futur développement endogène de la région en permettant une adaptation dynamique et proactive au capitalisme ».

Selon Y. Fournis (2006), ce membre fondateur de Locarn estime que

« Compte tenu de ses ressources spécifiques, la Bretagne est bien placée dans la nouvelle compétition internationale, à condition que ce logiciel culturel soit l’objet d’une véritable mobilisation et d’une prise de conscience historique. Elles seules favoriseront son potentiel d’innovation et de dynamisme, de réinvention du passé dans une « créativité générée par leur histoire » : « le futur sera réécriture » à travers un travail de prolongement, de recombinaison de la référence historique ».

Ainsi, ce membre fondateur de l’Institut de Locarn invente, en dressant les contours, une communauté imaginée bretonne¹. Il s’appuie paradoxalement sur un passé régional inventé (peuples ou identités territoriales cohérentes disposant de la mémoire de leur histoire ; le futur sera réécriture) pour justifier un projet de régionalisme de libre-échange économique, c’est-à-dire un projet régional (et non seulement économique) fondé sur les opportunités économiques et sur les ressources culturelles bretonnes. En se référant au passé « régional », il ne fait pas que trouver un argument pour justifier le changement, mais met aussi des valeurs

¹ Y. Fournis (2006, p.228) affirme ainsi que « sans être partagées par tous les membres de l’Institut, ces analyses ambitieuses de [cet acteur] constituent les bases intellectuelles des débats organisés au sein des milieux patronaux ». 

réactionnaires et exclusives (identités territoriales cohérentes disposant de la mémoire de leur histoire) au cœur du projet régional.

Dans la lignée de la revendication de ces ressources culturelles, l’Institut de Locarn compte un centre culturel qui « a pour vocation d’exposer, d’organiser des formations pour les élus et responsables d’entreprises et de collaborer de manière étroite avec les associations culturelles pour promouvoir l’identité régionale »1.

Dans les récits des mobilisations économiques de la décennie 90 et en particulier dans les argumentaires pour attirer les investisseurs japonais, des références sont faites à la culture celtique et à la « stabilité » de la société bretonne. Il s’agit d’inventer des traditions régionales qui représentent des éléments attractifs aux yeux des investisseurs et un moyen de se distinguer des autres régions, d’ailleurs plus à l’échelle de la France que de l’Europe où il existe d’autres régions « celtiques ». Proche de l’Institut de Locarn, le journaliste Y. Le Bourdonnec (1996) fait ainsi de la « cohésion sociale » et de la culture « druidique » de la Bretagne des atouts importants pour attirer les Japonais. Il affirme que

« Les Nippons y [en Bretagne] hument comme un air de pays. La cohésion sociale les rassure. Ils se sentent en confiance dans cette presqu’île où la population est cimentée par son passé rural. (...) Si l’on y ajoute quelques doses d’imagination, d’intuition, de créativité ou de religiosité, on comprend que le peuple japonais, marqué par le bouddhisme zen, sensé ouvrir les portes à une perception intuitive des choses, retrouve en terre druidique quelques points de repère ».


---


2 Y. Le Bourdonnec (1996) estime que « la vitesse, la globalisation, l’obsolescence rapide des objets, des techniques et des idées ne rendent que plus pressant le besoin de liens de solidarité. Les valeurs « culturelles », l’héritage intellectuel, esthétique, religieux, politique deviennent des remparts, des digues. La Bretagne, malgré les vicissitudes et les tyrannies de l’époque, a su préserver l’essentiel :
Dans le cadre des mobilisations des industries automobile et électronique, le conservatisme culturel de la Bretagne est au cœur des récits des acteurs pour attirer des investisseurs japonais. La Directrice de la technopole Rennes Atalante et un responsable de l’association de promotion économique Ouest Atlantique affirment qu’ils mettent en avant dans leur argumentaire auprès d’entrepreneurs japonais le fait que la Bretagne est une région « à traditions ».

Un cadre japonais de l’agence régionale MIRCEB qui s’est impliqué dans l’attraction de l’équipementier japonais Sanden en 1995, estime que dans un contexte de concurrence entre sites industriels, les éléments subjectifs, et non seulement objectifs, sont importants dans le choix fait par les investisseurs entre plusieurs sites possibles. Dans cette perspective, il dit vanter auprès des entreprises japonaises en général les atouts de la culture bretonne en termes de « société calme » et de « main d’œuvre paysanne fidèle ». Il va même jusqu’à les définir comme des caractéristiques de la « race celtique » par rapport aux autres régions françaises « latines ». Son collègue (acteur b), qui est originaire de Bretagne et est le responsable de l’association de promotion régionale Ouest Atlantique pour la Bretagne, ne le contredit pas sur ce sujet. Il souligne pour sa part qu’il met en avant auprès des investisseurs une valeur morale, celle d’un « territoire droit », c’est-à-dire sans culture de corruption :

« [acteur a] Ils ont vu qu’ici, ce n’est pas la race latin d’origine, celtique, tiens ici c’est autre chose... D’un point de vue japonais, on imagine Paris, toujours les grèves. C’est la même chose chez Canon. Quand ils sont arrivés là, un peu l’explication, sur la culture bretonne. (...) [acteur b] Le fait qu’il y ait une déontologie dans les relations d’affaires, c’est-à-dire que on n’est pas associé à un territoire de corruption, au contraire on est associé à un territoire droit. Ce qui est important pour un investisseur. On est quand même un des territoires les plus sûrs de France. (...) [acteur a] Et puis ici, c’est les paysans. Il est attaché à la terre. Et puis que les employés, ils sont plus attachés que dans d’autres régions... »

son logiciel culturel. Lorsque tout s’égalise, s’homogénéise, la différence devient facteur discriminant. Celui qui attire et séduit. Dans un monde de libre-échange absolu, sans protection tarifaire, sans frontière, le savoir-faire, la volonté de se défendre, les codes deviennent des forces. Ce n’est pas l’existence du charbon qui a permis le développement du capitalisme dans le nord de l’Europe, en particulier autour de la Baltique, c’est l’éthique luthérienne, le puritanisme protestant. De même, le Japon du Meiji n’aurait jamais dû naître et rayonner puisque le pays ne recelait aucune ressource, au moment même où la puissance se mesurait en tonnes de charbon et d’acier. Non, le Japon s’est développé sur les rites et les principes du code ancestral des samouraïs. La culture fertilise l’économie ».

1 Entretiens avec la Directrice de la technopole Rennes Atalante et avec le responsable pour la Bretagne de l’association Ouest Atlantique (en 2004).
(...) Les Japonais, ils demandent des informations sur 50 pages. Par exemple, ils savent que dans les zones sinistrées dans l’est de la France, il y a trop de syndicalisation, de grèves et tout ça. Ils veulent éviter ce genre de choses. Donc ils vont demander combien il y a de jours de grèves en Bretagne par an. Donc j’ai demandé à des industriels japonais de l’Ouest et puis à Citroën. Ils veulent que cela soit des sociétés plus calmes »

La culture bretonne constitue donc pour ces responsables de l’agence MIRCEB et de l’association Ouest Atlantique un avantage comparatif dans la concurrence entre sites industriels en Europe. Le terme de « race » est employé ici par un interlocuteur étranger, donc peut-être de manière inappropriée, pour valoriser ce qui définit la Bretagne comme une communauté imaginée et la distingue, par sa culture et son histoire, d’autres régions dans le cadre de la compétitivité des territoires. Toutefois, l’amalgame entre les valeurs culturelles conservatrices et la « race celtique » peut aboutir à des interprétations réactionnaires et exclusives de la culture bretonne, déjà présentes dans le discours du membre fondateur de Locarn cité auparavant. Le terme de « race » est en outre loin de constituer un terme neutre étant donné l’histoire des mouvements politiques bretons, et en particulier la présence de militants de l’idéologie de la différenciation ethnique du celtisme (chapitre 3, section 2).

Le CESR est le second forum qui s’appuie sur la référence à la culture régionale pour convaincre des capacités régionales pour mener une stratégie industrielle. Le rapport du CESR (1994) qui étudie les nouveaux axes d’une action industrielle régionale affirme ainsi que la Bretagne dispose

« d’une forte identité culturelle, à l’origine de comportements typiques : solidarité, volonté d’action, mobilisation malgré des individualismes très prononcés. C’est cette identité bretonne qui conduit les industriels régionaux, régionaux émigrés et extra-régionaux non seulement à investir en Bretagne mais aussi à s’impliquer dans la vie publique régionale. L’identité culturelle et ce n’est pas nouveau, s’avère être un argument économique de taille pour le développement régional, (...) Parmi les atouts de l’industrie bretonne, il y a une identité régionale affirmée. (...) Le fameux ethnocentrisme breton est un ethnocentrisme d’ouverture et de conquête, et il sait intégrer les apports extérieurs ».

1 Entretien avec un cadre japonais de la MIRCEB depuis 1995 (acteur a) et le responsable pour la Bretagne de l’association Ouest Atlantique (acteur b) (en 2004).
Par l’emploi d’un vocabulaire culturel (*forte identité culturelle, comportements typiques, ethnocentrisme breton*) pour des questions économiques, les membres du CESR veulent aussi mettre en avant une *communauté imaginée* fondée sur une identité culturelle régionale et pour en faire un moteur des mobilisations économiques régionales. Ils aboutissent cependant à un contresens quand ils insistent sur l’« ouverture » de l’« ethnocentrisme breton », ce terme signifiant pourtant la fermeture d’un groupe sur lui-même par la définition d’*insiders* et d’*outsiders*.

Le Président du CESR durant cette période, qui est à l’origine un expert économique universitaire, s’engage en faveur du renforcement de cette interprétation du rôle de la culture bretonne comme moteur du développement économique. Lors de colloques universitaires ou dans le cadre des publications du CESR (rapports, les publications mensuelles de l’Avis Régional), il évoque régulièrement ce rôle de la culture bretonne en s’appuyant notamment sur la sociologie économique et l’accent qui y est mis sur les facteurs territoriaux du développement. En 1996, il organise une rencontre sur le thème des *clusters* bretons, qu’il définit d’après la notion des *districts industriels* élaborée par D. Marshall (chapitre 1, section 2). Il souhaite ainsi amener le CESR à réfléchir sur le rôle de l’atout de l’« identité riche » de la Bretagne dans son développement industriel¹.

De plus, le Président du CESR de Bretagne tente d’imposer des principes d’action des mobilisations économiques à partir de la définition de la *communauté imaginée* bretonne en se démarquant des valeurs néo-libérales des responsables de l’Institut de Locarn. Il estime ainsi qu’il existe une disposition à échanger et à « faire des choses ensemble » parmi les membres du Conseil et au sein des coopérations inter-institutionnelles, et plus généralement un sentiment d’appartenance en Bretagne grâce au partage de valeurs régionales, notamment celles issues du catholicisme social et celle de la solidarité régionale. Il définit ces valeurs comme un rempart aux valeurs « libérales pures » :

¹ Une conférence est organisée par le forum prospective du CESR de Bretagne le 14/11/1996 sur le thème de la mondialisation et la Bretagne, au cours duquel un Professeur d’Université de Paris Dauphine, consultant à la Banque de France, affirme : « cet impératif du juste-à-temps impose de la proximité : les sous-traitants doivent être localisés près de leur client. On va donc peut être vers la réactivation de l’idée de « clusters » émise par A. Marshall, c’est-à-dire vers la constitution de districts industriels. C’est dans ce cadre que des régions à l’identité riche telles que la Bretagne peuvent avoir un rôle important à jouer ». 
« On arrive Breton sur un certain nombre de dossiers droite – gauche, à se rencontrer très aisément. Ce qui n’est pas le cas partout. Et il y a une ambiance qui est beaucoup moins tendue, parce que... au fond si vous prenez la droite ou la gauche ils ont quelques valeurs communes qui est l’école libre, le syndicalisme chrétien, tout ça, ça... a permis de très, très forts rapprochements. Les grands leaders de gauche ont tous été à l’école privée. Ici, ils sont tous catho. Cela créé des cultures très différentes. Vous avez cela dans l’ensemble de la Bretagne. Le sentiment d’être Breton facilite les rapprochements. Les valeurs un peu bretonnes portent assez facilement l’envie de faire des choses ensemble. Et cette envie de faire des choses ensemble fait que les gens se rencontrent plus facilement, (...) Et les Bretons ont bien compris qu’à la fois il faut être fort individuellement mais il faut être bon collectivement. C’est pour cela que les idées, je dirais, les idées libérales pures, de l’individualisme ne marchent pas très bien ici.  

Contrairement à ce qu’affirme Y. Le Bourdonnec (1996, cette section), le code culturel défini à partir des valeurs réactionnaires, de la culture celtique et en lien avec une approche libérale, n’est donc pas adopté automatiquement par l’ensemble des élites bretonnes. Les deux forums régionaux s’accordent toutefois sur le fait de faire de la culture bretonne un moteur important de rassemblement (« être bon collectivement ») et d’attractivité régionale.

Quant au Conseil Régional de Bretagne, il avance avec précaution en 1994 dans le Document préparatoire au Contrat de Plan 1994-1999 que la culture bretonne « devrait » constituer un « avantage comparatif » dans le contexte de concurrence nationale et internationale :

« La spécificité culturelle bretonne constitue aussi un axe de mobilisation : fiers de leurs particularités, et décomplexés par leurs performances des dernières décennies, les Bretons pourront continuer à s’ouvrir vers l’extérieur tout en cultivant leur différence. D’ailleurs dans la compétitivité nationale et internationale où la tendance à l’uniformisation des comportements est certaine, les territoires qui pourront concilier l’assimilation des pratiques universelles et l’affirmation de leur particularisme devraient disposer d’un avantage comparatif déterminant ».  

La culture bretonne est donc utilisée pour appuyer la cause industrielle régionale par les deux forums régionaux et, dans une moindre mesure, par le Conseil Régional. L’objectif est d’activer, par un imaginaire régional mettant en avant des traditions culturelles, le sentiment d’une identité collective parmi les élites régionales, qui devient à son tour un moteur de

---

l’adhésion à un projet commun. Il s’agit aussi de définir par ce biais des nouvelles valeurs et des nouveaux principes d’action des mobilisations économiques, ce qui se traduit cependant par des approches du développement économique régional différent entre l’association patronale de Locarn et le CESR. Remise au goût du jour par la *vogue celtique* musicale en Bretagne et au-delà de la région (Le Bourdonnec, 1996 ; Champaud, 1998), la culture celtique se révèle être une source d’images mobilisatrices auprès des élites bretonnes qui y voient un moteur de la modernisation économique de la Bretagne.

2.2 - La définition d’une communauté imaginée bavaroise.

En Bavière, c’est le Ministre Président Stoiber qui fait de la culture bavaroise un socle sur lequel repose son action dans le cadre de l’*Offensive pour l’avenir de la Bavière* (OZB, section 1). Il s’inscrit en cela dans la continuité de ses prédécesseurs Strauß et Streibl (chapitre 5, section 3), tout en marquant une nouvelle étape dans l’intégration de la culture bavaroise comme moteur des mobilisations économiques.

Comme ses prédécesseurs à la tête du Gouvernement bavarois, Stoiber n’hésite pas à emprunter les coutumes bavoroises lors d’événements publics, ce qui contraste avec son image habituelle de technocrate. Il affirme aussi son accent bavarois, comme l’avaient fait Strauß et Streibl avant lui. Il s’appuie sur les valeurs conservatrices culturelles et politiques chères à son électorat pour mieux faire accepter sa politique industrielle, en particulier celle concernant le soutien aux nouvelles technologies.

**Illustration 9 : Portrait d’E. Stoiber lors des rencontres annuelles du Mercredi des Cendres de la CSU.**

Source : Bayerische Rundfunk (Bildarchiv).
Dès les premières années à la tête du Gouvernement bavarois en 1993-1994, E. Stoiber ajoute ainsi dans ses discours économiques des références à la culture, l’histoire ou l’identité bavaroise. Lors de son discours d’investiture devant le Parlement bavarois après sa victoire aux élections régionales de 1994, il énumère une pluralité d’images culturelles qui constituent, selon lui, le « trésor commun » de la Bavière permettant de souligner à la fois son ancienneté et sa modernité :

« Laissez-nous tout faire pour que la Bavière conserve son identité culturelle et son visage que l’on ne peut confondre avec aucun autre. La Bavière est fortement ancrée dans le cœur de ses citoyennes et citoyens. La raison pour cela, ce n’est pas seulement les églises baroques ou les entreprises high tech, Tilman Riemenschneider ou le Königssee, Orlando di Lasso ou la musique populaire. Considérons la manière de vivre en Bavière, où libéralité et ancrage local, culture de conflits et vivre ensemble, tradition et progrès, vivre et savoir-vivre se complètent et constituent un trésor commun »1.

Dans cette citation, deux éléments apparaissent importants. D’une part, le Ministre Président bavarois s’appuie sur des valeurs conservatrices, c’est-à-dire des valeurs mettant en avant la stabilité de la société bavaroise. Ces valeurs sont au cœur de la politique de la CSU depuis sa création en 1946.

D’autre part, on voit qu’E. Stoiber veut mobiliser le maximum de références culturelles bavaroises, entre l’artiste protestant du 15è siècle de Würzburg T. Riemenschneider2, le chanteur d’opéra catholique Orlando di Lasso du 16è siècle3, la musique populaire ou le site touristique du sud de la Bavière Königssee4. Il n’hésite pas à rélier les opposés, entre le sud et le nord de la Bavière, les religions catholique et protestante, les traditions locales et la modernité, la nouveauté et la permanence, et même entre l’opéra et les fêtes bavaroises. Le plus important dans tous ces éléments cités est le trait d’union qu’E. Stoiber cherche à mettre en évidence et qui constitue le fondement de la communauté imaginée bavaroise. Plus le Ministre Président invoque d’images de la culture bavaroise et plus il peut espérer susciter l’adhésion de la population et des élites bavaroises.

1 Bayerische Staatszeitung, 28/10/1994 (traduction personnelle).
2 Grand sculpteur sur bois et pierre au 15è-16è siècle à Würzburg, acquis au protestantisme lors des Guerres de religion.
3 Roland de Lassus, grand ténor à la Cour du duché de Bavière à Munich au 16è siècle et ardent défenseur de la Contre-réforme.
4 Haut lieu touristique de la Bavière alpine, à la frontière avec l’Autriche.
De manière nouvelle, E. Stoiber fait usage de la culture bavaroise non seulement pour relancer la fierté bavaroise mais aussi pour soutenir son action dans le champ économique. Dans ses discours politiques, il souligne les qualités du Bavarois, entrepreneur et bon vivant, conscient des nécessités de la modernité et de ses racines. Il affirme ainsi que tradition et modernité sont des traits culturaux bavarois. En procédant ainsi, il tente de faire du lien entre changement et permanence un aspect central de la mentalité bavaroise, et donc de trouver les moyens de justifier la rupture provoquée dans sa politique économique par rapport à ses prédécesseurs. De plus, il tente de lier dynamique économique et dynamique culturelle régionale, en tâchant que l’une ne nuise pas à l’autre mais au contraire se complètent mutuellement. Stoiber a bien compris le rôle moteur que peut jouer l’adhésion identitaire bavaroise dans la menée de sa politique industrielle, mais aussi le fait qu’elle peut constituer un frein si seules les dimensions conservatrices sont placées à la base de l’identité bavaroise.


Contrairement à F-J. Strauß et M. Streibl qui s’en tenaient à définir une représentation de la Bavière moderne par nécessité économique et traditionnelle par sa culture, E. Stoiber définit la culture bavaroise comme un des atouts de la modernisation de la Bavière. Cette représentation est mobilisatrice au sein des élites en Bavière en ce qu’elle s’appuie sur des

1 Entretiens avec le responsable des questions politiques et fédérales à la Fondation Hanns-Seidel et un chercheur de l’Institut für Bayerische Geschichte (en 2004).
images régionales plurielles, qui renvoient au patrimoine, à la religion, aux traditions locales ou encore à différentes régions au sein de la Bavière, et sont associées à un projet régional technologique, à partir de symboles industriels renvoyant aux succès technologiques passés (nucléaire), présent et à venir (Laptop).

A la différence du cas breton, la culture bavaroise n’est pas valorisée pour afficher l’unité du territoire, mais au contraire sa diversité qui est présentée comme un atout. De plus, développement culturel et développement économique sont explicitement associés, l’objectif poursuivi à travers la formule d’E. Stoiber étant que l’un et l’autre se complètent sans s’exclure et favorisent ainsi le développement régional dans son ensemble. Dans cette perspective, les traditions régionales ne sont inventées que dans la mesure où elles appuient les objectifs du programme de l’Offensive pour l’avenir de la Bavière. Pour E. Stoiber, les valeurs conservatrices sont vantées pour affirmer le bien commun de la communauté bavaroise, dans la mesure où elles permettent de rendre les transformations prévues par sa politique plus acceptables aux yeux des élites régionales.

3 - Les usages des cultures régionales et le contenu des référentiels territoriaux.

A partir du moment où les cultures régionales sont érigées en élément important de la formation des mobilisations économiques, de nouvelles images et de nouveaux algorithmes sont mis en avant pour construire les référentiels territoriaux par rapport à la décennie 80. De plus, les usages des dimensions culturelles de l’identité régionale ont des effets sur l’expression de l’adhésion aux coalitions régionales.

3.1 - L’enrichissement des référentiels territoriaux.

En ce qui concerne les valeurs, et dans le contexte de l’attraction d’investissements réalisés par des multinationales, celle de la compétitivité économique des territoires apparaît de plus en plus centrale dans la construction des référentiels territoriaux des années 90. Elle est toujours présentée comme une « nécessité ». Elle se trouve ainsi au cœur de l’interprétation de la NDC, des TECs et du Gouvernement Central concernant l’attraction de Siemens et de l’organisation industrielle territoriale de Nissan ; de celle du Directeur de l’usine Citroën de Rennes (« le juste à temps, qu’on le veuille ou non, il s’agit là d’une nécessité économique permettant une meilleure performance de gestion globale et donc gagner en
compétitivité» en 1995) et du représentant de Canon pour la France (« nécessité toujours plus affirmée d’une plus grande productivité» en 1994) ; enfin, elle se trouve au cœur de l’interprétation donnée par le Ministre-Président Stoiber au programme de l’Offensive pour l’avenir de la Bavière (« La Bavière est parvenue à se transformer profondément d’un État agraire en un État industriel parce qu’elle a attiré des chefs d’entreprise et des structures scientifiques de hautes technologies. Aujourd’hui, nous faisons face au même défi »).

Par rapport à la décennie 80 est ajoutée la valeur de la concurrence entre régions, à travers notamment l’usage de termes guerriers. Elle constitue la base d’un nouveau moteur de mobilisation (Braud, 2002 ; chapitre 1, section 1) (« une Bretagne conquérante, sûre de ses forces », Le Bourdonnec, 1996 ; « le fameux ethnocentrisme breton est un ethnocentrisme d’ouverture et de conquête », CESR, 1994). La culture régionale devient un avantage comparatif dans la concurrence entre sites industriels dans les trois régions.

Enfin, des valeurs culturelles conservatrices, voire réactionnaires, sont mises en avant en Bretagne et en Bavière. Elles visent à développer la fierté régionale, à distinguer la région par rapport à d’autres régions, à rassurer les investisseurs, à valoriser un bien commun régional, ou encore à jouer un rôle de modérateur des tensions dans des phases de changement radical dans l’action menée en faveur du soutien industriel.

**En termes de normes, le rôle du patronat et de ses représentants est valorisé** dans l’organisation du soutien industriel régional. Les partenariats public-privé sont vantés, c’est-à-dire le fait de faire participer les représentants du patronat soit aux concertations, soit aux décisions publiques concernant le soutien industriel régional (Conseil de l’Industrie ; Forum économique de Nürnberg). L’initiative patronale dans le champ industriel est valorisée par les pouvoirs publics, et par le patronat lui-même en Bretagne (« nous sentons bien que nous devons être les principaux acteurs de notre développement considérant sans doute que nous ne pouvons plus trop compter sur l’État, les hommes politiques et les subventions »¹).

De plus, des principes d’action sont empruntés au monde de l’entreprise pour guider l’action collective de soutien industriel régional. Le rôle de l’expertise technique et non politique est affirmé, soit sous la forme d’une expertise managériale (Conseil de l’Industrie bavarois ; Locarn veut devenir un pôle d’expertise patronale ; NDC et TECs), soit sous la forme d’une

¹ Un patron breton membre de l’Institut de Locarn et responsable de l’association Produit en Bretagne.
expertise technique et scientifique (cabinet de conseil pour le réseau de sous-traitants automobiles de la Ville de Nürnberg ; Conseil scientifique et technique pour le Gouvernement bavarois ; CESR Bretagne pour le Conseil Régional ; ASSA et HESIN pour la NDC).

Enfin, la norme de la réciprocité entre acteurs qui se connaissent personnellement ou qui s’engagent personnellement dans la mobilisation est valorisée. Dans le cadre des mobilisations, elle présente l’avantage aux yeux du patronat de donner un caractère prévisible aux décisions prises par les pouvoirs publics, et pour l’ensemble des élites régionales, de pouvoir compter sur l’engagement et/ou la sincérité de chacun : « I used to tell them [Sunderland Partnership], you don’t need to ask us. You know what we can offer, you offer it and I will make sure that we honour your offer. (…) And it has to do with honesty, straight speaking, when you cannot do something you say it, if you can, you do it », déclare le Directeur du Sunderland TEC dans le Nord Est de l’Angleterre.

Pour générer de l’adhésion à ces valeurs et ces normes, les acteurs des mobilisations économiques formulent des algorithmes. Ainsi, la valeur de la compétitivité économique justifie que l’on fasse, d’après le Député libéral breton A. Madelin « de l’usine La Janais le pilier d’un pôle de compétitivité » dès 1991. Les algorithmes sont également au cœur de l’invention des traditions régionales pour définir un avantage comparatif régional (« ils ont vu qu’ici ce n’est pas la race latine, c’est autre chose, (…) que les employés sont plus attachés que dans d’autres régions ») ou pour justifier une politique de rupture (« notre longue tradition de politique industrielle a permis à la Bavière de dépasser le stade agricole et de devenir l’une des régions industrielles les plus modernes de la planète. Le programme de privatisation initié par le MP Stoiber ne va pas à l’encontre de cette histoire, [il] s’insère au contraire dans notre volonté de soutenir et de stimuler la transformation de nos structures économiques »).

Enfin, les référentiels territoriaux s’enrichissent de nouvelles images. Pour justifier l’idée de pôles industriels régionaux dès 1990, le Président de la NDC s’appuie sur des images issues de la tradition régionale pour faire la différence entre le « lighted coal » et le « fire

1 Entretien avec le Directeur du Training and Enterprise Council (TEC) de Sunderland (en 2002).
2 Entretien avec un chargé de mission de la MIRCEB (en 2004).
3 Ministre bavarois de l’économie O. Wiesheu.
De même, le Directeur de l’institut de micro-electronique NEMI affirme que la région du Nord Est de l’Angleterre peut se lancer dans le software car elle possède “a long history of technological innovation, starting with shipbuilding, 19th Century industrial pioneers”. Les images sont définies et des symboles sont inventés plus généralement pour susciter une plus grande confiance interne et externe dans les capacités régionales à générer du développement industriel : “la vocation industrielle de la Bretagne” pour le Président de la Région Bretagne Y. Bourges en 1995 ; le “Made in Bavaria” ; et l’“Angel of the North”.

3.2 - Les effets d’éléments culturels dans l’adhésion à la région.

Au cours des mobilisations économiques des années 90, les usages des cultures régionales se traduisent par l’affirmation d’un sentiment d’identité collective régionale. Les images et les représentations communes qui sont à la base de cette identité collective sont toutefois définies de manière différente entre les trois régions. Surtout, elles sont plus ou moins mises en lien avec la construction d’un projet commun de soutien industriel régional.

3.2.1 - Le Nord Est de l’Angleterre.

Dans le Nord Est de l’Angleterre, l’identité collective régionale qui pousse les acteurs des mobilisations économiques à agir ensemble est moins fondée sur la culture régionale que sur le sentiment de devoir faire face à des contraintes externes économiques et politiques. La NDC constitue le pilier principal de la coalition régionale mais son action se limite à une stratégie d’attraction des investisseurs étrangers.

D’après le Directeur de l’organisation patronale Northern EEF, la coalition régionale se fonde sur la conscience collective du besoin d’agir et sur la confiance dans la capacité de la NDC à rassembler l’ensemble des acteurs pour soutenir le développement industriel :

“I think there is in this region quite a strong regional loyalty. So it’s always held up as a good example of networking. It is not a very big region, and before too long, you get to know the individuals in all these different institutions. And you tend to meet them repeatedly, in different places, different functions. So there are a lot of opportunities for picking up the telephone and talking to someone. Quite outside the formal communications structures. And a recognition that we are all in this together. We all sink, we all fail or succeed together. Not really competing; there is much more to be gained by cooperating than by fighting each other, over...”
La perception de la nécessité économique du modèle de développement par l’attraction d’investisseurs étrangers fonde le leadership de la NDC et prime sur la valorisation d’images régionales historiques ou culturelles. Elle ôte aussi la possibilité d’un débat sur des stratégies alternatives de soutien industriel, notamment sur la nécessité d’une action économique régionale tenant plus compte de ses répercussions territoriales à moyen et long terme.

Dans le Nord Est de l’Angleterre, l’adhésion identitaire à la région au sein des mobilisations se situe dans un registre émotionnel. Elle est fondée sur le sentiment de nécessité de générer du développement économique et de défendre le groupe. Le Directeur du Northern EEF souligne les traits culturels qui définissent selon lui en conséquence la communauté imaginée du Nord Est de l’Angleterre :

« The answer is yes, [there is a North East identity]. It is partly because of the geography. The Scottish border is a very historical border. Going south, there is quite a lot of empty countryside, between the North East and the Yorkshire. 100 miles from Leeds, it’s quite a gap between. So it’s geographically very clearly defined. Except for the Cumbria which is a bit confused. But the Northern Southern and Eastern boundaries are clear. So you’ve got the geography there. And you’ve got an historical culture there. Part of the industrial history of shipbuilding, engineering, and I supposed going back to the ... impact of the Northern European invasion. I mean in the language, the local language is still quite close to North. There are words that are similar. It’s just... it’s culture. And people have not moved away. You can see in the names that are common in this region, and that you don’t see in other parts of the country. With all the communications and so on, I am always surprised to see how many people have not moved from here. So there is a regional identity, yes. And I think it is made stronger by the fact of having Scotland to the north. Which is always been a threat. I mean this area is full of castles. Defending the region against the Scots! »
Hadrian’s wall is another example. So there is a long history of being self-defensive. And quite a pride of being different from the South of England”

En termes de mobilisation économique, l’identité historique qu’il définit développe la conscience d’une unité régionale. Elle se traduit aussi par le maintien de l’attitude « self-defensive » face à l’Ecosse et au sud de l’Angleterre et par le sentiment de fierté d’être « différent ». Aux valeurs de la compétitivité économique régionale et de la concurrence des régions est donc associé comme moteur de la mobilisation l’antagonisme né du sentiment de rivalités par rapport à d’autres territoires infra-nationaux (Ecosse et Sud de l’Angleterre). Mais il n’y a pas d’affirmation d’une confiance dans les ressources culturelles régionales pour générer du développement économique.

3.2.2 - La Bretagne.

En revanche en Bretagne, la dimension culturelle de l’identité régionale sert de base à l’expression d’une adhésion à la cause de la coalition régionale.

Le Directeur du développement économique à la CRCI, qui est aussi un des responsables du programme Citroën Superforce, valorise le fait qu’il existe une « culture de l’échange » en Bretagne. Cette caractéristique constitue selon lui un élément important du succès de ces programmes car elle amène différents types d’acteurs à faire face ensemble à des « enjeux communs » :

« Il existe une seule Opération qualité [programmes transfert industriel] et non de multiples sur la Bretagne. [Renvoyant à son expérience personnelle], c’est la seule région en France ainsi. L’avantage est que les gens d’un même secteur se mettent autour d’une table. (...) L’identité bretonne, ce sont des gens capables de se fédérer pour faire face à des enjeux communs. Il y a une culture de l’échange dans le développement économique, au-delà des spécificités locales bretonnes ».

Il souligne ainsi l’existence d’une conscience collective de la nécessité et de la pertinence de l’action régionale pour le soutien industriel.

---

Faisant référence à la « tradition culturelle », le responsable Industrie à la CCI de Rennes se montre conscient du rôle joué par le sentiment d’appartenance à la région dans la formation de la mobilisation économique. D’après lui, ce sentiment d’appartenance permet de définir un « intérêt général » au-delà des intérêts particuliers, une « mentalité locale », et sans que cela ne devienne « explosif » (politiquement)¹ :

“Il y a un sentiment d’appartenance à la région, il y a une tradition culturelle qui est forte, et qui a nécessairement joué [dans la mobilisation autour de Canon et Citroën]. Tout cela est relatif, faut pas voir ça comme explosif. Mais les Bretons ont toujours montré qu’ils étaient capables de dépasser... des intérêts particuliers pour s’entendre sur l’intérêt général. C’est une caractéristique. Cela se ferait assez naturellement et il n’y a pas besoin de le dire, de le faire, de le déclarer. Ceci étant, les dirigeants de Citroën ne sont pas Bretons. Mais ils ont été sans doute gagnés par une mentalité locale qui leur convient »².

A la différence du Nord Est de l’Angleterre où la coalition s’appuie uniquement sur le sentiment de nécessité et sur un positionnement self-defensive, la notion de valeur est employée en Bretagne pour souligner des ressources propres d’une communauté imaginée qui servent de socle à la définition d’une action collective industrielle régionale. Mais les contours de cette dernière restent imprécis ou ne dépassent pas l’objectif des missions fixées par les programmes du type de Citroën Superforce.

3.2.3 - La Bavière.

Quant à la Bavière, la conscience partagée d’appartenir à une communauté imaginée soutient la confiance collective dans le principe d’action interventionniste de l’État de Bavière.

Un des responsables de l’Organisation patronale bavaroise VBW, qui prend part aux consultations sur le programme Offensive de 1993 à 1996, souligne le « climat de base

¹ Il répond ainsi à la remarque que je lui rapporte du Directeur de l’agence Bayern Innovativ lors de l’entretien effectué avec lui peu de temps avant et qui estimait que les initiatives Citroën Superforce et Performance 2010 de Citroën à Rennes soulignaient en quoi les patrons français agissent plus en fonction de l’intérêt national qu’en Allemagne. En employant le terme « explosif », le responsable de la CCI de Rennes fait peut être référence aux attentats organisés en Bretagne par certains mouvements régionalistes (entretiens en 2004).
² Entretien avec le responsable du développement industriel, CCI de Rennes (en 2004).
positif » entre les mondes politique et économique en Bavière, et qui est lié au partage d’un principe commun, celui de l’interventionnisme économique :

« Nous sommes tous les jours en contact avec le Gouvernement bavarois, soit pour obtenir de l’information, soit pour en donner ou se mettre d’accord. Nous avons en Bavière à la base une très forte disposition à travailler ensemble, ce qui ne signifie pas que nous avons les mêmes points de vue. (...) C’est très facile à expliquer. Nous avons une très forte continuité en Bavière. C’est-à-dire que nous avons, je crois depuis 43 ans, un parti politique qui décide de tout en Bavière. Et au niveau des fonctionnaires, cela a aussi entraîné une très forte continuité. Et cela a aussi permis que l’on discute de thèmes à long terme, au-delà d’une législature. Et comme déjà dit, il y a toujours un climat de base positif entre l’économie et le politique en Bavière ».

Il poursuit en mettant cette disposition générale à travailler ensemble en lien avec les réponses apportées au début de la décennie 90 pour répondre aux défis du développement industriel :

« Au plus tard au début des années 90, nous avons réalisé qu’il y avait un besoin de réformes qui traînait en longueur en Allemagne. Et ce besoin pressant de réformes faisait qu’il y avait des échanges de plus en plus intensifs avec le politique, en particulier dans le domaine de la lutte contre le chômage. (...) On s’est alors dit, on pourrait soutenir massivement l’économie à travers l’utilisation des recettes des privatisations. Et c’est là qu’il y a eu un beau gâteau sur la table [les fonds de l’Offensive pour l’avenir de la Bavière], rempli de beaucoup d’argent, ce qui a certainement facilité le fait que l’on s’assoie à la même table avec les syndicats et l’État de Bavière et que l’on cherch e ce que l’on pouvait bien en faire ».

Il conclue que ce principe d’action s’appuie sur la valeur de « l’intérêt national » de la Bavière, qui s’apparente selon lui à l’expression de l’intérêt national en France et différencie la Bavière du reste de l’Allemagne. Il définit la communauté imaginée autour de l’idée d’une communauté de projet bavaroise, et non seulement autour d’une communauté culturelle comme dans le cas breton :

« La Bavière est différente de l’Allemagne. La Bavière fonctionne différemment de l’Allemagne, parce que nous sommes le seul État fédéré qui a un sentiment national marqué. Ainsi, nous sommes peut être plus proche de la France, pas des régions, mais de la Nation française. En France, cela marche toujours ou la
plupart du temps, de définir un intérêt national supérieur, sous lequel tous se rangent. Cela marche aussi en Bavière, mais pas en Allemagne»¹.

C’est dans le cas bavarois que l’on voit le plus pointer à ce stade un nouveau *code culturel* des mobilisations économiques régionales, définissant des valeurs et normes d’action tirées de symboles et de pratiques inclus dans la culture régionale, et qui encadre la politique industrielle menée par le Gouvernement bavarois.

Comme en Bretagne, la culture régionale constitue un moteur du sentiment d’appartenance à une *communauté imaginée* bavaroise, mais de nouveau, elle est valorisée directement en lien avec la politique industrielle du Gouvernement bavarois. Le Directeur du développement technologique au Ministère bavarois de l’Économie, en poste depuis 1987, affirme qu’au-delà des cadres institutionnels bavarois, ce sont les « réseaux informels » qui comptent dans les questions de développement technologique :

« Ce qui est peut être encore plus intéressant, c’est qu’en Bavière cela fonctionne sans qu’il y vraiment... de grandes organisations, c’est plutôt des réseaux informels. Les gens se rencontrent en fin de compte en permanence. Soit dans les universités, soit dans des manifestations, des congrès, ou BAIKA. Même au sein du Ministère, on a le Conseil scientifique et technique où l’on retrouve les dirigeants de BMW et Siemens (...) Ces trucs informels, ils jouent un grand rôle. On échange vite ses idées, on a des réflexions communes ou pas ! Ça arrive aussi. Mais cela va vite par l’informel, par des raccourcis. On a en permanence une occasion de s’échanger nos conceptions. C’est donc très efficace ».

Interrogé sur l’organisation de ces réseaux informels à l’échelle d’une Bavière faite de sept districts et grande comme la Belgique, il affirme qu’il s’agit d’une habitude inscrite dans la « mentalité bavaroise » :

« La Bavière est grande [en surface géographique] mais dans une large mesure... en fait, c’est un peu la mentalité bavaroise, je dirais. Les gens parlent volontiers les uns avec les autres. C’est relativement peu compliqué »².

---

¹ Entretien avec un responsable de l’Union patronale bavaroise (en 2004, traduction personnelle).
² Entretien avec le Directeur des questions d’innovation, recherche et technologie au sein du Ministère bavarois de l’économie, transports et recherche (en 2004, traduction personnelle).
Ainsi, dans les trois régions, on voit s’exprimer une identité collective au sein des mobilisations économiques au cours de la décennie 90, mais en définissant plus ou moins la culture régionale comme un élément moteur de la modernisation économique de la région.
Conclusion du chapitre.

Au cours de la décennie 90, les programmes d’action mis en place pour défendre la cause industrielle régionale sont poursuivis et complétés par d’autres initiatives. Parfois, les outils de leur application évoluent par rapport à la décennie 80 mais sans remettre en cause les valeurs et les normes de base. Ainsi, de nouvelles initiatives, comme celles de créer le North East Productivity Alliance, élargissent le transfert industriel à l’industrie régionale dans son ensemble, mais en suivant toujours les valeurs et les normes de la compétitivité économique et des partenariats public-privé.

Des nouveaux algorithmes sont formulés et des nouvelles images sont définies pour renforcer le consensus autour de la cause régionale. Dans cette perspective, les cultures régionales deviennent centrales pour définir de nouveaux atouts territoriaux. Elles sont aussi prises en référence pour donner des signes de communisation. De nouveau, le rôle d’individus ou de groupes d’individus est crucial dans ce travail de communisation, comme il l’a été dans l’appel à la confiance au cours de la décennie précédente.
Chapitre 7 - Le bilan des tentatives de communalisation à la fin de la décennie 90.

Outre la confiance ressentie au sein des réseaux interpersonnels et l’invention de « liens sacrés », un des critères de communalisation est la capacité des mobilisations économiques régionales à s’inscrire dans des dynamiques nationales et européennes. Le chapitre 7 présente l’évolution des rapports entre États et Régions ainsi qu’entre Europe et régions (section 1) et un bilan des tentatives de communalisations à la fin de la décennie 90 (section 2).

De 1995 à 2000, ce rapport au monde est défini dans un contexte d’action marqué par un renforcement des opportunités représentées par l’UE pour les régions, même si l’élan reste inachevé. Les programmes des Fonds Structurels Européens représentent non seulement une somme de financements importante, mais aussi un moyen pour les acteurs dans les régions de former des projets de développement industriel, avec le soutien des États ou en les contournant, de même qu’avec d’autres régions. La création du Comité des Régions en 1994 marque la volonté de l’UE de faire des régions des acteurs à l’échelle européenne.


1 En métropole, lors des élections régionales de mars 1998, le Parti Socialiste obtient 27,7% des suffrages, contre 17,1% pour l’UDF et 14,8% pour le RPR.
Section 1 - Les relations États – Régions et Europe – Régions : la capacité d’intégration dans l’environnement national et européen.

Les relations avec l’État et avec l’Europe sont importantes dans le processus de communalisation car elles soulignent la capacité des mobilisations économiques régionales à se distinguer tout en s’inscrivant dans des dynamiques politiques, économiques et sociétales générales. Mais l’ambiguïté observée au cours de la décennie 80 dans leur rapport demeure dans les trois régions au cours de la décennie 90.

1 - Le maintien d’une culture d’opposition au centre, national comme européen, dans le Nord Est de l’Angleterre.


Dans le cadre de la promesse électorale de la politique de régionalisation du Parti Travailliste, le Northern Business Forum (NBF) fait pression auprès du Gouvernement pour que ce dernier mette en place des organisations de soutien au développement économique du type des TECs, créés en 1990. Tel que l’affirme la Présidente du NBF pour la période 1996 à 2000, le forum souhaite voir se développer « the partnership approach in public sector services », c’est-à-

---

dire la participation, voire la gestion par le secteur privé et selon ses règles, de programmes relevant auparavant de la compétence publique (centrale ou locale)\(^1\).


D’autre part, des Regional Chambers sont créées. Il s’agit d’assemblées consultatives composées à 70% d’élus locaux et à 30% de représentants des organisations patronales et

---


\(^2\) Il existe notamment un débat sur la question de la restructuration territoriale, le Nord Est de l’Angleterre se caractérisant par une fragmentation territoriale importante (chapitre 3, section 2).

\(^3\) Entretien avec le Directeur de la NDC, puis Président de ONE de 1999 à 2003 (en 2002).
syndicales, des CCI, des Universités et du milieu associatif. Elles doivent évoluer vers des Assemblées Régionales élues directement par la population.

Une opposition émerge aussi très vite entre les représentants travaillistes au sein du Gouvernement Central et ceux au niveau local, ainsi que des représentants d’autres Partis politiques. Dès 1998, les élus politiques locaux du Labour et du Parti Libéral font entendre leur voix pour demander au Gouvernement central de prendre plus en considération dans sa politique économique et de régionalisation les besoins politiques, économiques et sociaux de la région. Ce lobbying aboutit à une stratégie d’opposition à certains pans de la politique centrale et à certains choix idéologiques du New Labour, ce qui provoque une division entre ce qui est alors qualifié de Old et New Labour au sein du Parti Travailliste1.


« Economic and social problems in the North-East can only be tackled with a fairer allocation of public money to the region. An elected assembly free from Whitehall constraints should be allowed to make decisions to target spending where it was most needed in the region. Scotland has the same economic background as the North-East, but had greater opportunities for people because of more public spending in the country. The Barnett formula spending rules award £875 per head more than in the North-East for key services like schools, roads and hospitals”2.

Le Député du Parti Libéral-Démocrate se fait le porte-parole de la revendication d’un pouvoir régional pour répondre aux problèmes économiques et sociaux de la région, au-delà de l’action économique de la NDC et en exigeant un pouvoir plus important des représentants des autorités locales. On renoue ainsi avec le moteur de la mobilisation régionale de la

2 Quotidien local The Journal (30/10/2000). Dans son édition du 13/12/2000, The Journal titre « The £1,000,000 Divide and it’s not with the south »: “the North-East could afford 20 new hospitals and 1, 200 extra teachers if it got the same funding levels as Scotland”.

décennie 80, à savoir la définition du Gouvernement central comme un « adverse » et la dénonciation d’« injustices » (chapitre 4, section 2).


De 1988 à 2000, les Fonds Structurels représentent plus d’un milliard de livres sterling (EMB, 2001), dont £530 millions alloués en 1994-1999. Ils sont gérés par le Gouvernement central puis aussi par le GO-NE à partir de 1994. Mais les autorités locales (villes, comtés) et les organisations privées (TECs, TWDC) deviennent, en étant des destinataires des Fonds Structurels, des acteurs dynamiques de la programmation des fonds européens (Goldsmith,

1 Entretien avec le Député travailliste Européen de Tyneside de 1989 à 1999 (en 2002).
1997). L’équipe Europe du Sunderland TEC s’implique ainsi pour obtenir des fonds européens pour la formation organisée par l’entreprise ASSA, créée avec Nissan Sunderland en 1996¹. De même dans l’industrie électronique, ce sont plus de £4millions qui sont obtenus des fonds européens pour soutenir les efforts de formation de la main d’œuvre et de développement des capacités de recherche (Dawley, 2002).


En ce qui concerne la possibilité d’établir des réseaux interrégionaux, l’initiative du North Sea Forum, lancée dès les années 80 par plusieurs Villes et Régions du pourtour de la Mer du Nord, s’essouffle à la fin de la décennie 90 du fait d’un manque d’accord parmi les acteurs sur les objectifs à défendre. Pourtant, les programmes financiers européens comme les initiatives de coopérations interrégionales sont des opportunités de dessiner les contours d’un intérêt régional autonome de celui défendu par les Etats ou l’Europe.

¹ Entretien avec le Directeur du Sunderland TEC (en 2002).
² Entretiens avec une responsable du développement économique à North Tyneside Council depuis 1993 ; un chargé de mission pour l’automobile de la NDC ; le Directeur du Northern EEF (en 2002).
⁴ Le Comité de suivi est composé de : GO-NE (Président), Gouvernement central (un représentant du Ministère de la culture, de l’éducation, de l’environnement, transport et régions, DTI, agriculture, GO-NE) ; ONE ; deux représentants par sous-régions (County Durham, Teesvalley, Northumberland et Tyne&Wear) ; assemblée régionale NERA, English Heritage, Culture North East, North East Chamber of Commerce, Regional TUC, voluntary organisations network ; LSCs ; environmental agency, countryside agency, English Nature.

De nouveau, le seul mécanisme qui témoigne au final d’une affirmation d’un intérêt régional distinct de celui national ou européen est celui du sentiment de faire face ensemble à de nombreuses contraintes. Un fonctionnaire de la Représentation Régionale du Gouvernement (GO-NE), qui est responsable de la gestion des Fonds Structurels de 1994 à 1999, estime que le sentiment d’être *périphérique* a constitué un moteur pour réunir les acteurs autour du sentiment de partager une identité collective (we are all Geordies) :

“I think you need to understand the nature of the people in the North East. I am not from this region. I am from London. I have been grown up here for a long time. Because it’s a peripheral region in the UK, in Europe, people have a close sense of identity. (...) And it is where it starts from, people feeling they are from the North East. In the face of adversity to England, to Europe. Very close, big village. Because of that, people are far more prepared to work closer together. Try to make things happen. So a very long tradition in the region of people working in partnership together. (...) It makes it [my work] a lot easier. For example the dialog for European Funding programmes: I talked to my counterparts in other parts of the country in other Government Offices. They had just problems to bring people together! (...) Here it is much easier. (...) At the outside, there is a distinct North East identity, and they’re all Geordies. (...) For the purpose of the outside world, we are all the same. (...) The biggest problem is that because of this sense of peripherality, there is a sense of being less than in the rest of the country”\(^2\).

Ainsi, cet ancien responsable des programmes européens au GO-NE affirme que c’est le sentiment de subir de nombreuses contraintes économiques et politiques qui constitue le moteur du partenariat autour des Fonds Européens. Toutefois, il remarque aussi que ce sentiment d’être “*périphérique*” ne permet pas de développer une confiance dans les capacités

\(^1\) Voir par exemple le 4è rapport sur la Cohésion Économique et Sociale européenne et le développement des régions en Europe (cité in Gren, 1999).

de la région à soutenir une action industrielle. Comme dans le rapport au Gouvernement Central, un rapport de dépendance au Centre se développe dans les relations avec l'Europe.

2 - La Bretagne, entre tentative d’émancipation et maintien des relations au centre.

En Bretagne, la privatisation du groupe France Télécom en 1995, qui est fortement présent dans le Trégor, constitue un signal fort dans la prise de conscience du désengagement de l’Etat dans l’économie⁴. Dans ce contexte, la coalition régionale maintient un rapport ambivalent vis-à-vis de l’Etat, qui est fait de collaboration dès qu’il existe des aides possibles, mais aussi de différenciation, voire d’opposition, au nom des contraintes que l’Etat impose.


Mais il existe toujours dans le discours des élites régionales, quelque soit l’intérêt qu’elles représentent, une « attitude de défense »³ vis-à-vis de l’Etat central. Dans le cadre des mobilisations économiques étudiées, les représentants des intérêts économiques et sociaux et des acteurs administratifs revendiquent ainsi une stratégie de lobbying et de défense en s’opposant à l’Etat. Cette stratégie est fondée sur un sentiment d’abandon de l’Etat qui nourrit

---


une identité commune. Comme l’affirme la Présidente de la CFDT-Bretagne, qui est aussi
membre du CESR,

« L’identification à une région est forte en Bretagne. Ça, c’est important. Probablement parce que dans notre histoire, on a été obligé de se bagarrer et tout ça. Le fait d’être excentré nous a amenés... à la fois à réclamer à l’Etat et en même temps dire qu’il faut que l’on compte sur nos propres forces. C’est un peu contradictoire mais bon c’est un peu ça qu’il faut comprendre »

Pour la responsable des programmes européens au Conseil Régional, il existe en Bretagne une « valeur supérieure de défense d’un intérêt commun » dans les relations avec l’Etat français ou avec l’Europe :

« Moi je pense que le fait que d’une certaine manière l’on soit dans une presqu’île fait que l’on a toujours fonctionné avec une certaine forme de... d’identité et... c’est vrai que sur le plan politique, très souvent on a l’habitude de le dire mais lorsqu’il y a des dossiers importants qui sont à défendre soit à Paris, soit à Bruxelles, les Bretons se retrouvent. Quelque soit les partis politiques, quelque soit... la partie culturelle. Peu importe... il y a une valeur supérieure... de défense d’un intérêt commun »

Dans cette citation, l’intérêt commun régional se définit en premier lieu par la conscience de former une « presqu’île » en France et en Europe. Par là, la responsable des programmes européens au Conseil Régional de Bretagne entend à la fois un sentiment d’identité commune et un sentiment de devoir défendre les intérêts bretons par rapport au pouvoir central, qu’il soit situé à Paris ou Bruxelles.

Pour le Président du CESR, qui avait déjà fait le lien entre « l’état d’esprit des réseaux » et le « fait d’être périphérique » (chapitre 4, section 2) par rapport aux centres de décision politiques et économiques, nationaux et européens, c’est même la « bretonnitude » qui joue un rôle, c’est-à-dire le sentiment d’appartenance à une communauté culturelle bretonne et qui se définit dans un rapport d’opposition au pouvoir central :

« L’état d’esprit des réseaux [s’appuie] sur les valeurs qui sont les valeurs traditionnelles de la bretonnitude. C’est-à-dire ce sentiment d’être toujours un peu en opposition contre le pouvoir central, c’est un des fondements. Après il y a

Le patronat breton maintient au sein du Club des Trente la stratégie de lobbying territorial vis-à-vis de l’État central, en particulier concernant les infrastructures de communication bretonnes (TGV, aéroport international). L’Institut de Locarn constitue en revanche un lieu où se développe un discours d’affirmation régionale sans l’État central. Ce dernier est présenté comme une contrainte pour le développement économique breton, dans le cadre d’une problématique du régionalisme de libre-échange. Ainsi, l’un des fondateurs de l’Institut de Locarn exhorte en 1997 les acteurs privés et publics à affirmer leur confiance dans la Bretagne comme acteur du développement économique face au « requiem de l’État-Nation ».

Son objectif principal est d’éliminer « la culture de soumission » face à l’État et de s’émanciper de sa tutelle :

« Nous pourrions faire deux fois plus que ce que nous faisons. Mais nous ne le faisons pas parce que nous n’avons pas encore éliminé la culture du battu, la culture de soumission. Nous n’avons pas encore une confiance suffisante en nous-mêmes » (Le Bihan, 1997, cité in Fournis, 2004, p. 795).

Dans cette perspective, des auteurs bretons comme P. J. Heliaz (chapitre 3, section 1) sont pris de nouveau en référence, non plus pour revendiquer une reconnaissance culturelle et politique bretonne comme dans les années 70, mais un projet économique qui, sur la base de la fierté régionale, permet à la Bretagne de s’émanciper de l’État. Ainsi, Y. Le Bourdonnec, proche de Locarn, écrit qu’il faut

« savoir qui on est, ne pas chercher à imiter. Ces règles de survie de l’individu sont aussi celles du progrès des peuples. La Bretagne doit éradiquer la culture du battu et de la soumission. Il y a 20 ans, Per Jakez Helias a débroussaillé le chemin » (Le Bourdonnec, 1996).

L’Institut de Locarn dénonce l’État pour renforcer le sentiment d’une communauté imaginée bretonne. De nouveau, la culture régionale est mise au cœur du projet économique, cette fois-ci pour transformer la « culture du battu et de la soumission » qui se serait développée par rapport à l’État. Cette volonté d’émancipation politique et économique par rapport à l’État

s’oppose en revanche à l’approche des représentants du Conseil Régional et du CESR de Bretagne qui, bien qu’exprimant parfois leur opposition à l’État, ne voient pas d’action collective régionale possible sans le concours de l’État central ou de l’État en Région.

Les membres de Locarn utilisent la dimension européenne pour renforcer leur discours sur le dépassement de l’échelon étatique. Le centre culturel de l’Institut comprend ainsi un centre de recherche sur les régions d’Europe. Les membres de Locarn se positionnent dans l’axe des réflexions sur le « global-local » et l’« Europe des régions ». Le premier numéro de L’Institut de Locarn, en juillet 1994, souligne que

« ce nouveau monde est synonyme d’unification de la Grande Europe occidentale, qui ne pourra fonctionner sur le modèle de l’État-nation et centralisateur que nous connaissons en France. L’Europe sera celle de la subsidiarité, chaque région construisant ce qui ne peut l’être au plan européen ou national ».

Dans ses relations avec l’Europe, il existe une volonté plus forte en Bretagne de créer des réseaux européens de ce qui a pu être observé dans le Nord Est de l’Angleterre.


Par la complémentarité instaurée entre le DOCUP et le Contrat de Plan qui est opératoire en 1999, l’Europe contribue au renforcement de la programmation des aides publiques pour soutenir le développement économique en Région. Les Fonds européens participent en outre, de manière indirecte, à la structuration territoriale des industries automobile et électronique en

---

2 Chiffre obtenu en additionnant les Fonds Structurels dans les programmes régionalisés des obj.2&5b aux programmes d’initiatives régionalisés (Commission Européenne, 1999).
valorisant des atouts territoriaux économiques tels que la qualité technologique automobile avec le Véhipole1 et le label de qualité européenne obtenu par Canon en 1995 en Bretagne (Le Bourdonnec, 1996).

D’autre part, les programmes sont gérés en tandem par la Préfecture de Région et le Conseil Régional. Les aides sont certes instruites par le SGAR, dont le rôle est renforcé à partir de 1998 pour la gestion des programmes européens (chapitre 1, section 2), et les crédits sont alloués par la DATAR. Mais la Cellule Europe du Conseil Régional, qui est mise en place dès 1987 (chapitre 4, section 2), parvient à rééquilibrer le partenariat en conservant la « mémoire des Fonds Structurels européens face à du personnel d’Etat en Région qui change souvent »2.

La négociation autour des Fonds Structurels européens donne lieu à la réaffirmation de l’« esprit breton » de coopération et de recherche du consensus entre les différents échelons locaux, départementaux et régionaux (McCarthy, 2000). La bonne logique partenariale est saluée par des consultants externes et est mise en lien avec l’ancienneté des programmations européennes dans la région (Ernst&Young, 2003). C’est aussi au nom de la position toujours « périphérique » de la Bretagne que l’association de la CRPM (chapitre 3, section 3), réunissant les régions européennes autour de l’Arc Atlantique (chapitre 4, section 2), exerce un lobbying auprès des institutions communautaires (Pierret, 1997).

3 - L’affirmation de la Bavière comme un acteur au sein de la Fédération Allemande et de l’Europe.

La Bavière constitue un cas à part dans ses relations avec la Fédération allemande et avec l’Europe. Le Gouvernement bavarois s’applique en effet à définir et à se donner les moyens de devenir un acteur de premier plan au sein de l’Allemagne et de l’Europe.

1 Centre de transfert de technologie à Saint Brieuc, en complément de formation dans l’industrie automobile bretonne avec l’ISTA (Institut Supérieur des Techniques Automobiles), qui forme par an 300 étudiants du CAP au BTS à la maintenance automobile. Le FSE finance le projet à la hauteur de 7 millions de francs entre 1996 et 1998 (Brochure DRIRE Bretagne, 2000). Le projet est mené par la Chambre des Métiers de Saint Brieuc.

2 Entretien avec la responsable des programmes européens au Conseil Régional de Bretagne (2003). Elle ajoute : « mon adjointe est précieuse parce, même avant moi, elle a travaillé sur les programmes européens, sur la mise en œuvre depuis l’OID (Opération Intégré de Développement, en 1987). Et c’est intéressant parce qu’elle a tout cet acquis, j’allais dire communautaire ! (…) L’acquis des programmes, sur ce que l’on finance, les projets que l’on a pu financer à un moment donné sur un territoire. Elle a pu voir l’évolution et la complexification ». 

Dans le contexte de la Réunification allemande qui pose le problème de la répartition des charges financières entre le Bund et les Länder, le Ministre Président Stoiber s’appuie sur la culture bavaroise pour revendiquer l’autonomie du Gouvernement bavarois comme acteur du développement économique. Dès son arrivée au pouvoir en 1993, E. Stoiber réaffirme la « position particulière » de la Bavière au sein d’une Allemagne et d’une Europe élargies, position qu’il relie à son histoire qui fait de la Bavière « l’État le plus ancien sur le sol allemand » :

„Même dans une Allemagne élargie et unie et une Europe en construction, nous veillerons à ce que la Bavière conserve sa position particulière, son rang politique et économique et son identité historique. La subsidiarité, le fédéralisme et l’autonomie de l’État culturel le plus ancien sur le sol allemand sont nos fils directeurs à l’avenir“1.


De plus, les deux Länder riches et conservateurs du sud, la Bavière et le Baden-Württemberg, contestent le fonctionnement du Fonds de péréquation. En 1998, lors de sa réélection à la tête du Gouvernement bavarois, E. Stoiber réaffirme la nécessité et la capacité de la Bavière à prendre seule des décisions dans les domaines politique et économique, mais sans s’affranchir des échelons national et européen :

"Nous ne voulons pas nous débarrasser de nos responsabilités. Nous voulons autant que possible réaliser le plus de choses par nous-mêmes, parce que c’est le mieux pour un Land quand les problèmes sont résolus au plus près des citoyens. Nous ne voulons pas simplement abandonner nos compétences à Bonn et Bruxelles, parce que c’est plus facile. Nous voulons aussi loin que possible représenter nous-mêmes nos intérêts bavarois, façonner nous-mêmes le chemin pour notre Land. Cela a constitué jusqu’à présent la recette du succès pour la Bavière. À l’heure de la globalisation, cela doit rester ainsi plus que jamais ! Plus

1 Bayerische Staatszeitung, 28/05/1993 (traduction personnelle).
le réseau international devient grand et plus la responsabilité régionale devient importante”\(^1\).

Pour renforcer le rôle d’acteur de la Bavière dans le développement économique, E. Stoiber applique le modèle économique de la compétitivité au principe constitutionnel de péréquation fédérale. Il soutient l’idée d’une plus grande compétition entre les Länder pour générer de l’innovation, substituant le concept de « fédéralisme coopératif » à celui de « fédéralisme concurrentiel ». En 1998-1999, il affirme ainsi que « la concurrence fédérale réveille la créativité, stimule la performance, apporte au final des avantages pour tous, pour les Länder et pour toute l’Allemagne » (cité in Gelberg, 2003b)\(^2\).

E. Stoiber parvient à faire évoluer le niveau fédéral sur la question de l’organisation des relations financières entre Bund et Länder. Le premier changement concerne le Fonds de péréquation auquel la Bavière contribue depuis 1989 seulement, mais de manière très significative. Ainsi, la Bavière verse en 2001 plus de 3 milliards de DM (soit 1,5 milliards d’équivalents euros) au Fonds de l’Unité Allemande pour les nouveaux Länder, ce qui constitue la contribution la plus importante au titre de la péréquation financière parmi les Länder ouest-allemands\(^3\). E. Stoiber demande que les Länder donateurs conservent au moins 50% des recettes fiscales, mais est fortement critiqué par le SPD bavarois qui le juge « anti-solidaire » (Gelberg, 2003b).


\(^2\) Traduction personnelle.

\(^3\) MOCI, n°15-16, 18/10/2001.


A cela s’ajoute l’existence de liens étroits entre les Députés européens CSU et les représentants bavarois au sein de la Commission Européenne, ainsi qu’au sein du Comité des Régions pour lequel la Bavière a fortement contribué à sa création. Avec le renouvellement générationnel des Députés européens CSU lors des élections de 19944, il s’opère un investissement « plus constructif » des élus CSU à l’échelon européen. Mais cela marque

1 Entretien avec le Député européen CSU représentant la région d’Oberfranken (en 2004).
2 Entretien avec le Directeur du Fraunhofer Institute à Erlangen sur les microprocesseurs, inventeur du format MP3 : pour lui, les programmes européens sont plus intéressants pour les contacts qu’ils permettent d’établir que véritablement pour les fonds financiers qu’ils proposent.
3 Le Monde, 13/02/2002 : « La Bavière s’offre un « château » près du Parlement Européen, pour « faire du lobbying », pour la somme de 30 millions d’euros. (…) Près de 40 personnes sont attendues à temps plein, soit la plus grande délégation régionale présente dans la métropole belge ». Le responsable des questions économiques de la CSU confirme qu’il s’agit ainsi de représenter l’État bavarois comme un véritable État national (entretien en 2004).
4 Trois Députés européens CSU sur 9 sont nouveaux en 1994 et ont moins de 40 ans.
aussi la volonté de la CSU de placer à Bruxelles des « représentants des intérêts bavarois »¹. Le Journal *Le Monde* livre dans une enquête en 2002 des éléments qui confirme cette stratégie bavaroise :

« Contrairement à la plupart des députés du Parlement, les élus européens issus des rangs de la CSU sont en relation étroite avec la représentation de leur région, qui leur fournissent régulièrement armes et munitions pour défendre les intérêts du land. (...) Même au sein de la Commission Européenne, sur la quarantaine d’experts régionaux nommés pour 2-3 ans, la Bavière en possède la moitié »².


Cet investissement européen fort d’E. Stoiber pour soutenir les intérêts économiques bavarois s’accompagne aussi d’interventions plus d’ordre politique, et critique, sur l’avenir de l’UE. Stoiber justifie cette attitude critique par sa responsabilité de Ministre Président « d’être le défenseur non pas de l’autodétermination bavaroise mais de l’autonomie bavaroise »⁴. Dès son arrivée au pouvoir, il prend la tête de la mobilisation des Länder allemands pour critiquer le centralisme européen et demander la re-nationalisation de la politique régionale face à l’affaiblissement de la marge de manœuvre des Länder en matière économique (Bourgeois, 2001 ; Hübler, 2003). Par cette action, il contribue à infléchir la politique européenne du

¹ Entretien avec le Député européen CSU représentant la région d’Oberfranken (en 2004).
² *Le Monde* (13/02/2002).
⁴ Entretien avec le Député européen CSU représentant Oberfranken (2004, traduction personnelle).
Gouvernement fédéral d’H. Kohl d’une « Union sans cesse plus étroite » en imposant le recentrage de l’action européenne dans les relations entre Etats-membres et leurs régions (Hyde-Price and Jeffery, 2001).

Section 2 - Les effets des tentatives de communalisation sur la consistance des coalitions.

A la fin de la décennie 90, les processus de communalisation qui se sont formés aboutissent à des résultats très différents dans les trois régions. Alors que la coalition d’acteurs dans le Nord Est de l’Angleterre est déstabilisée par la crise de l’industrie électronique et par la crise de son leadership, la coalition bretonne se maintient mais connaît des tensions entre les représentants libéraux de Locarn et les représentants des institutions régionales qui préfèrent mettre en place une action économique régionale dans le cadre du partenariat avec l’État. Au contraire, en Bavière, la coalition régionale se renforce autour du leadership d’E. Stoiber, et ce malgré des stratégies territoriales concurrentes comme celle qui s’est développée dans la région de Nürnberg au cours de cette décennie.

1 - La coalition déstabilisée dans le Nord Est de l’Angleterre.

Les départs précipités de Siemens et Fujitsu en 1998 provoquent une crise de confiance au sein de la mobilisation régionale. La nouvelle organisation économique régionale One NorthEast (ONE) impose difficilement son leadership.

1.1 - La crise de confiance provoquée par les départs de Siemens et Fujitsu.

En juillet 1998, 11 mois après le démarrage de ses activités à North Tyneside, Siemens annonce la fermeture de l’usine à cause de la crise mondiale de la production des semi-conducteurs. Le prix des semi-conducteurs passe de 98 US $ à 3 US $ en quelques mois. Une raison de politique interne allemande est aussi avancée. Dans le contexte des élections à la Chancellerie, le PDG de Siemens, qui est un proche de la CDU, aurait préféré fermer l’usine
de North Tyneside plutôt que celle de Dresden, situé en ex-Allemagne de l’Est et symbole de la politique de reconversion économique menée par le Chancelier conservateur1.

Deux semaines après Siemens, Fujitsu avance les mêmes raisons économiques pour justifier la fermeture de son usine à Newton Aycliffe. Ces départs affaiblissent fortement l’industrie électronique régionale (Charles et Benneworth, 1999) et provoquent un choc psychologique au sein de la coalition régionale ainsi qu’une crise de confiance dans la stratégie menée. Ainsi, d’après un responsable du développement économique au North Tyneside Council, ce n’est pas tant les emplois perdus, qui constituent pourtant un enjeu crucial pour une autorité locale, mais « the symbolism of recent events. Siemens and Fujitsu were seen as being the future of the North East. Two of the most advanced production facilities in the UK may now become relics of the past”2.

En 2002, la Directrice du Tyneside TEC se dit très préoccupée depuis cet événement par les conséquences pour la région d’un système économique dans lequel non seulement des autorités publiques, mais aussi les industriels sont prêts à perdre tant d’argent en si peu de temps3. Les départs de Siemens et Fujitsu provoquent une remise en cause de la stratégie d’attraction des investisseurs étrangers menée au sein de la région, en premier lieu de la part du patronat (Northern CBI) et des syndicats. Ils s’en remettent directement au Gouvernement de T. Blair pour lui demander de soutenir dorénavant et en premier lieu les entreprises locales4.

Or, un nouveau projet de production du modèle de voiture Micra de Nissan à Sunderland émerge en 1999. C’est l’occasion de mobiliser de nouveau l’ensemble des responsables du développement économique dans la région et de réactiver à la fois la confiance dans les capacités de la région de s’en sortir et la confiance dans le leadership en construction de ONE. Face à la crise provoquée par les départs de Siemens et Fujitsu, la coalition régionale tente de se ressouder autour de la confiance construite depuis les années 80 autour de Nissan.

1 Entretien avec le responsable relations extérieures à l’usine Siemens de North Tyneside (en 2002).
2 “The Siemens story”, op. cit.

Les principaux arguments avancés auprès de la Direction Nissan à Sunderland sont que l’usine constitue « the most productive car in Europe », en particulier grâce à la qualité du travail effectué par la main d’œuvre de l’usine de Sunderland. Face aux difficultés rencontrées par le constructeur automobile Nissan depuis 1993-94 et son rachat à 38% par le constructeur français Renault en 1999, le nouveau Directeur britannique de l’usine de Sunderland en 1999 propose un plan de production encore plus ambitieux suivant les objectifs des trois « 5 », à savoir 5,000 employés, 5,000 heures de travail et 500,000 voitures par an. Ce plan exige une hausse de la productivité importante et des baisses de coût production importantes à imposer aux sous-traitants.

Malgré ces exigences industrielles renforcées, il existe un consensus absolu parmi les acteurs de la coalition régionale pour soutenir ce plan. Le même argumentaire des mobilisations précédentes est utilisé, à savoir la nécessité de maintenir un pôle majeur de croissance dans la région. En 2002, le Directeur du développement économique à la Ville de Sunderland utilise un argumentaire simple mais radical (You live in the region and you see it) pour expliquer cet objectif :

“Such an important project initially, people have no other option than to work to get it, to secure it. Regional partnerships fall down when there are differences of views what are the priorities for a particular project. I don’t think there is anywhere, anybody in the region, that wouldn’t have said it is important to get the Micra. Regional partnerships are... that’s the building block of those. (...) The Nissan thing was crucially so important, wherever you came, Nissan setting up in Sunderland, the whole of the region will benefit from it. The Micra, there was

1 Le Gouvernement travailliste propose une prime régionale de £40m (Le Monde, 13/01/2001).
nobody in the region that was gonna say, well, we are not sure we want to put a lot of efforts to this, because a lot of people getting jobs. You live in the region and you see it”

Ainsi, d’après cette citation, le ciment de la mobilisation reste le sentiment de la nécessité pour la région de ce nouvel investissement.

D’autres acteurs font usage de la rhétorique de la contrainte économique et politique. Un chargé de mission au sein de ONE souligne l’« adversity » du nouveau Directoire du groupe automobile Nissan-Renault favorisant les intérêts des usines françaises. L’usine de Renault à Flins (France) et celle de NissanMotor à Barcelone (Espagne) sont en effet aussi candidates à l’investissement. Un représentant syndical de l’AEEU dramatise la situation en se référant à son expérience personnelle de la crise du secteur chimique à Teesside, au sud de la région, dans les années 70. Il rappelle les conséquences de cette crise dans la région pour justifier la mobilisation autour du nouvel investissement de Nissan :

« When I was in the chemical industry, on Teesside in the North East, we lost approximately 17,000 jobs, but the true figures were about 50,000 jobs. Because of the suppliers companies, and... I wouldn’t want to see the same with Nissan. (...) If you haven’t had those people in work... you could have 30,000 people sitting out (...) and hanging around. (...) It wasn’t a threat. It was... a long term reality. If we could not attract new investment by Nissan, how could we attract any further inward investment? It was a partnership, of all concerned... of the best interests of the company... and secondly the employees... and inhabitants of the North East of England».

Le succès de l’investissement est assuré en février 2001 alors que T. Blair fait campagne pour sa réélection, qui se concrétisera en juin 2001. De plus, le maintien des programmes européens pour la formation de la main d’œuvre dans la microélectronique entre 1998 et 2002 permet de justifier la présence d’une main d’œuvre qualifiée et constitue un argument majeur dans l’attraction d’un investissement du fabricant de puces électroniques Atmel, qui reprend...
en 2001 une partie de l’usine de Siemens à Tyneside (Dawley, 2002). L’entrepreneur américain participe au *Semi-Conductor Forum* (chapitre 6, section 1) organisé par NEMI\(^1\).

Le Directeur de ONE, qui est l’ancien Directeur de la NDC, tente de faire de nouveau de la stratégie d’attraction d’investissements étrangers le moteur de la coalition régionale et du leadership de ONE. Alors qu’on pourrait s’attendre à ce qu’il nuance son propos sur l’action à mener vis-à-vis des investisseurs étrangers après l’échec de Siemens, il en fait au contraire toujours l’objectif et l’acteur central de la stratégie économique régionale :

> « *Those major worldwide companies* [Nissan, Siemens], they provide confidence. And that’s leadership »\(^2\).

Du point de vue de la représentation en termes organisationnels, et non plus cognitifs, des objectifs de la stratégie économique régionale, un *Inward Investment Forum* est créé en 2001. Il réunit ONE, la représentation régionale du Gouvernement (GO-NE) et les autorités locales, en coopération avec les investisseurs étrangers de la région. Il vise à tirer les leçons des expériences du passé concernant la stratégie d’attraction des investisseurs étrangers\(^3\). Mais il tombe rapidement en désuétude\(^4\).

1.2 - La contestation du leadership de One NorthEast (ONE).

Le référentiel territorial est désestabilisé par le choc économique provoqué par le départ de Siemens et Fujitsu et par la crise de leadership à la tête de One NorthEast.

Selon les directives du Gouvernement central, One NorthEast lance dès 1999 une consultation auprès des responsables du développement économique régional dans le but de définir rapidement, c’est-à-dire au bout de neuf mois, une *Regional Economic Strategy* (RES). L’objectif de la RES tel que poursuivi par le Gouvernement est de répondre aux disparités entre les régions anglaises et aux problèmes de leur performance économique par des stratégies appropriées à chaque région. L’un des éléments clés est de lancer une politique de

---

1 Entretien avec le Directeur de NEMI depuis 1997 (en 2002).
2 Entretien avec le Président de ONE (en 2002).
3 Entretien avec le responsable des aides à l’industrie au sein de GO-NE depuis 1999 (en 2002).
4 En 2005-2006, il n’est plus mentionné sur le site internet de ONE.
cluster, que ONE définit comme l’organisation des activités d’un secteur économique de la recherche jusqu’au produit fini (ONE, 2000). Il s’agit aussi de répondre aux inégalités infra-régionales. Ainsi, 75% du budget de la RES est consacré aux partenariats sous-régionaux (Benneworth et Tomaney, 2002).


Cependant, une fois les résultats de la RES publiés, le désenchantement s’exprime rapidement et fortement, et ce de la part de l’ensemble des élites locales et régionales. A la lecture du document final de la RES, le patronat le premier exprime son amertume face à un « glossy document »2 et face à la « manipulation » de leurs priorités (Valler, 2002). Les critiques portent plus globalement sur les nouvelles organisations régionales ONE et l’assemblée régionale NERA. D’un côté, elles soulignent la déception des élites régionales participant au mouvement civil face au manque d’ambition de la politique régionale du Gouvernement travailliste concernant les régions anglaises. Des représentants syndicaux, patronaux ou les Directeurs des TECs critiquent ONE et la Chambre Régionale pour n’être que des « talking shops », sans réel pouvoir de décision. Le patronat n’hésite pas à afficher son scepticisme quant au rôle de ONE dans le soutien au développement économique régional et se déclare

2 Entretien avec le Directeur du Northern EEF (en 2002).
opposé à toute forme de Gouvernement régional, même si à titre individuel ils peuvent continuer à participer aux débats régionaux sur ce sujet.

De l’autre, le leadership de la coalition régionale est remis en cause face à la résurgence de l’attitude d’opposition des autorités locales. En conséquence de la mise en place de partenariats régionaux et sous-régionaux, les acteurs administratifs et politiques locaux soulignent la complexification de l’action en faveur du développement industriel. Une chargée de mission des questions économiques au North Tyneside County Council énumère ainsi au cours de l’entretien une trentaine de réseaux locaux, sous-régionaux et régionaux auxquels elle est personnellement et régulièrement tenue de participer.

Les responsables administratifs et politiques locaux profitent des nouveaux fonds attribués par la RES dans le cadre des partenariats locaux, ainsi que du flottement dans le leadership et les objectifs de la coalition régionale, pour remettre l’accent sur la pertinence de l’échelon local dans la menée de stratégies de développement industriel. Le responsable du développement économique à la Ville de Sunderland va même jusqu’à justifier l’algorithme de la concurrence territoriale par le fait que la stratégie régionale elle-même, loin de servir les intérêts de tout le territoire, est « totally Newcastle biased » :

« The RDA has made no difference whatsoever. Because it has never done and delivered anything so far. I give you an honest answer. They wouldn’t have been around... obviously, funds come from them. But then without them, those funds would come from another Government agency, so not essential. But in terms of our economic development, jobs created none whatsoever. (...) There is a perception in the North East that ONE are totally Newcastle biased. (...) Why should I compromise all the time on a regional basis? I look at the regional basis and what I can see is buyers towards Newcastle. Therefore what I want to do is a small basis, and therefore put forward my case. Therefore that’s one of the problem. ONE would probably say there’s not, but that’s a general perception that policies are for Newcastle. (...) In regional things we are involved 100%, but you get sometimes the idea that things should move forward and quicker. (...) We don’t rely on ONE, we believe we have to be very determined and productive ourselves and make sure that the people of Sunderland act”.

1 Entretiens avec le Directeur du Northern CBI et l’ancien Directeur du Northern EEF (en 2002).
2 Entretien avec une chargée de mission du développement économique au sein du North Tyneside County Council depuis 1993 (en 2002).
3 Entretien avec le responsable du développement économique à la Ville de Sunderland (en 2002).
Suite à la crise de confiance provoquée par les échecs industriels et suite à la déception face
au manque d’ambition (mouvement civil) ou à l’irréalisme (patronat) des objectifs de la RES,
la culture de conflits émerge de nouveau et est utilisée par les élus locaux pour avancer leurs
intérêts locaux. Cela contribue à fragiliser beaucoup le rôle de leader de ONE.

Face à cette situation, le Gouvernement central décidera en décembre 2003 du renouvellement
complet du personnel dirigeant de ONE, y compris de son Président. Ainsi, dans le Nord Est
de l’Angleterre au début de la décennie 2000, il reste certes une croyance partagée dans
l’intérêt du soutien industriel par et pour la région, mais la confiance dans cet objectif et dans
ses moyens d’action est fortement remise en cause.

2 - La coalition bretonne stabilisée mais divisée.

Dans le cas breton, il existe des signes de confiance dans la cause industrielle régionale mais
aussi des rivalités de pouvoir dans la définition des objectifs et des moyens à donner à cette
cause.

2.1 - La continuité de la coalition régionale.

La coalition bretonne se maintient grâce aux succès industriels de Citroën et Canon et grâce à
la confiance suscitée par l’action menée par l’Etat en Région et, de manière complémentaire,
par le Conseil Régional.

Des facteurs politiques et économiques vont dans le sens du renforcement de la structuration
territoriale des activités des usines Citroën et Canon. L’ancien Directeur de l’usine La Janais
est élu Conseiller régional indépendant en 1998 et devient même un des Vice-Présidents du
Conseil Régional, en remerciement de son soutien au nouveau Président de Région, le RPR
J. de Rohan. La nouvelle équipe dirigeante investit dans les domaines de la formation et du
développement économique. En 1998, le Conseil Régional consacre le deuxième poste de
dépense d’investissement à l’action économique, soit 410,6 millions de francs. Le budget

1 Officiellement, le Président de ONE part à la retraite.
2 Le nouveau Président se trouve dans la nécessité de s’assurer du soutien des quatre élus régionaux
proches de la droite libérale du fait de sa faible majorité.
régional affiche globalement un taux d’investissement de 22,1%, contre 10,5% en moyenne des régions en métropole. Dans le budget 1999, le Conseil Régional consacre 186 millions de francs d’aides à la recherche, soit 43% de plus par rapport à 1998. La Bretagne est alors la deuxième région après Rhône-Alpes pour les engagements financiers en matière d’innovation.

De son côté, la Direction de Peugeot Citroën décide en 2001 de faire de l’usine rennaise une de ses plates-formes de sa production moyen/haut de gamme. Une des raisons invoquées par Citroën est la productivité de l’usine et la qualité du travail effectué. En juin 2001 sont fêtés les 40 ans de l’usine La Janais et 45.000 visiteurs se rendent aux portes ouvertes. La Direction de Citroën accepte en outre de dialoguer avec l’ensemble des syndicats. Enfin, en 2001, la DRIRE décide de définir l’usine rennaise de Citroën et ses sous-traitants localement les plus proches comme un Système productif local (SPL), qui est labellisé par la DATAR. Ceci permet de l’inclure dans des nouveaux programmes d’aides.

L’ensemble des acteurs réaffirme leur adhésion à la stratégie de soutien aux activités de Citroën à travers la confiance suscitée par la diffusion d’une culture industrielle. Ils soulignent une sorte d’« épopée automobile », liée non seulement à la chance d’avoir vu l’installation de Citroën en Bretagne mais aussi « à l’engagement de tous », comme l’affirme le responsable Industrie, puis de la prospective économique à la CCI de Rennes :

« C’était et cela reste une opportunité formidable dans notre tissu économique que d’avoir le constructeur de la qualité de PSA-Peugeot Citroën. (...) Si il y a une bonne correspondence entre les acteurs, on peut transformer une contrainte en opportunité. (...) Performance 2010 a travaillé à qualifier les sous-traitants en leur apprenant la qualité, le juste-à-temps, des choses propres à l’industrie automobile, cela se diffuse de cette manière là. Cela contribue à diffuser une...

---

1 Calcul effectué d’après les données in B. Rémond (1999).


3 Le Télégramme de Brest, 19/01/2001 : « Rennes roule pour la nouvelle Citroën ».

4 Entretiens avec la Secrétaire régionale de la CFDT-Bretagne et le secrétaire départemental d’Ille-et-Vilaine de la CFDT (en 2003 et 2004).


culture industrielle sur un territoire où c’était pas le point fort. (…) Et ce n’est quand même pas par hasard, pour moi ce que cela représente au niveau maîtrise… des compétences industrielles. En 1950, il n’y avait rien, et après un demi-siècle, PSA décide de faire de l’usine de Rennes son usine haut de gamme. C’est quand même, on peut être modeste, mais c’est quand même inouï ! Et ça c’est le résultat de ce travail. Alors vous dites, le risque [d’une dépendance économique trop forte vis-à-vis de Citroën], mais non moi je dis la chance de pouvoir devenir, si on joue le jeu, le site, je ne vais pas dire leader car il ne faut pas exagérer, mais quand même le site fondamental et visible, et remarquable… je pense que c’est une réussite remarquable et qui est lié à l’engagement de tous ces acteurs »

Cette citation souligne que la confiance dans le rôle de Citroën dans la modernisation industrielle bretonne est élargie à une confiance dans les capacités régionales à mener une action collective de soutien industriel.


A travers la description du « pilotage » du Contrat de Plan par un responsable de la CRCI de Bretagne, on perçoit que la confiance dans l’existence d’un intérêt commun entre acteurs administratifs centraux en Région, acteurs administratifs territoriaux et acteurs économiques constitue un moteur important de la coalition bretonne :

2 Ouest France, 19/03/2000.
4 Entretien avec le responsable pour la Bretagne de l’association Ouest Atlantique (en 2004).
« Le Contrat de Plan, (...) c’est une négociation autour de l’argent, [mais] (...) il y a des comités de pilotage. Ils n’ont pas de pouvoir délibérant, mais c’est quand même, le Directeur général de la CRCI, le Directeur du développement économique à la Région, quelqu’un de l’État etc., et on fait le point tous les 3/6 mois, selon les opérations suivies dans le Contrat de Plan [par exemple, Citroën Superforce]. On pilote vraiment, cela peut être tendu. On peut se dire les quatre vérités, on peut se faire critiquer. Cela donne lieu à des comptes-rendus écrits, validés par tout le monde. Et tout le monde respecte et puis c’est tout. Cela fonctionne plus ou moins facilement car cela dépend de plein de paramètres qui ne sont pas tous économiques et qui ne sont pas tous rationnels. Cela dépend des hommes, (...) cela dépend de plein de facteurs, politiques... plein de choses comme cela qui parasite. (...) Il y a des moments où c’est tendu, mais je crois que c’est une forme de partenariat qui fonctionne bien. (...) Parfois on va nous féliciter, c’est très bien, vous avez eu une super opération, et puis un nouveau va arriver qui ne voit pas les choses de la même façon. Il y a des échanges et il va mieux qu’il y ait ces échanges, parfois directs, parfois tendus, mais au moins rien de pire que l’indifférence, car cela voudrait dire que l’opération peut être finie, que plus personne n’en voudra. Il peut y avoir des positions de conflit de financeurs. L’État qui arrive et qui dit je n’ai plus de sous, et la Région j’en ai, marre de payer, de remplir la caisse chaque fois que l’État n’a plus de sous. Cela cogne et nous on est là à compter les points. C’est quand même des structures humaines et c’est normal que... c’est pas pire non, et ce n’est pas une mauvaise chose qu’il y ait des tensions. Cela veut dire qu’il se passe quelque chose dans ces choses là. Le partenariat ce n’est pas la pensée unique »1.

Toutefois, il existe aussi une rivalité entre élites régionales qui contribue à affaiblir la coalition bretonne, et avec elle, le référentiel territorial.

2.2 - Les tensions au sein de la coalition régionale.

Le patronat représenté par Locarn et les acteurs politiques et administratifs territoriaux (Conseil Régional, CESR, CRCI) sont en concurrence au sein de la coalition bretonne.

L’Institut de Locarn s’impose à la fin de la décennie 90 comme un des principaux forums de discussion sur le modèle économique breton et sur son intégration dans les logiques économiques internationales. Avec le Club des Trente, il développe un réseau économique puissant pour affirmer son projet d’ancrage de l’économie bretonne à l’international. Avec le Conseil Régional et d’autres réseaux bretons, il soutient la mise en place d’un fichier

1 Entretien avec le Directeur administratif et financier de la CRCI de Bretagne (en 2003).
« recensant la diaspora bretonne pour constituer des réseaux d’investissement à l’étranger » (Fournis, 2004).

Les contacts de la « diaspora bretonne » forment des « relais » à l’étranger jugés très utiles pour la promotion économique internationale de la Bretagne et l’attraction de nouveaux investisseurs¹. D’après une enquête réalisée en 1998, ces réseaux sont plébiscités par les PME-PMI bretonnes, qui souhaitent ainsi bénéficier à la fois de « l’esprit régionaliste » de la région par des rencontres entre grandes entreprises et PMI et des relais bretons à l’international. En outre, ces entreprises estiment très important de pouvoir s’appuyer dans leur stratégie de développement sur la personnalité des grands patrons bretons actifs au sein de Locarn ou du Club des Trente et sur leur action pour promouvoir leur région².


D’autre part, les acteurs économiques publics réagissent avec méfiance au développement des réseaux économiques privés. Les CCI se sentent en concurrence avec l’Institut de Locarn. En termes de représentation cognitive, la CRCI accueille favorablement ce forum mais veut également prendre en compte sa « mission de service public » et ne pas soutenir uniquement les intérêts patronaux⁴.

¹ Entretien avec un responsable de la MIRCEB/Bretagne International depuis 1995 environ et le représentant de l’association Ouest Atlantique pour la Bretagne (en 2004).
⁴ Entretien avec le Directeur administratif et financier de la CRCI Bretagne depuis 1994 (en 2003).
Tout en entretenant des contacts avec ces réseaux économiques bretons, les élus politiques et les responsables administratifs de la Région et l’État revendiquent quant à eux de nouveau la référence au CELIB, c’est-à-dire la mobilisation de l’ensemble des acteurs politiques, administratifs, économiques et sociaux autour d’une stratégie régionale en lien, et non pas contre l’État central. Lors des débats sur l’avenir de la régionalisation au sein du Conseil Régional à l’automne 2000, qui s’inscrivent dans le cadre des travaux de la Commission Mauroy mise en place par le Gouvernement socialiste de L. Jospin, il est affirmé que

« Dans l’esprit du Célib, les représentants de toutes les sensibilités politiques, avec le président du Conseil Economique et Social, ont été associés à la réflexion. Ce parti d’ouverture et de cohésion marque la spécificité de l’approche bretonne. »

Le CELIB est donc utilisé par la Présidence RPR du Conseil Régional de Bretagne comme un symbole de réussite de la mobilisation bretonne pour justifier les pratiques de concertation au sein de la région et avec l’État. Il vise à souligner une tradition régionale pour soutenir la tentative de communalisation autour de l’intérêt du soutien industriel régional avec l’État. Il s’oppose à la représentation libérale des membres de Locarn.

La coalition régionale, et avec elle le référentiel territorial, se maintiennent donc en Bretagne sur les bases de la confiance dans l’apport industriel de Citroën et Canon et dans les ressources matérielles, institutionnelles et symboliques régionales. Toutefois, l’éclatement en deux pôles de leaders fait que, comme dans le Nord Est de l’Angleterre, c’est l’État qui joue finalement le premier rôle dans le soutien industriel au début de la décennie 2000. En général, l’État est encore en 2000 à l’origine de plus de 60% des ressources des Régions, ce qui lui donne un pouvoir de négociation bien supérieur à celui des Régions.


3 - La coalition affirmée en Bavière.

La coalition bavaroise se renforce par des processus de communalisation autour du modèle interventionniste du Gouvernement CSU bavarois, et ce même face à des stratégies territoriales concurrentes.

3.1 - La communalisation d’intérêt en Bavière.

Alors que l’action économique de la CSU est remise en cause au début de la décennie 90, E. Stoiber parvient à redonner confiance et à rassembler l’ensemble des élites régionales autour du principe de l’interventionnisme économique du Gouvernement bavarois.


Du point de vue de la politique économique, il s’engage personnellement à la fin de la décennie 90 pour le renforcement de l’Offensive pour l’avenir de la Bavière, à l’aide de ressources financières tirées de nouvelles privatisations. Pour appuyer cette stratégie, une continuité avec l’héritage de F-J. Strauß est construite par les proches ou par les membres de la CSU. Un responsable de la fondation Hanns-Seidel estime qu’il existe ainsi une « mémoire collective » de l’action positive de la CSU en matière économique2. Interrogé sur le changement apporté à la politique économique bavaroise sous Stoiber, un responsable des questions économiques au sein du Parti CSU estime qu’il s’opère en réalité selon lui une « institutionnalisation » de l’interventionnisme économique du Gouvernement bavarois :

« Le changement essentiel, c’est que l’on s’est adapté à l’échange global, nous sommes beaucoup plus dans une concurrence globale. (...) Plutôt qu’un... »

1 La CSU obtient la majorité absolue au Landtag en 1999 alors qu’une année auparavant, la CDU connaît sa défaite la plus importante à la chancellerie depuis 1949. En revanche en 2002, E. Stoiber, candidat de la coalition CDU-CSU lors des élections à la chancellerie, échoue face au chancelier social-démocrate G. Schröder.

Le changement par rapport à Strauß, il s’agit d’une institutionnalisation. (...) Ce qui est permis par le fait que la CSU a gouverné de manière ininterrompue, que les projets ne sont pas planifiés dans le court terme mais dans le long terme. (...) C’est simplement une institution et pas si liée à une personne. Les mesures que F-J. Strauß a introduites, elles sont encore valables aujourd’hui et elles sont poursuivies, même si lui est mort il y a 15 ans. La continuité est là. Même s’il n’est plus là, la politique n’a pas été modifiée. Évidemment on a donné de nouvelles impulsions, mais il n’a pas s’agit d’une cassure, que quelque chose de complètement différent soit introduit comme par exemple entre Thatcher et Blair »

Les Partis SPD bavarois et des Verts, ainsi que les syndicats critiquent pour leur part le « saupoudrage » des aides de l’Offensive (Strät er, 1997), l’avantage donné à la région de Munich au détriment des autres régions bavaroises et la concentration des aides sur des projets de grands groupes industriels tels que BMW et Siemens. Ils reprochent au Gouvernement bavarois de ne pas réinvestir les fonds dans une politique globale régionale et industrielle (Strät er, 1997, p. 64-65). Le responsable du syndicat IG-Metall à Nürnberg reproche à E. Stoiber de « vouloir désindustrialiser la Bavière » après que F-J. Strauß l’a industrialisée, en ne soutenant plus le développement industriel dans son ensemble mais seulement les NTIC.

Toutefois, l’ensemble des acteurs du développement économique bavarois, tant du secteur privé que public, au niveau local comme régional, reconnaît la pertinence et le contenu de l’action interventionniste du Gouvernement bavarois. Un responsable de la CCI de Munich estime que le Gouvernement bavarois est devenu un acteur à part entière du développement économique par la mise en place de stratégies offensives :

1 Entretien avec un responsable des questions économiques à la CSU (2004, traduction personnelle).
3 Entretien avec le Député SPD et Président de la Confédération syndicale bavaroise (en 2004).
5 Entretiens avec le Directeur des questions technologiques au Ministère bavarois de l’économie ; un Député social-démocrate et Président de la Confédération syndicale bavaroise ; un responsable du développement économique à la CCI de Munich ; des responsables du développement économique des Villes de Munich, Ratisbonne et Erlangen ; le Président d’IG-Metall Nürnberg ; le Directeur de l’Institut Fraunhofer pour les circuits intégrés à Erlangen (en 2004).
Ils [Ministère de l’économie] ont développé une stratégie complètement nouvelle. A savoir pas de manière passive, quand quelqu’un arrive en Bavière, lui dire, c’est chouette, viens, on va te donner une culotte de cuir! Mais plutôt de manière active, aller sur les foires, vanter les atouts de l’industrie, définir les technologies-clés que l’on souhaite renforcer. On est donc passé d’un rôle passif à un rôle d’acteur”¹.

De même, un responsable de l’Union patronale bavaroise (VBW), qui fait partie du Bureau de l’agence Bayern Innovativ, créée en 1995, estime que le Gouvernement bavarois a créé de très bonnes structures pour le développement technologique au cours des années 90². La qualité du travail au sein du Conseil scientifique et technique, créé en 1988 par Strauß et relancé par Stoiber, est soulignée par le Directeur de l’Institut de recherche Fraunhofer d’Erlangen. Ce dernier estime que la stabilité du Gouvernement bavarois constitue un atout car elle rend le développement économique plus prévisible :

« Ce qui différencie objectivement la Bavière de tous les autres Länder, c’est la stabilité du Gouvernement. Ce qui fait que la politique n’est pas faite dans une perspective de quatre ans mais de plusieurs décennies. On peut penser ce que l’on veut des hommes politiques, c’est un avantage purement objectif. (...) Ce que j’ai pu observer des alternances politiques, c’est que cela n’a pas entraîné de l’innovation mais une division des intérêts et des investissements à court terme, que la nouvelle majorité s’empressera ensuite de changer. Ce va-et-vient, cela coûte beaucoup d’énergie. Et l’High Tech Offensive en Bavière, c’est une expression de cette innovation. Elle a permis de lancer des choses qui sans cet argent n’auraient jamais été réalisées. (...) Du point de vue technologique, du domaine scientifique, ce que je vois c’est que la Bavière a atteint un bon niveau par rapport aux autres Länder »³.

Un responsable du développement économique à la Ville de Munich, qui est dirigée par un Maire SPD, insiste quant à lui sur le rôle important joué par la stabilité des principes de la stratégie économique bavaroise :

¹ Entretien avec le responsable du développement économique, CCI Munich et Oberbayern (2004).
² Entretien avec un responsable de l’Union patronale bavaroise depuis 1997 (en 2004).
³ Entretien avec le Directeur de l’Institut Fraunhofer d’Erlangen sur les microprocesseurs (en 2004). Il raconte ainsi : « j’en fais partie depuis trois ans. J’ai pu suivre des discussions et des développements très intéressants. Je sais que le Ministre Président Stoiber y est très présent, qu’il prend du temps pour cela, il écoute très exactement ce qui y est dit et qu’il le comprend ! Et de ça sortent des thèmes clés et des actions ». 

Il existe donc un consensus sur la politique menée par le Gouvernement Stoiber parmi tous les acteurs rencontrés, qu’ils représentent des intérêts politiques, locaux ou régionaux, économiques, syndicaux ou politiques différents.

3.2 - L’inclusion des stratégies territoriales concurrentes : le cas de la stratégie de Region Nürnberg.

La force du référentiel territorial s’illustre par la capacité de réponse du Gouvernement bavarois à une tentative de communalisation d’acteurs autour d’un intérêt territorial concurrent dans la région de Nürnberg.

Dans la région de Nürnberg, il existe la volonté de s’appuyer sur le passé industriel pour développer la confiance dans le réseau de sous-traitants automobiles lancé en 1993-94. Le Directeur du développement économique à la Ville de Nürnberg raconte que ce réseau a été organisé selon ce qu’il nomme la logique des « clusters », et qu’il définit comme une mise en réseau d’entreprises pour réaliser des économies d’échelle. Le cluster s’inspire directement, selon lui, de l’expérience industrielle locale des années 1830 autour du développement du chemin de fer. Il utilise cette « analogie historique » comme base de la politique de marketing territorial à l’adresse des investisseurs et de la population locale :

« L’idée de la politique de cluster est venue de la Ville de Nürnberg, du fait qu’il y a 175 ans à Nürnberg, on a fait rouler un train pour la première fois en Allemagne, entre Nürnberg et Fürth. Et de cette innovation est né à Nürnberg un très grand nombre d’industrie et d’emplois dans le secteur des transports. C’était l’analogie historique, nous aurions besoin à nouveau d’un élan d’innovation de ce type, et de là des emplois et des entrepreneurs pourraient se regrouper autour de ces thèmes d’innovation technologique, et ainsi un nouvel avenir. (...) Un autre

1 Entretien avec un responsable du développement économique à la Ville de Munich (en 2004).
aspect très important, c'est l'image de marque. On a naturellement tout de suite, en tant que région, une très mauvaise image, quand les journaux annoncent toujours qu'il y a à nouveau des milliers de chômeurs dans l'électrotechnique. Quand de nouveaux entrepreneurs viennent, ils ne vont pas s'installer dans une région qui a une telle image. C'est pourquoi ça a été un moteur essentiel de ne pas faire seulement des projets de technologie mais aussi du marketing. Dire que nous sommes une région attractive, que nous ne sommes pas une zone en crise... Ce marketing va aussi vers l'intérieur, vers la population locale qui naturellement baisse la tête. C'est important de dire à la population qu'il existe des voies d'avenir. Qu'il ne faut pas simplement baisser la tête (rires), se dire que cela ne va plus, mais au contraire qu'il existe des exemples qui portent vers l'avant » 1.

En 1997, le syndicat IG Metall, la CCI de Nürnberg et la Ville de Nürnberg fondent l'association Region Nürnberg. Elle réunit toutes les six semaines l'ensemble des autorités locales de la région située autour de la Ville de Nürnberg et qui comprend 1,2 millions d'habitants. Elle poursuit un objectif de stratégie de développement économique, qui s'impose peu à peu par rapport à celui de la planification régionale, qui est plus technique2. De manière innovante, la Region Nürnberg est définie à partir de « compétences » et d'une méthode fondée sur le « consensus », soulignant ainsi la recherche de l'efficacité économique dans la coopération d'acteurs publics et privés, et l'existence de frontières territoriales fluides, fixées en fonction des champs de compétence et non selon des frontières strictes comme celles des Etats (Frommer, 2002 ; Lobboda, 2003)3.

Or, la stratégie locale de Nürnberg s'inscrit dans le cadre de l'Offensive définie par le Gouvernement bavarois tant que des moyens d'action lui sont offerts. En 1997-1998, dans le cadre du Forum économique établi en 1992 (chapitre 6, section 1), une liste de propositions en

1 Entretien avec le Directeur du développement économique à Nürnberg (traduction personnelle).

2 Il existe une compétence de planification régionale imposée par la Loi Fondamentale et qui est partagée par l'ensemble des autorités locales dans le cadre d'une coopération régionale. Dans le cadre des activités de la Region Nürnberg, elle est concurrencée par la volonté de développer une stratégie économique. Le développement économique est un domaine traité séparément de la planification au sein des Villes, mais la deuxième a été intégrée en 2003 au sein du Ministère de l'économie au niveau de l'Etat bavarois : entretien avec le Directeur des affaires juridiques et responsable des questions régionales à la Ville de Nürnberg, Directeur de l'association « Region Nürnberg e.V. » (2003).

3 Entretien avec le Directeur des affaires juridiques et responsable des questions régionales à la Ville de Nürnberg, Directeur de l'association « Region Nürnberg e.V. » (2003). Il soutient personnellement une définition sociologique (« socio-économique ») de la région, une région correspondant selon lui à un espace d'action économique à partir du moment où elle comprend des facteurs sociaux et culturels comme « un pôle universitaire global, un lieu culturel global, avec une équipe de foot nationale, un opéra etc...C'est seulement quand ces besoins économiques, culturels et sociaux sont satisfaits que l'on peut parler des centres de compétence dans une région ». 

faveur du développement économique est établie et soumise au Gouvernement bavarois pour bénéficier des financements de l’Offensive. Alors qu’il ne s’agit pas d’une structure administrative, le Forum s’impose ainsi comme l’interlocuteur du Gouvernement bavarois.

La coopération est facilitée en son sein par le changement de majorité politique et la victoire des candidats CSU en 1996 dans les Villes de Nürnberg, Fürth et Erlangen, le Directeur du développement économique à la Ville d’Erlangen, qui avait joué un rôle clé dans la création du Forum, devient notamment le nouveau Maire de cette ville.

La CCI de Nürnberg, qui se voit concurrencée par ce Forum (Sträter, 1997, p. 221), s’impose pour lancer la stratégie collective (Entwicklungsleitbild) en 1998. Elle définit cinq champs de compétences technologiques de la Région Nürnberg, à savoir transport et logistique, communication et multimédias, techniques médicales et pharmaceutiques, nouveaux matériaux, enfin, énergie et environnement. L’objectif est de mettre en valeur les capacités d’innovation, d’internationalisation et les qualités de la main d’œuvre locale. Selon un cadre dirigeant de la CCI de Nürnberg, les négociations autour de la stratégie réunissent l’ensemble des acteurs du développement local à cause du sentiment de la « nécessité de s’adapter à la globalisation » et face aux difficultés économiques de l’industrie locale.

La stratégie économique locale intègre un travail sur l’image et sur l’identité régionale. D’une part, il s’agit de faire évoluer l’image de région de production vers celle d’une région industrielle fondée sur le développement technologique, et l’image d’une région qui perd des emplois vers celle d’une région attractive économiquement. L’association Original Regional est lancée en 1996 pour faire la promotion économique locale. Elle se développe avec le soutien de Siemens, du Forum économique et de la CCI de Nürnberg. L’objectif est ainsi de

« Développer la conscience de former une région autour de Nürnberg et de travailler sur sa réputation au-delà de la région. C’est aussi de travailler sur l’image, qu’ici ce n’est pas les pains d’épice de Nürnberg et un joli marché de... »

2 Entretien avec un cadre dirigeant de la CCI de Nürnberg et Mittelfranken (en 2004).
3 Entretien avec un représentant de la CCI de Nürnberg (en 2004).
Il est fait enfin référence à l’identité historique et culturelle de Franken pour affirmer une différenciation par rapport à l’État bavarois et stimuler la mobilisation locale. Par le nom de l’association, Region Nürnberg, on pouvait plutôt s’attendre à l’usage d’images de la Ville de Nürnberg, notamment celle soulignant son rôle de carrefour commercial et culturel au Moyen Âge, ou celle de Ville des Droits de l’Homme définie après les procès contre les Dirigeants nazis. Mais ces images ne marquent pas assez une distinction identitaire, et ne conviennent pas aux autres villes engagées dans l’association.

L’identité franken est alors préférée, même si elle va bien au-delà des frontières de la Region Nürnberg. Elle se fonde en premier lieu sur la distinction de l’histoire de Franken, rattaché « par hasard » à la Bavière par Napoléon, mais aussi sur la différence dans les coutumes locales, l’accent et le parler local, ou encore la pratique religieuse protestante qui est plus importante par rapport au reste de la Bavière. Lors des entretiens dans cette région bavaroise, la question du rôle de l’identité bavaroise dans l’action menée amène en effet à des réponses plus nuancées qu’ailleurs en Bavière, la majorité des interlocuteurs affirmant que cette question est un « thème très compliqué /difficile ».

Toutefois, plutôt que d’avancer un discours d’opposition à l’État bavarois, les différents acteurs de la mobilisation locale mettent en avant plusieurs cercles d’adhésion identitaire dont l’importance dépend des intérêts défendus et qui se définissent les uns par rapport aux autres sans s’exclure. Ainsi, le responsable de l’association Region Nürnberg souligne la pluralité des adhésions territoriales, liées à la Franconie, la Bavière et l’Europe :

« Nous sommes bien conscients de la valeur de l’identité bavaroise. Dans le même temps, nous ne sommes pas des Bavarois, au contraire cet État bavarois nous a rattachés dans les années 1810, principalement avec Napoléon qui nous y a

1 Entretien avec un cadre dirigeant de la CCI de Nürnberg et Mittelfranken (en 2004).
poussés. Et c’est ainsi que nous sommes devenus par hasard des Bavarois. Nous nous décrivons nous-mêmes comme des Franken. Mais nous pensons en revanche que nous ne formerons pas un grand État avec cette identité. (...) Nous ne formerons pas tout seuls une région en Bavière mais nous ne sommes pas heureux avec seulement l’identité bavaroise. C’est tout le sens de cette Métropole Nürnberg. Nous voulons aussi être pris en considération à Bruxelles. (...) La Bavière est bien un État central. C’est comme si vous demandiez à quelqu’un de Marseille ce qu’il pense de l’identité française ! L’identité, on l’a tout simplement, et nous serions stupides de nous opposer à l’identité bavaroise. À Bruxelles, ils rigolent parce que la représentation de l’État bavarois est dans cet institut Pasteur [grandiose]. Nous, nous sommes entre les deux »

De même, le cadre dirigeant de la CCI de Nürnberg et le Directeur de l’Institut Fraunhofer à Erlangen affirment chacun l’adhésion qu’ils éprouvent vis-à-vis de l’identité franken mais en la situant dans des cercles concentriques d’identification qui n’excluent pas d’autres identifications territoriales, mais jouent plus ou moins un rôle en fonction du contexte :

„Nous sommes évidemment en premier lieu des Bavarois du nord ou des Franken. Mais nous appartenons aussi à la Bavière... Je dirais que c’est une identification normale. Quand on est en voyage à travers le monde, nous représentons avec fierté la Bavière, et quand nous voyageons en Bavière, nous sommes avant tout des Franken! C’est ainsi que l’on forme des cercles. Oui, je dirais que la Bavière constitue un de ces cercles“

„Quand nous sommes en voyage à l’étranger, nous nous sentons européens. Quand nous sommes en voyage en Allemagne, nous nous sentons Bavarois. Et quand nous voyageons en Bavière, nous nous sentons Franken. Vous voyez, c’est une question de perspective (rires) !“

Ces responsables de l’association Region Nürnberg, ou engagés dans le développement économique local, construisent des cercles concentriques d’adhésion, allant de l’attachement local, l’Heimat renvoyant cette fois-ci au local et non à la Bavière, à celui bavarois et européen, qui correspondent à une adhésion plus d’ordre rationnel. Dans le cadre des mobilisations économiques, l’identification à l’Allemagne n’est pas citée, renvoyant en premier lieu à une identité politique. L’identité Franken constitue un moteur de la mobilisation locale, mais qui n’est pas mis en concurrence avec l’identité bavaroise.

1 Entretien avec le Directeur de l’association Region Nürnberg (en 2003, traduction personnelle).
2 Entretien avec un cadre dirigeant de la CCI de Nürnberg et Mittelfranken (en 2004).
Au final, le programme de la Region Nürnberg est remanié pour être inclus au sein de l’Offensive. En 2000, le Gouvernement bavarois décide en effet d’y consacrer 174 millions de DM. Ce faisant, il opère une sélection parmi les projets, en soutenant l’initiative de la Medical Valley à Erlangen-Nürnberg et les NTIC, mais en négligeant les domaines de l’énergie et des transports. Il refuse de soutenir le domaine des technologies de l’environnement et ce malgré le consensus local sur ce thème, qui était issu d’une longue concertation datant des années 80, prolongée dans le cadre du Forum économique¹. Il favorise en revanche le développement d’un tel cluster à Augsburg. Ceci est révélateur de la centralisation de l’action économique au niveau de l’Etat bavarois, et de la stabilité du référentiel territorial des mobilisations économiques ancrée à l’échelon de la Bavière.

¹ Entretien avec le Président du syndicat IG Metall Nürnberg (en 2004).
Conclusions du chapitre.

Au bout d’une décennie, les causes des coalitions régionales sont remises en question suite à des chocs économiques, à l’émergence de causes concurrentes (collectivités locales) ou à des divisions entre élites régionales sur la représentation du champ industriel et sur le leadership des coalitions. Ces dernières se trouvent alors parfois déstabilisées, et les processus de communalisation remis en cause.

Dans le Nord Est de l’Angleterre, la confiance régionale s’effondre face au choc psychologique provoqué par les départs de Siemens et Fujitsu. La cause régionale est réactivée uniquement dans l’urgence et à cause du sentiment de la nécessité économique de se coaliser. Le leadership de la coalition régionale doit faire face à la résurgence des revendications locales dans la menée de la stratégie économique, qui le destabilise comme elle déstabilise la coalition régionale.

En Bretagne, la confiance autour des réussites industrielles de Citroën et de Canon se trouve confirmée, ainsi que de manière générale celle dans la stratégie industrielle régionale. Toutefois, la discussion autour de la stratégie économique à poursuivre et sur le leadership de la coalition régionale révèle des tensions entre les élites, qui sont source de fragilisation de cette coalition.

En revanche en Bavière, la confiance dans la politique industrielle menée par le Ministre Président Stoiber se renforce, et ce même si des stratégies territoriales concurrentes émergent, comme dans la région de Nürnberg. La raison principale est la capacité du leadership de la coalition régionale, le Gouvernement bavarois, à répondre à ces stratégies en les incluant dans son programme d’action régional.
Conclusion de la troisième partie

Au cours de la décennie 90, les acteurs des mobilisations économiques n’utilisent plus uniquement l’identité régionale comme une ressource pour définir des atouts territoriaux, mais aussi pour tenter de « communualiser » l’intérêt défendu à travers la cause des coalitions.

Les coalitions régionales se consolident autour de la défense de la cause définie au cours de la décennie précédente. Il s’opère une structuration du champ industriel par la participation d’acteurs publics (Région, Etat, Europe) et privés (patronat, CCI…), par la multiplication des ressources des acteurs (institutionnelles, matérielles/financières, personnelles, symboliques), ainsi que par la création et l’ancrage de structures de régulation des conflits survenant dans ce champ (forums, agences privées…). Ces trois éléments sont des signes de transformation de l’action publique du champ industriel, dont la portée et les limites seront analysées plus amplement dans la dernière partie de la thèse.


Deuxièmement, des individus ou groupes d’individus à la tête ou au sein des coalitions régionales tentent de communualiser l’intérêt du soutien industriel par la définition de communautés imaginées. Cette définition s’opère en particulier par l’invention de traditions régionales. La culture régionale devient un socle à partir duquel est affirmé un bien commun régional, mais seulement en Bretagne et en Bavière.

Enfin, l’effort de communualisation se fait en redéfinissant le rapport de la région par rapport à son environnement global. Seule la Bavière témoigne d’un certain consensus autour de ce type de processus de communualisation avec la redéfinition de l’identité bavaroise dans son rapport au Bund et à l’Europe, ainsi que dans son rapport au référentiel global de marché. En faisant de l’identité bavaroise un cercle d’adhésion identitaire parmi d’autres dans un contexte
local, fédéral et européen, E. Stoiber cherche à la fois à définir l’identité bavaroise en phase avec l’environnement et à faire ainsi de la Bavière un acteur du soutien industriel de premier plan à ces différents échelons.

En revanche en Bretagne, les élites régionales ne s’entendent pas sur le fait de définir un rapport coopératif ou d’opposition à l’État central. De même, dans le Nord Est de l’Angleterre, les acteurs des mobilisations économiques se définissent toujours dans un rapport périphérique, et parfois d’opposition, vis-à-vis du Gouvernement central et de l’Europe, ce qui ne permet pas de saisir les nouvelles opportunités du contexte d’action (politique régionale du Gouvernement travailliste) et de faire de l’identité régionale un moteur d’adhésion à la cause régionale.
Introduction

La quatrième partie de la thèse présente la dernière phase des référentiels territoriaux de 2000 à 2006 qui se caractérise par l’introduction des politiques des clusters.

Ces politiques des clusters suivent les conclusions de la stratégie de Lisbonne adoptée par les Etats membres de l’Union Européenne en 2000 et qui visent à faire de l’Europe « l’économie de la connaissance la plus compétitive et la plus dynamique d’ici à 2010, capable d’une croissance économique durable accompagnée d’une amélioration quantitative et qualitative de l’emploi et d’une plus grande cohésion sociale » (chapitre 1, section 2). Dans les trois Etats, la définition des clusters correspond à une tentative d’accroître les partenariats entre le monde de la recherche et le monde de l’industrie pour générer plus d’innovation et, de manière générale, pour rendre l’industrie européenne plus compétitive dans une économie globalisée.

A partir des années 2000, les Etats membres de l’UE reprennent l’initiative dans le champ industriel régional en imposant la mise en place de centres d’excellence, clusters et autres pôles de compétitivité. Dans le Nord Est de l’Angleterre, en Bretagne et en Bavière, aux initiatives de structuration territoriale du champ industriel des décennies 80 et 90, qui sont le plus souvent menées par le secteur économique privé, succèdent celles des pouvoirs publics centraux. En Angleterre et en France, ce sont les pouvoirs publics nationaux qui ordonnent la mise en place de clusters et qui dégagent des fonds pour leur financement. En Bavière, il s’agit de l’Etat bavarois.

Dans les trois régions, on observe donc, non pas une remise en cause de l’autonomisation des territoires dans le champ industriel, mais une tentative d’institutionnalisation des mobilisations économiques par le biais d’une réorganisation de ce champ d’action qui est imposée par les Etats centraux avec les politiques des clusters. La compétitivité économique et la concurrence internationale entre régions deviennent désormais avec les clusters les principes guidant la structuration territoriale du champ industriel.

Cette dernière partie de la thèse pose la question de savoir si l’on aboutit avec l’introduction des politiques des clusters à un mode de gouvernance territorialisé du champ industriel dans
les trois régions. D’après une des principales dimensions de la notion de gouvernance présentée par P. Le Galès (2004, p. 248), il s’agit de s’interroger sur « l’articulation stabilisée de régulations. Dans cette perspective, le concept de régulation est défini à partir de trois dimensions : 1/ le mode de coordination de diverses activités ou de relations entre acteurs ; 2/ l’allocation de ressources en lien avec ces activités ou ces acteurs ; 3/ la structuration des conflits (prévention, résolution, sanction). On peut parler de régulation lorsque l’on peut mettre en évidence des relations relativement stabilisées entre des acteurs et des groupes sociaux qui permettent la répartition de ressources et les sanctions selon les normes et les règles explicites et implicites ».

Parmi les cinq idéaux types de régulation identifiés par P. Le Galès (2004, p.248), il y a celui de la « communauté », c’est-à-dire celui fondé sur la valeur de la solidarité. Ceci nous amène à poser la question du rôle de l’identité régionale dans l’institutionnalisation des mobilisations économiques à travers la mise en place des clusters. Il s’agit de se demander en quoi les tentatives de communalisation faites au cours de la décennie 90 constituent une ressource dans la formation d’un mode de gouvernance territorialisée du champ industriel, qui est lui marqué par les règles de la compétitivité et de la concurrence.

Le chapitre 8 montre en quoi, c’est-à-dire dans quelle mesure, les politiques des clusters renforcent la cause du soutien industriel pour et par la région. Le chapitre 9 montre ensuite en quoi l’identité régionale constitue une ressource dans la mise en place des clusters.
Chapitre 8 - Les politiques des clusters : vers une institutionnalisation des mobilisations économiques.


Il montre que les politiques des clusters correspondent à des tentatives d’institutionnalisation des mobilisations économiques, en ce que les Etats, individuellement et collectivement au niveau européen par la définition de la stratégie de Lisbonne, confirment l’objectif de la structuration territoriale du champ industriel tout en y imposant un nouvel ordre. Plus précisément, les Etats jouent un rôle de régulateur, c’est-à-dire qu’ils cherchent non plus à intervenir directement mais à encadrer le champ industriel dans les régions. Ce chapitre montre comment les acteurs des mobilisations économiques adaptent la défense de la cause régionale définie depuis les années 80 à ces tentatives de régulation par les Etats. Il pose la question de savoir si l’on observe des modes de gouvernances territorialisés du champ industriel se mettre en place dans les trois régions.

Section 1 - La recentralisation de l'impulsion et du contrôle du champ industriel dans le Nord Est de l’Angleterre.

Dans le cadre des lignes directrices fixées par le Gouvernement Central, l’agence régionale One NorthEast définit des pôles d’excellence, dont un concernant l’industrie automobile. Elle peine en revanche à rassembler les acteurs économiques autour de la Regional Economic Strategy (RES) et à relancer la cause régionale.

1 - Les incitations nationales et européennes pour organiser les clusters.

Alors que le Gouvernement travailliste est élu sur la base d’un programme de régionalisation promettant, entre autres, un statut politique aux régions anglaises (Tomaney, 2002), il fixe des objectifs stricts aux Regional Economic Strategies (RES) et il en encadre le financement.


Toutefois, le Gouvernement travailliste pose aussi une série de limites à leur autonomie. D’un côté, l’agence régionale One NorthEast (ONE) dispose d’un budget limité (£180 millions en 2001-2002)\(^1\) en comparaison de celui de la Représentation Régionale du Gouvernement (GO-NE). Cette dernière dispose en effet de plus de £530 millions\(^2\), dont £76 millions pour l’objectif Competitiveness and Europe, £92 millions de grant-in-aid pour ONE et £114 millions pour le programme European Industry Support.

\(^{1}\) Soit environ 270 millions d’euros pour ONE, pour lesquels £63, 6 millions sont consacrés aux programmes ruraux.

\(^{2}\) Soit environ 800 millions d’euros pour le GO-NE.
De l’autre côté, le Gouvernement de T. Blair confie au GO-NE la mission de contrôler les activités de ONE en soumettant au Ministère de l’Industrie un rapport d’évaluation de ses performances tous les six mois ainsi qu’un rapport annuel. Le GO-NE compte enfin 262 membres, en général qualifiés et très qualifiés, alors que ONE dispose seulement d’une trentaine de cadres dirigeants. L’agence ONE correspond donc à une organisation de mission, dont les principaux programmes restent gérés et financés par le GO-NE. Ses Dirigeants sont nommés par le Department of Trade and Industry (DTI) et sont responsables devant le Gouvernement et devant le Parlement (Humphrey et Tomaney, 2002).

L’agence régionale ONE a comme rôle premier de définir une Regional Economic Strategy (RES). Son Président, qui est l’ancien Directeur de la NDC, s’y engage activement dès 1999 en utilisant ses ressources personnelles d’expert économique. Il se rapproche des universités régionales, où il a d’ailleurs débuté sa carrière, pour y faire réaliser des audits sur l’économie régionale1 ; il y organise également des conférences et publie des articles dans la littérature scientifique. Dans le cadre de la RES, il s’appuie donc sur ses ressources d’expert universitaire pour définir un nouveau modèle de développement économique régional « radically different » de celui des décennies précédentes, à la fois dans l’action menée par les organisations au sein de la région comme dans celle du Gouvernement central (Bridge, 1999).

Suivant l’une des principales lignes directrices fixées par le Gouvernement Central, la stratégie régionale propose de définir des clusters pour soutenir les efforts de productivité industrielle et le développement de l’économie de la connaissance. L’agence ONE se démarque de la définition des clusters donnée par le DTI en insistant pour sa part sur la concentration géographique, au sein d’une région, d’entreprises et d’institutions, dans une logique intersectorielle :

“The formal definition for a Cluster is as a "Concentration of competing, collaborating and interdependent companies and institutions which are connected by a system of market and non-market links" (DTI). However, the [ONE] Agency's understanding of Clusters more closely relates to the following definition:

"Clusters are groups of inter-related industries that drive wealth creation in a region and provides a richer more meaningful representation of local industry drivers and regional dynamics trends than traditional methods and represents the

1 Entretien avec le Directeur du Centre of Urban and Regional Development Studies (en 2002).
entire value chain of a broadly defined industry from suppliers to end products, including supporting services and specialised infrastructure. They are geographically concentrated and inter-connected by the flow of goods and services, which is stronger than the flow linking them to the rest of the economy”.

A partir de cette définition théorique des clusters et de l’audit réalisé sur l’industrie régionale, ONE définit 13 clusters au sein de la région administrative du Nord Est de l’Angleterre.


<table>
<thead>
<tr>
<th>Cluster</th>
<th>Employment</th>
<th>Firms</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Automotive</td>
<td>15,382</td>
<td>134</td>
</tr>
<tr>
<td>Base Chemicals</td>
<td>6,000</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>Bioscience &amp; Nanotechnology</td>
<td>1,461</td>
<td>66</td>
</tr>
<tr>
<td>Clothing and Textiles</td>
<td>11,700</td>
<td>320</td>
</tr>
<tr>
<td>Culture</td>
<td>30,000</td>
<td>2,207</td>
</tr>
<tr>
<td>Defence and Precision Engineering</td>
<td>6000 - 7750</td>
<td>990 - 1275</td>
</tr>
<tr>
<td>Digital</td>
<td>42,739</td>
<td>249</td>
</tr>
<tr>
<td>Electronics</td>
<td>25,000</td>
<td>2,224</td>
</tr>
<tr>
<td>Environmental Industries</td>
<td>17,839</td>
<td>734</td>
</tr>
<tr>
<td>Food and Drink</td>
<td>45,000</td>
<td>1500</td>
</tr>
<tr>
<td>Offshore</td>
<td>40,000</td>
<td>224</td>
</tr>
<tr>
<td>Pharmaceuticals and Specialities</td>
<td>7,000</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Tourism</td>
<td>104,270</td>
<td>2,352</td>
</tr>
<tr>
<td>TOTAL</td>
<td>354,141</td>
<td>11,407</td>
</tr>
</tbody>
</table>


1 Site internet de One NorthEast consulté en septembre 2003. La référence donnée à cette définition adoptée par ONE est celle du San Diego Association of Governments.

2 Les objectifs des Fonds Structurels sont réduits à trois. L’objectif 1 reste le même. L’objectif 2 reprend les objectifs 2 (reconversion industrielle) et 5b (zones rurales fragiles) de la période 1994-

<table>
<thead>
<tr>
<th>Objective 2</th>
<th>ERDF (£m)</th>
<th>ESF (£m)</th>
<th>Total (£m)</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>384</td>
<td>80</td>
<td>464</td>
</tr>
<tr>
<td>Objective 3</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>N/A</td>
<td>188</td>
<td>188</td>
</tr>
</tbody>
</table>


L’Europe est également appréciée comme un cadre pertinent pour définir les priorités de la stratégie industrielle. Ainsi, une fonctionnaire de ONE, responsable des relations avec le Gouvernement et l’Europe, affirme que le travail de gestion des Fonds européens impose une grande clarté dans les objectifs économiques, ce qui est très utile « although it is sometimes painful »$^2$.

En dehors de l’agence régionale ONE, plusieurs acteurs soulignent même la plus grande importance des Fonds européens par rapport à la politique régionale du Gouvernement central, en raison principalement de leur continuité depuis près de 20 ans. Un représentant de la Chambre régionale de Commerce souligne que la Commission Européenne développe une très bonne analyse de la région, « not like the people here »$^3$(Menu, 2004). Le responsable Europe du programme sous-régional mené par la Tees Valley affirme que c’est la stratégie européenne autour du Single Programming Document (SPD), et non la RES, qui forme la base de la stratégie économique régionale$^4$.

---


$^1$ Soit plus de 700 millions d’euros.

$^2$ Entretien avec une fonctionnaire responsable des relations extérieures de ONE (Gouvernement Central, Europe) de 1999 à 2003 (en 2002).


$^4$ Entretien avec le responsable du service Développement économique&Europe au sein de la Tees Valley Joint Strategic Unit (2002).
Face à l’enjeu financier des Fonds Structurels européens et face aux difficultés de leur gestion au cours de la période 2000-2006\(^1\), ONE, GO-NE et NERA lancent en 2001 le *European Managing Board* (EMB) pour structurer la coordination institutionnelle des aides européennes. Ce Bureau est composé des responsables des Fonds européens au sein des trois institutions et des programmes sous-régionaux (Burch et Gomez, 2002b). Il marque une régionalisation de la gestion des aides européennes\(^2\).


2 - L’usage des ressources institutionnelles territorialisées antérieures.

Par *ressources institutionnelles territorialisées*, j’entends les organisations, les normes et/ou les pratiques qui se sont développées avec les mobilisations économiques depuis les années 80 pour structurer territorialement le champ industriel. L’agence ONE s’appuie sur plusieurs de ces ressources institutionnelles territorialisées pour organiser les clusters.


\(^1\) D’après le rapport du cabinet de conseil EKOS Consulting, *North East of England Objective 2 Programme, Mid Term evaluation*, Newcastle-upon-Tyne (ONE, 2001).

\(^2\) Entretien avec le responsable du service Développement économique&amp;Europe au sein de la Joint Strategic Unit, Tees Valley (en 2002).

Source : A partir de la carte de la Tyne and Wear Development Corporation (1994) et LSC (2005)\(^1\).

\(^1\) Je ne suis pas parvenue au cours de mes recherches à trouver une carte représentant le cluster automobile du Nord Est de l’Angleterre. J’ai donc repris une carte des implantations de l’industrie automobile au cours de la décennie 90 et je l’ai confrontée aux données récentes du document du...

Quant à l’organisation privée NEPA, créée en 1997 et dont le Président est aussi le Directeur de l’usine Nissan à Sunderland, elle s’associe aux Learning and Skills Councils (LSC), qui remplacent les TECs à partir de 2001, et à ASSA, pour financer et gérer des programmes de formation dans l’industrie régionale dans son ensemble. En 2001-2003, dans le cadre d’un des programmes phares intitulés Workforce Development Project, NEPA dispose de près de £10 millions issus de fonds publics\(^1\), dont £1, 8 millions du LSC Tyne&Wear, et £13 millions au total grâce à la participation du secteur économique privé.


De plus, ces organisations créées pour le soutien industriel promouvaient déjà au cours de la période précédente des principes d’action du secteur économique privé qui sont reprises par ONE dans le cadre de la formation des clusters. Elles ont toutes un statut privé, ce qui a plusieurs implications. Elles peuvent obtenir des sources de financement différentes, comme dans le cas d’ASSA qui dispose de cette manière de fonds européens importants. Elles peuvent être présidées par des responsables issus du secteur économique privé, ce qui est le

\(^1\) Soit 15 millions d’euros.

*Learning and Skill Council* de Tyne and Wear, qui confirme globalement le positionnement géographique des années 90 (LSC, 2005).
cas de NEPA et ASSA. Ces responsables privés sont choisis tant pour leurs ressources en termes d’expertise dans les questions d’organisation industrielle et leur insertion dans les réseaux économiques locaux, que pour les normes managériales qu’ils importent au sein des structures de soutien industriel territorialisées. Avec les clusters, l’objectif officiel affiché par ONE est de développer l’esprit entrepreneurial au sein des organisations en charge des centres d’excellence (ONE, 2004).


Par ce schéma, l’agence régionale ONE montre sa volonté de laisser la gestion des clusters au secteur économique privé régional, mais aussi d’y associer d’autres acteurs tant privés que publics qui sont définis comme des « partners ». Elle estime ainsi que « the essential issue is that we will succeed in our cluster development project by working together as partners and collaborators in the business community and the public sector » (ONE, 2004).


---

1 Soit 300 millions d’euros.
2 Site One NorthEast, consulté en janvier 2007.
savoir celui des **Nanotechnology, Photonics and Microsystems** (CENAMPS), **Life Sciences** (CELS), **Digital Technology&Media** (Codeworks), **New&Renewable Energy** (NaREC) et **Process Industries** (CPI).

Ces Centres d’excellence sont soutenus financièrement par une entreprise de développement technologique *NStar*, qui investit £33 millions\(^1\) dans les technologies d’innovation et en particulier pour appuyer le lancement de nouvelles entreprises\(^2\). Selon l’agence régionale ONE, les Centres d’excellence poursuivent l’objectif suivant :

> “The principal function of the Centres of Excellence is to ‘condition’ technologies arising from the regional research base to a form where they can be utilised for commercial purposes. The Centres will achieve the goal of long-term structural change and sustainable development directly through their own development and particularly by linking with and becoming central elements of mainstream regional programmes, physical regeneration and inward investment. This initiative is a cornerstone of the Strategy for Success and the Regional Economic Strategy”\(^3\).

Dans le cadre de la mise en place de la *Strategy for Success*, ONE crée aussi le **Science and Industry Council**, dans lequel on retrouve des experts économiques, patrons d’entreprises régionales et universitaires de la région. Il est présidé par l’ancien Directeur britannique de l’usine Nissan à Sunderland de 1990 à 1999\(^4\). Il s’agit d’un groupe qui joue un rôle de conseil auprès de ONE, ou plus exactement

> “a forum for policy matters relating to the science and industry agenda, bringing together the worlds of academia and business to ensure North East companies secure a competitive advantage in the global market place” (ONE, 2004).

Le **Science and Industry Council** renforce le rôle d’expert de l’agence régionale. Le GO-NE joue quant à lui un rôle d’observateur dans la *Strategy for Success* et dans la mise en place des centres d’excellence.

---

\(^1\) Soit environ 50 millions d’euros.

\(^2\) £10 millions de *Proof of Concept Fund* et £23 millions de *Co-Investment Fund* forment un capital disponible pour soutenir l’innovation : site internet onenortheast.co.uk (consulté en décembre 2005).

\(^3\) Site internet de One NorthEast consulté en septembre 2004.

\(^4\) Site internet de One NorthEast consulté en septembre 2004.
3 - Les limites de l’initiative des Centres d’excellence.

L’initiative des Centres d’excellence dans le Nord Est de l’Angleterre bute cependant contre la réalité économique régionale. Concernant les industries automobile et électronique, il existe en effet peu de recherche et développement (R&D), ainsi que peu de main d’œuvre très qualifiée dans la région pour pouvoir en faire des pôles d’excellence au niveau international. Les activités de R&D de Nissan sont pour leur part situées à Londres. Il en est de même pour les autres industries qui sont jugées à fort potentiel technologique (chapitre 3, section 3).

De plus, l’initiative des Centres d’excellence réorganise le champ industriel au sein de la région en opérant une sélection des priorités d’action, ce qui amène à ce que certaines initiatives, jugées pourtant positives en termes de soutien industriel, soient exclues de tout type de financement. Ainsi, le Directeur du Northern England Microelectronic Institute (NEMI) souligne l’effet contre-productif de la définition des Centres d’excellence dans le soutien apporté à l’industrie micro-électronique. Il décrit avec ironie le long processus de négociations qu’il a du mener avec l’agence ONE pour tenter de la convaincre de définir un cluster de l’industrie micro-électronique et prolonger ainsi les financements nationaux et européens nécessaires au développement des activités de son Institut :

« The region decided in its Single Programming Document [DOCUP, Europe] that electronics wasn’t a cluster. So we couldn’t bid into the cluster fund, so we had to find other funds to do things. We have been mixed into the centre of excellence. It has been a pain for me. My partners couldn’t understand why you cannot just get on with it. We had to convince ONE that we were a valuable or mature cluster, or an “emerging potential cluster”, whether you agree with it or not, it is the way they were thinking. We basically said: given the tradition of the region, given the fact that we’ve got very large companies involved in electronics, and SMEs. And support organisations like the Colleges and Universities. OK, we don’t have research establishments. But we have almost all elements to a type of “cluster”. They made studies. They are still arguing about the result. At the same time, ONE decided that Centres of excellence would be a good thing. We had to prove we could be one. We were one but we had one in Durham University and ourselves. 6 months arguments of how it should proceed. Because we could not agree, they got a third party in to do consultancy. And we still did not agree about the results (rires)! But in the meantime, all the funds designated for centres of excellence were frozen. So we could not get on with the project”1.

1 Entretien avec le Directeur de NEMI depuis 1997 (en 2002).
A défaut de rentrer dans le cadre des nouveaux programmes d’action lancés par ONE, l’Institut NEMI ne peut plus prolonger son action de formation entreprise depuis 1997. En d’autres termes, la mise en place des Centres d’excellence amène à exclure d’autres actions établies pour défendre la cause du soutien industriel régional. Ce constat, partagé par une grande partie des acteurs rencontrés en 2002, les amène à critiquer vivement la vision « irréaliste » et « bureaucratique » des clusters et centres d’excellence développée par ONE.

Face aux critiques virulentes exprimées suite à la première version de la RES (chapitre 7, section 2), l’agence ONE prend l’initiative dès 2000 d’organiser un événement régional réunissant les principaux responsables régionaux, qu’il nomme le « forum SHINE » (Shaping Horizons in the North East). L’objectif poursuivi est d’impulser un processus d’apprentissage parmi les représentants des intérêts économiques, syndicaux, politiques, éducatifs, culturels et associatifs en leur demandant de dresser un bilan de la Regional Economic Strategy (RES) et d’en suggérer les prochaines étapes. Alors que la première version de la RES avait donné lieu à une consultation rapide de ses représentants économiques et sociaux (moins de 9 mois), le Forum SHINE se déroule de 2000 à 2004 et regroupe plus de 1.000 participants. Il organise 120 réunions et 200 entretiens de responsables des principaux groupes d’intérêts régionaux comme le Northern Business Forum, la Chambre régionale de commerce, le Northern TUC, l’association régionale des élus locaux du Nord (NECA) ou encore l’association régionale des universités (U4NE) (ONE, 2006).

A la suite des résultats obtenus par le Forum SHINE, l’agence ONE rédige une nouvelle version de la Regional Economic Strategy et obtient le soutien formel de l’ensemble des responsables de la région, y compris des représentants du secteur économique privé. Cette stratégie définit la politique des clusters autour de trois objectifs, à savoir l’accroissement de la compétitivité, le développement de secteurs à forte innovation et le maintien de l’axe de l’attraction d’investisseurs étrangers.

Dans le cadre du premier objectif de compétitivité, ONE soutient le développement du Secteur automobile & recherche autour de Nissan et du North East Productivity Alliance.

---

1 Entretiens avec le responsable des relations extérieures à l’usine Siemens de North Tyneside de 1995 à 1998, puis Directeur des ressources humaines à l’usine Atmel depuis 2001 ; le Directeur de CURDS ; le responsable des Fonds Structurels, puis des aides à l’industrie à GO-NE ; le chargé de mission du secteur automobile à ONE (en 2002).
(NEPA). L’agence régionale définit trois points forts de ce secteur, à savoir la forte proportion d’investisseurs dans la région qui le rend significatif à l’échelle du Royaume Uni, les coopérations industrielles en R&D avec les Universités et concernant les méthodes de production phares dans l’automobile, enfin, le transfert des méthodes de productivité à d’autres secteurs de l’industrie régionale grâce à NEPA (ONE, 2006).


Troisièmement, la stratégie d’attraction des investissements étrangers reste un objectif important soutenu par ONE. En 2006, sur la page d’accueil de son site internet, ONE liste toujours parmi les principaux facteurs d’attractivité du Nord Est de l’Angleterre le fait d’être une région qui a accès à un nombre important d’aides publiques financières du fait de son retard économique, soit plus de £98 millions (130 millions d’euros) ¹ .

Enfin, la stratégie du Northern Way est lancée en juin 2005 et élargit le périmètre d’action pour mener la politique des clusters. Elle réunit les trois régions du nord de l’Angleterre (North East, North West, Yorkshire & Humberside) pour tenter de répondre au fossé économique et social qui existe entre le sud et le nord de l’Angleterre. Elle dispose de £100 millions ² provenant des Government Offices et des RDAs des trois régions, dans le but de développer des actions communes dans les secteurs de l’emploi, l’innovation, les clusters industriels et services, les transports ou encore le marketing territorial. Elle se focalise sur huit City Regions où 90 % de l’activité économique du Nord sont réalisés (ONE, 2006).

En conclusion, la stratégie des clusters devient l’axe central de la stratégie économique du Nord Est de l’Angleterre au début de la décennie 2000. Elle contribue à institutionnaliser les mobilisations économiques mais en ne reprenant qu’en partie les initiatives et les organisations développées au cours des deux décennies précédentes. Elle donne une importance plus grande au cadre européen, et surtout au Gouvernement Central qui, tout en

¹ Page d’accueil du site internet de ONE (onenortheast.co.uk consulté en juillet 2006).
² Soit 150 millions d’euros.
laissant l’agence régionale ONE définir le contenu de la stratégie économique régionale, en contrôle étroitement les responsables et leurs ressources.

De plus, l’agence ONE peine à rassembler les acteurs du développement économique autour de cette stratégie régionale. D’un côté, pour les responsables économiques comme pour les membres du Mouvement Civil, elle constitue une nouvelle agence publique dépendante des fonds du Gouvernement. Pour les acteurs économiques privés, elle représente uniquement un niveau bureaucratique supplémentaire (Menu, 2004) ; pour le Mouvement Civil, elle ne correspond qu’à une première étape de la politique de régionalisation promise par le Gouvernement travailliste depuis 1997 (Tomaney, 2002).


Au final, dans le Nord Est de l’Angleterre, on observe en 2006 des processus de régulation du champ industriel qui se différencie du rapport centre-périphérie établi avant 1980. Le champ industriel compte non pas un acteur central, mais une pluralité d’acteurs (publics, privés, Europe, villes, autres régions…), de même qu’il se structure à travers des ressources plurielles (publiques, privées), ainsi que des principes d’action et des pratiques développés au cours des deux dernières décennies qui encouragent cette diversité des acteurs et des ressources (partenariats, forums…). Toutefois, les acteurs, les activités et les ressources du champ industriel restent très dépendants du Gouvernement Central.
Section 2 - La reprise en mains par l’Etat central du champ industriel en Bretagne.

En Bretagne, la politique des clusters introduit une rupture dans la structuration territoriale du champ industriel en ce que c’est l’Etat français qui prend l’initiative et intervient directement dans la validation des clusters, par l’intermédiaire de la Préfecture de Région. Le Conseil Régional a un engagement complémentaire. Deux pôles de compétitivité sont définis au regard des industries étudiées, à savoir le pôle Images & Réseaux et le pôle Automobile haut de gamme.

1 - La définition d’une stratégie nationale de pôles de compétitivité.

La question des Pôles de compétence est au cœur des débats des pouvoirs publics en 2003 en Bretagne1 ; mais ce n’est qu’en 2005 qu’est lancée par l’Etat une politique visant à impulser l’émergence de pôles de compétitivité sur l’ensemble du territoire français, soit cinq années après les conclusions de la stratégie de Lisbonne.

La notion de cluster est au cœur de la relance de la politique industrielle menée par le Gouvernement UMP de P. de Villepin en 2005 ; elle est placée dans la lignée de la stratégie de Lisbonne. Des pôles de compétitivité sont établis par l’Etat à l’échelle d’une ou de plusieurs régions, en concertation avec les Conseils Régionaux conformément au rôle de leader économique qui leur a été confiée par la loi accompagnant la réforme constitutionnelle de 2003 (chapitre 1, section 2).

Cependant, de différentes manières, la politique visant à mettre en place les pôles de compétitivité marque une reprise en mains par l’Etat central du champ industriel. Premièrement, elle témoigne d’un nouveau volontarisme politique de l’Etat. La politique des pôles de compétitivité est définie par le Ministère de l’Industrie comme poursuivant le but de

« stimuler l’innovation et accroître la compétitivité des entreprises présentes en France pour leur permettre de créer de la richesse et des emplois. C’est une politique industrielle et d’aménagement du territoire novatrice qui vise à

1 Entretiens avec le chargé de mission du développement économique au SGAR Bretagne ; avec le DGS du Conseil Régional de Bretagne ; avec le Directeur administratif de la CRCI Bretagne (en 2003).
s'appuyer sur la proximité et la solidarité territoriale pour rapprocher enseignement supérieur, recherche publique et entreprises. Elle s’inscrit dans les efforts de la France, en cohérence avec la stratégie européenne de Lisbonne, pour relever son effort national de R&D à hauteur de 3% du PIB »¹.

L’État définit la politique des pôles de compétitivité comme une nouvelle « politique industrielle et d’aménagement du territoire », c’est-à-dire qu’il donne un nouvel élan au soutien public du champ industriel en insistant sur le lien entre les questions de compétitivité industrielle et du développement territorial. Les pôles de compétitivité se différencient des Systèmes Productifs Locaux (SPL) définis au début de la décennie 2000 (chapitre 7, section 2) sur la question de l’innovation industrielle². En revanche, selon l’Observatoire Français des Conjonctures Economiques (OFCE), les pôles de compétitivité se situent au final « dans la continuité des Grands Programmes étatiques favorisant quelques grandes entreprises au dépend des PME ; en concentrant les moyens d’action autour d’un petit nombre d’acteurs pour des projets industriels bien circonscrits du type de l’automobile propre ou du nucléaire Quatrième Génération”.

La Lettre de l’OFCE poursuit en voyant uniquement un élément de nouveauté dans les « moyens organisationnels » qui seront donnés aux pôles de compétitivité :

“Tout dépend des modèles de gouvernance et de leurs résultats pour générer une dynamique nouvelle et positive : la stratégie des pôles de compétitivité porte surtout sur les moyens organisationnels »³.

Or, et c’est le deuxième axe de sa reprise en mains du champ industriel, l’État relance les activités de la DATAR en la plaçant comme un acteur-clé de la mise en place de la politique des pôles de compétitivité. En 2004, la DATAR introduit la notion de pôles de compétitivité dans son rapport La France, puissance industrielle (DATAR, 2004). En décembre 2005, elle devient la Délégation Interministérielle à l’Aménagement et à la Compétitivité des Territoires (DIACT). Il en est de même des CIADT, qui sont appelés désormais les Comités Interministériels à la Compétitivité des Territoires. Ces nouvelles dénominations traduisent

¹ Notes Bleues de Bercy, N°317, novembre 2006.
les objectifs fixés par le Gouvernement de lier l’aménagement du territoire aux questions de compétitivité économique.

Selon la DATAR, la structure de gouvernance, qui définit les « moyens organisationnels » dont parle la Lettre de l’OFCE, reste contrôlée par l’État et les collectivités territoriales qui sont « maîtres de leur financement » :


La politique des pôles de compétitivité est partagée financièrement entre l’État et les Régions. La part de l’État français s’élève à 1, 5 milliards d’euros pour 2005-2007 pour l’ensemble des régions2. En Bretagne, cette politique s’appuie aussi sur les 350 millions d’euros obtenus dans le cadre des programmes européens (Objectif 2) pour la période 2000-2006 (Région Bretagne, 2002).


3 Site Pôles de compétitivité du Gouvernement (consulté en février 2007).
2 - Les ressources institutionnelles territorialisées.

En Bretagne, six pôles de compétitivité sont définis. Les deux secteurs industriels étudiés appartiennent chacun à un des pôles créés : un pôle *Images & réseaux* à vocation mondiale, et un pôle *Automobile haut de gamme*.

Le pôle *Images & réseaux* comprend les domaines des technologies de l’information et des communications (TIC), les nouvelles technologies numériques de l’image et leurs réseaux de diffusion. Il concerne 15.000 emplois directs et 30.000 emplois indirects. Son fonctionnement est financé par la DRIRE de Bretagne, à la hauteur de 532.000 euros, et par le Conseil Régional de Bretagne, à la hauteur de 250.000 euros. Il compte 119 adhérents dont 13 grands groupes industriels, 19 établissements d’enseignement supérieur et de recherche, et 87 PME. La MEITO, association créée dès 1983 (chapitre 4, section 1), puis refondée en 1997 (chapitre 5, section 1), y joue le rôle d’opérateur¹.

Une structure dite de gouvernance, qui a le statut d’association, est mise en place pour gérer le pôle de compétitivité, selon le schéma suivant :

**Schéma 11 : La structure de gouvernance du pôle Images & réseaux en 2006.**

![Schéma de gouvernance](source: Site internet de la MEITO.)

¹ Communication sur les pôles de compétitivité, juin 2006 (site internet Conseil Régional de Bretagne, consulté en juillet 2006).
Le schéma 11 montre que les représentants des grandes entreprises, ainsi que les affiliés des grandes entreprises, forment le plus grand collège (60) au sein de l’association Images & réseaux et obtiennent le plus de siège au conseil d’administration ; viennent ensuite les représentants de l’enseignement supérieur et de la recherche (50) et des PME (40). Il existe donc une inégalité de traitement entre les grandes entreprises et les PME qui forment pourtant le tissu d’entreprises le plus important au sein du territoire. Les technopoles de Bretagne et Pays de Loire, les DRIRE, les Conseils Régionaux, les Conseils Généraux et les communautés d’agglomération des deux régions sont les financeurs de l’association.

En Bretagne, le secteur recherche&développement de l’industrie électronique et des télécoms est important au début de la décennie 2000 (chapitre 3, section 3), ce qui offre une base économique non négligeable au développement du cluster (carte 17).

**Carte 17 : Les sites de la Recherche&Développement dans l’électronique et les télécoms en Bretagne en 2005.**

![Carte 17](image)


Quant au pôle Automobile haut de gamme, il s’agit d’un pôle interrégional formé avec la Région Pays de Loire et dont le siège se trouve dans cette dernière région. Le fonctionnement...
du pôle est financé par l’État (250.000 euros) et les deux Conseils Régionaux (100.000 euros pour la Région Bretagne). Il compte 19 adhérents, dont huit structures d’enseignement supérior et de recherche.


1 Ce sont les entreprises sous-traitantes de rang 2 (=les fournisseurs des entreprises qui elles-mêmes fournissent les pièces assemblées par Citroën à Rennes) qui forment donc le principal groupe, suivies par les fournisseurs de moyens et prestataires de services et par les institutionnels et les organismes de formation : site internet de l’association Performance 2010 consulté en février 2007.

2 D’après le site internet de l’association Performance 2010 (consulté en mars 2006).
Le pôle de compétitivité de l’automobile reprend dans son titre l’objectif poursuivi par le groupe PSA de faire de l’usine de Rennes un de ses pôles de production des voitures haut-de-gamme. La Direction du groupe automobile s’appuie sur les qualités démontrées par la main d’œuvre de cette usine dans le travail effectué, en particulier concernant la finition de la peinture des voitures. En mars 2003 s’achève un investissement de 90 millions d’euros à l’usine Citroën La Janais pour développer des plates-formes communes du groupe PSA. 32.000 emplois sont concernés par l’industrie automobile, dont 9.150 uniquement chez Citroën à Rennes (CESR, 2004).

1 Ouest France, 26/03/2003.

De plus, les normes de ces organisations sont également conservées. Les organisations créées depuis les années 80 avaient toutes sans exception un statut d’association, donc un statut privé. Il en est de même des pôles de compétitivité à partir de 2005. Ce statut permet de laisser la gestion à des acteurs en dehors des contraintes administratives ; le plus souvent, la Présidence est confiée à des industriels (Performance 2010 ; MEITO) ou à des universitaires (technopole Rennes Atalante) qui apportent avec eux des principes d’action du secteur économique privé ou du monde académique.

3 - Les limites des pôles de compétitivité dans l’institutionnalisation des mobilisations économiques.

Comme dans le Nord Est de l’Angleterre, la définition des deux pôles de compétitivité des industries électronique/télécoms et automobile entraîne une réorganisation du champ industriel en Bretagne qui exclut certaines initiatives développées par des industriels et/ou par les collectivités territoriales.

Premièrement, la définition des pôles de compétitivité n’inclut pas certaines initiatives développées au cours des deux décennies précédentes par le patronat et ses représentants. Il en est ainsi des réseaux de transfert industriel du type de Citroën Superforce, qui ne sont pas intégrés dans les financements des pôles de compétitivité. En 2000, le réseau Citroën Superforce connaît une activité faible, soit 64 demandes d’intervention, contre 80 en 1998. Il dispose d’un budget de 3 millions de francs, dont 850.000 francs venant de l’Etat dans le
cadre du Contrat de Plan\textsuperscript{1}. Les entreprises se montrent pourtant satisfaites des réseaux \textit{Citroën Superforce} et \textit{Qualité +}.


Le Président Le Drian accompagne sa décision budgétaire de la création d’une \textit{Agence Régionale de Développement Économique} (ARDE). De statut associatif, l’Agence est au service de la \textit{stratégie économique} de la Région Bretagne et a pour but de «\textit{faire évoluer le modèle de développement breton par des stratégies de filières et l’accompagnement de la structuration de pôles et de réseaux territoriaux}»\textsuperscript{2}. Elle a une fonction de proposition, de coordination des acteurs et de promotion économique de la Bretagne, qui comporte une action sur son image économique et sur la recherche d’investisseurs nouveaux «\textit{en l’articulant notamment sur la promotion/attractivité des pôles de compétitivité et la recherche de partenariats internationaux pour les acteurs économiques régionaux}»\textsuperscript{3}. L’objectif est donc de renforcer la mise en réseau des acteurs et des organisations du soutien économique au niveau local, régional et interrégional.

L’ARDE travaille ainsi en lien avec les associations économiques existantes. Dans le domaine de l’innovation technologique, elle a pour objectif un rôle de pilotage stratégique avec l’agence \textit{Bretagne Innovation}. Dans le domaine de l’attraction des investisseurs étrangers, elle met en place un partenariat avec l’agence \textit{Bretagne International} pour attirer des investissements industriels dans les hautes technologies, notamment dans l’industrie

\textsuperscript{1} Site internet DRIRE Bretagne, consulté en juillet 2006.
\textsuperscript{2} Statut de l’association disponible sur le site du Conseil Régional (site consulté en juillet 2007).
\textsuperscript{3} Site internet du Conseil Régional de Bretagne, juillet 2006.
automobile, et en liaison avec l’Agence Française pour les Investissements Internationaux (AFII)\(^1\). Par le biais des réseaux personnels de son Directeur, l’ARDE est également très liée aux activités de l’Institut de Locarn et aux réseaux de la diaspora bretonne (voir le chapitre 9, section 2), ce qui contribue à rapprocher les deux groupes de leader qui se posaient en concurrents à la fin de la décennie 90 (chapitre 7, section 2).

En conclusion, comme dans le Nord Est de l’Angleterre, les clusters en Bretagne s’insèrent dans le cadre des ressources institutionnelles régionales et interrégionales définies au cours des décennies 80 et 90. Ils bénéficient aussi de nouvelles ressources que tente de développer le Conseil Régional à partir de 2006. De manière plus prononcée que dans le Nord Est de l’Angleterre, on observe en Bretagne des tentatives de coordinations territorialisées des acteurs dans le champ industriel au cours de la décennie 2000 qui donne un nouvel élan à la cause défendue depuis les années 80. L’Etat français de son côté encourage la participation d’une pluralité d’acteurs publics et privés, de même qu’il sollicite diverses sources de financement (Europe ; Régions ; privé).

Mais le rapport de force Etat/Région demeure très déséquilibré entre, d’un côté, l’Etat central/DATAR et ses représentants de la Préfecture de Région qui disposent de l’essentiel des ressources financières et d’expertise et, de l’autre, le Conseil Régional ainsi que les associations qui deviennent les opératrices des pôles mais dont les ressources sont bien inférieures. La coordination des acteurs, des activités et des ressources au sein de la région reste aussi soumise à des rivalités territoriales fortes qui, dans un contexte de concurrence, entravent plus qu’elle n’aide la stabilisation d’une régulation territorialisée du champ industriel. Comme dans le Nord Est de l’Angleterre, seuls des processus limités de gouvernance territorialisée du champ industriel sont en œuvre dans le cadre de la mise en place des clusters.

\(^1\) Site internet du Conseil Régional de Bretagne consulté en janvier 2007.
Section 3 - L'interventionnisme bavarois et la structuration du champ industriel.

Au travers de la politique des clusters lancée en 2000 dans le cadre d’une nouvelle phase de l’Offensive pour l’avenir de la Bavière (OZB), on voit l’ancrage du modèle interventionniste du Gouvernement CSU. Contrairement aux deux autres régions, c’est le Gouvernement bavarois, et non celui fédéral, qui orchestre cette phase d’institutionnalisation des mobilisations des industries automobile et électronique, alliant de nouveaux objectifs de soutien industriel à la défense de la cause régionale.

1 - La politique des clusters, une nouvelle étape de l’Offensive bavaroise.

La politique des clusters est placée sous la responsabilité du Ministère de l’Economie bavarois et de la Chancellerie de l’Etat de Bavière. Elle s’inscrit dans le cadre d’une nouvelle phase de l’Offensive pour l’avenir de la Bavière (OZB) à partir de 2000. A cette date, le Gouvernement bavarois consacre plus de 17% de son budget à l’investissement (Bourgeois, 2001).

En 2003, le programme de l’OZB porte au total sur plus de 2,9 milliards d’euros, dont 1,4 milliards d’euros pour la formation, l’innovation, les NTIC et plus de 430 millions d’euros pour la création d’entreprises, le soutien au PME, l’ouverture à de nouveaux marchés et pour les infrastructures (Bayerische Staatsregierung, 2003b).


L’High Tech Offensive devient le programme le plus important de l’OZB en portant sur 1,35 milliards d’euros consacrés à la recherche & développement, la formation, la création d’entreprises et le renforcement des compétences des régions bavaroises dans le domaine des hautes technologies (Bayerische Staatsregierung, 2003b). Le Gouvernement bavarois finance
également par ce biais des infrastructures d’accompagnement, dont 20 centres communaux de création d’entreprises, neuf plates-formes technologiques, des interfaces de transfert de technologies et des infrastructures de communication à haut débit (Bourgeois, 2001). Dans le cadre de l’OZB, des programmes spécifiques d’innovation et de transfert technologique sont aussi mis en place pour soutenir les PME1.

L’OZB correspond donc à un programme très complet de soutien industriel et qui est amplement financé. Mais l’OZB forme aussi le cadre d’une relance stratégique en faveur du soutien technologique. Dès 2000, le Gouvernement bavarois définit quatre axes stratégiques et technologiques d’une politique des clusters autour des TIC, environnement, biotechnologies et mécanique électronique2. Les industries automobile et des techniques médicales sont placées dans le dernier axe, qui regroupe des industries dont on cherche à maintenir la capacité d’innovation (Bourgeois, 2001).

2 - Vers une gouvernance territorialisée du champ industriel.

L’État bavarois joue un rôle central dans la définition des activités de soutien industriel et leur financement. Mais comme au niveau du Gouvernement Central en Angleterre ou de l’État français, il y a la volonté de limiter son rôle à celui de régulateur du champ industriel, laissant la gestion de ce champ aux acteurs économiques privés et aux experts.

Le Ministre Président CSU E. Stoiber place la politique des clusters dans la continuité du principe de l’économie sociale de marché ; cette fois-ci, il ne s’agit plus cependant d’appuyer un modèle interventionniste et centralisé du Gouvernement bavarois mais un modèle d’État régulateur. Ainsi, lors d’une conférence sur les clusters bavarois en février 2006, il affirme :

1 Ainsi, trois programmes sont mis en place : 1/ BayIP (Bayerisches Innovationförderungs-Programm) : soutien le développement de produits (par des prêts et subventions) ou procédés (prêts) innovants jusqu’au prototype ; 2/ BayTEP (Bayerisches Technologie-Einführungs-Programm) : prêts à des PME/PMI cherchant à mettre en œuvre de nouvelles technologies dans leurs procédés de fabrication ou à développer la fabrication en série de prototypes ; BayTOU (Bayrisches Programm zur Förderung technologieorientierter Unternehmensgründungen) : subventions et prestations en nature (coaching dans la phase du développement du projet, business plan, sociétés de seed capital) en faveur des sociétés à haut risque dans le domaine des technologies (Bourgeois, 2001).

2 Le réseau de compétence Mechatronik regroupe la fabrication des machines, l’électrotechnique et les techniques de l’information pour développer des systèmes et des machines intelligents.
« Selon la politique économique bavaroise, un cluster est un réseau organisé et créatif réunissant l’industrie et les scientifiques. (...) La politique des clusters bavaroise repose sur le fondement de l’économie sociale de marché, qui est notre modèle politique et qui a fait ses preuves. (...) Le rôle de l’État est de donner l’impulsion. Nous allons donner les incitations nécessaires pour amorcer une dynamique entre les entreprises et des structures de recherche. Ensuite, au cours du processus de cluster, l’industrie et les scientifiques devront eux-mêmes devenir toujours plus actifs »

La citation montre qu’il s’opère une évolution dans la posture que l’État bavarois adopte en matière de soutien au développement économique par rapport aux décennies 80 et 90. On passe de la représentation d’un État ayant des participations directes dans l’économie régionale (ère Strauß des années 80), puis d’un État qui définit et finance des projets économiques (ère Stoiber des années 90), enfin d’un État qui régule des projets définis par les réseaux d’industriels et de chercheurs (ère Stoiber des années 2000).

Dans le cadre de l’organisation du soutien à la formation des clusters, le Gouvernement confirme le rôle de l’agence Bayern Innovativ, créée en 1995 (chapitre 6, section 1), comme l’interlocuteur des pouvoirs publics et des acteurs privés. Il l’encourage à développer ses fonctions d’organisation de rencontres régulières entre industriels comme de financement de leur participation à des foires industrielles nationales et internationales.

Par son statut privé (société anonyme), l’agence Bayern Innovativ peut recevoir des fonds européens en complément de ceux du Gouvernement bavarois. Depuis sa création, elle est dirigée par un ancien responsable bavarois du département recherche&développement d’une multinationale américaine. Le dirigeant précise au cours de l’entretien qu’il n’est membre d’aucun Parti politique et qu’il a été choisi uniquement en fonction de son expertise industrielle. En revanche, l’agence reste sous la tutelle du Ministère bavarois de l’économie, la Présidence étant laissée au Ministre.

En 2006, le Gouvernement bavarois recentre sa politique des clusters autour de trois objectifs. Le premier porte sur la définition de trois séries de clusters, à savoir les clusters High Tech,
les *clusters de production* et les *clusters transversaux*, dont la mécanique-électronique. 19 clusters sont définis au total et sont soutenus par de nouveaux financements publics issus des privatisations, soit 50 millions d’euros pour cinq ans.

L’industrie automobile est définie comme un *cluster de production*. Le réseau BAIKA, qui est depuis 1997 sous la direction de *Bayern Innovativ*, devient la *plateforme* du cluster (Bayerische Staatsregierung, 2006). A partir de 2003, il compte douze constructeurs automobiles et plus de 1.800 sous-traitants, situés en Bavière et au-delà\(^1\). Avec plus de 180.000 employés, le cluster automobile bavarois a donc une réalité économique que n’ont pas ceux des deux autres régions (*carte 19*).

Le réseau BAIKA permet aux industriels d’échanger des ressources informationnelles ou relationnelles\(^1\). Il travaille avec de nombreux instituts de recherche en Bavière et à l’international.

Dans la même logique, le réseau BAIKEM\(^2\) est initié par Bayern Innovativ en 2003 pour l’industrie électronique. Il devient la plateforme des clusters high tech des NTIC et des

---

\(^1\) Entretien avec le Directeur du développement économique, Ville de Nürnberg (en 2004).

\(^2\) BAIKEM: Bayerische Innovations- und Kooperationsinitiative in der Elektronik- und Mikrotechnologie-branche.
techniques médicales. Environ 1.100 entreprises et 150 instituts de recherche de 22 pays différents sont membres de BAIKEM.

L’objectif de BAIKEM est de développer des réseaux d’intégration verticale (des composants jusqu’au produit final) et horizontal (entre les fabricants électroniques et différents marchés industriels), dans les domaines technologiques de la microélectronique, nanotechnologie ou de la mécanique électronique. Les marchés visés sont ceux de l’électronique embarquée dans l’automobile et des techniques médicales. De nouveau, la réalité économique des différents secteurs de l’industrie électronique bavaroise dépasse nettement celle des deux autres régions : l’industrie électronique concerne plus de 200.000 employés en Bavière (carte 20).


---

1 Entretien avec l’attaché de presse d’IG-Metall pour la Bavière (en 2004).
Le deuxième objectif de la politique des clusters définie par le Gouvernement bavarois en 2006 porte sur sa dimension régionale, au sens bavarois, à savoir le soutien aux initiatives dans les sept districts. Concernant la stratégie de la Region Nürnberg (chapitre 7, section 2), elle est soutenue par l’OZB pour gérer cinq réseaux de compétences définis transversalement. 

1 Les cinq réseaux de compétence sont les suivants : Energie & Environnement, TIC, Transports & Logistique, Médecine & Pharmacie et nouveaux matériaux.
et dans lesquels l’entreprise Siemens joue à chaque fois un rôle moteur. Ceci souligne la capacité du Gouvernement bavarois à organiser une *politique* industrielle et d’aménagement du territoire au sein de la Bavière ; et *aussi* sa capacité à réguler des stratégies qui auraient pu être concurrentes sur son territoire en les incluant dans une politique menée à l’échelle du Land.

Enfin, le troisième objectif de la politique des clusters définie par le Gouvernement bavarois en 2006 est de renforcer sa stratégie d’attraction d’investisseurs allemands et étrangers de haute technologie pour soutenir la croissance des clusters. L’agence *Invest in Bavaria* (IIB) est confirmée comme un acteur central de cette stratégie. A partir de 2003, elle est intégrée au sein de la hiérarchie du Ministère bavarois de l’Économie et prend en charge le domaine des NTIC1.

Pour mener à bien sa politique des clusters, le Gouvernement bavarois s’appuie sur les forums mis en place au niveau local et régional, comme le *Conseil Scientifique et Technique* auquel E. Stoiber participe régulièrement2, ou le *Forum Economique* de la Region Nürnberg (chapitre 6, section 1 ; chapitre 7, section 2). Ces forums soulignent l’importance accordée à l’expertise technique, scientifique et industrielle dans l’apprentissage collectif local et régional des principes d’action de la politique des clusters. Le *Conseil de l’industrie* créé en 1993 par E. Stoiber pour consulter les grands patrons bavarois au sujet de sa politique économique tombe en revanche en désuétude3. Il ne correspond plus au principe d’action de gestion directe par le patronat que le Gouvernement bavarois souhaite mettre en place.

En conclusion, la politique des clusters en Bavière montre l’articulation territorialisée la plus marquée des trois régions, à la fois du point de vue de la capacité de structuration des acteurs, des activités et des ressources du champ industriel par le Gouvernement bavarois, et des capacités économiques, la production, la recherche et les sièges sociaux dans les cas étudiés se trouvant en Bavière. Il faut rappeler qu’en 2004, les ressources financières attribuées à la recherche & développement dans le sud de la Bavière dépassent les 3% du PIB régional, ce qui répond à un des objectifs fixés par la stratégie de Lisbonne en 2000 (carte 14, chapitre 3).

2 Entretien avec le Directeur de l’Institut Fraunhofer d’Erlangen pour les circuits intégrés et membre du Conseil scientifique et technique (en 2004).
Conclusions : mise en comparaison des processus de gouvernance territorialisée.

Aux initiatives portées principalement par les acteurs des mobilisations économiques au cours des décennies 80 puis 90 succèdent au début de la décennie 2000 des politiques impulsées par les États centraux qui tentent d’institutionnaliser les mobilisations économiques par des méthodes nouvelles de régulation. Dans ce rôle de régulateur, les États procèdent de deux manières principales : d’une part, le Gouvernement central britannique contrôle les ressources tout en laissant ONE agir pour former des clusters ; d’autre part, l’État français, de même que l’État bavarois, interviennent plus directement en sélectionnant les clusters, de même que leurs acteurs, leurs activités et leurs ressources.

Les politiques des clusters à la fois confirment le rôle des territoires comme espaces d’action du développement industriel et introduisent dans la construction des référentiels territoriaux de nouveaux objectifs, de nouvelles normes, de nouvelles limites territoriales, ainsi que dans deux cas sur trois (Nord Est Angleterre et Bretagne) de nouveaux leaders, les États centraux.

Suivant les trois dimensions de la régulation énoncées en introduction de cette partie et qui constituent des critères indiquant l’émergence d’une gouvernance (Le Galès, 2004), on constate que dans les trois régions, d’une part, des structures du type des forums, structures de gouvernance ou plateformes, sont créées dans le but de coordonner une pluralité d’acteurs, publics, privés, locaux, régionaux, nationaux et européens. Des pratiques d’échanges interinstitutionnels et de connaissances interpersonnelles, voire l’existence d’une reciprocité entre acteurs, qui se sont ancrées au sein des territoires, viennent compléter ces processus de coordination d’acteurs.

D’autre part, on constate que dans les cas anglais et français, il existe en revanche une forte dépendance au Gouvernement ou à l’État central concernant l’allocation des ressources. Enfin, dans ces deux mêmes cas, la résolution des conflits survenant entre acteurs ne se déroule pas dans les régions mais par l’intervention du Gouvernement ou État central. Seul le cas bavarois laisse donc apparaître des processus de régulation allant dans le sens de l’émergence d’une gouvernance territorialisée du champ industriel, mais selon toujours une structuration centralisée et dominée par le Gouvernement bavarois.

Les acteurs des mobilisations antérieures réagissent différemment dans les trois régions à ces initiatives des États centraux de former des clusters. Dans le Nord Est de l’Angleterre, la
défense de la cause industrielle régionale est en suspens, voire remise en cause par les rivalités locales et la défiance vis-à-vis de ONE. En Bretagne, la politique des pôles de compétitivité de l’État français encadre les initiatives du champ industriel mais la Région tente aussi de développer de nouvelles ressources institutionnelles (l’agence ARDE et ses réseaux de coopération). En Bavière, la politique des clusters du Gouvernement bavarois encadre, mais aussi encourage par le biais d’incitations financières, les initiatives que lui ou d’autres acteurs, du type de ceux réunis dans l’association Region Nürnberg, ont pu prendre précédemment. On assiste donc à une pause dans la poursuite de la cause régionale dans le Nord Est de l’Angleterre alors que dans les deux autres cas, la cause est toujours défendue mais encadrée par les États centraux.

Le tableau 37 résume les principales caractéristiques des clusters dans les trois régions. Il montre que les clusters constituent bien un nouveau et principal objectif de l’action publique menée par les États centraux, qu’il s’agisse de l’État/Gouvernement Central ou de l’État bavarois. Leur financement est assuré par les États, l’Europe et le secteur économique privé. Il existe une très grande différence entre les fonds avancés par l’État bavarois et ceux que consacre l’État français avec la Région Bretagne, et ONE dans le Nord Est de l’Angleterre. La pluralité d’acteurs et de ressources confirme le fait que l’on est en présence, non plus de relations du type centre-périphérie, mais de processus tendant à une gouvernance territorialisée.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Nom des clusters et date de création</th>
<th>Nord Est Angleterre</th>
<th>Bretagne</th>
<th>Bavière</th>
</tr>
</thead>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Initiative cluster</th>
<th>ONE ; Gouvernement central</th>
<th>Gouvernement central, DATAR ; Conseil Régional</th>
<th>Gouvernement bavarois</th>
</tr>
</thead>
</table>


Le tableau montre également que dans les trois régions, les États s’appuient sur les organisations créées au cours des années 80 et 90 pour encourager la formation des clusters. Ils définissent ces organisations comme les opérateurs des clusters, c’est-à-dire qu’ils s’appuient sur leur savoir-faire et sur les réseaux personnels qui se sont développés à partir d’elles pour organiser les clusters. Ces organisations offrent aussi une voie pour réguler les conflits du champ industriel en introduisant des normes et des pratiques de « partenariat » entre une pluralité d’acteurs privés et publics, ou encore d’apprentissage collectif des normes de la compétitivité industrielle et de la concurrence. Mais le rapport de forces reste très inégal entre les États/Gouvernements centraux et les autres acteurs participant à la formation des clusters.

Le tableau 38 résume les principales compétences des organisations chargées de soutenir les initiatives des clusters dans les trois régions :

**Tableau 38 : Comparaison des organisations chargées de soutenir les initiatives des clusters par champ d’activités en 2006.**

<table>
<thead>
<tr>
<th>Attraction investisseurs</th>
<th>NORD EST</th>
<th>BRETAGNE</th>
<th>BAVIERE</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>ONE (1998)</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Inward Investment Forum</td>
<td>(2001-2005)</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Formation de la main d’œuvre &amp; productivité industrielle</td>
<td>NORD EST</td>
<td>BRETAGNE</td>
<td>BAVIERE</td>
</tr>
<tr>
<td>NEPA (1997)</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Semiconductor Forum</td>
<td>(1997)</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>LSCs (2001)</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>ARDE (2006)</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
Le tableau 38 souligne qu’il existe trois champs d’activités principaux des organisations en charge du soutien des initiatives des clusters dans les trois régions, à savoir l’attraction des investisseurs industriels, l’organisation industrielle et la recherche & développement.


Concernant les deux autres champs d’activités, les organisations visant à soutenir la stratégie d’attraction des investissements étrangers sont maintenues au début de la décennie 2000 et sont directement reliées à l’autorité administrative (ONE) ou politique régionale (MIRCEB pour le Conseil Régional de Bretagne, IIB pour le Ministère bavarois de l’Economie).

Quant aux questions de la formation de la main d’œuvre et de l’amélioration des méthodes de production industrielle, elles sont traitées par des organisations ancrées depuis plus d’une décennie et mélangeant acteurs publics et privés dans le Nord Est de l’Angleterre (TECs-LSCs ; ASSA ; NEPA ; NEMI) et Bretagne (Performance 2010) alors qu’en Bavière, ce sont les Ministères bavarois de l’Economie et de l’Education qui prennent en charge ce champ de compétence.
Chapitre 9 - L’identité régionale comme ressource des clusters.

Le chapitre 9 est consacré à la présentation du rôle de l’identité régionale comme une ressource des clusters de 2000 à 2006.

Il montre en quoi, à la suite de la dynamique lancée par les tentatives de communalisation au cours de la décennie 90, la dimension culturelle de l’identité régionale est utilisée pour définir la représentation de la région dans le champ industriel. Dans le cadre de l’institutionnalisation des mobilisations économiques par les politiques des clusters, la dimension culturelle de l’identité régionale sert notamment à souligner l’existence de normes territorialisées telles que la réciprocité, la confiance collective, et pour faire de la valeur de la solidarité régionale une des bases de la gouvernance territorialisée du champ industriel et ainsi renforcer le processus de communalisation ; elle sert de nouveau à définir des traditions régionales qui légitiment l’action menée et à souligner l’existence d’un bien commun cadrant les objectifs de la cause régionale.

Ce chapitre montre que l’identité régionale constitue une ressource dans l’institutionnalisation des mobilisations économiques dans la mesure où elle permet de générer, avec l’inclusion de la dimension culturelle, une adhésion plus forte à la région, car plus complète ; mais si la culture régionale apparaît en contradiction avec les objectifs poursuivis par les politiques des clusters, elle est déconsidérée par les responsables du développement économique comme une ressource ou elle est au moins sujette à des débats.

Le chapitre 9 présente la question de l’identité régionale comme une ressource des clusters selon chaque cas d’étude. Il montre qu’il existe une capitalisation identitaire faible dans le Nord Est de l’Angleterre (section 1), une ressource identitaire contestée en Bretagne (section 2), et une ressource identitaire affirmée en Bavière (section 3).
Section 1 - La faible capitalisation identitaire du Nord Est de l’Angleterre.

La dimension culturelle de l’identité du Nord Est de l’Angleterre est mobilisée au début de la décennie 2000 pour légitimer la transition industrielle de la région, pour redonner confiance après les échecs industriels de la fin de la décennie 90 et pour tenter de renforcer le leadership de la nouvelle agence régionale ONE. Construite avec peu de référence à la culture industrielle et à une solidarité régionale, la représentation de la région développée par ONE suscite toutefois peu d’adhésion parmi les élites régionales et ne réussit pas non plus à contrer la contestation de son leadership. Dans le cadre de la formation des clusters, l’identité régionale n’est pas ou peu reconnue comme une ressource.

1 - La définition par ONE d’une culture régionale façon « New Labour ». 

Le début de la décennie 2000 se caractérise par un renouveau de la question régionale, avec comme point principal de focalisation le débat sur l’avènement d’un Gouvernement régional. Dans le contexte de la régionalisation anglaise qui voit la création de ONE et NERA et le renforcement de la mobilisation civile dans le Nord Est de l’Angleterre, mais aussi dans le contexte d’une nouvelle réflexion au sein du New Labour sur le multiculturalisme (Giddens, 2002)1 et d’une crise de l’adhésion à l’identité anglaise2, on peut s’attendre à l’émergence de nouvelles offres identitaires régionales dans le Nord Est de l’Angleterre mettant plus en avant la dimension culturelle de l’identité régionale. En particulier, suite à l’invention d’une identité politique liée à l’histoire régionale (Tomaney, 1999, chapitre 6, section 2) dans le cadre de la mobilisation civile, on peut s’attendre à une valorisation de la dimension du passé historique.

1 A. Giddens est l’ancien Directeur de la London School of Economics et l’un des penseurs du New Labour. Il écrit en 2002 dans son essai Where now for New Labour? (2002, p.43) : « a pluralistic society is one in which a diversity of groups and cultures coexist, and where they all have a chance to prosper. The UK has become a multicultural society, incorporating a variety of different ethnic and religious groups. Pluralism, however, also means recognizing national, regional and local diversity, and hence connects with Labour’s programme for devolution and the revival of local government ».

2 The Times, 1/02/1999 : « Confident Celts put England in shade » : résumé du rapport de 77 pages UK : voices of our times, réalisé par le cabinet de conseil Springpoint, à partir d’entretiens longs réalisés auprès d’échantillons d’adultes représentatifs de la société dans des centres régionaux au Royaume Uni. Les résultats indiquent que « the national character is seen at best as quaint and boring and at worst vulgar, materialistic and loutish. It is summed up by football hooligans, staid City gents and “people just talking about nothingness”, and is disdained in the rest of the UK. (...) Positive aspects of Englishness - tolerance, the Royal Family, and fine public services such as the Health Service - are now seen as part of a new British identity that embraces Scots, Welsh and Irish as well ». 
Pourtant, le Président de l’agence régionale ONE affirme dès 2002 que pour reconstruire la confiance à l’intérieur et à l’intérieur de la région, il faut « créer » une nouvelle identité régionale en phase avec l’environnement global ; il considère l’identité historique régionale comme « damaging » car elle renvoie à des éléments « traditionnels » :

« Problems may well be local, but the solutions are not. And that’s the big step if you like, we have to take. Problems are local, yes, we know that. The solutions are not local... That’s why you’ve got to start to get people to coordinate and come together. And that’s not easy because people, let’s talk about the North East of England, there would be other good examples as well, where you’ve got very clearly identified local communities. (...) It is about creating an identity... and it is about creating confidence. And that’s not necessarily easy, but it is very, very important. (...) Regional identity might actually be very traditional. Regional identity might be about coal mining and shipbuilding. So they might be a historical tradition in the region, which is actually quite damaging. (...) It is certainly an important issue for us, because we need to try to establish that identity... and then get people to accept it, and then get people to work with it... and all of those are quite difficult things to do»1.

Dans cette citation, le Président de ONE souligne à quel point il repart « de zéro » dans le rassemblement des acteurs autour de la cause régionale, et ce malgré toutes les actions qu’il a entreprises à la tête de diverses organisations régionales depuis 1975 (NEDC, NDC). La construction de la confiance qui est entreprise à partir de 2000 par ONE passe par l’usage de symboles régionaux tirés du passé régional uniquement s’ils ont aussi un caractère moderne.

Premièrement, des travaux architecturaux et artistiques sont financés par les organisations locales et régionales pour renforcer l’image moderne de la capitale Newcastle-upon-Tyne. La statue de l’Angel of the North (chapitre 6, section 2) devient l’image de la région la plus connue au Royaume-Uni et dans le monde2. En 2000, les villes de Newcastle et Gateshead financent aussi le Millenium Bridge. Il forme un pont piétonnier sur le fleuve Tyne qui relie Newcastle à Gateshead. D’une forme esthétique et moderne, il symbolise la tradition régionale de l’ingénierie et de l’innovation technologique3, la coopération entre deux Villes

1 Entretien avec le Président de ONE de 1999 à 2003 (en 2002).
3 Le pont est formé de deux courbes rappelant un œil ; il peut pivoter pour laisser passer les bateaux.
autrefois rivales, et ce au cœur d’une zone du centre ville de Newcastle complètement rénovée, accueillant le musée d’art contemporain The Baltic Museum et des espaces de bureaux professionnels.

Deuxièmement, l’agence régionale ONE présente une introduction de la *Regional Economic Strategy* (RES) lancée en 2000 sous forme d’une *Vision*, c’est-à-dire un algorithme qui vise à définir une représentation future de la région. Or, elle s’appuie pour cela non pas sur le passé régional mais sur le dynamisme, l’autonomie et l’ouverture de la région définie comme un collectif (all its people) :

« *Our vision of the North East is that by 2010, the North East of England is a vibrant, self reliant and outward looking region, with aspiration, ambition and confidence to unlock the potential of all its people* ” (ONE, 2000).

Cette Vision n’insiste plus sur la fierté dans le passé mais sur l’idée d’un projet commun régional de la population du Nord Est de l’Angleterre définie comme un groupe. En 2002, lors de la première phase de révision de la RES, une nouvelle formulation de la *Vision* est proposée. Par le changement de vocabulaire de « *Our vision of the North East* » à « *the Region* », elle laisse de côté l’aspect collectif (our vision) pour se concentrer sur les images économiques attrayantes de « *the region* » :

"*We will harness and enhance the human, cultural and environmental resources of the Region so that, by 2010, the North East is vibrant, self reliant, ambitious and outward looking. To do so, we will raise the aspirations and profile of the Region, making it more prosperous and more inclusive*".

Dans le cadre de la RES et de ses révisions successives, et au nom de la valeur de la concurrence entre régions au sein de l’Angleterre et en Europe, ONE travaille donc essentiellement sur l’image régionale pour la rendre plus attractive qu’elle ne l’ait au début de la décennie 2000 aux yeux des entreprises britanniques et dans le monde. L’agence économique régionale se fonde sur une enquête qu’elle a fait réaliser en 2001 auprès d’entreprises britanniques, européennes (France, Allemagne), japonaises et américaines sur la perception économique du Nord Est de l’Angleterre, pour justifier ce choix. Dans cette

1 “*Realising Our Potential - the revised Regional Economic Strategy*”, site internet ONE (nov. 2002).
2 The *North East Regional Perception Study*, op. cit.

Pour rendre l’image de la région plus attractive, ONE choisit au final de renoncer aux images tirées de l’histoire industrielle. Dès 2000, en partenariat avec la Chambre régionale NERA, l’agence économique régionale organise une manifestation avec des personnalités des médias et de la politique issues de la région (élus locaux, Députés européens) pour mettre en place « a strategy to rid the North East of its flat cap image », c’est-à-dire une stratégie pour se débarrasser du symbole régional que constitue la casquette portée traditionnellement par les mineurs et le remplacer par des symboles plus mobilisateurs. Plus de £7millions, soit près de 10 millions d’euros, sont investis entre 2001 et 2005 par l’assemblée régionale NERA, ONE et GO-NE pour redéfinir l’image régionale à partir de sa qualité de vie, la beauté des campagnes et la reconversion de nombreuses friches industrielles en parcs naturels. Mais cette nouvelle image contribue à renforcer en premier lieu l’attractivité touristique de la région, et non celle d’une région innovante, et encore moins celle d’une région unie par la défense d’un bien commun.

Enfin, ONE soutient la candidature des Villes de Newcastle et Gateshead pour devenir Capitale Européenne de la Culture 2008, dans l’objectif de rendre la région plus attractive et de développer la confiance régionale dans son développement économique. En 2001, le responsable de la candidature au programme européen au sein de la Ville de Newcastle souligne l’enjeu économique et social de ce projet. Il soutient que dans cette perspective, la culture régionale doit développer des projets d’« international standards » et des nouvelles

---

1 Près de 80% des entreprises interrogées au Japon connaissaient le Nord-Est. En France, en Allemagne et USA, seulement 43% au maximum (The North East Regional Perception Study, op. cit).


images de la région, et non pas celles du « Tyne Bridge »\textsuperscript{1} et des « friendly Geordies ». Selon lui, l’identité régionale doit donc constituer « an evolving thing » pour jouer un rôle :

« There a two goals with this project. One is to develop projects of international standard, but with a strong local identification. About how culture can be, has been and could be here. The second point is to use this project to address social and economic issues in the area. (...) One of the main reasons of this project is to increase self-confidence, to raise aspiration in a new identity, not the one of the 19\textsuperscript{th} Century; (...) I do think that the North East has a strong identity, but more importantly, I think there are both good thinks and bad thinks. You have the same in France, probably in Brittany, there are some regions, which are firstly proud of their identity, they have their own cooking, their own accent, their own football teams, their own songs, traditions, they have their own heroes, they have their own icons... and they are firstly proud of these. That’s true here also. (...) So there is a very strong sense of identity. Does that mean that the region is insular? Inward-looking, particularly, when we lack the kind of incoming cultural influences. Does regional identity mean regional chauvinism? How close is regional identity to the kind of Northern League, close to fascism, in Italy? So, regional identity is a very good thing, but as long as it is an evolving thing. The important thing is that regional identity is something that is not keeping aspects, when you preserve things. You open a cupboard and you say, this is regional identity, no. Regional identity is something that is dynamic, that is changing different. (...) If cultural identity means the Tyne Bridge, friendly Geordies... then we need to change it”.

Le responsable de la candidature de Newcastle poursuit en précisant que ce projet vise à combiner des images régionales anciennes et nouvelles pour redéfinir une identité collective qui corresponde à la région tout en la faisant évoluer. Or, il souligne que les pouvoirs publics locaux et régionaux cherchent avant tout à définir une identité régionale à la façon du “New Labour”, c’est-à-dire une identité régionale qui se démarque complètement du passé et qui met en avant uniquement les aspects innovants, tirés d’expériences récentes ou extérieures à la région, et ce quitte à trahir la culture régionale telle qu’elle est perçue habituellement :

“The point of this project in a way is to take the strengths about identity, help it to evolve and get a dynamic. To build up from it, not to ignore it because there is a risk. (...) To use a political analogy, all the past identity, fish and chips, accent, friendly Geordies and so on, it is Old Labour. We want a New Labour cultural identity for our region, that we will invent the cultural identity! For example, we don’t speak about the culture of coal mining, but we want to talk about computer ships. We don’t want to talk about the working-class, we want to talk about

\textsuperscript{1} Il s’agit d’un pont monumental qui enjambe le fleuve Tyne à Newcastle et qui date du 19è siècle. Il constitue le symbole le plus connu de la ville.
entrepreneurs. And there is a temptation about this instrumentation to go a step further and only a certain kind of identity to be cheered and promoted. The issue is to look at the whole picture. (...) The most important element is the innovative one. People are not interested in promoting a working-class culture of the region. In the line of New Labour, they want to show that it is a dynamic region, outward-looking, a lively region, a region connected to Europe, a region that welcomes the outside, those things people want to hear. They are not true. They might come true, but they are not true yet”1.

En 2003, la candidature de Newcastle et Gateshead au titre de Ville Européenne de la culture échoue au profit de Liverpool.

Après le changement de leadership à la tête de ONE en décembre 2003, la préoccupation centrale de l’agence reste celle de changer l’image du Nord Est de l’Angleterre à l’extérieur de la région par l’usage de nouvelles images renvoyant à des atouts économiques régionaux. En mai 2005, ONE et NERA lancent une nouvelle campagne de promotion de l’image régionale en investissant plus de £7 millions. Cette campagne donne une importance plus grande à « l’unité régionale » et s’intitule « Passionate people, passionate places ». Son objectif est ainsi de

« communicate North East of England’s qualities as a region which is together, united and confident, regionally, nationally, internationally »2.

L’objectif de la campagne de 2005 est de donner une meilleure image de la région à l’extérieur et de motiver la population à développer une culture d’entreprise, à partir de l’exemple donné de plusieurs start-ups régionales qui connaissent des succès industriels.

Ainsi, en 2006, l’agence régionale ONE et la chambre régionale NERA, de même que les villes de Newcastle et Gateshead, décident de renoncer aux références culturelles historiques pour définir les bases d’une image économique attractive et pour rassembler les acteurs au sein de la région. Or, cette absence de références à un ensemble de symboles culturels régionaux rend la tâche plus difficile pour concevoir un bien commun régional qui serait partagé par l’ensemble des acteurs.

1 Entretien avec le Directeur de la campagne pour la candidature de Newcastle-Gateshead au titre de Ville européenne de la culture 2008 (en 2001).
2 Site internet One NorthEast, Regional Image Strategy, consulté en janvier 2006.
2 - La difficulté à faire de l’identité régionale une ressource des clusters.

Les campagnes de promotion économique régionale ont un effet ambivalent sur l’adhésion identitaire parmi les élites régionales. Elles permettent d’identifier des atouts économiques territoriaux, utiles pour développer la confiance à l’intérieur et à l’extérieur de la région. Mais elles ne parviennent pas à faire de la dimension culturelle de l’identité régionale une ressource dans la formation des clusters.

Du point de vue des acteurs rencontrés, il résulte des diverses campagnes de promotion menées par les Villes ou par ONE une meilleure perception de la région, à la fois en termes cognitifs (meilleure connaissance) et rationnels (pertinence d’une action économique régionale). Certaines caractéristiques régionales mises en avant dans ces promotions sont citées comme positives pour le développement économique. Du côté des emprunts extérieurs qui sont insérés dans l’image de la région, l’ancrage de Nissan dans la région est cité comme une image positive pour attirer des investisseurs et présenter la région à l’extérieur. Du côté des traits empruntés au passé de la région, ils permettent de donner une image « cohérente » de la région, comme la référence à un passé régional symbolisé par le royaume de Northumbria ou par la Révolution Industrielle, ou la référence à l’accent de la population régionale. Ces images dans leur ensemble activent un sentiment de fierté régionale à travers l’héritage historique, la qualité de vie (parcs naturels) et la performance industrielle (Nissan).

Cependant, pour plusieurs raisons, la culture régionale est aussi considérée comme un handicap pour le développement industriel tel qu’il est conçu au début des années 2000.

Premièrement, certaines images régionales se maintiennent comme des stéréotypes négatifs de la région, et ce malgré les efforts faits par ONE pour les remplacer par des images plus valorisantes. Il en est ainsi de l’image de Geordie qui reste associée aux emplois peu qualifiés des centres d’appel (chapitre 6, section 2) et aux industries traditionnelles reléguées dans le passé. Dans cette perspective, cette image n’est pas vue comme un élément mobilisateur pour construire une confiance au sein et en dehors de la région. Le Directeur du Northern EEF critique en 2002 la programmation par la chaîne de télévision BBC de nouveaux épisodes du

1 Entretien avec le responsable régional des questions automobiles du syndicat AEEU (en 2002).
2 Entretiens avec le Président de ONE et l’ancien Député européen pour Tyneside (en 2002).
3 Entretien avec la Présidente du Northern TUC (en 2001).
feuilleton Aufwiedersehen Pet (chapitre 3, section 1) créé dans les années 80, qui présente des ouvriers des chantiers navals du sud de la région partis cherchés du travail en Allemagne. Il estime qu’elle en fait des «clowns», bon pour le divertissement mais pas pour attirer des investisseurs :

«It is very popular, and there is great fun watching it. They have a tremendous sense of humour, but they are lazy, so the conclusion: good laugh but not good for inward investment. We should take people seriously and not as clowns”.

Deuxièmement, la culture régionale reste associée à une attitude d’enfermement et non d’ouverture qui nuit au développement industriel. Ainsi, l’ancien Directeur financier du syndicat GMB, puis Député européen travailliste de 1989 à 1999 et Directeur d’un cabinet de conseil soutient en 2002 que pour générer du développement économique, il ne faut pas avoir un esprit de clocher (parochial), mais au contraire «a view of the world» :

“People in the region have to understand that things today are global, economic change, and they change very quickly, and they change very dramatically. (...) The problem with the North East is that it is too parochial. So I think it is fine having an identity... but I think there is no point having an identity, which means that all you are concerned about is what goes on within your own borders. You’ve got to be very acutely aware of what is going on in the rest of the world because you have to be able to respond to that, to those challenges. So while I think, we have a very strong identity in the North East, sometimes it has also created problems for us... for example, I used to hear people saying, we don’t need... everything that we need in the North East, we have here. We don’t need advice. We don’t need... people from the outside coming and telling that they are helping us. And that’s simply... that’s absolutely rubbish of course, because you need to have people, who are... you’ve got to have a view of the world. The identity can be a very positive thing. But it can also be a negative thing if you become too inward looking”.

Il poursuit en critiquant la stratégie d’opposition des élites régionales, qu’il vantait pourtant comme un moteur de la formation de la coalition régionale au cours des années 80 (chapitre 4, section 2) :

“It comes from a feeling that the region in the past has been neglected by national governments. And as a consequence because of that neglect, people feel that... they’ve been neglected and therefore they have to solve their problems themselves. I think it is true; they have been neglected by national governments in

the past, both labour and conservative... but don’t think that means that you then say, you can only solve your problems from within the region. What I think you do, is you say, well ok, we should be strong in the region, we should have a strong voice, we should be united, we should be coherent in what we say, in what we think... but then we present that to the outside world. (...) Whilst it is cultural value in having a regional identity and people protect the historical culture of the North East. That in itself is important. But from an economic development point of view, the regional identity, the purposes of the regional identity is in order to be able to present something that is strong, and attractive to the rest of the world."

Cet acteur affirme ainsi que pour assurer le développement économique de la région, le plus important n’est pas l’identité culturelle régionale mais la multiplication des expériences industrielles nouvelles de manière à se montrer à la hauteur des défis industriels globaux. Selon lui, le référentiel territorial des mobilisations économiques ne peut développer une confiance interne (to present something that is strong) et externe (attractive) qu’en confrontant la région aux défis globaux. Par cet algorithme, l’ouverture au référentiel de marché est réaffirmée afin de dépasser les « peurs » ou les discours critiques qui ont émergé suite aux départs de Siemens et Fujitsu à la fin de la décennie 90 (chapitre 7, section 2).

Troisièmement, la culture régionale est associée à des « communautés locales », vestiges de la vie sociale locale organisée autour des monoindustries. Elles sont encore solidement constituées et rivalisent les unes avec les autres comme elles s’opposent à ONE. Pour le Président de l’agence régionale, ce n’est pas la concurrence qui existe entre elles qui pose problème pour soutenir le développement industriel, mais la « médiocrité des élus politiques » qui les gouvernent et qui restent sur des schémas anciens de développement industriel. Il affirme que la référence à l’identité régionale empêche ainsi de créer « a sense of success » :

« I think the regional identity is very important. Interestingly, it works in two different directions. From a positive point of view, regional identity can be very helpful because you can talk about the North East, and people understand that. And you can put together a fairly coherent view about the region, about its problems and opportunities and so on. That’s the positive side. Slightly negative thing is that because this region was, ... from an industrial point of view, fairly stable, over a long period of time, we talk about virtually the whole 20th Century, 1900 to 1970s, relatively stable, people assumed that they did not have to do very much... And under low circumstances, it has been very difficult to create a sense of success. Sometimes I feel in this region people tend to be rather satisfied being

---

mediocre, being in the middle. (…) If you’ve got a lot of people in the region who say, it doesn’t matter, or we are happy, we’ve got what we are doing, we don’t mind being in the situation where we are in... But if you get a lot of people who say, we think the future could be very exciting, we think we could be a lot more successful. We really think that we can achieve a number of things, then... hm... you will get change. I think some of our leaders, political leaders, they tend to be in the mediocrity, everything is OK. They aren’t very many, that say, let’s go for it, let’s go”.

A partir d’une métaphore empruntée au symbole régional du football, le Président de l’agence régionale veut mettre en évidence, par contraste, le leadership de la Regional Economic Strategy et, du même coup, celui de ONE, qu’il a du mal à imposer en 2002 :

“It is rather like a football team, who is somewhere in the middle of the league, and sort of saying, well we are ok... and we win some games, we loose some games, we don’t get relegated, we don’t get to the top, we are in the middle... But then, if you get a new manager, who says, we are going to the top of the league, we are going to be in Europe, and we will win the European Cup... that’s a very different approach”

Cette représentation de la nécessité du changement, en s’ouvrant à de nouvelles expériences industrielles et en menant une stratégie économique régionale, est également partagée par les représentants syndicaux. Ceci les amène à critiquer également le positionnement des élus locaux travaillistes alors qu’ils leur sont pour la plupart apparentés politiquement. La Présidente du Northern TUC en 2001 affirme ainsi que les élus locaux au sein de l’assemblée régionale ne savent faire que des beaux discours (speachers)². Le responsable des questions automobiles du syndicat AEEU, qui est l’unique syndicat représenté à l’usine Nissan, voit personnellement comme une menace pour le développement économique de la région le retour des « dinosaures » de la vie politique et syndicale régionale³.

Enfin, la Présidente du Tyne&Wear LSC, et ancienne Directrice du Tyneside TEC dans les années 90, reproche aux élus locaux d’être des « prisoners of the past »⁴. Cependant, à la différence des autres interviewés, elle suggère de faire de la formation de la main d’œuvre un

1 Entretien avec le Président de ONE de 1999 à 2003 (en 2002).
2 Entretien avec la Présidente du Northern TUC (en 2001).
3 Entretien avec le responsable des questions automobiles du syndicat AEEU depuis 1996 (en 2002).
4 Entretien avec la Directrice du Tyneside TEC, puis Présidente du LSC Tyne&Wear (en 2002).
objectif d’action publique \textit{et} la base d’une confiance retrouvée dans les atouts de la culture industrielle régionale. La confiance doit donc être construite, selon elle, à partir d’exemples régionaux, et non seulement à partir d’exemples tirés d’expériences étrangères à la région. Elle s’appuie sur l’idée que malgré des bonnes capacités d’apprentissage démontrées par le passé, la population active régionale reste peu formée dans les secteurs industriels d’avenir. Pour elle, ceci est lié au fait que les succès de la région ne sont pas assez valorisés, et qu’en conséquence, \textit{“the flip site of modesty is self-doubt and low aspiration”} \footnote{Entretien avec la Directrice du Tyneside TEC, puis Présidente du LSC Tyne&Wear (en 2002)}.

Un autre acteur rencontré lors de la série d’entretiens réalisée dans la région tente de définir un \textit{bien commun} régional qui à la fois justifie et guide les objectifs de la stratégie économique régionale. Il s’agit de l’ancien responsable des relations extérieures de Siemens, qui est devenu le Directeur des ressources humaines de l’usine d’Atmel depuis 2001 et est aussi engagé au sein du Mouvement Civil. Selon lui, il ne faut pas chercher à s’appuyer sur le passé historique régional pour définir ce \textit{bien commun} régional, mais sur la culture de la formation industrielle en en faisant un point central de la stratégie économique régionale. Il s’appuie sur l’exemple de l’Irlande et en fait un modèle à suivre pour la région :

"Brittany and Bavaria probably express culture a lot more in traditional terms. The cultural issue here is primarily a sense of belonging. The collective industrial processes this region is famous for, trade unions and collectivism, self welfare. It was very enabling and civilising forces at the later part of the 19\textsuperscript{th} Century and through the first half of the 20\textsuperscript{th} Century. It left, it infuses, ... you might think it is totally rosy, and silly, but there is a collective responsibility. (…) But culture involves the way people manifest to the outside world, it is also about image. It’s a region which people I know in London for instance have substituted things for the Irish. (…) In London, in the 19\textsuperscript{th} Century and large part of 20\textsuperscript{th} Century, the Irish were seen the most stupid people. Geordies have taken this over, this is the Aufwiedersehen syndrom. For me, people are much smarter than they appear to be. The Irish have turned down the whole cultural perception. Very few people say now that the Irish are thick. In fact, the way they operate in Europe, largely through educating their kids. And I think this region could do the same. But also get this spin-off from inward investment. Inward investments have educated Irish people" \footnote{Entretien avec le responsable des relations extérieures à l’usine Siemens North Tyneside de 1995 à 1998 et directeur des ressources humaines à l’usine Atmel depuis 2001 (en 2002).}.
Pour ce responsable économique impliqué dans les questions de développement économique régional depuis plus de 25 ans, la confiance au sein des mobilisations économiques ne peut se développer durablement qu’en parvenant à changer les images négatives sur la culture régionale en des images positives, et en suscitant un sens collectif régional. Or, l’ensemble des citations précédentes s’attarde beaucoup plus sur la construction des images économiques régionales en fonction de comment elles sont perçues à l’extérieur que sur l’identification qu’elles produisent à la région.

Au final, dans les entretiens réalisés en 2002 dans le Nord Est de l’Angleterre, la culture régionale est considérée pour plusieurs raisons comme un handicap, et non comme une ressource des mobilisations économiques. Elle n’est pas ou très peu utilisée pour définir les bases d’une communauté régionale, et ne constitue pas un élément jugé utile pour renouveler la confiance à l’égard des élites régionales et à l’égard d’un projet économique régional apte à répondre aux défis industriels. Il n’existe en conséquence qu’une faible capitalisation identitaire régionale.

Certains acteurs, en particulier ceux représentant le patronat, refusent clairement de voir une « communauté » d’acteurs apparaître dans le champ industriel. Revenant sur son expérience de Présidente du Northern Business Forum (NBF) de 1996 à 2000, la Directrice de l’agence de développement régional pour la région Yorkshire estime ainsi en 2002 qu’il existe trop de divisions dans la région pour qu’il puisse y avoir un sentiment d’appartenance à une « community of interests » :

« No I don’t think there is a North East identity. Because the region isn’t cohesive enough. It has too much of... a divide of... attitudes, between, say Newcastle and Middlesbrough, Sunderland, and Durham. It doesn’t see itself necessarily as part of the same community. And that’s, I think, some of its weaknesses. (...) People in the North East, either see themselves as Geordies, or Wearsiders, or Teessiders, or... they don’t necessarily see themselves as North easterners. They don’t refer to themselves as North easterners. They have great difficulty in identifying with a region that is called the North East. We [NBF] always felt we were seen, particularly by organisations in Tees Valley, as being a Newcastle-focused organisation. They didn’t know that we were based in Sunderland. (...) Having an identity is something that you can, that have a sense of belonging. That I feel I belong to. A community of interests. That to me is an identity.” ¹

Il s’agit d’un point de vue radical, qui n’a jamais été exprimé de cette manière par les autres personnes rencontrées, mais qui traduit la difficulté que rencontrent les acteurs dans le Nord Est de l’Angleterre à définir l’identité régionale comme une ressource des mobilisations économiques au début de la décennie 2000.

Le faisceau de critiques vis-à-vis des élus locaux du Parti Travailliste se traduit par une baisse de leurs suffrages, à la fois lors des consultations nationales et locales. Cette baisse des suffrages touche tant les représentants du Old comme du New Labour. Ainsi, en 2001, le Premier Ministre T. Blair est réélu mais connaît au niveau national comme régional une baisse des suffrages en sa faveur, une part croissante de la population reprochant aux Dirigeants du Parti issus de la région de les avoir « oubliés » : « they turned their backs on their roots ».

Confirmant cette tendance à la baisse au niveau national, les élus travaillistes subissent en 2004 un échec important lors des élections locales. Pour la première fois depuis 30 ans, la ville travailliste de Newcastle passe aux mains du Parti Libéral.


Par leur dénomination, les Metrics Martyrs font le lien entre l’opposition à l’intégration européenne (et son système métrique) et l’opposition à l’instauration d’un Gouvernement

---

1 Entretien avec le Directeur du Northern EEF de 1987 à 2001 (en 2002). Au niveau national, le Parti travailliste obtient 40, 7% des suffrages, contre 43, 2% en 1997, et le Parti Conservateur, 31, 7%. Ce sont les Libéraux Démocrates qui profitent des pertes du Parti Travailliste, avec des suffrages qui passent de 16, 8% en 1997 à 18, 3%.


régional. Plus qu’une progression du vote conservateur, cette victoire écrasante du « non » marque la crise du leadership du Parti Travailliste. Les électeurs n’ont pas accordé leur soutien à l’élite politique locale travailliste qui détient presque tous les sièges au sein de l’actuelle North East Assembly. Le rejet traduit aussi un manque d’adhésion des électeurs à la Yes-Campaign menée par le Mouvement civil qui rassemble des élites économiques, syndicales et des experts universitaires de la région.

Ainsi, dans la région du Nord Est de l’Angleterre, la gestion de la dimension culturelle de l’identité régionale peut se résumer par l’algorithme employé par les responsables de ONE et de l’Assemblée régionale lors de la campagne de promotion de 2005 : « to rid the North East of its flat cap image ». En d’autres termes, il s’opère une dévalorisation de la culture industrielle régionale qui réduit le rôle de l’identité régionale dans la formation des clusters et appauvrit l’offre de sens pour construire le référentiel territorial.
Section 2 - La ressource identitaire régionale contestée en Bretagne.

La formation des clusters en Bretagne s’appuie sur la confiance régionale développée à partir des succès industriels et de l’attractivité économique régionale, de même que sur la culture régionale, mais uniquement dans la mesure où elle ne contredit pas les objectifs du développement économique. La place des valeurs culturelles dites bretonnes est à la fois importante et critiquée par certains acteurs car elle empêche selon ses détracteurs de soutenir l’ouverture et le changement économiques et culturels qui sont jugés nécessaires pour l’avenir de la Bretagne.

1 - Les tensions autour de l’importance donnée à la culture bretonne définie à partir du passé régional.

Concernant la Bretagne, il existe plusieurs offres identitaires régionales au début de la décennie 2000 qui tentent de renforcer le processus de communalisation initié au cours des années 90 à partir de la définition d’un bien commun régional. Mais la défense de la culture bretonne, qui renvoie presque exclusivement à des images et symboles tirés du passé régional, finit par prendre le dessus sur les questions de développement économique régional, ce qui génère des tensions entre les élites régionales.

Parmi les offres identitaires régionales faites au début de la décennie 2000, celle des membres de l’Institut de Locarn est la plus importante. Non pas qu’elle suscite l’adhésion de l’ensemble des acteurs économiques bretons, bien au contraire. Les acteurs économiques institutionnels rencontrés en 2001-2004 (CRCI, CCI, et au sein du CESR) ne font aucun lien entre le développement économique et l’identité bretonne ; ils se montrent en outre souvent gênés par l’offensive des membres de Locarn sur le terrain culturel1. Mais la mobilisation des membres de Locarn est importante car il s’agit justement d’une véritable offensive. Suite aux tensions internes, aux polémiques qui les ont touchés à la fin de la décennie 90 (chapitre 7, section 2), et après le renouvellement de ses dirigeants patronaux, les membres de l’Institut de Locarn « [infléchissent] la ligne « doctrinale » par une ouverture vers l’extérieur, en termes de

recrutement, de communication et d’idéologie (on parle désormais d’être un « anti-Davos régionaliste ») » (Fournis, 2006, p.229).

Au niveau de l’usage de la dimension culturelle de l’identité bretonne, les membres de Locarn maintiennent la ligne définie dans les années 90, à savoir faire de la culture bretonne un des fondements du développement économique de la Bretagne. Ils encouragent une construction de la confiance à partir des ressources régionales fondées sur la langue bretonne, le patrimoine, la culture celtique, et sur l’ouverture au libéralisme économique. Ils veulent ainsi souligner les compatibilités qui existent, d’après eux, entre la culture bretonne et le développement économique. Il s’agit même de valoriser le fait que « tout en redevenant Breton » après des décennies de « culture de soumission » à l’Etat (Le Bourdonnec, 1996 ; 2000), il est possible d’associer une revendication d’émancipation culturelle à une revendication économique.

Le sentiment d’appartenance à une communauté culturelle bretonne est en outre toujours considéré comme un moteur de la mobilisation en faveur du développement économique breton. De manière nouvelle, les membres de Locarn, qui sont également des dirigeants de grands groupes (Leclerc, TF1, Y. Rocher…) et de grandes entreprises régionales (Hénaff, Coopagri Bretagne), ainsi que des responsables d’associations économiques bretonnes et des personnalités telles que P. Poivre d’Arvor (Présentateur du journal télévisé sur la première chaîne) et T. de Silguy (ancien commissaire européen), activent d’autres réseaux de patrons à l’extérieur de la région, mais toujours au nom d’un sentiment commun d’appartenance à la Bretagne définie comme une communauté culturelle.

De même, l’Association des Cadres Bretons (ACB, chapitre 3, section 3) créée dans les années 60, et qui compte environ 700 membres au début de la décennie 2000, dont certains à des postes clés d’entreprises, des médias ou de la politique, vise à réunir « des chefs d’entreprise, des cadres, des universitaires, des professions libérales qui sont Bretons de sang ou de cœur »1. L’ACB travaille en partenariat avec le réseau Global Bretagne fondé au début de la décennie 2000 pour rallier la diaspora bretonne à cette cause. Ce réseau affirme de manière similaire vouloir « fédérer les expatriés bretons à travers le monde, susceptibles, de par leur fonction, de contribuer au développement et au rayonnement de la région. 

1 Site interne ACB, consulté en mai 2006.
L’Association fédère aussi bien des Bretons de naissance que de cœur». Il est ajouté que l’« action se concentre sur l’animation d’un réseau international composé d’un nombre limité d’hommes clés, attachés à la Bretagne, à sa culture et ses valeurs, tant du secteur privé que du secteur public »\(^1\). On retrouve le discours des fondateurs de Locarn (chapitre 6, section 2) visant à valoriser une communauté culturelle bretonne cohérente dans ses valeurs, voire selon des critères ethniques (Bretons de sang).


De son côté, et pour des raisons en partie politiques correspondant à une des principales revendications d’un de ses alliés politiques indépendants, J-Y. Cozan, le Président de Région élu en 1998, le RPR J. de Rohan, décide de soutenir plus fortement la langue bretonne et les associations culturelles bretonnes. Entre 1998 et 2003, les crédits en faveur de la culture bretonne passent de 948.000 euros à 3, 6 millions d’euros\(^2\). L’Office de la Langue Bretonne est créé dès 1999, et regroupe l’ensemble des associations de soutien à la langue bretonne\(^3\). La musique celtique s’installe sur le standard de la Région Bretagne et, de manière moins anecdotique, la Présidence de Région lance un appel d’offre pour un nouveau logo de l’institution régionale « plus identitaire »\(^4\), fondé sur une représentation stylisée de l’hermine, qui fut le symbole du Duché de Bretagne. Mais il n’aboutit pas pour cause de désaccord politique\(^5\).

Enfin, parmi les offres identitaires régionales mettant en avant la dimension culturelle de l’identité bretonne, il faut citer celle faite par le CESR. En 2000, un de ses rapports porte sur La dynamique culturelle bretonne (CESR, 2000). Il est cependant le marqueur des tensions qui s’expriment entre deux camps. D’un côté, les représentants du Conseil Culturel de Bretagne (CCB), des représentants proches de Locarn et les élus politiques locaux et

\(^1\) Site internet association Global Bretagne, consulté en mai 2006.

\(^2\) Le Monde (24/04/2004).

\(^3\) Entretien avec un chargé de mission du Conseil Culturel de Bretagne (en 2001).

\(^4\) Entretien avec une responsable du service de communication à la Région Bretagne (en 2003).

\(^5\) Entretien avec une responsable du service de communication à la Région Bretagne (en 2003).
régionaux de tous bords veulent mettre en avant dans ce rapport ce qui valorise la culture bretonne et la distinction des autres régions françaises. De l’autre, les représentants du monde économique, patronat et syndicat au sein du CESR, partagent avec les acteurs administratifs du Conseil Régional le point de vue du danger de renfermement que peut amener la promotion de la culture « très bretonnante dans le mauvais sens du terme. Une espèce de référence à, on est Breton, ça se mérite »1. Ils souhaitent donc freiner la revendication culturelle bretonne. Il existe de longues discussions et de nombreuses controverses concernant la question de la revendication culturelle que doit contenir le rapport, ce qui en retardera la publication2. Au final, ce rapport note non sans un certain humour que le seul trait qui rend les Bretons uniques est… leur consommation de beurre salé, et non par exemple leur culture celtique qui est partagée par de nombreuses cultures régionales et nationales en Europe (CESR, 2000).

Le Président de Région J. de Rohan insiste en 2002 sur le fait que l’enjeu pour la Bretagne est de concilier « identité et ouverture » (Le Coadic, 2003). Sénateur UMP, proche du Président de la République J. Chirac, il défend une ligne de coopération, et non d’autonomisation par rapport à l’État central. Enfermée dans le débat sur une plus ou moins forte revendication culturelle régionale, la culture bretonne n’est pas mise en lien avec les questions de développement industriel régional par la Région.

De même en 2002, et dans la continuité de ses rapports sur le développement industriel publiés au cours de la décennie 90 (CESR, 1994, chapitre 6, section 2), le CESR relance quant à lui cette problématique. Un rapport réaffirme ainsi l’importance de l’identité culturelle en Bretagne et son rôle dans l’économie en réseau et le développement industriel, tout en soulignant que la Bretagne dispose d’« une image encore contrastée : image assez bien identifiée et fortement maritime à l’extérieur de la France, elle conserve en France une réputation marquée par ses traditions et ternie par les problèmes de qualité des eaux » (CESR, 2002). Pour une responsable de la communication au Conseil Régional interrogé en 2003, les usages de l’identité régionale par les acteurs du développement économique dans la

---

1 Entretien avec la Secrétaire régionale de la CFDT-Bretagne (en 2003).
2 Entretien avec un chargé de mission du Conseil Culturel de Bretagne (en 2001).
région restent « omnibulés »\(^1\) par les questions culturelles, c’est-à-dire par la défense de la cause culturelle avant celle de la cause économique.

La politique de soutien à la culture bretonne est un point important du programme du candidat socialiste J-Y. Le Drian à la Présidence de Région en 2004. Une fois élu à la tête du Conseil Régional, il soutient la langue et la culture bretonnes, tout en marquant le désir de ne pas enfermer la question culturelle régionale dans une unique promotion de la culture bretonne\(^2\).

Cependant, il confirme rapidement la tendance à la valorisation de la culture bretonne entreprise par la Présidence antérieure. Le soutien à la politique linguistique en faveur de la langue bretonne passe de 3,2 en 2002 à 5 millions d’euros en 2005. De plus, cette même année, un nouveau logo de la Région Bretagne est adopté par l’Assemblée Régionale :

**Illustration 12 : Logo de la Région Bretagne à partir de 2005.**

La description officielle qui est faite de ce logo rappelle celle donnée par une responsable de la communication à propos du projet abandonné de la Présidence précédente. En 2003, elle parlait déjà d’un logo « *plus identitaire* » à partir d’une « *hermine stylisée* » :

« Le nouveau logo a gardé les points forts de l’ancien : la forme carrée, un intitulé clair (Région Bretagne), des couleurs (bleu et vert), symbolisant à la fois l’Argoat (la terre) et l’Armor (la mer). Mais il a évolué vers un sigle à la fois plus moderne (couleurs et typographie) et plus porteur de l’identité bretonne. Symbole de cette identité, une hermine très stylisée reprend la forme géographique de la Bretagne et ses trois pointes peuvent évoquer les nombreuses îles jalonnant nos... ”

---

\(^1\) Entretien avec une responsable du service communication, Conseil Régional de Bretagne (en 2003).
\(^2\) Site internet Conseil Régional de Bretagne, politique culturelle de la Région 2004 (juillet 2006).
côtes. Son mouvement dynamique et ascendant, à l’image d’une étoile filante, symbolise un nouvel élan »

Ainsi, la défense de la culture bretonne, qui est liée aux questions du développement économique tant par le patronat réuni au sein de Locarn que par les institutions régionales (Conseil Régional, CESR), fait l’objet de mobilisations importantes, au risque de devenir l’unique cause régionale défendue. Aux yeux d’un certain nombre d’acteurs des mobilisations économiques, les objectifs de la défense de la culture bretonne butent cependant contre ceux de la politique des clusters, ce qui génère une contestation du rôle de l’identité régionale comme une ressource dans la mise en place de ces clusters.

2 - Une ressource identitaire régionale mal assumée dans les clusters du fait de sa dimension culturelle.

La formation des clusters s’appuie sur l’expression d’une solidarité collective et sur l’image jugée plus attractive de la région au début des années 2000. L’inclusion d’images culturelles régionales génère en revanche des tensions, voire des refus de la part de certains responsables du développement économique régional.

Au début de la décennie 2000, il existe une conscience forte du rôle de l’identité régionale dans le développement économique régional. Se référant à des initiatives du type de Citroën Superforce, le responsable de la veille économique à la CCI de Rennes souligne ainsi que le sentiment d’identité régionale équivaut à un « investissement dans l’immatériel » concernant le domaine économique :

« Je pense simplement, à titre individuel, les gens ont le sentiment d’appartenir au territoire, que le développement au territoire fait partie des enjeux qui les touchent personnellement. Que cela fait partie des valeurs dans lesquelles ils se reconnaissent. Et qu’à partir de là, quand ils se retrouvent, cela leur paraît naturel de travailler ensemble sur ce développement régional dont tout profitent. Et à ce moment là, dans une certaine mesure, là non plus il ne faut pas... exagérer, ils peuvent mettre entre parenthèses des intérêts personnels, des intérêts trop directs. D’où cette différence avec la réflexion que vous faisiez sur ce patron bavarois... s’ils font cela [Citroën Superforce], c’est qu’ils ont de l’argent à perdre. Non, et la preuve on a gagné beaucoup plus que l’on en a perdu. C’est un investissement. Mais c’est un investissement dans l’immatériel. Et je ne pense pas

1 Site de la Région Bretagne (www.region-bretagne.fr), consulté en juillet 2006.

Un responsable de l’agence régionale pour l’attraction d’investisseurs étrangers, la MIRCEB, devenue Bretagne International en 2001, estime quant à lui que l’identité bretonne passe dans son métier par les relais à l’étranger :

« C’est des relais informels,... des prescripteurs en matière d’information. Ils font un benchmarking, entre guillemets, bénévole. Je crois que l’identité dans nos métiers, elle est surtout là, dans la diaspora. (...) Quelque soit l’endroit du monde où vit la personne d’origine bretonne, si elle peut faire quelque chose en faveur de la Bretagne, elle le fera ».

Ainsi, pour ces deux responsables économiques bretons, l’identité régionale joue un rôle positif dans la structuration des mobilisations économiques comme dans les échanges économiques de la Bretagne avec le reste du monde, en ce qu’elle permet de rassembler des acteurs pluriels autour de la défense de la cause du soutien industriel par et pour la région. La valeur de la solidarité régionale est placée au centre des mobilisations économiques, traduisant un processus de communalisation associant le sentiment d’appartenance au territoire, les atouts économiques territoriaux vus et la pertinence qui est jugée de l’action économique régionale.

1 Entretien avec un responsable de la CCI de Rennes depuis 1990 (en 2004).
2 Entretien avec un responsable de Bretagne International (en 2004).
Cette confiance dans les ressources du territoire breton dans le cadre des mobilisations économiques s’appuie aussi sur la plus grande attractivité économique de la Bretagne. Parmi les images positives de la région mises en avant par les acteurs interrogés au début de la décennie 2000, il y a celle renvoyant aux traits de caractère bretons aussi divers que têtu, fidèle, voyageur sur les mers ou migrant. À ce sujet, le stéréotype de Bécassine est transformé en un clin d’œil sympathique d’une Bretagne décomplexée d’avoir perdu une partie de sa population au début du 20ème siècle (chapitre 3, section 1) pour voir son attractivité se réaffirmer au début du 21ème siècle (chapitre 3, section 3)\(^1\). Comme dans le cas anglais de la redéfinition du stéréotype du Geordie, l’Irlande est prise en exemple. C’est en vantant les résultats scolaires et des diplômés en Bretagne, comme en Irlande, que le stéréotype de Bécassine devient moins discriminant (Champaud, 1998, p. 97). Pour sa part, un journaliste proche de l’Institut de Locarn s’appuie sur le modèle irlandais pour vanter l’atout de la formation et de la culture celtique (Le Bourdonnec, 2000). L’activité touristique bénéficie et participe aussi de cet attrait de la Bretagne, la région se situant au troisième rang des régions les plus fréquentées en France après Paris et la région Provence-Alpes-Côtes d’Azur (PACA).

Cependant, dans le cadre des mobilisations économiques s’expriment aussi des oppositions à l’usage de l’identité régionale du fait de sa dimension culturelle. Elles se concentrent sur deux points principaux. Premièrement, le Président de l’organisation patronale UPIB, qui est également membre du CESR, réagit en 2003 face à la trop grande importance donnée à la culture bretonne dans le budget régional par rapport aux besoins en termes de politique économique et de politique de l’emploi. Il critique en outre les tendances à vouloir faire de la Bretagne « un sanctuaire » du passé, et encourage pour sa part une identité ouverte, car « maritime », de la Bretagne\(^2\).

Deuxièmement, plusieurs membres du CESR et de la CRCI réagissent par rapport à l’usage de la culture bretonne pour définir une communauté « exclusive », comme le font certains membres de Locarn autour de l’algorithme du « nous contre eux », le « eux » correspondant en premier lieu à l’Etat français\(^3\). Un responsable de la CRCI raconte qu’il s’est vu reproché

\(^1\) Les Echos, 17/03/1999.
\(^2\) Entretien avec le Président de l’Union Patronale Interprofessionnelle de Bretagne (UPIB, en 2003).
\(^3\) F. Morvan cite un entretien réalisé par un magazine breton auprès du PDG de la première chaîne privée télévisée française et membre de Locarn, au cours duquel celui-ci se définissait comme un « nationaliste breton » : F. Morvan, « Non à la régression ethniste en Bretagne », 7/06/2005, site
« certes sur le ton de l’humour » par un membre de Locarn de « n’être par pure race, car pas Breton. (...) Ça fait une identité un peu fermée »1. La Secrétaire régionale de la CFDT-Bretagne affirme qu’il existe un « risque identitaire » en Bretagne ; elle en conclue qu’il faut « éviter de penser breton » :

« Je pense que l’identité bretonne c’est quelque chose d’important. C’est-à-dire que l’on est d’ici, on est né ici et... je pense que cela a forgé des manières de penser... un peu qui se ressemble. C’est quand même un peu différent selon l’endroit de la région où l’on est, entre Rennes et le Finistère. Ceci dit, l’identification à une région est forte en Bretagne. (...) Je pense qu’il faut éviter de penser breton. Je pense qu’il faut s’en référer, c’est une force pour nous, mais il ne faut pas que cela soit... un facteur qui nous fasse croire que l’on est ou supérieur ou que l’on aurait quelque chose que les autres n’ont pas et ce risque là peut exister. Le risque identitaire... je pense qu’il faut toujours s’en méfier. Je crois qu’il faut être ouvert, il faut accepter la diversité, la différence et... aussi un peu se projeter dans l’avenir parce que je pense que ce qui serait dangereux, ce serait le repli sur soi. Je ne pense pas que cela soit le sentiment général. Ça existe quand même chez certains ».

Elle poursuit en soulignant le « caractère ouvert des Bretons », qu’elle relie à la valeur fondamentale de la démocratie pour justifier son importance :

« Je pense quand même que globalement, les Bretons sont plutôt pour l’ouverture. Je pense que cela doit être une force pour aller, une ouverture vers l’extérieur. Je pense qu’il y a autre chose qui joue en Bretagne. Je pense que nos racines font qu’on est une région où, globalement les gens sont plutôt tolérants, avec des extrémismes de tous bords, y compris dans notre histoire, mais en même temps... il y a une certaine tolérance, ouverture à l’autre, etc... ce n’est pas non plus pour rien que la Bretagne à Maastricht a voté plutôt favorablement (...). C’est trouver à la fois un équilibre entre ce qui fait nos valeurs fortes et en même temps faire toujours attention de ne pas tomber dans l’extrémisme, dans l’intolérance, qui fait que finalement on rejette l’autre. Je pense que cela c’est le problème de la démocratie »2.

Le Président du CESR de Bretagne en 2003 évoque aussi ses hésitations. Il adhère pour sa part à un rôle de l’identité bretonne faite d’un mélange de « culture d’identité » et de « culture d’ouverture ». Il affirme que la confiance retrouvée dans les ressources régionales donne une


1 Entretien avec un responsable de la CRCI Bretagne (en 2003).
2 Entretien avec la Secrétaire régionale de la CFDT-Bretagne (en 2003).
force pour s’intégrer dans de nouveaux ensembles, notamment celui européen, et que le repli sur soi, en particulier sous la forme d’un discours nationaliste comme en Corse, n’est porteur de rien :

« On n’est pas renfermé comme le sont les Corses. C’est à la fois une culture d’identité mais c’est aussi une culture d’ouverture. Il y a quelques dérives identitaires mais globalement c’est une culture d’ouverture et comme on est loin et marginalisés, on sent cette nécessité de se raccrocher. On a bien voté pour l’Europe à plusieurs reprises, depuis Maastricht. Rennes était avec Strasbourg l’un des taux de oui les plus élevés de France. Donc il y a à la fois ce désir de France et d’Europe et en même temps ce désir de singularité. C’est ce mélange entre les deux qui fait la Bretagne, ce n’est pas facile à comprendre, (…) L’âme bretonne est ainsi faite que c’est à la fois du renfermement, de l’ethnocentrisme, et du cosmopolitisme »

Les représentants de l’Etat en Région ou des responsables de communes bretonnes se joignent à ce refus d’une définition exclusive de l’identité bretonne et le mettent directement en lien avec les défis de l’économie mondialisée. Ainsi, la responsable des études au SGAR en 2003 affirme que « l’identité bretonne est forte quand elle n’est pas pesante, cela concourt à une image qui peut porter le développement économique »

Le Directeur du Cabinet du Maire de Guingamp soutient quant à lui en 2001 que l’identité bretonne est importante car elle définit une « spécificité ». Mais le « nationalism » est un « non-sens » dans le contexte d’« un débat économique mondial » :

« Je me sens Breton, fier de l’être. Je n’ai pas appris la langue mais je la comprends par mes parents. Je suis originaire de Guingamp. Pour moi, la culture bretonne se manifeste à travers la musique, la danse, le patrimoine naturel et monumental. L’identité doit rester une fierté, pas un combat. Le drapeau [Gwenn- ha-du] renvoie à nos origines. Le Breton se caractérise par son entêtement et son esprit lutteur. Mais je ne souhaite pas que cela soit l’excuse d’une dérive nationaliste. Dans un débat économique mondial, la tendance à l’enfermement sur l’identité bretonne serait un non - sens. La conscience nationale, avec son histoire, garde son importance. La culture bretonne est une spécificité »

Ainsi, en Bretagne, la dimension culturelle de l’identité régionale utilisée dans les mobilisations économiques régionales est critiquée quand elle conduit à fermer le groupe qui

3 Entretien avec le Directeur de Cabinet du Maire de Guingamp (en 2001).
s’y reconnaît par rapport au reste de la France, en particulier par rapport à l’État français, de l’Europe, et dans un contexte de concurrence entre sites industriels. Certains préfèrent alors n’y reconnaître qu’une « spécificité » utile dans le cadre du développement économique. Ceci constitue une critique directe de la perspective développée par l’Institut de Locarn et par les réseaux de la diaspora bretonne, et donc une source de conflits au sein des mobilisations économiques.

D’autres acteurs refusent de reconnaître le rôle de l’identité bretonne comme une ressource des mobilisations économiques, car elle contredit trop les objectifs du développement économique. Tout en reconnaissant le caractère positif du « tempérament des Bretons » au cours des mobilisations économiques, la Directrice de la technopole Rennes Atalante en 2004 n’estime pas que l’identité régionale soit un atout du fait justement qu’elle véhicule des images encore trop « traditionnelles », « renfermées », voire « exclusives » :

« J’ai l’impression que l’on arrive plus facilement à collaborer en Bretagne que dans d’autres régions. Et à fédérer des aides financières dans un projet, entre des structures politiques de différents horizons. J’ai l’impression que cela fonctionne bien. Que les gens se mettent facilement autour d’une table. Quand il a fallu faire venir Canon [centre de recherche, en 1988], il n’y a pas eu d’opposition, tout le monde a été là et tout le monde a tout fait pour que cela marche. Donc ça c’est agréable. Cela tient au tempérament des Bretons, ils se serrent les coudes même s’ils se chamaillent, quand il y a un enjeu ils se serrent les coudes, mais de là à dire identité bretonne, je ne sais pas... je ne sais pas si cela agit tant que cela. (...) Lorsque l’on doit se positionner en concurrence au niveau international et que les entreprises que l’on a ici, elles sont ailleurs, en France et à l’étranger, et celles qui se créent ici elles devront aller ailleurs, donc il ne faut pas se replier. Et faut pas trop mettre en avant notre petit carré breton... On ne va pas jouer là dessus, je ne crois pas. On va dire en effet, quand on veut attirer une entreprise, qu’il y a une forte identité, une culture, un art de vivre, qualité de vie, des choses comme cela. Mais c’est tout. Il ne faut pas donner l’impression que l’on vit replier sur nous-mêmes, un peu comme les Corse. (...) Déjà je trouve que l’on n’est pas assez international. Je ne sais pas si c’est le fait d’être Breton mais il n’y a pas beaucoup de gens qui parlent bien l’anglais, on n’a pas un aéroport international, on n’a pas d’école internationale. Ce sont des choses qui nous manquent. Donc on ne peut pas dire musique bretonne, non ! (rires) ».

Amenée à s’exprimer sur le cas du slogan bavarois « ordinateur portable et culotte de cuir », elle répond qu’elle y est tout à fait opposée pour la Bretagne car elle voit dans la tradition régionale plus un facteur de repli qu’un facteur d’attractivité :

« Les Bavarois jouent là dessus. En effet, nous on pourrait dire on a les binieux, mais moi sincèrement, non. Si vous m’interrogez à titre personnel, je n’ai pas envie de dire ça. (...) Parce que je ne suis pas sûre que ça intéresse les gens qui... »
viennent ici. Autant la qualité de vie, les qualités de gens au travail, cela peut les intéresser, mais qu’il y ait une culture, je ne suis pas sûre que cela les intéresse. Si on veut faire venir des ingénieurs, ce qui va les intéresser c’est de pouvoir faire du bateau, les transmusicales [festival de musique rock à Rennes], les films, le TGV. Je pense que cela n’apportera rien. Pour le tourisme oui, pour les technologies, non. (...) Moi j’ai été invitée en Bavière, je n’aime pas du tout la fête de la Bière, je trouve cela pas terrible... et puis je me suis sentie exclue. (...) On se sent très bien en Bretagne aussi sans forcément mettre en avant les binoux et les écoles diwan, je ne vois pas trop... cela sert à quoi pour développer un territoire ? (...) Peut être que les réponses varient entre les personnes qui viennent de l’extérieur et celles qui sont d’ici. Les gens de l’extérieur trouvent cela peut être sympathique mais moi qui suis dedans, et je me sens très Bretonne pourtant, je ne trouve pas que... je ne suis pas sûre que l’identité bretonne soit forcément quelque chose... un atout. Alors que les qualités des Bretons, les qualités des paysages, oui, mais...enfin bon. Et puis l’identité corse, avec ce raisonnement, ça plaît pas à tout le monde... (rires).

En comparaison des deux autres études empiriques régionales menées, la question du rôle de l’identité bretonne dans le développement économique a suscité la plus forte sensibilité de la part des acteurs au cours des entretiens, certains acteurs refusant même de répondre à cette question. Ceci traduit une tension entre des représentations contradictoires de l’identité bretonne et, au final, une confiance mal assurée sur les liens entre la culture bretonne et le développement économique.

D’un côté s’expriment des patrons bretons, réunis au sein de Locarn, qui jugent bon de s’appuyer sur une confiance renouvelée dans les ressources culturelles bretonnes pour générer du développement économique. Ceci s’accompagne même d’un discours de revendication d’une émancipation culturelle et économique vis-à-vis de l’État français, au nom du référentiel de marché, qui ne convainc pas cependant les autres acteurs des mobilisations économiques. Leur position se résume par l’algorithme du « nous contre eux », pour reprendre les termes employés par un des membres de Locarn.

De l’autre côté, il y a les acteurs économiques institutionnels (CESR, CRCI/CCI), du Conseil Régional, les représentants syndicaux et les élus politiques qui, tout en écoutant le discours de Locarn, voire en participant parfois aux débats qui y sont organisés1, n’adhèrent pas à la

1 Dès son investiture, le Président de Région socialiste J-Y. Le Drian apporte son soutien à l’Institut de Locarn en participant à la célébration de son dixième anniversaire, tout comme les UMP P. Méhaignerie et F. Goulard, alors Ministre Délégué à l’Enseignement supérieur et à la Recherche et Maire de Vannes. Cet événement joue un rôle important pour replacer cet Institut dans le débat.

Ainsi, alors qu’en 1996, le Président du CESR lançait l’idée de tirer profit de « l’identité riche » de la Bretagne pour amorcer des clusters industriels dans la région (chapitre 6, section 2), l’inclusion de la culture bretonne comme base des clusters constitue un facteur de divisions parmi les élites régionales en 2002-2004. L’identité bretonne est donc une ressource mal assumée au début de la décennie 2000, ce qui contribue à la fois à réduire le rôle de l’identité régionale dans la formation des clusters et à appauvrir l’offre de sens pour construire le référentiel territorial.
Section 3 - La ressource identitaire régionale affirmée en Bavière.

En Bavière, la formation des clusters s’appuie à la fois sur la confiance dans la politique interventionniste du Gouvernement CSU bavarois, l’attractivité économique régionale et la confiance dans la culture régionale définie de manière plurielle et comme un socle du développement économique ; ce qui est résumée à l’unanimité des acteurs par l’algorithme « ordinateur portable et culotte de cuir ».

1 - Une culture régionale assumée à partir de bases plurielles.

Le Gouvernement CSU s’appuie sur la notion d’Heimat pour affirmer, à partir d’images plurielles, les atouts de la culture bavaroise dans le développement économique et rassembler le plus largement possible. Mais les éléments soulignant l’adaptation de la Bavière à son environnement économique et politique sont toujours cités en premier, comme c’est le cas dans l’expression utilisée par E. Stoiber de « laptop und Lederhose ».

Le Ministre Président Stoiber utilise la notion d’Heimat pour associer la Bavière à l’expression d’un sentiment d’appartenance à une communauté et non uniquement à un espace géographique. Il cherche ainsi à rassembler le maximum d’acteurs, au-delà des divisions entre élites régionales et entre régions administratives. Il se situe dans la continuité de ses efforts de communalisation entrepris au cours de la décennie 90 (chapitre 6, section 2), mais y apporte également trois évolutions importantes.

Premièrement, E. Stoiber utilise la notion d’Heimat, au sens de sentiment d’appartenance territoriale, pour rassembler les acteurs de l’ensemble des régions bavaroises, au-delà des concurrences territoriales mises au jour depuis la décennie 90 (chapitre 7, section 2). La référence à l’Heimat permet à chaque individu ou groupe des sous-régions bavaroises de se reconnaître dans l’identité bavaroise tout en y associant des images culturelles différentes. Lors du 75è anniversaire du rattachement de la République de Coburg à la Bavière en 1995, le Ministre Président définit même l’identité bavaroise à partir de cette « unité dans la diversité » (Sutherland, 2001).

Ainsi, il existe selon lui quatre racines principales de l’identité bavaroise, les Altbayern, les Franken, les Schwaben et la « quatrième racine » composée des réfugiés des Sudètes au lendemain de la seconde guerre mondiale, ainsi que ceux arrivés au cours des années 90
Cette diversité régionale est scrupuleusement respectée dans la représentation politique au sein du Gouvernement bavarois, de même qu’est respectée la répartition entre les Catholiques et les Protestants.

Deuxièmement, E. Stoiber fait référence à la notion d’Heimat, au sens de lien affectif avec le terroir, « la petite patrie », pour rassembler autour de la valeur conservatrice des traditions régionales. Le Gouvernement bavarois apporte son soutien aux associations culturelles bavaroises, aux traditions locales, ou encore aux programmes de recherche sur l’histoire bavaroise (Gelberg, 2003a). Il répond ainsi au conservatisme politique et culturel de son électorat afin de conserver ses suffrages. Il veut faire de l’attachement à la Bavière un atout économique dans un monde « sans racines », et maintenir ainsi aussi l’hégémonie de la CSU à la tête de la Bavière. E. Stoiber continue de justifier la liaison entre la CSU et la Bavière dans ses discours, comme au cours de la décennie 90 (Sutherland, 2001). Lors de la campagne électorale régionale de 2003, on pouvait lire dans les villes bavaroises des slogans du type « la CSU – le plus grand atout de la Bavière ».

En revanche, E. Stoiber ne peut rien faire contre l’abandon d’un des symboles de la spécificité de l’État libre de Bavière en 2001. Il s’agit du Sénat bavarois qui voit sa suppression définitive suite à une consultation de la population bavaroise par référendum organisée à la demande des Partis bavarois SPD et des Verts. Organe de représentation des élites régionales issues du monde patronal, syndical, éducatif, sportif, associatif et religieux, le Sénat ne jouait plus depuis longtemps de rôle important dans les débats économiques et sociaux bavarois (Bourgeois, 2001). Mais il représentait une spécificité bavaroise ainsi qu’une continuité historique, celui-ci ayant été créé lors de la mise en place de la Monarchie Constitutionnelle des Wittelsbacher en 1817. Une majorité de membres de la CSU exprime son désaccord face à sa suppression, mais pour la majorité de la population bavaroise, il ne correspond alors plus qu’à une « source de dépenses inutile ».

1 Entretien avec un chercheur de l’Institut der Bayerischen Geschichte (en 2004).
A la différence de la période précédente où F-J. Strauß affirmait que « the period of Nazi rule did not fully sever our people from its history and its traditions » (Strauß, 1985, cité in Sutherland, 2001), la valorisation de l’identité régionale passe aussi par une gestion du passé nazi. Une partie des fonds de l’Offensive pour l’avenir de la Bavière sert ainsi à financer des centres de recherche et de documentation, des musées comme celui de Nürnberg sur les congrès nazis organisés dans cette ville (Reichsparteitage) ouvert en novembre 2001, et la rénovation du musée de Dachau (Gelberg, 2003b). Lors du soixantième anniversaire de la CSU en 2005, la Fondation Hanns-Seidel, proche de ce Parti, publie un numéro spécial de Politische Studien. Parmi les articles sélectionnés pour commémorer l’histoire du Parti, un article rédigé par un Professeur d’histoire munichois s’attache à montrer en quoi la CSU s’est construite en opposition au nazisme, soulignant l’importance qui est donnée aujourd’hui à cette distinction (Möller, 2005).

Enfin, le Gouvernement bavarois utilise la notion d’Heimat pour s’appuyer sur le stéréotype du Bavarois en Lederhose, qui constitue une image tenace de la Bavière en Allemagne et à l’étranger. Plutôt que de l’éviter comme celle des Geordies dans le Nord Est de l’Angleterre, Stoiber en fait au contraire l’icône de la Bavière qui a réussi à devenir moderne, en l’associant avec les ordinateurs portables. De même qu’avec le stéréotype de Bécassine en Bretagne, le Bavarois en Lederhose devient une image « humoristique » et du coup sympathique et positive, de la Bavière. Cette image est aussi attractive car elle est associée à un symbole de la nouvelle économie, l’industrie informatique. Le stéréotype du Bavarois en culotte de cuir est donc repris pour affirmer la « revanche du plouc bavarois », qui est certes toujours sujet à raillerie dans le reste de l’Allemagne et en Europe, mais force aussi l’admiration par rapport à ses succès économiques :

« Jusqu’à la guerre, c’est un pays très agricole, donc ce qui explique déjà que l’on ait encore des coutumes fortes, et en même temps, le Bavarois, c’était le plouc, il faut voir ça. Et après la guerre, ce succès économique fantastique, et ça veut dire, et les gars, vous nous avez pris pour des paysans, et bien, regardez, on se débrouille pas mal. Il y a aussi une certaine... je ne dirais pas revanche, mais

1 Politische Studien, 09/10, N°403, 2005.
2 Entretien avec un responsable du développement économique à la Ville de Munich (en 2004).
quand même une évolution économique qui fait que... on peut quand même dire, on est devenu autre chose »

Un article de l’hebdomadaire allemand de gauche der Spiegel, publié en 2002 lors de la campagne électorale opposant E. Stoiber au social-démocrate G. Schröder, témoigne de l’opinion de cette « autre » Allemagne qui se moque mais aussi « jalouse » la Bavière :

« Stoiber braille, trépigne, gesticule. Qualifie la société multiculturelle de « méli-mélo », tonne contre les riches qui ne veulent pas payer d’impôt et flatte le Café du commerce. A bas « les classes champagne-caviar », vive « la classe paté de foie », c’est-à-dire le peuple bavarois. « Edmund ! Edmund ! » répond la salle. Du moins, c’était comme ça ces dernières années. Le reste de la République souriait. Ah, ces Bavarois ! Quelle bande de ploucs avec leurs traditions et leurs rituels ! L’Allemagne les regarde toujours avec un mélange de perplexité, d’amusement et d’émotion, en se disant : « c’est bien que ce genre de bizarreries existe encore ». Mais cette fois-ci, c’est une autre histoire. Stoiber ne s’adresse pas seulement aux Bavarois, mais à tous les Allemands. (…) Il explique donc tranquillement que nulle part ailleurs les choses ne vont aussi bien qu’en Bavière, que nul autre que lui n’a autant choyé son Land – qui jouit, il est vrai, d’une économie florissante, d’un système scolaire performant et du taux de criminalité le plus faible d’Allemagne. Du coup, plus personne ne sourit avec condescendance. Les Allemands sont jaloux et se demandent si cela peut fonctionner ailleurs. Une fois chancelier, Stoiber réussira-t-il à « baviériser » le pays – dans le meilleur sens du terme, c’est-à-dire à le rendre plus riche et plus sûr ? La Bavière n’a-t-elle pas ses propres règles ? Peut-on vraiment transposer ce qui marche dans cette réserve méridionale, dans ce parc folklorique national ?»

Contrairement au Nord Est de l’Angleterre et en partie comme en Bretagne, la Bavière a donné les moyens d’assumer, en les retournant en symboles sympathiques, les stéréotypes qui sont véhiculés et qui la concernent, car elle peut y opposer d’autres images qui sont positives, et en particulier celles qui illustrent le rattrapage économique, voire la prospérité économique et sociale régionale. Ceci témoigne donc d’une culture régionale assumée, développant une conscience et une fierté régionale en cultivant les stéréotypes qui lui sont attribués. De même, contrairement aux deux autres régions, l’identité bavaroise est affirmée non pas en s’opposant à d’autres formes d’attachement à un territoire, mais en l’incluant dans des cercles concentriques d’adhésion et autour de la notion d’Heimat.

1 Entretien avec une chargée de mission française à Invest in Bavaria depuis 1998 (en 2004).
Bien qu’opposé à plus d’un niveau au Gouvernement CSU1, le Président du syndicat IG-Metall Nürnberg, qui est aussi membre du Parti SPD, illustre par son témoignage que la notion d’Heimat constitue un moteur de rassemblement dans toute la Bavière. Au cours de l’entretien, il refuse de reconnaître un rôle à l’identité bavaroise dans la mobilisation économique menée au sein de la Region Nürnberg, mais il estime en revanche que l’Heimat est une notion importante. Elle renvoie en effet pour lui non seulement au sentiment d’être attaché à un lieu, mais aussi au lieu où on l’on trouve un emploi2, c’est-à-dire où se réalisent des projets de vie et des projets collectifs. Suivant cette acceptation, le territoire régional, qu’il soit défini en Bavière au niveau des districts ou du Land, joue bien un rôle important en ce qu’il devient un principe structurant d’une communauté d’acteurs et de ses projets collectifs.

2 - Une adhésion identitaire régionale affirmée au cœur des mobilisations économiques.

Il existe une confiance régionale qui s’appuie sur l’image vue comme attractive de la Bavière, sur le consensus autour du leadership du Ministre Président Stoiber et sur la définition de l’identité bavaroise en ordinateur portable et culotte de cuir. Cette confiance régionale évolue aussi selon les acteurs et les contextes d’action pour souligner plus ou moins le caractère ouvert et moderne, national ou traditionnel de la Bavière. Mais elle est bien constitutive du sentiment d’appartenance à une communauté bavaroise qui soutient la structuration du champ industriel.

L’expression ordinateur portable et culotte de cuir devient un algorithme au début de la décennie 2000 par son emploi fréquent fait par le Ministre Président mais aussi par l’unanimité qu’elle suscite auprès des personnes rencontrées qui la citent spontanément quand il s’agit de traiter des questions sur le rôle de l’identité régionale au cours de mes entretiens. Pour la majorité des personnes, originaires ou non de la Bavière, il correspond bien à une réalité régionale, c’est-à-dire à la manière comme on se représente ou souhaite se représenter la Bavière, ou encore comment la Bavière est représentée à l’extérieur de ses frontières.

---

1 Il affirme au cours de l’entretien son opposition politique, idéologique et de représentant local vis-à-vis du Gouvernement bavarois.
Du point de vue des personnes arrivées depuis moins de dix ans dans la région, il correspond bien à une mentalité bavaroise « ancrée dans ses racines et intégrée dans le monde moderne ». Ainsi, une chargée de mission française travaillant au sein de l’agence *Invest in Bavaria* me raconte que, jugeant dans un premier temps que l’algorithme était « un peu marketing », elle a finalement trouvé au bout de quelques années d’activités professionnelles qu’il correspondait bien à une réalité bavaroise :

« Bon moi, au départ, j’ai toujours trouvé que c’était un peu marketing, cette histoire des Laptop und Lederhose. Mais je pense que c’est une combinaison qui pour beaucoup serait assez schizophrène, et en fait c’est une combinaison tout à fait naturelle... Par exemple, sur la ligne de métro qui va jusqu’à Arabella Park, là où il y a le siège de la Hypovereinbank [la banque régionale la plus importante], les gens sont toujours en costard cravate. Et là maintenant c’est la Fête de la Bière [Oktoberfest], les gens se promènent en costume traditionnel. Et au départ, on dit, mais ...ils sont vraiment bizarres ! Mais non, c’est quelque chose de naturel, la fierté d’avoir des racines et d’être complètement intégrés dans le monde moderne. Pour beaucoup il y a là un antagonisme mais ici, il n’y a pas d’antagonisme. C’est quelque chose qui se fait naturellement »¹.

À la question « en quoi consiste l’identité bavaroise à partir de votre expérience professionnelle », une chargée de mission de la banque régionale LfA, qui est originaire de Saxe, me répond qu’elle est bien résumée par la formule « ordinateur portable et culotte de cuir », parce qu’elle observe qu’en Bavière, on sait combiner tradition et modernité :

« Il y a toujours ce slogan typique, rapide, ordinateur portable et culotte de cuir, ou quelque chose comme ça... ce Bavarois d’origine, qui est aussi en quelque sorte à l’origine, mais aussi qui veut être bien sûr moderne. Et de combiner les deux, je pense que l’on cherche ainsi à montrer l’évolution de la Bavière, d’un État agraire à un État essentiellement industriel et de bon niveau. C’est certainement quelque chose dont il peut être fier. Je dois me mettre entre parenthèses car je ne suis pas moi-même Bavaroise (rires)! ».

Elle poursuit en identifiant un « mode de pensée » bavarois à la fois « d’origine » et « moderne », le deuxième élément étant utile pour soutenir le développement des nouvelles technologies dans le champ industriel :

« Et dans le domaine des nouvelles technologies, cela signifie aller de l’avant, avec le temps, ne pas rester en arrière. Je pense que l’on conserve un mode de

¹ Entretien avec une chargée de mission française au sein d’*Invest in Bavaria* (en 2004).
pensée d’origine, mais que l’on essaie quand même, ou que l’on est quand même moderne. Je crois que la Bavière parvient bien à combiner les deux. (…) Je ne peux pas dire pourquoi, je ne sais pas. J’ai le sentiment qu’ici, nombreux sont ceux qui sont attachés aux traditions, surtout à la campagne. Mais que malgré tout, cette force qui développe le moderne, elle est tout aussi présente ».

Du point de vue des personnes qui se reconnaissent dans l’identité bavaroise, l’adhésion est exprimée sans hésitation. L’identité régionale est directement reliée à l’action menée dans le champ industriel. Elle en constitue un *code culturel*, fait d’images et de représentations qui facilitent la poursuite de l’action dans ce domaine. D’après le Directeur de *Bayern Innovativ*, qui est originaire de Bavière, l’identité bavaroise est «*naturelle*», et même «*inspire*» dans son travail, comme peut le faire une musique :

«*Elle aide [l’identité bavaroise]. Vous n’avez même pas besoin de l’expliquer, c’est plutôt de l’ordre de l’intuition. C’est comme la musique, on ne peut pas expliquer la musique. C’est sûr, nous avons l’économie et les sciences, et les infrastructures. (…) Mais l’identité bavaroise, ce que c’est…(silence) On la vit».”

Alors que dans les deux premières régions, il y a eu parfois de l’étonnement concernant ma question sur l’identité régionale dans le cadre d’une étude sur les réseaux économiques, les acteurs rencontrés en Bavière ne sont jamais surpris du lien présenté entre identité bavaroise et développement économique. Ainsi, l’algorithme *Ordinateur portable et culotte de cuir* forme certes un cliché mais qui est bien utile pour définir la Bavière. L’image économique bavaroise renvoie à un ensemble d’éléments positifs, comme celui de son attractivité économique, de la première région touristique allemande, ou encore de sa qualité de vie. La seule caractéristique négative, citée par un responsable du Ministère bavarois de l’économie, est celle des concurrences entre régions qui handicapent la poursuite de la politique des clusters.

---

1 Entretien avec une chargée de mission à la LfA (en 2004).
3 Entretien avec le responsable du développement économique, Chambre commerce Munich (2004).
Un responsable de l’organisation patronale VBW raconte ainsi que l’identité bavaroise donne une image positive à l’étranger, qui est très utile dans son travail :

« Bien évidemment, l’identité bavaroise [est un moteur pour mon travail]. Parce que nous nous présentons comme une organisation bavaroise quand nous allons à l’extérieur, à l’étranger. Conscient d’être Bavarois. Parce que l’identification est là. Et nous sommes le seul Land qui a une image au niveau mondial. Quand on dit, je viens de Bavière, de Munich, c’est connu. C’est même souvent le cas que l’Allemagne est définie à l’étranger à partir de la Bavière, l’Oktoberfest, Neuschwanstein [château de Louis II de Bavière]...et autre culotte de cuir et bière bavaroise, ce sont bien évidemment des attitudes, des platitudes, mais la définition de l’Allemagne est vue traditionnellement telle que la Bavière se présente“.

Il poursuit en soulignant que les Bavarois ont des « traits de caractère particuliers », qu’il fait remonter aux origines de l’homme « Bayuwar » (chapitre 3, section 1). Il fait référence à une « mentalité bavaroise » à partir d’une base ethnique, ce qui l’amène à s’en exclure lui-même puisqu’il n’est pas né en Bavière (et même si il y habite depuis l’adolescence) :

,,Moi-même, je ne suis pas Bavarois. A mon avis, les Bavarois sont plus slaves... Bayuwar est un homme qui venait de Bohême, donc du nord des Balkans. Alors que les autres Länder allemands, ils ont plus été influencés par les Germains et les Celtes. Je trouve qu’il y a une mentalité bien distincte, que l’on peut bien ressentir. Les Bavarois sont plus calmes, plus têtus, mais dans un sens plus joyeux et plus ouverts peut être que les autres. Et cela se traduit par un comportement très intéressant dans de nombreux domaines, comme par exemple cette constance [politique et administrative], cette identification entre la population et le Gouvernement. Nous n’avons pratiquement pas d’opposition en Bavière. Aussi cette considération hyper réglée du développement, que cela soit celui des transports, de l’industrie, de la formation...Tout est pensé sur le long terme, plus que ne le fait une démocratie. La démocratie pense sur le court terme, le temps d’une élection ».

Cette définition de la communauté culturelle bavaroise en terme ethnique n’a cependant jamais été partagée par d’autres acteurs rencontrés. Le responsable du développement économique à la Ville de Ratisbonne, qui n’est pas non plus né en Bavière mais y habite depuis 10 ans, affirme quant à lui que les Bavarois sont différents des autres Allemands dans leur mode de vie. Il souligne que l’identité bavaroise est un atout dans son travail, alors que les images qu’ils énoncent ne sont pas typiques de la région de Ratisbonne, mais plutôt de celle de Munich et du sud de la Bavière (rusticité baroque, Alpes, châteaux de Louis II...):

1 Entretien avec un responsable du VBW depuis 1997 (en 2004).
On voit donc par cette citation que l’identité bavaroise mobilise un ensemble d’images culturelles et économiques positives et que l’algorithme ordinateur portable et culotte de cuir est jugé très utile car il résume « ce qui réussit ». Cette citation est très intéressante en ce qu’elle souligne l’adhésion à une communauté imaginée, les images que ce responsable emploie ne renvoyant pas à la réalité locale, mais suscitant tout de même de l’adhésion à une culture commune car elles développent une confiance et une attractivité.

Dans le cadre de la région de Nürnberg, les acteurs n’expriment pas une adhésion à une communauté imaginée bavaroise mais une adhésion aux images véhiculées sur la Bavière. Le Directeur du développement économique à la Ville de Nürnberg reconnaît que la définition de l’identité bavaroise selon l’algorithme ordinateur portable et culotte de cuir est restrictive car elle ne représente pas par exemple la Franconie. Un fonctionnaire territorial en charge du développement économique à la Ville d’Erlangen admet sa difficulté à se reconnaître comme Bavaroi, et défend plutôt son identité franken et allemande. Il affirme même que « si les Franken doivent habiter à Munich, ils n’y sont pas heureux ».

Mais dans le cadre de leur travail, ils soutiennent tous les deux que ce slogan est le plus porteur, et que l’image de la Bavière la plus positive qu’ils emploient est celle de la « Bavière des montagnes enneigées et des lacs », qui n’est pas celle de la Franconie mais celle

1 Entretien avec le responsable du développement économique à la Ville de Ratisbonne (en 2004).
2 Entretien avec le Directeur du développement économique à la Ville de Nürnberg (en 2004).
de la région de Munich\(^1\). Sur les questions de développement économique, l’identité bavaroise est donc intégrée sans difficultés par l’ensemble des acteurs rencontrés, y compris en Franconie où elle constitue un cercle d’adhésion supplémentaire, voire prioritaire quand il s’agit de se présenter en dehors des frontières bavaroises.

Il existe aussi une tension entre les deux éléments de l’algorithme *ordinateur portable et culotte de cuir*, c’est-à-dire qu’un élément est privilégié par rapport à l’autre en fonction du type d’acteurs, mais aussi parfois au cours du discours d’un même acteur. Ceci montre que bien cet algorithme est en permanence sujet à des variations, mais qu’il est suffisamment général pour stabiliser le contenu de l’identité bavaroise.

Les acteurs institutionnels et politiques soulignent volontiers à travers cet algorithme l’importance des traditions et de l’existence d’une mentalité bavaroise, mais sans jamais reprendre la définition ethnocentrique donnée par le responsable de la fédération patronale VBW. Un premier acteur, le Directeur du développement régional au Ministère bavarois de l’économie, qui est originaire de Bavière, estime qu’il n’y a pas de contradiction entre tradition et modernité. Au contraire, selon lui, la tradition définit « l’orientation » du projet collectif régional :

„Ce que ce slogan ordinateur portable et culotte de cuir signifie... Je ne vois pas du tout de contradiction entre la tradition, la haute estime de la tradition... Parce que je crois que l’on ne peut développer des convictions profondes sur l’avenir que quand on ose regarder de temps en temps nos propres racines. C’est seulement ainsi que l’on a une orientation, dont on a besoin quand on pointe vers l’avenir. Je ne crois pas que l’on puisse décider de l’avenir en n’ayant pas d’orientation. Je ne vois pas cela comme contradictoire, mais plutôt, quand on s’oriente selon des buts, que ce qu’on devrait toujours faire, comme un stimulant, quand on s’enracine dans ses propres traditions“\(^2\).

Un deuxième acteur met en avant la confiance et la sérénité comme deux éléments clés du code culturel bavarois. A la question, « l’identité bavaroise constitue-t-elle selon vous un socle pour le développement économique régional », le Directeur du développement technologique au sein du Ministère bavarois de l’économie, qui n’est pas originaire de Bavière mais y travaille depuis les années 70, me répond que l’attachement à un territoire

---

\(^1\) Entretien avec un fonctionnaire territorial au développement économique, Ville d’Erlangen (2004).
développe un sentiment de sécurité et de bonheur, qui est source de confiance. Or, le sentiment de confiance est important au cœur des échanges économiques et de la mise en place des clusters, en ce qu’il garantit une réciprocité des acteurs mais aussi une certaine prévisibilité, qui sont des points importants pour les acteurs économiques :

"Quand les gens s’identifient un peu plus fortement avec le Land, avec l’État, ils sont plus satisfaits, un peu plus heureux. Ici, tout est un peu plus évident. Et quand il y a des problèmes, on peut le retourner, on dit alors, mon Dieu, il faut que l’on en vienne à bout. Donc on tient bien sur ses deux jambes en Bavière et on regarde toujours à vrai dire l’avenir avec confiance. Bien sûr ici aussi on se plaint, ça en fait partie aussi. Mais au fond c’est aussi plutôt ainsi, c’est mon Land avec lequel je peux m’identifier, et je suis à vrai dire satisfait, et j’ai beaucoup d’espoir pour le futur. En tous les cas plus qu’autre part, c’est très clair. Cela donne aussi plus de forces pour de nouveaux développements, on doit quand même le dire. (...) Au final, c’est vrai que l’on est peut être parfois un peu trop soucieux des traditions, dans tels ou tels domaines. Mais au final, je dirais que c’est un avantage énorme. Parce que le monde avance à une telle vitesse et le danger que les gens soient sans racines est si grand que vous n’avez pas de chose plus importante que lorsque l’on peut construire à partir de ses propres traditions, et que l’on a des racines solides. S’il n’y en avait pas, il y aurait certainement beaucoup plus de problèmes que les quelques problèmes que l’on a avec les traditionalistes. Et cela rend le tout un peu plus humain, un peu plus agréable. (...) Et la Bavière aime bien fêter. (...) Il n’y a pas une période de l’année où on ne fête rien ».

Il poursuit en insistant aussi sur l’importance de la mentalité d’ouverture bavaroise, à travers la réutilisation de la notion de Liberalitas Bavaria, née du rapport de force entre l’État bavarois et l’Église catholique (chapitre 3, section 2). Cette notion est réaffirmée pour définir l’identité bavaroise autant par ce qu’elle intègre que par ce qu’elle est, depuis le modèle d’organisation de l’État centralisé issu de la Révolution Française jusqu’à l’accueil des familles protestantes et industrielles des Sudètes après la seconde guerre mondiale. Dans le contexte du développement économique au début de la décennie 2000, elle vise à mettre en avant la mentalité d’ouverture présente en Bavière :

« C’est un morceau de la libéralité en Bavière, les gens sont en principe ouverts, mais c’est une certaine forme de libéralité. Cela a un peu la caractéristique... en fait c’est complètement égal, comment on parvient à quelque chose, le principal, c’est que l’on y arrive ! Si c’est des gens du nord de l’Allemagne [comme lui] ou des gens de je ne sais où, le principal, c’est que d’une certaine manière, cela

Concernant les acteurs économiques privés (VBW, CCI), ils insistent en général surtout sur l’élément de l’algorithme renvoyant à l’ordinateur portable. Ils affirment tous que la confiance régionale se développe à partir d’une ouverture et non d’une fermeture de la région et que l’innovation naît d’un sentiment d’attractivité et non de contrainte, « sinon la Corée du Nord devrait être très innovante ».

Tous ces acteurs critiquent le discours politique quand il devient trop « provincial », à l’instar du responsable de la Fédération patronale bavaroise :

« [Le slogan ordinateur portable et culotte de cuir], oui c’est exactement la bonne direction. (...) Mais il faut faire attention, dans un sens c’est la question de la Bavière comme un support d’image et de l’autre, c’est le danger de ne pas tomber dans un provincialisme. Construire une image politique, c’est d’accord, et nous, nous pouvons aussi l’utiliser, comme une corporate identity, et images. Mais nous ne devons pas aujourd’hui, au moment de la globalisation, nous présenter de manière provinciale ».

Le Président de la Chambre de commerce de Munich, grand industriel de l’alimentaire, reconnaît les avantages de l’usage du concept d’Heimat mis dans le contexte du développement économique du fait de sa malléabilité, renvoyant tour à tour à un environnement connu, rassurant, aux produits Made in Bavaria, aux soft factors comme les qualités des gens et leur mentalité, leur bonne formation, ou encore à leur attachement à la région qui leur donne la volonté et l’exigence de la qualité et de l’innovation. L’algorithme ordinateur portable et culotte de cuir est une « marque » (au sens économique) à promouvoir et qui souligne la « modernité », les « traditions » et l’« autonomie » de l’Etat bavarois (Hipp, 2003).

1 Entretiens avec le Directeur des questions technologiques au Ministère bavarois de l’économie et un responsable des questions automobiles au sein de ce Département (en 2004).
3 Entretien avec un responsable de la Fédération patronale bavaroise (VBW) (en 2004).

Malgré les tensions qui peuvent exister entre les deux termes, l’algorithme ordinateur portable et culotte de cuir résume à l’unanimité des acteurs l’identité bavaroise, qu’ils placent sans difficulté, et avec fierté, comme la base de la confiance dans la politique des clusters menée par le Gouvernement bavarois d’E. Stoiber. L’ordinateur portable est placé en tête, et dans sa terminologie anglaise, pour souligner l’objectif technologique de la politique interventionniste du Gouvernement bavarois. La culotte de cuir y est associée pour rappeler les valeurs rurales de la Bavière et s’appuyer sur le sentiment affectif d’Heimat qui définit une communauté d’appartenance, parmi d’autres identifications territoriales fondées principalement sur un projet rationnel politique (Allemagne) ou économique (Europe).

elle la tradition au sein de l’Etat libre, les coutumes et l’autonomie, et l'image que les touristes du monde entier ont de la Bavière.

1 En 2000, BMW exporte plus de 75% de sa production.
3 Entretiens avec le Directeur des questions régionales au Ministère bavarois de l’économie et le Directeur de Bayern Innovativ (en 2004).
Conclusion de la quatrième partie

Dans les trois régions, un modèle différent de soutien industriel se stabilise au début de la décennie 2000 avec la politique des clusters. Il y a bien l’ancrage de référentiels territoriaux en ce qu’il s’opère une *institutionnalisation* des mobilisations économiques, c’est-à-dire une *stabilisation* d’un cadre de référence territorial pour interpréter les enjeux et les besoins de l’industrie, et une *capitalisation* des modalités et des ressources qui définissent un répertoire d’action collective conformément à ce cadre de référence. Plus fondamentalement que les frontières régionales administratives et politiques strictes ou qu’un espace économique, les territoires régionaux renvoient à un espace d’action et un espace de sens au sein duquel se forment et évoluent des mobilisations économiques, et au sein duquel s’échangent des valeurs, des normes, des projets collectifs, ainsi qu’une adhésion identitaire.

Cependant, les référentiels territoriaux qui s’ancrent dans les trois régions se caractérisent par des ressources territorialisées faibles par rapport à celles détenues par les Etats centraux dans le champ industriel. Seule la Bavière voit l’ancrage d’un référentiel territorial fondé sur ses ressources propres du point de vue économique, politique et culturel. Une *gouvernance territorialisée* se stabilise sous la forme d’une communauté, ressentie et exprimée par les acteurs des mobilisations économiques à travers leur adhésion à l’identité bavaroise et l’expression d’une solidarité collective.

Contrairement à l’hypothèse avancée par C. Crouch (2001, cité in Keating, 2003) selon laquelle « *empirical clusters have low presence of reciprocity and community norms* », le capital social est considéré par les responsables du développement économique dans les trois régions comme un élément important dans la formation des clusters. Il sert à souligner les valeurs de solidarité et de connaissances personnelles qui existent au sein des clusters et qui soutiennent la formation du projet commun. La confiance collective est utilisée pour communaliser les acteurs autour du soutien industriel régional. Enfin, le capital social est utilisé pour mettre en évidence des atouts territoriaux qui rendent l’image régionale plus attractive à l’extérieur de ses frontières.

Toutefois, l’analyse des trois cas d’étude montre que le capital social ne constitue une ressource que dans la mesure où il définit un groupe d’acteurs en termes ouverts, c’est-à-dire
en adaptation avec les enjeux du référentiel global de marché (bridging), et si possible de manière plurielle en termes de bases données à la communauté (bonding). Dans cette perspective, la dimension culturelle de l’identité régionale n’est utilisée pour renforcer le capital social que dans la mesure où elle développe une représentation de la région qui ne contredit pas les objectifs poursuivis à travers les stratégies des clusters.

Comme au cours des décennies précédentes, l’identité régionale est redéfinie autour d’images et d’algorithmes mobilisateurs pour soutenir l’action menée dans le champ industriel. A ce stade, c’est-à-dire après plus de 25 années de mobilisations économiques, plutôt que d’ajouter de nouvelles dimensions de l’identité régionale, les acteurs tentent de sélectionner les images les plus mobilisatrices pour soutenir les clusters. S’il existe un trop grand écart entre les images que l’identité régionale véhicule dans la région et les objectifs des clusters, ou s’il existe trop de conflits au sujet des images régionales à valoriser, alors les acteurs des mobilisations économiques préfèrent la laisser de côté.

On observe dans les trois régions des *gestions* très différentes de la dimension culturelle de l’identité régionale. Dans le Nord Est de l’Angleterre, cette dimension est dévalorisée, ce qui ne permet pas de développer de la confiance régionale en général, et en particulier d’inventer des traditions régionales utiles pour légitimer l’action menée. A défaut de dire ce qui lie les acteurs entre eux (bonding), il apparaît difficile de pouvoir susciter l’adhésion des acteurs à un projet commun pour générer du changement (bridging).

En Bretagne, l’usage de la dimension culturelle de l’identité régionale n’est pas évité, au contraire. Et ce au point où certains acteurs des mobilisations économiques témoignent de leur overdose d’images culturelles, ou rejettent certains pans utilisés de la culture régionale qui développeraient une identité fermée. Or, la définition d’une identité fermée empêche selon eux de se projeter dans l’avenir et de développer un projet de modernisation pour la région.

En Bavière, il est fait aussi usage de la dimension culturelle de l’identité régionale mais de manière plurielle et en l’associant à des éléments d’ouverture. Ainsi, la dimension culturelle de l’identité bavaroise développe de l’adhésion au référentiel territorial.

Au final, l’identité régionale sert seulement à former le groupe et à changer la représentation collective quand les acteurs parviennent à puiser dans le passé des événements ou des symboles qui servent à légitimer l’action menée, donnent confiance en l’avenir et positionnent le groupe par rapport à des enjeux nouveaux.
Conclusions générales de la thèse.


- La dynamique des mobilisations économiques régionales.


Il existe donc bien un nouvel élan du régionalisme porté par les enjeux économiques, comme l’affirme la thèse du New Regionalism de M. Keating. En se mobilisant au sein des régions pour apporter des réponses nouvelles à ce qui est vu comme des problèmes industriels communs, les acteurs des mobilisations économiques tentent de faire des régions des lieux de l’action collective et de résolution des problèmes économiques et sociaux. M. Keating justifie ce nouvel élan du régionalisme par le fait que les États se transforment, ne pouvant ou ne voulant plus maintenir leur rôle central dans le développement économique, et par le fait que les processus de globalisation, d’intégration européenne et de régionalisation mettent l’accent sur le rôle des régions dans le développement économique.

A partir des années 80, le régionalisme redémarre sous l’angle de la modernisation, comme l’explique la thèse du New Regionalism : les acteurs dans les régions ne se mobilisent plus en
premier lieu pour défendre une cause culturelle ou politique, mais pour générer du développement économique dans leur région. Ils parviennent à former des mobilisations économiques régionales et à formuler ainsi des réponses aux défis de la modernisation. Ma recherche montre que la thèse du New Regionalism s’applique non seulement aux cas de régions dotées d’un ensemble de ressources économiques, politiques et culturelles, mais aussi à des cas de régions très différents, comme ceux choisis pour ma recherche.

Les mobilisations économiques régionales prennent trois formes principales au cours de la période d’étude, justifiant la périodisation choisie dans la thèse. Au cours des années 80, des patrons, seuls (Directeur Citroën Rennes) ou réunis au sein d’organisations professionnelles (Northern CBI, CRCI en Bretagne), des représentants syndicaux (Northern TUC, IG-Metall en Bavière), des responsables d’organisations régionales (North-East Development Council, Conseil Régional de Bretagne) et des élus politiques locaux (Maire de Ratisbonne) et régionaux (Ministre Président Strauß), prennent l’initiative de rassembler les acteurs pour attirer des investissements dans de nouveaux secteurs industriels ou dans des industries ayant un potentiel de croissance dans leur région.


Les acteurs des mobilisations rassemblent des ressources personnelles, matérielles, relationnelles, ou provenant des organisations au sein desquelles ils agissent. Ils se servent également de ressources externes, comme les opportunités issues de la structure politique. Ainsi, le Directeur de l’usine Citroën de Rennes s’appuie, dans le cadre du lancement du Plan Mercure par la Direction de Citroën, sur ses ressources d’expert dans l’organisation industrielle et sur son insertion dans des réseaux économiques et politiques bretons pour proposer aux acteurs politiques et institutionnels, au niveau central (Ministre de l’Industrie A. Madelin) et au niveau régional (CRCI, Conseil Régional), de soutenir une initiative


Face à ces tentatives d’institutionnalisation des mobilisations, leurs acteurs s’impliquent de manière différente selon le rôle qui leur est donné dans les clusters et selon les régions. Dans le Nord Est de l’Angleterre et en Bretagne, on constate un rôle moindre donné aux PME qu’aux grandes entreprises, celles-ci se trouvant être les principales bénéficiaires des initiatives des clusters. Les élus politiques locaux et régionaux jouent un rôle de financeurs...
des clusters, mais la gestion est laissée aux industriels et aux représentants du monde de la recherche. Le Gouvernement ou l’État central reprend en partie (en Bretagne, avec le Conseil Régional) ou globalement (Nord Est) le contrôle du champ industriel avec les initiatives des clusters.

En Bavière, c’est le Gouvernement dirigé par le CSU E. Stoiber qui exerce ce contrôle centralisé. Il maintient son rôle d’initiateur et de financeur, mais il décide aussi de laisser le monde de l’industrie et de la recherche gérer les clusters. Les grandes entreprises sont les principaux destinataires des programmes du Gouvernement, mais il existe aussi une série d’initiatives en faveur des PME régionales (BayIP, BayTEP, BayTOU). Dans les trois régions, les représentants syndicaux sont marginalisés dans les clusters, même si en Bavière, ils parviennent à reprendre l’initiative dans des nouveaux domaines industriels comme les NTIC (Siemens Team).

Ainsi, dans les trois régions, j’ai pu observer la formation de mobilisations économiques régionales sur plus de 25 ans. C’est dans le cas bavarois que l’hypothèse de M. Keating du New Regionalism se voit le mieux confirmée, les deux autres régions voyant pour leur part le maintien ou le retour du contrôle du Gouvernement ou de l’État central au cours de la période d’étude.

- La défense d’une cause commune comme moteur des mobilisations.

Les mobilisations se forment et se structurent par la définition et la défense d’une cause commune, qui correspond à l’ensemble des intérêts que l’on considère comme juste. Dans les trois régions, le soutien industriel par et pour la région devient ainsi la cause des mobilisations économiques de 1980 à 2006. Les responsables du développement économique s’appuient sur les nouvelles opportunités du contexte d’action, sur la prise de conscience d’un retard économique régional par rapport à la moyenne des régions de leur pays respectif et en Europe, ou encore sur le sentiment d’appartenance à la région, pour défendre cette idée et inciter l’ensemble des acteurs à s’engager pour cette cause.

La notion de coalition de cause de Sabatier s’est révélée pertinente pour dérouler le récit des mobilisations économiques. Elle postule que des acteurs, défendant par ailleurs des intérêts différents et situés à des niveaux différents de Gouvernement, cherchent à inscrire leur action
rationnelle dans un cadre cognitif et normatif qu’ils partagent avec d’autres acteurs et au nom duquel ils se mobilisent. Ces acteurs n’ont qu’une connaissance limitée de leur environnement ; ils ont besoin en conséquence de s’inscrire dans un système de croyances qui est partagé par tous les membres du groupe et qui encadre leur action. Ma thèse démontre que des valeurs et des normes soulignant le rôle des territoires régionaux dans la structuration du champ industriel sont choisies afin de guider l’action collective dans le cadre de ce champ.

Pour P. Sabatier, l’apprentissage collectif et la survenue de chocs externes conduisent à l’émergence d’une coalition de cause. L’apprentissage collectif s’effectue au sein de forums, que j’ai bien identifié dans ma thèse tout au long de la période étudiée et dans les trois régions. Il s’agit de rassemblements d’acteurs guidés par le sentiment d’une nécessité de se mobiliser et incluant les représentants de tous les acteurs concernés ; ils acceptent comme règle celle fondée sur le consensus. Ces rassemblements inscrivent en outre leur action dans le temps et doivent donner lieu à des échanges fréquents. Ils sont facilités par la présence d’un médiateur (policy broker) et par la confiance qui se développe du fait des réussites des premières mobilisations et/ou de l’apprentissage progressif des nouvelles valeurs et normes collectives. Ce mécanisme d’apprentissage collectif est d’autant plus pertinent qu’il s’agit d’utiliser l’identité régionale pour mobiliser autour d’une cause. En effet, l’identité ne constitue un outil de persuasion que si elle suscite de l’adhésion. Or, celle-ci ne se décrète pas, ni ne s’impose, mais naît plutôt d’un tel type d’apprentissage collectif.


Une fois qu’un cadre cognitif et normatif est défini, les coalitions de cause restent stables sur une décennie ou plus. Dans mes trois régions, les coalitions régionales formées pendant la
décennie 80 se consolident à travers l’usage de ressources nouvelles au cours des décennies suivantes et de la mise en place d’un apprentissage collectif. Elles se trouvent affaiblies si cet apprentissage ne fonctionne plus ou si un choc externe vient les destabiliser.

- L’identité régionale, une ressource des mobilisations économiques.

J’ai démontré dans ma thèse que les mobilisations économiques ne constituaient pas uniquement des agrégations d’intérêts, mais qu’elles s’appuyaient aussi sur une ressource identitaire qui s’est révélée plus ou moins performante pour la mobilisation.

A chaque étape de la mobilisation correspond une ressource identitaire. Durant les années 80, dans la première phase des mobilisations économiques, l’identité régionale sert à valoriser les atouts territoriaux et à définir un groupe par rapport à ceux d’autres régions, et surtout par rapport à l’Etat. Des images valorisant les expériences de partenariats publics-privés régionaux, les qualités de la main d’œuvre régionale à partir de la culture régionale industrielle (Geordie dans le Nord Est) ou rurale (ouvriers paysans en Bretagne et Bavière), de même que la capacité régionale à intégrer des apports extérieurs (les kaisen de Nissan dans le Nord Est, les cercles de qualité de Citroën), sont sélectionnés pour développer la confiance dans les atouts économiques territoriaux. Ces usages des dimensions économique, humaine et culturelle de l’identité régionale facilitent la définition d’un intérêt commun des coalitions régionales des années 80 ; de même, la prise en compte dans l’identité régionale d’un rapport de différentiation, voire d’opposition au Gouvernement ou à l’Etat central, renforce l’existence de ces coalitions régionales.

Au cours de la décennie 90, la dimension rationnelle de l’identité régionale s’enrichit d’une dimension plus affective renvoyant à des images telles que l’accent Geordie dans le Nord Est, la valorisation de la langue régionale en Bretagne ou du sentiment d’Heimat en Bavière. De même, aux images économiques et humaines de la région sont désormais associées des images culturelles. La dimension culturelle de l’identité régionale est utilisée pour inventer des traditions, au sens d’E. Hobsbawn et T. Ranger, qui servent à développer le sentiment d’appartenance au groupe, à légitimer l’action collective, voire à appuyer les tentatives de communalisation, au sens de M. Weber. Ainsi, l’Angel of the North est édifié pour activer le lien régional et dresser une continuité entre la gloire industrielle du passé et celle que l’on souhaite voir advenir dans le futur. En Bretagne, la référence à l’histoire celtique et au Duché
de Bretagne sert à soutenir l’idée d’une Bretagne unie et actrice de son développement. En Bavière, le Lederhose (culotte de cuir), symbole des cultures locales de la Bavière, sert à rassembler l’ensemble des territoires qui la composent et à soutenir le programme d’investissements dans les technologies du Gouvernement bavarois.

Au cours de la décennie 2000, l’identité régionale devient un élément du capital social des clusters. Quand elle permet de vanter des atouts territoriaux, de définir une image économique attractive, de stabiliser l’expression d’une identité commune à partir de dimensions plurielles et non contradictoires, et de développer le sentiment de réciprocité et de confiance dans le développement industriel régional, elle contribue à la consolidation des mobilisations économiques et des clusters. Le cas bavarois illustre avec la formule Laptop und Lederhose (Ordinateur portable et culotte de cuir) que l’identité régionale est définie comme une ressource des clusters.

Quand, au contraire, l’identité régionale est une source de divisions entre élites régionales concernant les dimensions de l’identité de la région qui doivent être mises en avant (cas de la Bretagne), ou quand les dimensions de l’identité sélectionnées n’apparaissent pas compatibles avec les objectifs des politiques des clusters (cas du Nord Est), elle ne constitue plus une ressource des mobilisations économiques. Ceci est alors un frein à la stabilisation d’une représentation de la région comme lieu du développement économique.

Pour avoir l’effet recherché sur les mobilisations, les dimensions de l’identité régionale utilisées doivent donc être suffisamment diversifiées pour rassembler le maximum d’acteurs, mais aussi suffisamment précises pour souligner une spécificité régionale ; elles doivent pouvoir faire le lien entre le passé, le présent et le futur de la région pour susciter l’adhésion des acteurs au sein de la région et pour être attractive à l’extérieur.

- Un bilan inégal des tentatives de communalisation dans les trois régions.

Pour dresser le bilan des tentatives de communalisation dans les trois régions, je reprends les trois critères définis par R. Boudon et F. Bourricaud pour décrire un « état de communalisation » selon Weber, c’est-à-dire une relation sociale qui se fonde sur l’expression d’un lien collectif et d’une solidarité. Ces trois critères sont les suivants : l’existence de relations de confiance et de réciprocité entre acteurs des mobilisations économiques qui
témoignent de l’existence de réseaux interpersonnels vivants ; la mise en évidence d’un bien commun régional, ou encore de « sacred ties » ; la capacité à redéfinir le rapport au monde du groupe, c’est-à-dire que le groupe mobilisé doit pouvoir s’intégrer sans difficulté parmi les enjeux de la société dans son ensemble.

Le processus de communalisation aboutie en Bavière :


Deuxièmement, les Ministre Présidents bavarois inventent continuellement des « sacred ties » liant les acteurs entre eux. Ils s’appuient pour ce faire en priorité sur le passé historique (un Etat vieux de 1.000 ans) et sur les traditions locales bavaroises (symbolisé par la culotte de cuir). L’identité culturelle bavaroise est définie de la manière la plus plurielle possible. De cette manière, ils trouvent les arguments pour justifier paradoxalement la rupture dans les actions menées pour soutenir l’industrie régionale. En réactivant le sens et la fierté d’être Bavarois, ils définissent une communauté imaginée bavaroise et donnent sens à un projet commun du soutien industriel régional.

La référence que font les Ministre Présidents bavarois au Lederhose peut paraître ridicule, voire populist, mais elle est aussi et surtout très efficace pour susciter l’adhésion de toutes les élites bavaroises. La raison principale n’est pas que tous les Bavarois se promènent en culotte de cuir, mais que de cette image, inventée par les Wittelsbacher pour asseoir la Monarchie bavaroise au 19è siècle, devenue le premier cliché bavarois, la Bavière en tire une légitimité à revendiquer un rôle différent des autres régions en Allemagne et en Europe, et donc une force. Il faut noter que cette référence au Lederhose n’est jamais imagée par le Gouvernement bavarois (ce qui la rendrait caricaturale), mais associé à des symboles modernes (l’ordinateur portable) dans les discours de son Ministre Président pour définir un algorithme.
Enfin, les Ministre Présidents bavarois redéfinissent le rapport au monde de la Bavière en incluant de nouveaux éléments et en affirmant la spécificité bavaroise. Ils adoptent un modèle libéral du soutien industriel tout en maintenant le principe de l’interventionnisme économique de l’Etat bavarois. Ils inscrivent l’identité bavaroise comme un cercle parmi d’autres d’adhésions identitaires dans le contexte allemand et européen. Ils distinguent l’identité bavaroise comme une identité renvoyant à l’Heimat, c’est-à-dire aux racines régionales et locales, mais aussi au lieu où se forment des projets de vie. De cette manière, ils lui redonnent une pertinence dans un contexte économique de plus en plus globalisé, en particulier aux yeux de son électorat conservateur, ainsi qu’aux yeux des acteurs économiques en quête de ressources pour structurer territorialement leurs activités industrielles.

Lors de la présentation des vœux du Ministre Président à la population bavaroise en janvier 2007, et juste avant de faire face à une opposition au sein de son propre parti qui l’amène à démissionner au mois de septembre 2007, E. Stoiber réaffirme l’importance qu’il accorde à la valeur de l’Heimat comme un socle de l’engagement collectif bavarois :

« Le fait de se serrer les coudes et d’être lié à l’Heimat a contribué à faire de la Bavière ce qu’elle est devenue. L’histoire longue de plus de deux cents ans de la Bavière moderne constitue une performance collective exceptionnelle. Les Schwaben, les Franken, les Altbayern et tous les expatriés ont, par leur travail et leur créativité, fait de la Bavière un Etat très développé et moderne. L’attractivité, les forces et l’excellence de notre Land sont connues à travers le monde. (…) La Bavière est bien plus qu’un site industriel. La Bavière, c’est l’Heimat ».

Pour reprendre les termes de R. Putnam, E. Stoiber insiste à la fois sur le bonding (Heimat) mais avec l’objectif d’être toujours « attractif » et « performant » dans une comparaison mondiale, donc aussi sur le bridging. Ce constat permet de préciser l’hypothèse émise par R. Putnam selon laquelle plus le capital social est défini de manière ouverte (bridging), c’est-à-dire incluant des éléments en phase avec la société dans son ensemble, et plus il développe une confiance au sein des réseaux d’acteurs. Dans le cas bavarois, l’adaptation au modèle libéral et la coopération avec l’Etat et avec l’Europe sert à justifier en retour la pertinence de se penser et d’agir en tant que Bavarois dans la société allemande et européenne actuelle dans le champ industriel.

1 Présentation des vœux du Gouvernement bavarois à la population, le 10 janvier 2007 (site du Gouvernement bavarois consulté en janvier 2007).
Il faut préciser aussi que cette représentation de la Bavière en laptop und Lederhose fait certes l’objet d’un consensus chez les élites bavaroises, mais ce qui ne signifie pas qu’il n’existe pas des intérêts divergents entre elles. L’entreprise BMW montre notamment en 2003 qu’elle n’apprécie plus les références aux traditions locales dans les questions de développement économique. Pour sa part, cela fait longtemps qu’elle ne met plus un Bavarois en culotte de cuir au volant de ses voitures dans le cadre de ses campagnes publicitaires. Mais elle soutient le projet qui est sous-jacent du Gouvernement bavarois de structuration de l’industrie automobile bavaroise.

Pour d’autres acteurs des mobilisations économiques en revanche, l’identité bavaroise correspond clairement à une « identité intuitive », qui inspire au cours de l’action, et à un symbole « de ce qui réussit ». Le modèle bavarois se rapproche le plus de l’idéal type de la communalisation dans la mesure où l’adhésion identitaire est pleinement intégrée dans les référentiels territoriaux et est appréciée comme un facteur conduisant à la performance des mobilisations économiques.

**Un processus de communalisation limité en Bretagne :**

Il existe aussi des tentatives de communalisation en Bretagne, mais elles n’aboutissent pas comme en Bavière.


D’autre part, des « sacred ties » sont inventés par le patronat breton, ainsi que par les acteurs institutionnels du CESR, puis du Conseil Régional, pour affirmer le sentiment d’un lien collectif régional et justifier l’action industrielle menée ou défendue. La dimension culturelle de l’identité bretonne est focalisée sur le passé historique, tentant de créer un lien entre
l’histoire du Duché de Bretagne, voire celle de la société celte, le présent et l’avenir de la Bretagne.

Mais la position de la Bretagne dans son rapport au modèle économique libéral et dans son rapport à l’État central est loin de faire consensus. Au contraire, les bases données au lien collectif pour soutenir le projet régional, et les bases données à la définition de la Bretagne dans son rapport au monde, font l’objet de tensions entre les élites régionales, ce qui limite au final l’usage de l’identité régionale comme moteur d’adhésion aux mobilisations économiques. Ces tensions mettent en valeur les divergences d’intérêt et de représentation entre le patronat représenté par l’Institut de Locarn, prônant un modèle économique de libre-échange sans l’État et fondé sur des valeurs culturelles réactionnaires, et les acteurs institutionnels (CESR, CRCI et Conseil Régional) qui prônent quant à eux un modèle économique libéral avec l’intervention de l’État et sur des bases culturelles faisant de l’identité bretonne une identité « riche », mais aussi « ouverte ».

Un événement récent souligne le rapprochement de ces deux groupes d’élites régionales, tout en illustrant de nouveau les contradictions de la promotion de l’identité bretonne dans le cadre du développement économique. Il s’agit de l’organisation de la Breizh touch à Paris les 20-23 septembre 2007 par le Conseil Régional de Bretagne, les quatre Conseils Généraux de Bretagne et celui de la Loire Atlantique, la Ville de Rennes, les Métropoles de Rennes et Brest, ainsi que par des grands patrons membres de l’Institut de Locarn, le Directeur du Festival Interceltique de Lorient, enfin par la Ville de Paris. A lui seul, le Conseil Régional investit plus d’1,5 millions d’euros pour la tenue de cet événement. Son Président J-Y. Le Drian justifie en ces termes son engagement :

« La Bretagne est une terre d’histoire, de culture, mais aussi une terre d’innovation. C’est aussi une terre où il y a un bien être ensemble, une volonté commune de partager un destin. C’est ce que nous voulons montrer avec Breizh touch qui sera une première puisque jamais aucune Région de France n’a organisé un tel événement à Paris ».

Pendant quatre jours, la Bretagne s’installe sur les quais de la Seine, dans les salles de concert et autres pubs « celtiques » de la capitale française pour présenter « l’identité traditionnelle et moderne » de la Bretagne. Par le terme anglais touch, dans le sens d’esprit, il y a la volonté de

1 Site officiel de Breizh touch, consulté le 23 septembre 2007.
jouer sur le côté moderne de la culture anglo-saxonne, le terme *Breizh* rappelant quant à lui la langue bretonne, donc un des fondements de la culture bretonne. Cette formule fait inévitablement penser à celle de *laptop und Lederhose*, mais en marquant une nette différence avec l’insertion du trait innovant au second plan ; tout comme le Président de la Région dit de la Bretagne qu’elle est une « *terre d’histoire, de culture, mais aussi une terre d’innovation* ».

Au cours de cette manifestation, les pôles de compétitivité bretons de la mer et du numérique sont présentés par des chercheurs, des ingénieurs et des entrepreneurs. La gastronomie et les courses à la voile viennent rendre l’événement plus attrayant. La nuit, de multiples concerts de musique bretonne traditionnelle (*cyber fest-noz*) et moderne sont organisés.

Au-delà de l’opération de marketing, il existe deux éléments intéressants dans la représentation que veulent donner les élites bretonnes de leur région. Premièrement, cet événement témoigne de la volonté d’affirmer une fierté dans la culture bretonne. Le dernier jour de la manifestation, plus de 3.000 musiciens bretons, et des « cousins celtiques » présents à Paris pour la Coupe du Monde de rugby¹, descendent les Champs-Élysées. Ce défilé est retransmis en direct sur la première chaîne privée de télévision française, qui est présidée par un des membres de l’Institut de Locarn. Au final, c’est la seule chose qui restera en mémoire des quatre jours de la manifestation parisienne. Une nouvelle fois, la défense de la cause culturelle bretonne prend le dessus sur celle économique.

Deuxièmement, la manifestation est organisée à Paris, et non en Bretagne. Ceci s’appuie sur l’idée que la reconnaissance de la Bretagne ne peut que passer par une manifestation parisienne. Ainsi, le Directeur du *Festival Interceltique de Lorient* affirme :

> « Timides, complexés, modestes, les Bretons ne reconnaîtraient leur renaissance que si elle était reconnue par Paris. Relancer l’idée même de la Bretagne impliquait de passer par la capitale »².

Le besoin de reconnaissance indiqué dans cette citation se teinte aussi d’un discours de revanche par rapport à l’État français et suivant l’idée que ce dernier a toujours cherché à dénigrer la culture bretonne. Cela traduit une certaine ambiguïté de la mobilisation de Locarn,

---

¹ A savoir des Gallois, Irlandais, Ecossais, Asturiens, Galiciens et Canadiens.


et dans une certaine mesure de la Présidence socialiste du Conseil Régional de Bretagne, qui associe une revendication d’autonomie régionale à celle d’un libéralisme économique et d’un conservatisme culturel

En termes de mobilisations économiques, cette double fermeture régionale vis-à-vis de l’Etat central et par le recours au passé historique ne permet pas de développer une représentation moderne de la Bretagne, c’est-à-dire une représentation qui est en phase avec les enjeux actuels de son environnement. Cette double fermeture ne constitue pas non plus une source d’adhésion aux clusters car elle en contredit certains de leurs objectifs (coopération avec l’Etat, Bretagne insérée dans une économie globalisée) et elle risque de diviser de nouveaux les élites régionales entre elles sur le caractère plus ou moins fermé ou ouvert à donner à l’identité bretonne.

L’échec des tentatives de communalisation dans le Nord Est Angleterre :

Quant au Nord Est de l’Angleterre, les tentatives de communalisation n’ont pas abouti.


––––––––––––

1 Libération, 21/09/2007 : « Breizh touch au grisbi ».
Concernant les usages de la culture régionale pour inventer des « sacred ties », ils sont restés limités. Certes au cours de la décennie 90, il existe des tentatives de valoriser la culture industrielle régionale pour définir des symboles mobilisateurs pour le présent et l’avenir. Le symbole le plus important est celui de l’Angel of the North, statue monumentale installée en 1998 sur une ancienne mine au sud de Newcastle et réalisée à partir de la tôle récupérée des anciens chantiers navals de la région.


Or, à défaut d’avoir su montrer de manière positive ce qui lie le groupe (bonding), d’avoir su lier ce bien commun aux enjeux globaux, et face à des résultats économiques qui place toujours le Nord Est au dernier rang des régions anglaises, les acteurs des mobilisations économiques éprouvent des difficultés à faire de la représentation de la région un moteur d’adhésion pour répondre collectivement aux enjeux de l’environnement global (bridging). En 2002, le responsable des programmes industriels au sein du Government Office for the North East (GO-NE) se montre conscient du sentiment de dévalorisation régionale qui existe dans la région : « the biggest problem is that because of this sense of peripherality, there is a sense of being less than in the rest of the country ».

A travers le cas anglais, il apparaît clairement que la redéfinition du passé en un « usable past », selon l’expression de M. Keating, c’est-à-dire la valorisation, par la sélection, du passé régional, n’est pas accessoire, mais bien essentielle pour faire de l’identité régionale une ressource des mobilisations économiques. L’identité régionale doit en effet pouvoir exprimer
les liens entre le passé, le présent et l’avenir d’une région, et ce en la plaçant dans son rapport au monde.

- Vers la territorialisation du référentiel.

L’approche du référentiel de P. Muller s’est révélée pertinente pour répondre à la question de recherche sur le rôle de l’identité régionale dans la formation des mobilisations économiques, à la fois en permettant de décrire les différentes étapes de la construction des référentiels territoriaux et le rôle des leaders dans ces processus.

P. Muller définit le référentiel comme une contrainte construite par les acteurs pour structurer l’action dans un champ donné. Le processus d’action collective passe ainsi par un processus cognitif formulant ce qui est vu comme le problème commun, mettant l’accent sur la nécessité de le résoudre et définissant les réponses à y apporter. Il s’agit du référentiel sectoriel, ou plus généralement du référentiel d’un champ d’action. Ce référentiel est défini en relation avec le référentiel global, c’est-à-dire avec ce qui est considéré comme la représentation stabilisée de l’environnement.

Je démontre que dans le Nord Est de l’Angleterre, en Bretagne et en Bavière, des acteurs publics comme privés se mobilisent pour changer la représentation du champ industriel et pour faire du territoire régional le principe structurant de ce champ ; c’est ce que j’ai nommé dans ma thèse la construction des référentiels territoriaux des mobilisations économiques. Pour construire ces référentiels territoriaux, les acteurs dans les régions élaborent une rhétorique fondée sur la nécessité de s’adapter au défi de la compétitivité économique et de la concurrence entre régions. En d’autres termes, ils s’appuient sur l’idée d’une contrainte imposée par le référentiel global de marché pour faire advenir la représentation du champ industriel organisé par et pour la région. Ceci correspond à ce qui a été nommé la cause industrielle, et qui est le moteur de la formation des coalitions régionales.

P. Muller définit les référentiels « en action ». Il souligne ainsi que les référentiels se construisent en lien avec la mise en action collective, c’est-à-dire qu’ils correspondent à une représentation cognitive et organisationnelle d’un champ qui se forme au cours de l’action. Il faut donc tenir compte dans l’analyse des processus de construction cognitive et organisationnelle de la représentation du champ industriel. Cette approche nécessite
également d’adopter une approche chronologique pour souligner ce qui change, mais aussi ce qui ne change pas au fil du temps et malgré les constructions cognitives faites, ou encore ce qui est remis en cause. Au final, elle constitue une approche pertinente pour souligner l’importance de la dimension cognitive des processus politiques, et ce en la liant au déroulement de l’action.

La thèse montre que les référentiels territoriaux se construisent et évoluent selon trois étapes principales. Dans les trois régions, on passe d’une phase d’apprentissage de la valeur de la compétitivité économique dans une économie de marché internationalisée (années 80) à une phase de consolidation de cette valeur (années 90). L’identité régionale s’est révélée utile pour générer de l’adhésion aux valeurs de la compétitivité économique et des proximités des échanges économiques, ainsi qu’à la norme du partenariat public-privé ou à de nouveaux principes industriels (cercles de qualité, juste-à-temps…). L’identité régionale offre la possibilité de communaliser les acteurs, c’est-à-dire de faire du sentiment d’appartenance à la région un moteur de l’adhésion à la nouvelle représentation de la région comme lieu du développement économique. Au cours des décennies 80 et 90, des coalitions régionales se forment sur ces bases et se structurent dans les trois régions dans le champ industriel. Face à des chocs économiques ou des divisions entre élites régionales concernant la cause à défendre, les coalitions peuvent se trouver remises en cause. Ceci souligne que la construction des référentiels territoriaux ne suit pas un processus linéaire ; elle passe par des temps de pauses, voire des remises en cause.

A partir de la décennie 2000, des tentatives d’organisation en clusters sont amorcées pour faire des régions des lieux d’organisation d’une économie de la connaissance. Ces tentatives marquent la volonté plus ou moins forte des Etats de réguler le champ industriel dans les régions, c’est-à-dire d’encadrer, ou de contrôler l’organisation des acteurs, des activités et des ressources qui se sont développés dans ce champ autour des nouveaux objectifs des clusters. L’identité régionale est utilisée dans la formation des clusters dans la mesure où elle ne contredit pas le principe de coopération entre les régions et l’Etat, l’Europe, les autres régions et les villes, et dans la mesure où elle développe une image attractive de la région. Si un sentiment d’identité commune s’exprime dans le cadre de l’initiative des clusters, elle renforce les mobilisations régionales en les communalisant : c’est le cas de la Bavière.

L’approche du référentiel s’est donc révélée pertinente non seulement pour démontrer les différentes étapes de la construction des référentiels territoriaux sur plus de 25 années, mais
aussi pour démontrer le rôle de l’identité régionale dans ce processus. Cette dernière a servi à faire en sorte qu’il y ait une adhésion aux valeurs et aux normes qui constituent la représentation du champ industriel. Des algorithmes et des images ont été mobilisés au fur et à mesure des différentes étapes de la construction des référentiels territoriaux pour susciter cette adhésion identitaire. A la suite de P. Muller, la thèse montre à quel point les images, plus que de « longs discours », sont utiles pour résumer une identité commune. Mais les algorithmes du type ordinateur portable et culotte de cuir sont encore plus des vecteurs de sens et d’adhésion en ce qu’ils définissent une théorie de l’action.

**P. Muller souligne le rôle central des leaders dans la construction des référentiels territoriaux.** Il voit dans le leader un facilitateur de l’apprentissage collectif de nouvelles normes d’action, et dans les capacités des individus de s’imposer à la tête d’un groupe un facteur de stabilisation dans le temps de ce groupe. Or, ma thèse montre qu’une des variables principales de la construction des référentiels territoriaux est le rôle joué par un individu ou un groupe d’individus dans la construction d’une nouvelle représentation de la région comme un lieu du développement économique.

Il apparaît ainsi clairement dans l’analyse empirique des trois régions qu’il faut une personnalité pour dire, mais aussi pour porter symboliquement la représentation collective de la région. Il faut un individu ou un groupe d’individus ayant les ressources symboliques, matérielles et/ou institutionnelles pour définir la cause régionale et imposer la représentation qu’elle vénecule aux autres individus ou groupes d’individus qui forment les mobilisations. Le Ministre Président Strauß devient l’icône du succès économique bavarois. Le Directeur de l’usine Citroën à Rennes « incarne l’esprit commun des autres » selon un responsable de la CCI de Rennes. Le Directeur de la NDC, puis Président de ONE, définit Nissan comme le leader car « they provide confidence », et tente ainsi de rallier l’ensemble des acteurs à sa cause. Enfin, il faut un leader pour maintenir le consensus autour de la représentation de la région quand des chocs endogènes (causes concurrentes) ou exogènes (choc économique ou politique) se produisent.

La Bavière se distingue nettement des deux autres régions sur la question du leader. Elle voit en effet les leaders des coalitions régionales, les Ministre Présidents successifs, cumuler des ressources matérielles (Fonds de péréquation fédéral allemand, puis les privatisations en Bavière), institutionnelles (CSU, administration bavaroise, système fédéral) et symboliques (légitimité politique) pour définir et défendre la cause industrielle bavaroise. Dans les deux
autres régions, les coalitions régionales sont menées par des leaders économiques et administratifs qui ne cumulent pas toutes ces ressources.


- La pluralité des référentiels territoriaux observée.

Les résultats empiriques de la thèse montrent qu’il existe une pluralité de référentiels territoriaux. À chaque région correspond un référentiel territorial.

P. Muller insiste sur l’héritage institutionnel qui fait que le « référentiel ne constitue pas une simple « ressource » manipulable à volonté par les groupes en compétition ou en phase de constitution de coalition » (Muller, 1995). Je montre dans ma thèse que l’héritage des cultures politiques nationales, et bavaroise dans le cas allemand, est important pour comprendre les résultats des référentiels territoriaux dans les trois régions. Mon approche suit au final celle du néo-institutionnalisme en ce que je mets l’accent sur le rôle des cadres institutionnels comme une contrainte dans la formation de l’action collective, et sur la résistance au changement de ces cadres institutionnels. Plus qu’une rupture brutale avec le passé du champ industriel, les référentiels territoriaux combinent des éléments anciens et nouveaux.

On constate certes, à la suite de M. Keating et de sa thèse du New Regionalism, qu’une nouvelle dynamique régionale se met en place dans les trois régions de 1980 à 2006, entraînant un renouvellement de la représentation et de l’identification à la région. Comme le notait déjà M. Keating, la région n’est plus considérée comme une périphérie dépendante des ressources de l’État central, mais (aussi) comme un pôle de développement industriel, et ce en lien avec le référentiel de marché.

Dans la prolongation du rôle de l’identité régionale que M. Keating évoque dans le New Regionalism, je constate dans mes trois régions que l’identité régionale est considérée comme une ressource par les acteurs dans les régions pour rassembler le groupe, générer de l’action
collective et valoriser l’image économique de la région. L’identité régionale sert à mettre en scène le territoire et à générer de l’identification à ce territoire. Par ce processus, elle est affirmée au cœur des rhétoriques sur la nécessité de s’adapter au référentiel de marché.


Les Etats définissent des types de réponse différents face aux mobilisations économiques qui émergent dans les trois régions et face à la structuration territorialisée du champ industriel. Au cours des années 80, soit ils tentent de limiter les initiatives de soutien industriel régionales (Gouvernement Thatcher), soit ils maintiennent un interventionnisme important dans ce champ d’action (Etats français et bavarois).

Enfin, au début de la décennie 2000, les Etats reprennent l’initiative dans le champ industriel avec les politiques des clusters. La grande différence entre les trois régions se situe entre, d’un côté le Nord Est de l’Angleterre et la Bretagne qui, de manière plus ou moins semblable voit le rôle renforcé du Gouvernement ou de l’Etat central et, de l’autre côté, la Bavière qui voit ce rôle central exercé par le Gouvernement bavarois.

Ainsi, seul le cas bavarois permet de formuler l’hypothèse de l’émergence d’une gouvernance territorialisée du champ industriel, qui est facilitée par le processus de communisation présenté précédemment ; ceci confirme que même dans le cadre de la construction d’un projet rationnel, le capital social peut faciliter la structuration des relations sociales. On peut alors définir le référentiel territorial bavarois comme un référentiel fondé sur les ressources propres régionales.


Au final, si dans deux cas de régions sur trois, les nouveaux référentiels territoriaux s’ancrent avec des limites, c’est lié au fait que :

- La nouvelle représentation du champ d’action en termes de référentiel territorial n’a pas suscité suffisamment d’adhésion pour remplacer complètement l’ancienne ; cette dernière, remodelée autour de l’Etat régulateur, est toujours jugée pertinente, en particulier face aux contours flous de la gouvernance territorialisée ;

- Pour susciter l’adhésion des acteurs, la représentation d’un champ d’action doit combiner des éléments de continuité et de rupture ; c’est dans la capacité des leaders à définir un lien entre le passé, le présent et le futur de la région que réside une des clés de l’adhésion au référentiel territorial.
Les résultats empiriques de la thèse sur la construction des référentiels territoriaux des mobilisations économiques, et sur le rôle de l’identité régionale dans ce processus, amène à poser la question de la place des territoires dans le référentiel dans de nouveaux termes pour guider les recherches à venir.

La thèse pose la question de savoir si l’on peut observer en Europe l’émergence de gouvernances territorialisées, au-delà du cas bavarois qui reste l’exception parmi mes cas d’étude. La notion de gouvernance vise, d’un côté, à interroger les processus de transformation de l’action publique allant au-delà des formes de gouvernement traditionnelles, et donc à dissocier le Gouvernement de l’une des dimensions fondamentales définies depuis M. Weber, à savoir celle du territoire. Commentant l’ouvrage de P. Le Galès sur les villes en Europe, P. Muller formule ainsi l’hypothèse que « les territoires [seraient] de plus en plus virtuels » :

« On a une dissociation croissante entre des territoires de plus en plus construits, de plus en plus « virtuels », et un leadership local qui passe de plus en plus par l’inscription dans des réseaux qui s’entrecroisent à différents niveaux dont la cohérence est de plus en plus artificielle. Ce qui veut dire que la dimension d’identité historique des villes est de moins en moins importante ou, en tout cas, de plus en plus virtuelle, de plus en plus construite. À la limite, l’identité urbaine n’est plus qu’un objet de politique publique.”

P. Muller ajoute que

“cette tendance est précisément au cœur de la notion de gouvernance, qui suppose un détachement entre le politique et le territoire. Dans cette perspective, la gouvernance peut se définir comme le gouvernement d’un territoire virtuel composé de réseaux d’actions publiques » (Muller, 2005b).

Mais, de l’autre côté, la notion de gouvernance interroge les processus de recompositions et de structurations de l’action publique survenant à différents échelons territoriaux, et notamment celui des régions en Europe. La thèse a cherché à montrer en quoi les territoires régionaux ont constitué, par les usages qui ont été faits de l’identité régionale, des principes structurants de groupes d’acteurs engagés en faveur du développement industriel de ces régions. Elle a démontré que les territoires régionaux ont une place dans le référentiel en ce qu’ils permettent de générer un sens nouveau pour encadrer l’action du champ industriel.

Un des rôles de l’identité régionale dans la formation des mobilisations économiques de 1980 à 2006 est, dans cette perspective, de générer une nouvelle adhésion au système économique
capitaliste. Pour le philosophe B. Stiegler, le capitalisme contemporain a en effet « perdu son esprit », ou plus précisément son « crédit de confiance » :

« Dans « l’Ethique protestante et l’Esprit du capitalisme », [M. Weber] montre que le capitalisme substitue à la croyance, inscrite dans une tradition, la confiance requise par l’innovation. La confiance ne relève plus de la foi mais d’une éthique laïque, d’un comportement soumis à des règles fiables. Le capitalisme repose en cela sur le crédit comme confiance ; il a besoin d’entrainer l’adhésion. Or, c’est précisément ce crédit qui est aujourd’hui ruiné. Les instruments financiers sont devenus fous. Les mouvements d’« alter-consommateurs » ou d’« anticonsommation » et ceux qui sont en faveur de la « décroissance » sont des indices très graves de la démotivation, c’est-à-dire de la perte de motifs – et donc de raison – qui frappe ce système. Le capitalisme a en quelque sorte perdu son esprit : les gens n’y adhèrent plus ».

Dans le Nord Est de l’Angleterre, en Bretagne et en Bavière, j’ai observé des tentatives de définir une sorte de nouvelle éthique du capitalisme, à partir de dimensions culturelles de l’identité régionale empruntées tant à des spécificités régionales qu’à des apports extérieurs. Les acteurs des mobilisations économiques définissent des images et des algorithmes pour générer de l’adhésion aux nouvelles règles du jeu économique dans un contexte de plus en plus internationalisé, c’est-à-dire pour clarifier ces règles, rassurer et développer la confiance dans les capacités à répondre collectivement aux défis du changement, voire pour définir un code de conduite qui guiderait les échanges économiques réalisés dans la région.

Ainsi, dans le Nord Est de l’Angleterre, le responsable des questions automobiles au sein de la NDC, puis de ONE, affirme que la culture d’entreprise de Nissan développe une approche collective de la résolution des problèmes de productivité (kaisen) qui rappelle la vie collective au sein des grandes industries traditionnelles de la région. Quant au Directeur du développement économique de la Ville de Sunderland, il estime que c’est une seule et même fierté dans le travail industriel qui est à la base des activités industrielles régionales : « We have a manufacturing culture. (...) Fundamentally, if you make a car, or a TV set, or ships, it’s the same. The discipline of people comes from family. And they want to be involved in manufacturing something ». La culture régionale est ainsi mobilisée pour développer la confiance dans l’arrivée d’investisseurs industriels dans de nouveaux domaines et de nouvelles pratiques industrielles, comme ce fut le cas avec Nissan et Fujitsu.

En Bretagne, le vocabulaire économique est utilisé pour valoriser les atouts culturels bretons. L’identité régionale devient ainsi pour un responsable de la CCI de Rennes un « bien immatériel » dans le cadre du développement industriel actuel. Le responsable de l’association Ouest Atlantique affirme pour sa part que les réseaux de la « diaspora bretonne » remplacent les activités de benchmarking. Le membre fondateur et « théoricien » de l’Institut de Locarn définit l’identité bretonne comme une ressource rare au sens économique, c’est-à-dire comme un avantage comparatif. On mélange ainsi les registres économique et culturel, au risque aussi parfois de mélanger les combats à mener.

En Bavière et en Bretagne, des valeurs conservatrices, voire réactionnaires, sont mises en avant dans le modèle libéral de soutien industriel. Dans le cas bavarois, les références aux traditions locales, aux racines et aux valeurs politiques conservatrices sont des facteurs d’adhésion de la part de l’électorat de la CSU. Pour les entrepreneurs qui recherchent des sociétés « sûres » du point de vue de leur prévisibilité politique, économique et sociale (sécurité, stabilité), la Bavière présente les meilleurs atouts avec un Parti CSU à sa tête depuis plus de 40 ans, une économie en constante expansion et une population attachée à ses traditions. Dans le cas breton, les valeurs invoquées par les membres de l’Institut de Locarn mettent plus encore en avant le retour à une communauté homogène, fondée sur des valeurs telles que « l’ordre » ou le « sens de l’effort ». Ces valeurs sont cependant contestées à la fois par d’autres entrepreneurs car elles donnent une image passée ou renfermée de la Bretagne, et par des élites régionales qui y voient un projet politique rétrograde.

C’est une nouvelle fois en Bavière que l’on voit le plus apparaître au cours de la période étudiée la définition d’une nouvelle éthique des échanges économiques fondée sur les ressources du territoire, ce terme étant même employé par le Directeur de l’Institut de recherche Fraunhofer à Erlangen :

« La disposition à la performance, être digne de confiance, la discipline, la créativité... la persévérance et des choses comme cela. Je ne sais pas si on peut l’identifier seulement à la Bavière, mais ce sont des choses qui sont répandues en Bavière, en particulier dans les campagnes. La Bavière était à l’origine un État agraire. Cela veut dire que la population est aujourd’hui encore en partie très marquée par l’esprit de la campagne, à part dans les grandes concentrations urbaines. Et je dois dire très sincèrement que nos meilleurs employés ici à l’Institut sont issus de familles qui travaillaient dans l’agriculture. Qui devaient donc travailler dur, pour survivre, et où l’entraide était aussi une valeur importante. Où on avait le sens de prendre et donner dans la symétrie, que l’on ne prend jamais plus que ce que l’on est prêt à donner. (…) Vraisemblablement vous avez même raison, peut être c’est de l’identité bavaroise, sans même que j’en ai
été vraiment conscient. (...) Ces valeurs sont très importantes dans mon travail. Par exemple cette compréhension de la symétrie entre donner et prendre. C’est un fondement pour une coopération durable. On peut le faire de manière asymétrique dans le court terme, mais après, on échouera. Et également la confiance, que quand on s’engage pour quelqu’un, on le fait jusqu’au bout. Pas besoin de contrat écrit devant un avocat ! (...) Je pense que cela se rapproche d’une sorte d’éthique. Ce n’est pas quelque chose par lequel on devient vite riche, mais c’est quelque chose qui permet un développement positif et durable ».

Ainsi, l’importance des échanges personnels et de la réciprocité dans les échanges économiques, la motivation des acteurs liée à leur attachement et à leur confiance dans la région, ou encore les règles de comportement existant en Bavière (discipline, créativité, symétrie entre prendre et donner), sont autant d’éléments qui sont jugés importants dans le cadre des échanges économiques ; et ce de la part du directeur de l’Institut Fraunhofer d’Erlangen qui n’a rien de moins qu’inventer le format MP3 et contribuer ainsi aux évolutions industrielles mondiales.

Il s’agit dès lors de se demander si, dans le cadre des initiatives des clusters et des prochaines étapes du soutien industriel territorialisé, les responsables du développement économique sauront s’inspirer des cultures territoriales pour générer une adhésion au capitalisme toujours plus globalisé et faciliter ainsi la structuration d’une action collective régionale.

ANNEXES

Sabine Menu

*Thèse dirigée par Mme Elisabeth Dupoirier, directrice de recherche au Cevipof*

Soutenue le 21 février 2008

Jury :
M. Richard BALME, professeur des universités à l’Institut d’Etudes Politiques de Paris
Mme Elisabeth DUPOIRIER (directrice de la thèse), directrice de recherche FNSP/CEVIPOF
M. Alain FAURE, chargé de recherche CNRS – PACTE à l’IEP de Grenoble
M. Vincent HOFFMANN MARTINOT (rapporteur), directeur de recherche CNRS et directeur de l’Institut d’Etudes Politiques de Bordeaux
M. Michael KEATING (rapporteur), professeur de science politique à l’Institut Universitaire Européen de Florence
M. Pierre MULLER, directeur de recherche CNRS/CEVIPOF
Liste des documents :

DOCUMENT 1 : Bibliographie générale................................................................. 481
DOCUMENT 3 : Grille d’entretien type ............................................................. 508
DOCUMENT 4 : Exemples d’entretiens dans les trois régions ............................. 511
DOCUMENT 5 : Schémas des relations entre les organisations du soutien industriel,
l’État et l’Europe dans les années 90 ................................................................. 554
DOCUMENT 6 : Schémas des relations entre les organisations du soutien industriel,
l’État et l’Europe en 2006 .................................................................................. 557
DOCUMENT 7 : Tableau des organisations créées dans les trois régions pour soutenir 
     l’industrie de 1980 à 2006 .............................................................................. 560
DOCUMENT 1 : Bibliographie générale.

Liste des ouvrages et des articles théoriques :

- ANDERSON (B.), L’imaginaire national, Paris, La Découverte, édition originale en anglais 1983, première édition en français 1996
- ANDERSON (J.), The territorial imperative, pluralism, corporatism and economic crisis, Cambridge, Cambridge University Press, 1992
- BADIE (B.), Culture et politique, Paris, Economica, 1992
- BADIE (B.), La fin des territoires, essai sur le nouveau désordre international et sur l’utilité sociale du respect, Paris, Fayard, 1995
- BADIE (B.), L’Autre, études réunies pour Alfred Grosser, Paris, Presses de Sciences Po, 1996
- BALESTE (M.) et al., La France, les 22 régions, Paris, Colin, 2001
- BAYART (J-F.), L’illusion identitaire, Paris, Fayard, 1996
- BECK (U.), What is globalisation?, Cambridge, Polity Press, 2000
- BELIS-BERGOUIGNAN (M-C.), FRIGANT (V.) et TALBOT (D.), « L’inscription spatiale des modèles industriels », in DUPUY (C.) et BURMEISTER (A.) (dir.),
Entreprises et territoires, les nouveaux enjeux de la proximité, Paris, La Documentation Française, 2003, p.33-50


- BENZ (A.), Anpassungsprozesse in der föderativen Staatsorganisation der Bundesrepublik Deutschlands [processus d’adaptation dans l’organisation fédérale de la République Fédérale Allemande], Speyerer Forschungsberichte, 63, 1987


- BISCOE (A.), « European Integration and the maintenance of regional cultural diversity: symbiosis or symbolism? », Regional Studies, Vol.35, N°1, 2001, p.57-64

- BOGDANOR (V.), Devolution in the United Kingdom, Oxford, Oxford University Press, 1999


- BOURDIEU (P.), « L’identité et la représentation, éléments pour une réflexion critique sur l’idée de région », Actes de la recherche en sciences sociales, N°35, novembre 1980


- BRAUD (P.), Sociologie politique, Paris, LGDJ, 2002


- BRIDGE (J.), “The regional challenge, the imperative of improving regional economic performance”, *New Economy*, N°4, 1999


- BULPITT (J.), *Territory and power in the United Kingdom, An Interpretation*, Manchester, Manchester University Press, 1983


- CASEY (T.), « Devolution and social capital in the British regions », *Regional and Federal Studies*, vol.12, N°3, Autumn 2002

- CHALEAT (M.), *Les Fonds Structurels Européens*, Paris, La Documentation Française, 2001


- CHARLES (D.) et BENNEWORTH (P.), « Plant closure and institutional modernisation », *New Economy*, vol.14, N°3, 1999


- COLLS (R.), LANCASTER (B.), *Geordies, roots of regionalism*, Newcastle, University of Northumbria, 1992


- DANET (S.), « Logique industrielle et développement régional autour du site de Citroën à Rennes », *Cahiers Economiques de Bretagne*, N°4, 2001


- DUPUY (C.) et BURMEISTER (A.) (dir.), *Entreprises et territoires, les nouveaux enjeux de la proximité*, Paris, La Documentation Française, 2003

- DURKHEIM (E.), *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1930, 1973

- FRANKENBERG (P.) et SCHUHBAUER (J.), „Raumbezogene Identität in der Geographie im Licht neuerer Veröffentlichungen: theoretische Grundlagen, Maßstabsfragen und konzeptionelle Zugänge“, in BOSSONG (G.), ERBE (M.), FRANKENBERG (P.), GRIVEL (C.) und LILLI (W.) (Hrsg.), Westeuropäische Regionen und ihre Identität, Beiträge aus interdisziplinär Sicht [les régions européennes et leur identité, contributions interdisciplinaires], Historisches Institut der Universität Mannheim, Mannheim, J&J Verlag, 1994


- GELBERG (K-U.), „Staatsbewusstsein und Föderalismus in Bayern nach 1945“/ „Conscience nationale et fédéralisme en Bavière après 1945“, Politische Studien, N°392, Dezember, 2003a


- GODDART (J.), ROBINSON (F.), GILLEPSIE (A.) et THWAITED (A.), « Towards a regional strategy for information technology », Northern Economic Review, N°7 1983, Summer


- GOUGEON (J-P.), « La crise du modèle allemand », Politique Internationale, N°80, été 1998

- GRAVIER (J-F.), Paris et le désert français, Paris, Flammarion, 1947

- GREEN (M.) et McNAUGHTON (R.), Industrial networks and proximity, Aldershot, Ashgate, 2000

- GREN (J.), The new regionalism in the EU, the lessons to be drawn from Catalonia, Rhône Alpes and West Sweden, Göteborg, SIR, 1999


- HIPP (C.), „Heimat als Standortfaktor im Zeitalter der Globalisierung“ [l’Heimat comme atout industriel à l’ère de la globalisation], *Politische Studien*, numéro spécial de la fondation Hanns-Seidel, Juli 2003


- KAUFMANN (J-C.), L’entretien compréhensif, Paris, Nathan Université, 1996
- KEARNEY (H.), The British Isles, a history of four nations, Cambridge, Cambridge University Press, 1995
- KEATING (M.), The new Regionalism in Western Europe: territorial restructuring and political change, Cheltenham, E.Elgar, 1998
- KEATING (M.), “Managing the multinational state: constitutional settlement in the United Kingdom”, in SALMON (T.C.) et KEATING (M.), The dynamics of decentralization, Canadian federalism and British Devolution, Montreal, McGill-Queen’s University Press, 2001
- KEATING (M.), “Nationality, Devolution and policy development in the United Kingdom”, in TEWDWR-JONES (M.) et ALLMENDINGER (P.), Territory, identity and spatial planning: spatial governance in a fragmented nation, 2006
- KEATING (M.) et LOUGHLIN (J.), The political economy of regionalism, London, Frank Cass, 1997

- KEATING (M.), LOUGHLIN (J.) et DESCHOUWER (K.), Culture, institutions and economic development, A study of eight European regions, Cheltenham, Elgar, 2003


- LAFONT (R.), La révolution régionaliste, Paris, Gallimard, 1967

- LAGROYE (J.), BASTIEN (F.) et SAWICKI (F.), Sociologie politique, Paris, Presses de Sciences Po, 2002


- LASCOUMES (P.) et LE GALES (P.), Sociologie de l’action publique, Paris, Colin, 2007

- LAWTON (T.), Technology and the new diplomacy: the creation and control of EC industrial policy for semiconductors, Aldershot, Brookfield, 1997

- LEBESQUE (M.), Comment peut-on être breton ? essai sur la démocratie française, Paris, Seuil, 1970

- LE BOURDONNEC (Y.), Le miracle breton, Paris, Calman-Lévy, 1996

- LE BOURDONNEC (Y.), Le printemps des régions, la fin du désert français ?, Paris, Calman Lévy, 2000


- LE GALES (P.), « Régulation, gouvernance et territoires », in COMMAILLE (J.) et JOBERT (B.), Les métamorphoses de la régulation politique, Paris, LGDJ, 1999a


- LE GALES (P.) et THATCHER (M.) (ed.), *Débats autour des réseaux de politiques publiques*, Paris, L’Harmattan, 1995


- LEMONNIER (B.), *Culture et société en Angleterre, de 1939 à nos jours*, Paris, Belin, 1997b


- LOEWENDAHL (H.B.), *Bargaining with multinationals, the investment of Siemens and Nissan in North-East England*, Basingstoke, Palgrave, 2001


- LOUGHLIN (J.), « The transformation of the state and the new territorial politics in Western Europe », *Politique Européenne*, N°4, April 2001


- MARTRAY (J.) et OLLIVRO (J.), *La Bretagne réunifiée, une véritable région européenne ouverte sur le monde*, Rennes, Editions des Portes du Large, 2002


- MÖLLER (H.), „Vom christlich-bürgerlichen und konservativen Widerstand gegen Hitler zur Gründung von CDU und CSU nach 1945 [De la résistance chrétienne et conservative contre Hitler à la création de la CDU et CSU après 1945]“, *Politische Studien*, N°403, September/Oktober 2005

- MONTRICHER, de (N.), *L’aménagement du territoire*, Paris, La Découverte, 1995

- MORGAN (K.O.), « Regional and national identities in the United Kingdom », in SALMON (T.C.) and KEATING (M.), *The dynamics of decentralization, Canadian federalism and British devolution*, Montreal, McGill-Queen’s University Press, 2001


- MULLER (P.), « Référentiel », in BOUSSAGUET (L.), JACQUOT (S.) et RAVINET (P.) (ed.), Dictionnaire des politiques publiques, Paris, Sciences Po, 2004

- MULLER (P.), « Esquisse d’une théorie du changement dans l’action publique, structures, acteurs et cadres cognitifs », Revue Française de Science Politique, Vol.55, N°1, février 2005a


- MULLER (P.) et SUREL (Y.), L’analyse des politiques publiques, Paris, Montchrestien, 1998


- NEVEU (E.), Sociologie des mouvements sociaux, Paris, La Découverte, 2000


- O’BRIEN (P.), PIKE (A.) et TOMANAY (J.), « The TUC and New Labour’s regional fix », Labour and Industry, 13 (2), 2002

- OFFERLE (M.), Sociologie des groupes d’intérêt, 2e édition, Paris, Montchrestien, 1998

- OSTROM (E.), Governing the Commons, the evolution of institutions for collective action, Cambridge, Cambridge University Press, 1990


- PASQUIER (R.), La capacité politique des régions, une comparaison France/ Espagne, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004

- PIERRET (G.), Mai breton, Rennes, Euregio, 1978

- PIERRET (G.), Régions d’Europe, la face cachée de l’Union, Rennes, Apogée, 1997


- PIKE (A.), LAGENDIJK (A.), and VALE (M.), “Critical Reflections on “Embeddedness” in economic geography: the case of labour market governance and training in the automotive industry in the north-east of England”, in GIUNTA (A.),
LAGENDIJK (A.) and PIKE (A.), *Restructuring industry and territory, the experience of Europe’s regions*, London, The Stationary Office, 2000

- PINTARITS (S.), *Macht, Demokratie und Regionen in Europa, Analysen und Szenarien der Integration und Desintegration*, [Pouvoir, démocratie et régions en Europe, analyses et scénarios de l’intégration et de la désintégration], Marburg, Metropolis, 1996


- ROSELTEN (R.), *Das Weiβ-Blau Wunder* [Le miracle blanc-bleu], Stuttgart, Seewald Verlag, 1983


- SCHREYER (K.), Bayern, ein Industriestaat, die importierte Industrialisierung, das wirtschaftliche Wachstum nach 1945 als Ordnungs- und Strukturproblem [La Bavière, un Etat industriel, l’industrialisation importée et la croissance économique après 1945 comme problème d’organisation du développement économique], München, Olzog Verlag, 1969


- SEILER (D-L.), La méthode comparative en science politique, Paris, Colin, 2004


- SIMON (H.A.), Administrative behavior: a study of decision-making processes in administrative organization, New York, MacMillan, 1957


- STORPER (M.), The regional world, territorial development in a global economy, New York, the Guilford Press, 1997

- STRÄTER (D.), Wirtschaftsstandort Bayern im Umbruch, Perspektiven einer arbeitsorientierten Strukturpolitik zur Entwicklung von Produktion und Dienstleistungen in neuen Kooperationsformen[Sites industriels en restructuration, perspectives d’une politique structurelle du travail dans la production et les services et à travers de nouvelles formes de coopération], München, IMU Institut München, 1997

- STREIBL (M.), Modell Bayern, Ein Weg in die Zukunft [Le modèle de la Bavière, un chemin pour l’avenir], München, Carl Gelberg, 1985


- SWEDBERG (R.), The Max Weber dictionary, key words and central concepts, Stanford, Standford University Press, 2005


- TICKEll (A.) et DICKEN (P.), „The role of inward investment promotion in economic development strategies: the case of Northern England“, *Local Economy*, 8.3, 1993


- WEBER (E.), *La fin des terroirs, la modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard, 1983


- WOLLMAN (H.), « Quelle modernisation du fédéralisme allemand ? », *Pouvoirs locaux*, N°61, 2004


- ZOHLNHÖFER (R.), “Institutions, the CDU and policy change: explaining German economic policy in the 1980s”, *German politics*, vol.8, N°3, December 1999, p.141-160
Liste des travaux, recherches et thèses universitaires :

- DAWLEY (S.), *Labour market geographies*, PhD draft, University of Newcastle, 2002,


- McCARTHY (R.E.), *Comparing institutional change: a study of partnership in the implementation of European Union Structural Funds in Brittany and the Mid-West Ireland*, doctorat de l’Institut Universitaire Européen, SPS, juin 2000

- PIKE (A.), *Developing the automotive industry in the North East region, Report for raising Regional Competitiveness Project*, CURDS, 1997

- ROBINSON (F.), “For better, for worse? What future for the North East”, Professorial Lecture, University of Northumbria, 30th May 2001


- UNIVERSITY OF NORTHUMBRIA, *Community Development project, the making of a ruling class*, Newcastle, UNN Report, 1979


- WAGEMANN (C.), “Again the deviant case? Why the CSU fulfils the image of an ‘Alpine populist party’ only partially”, *IUE Conference paper*, 24-25/10/2003 (non publié)

Liste des documents des organisations & rapports de cabinets de conseil :

- ALGOE CONSULTANTS, Comité Régional des Politiques Publiques, Evaluation des réseaux de compétitivité en Bretagne, Rapport final, avril 1999

- BAYERISCHE STAATSRGIERUNG, High-Tech Offensive der Bayerischen Staatsregierung in der Städteachse Region Nürnberg, 2002

- BAYERISCHE STAATSRGIERUNG, Bayern, Fakten und Daten, 2003a

- BAYERISCHE STAATSRGIERUNG, Bayern – Weltregion und Heimat, Innovativ, sozial, eigenständig [La Bavière – une région mondiale et l’Heimat, innovante, sociale, autonome], 2003b

- BAYERISCHES WIRTSCHAFTSMINISTERIUM, Bayerische Technologiepolitik, mai 2003

- BAYERISCHES WIRTSCHAFTSMINISTERIUM, Allianz Bayern Innovativ: Eckpunkte bayerischer Clusterpolitik [Alliance Bayern Innovativ: points-clés de la politique bavaroise des clusters], November 2006

- BMW, 10 Jahre in Regensburg, München, BMW Group, 1996

- BRITISH COUNCIL, Looking into England, BSN Special Report, December 1999

- CABINET OFFICE, Sharing the Nation’s prosperity, variation in economic and social conditions across the UK, a Report to the Prime Minister, December 1999


- CESR BRETAGNE, Il faut renforcer le potentiel industriel breton, Rapporteur : M. Coz, Rennes, 1994

- CESR BRETAGNE, La dynamique culturelle bretonne, Rennes, 2000

- CESR BRETAGNE, Evolutions économiques en Bretagne, rapport M. L’Hotelier, Rennes, 2002


- COMITE DES CONSTRUCTEURS FRANÇAIS D’AUTOMOBILES, Rapport annuel d’activités, août 2007


- COMMISSION EUROPEENNE, La Bretagne dans l’Union Européenne, Luxembourg, Office des Publications Officielles des Communautés Européennes, 1999

- COMMISSION EUROPEENNE, Livre Blanc sur la gouvernance européenne, Luxembourg, Office Officiel des Publications des Communautés Européennes, 2001


- CONSEIL REGIONAL DE BRETAGNE, Stratégie régionale de développement économique, automne 2006a

- CONSEIL REGIONAL DE BRETAGNE, Politique culturelle 2004-2010, 2006b

- DATAR, La France, puissance industrielle, une nouvelle politique industrielle pour les territoires, Paris, La Documentation Française, 2004


- EUROPEAN MANAGING BOARD, A European Action Plan for the North East, Newcastle-upon-Tyne, One NorthEast, 2001

- EUROSTAT, Portrait des régions, Luxembourg, Office des Publications Officielles des Communautés Européennes, 1993


- FROMMER (H.), „Eine Region sprengt ihre Grenzen, Die Region Nürnberg auf dem Weg zum Europa der Regionen“, Statistische Nachrichten der Stadt Nürnberg, 3, 2002


- LANDESFÖRDERBANK, 50 Jahre LfA Förderbank Bayern, BMW AG, von der Milbertshofener Dorfschmiede zum Weltkonzern [Les 50 ans de la banque de développement pour la Bavière, l’entreprise BMW, de la petite entreprise locale au groupe mondial], 2001

- LEARNING & SKILLS COUNCIL (Tyne & Wear), Automotive sector Update sheet, February 2005

- LOBODDA (G.), Arbeit im Wandel, Zum beschäftigungspolitischen Konzept der IG Metall für die Region Nürnberg [Le travail en mutation, la conception de la politique de l’emploi pour le syndicat IGMetall de la Région Nürnberg], IG Metall Nürnberg, 2003


- NORTHERN BUSINESS FORUM, *The fastest changing region in Europe*, 1996


- NORTHERN DEVELOPMENT COMPANY, *Quality Club*, Newcastle-upon-Tyne, 1992


- TYNE & WEAR DEVELOPMENT CORPORATION, *Automotives, the driving force of the New North East*, Newcastle-upon-Tyne, 1994
Liste des titres de revues de presse et archives (papier et électronique) :

Nord Est de l’Angleterre :


Bibliothèque universitaire de Newcastle :


Bretagne :

Dossier de presse de la bibliothèque de Sciences Po Paris : « Economie régionale et aménagement du territoire, 506/0, tome 20 ».

Archives internes du Conseil Régional de Bretagne depuis 1986 :


Archives départementales d’Ille-et-Vilaine : industrie en Ille-et-Vilaine (DOC 35 Rennes IND-1 depuis 1960 ; DOC 35 Liffré 1, 2, 3 et 4 depuis 1983).

Bavière :


Europe :


CD-Rom Regio (EUROSTAT) consultés à la bibliothèque de l’Institut Universitaire Européen à Florence.

Sources d’Europe, Arche de la Défense.

Nord Est Angleterre :

- M. X, Chargé de mission commercial, Centre de l’Electronique NEMEC, Université de Newcastle, le 5 juin 2002.
- M. X, Chargé de mission commercial, Industry Centre, Automotive Manufacturing and Productivity (AMAP), Sunderland University, le 6 juin 2002, 1h.
- M. X, responsable des questions automobiles régionales au sein du syndicat Amalgamated Engineering Union (AEEU), le 17 juin 2002.
Bretagne :

- M. X, Maire socialiste de la Ville de Landerneau, le 22 janvier 2001 (entretien réalisé dans le cadre de l’enquête menée pour le Pr. John Loughlin).
- M. X, Chargé de mission au Conseil Culturel de Bretagne, le 23 janvier 2001 (idem).
- Mme X, Directrice de la culture au Conseil Régional de Bretagne, le 24 janvier 2001 (idem).
- M. X, Directeur Général des Services de la Région Bretagne, le 17 juin 2003.
- Mme X, Secrétaire régionale du syndicat Confédération Fédérale du Travail (CFDT-Bretagne), le 8 juillet 2003.
- Mme X, Responsable du service communication au Conseil Régional de Bretagne, le 9 juillet 2003 + le 2 juillet 2001 lors de la session de l’Assemblée Régionale.


Bavière :

• M. X, Chargé de mission des questions constitutionnelles de la CSU au Parlement bavarois, le 1er juin 2004.


• Mme X, Directrice du Département Politique régionale à la radio bavaroise Bayerischen Rundfunk, München, le 23 septembre 2004.

• Mme X, Chargée de mission à l’agence Invest in Bavaria, Munich, le 27 septembre 2004.


• M. X, Député européen de la CSU pour le district Oberfranken, le 11 octobre 2004.
**DOCUMENT 3 : Grille d’entretien type.**

Présentation de la recherche en début d’entretien :

Ma thèse porte sur la question du rôle du territoire dans la formation de réseaux industriels dans les régions en Europe. Je me concentre sur l’étude de deux cas précis de mobilisations, c’est-à-dire les implications d’acteurs et d’organisations publiques et privées dans le développement des activités des entreprises X (industrie automobile) et Y (industrie électronique). Mon objectif est de recueillir des informations sur votre expérience des mobilisations autour de ces deux investissements et sur l’engagement de votre organisation en faveur du développement des industries automobile et électronique.

1. **Questions sur la carrière de l’interviewé :**

   a. Quelles sont vos fonctions actuelles et quelles ont été vos fonctions auparavant ?

   b. Depuis quand travaillez-vous dans le Nord Est/ Bretagne/Bavière ?

   c. Etes-vous du Nord Est/ Bretagne/Bavière ?

2. **L’action de votre organisation :**

   **Dans l’industrie automobile régionale :**

   a. Selon vous, quelle est l’importance de l’industrie automobile pour le Nord Est/ Bretagne/ Bavière ?

   b. Particulièrement dans le cas du soutien apporté au développement des activités de l’entreprise étudiée, pouvez-vous me décrire quelles ont été vos actions ?

   c. Quels sont les arguments que vous avez avancé pour justifier votre implication ? Pourquoi cela en valait-il/ vaut-il la peine ?

   d. Stratégiquement, quelles sont les implications de votre organisation ?
e. À votre avis, quel est le partenaire le plus fiable ? qui a un rôle de leader ? qui développe le plus de confiance dans la mobilisation ? Pourquoi ?

f. À votre avis, quelles sont les bases de l’accord entre les différents acteurs cités autour de l’engagement en faveur de l’usine X ?

Dans l’industrie électronique régionale :

a. Selon vous, quelle est l’importance de l’industrie électronique pour le Nord Est/ Bretagne/Bavière ?

b. Particulièrement dans le cadre de l’arrivée des activités de production et de recherche de l’entreprise Y et depuis lors, pouvez-vous me décrire votre rôle ?

c. Quels sont les principaux arguments de votre organisation dans ses implications ? Pourquoi cela en valait-il/ vaut-il la peine ?

d. Pour quelle stratégie et de quelles manières votre organisation s’investit aujourd’hui dans le développement des activités de l’entreprise Y ?

e. À votre avis, quel est le partenaire le plus fiable (qui développe le plus de confiance)/ qui a un rôle de leader dans la mobilisation ? Pourquoi ?

f. À votre avis, quelles sont les bases de l’accord entre les différents acteurs cités autour de l’engagement en faveur des activités de Y ?

3. On parle régulièrement d’une identité du Nord Est/ bretonne/ bavaroise :

a. À votre avis, d’après votre expérience au travail, peut-on dire qu’il existe une différence dans la manière de vivre l’appartenance à la région dans le Nord Est/ en Bretagne/ en Bavière ?

b. Si oui, ce serait quoi à votre avis ?

c. À votre avis, l’identité bretonne joue-t-elle un rôle important dans l’action de votre organisation ?

d. Est-ce un élément de réflexion stratégique de la part de votre organisation ?
e. A votre avis, l’identité bretonne va-t-elle jouer un rôle important à l’avenir ?

f. A votre avis, l’identité bretonne est-elle un facteur de mobilisation économique ?

4. Commentaires supplémentaires de sa part, contacts suggérés…
DOCUMEN7 4 : Exemples d’entretiens dans les trois régions.

Entretien avec le Président de One North East (ONE, Nord Est de l’Angleterre).


L’entretien débute ainsi :

- S: First could you tell me about your career?

- X: 25 years regional development business in different institutions. Some of them in the North East, some of them in other regions; some of them public and some private. Common theme: regional economic development. Big component: attraction of foreign investment into the region. Which started develop strongly by the 1980s. Most end 1980s and during the 1990s. Coincided with the internationalisation of business and now the globalisation of business. Internationalisation of business attracted a lot of business in the North East. Globalisation is possibly taken them away (rires) again. Interesting phenomenon. Many parts of Europe were significant recipients of foreign investment in the 1980s and 1990s. So large part of my work was on that. Other part was about policy and try to look at the elements that would make successful regional development...hm... and... as I said on Saturday [Conference at Newcastle University], we haven’t got the answer yet. Hm... this is, it is an area where answers now are available. But it does require individual regions to behave very differently. And it is sometimes difficult. That’s the background.

- S: For how long have you been working in the North East?

- X: Hm... I came here as an undergraduate. I suppose over 30 years in various ways.

- S: You knew the region before?

- X: No. Not before student. It was my very first experience. And obviously it is a long way now. Those days, there was a very active and prosperous coal industry. There was a very big steel industry. There was a very big ship industry. And a substantial chemical industry. Today, there is no coal, there is a very slim, to down steel industry, much smaller, largely quite successful ship sector, and a very different chemical sector. So these are the very big changes that have taken place in the industrial structure. The industrial structure changed enormously.

- S: I have a question, briefly. Maybe a naive question, but... could you tell me the differences and similarities between the NDC and ONE?

- X: Right. Firstly, as far as NDC is concerned, that was technically a private company. I say technically because it was funded to a considerable extent through public money. It was a private development company. I was the chief executive of that. It was a full time
job. And NDC was primarily concerned with the attraction of foreign investment. And support to business development here in the North East. When the Government in 1997 announced that they will create Regional Development Agencies, which will be public bodies, hm, they did it by amalgamating, or bringing together, merging, a number of different organisations, with different functions. What happened here in the North East was that NDC was merged and therefore you got business development and foreign investment and trade, English Partnership, which was part of a national structure was merged. And with that we got land development infrastructure, factory building, land reclamation. Thirdly, the countryside commission as it was on those days was brought in. And with that we got rural development support of rural business, tourism and all sorts of things. Finally, the, what is known as the Single Regeneration Budget programme, was merged from the Government itself, and that brought in community development from training, skills programmes, very much targeted at deprived communities. So those are the 4 elements that were brought together. So NDC became one part of this much bigger...organisation. And when NDC finished, if you like, I transferred obviously part time chairman of this agency.

S: You mean the staff?

X: The staff was transferred as well, yes.

S: I did not understand what you explained...

X: NDC was in effect closed down, if you like. And all the staff and all of the assists were transferred over to the agency.

S: Hm... how has it changed to be chairman of ONE?

X: From a very practical point of view, it is part time. Only 2 days a week. That was a purely personal difference. But I think the main difference is regional development agencies were new, and they were totally new ideas. And one of my job has been to promote, publicise what the agency is attempting to do. Particularly, to secure very strong support from the business community and from the political community. And through that being able to develop an economic strategy, which has not be done before. That was quite an important milestone if you like, a step forward. It was the very first time that the region had an opportunity to establish a strategic framework for various actions. If you remember one of the things I said on Saturday was that some of the policies in the past have been seen as being uncoordinated, very specific, just dealing with single problems. I think today, what we are trying to do is inside a framework. And that’s very important. Because what it requires you to do is to analyse where the region is going wrong. Why is the region in the situation where it is in. And that analysis is quite uncomfortable. It is difficult. But once you’ve done it, you’ve got much more chance of success.

S: And you think before this, it was not so much done?

X: No, it wasn’t. There was a much less structured approach.

S: I would like to ask you about your involvement in the automotive sector. First, according to you, how important is it for the region?

X: Well. I will answer very quickly: very, very important. No doubt about that. I think you have your own figures: 20,000 jobs directly involved. So it has been very important. No doubt about that. hm... the background is, hm... 1981, yes, January 1981, Nissan
announced in Japan that they intended to expand and to enter the European market. And I was asked to go out to Japan quickly (rires) and talk to them. Which I did. Hm... And from that we got a very clear idea what Nissan wanted. Hm... what they proposed to do. And from that point on we serviced that enquiry, from the region. It took, as you are possibly aware, it took quite a long time, 3 1/2 years. There is a number of reasons behind that. One of them was the fact that there wasn’t actually a clear policy within Nissan itself. And there were lots of arguments going on in Nissan because one group of people said they shouldn’t go to Europe at all, they should go to the United States. Secondly, the senior management had quite long debate with the trade unions, the official trade union in Nissan about the sense of investing... actually, it was a very low point in the economic cycle. The economic conditions in the UK certainly were bad as in other parts of Europe, they were not good. Hm... and of course, Nissan already had some manufacturing capacity in Spain. And it is just in the early 1980s they completed a new expansion in Mexico. So there was actually a Spanish faction (rires) in the board of Nissan. And a UK faction. So those were, if you like, critical issues around the enquiry. But February 1984, they announced that they wanted to go ahead...hm, I think the first think to say is that this... while Nissan was very, very important to this region, it was no part of any strategic analysis by the region. So I would use the English word that you may understand, it was really about serendipity.

- S: No, I don’t understand...

- X: “serendipity”, it means things just happen. It is a very positive word. It means you’re very successful while we maybe don’t plan to it. What it means is that it turned out that the investment by Nissan was very important. It wasn’t planned. (silence). So, you couldn’t, I don’t think you would be able to find a document, or a piece of paper, it, say 1978-1979, saying the North East must develop an automotive sector. You won’t find that. So there is no history. Hm... Of course once Nissan was established, it had 2 effects. The first one was that it acted as a very strong attraction for component manufacturers. One or two of the very basic or key component manufacturers arrived quite quickly. Hm... and these were encouraged by Nissan itself. And then at a later stage, there was like a second wave of investment from independent companies, American companies, European companies, hm... who were attracted by the region. Not just actually just to supply Nissan but to supply out to many other companies. So the Nissan effect if you like encourages very substantial component manufacturing capacity. Which was not directly linked to Nissan. And that has been very good. So that was the first effect, hm... The second effect was, it actually created a lot of confidence in the region. Again, you have to go back in... and imagine the situation from about 1981 to 1985-86, there was a significant decline in manufacturing employment. This was the early years of Prime Minister Margaret Thatcher who in effect was saying: if we want to be successful we are going to change a lot of things in manufacturing sector. We gonna get rid of trade unions, restrictive practices. We will have to improve productivity. Hm... we gonna have to support winning companies, not loosing companies. And therefore there was a strong policy drive at a national level to modernise British industry. Which is fine but the fall-out in the North East was quite significant. So not surprisingly there was a lot of people in the North East in the early 1980s that were quite depressed (rires). And the arrival of Nissan in 1984 had an enormous positive effect.

- S: Can I ask you about the function you had in 1981?

- X: Yes, I was the deputy head of what was then the North of England Development Council. NEDC. I was responsible for all the foreign investment work we did. So that’s why I was asked to get on the plane and go to Tokyo.
- S: And this is very interesting. And I would like to ask you which argumentation did you use to justify that the North East should be chosen?

- X: I think, there were 3 areas, there might be more but there are 3 I can think. The first one was a very practical point. And that was, we needed to be able to satisfy their physical requirement. And you might recall that the original demand was for a site of 400 ha. Hm... with good communications and so on... hm... a site of that size is fairly rare. So we had to be able to satisfy their physical requirement. It was the first thing. Secondly, we had to satisfy them that the region has a strong manufacturing and particularly engineering tradition. And that involved obviously bringing a lot of data, information together, about the size of the engineering sector, the type of skills, the number of people and that sort of things. The third issue was quite an interesting one... hm... that was that it became clear that Nissan did not want to locate to existent automotive manufacturers. Hm... so that meant, when the UK is concerned, it excluded the South East, Midlands, North Wales, Humberside, those areas. Which was quite helpful for our point of view. I think Nissan’s fear was that, looking at the United Kingdom from the outside, there appeared that there was a lot of problems in the automotive sector. Problems with productivity, labour disputes etc... and I think their views was if they locate fairly close to the existing automotive base, then they may well suffer from the same problems. That was their logic. I think they were right actually. I think they were right in that analysis. So we obviously played on that issue. That was an area with very flexible union relationships, and we were able to bring trade union leaders and meet them and persuade them we had a very flexible approach. Hm... we were able to show that this was a region of relative high productivity in manufacturing. Certainly in the engineering sector. And of course there have been one or two Japanese companies already that have located in the North, the North East, and have been successful. There is another issue, hm..., which I think is quite important if you are looking at other areas. This is, hm... The British Government, at a fairly early stage, decided that this project ought to come, height of the United Kingdom, would be to the North East of England. We were not, I wasn’t personally aware of that. It was behind the scene. There was a lot of people pushing very hard the project to come to the United Kingdom. Including the Prime Minister. So we had if you like, some positive political pressure, which is helpful.

- S: So there were like two forces?

- X: Yes, two forces. Working in parallel, really. And it wasn’t until towards the end that we began to realise how important that was...

- S: And it never played against the case of the North East, if I can say (rires)?

- X: No, it didn’t. It didn’t play against us at all.

- S: Other regions were important as well, I imagine.

- X: At the end of the day, I mean... if you go back to 1981, Nissan... or first of all, Nissan employed Mackenzie the consultants to do a lot of the work for them. And... Mackenzie started out to put out a... an enquiry, so saying, we would like to know if you’ve got a 400 ha site, following their characteristics. I can’t remember the exact number but I think they had 40 bids. They eliminated a lot of them because they were totally unpractical. And I think, if I am right, at the end there were 11 sites. Which Nissan then looked at. Briefly. Quite quickly they brought them down to 3. Sorry 4, I beg you pardon. 2 in the North East, one at Sunderland, which is the one they chose, one in Teesside, which they rejected, one on Humber/"}{"}


page 514
Which was an old steel site. (silence). The site in, hm... Humberside was very, very good. It was a genuine greenfield site. Very good communications. Big problem with Humberside, is that there weren’t very many people, so the population was not... very big. The problem with North Wales was that, I think at the end of the day, they thought, from a logistic transport point of view, it is going to be more expensive. And the other site in the North East, really, it was an awkward shape, it would have cost quite a lot of money to get it right. Whereas the Sunderland site was fat on the banquet, it had all services in, and it was much easier to develop. It would be an airfield.

- S: Airfield?

- X: Airport, or airfield, we would call it an airfield because it was used mainly for private flights. It wasn’t an airport as such. But because it was an airfield, it was flat, and it had all the services, electricity, gas, water...

- S: Hm... and then, later on, and maybe up to now because you have been involved through, for 20 years now in this... in the automotive sector, could you tell me about the relations between Nissan and regional, local public bodies...?

- X: It worked on a number of levels. First level is that we have worked obviously very closely with Nissan on developing the supplier base. Both in terms of companies coming into the region and developing the capacity of local companies. So links with the supplier base have been very important indeed. Secondly, hm... I think the whole... hm... manufacturing ethos (soupir) of Nissan, in terms of their Just in Time delivery systems, and what then became their kaisen manufacturing system, flat management structure, all of that was very, very interesting. They did a lot to talk to regional companies about management, quality, productivity. And, hm, that has been also very, very helpful. They have been good neighbours. They have been very good in the community. They supported a lot of local initiatives in Sunderland. For instance, they tried very hard to recruit their own workers from poor inner communities...

- S: Why?

- X: I think they felt this was a very difficult situation as far as Sunderland was concerned. Them, as the bigger employer, automotive employer, had to help.

- S: Maybe now about the electronic sector: more recently about the investment to secure... hm, the mobilisation to secure the investment for the Siemens investment: could you tell me how you were involved?

- X: At that stage, I was chief executive of the Northern Development Company, so coming in the 1990s. Again, rather like Nissan, Siemens made a public announcement that they were interested in expanding. Of course it was right at the time the cycle for semiconductors was going up like that. And therefore there was a need of very quick, or a rapid need for new capacity. So one of the interesting thing that characterised Siemens, as opposed to Nissan, is time. Hm... If I remember rightly, the total time when we were involved with Siemens was 6 months, March to August. Whereas Nissan was 3 and half years. So, but by then, we had quite a lot of experience of handling major enquiries. So we knew how to do it. And that important thing. Hm... very similar, sort of build up, we had to prove that we had a site to their requirements. We had to be able to show that size could be developed. We had, in Siemens’ case, we had to do quite a lot of work on power supply. Because there were not sufficient. So we had to put quite a lot of work on power supply, to sort it out. Then, we had to convince them that this region could accommodate
semiconductors, because we had no experience in making semiconductors, a bit like automotive, it was new. And then, again, Siemens, took a very similar view to Nissan. They argued that they didn’t particularly want to locate close to existing semiconductors manufacturers. Because they thought they would be operating in a very, very tight labour market. There would be a lot of competition for some of the skilled people that they wanted. And I think that was right. Then, we had to convince them that there were the skills here to do the job, and it turned out that it was correct. What actually happened with Siemens was quite a number of electronic engineers came into the region from other parts of the country. Hm... but... the other think that is very, very important, hm... because of the very short time scale. We were able to secure planning permission for that site, very, very quickly indeed.

- S: What do you mean by planning permission?

- X: Well, while the site (rires)...put it in that way. If that the site (he draws), it will have was is normally referred to as outline planning consent. In other word, there is an outline permission to develop a manufacturing industry. But there is a permission to... the permission is not given for specific industrial activity. Once you get somebody who is interested in the site, you have to submit a planning application. Hm... and in some parts of the country, in some parts in other parts of Europe, the planning process can be very slow indeed. Literally, months if not years. In this case we were able to secure the planning consent within about 2 weeks. And that was because we knew the political players...

- S: And why did you know specifically?

- X: Because, I personally have been around for a long time and knew all the political leaders. I was able to touch them and say look, we’ve got to do this quickly. Can you make sure that everything is done as fast as possible. And that was done.

- S: Hm...

- X: Can you just hang on a second because I was just wondering if I did not have another appointment after you... That’s OK.

- S: So, more generally, about these mobilisations around Nissan and Siemens, it worked quite well you said...

- X: Yes it did.

- S: ... within the region. So what do you think has been the building block of these cooperations in the region?

- X: Well (rires), I give a slightly circular answer. It is really Nissan. Because prior to Nissan coming, sorry, prior to Nissan indicating that they wanted to come, so back to 1981. Prior to that period, there had been very little collaboration and cooperation in the region. It had been very fragmented, and it had been broadly unsuccessful. And (soupir), and to a certain extent I can understand why, it is very frustrating but I can understand why... and that is that, again, if you think of that, as the region, then, you may well find, that you’ve got some decline in some manufacturing activity, maybe coal or... steel manufacturing. Which is there. Basically located at that point. And therefore, the local community, immediately, what we, as a local community have to do, is to try to attract some new investment. And you may find, again looking at that map, there are 7 or 8 local
communities, all of them suffering from the same problem. And they all think they got the answer. And therefore they try to operate independently. And I think it was only when the Nissan enquiry came up and the sheer scale of it made people realised we have to do things differently. From that point on, we were able to develop a structure inside the region, which made the promotion and attracting the business, a regional activity. It wasn’t a local activity, it was a regional activity. And that was a very, very important step forward, very important indeed. And in that respect, we were very much ahead of the market. We were doing things other parts of the UK weren’t.

- S: And this justified the creation of the Northern Development Company?

- X: Yes, it did, because I think, there were a lot of people... I mean, Nissan came in 1984, the Northern Development Company was established in 1986. So there is no, it is not a coincidence. I think a number of people who have gone through that experience, said, look, we... it worked, it’s successful. Hm... Surely we should build on that and develop a company. Which will do the job for us. That’s where it came from, yes, people were right.

- S: Interesting...

- X: When you come to think about it, hm... major, global corporations are taking decisions about expanding their operations. On a fairly frequent basis. I find, my experience is, those companies don’t have the resources internally to do the job. They are very stretched, they don’t have the time. And the minds of the people to do it. Therefore, if you can come along, to companies and say, look, don’t worry, we do it for you, you just tell us what you want, we will do it. It is a very, very strong, very powerful argument. It is a simple argument but it is a powerful argument. (silence). So you’re saying to people, look, we can sort it out, then that becomes very powerful.

- S: And... maybe coming back to the question of leadership that I found very interesting (rises) when you were speaking about this on Saturday. You mentioned it as a problem for regional policy, could you, referring to... what has it meant for the automotive sector for example?

- X: Hm... well, if I am just slightly changing the context of what you are saying, hm... the point about leadership is that you can... as I said on Saturday, you can design, hm... a structure, you can develop a strategy, you can have policies, you can have programmes. Hm... unless you’ve got some dynamic, something in there, which is making sure all of this works, then it can fail. Hm... that’s what I mean by leadership. It is a slightly elusive concept. It is not necessarily leadership in the formal sense of the word. It is not necessarily a political leader, or a business leader. It could be actually a quite wide, large group of people. Hm... coming back to the point, the question you put, I mean I think one of the significant impact Nissan had was this...hm... the confidence that them, as a company had, both in themselves, in their products, and the region. They... there were a number of people in the North East of England in the mid-1980s that actually thought, that the region was fairly close to death. And Nissan came and said no. It is potentially a successful region. And Siemens said exactly the same thing. And that was actually, that was leadership. Because in some sense it was going against the flow. There were a lot of negatives in the region. Some of those negatives still exist today, but there were a lot of negatives ten years ago. And major companies, major worldwide companies, they provide that sorts of... confidence. That’s leadership.

- S: And what do you think has been an obstacle to develop regional leadership? Not...
- X: Coming back to the little example I gave to you. There has been a tendency where problems to emerge, at local level. Therefore there has been a lot of emphasis on small communities. Hm... I mean the comment I would make on all of that is, problems may well be local, but the solutions are not. And that’s the big step if you like, we have to take. Problems are local, yes, we know that. The solutions are not local. Hm... that’s why you’ve got to start to get people to coordinate and come together. And that’s not easy because people, let’s talk about the North East of England, there would be other good examples as well, where you’ve got very clearly identified local communities. And also in the case of Brittany, very significant antipathy towards the Government in Paris. Hm... so...

- S: So it is a question of identity...

- X: It is, it is about creating an identity. Hm... and it is about creating confidence. And that’s not necessarily easy, but it is very, very important.

- S: Then we will come straight to my last question (rires). It’s exactly what I wanted to ask you. In your work, as trying to build regional answers to local problems, or problems within the region... hm... how has regional identity been one issue, one element in your action, in how you have thought about your action?

- X: I think the regional identity is very important. Hm... Interestingly, it works in two different directions. Hm... regional id... from a positive point of view, hm.. regional identity can be very helpful because you can talk about the North East. Hm.. and people understand that. And you can put together a fairly coherent view about the region, about its problems and opportunities and so on. That’s the positive side. It is relatively easy to define the North East. Slightly negative thing is that because this region was, ... from an industrial point of view, fairly stable, over a long period of time, we talk about virtually the whole 20th Century, 1900 to 1970s, relatively stable, people assumed that they did not have to do very much. Hm... and under low circumstances, it has been very difficult to create a sense of success. Hm... people ... sometimes I feel in this region people tend to be rather satisfied being mediocre, being in the middle. (silence) If you’ve got a lot of people in the region who say, it doesn’t matter, or we are happy, we’ve got what we are doing, we don’t mind being in the situation where we are in... if you get a lot of people who say, we think the future could be very exciting, we think we could be a lot more successful. We really think that we can achieve a number of things, then... hm... you will get change. And maybe it answers your question about leadership... I think some of our leaders, political leaders, they tend to be in the mediocrity, everything is OK. They aren’t very many, that say, let’s go for it, let’s go. It is rather like a football team, who is somewhere in the middle of the league, and sort of saying, well we are ok... and we win some games, we loose some games, we don’t get relegated, we don’t get to the top, we are in the middle... and... but then, if you get a new manager, who says, we are going to the top of the league, we are going to be in Europe, and we will win the European Cup... that’s a very different approach.

- S: I’ve read the (rires) Regional Economic Strategy and various reports produced by One NorthEast, and I’ve seen that regional identity is quite an important... subject.

- X: Yes regional identity is an important subject.

- S: And subject of reconstruction...
- X: You’re right. But then, you’ve to say to yourselves, how do you get horn of this, how to you get out of it. It’s a bit of an elusive thing. Because regional identity might actually be very traditional. Regional identity might be about coal mining and shipbuilding. So they might be a historic tradition in the region, which is actually quite damaging. They might be a tradition in the region that educate (tape finished, change)... (tells about his wife as a teacher in the North East) in the 1960s-1970s, why bother Miss! It’s good job in the coalmine, down the road, I don’t need any form of education. So that’s if you like a tradition that holds people back.

- S: Do you think, today, especially in your work here in the region, do you think it is an important dimension, regional identity?

- X: Oh yes, it is. As long as you can get the good bids. There are both good and bad in them. You’ve got to get the good bids and see what you can do with them. And that’s quite difficult.

- S: And it’s an important issue for One NorthEast...?

- X: Yes it is. Well, I think it is an important issue for the region as a whole. It is certainly an important issue for us, because we need to try to establish that identity. Hm... and then get people to accept it, and then get people to work with it... and h... all of those are quite difficult things to do.

- S: What is the strategy then?

- X: Well, I mean if I give you one example from obviously what you are familiar with but also what referred to Saturday, that’s universities. Hm... it is very, very clear to me. We need to harness the capacity in universities to support regional development. Now, if you say that today, then the majority of the universities in the United Kingdom would understand the argument.

- S: Would or wouldn’t?

- X: They would understand it. They wouldn’t necessarily act... actively but they would understand. If you put out the argument 10-15 years ago, most people would not have understood. The argument would have been, universities are not part of the business community, universities operate on a worldwide stage, universities are about education and research, they are not about regional development. But that’s changed quite dramatically. And people like Y [CURDS’founder] at the first place, and Curds and Z [CURDS’director in 2002], have been very, very important people in putting this argument forward. You’re probably aware that they worked at the OECD level and doing research and analysis on that issue. Hm... I think, what I am saying is that today, in 2002, you are actually looking for different players. Looking for different people. To drive this region forward. And as I said universities are clearly part of that. Hm... but as are, say, young entrepreneurs who are not exactly thick on the ground.

- S: Last question about universities, I think it is a very important issue in regional development and governance question: has it had helped to have regional association for universities?

- X: In this case, in the North East, yes it has helped. I mean that sort of association has been in place for nearly 20 years. So we were pioneers in getting collaboration. It has helped enormously. For instance, when we were attracting Siemens, there was electronic
and microelectronic capacity in all 5 universities. Some were about teaching, or about research. What we said, we went to the universities, to the consortium, and say look, we need a single person to talk to Siemens on behalf of all 5 of you. You can’t have five different institutions talking separately. We can’t have that. And through that consortium it is exactly what happened. So in fact it was the University of Newcastle who took the lead. And they acted on behalf of all 5 universities. And it is interesting that the Siemens’ people said to us, in this very building, they said to us that they never encounter this anywhere else, it was the only region where it came together.

- S: And again, what was the building block for this regional association of universities?

- X: The original building block was actually to react to the biotechnology industry in the early 1980s. Hm... again, there was some research activity in biotechnology but it was spread across a number of different areas. The industry was just about beginning to develop in those days. And it developed very slowly actually, it was just beginning to develop. There were quite a lot of new companies developing in biotechnologies. We thought, the regional level, that it was a sector we should be able to encourage. But what we needed was a much more focus, and much fuller picture of what the universities were doing. So I was one of the people actually sat a number of people around the table, and said right, we need to start collaborate. Hm...

- S: For the regional association of universities?

- X: Yes. It was in 1982. There were one or two people who immediately saw the benefits, there were one or two who wouldn’t. So it just required a lot of discussions, a lot of meetings, a lot of late nights, eventually everyone agreed. I must go in a minute. Actually I’ve got a meeting at the university (rires). But please feel free to come back if you need any document... (interruption).
Entretien avec l’ancien Adjoint au Maire en charge du développement économique à la Ville de Rennes de 1988 à 2001 (Bretagne).

Je le rencontre le 11 juillet 2003 à la Mairie de Rennes, à 15h. Durée de l’entretien : 40 minutes (entretien enregistré).

L’entretien débute ainsi :

- S : En premier lieu je voudrais que vous me décriviez brièvement les fonctions que vous avez exercées jusqu’à maintenant.


- S : Est-ce que vous êtes de la région ?


- S : D’accord. J’apprécie le métro à Rennes ! En tant que simple usager.

- X : Vous êtes rennaise ?

- S : Non, j’habite à Orléans.

- X : D’accord.

- S : Donc concernant l’industrie automobile, peut être plus ancienne, d’après vous, quelle est l’importance de cette industrie pour la région Bretagne ?

- X : Elle est très forte. C’est le premier établissement industriel de Bretagne… en second lieu on doit trouver probablement les arsenaux de Brest… c’est une entreprise publique comme l’indique le nom du statut, 10.000, parfois 12.000 salariés, plus un nombre de salariés d’emplois induits considérable, difficile à démontrer, certains disent 100.000, cela me paraît beaucoup, si l’on en reste à 50.000 c’est déjà énorme, de toute façon c’est vraiment le moteur… je dirais de la partie Est de l’économie bretonne, évidemment. Car non seulement l’Ille&Vilaine, cela touche les départements voisins, Morbihan, les Côtes d’Armor, la Manche, Mayenne, Pays de Loire. Citroën a contribué à changer complètement le paysage industriel, a changé également le paysage urbain sans doute, dans la mesure où il a poussé à l’urbanisation. Au départ des jeunes de la campagne vers la ville et il faut savoir de façon très précise, concrète, que l’on a au moins deux opérations qui ont été directement liées à Citroën, opérations urbaines. La première qui est celle de la route, de la rocade rennaise qui aujourd’hui entoure la ville qui à l’époque a commencé par un bout, et le bout par lequel on a commencé c’est le sud. Alors qu’il était prévu de commencer par le nord. Important car le planning des opérations c’est très important, il y a un décalage de 20 ans entre les 2 et en 20 ans il se passe beaucoup de choses. Et puis la seconde opération urbaine de taille, c’est la construction d’une grande ZUP, une des plus grandes de France à l’époque, qui fait 300 hectares, je crois, et quelque 12.000 logements, la ZUP-Sud, qui aujourd’hui a perdu son nom un peu barbare pour s’appeler le Blaune et le Gril (?). Où il y a donc 12.000 logements dont sûrement au moins la moitié de logements sociaux. Qui posent certains problèmes considérables. Donc oui Citroën c’est…

- S : Donc cela c’était dans les années 70…

- X : Oui, 60-70. la ZUP sud a été décidée dans les années 60 et elle a commencé à être construite en 66-67. Non, Citroën je vous rappelle, deux usines, une première en 54, qui était une usine de composants, en caoutchouc, et puis la seconde usine, de montage, bien plus décisive dans ses effets, l’usine de Chartres de Bretagne, La Janais. Vous savez que Citroën, le complexe automobile de Citroën, c’est non seulement leur usine de 54 qui aujourd’hui est passé dans les mains des italiens, au Rheu, l’usine de Chartres la Janais, une autre usine, qui s’est détachée de Citroën qui se trouve à l’ouest de la ville et qui s’appelle PCI. C’est un groupe commun Citroën et puis je ne sais plus quel groupe, PSA y est sûrement. Et puis c’est bien sûr le développement de la sous-traitance dans le département. A Fougères, à Redon, et aujourd’hui, un mouvement de reconcentration de la sous-traitance autour de l’usine de montage, notamment dans une zone que l’on appelle,… qui touche la ville… la zone de la Touche-Tison, dans laquelle s’implante toute une série de sous-traitants dont le plus important vient d’ouvrir ses portes il y a quelques semaines, il s’appelle Visteon. C’est donc quelque chose de colossal pour le département d’Ille&Vilaine. Un agent de transformation essentielle d’Ille&Vilaine.

- S : Donc en terme économique mais aussi en terme social, urbain… aussi en terme symbolique pour l’Ille&Vilaine ?

- X : Ah bah, je peux vous dire que, je l’ai souvent dit au Maire, sans Citroën on ne serait pas ici. Cela veut dire quoi, c’est que l’électorat de gauche est un électorat de salariés. Et bien les salariés se sont développés de façon beaucoup moins rapide. Et donc les changements sociologiques, qui ont donné naissance aux changements politiques sont évidents.
- S : C’est intéressant.

- X : Oui… alors que dire de plus de Citroën, les relations avec Citroën ont été variables dans le temps. Elles ont été correctes, citoyennes, républicaines pendant très longtemps et le sont revenues, même plus que républicaines, très actives aujourd’hui, il y a une coopération, elles ne l’ont pas toujours été. A une autre période, pendant une dizaine-quinzaine d’années, dans les années 90 disons, nous avons eu à faire à une direction, un directeur, qui était un opposant politique inconditionnel, qui s’est présenté à la Mairie d’ailleurs et qui a échoué.

- S : Ah oui.

- X : Il s’est présenté à la Région et il a réussi à être conseiller régional. Et il nous a donné une vie très dure dans le domaine du transport collectif. Opposé aux transports collectifs, opposé à la taxe du versement au transport, je ne sais pas si vous connaissez cette taxe de versement aux transports qui est un impôt payé par toutes les entreprises publiques et privées, et qui finance les transports collectifs en France. Sans versement au transport, nous n’aurions pas eu cette redécouverte des transports urbains en France, tramways, métros etc. Il s’est opposé systématiquement, il nous a vraiment enquiquiné, il nous a poursuivis au tribunal, dans un premier temps il a gagné, on a du lui rembourser, puis nous avons gagné et il a du nous rembourser. Aujourd’hui, les choses ne sont pas tout à fait closes mais nous avons retrouvé des relations normales et très coopérantes avec Citroën. Et aujourd’hui, l’opération de développement de la sous-traitance de l’usine Chartres la Janais, est une opération avec comme maître d’ouvrage Rennes Métropole. On a des relations très étroites avec Citroën au point que le type d’aménagement de cette zone est très typé. Il consiste à faire en sorte que Citroën, l’usine puisse disposer dans l’heure qui suit des pièces qui sont construites de l’autre côté. Cela nécessite des modes de convoyage spéciaux dédiés à l’automobile qui ont été construits par Rennes Métropole. Pour dire que nous sommes aujourd’hui dans… une relation de coopération extrêmement étroite.

- S : Et quels sont les arguments que vous avez avancés et qu’avancent la Ville de Rennes dans cette coopération ? Pourquoi cela en vaut-il la peine ?

- X : L’industrie c’est fondamental. Même si nous sommes dans une économie que l’on peut appeler tertiaire, il n’en reste pas moins que les produits qui sont consommés ce sont bien des produits matériels. On ne vit pas seulement de communication. Et de paroles, d’écrits, de spectacles. Il a aussi des choses matérielles, concrètes, construites. Donc nécessité, je vous l’ai dit, d’usines de transformation et nous considérons ce secteur comme le secteur moteur de l’économie. Et la sous-traitance. Regardons ce qui s’est passé dans les 50 dernières années, c’est vraiment une… épopée automobile.

- S : Et comment se traduit… concrètement, c’est… comment se traduit cette relation de collaboration, des réunions aussi régulières…

- X : Oui, pas régulières. On est venu aujourd’hui à informer préalablement Citroën quand nous augmentons les taxes. Ce n’est pas rien. On va voir un industriel voilà on va aum… voilà pourquoi on est obligé d’augmenter un taux. En général, on n’est pas très, très bien reçu, mais au moins perçu. Donc il y a un dialogue, avec l’entreprise, et comme je vous le disais, cette zone d’activité est aménagée selon la programmation de l’implantation de sous-traitants qui sont décidées par Citroën en fait. Citroën n’a pas le pouvoir de refuser que tel ou tel sous-traitant ne vienne pas sur cette zone. Par contre,… c’est lui qui donne son feu vert pour qu’une entreprise de sous-traitant
s’installe, donc vous voyez la nuance. Donc une entreprise qui s’implante sur cette zone métropolitaine, a le feu vert de Citroën et c’est son client de Citroën. Donc il est difficile d’aller plus loin.

- S : Et quels sont les autres organismes qui sont liés à ce partenariat, cette collaboration ? Au niveau régional ?

- X : D’abord nous, en tant qu’autorité politique, la Région et le Conseil Général soutiennent, apportent des aides le cas échéant. Pas très souvent. Et désormais nous sommes dans une zone hors aide, désormais nous n’avons plus d’aides industrielles. Ni l’Etat…

- S : Ni de l’Europe ni de l’Etat ?


- S : Juste une question…cela ne me revient pas.

- X : Cela va vous revenir.

- S : Oui ! euh…(silence). Donc il n’y a pas vraiment de partenariat régional, on pourrait dire, qu’est-ce que vous en pensez ?

- X : Alors, … il y a un consensus politique absolu pour dire que Citroën est l’un des pôles les plus importants de Bretagne. Voilà. Mais…il n’y a pas en effet aujourd’hui de relations partenaires entre les trois collectivités publiques Région et Département et la Communauté sur Citroën. D’accord ?

- S : Ma question ne m’est toujours pas revenue mais ce n’est pas grave.

- X : Un aspect sur lequel je voulais insister, non seulement il y a les sous-traitants, directs, de l’automobile de Citroën, mais il y a aussi une action de développement industriel, par Citroën. C’est-à-dire que Citroën a fixé un réseau de relations, avec toute une série d’entreprises industrielles bretonnes, qui n’ont rien à voir avec l’automobile, qui n’ont aucune relation de clientèle, comme ça. Mais qui participent un peu si vous voulez à la diffusion du capital connaissance du management de Citroën. Ca c’est très important. Citroën a mis à disposition, intervient, lors des séminaires de formation, dans des rencontres industrielles, pour diffuser ses méthodes, sa capacité de management.

- S : Vous mentionnez là le programme Citroën Superforce ?

- X : Oui.

- X : D’accord, je me demandais si c’était autre chose. Et ça,…

- X : C’est très important.
- S : Encore aujourd’hui ?

- X : Absolument. Difficile de vous dire les effets, cela veut dire que l’influence si vous voulez, culturelle de Citroën est extrêmement forte.

- S : Hm.

- X : De la culture industrielle.

- S : Dans le cadre de mon étude dans le nord de l’Angleterre puisque j’ai fait également une trentaine d’entretiens là bas, c’était Nissan, et c’est exactement ce que l’on m’a dit, Nissan s’est implanté dans les années 80 et a bousculé beaucoup de choses que cela soit dans les relations patronat – syndicat, dans l’organisation de la production, plein de partenariats se sont créées.

- X : Oui, oui. Alors un autre domaine. La chambre de commerce ou de l’union patronale, là Citroën pèse de tout son poids.

- S : Ah oui ?

- X : Oui. Et notamment dans cette opposition à la taxe aux transports, Citroën a mené une opération concertée avec les partenaires de la région pour créer une sorte de syndicat… de la résistance à la collectivité rennaise, à la naissance du Val, du métro automatique.

- S : Ah oui ?

- X : Oui, oui. Il a réussi à fédérer tout le milieu industriel complet. Et puis il en a souffert, les entreprises se sont dits bon, on est rennais, la collectivité on est pas toujours d’accord mais le Val est arrivé, il y en a pour longtemps donc on coopère.

- S : Cela a quand même une utilité en terme économique ?


- S : La question que je voulais vous posez, est-ce qu’il y a eu aussi une stratégie de diversification, de manière à ce que les sous-traitants ne travaillent pas simplement avec Citroën ?

- X : Oui, par exemple PCI, dont je vous ai parlé et qui est sous contrôle de PSA.

- S : Oui.

dans tout son groupe et ici aussi à Rennes. Qui a facilité la renaissance des relations entre l’équipe politique de Rennes et l’établissement de Rennes. La période des années 90, d’opposition politique très forte, c’est vraiment de l’histoire ancienne.

- S : Est-ce que Citroën a changé l’image économique de Rennes et de la Bretagne, est-ce que vous êtes d’accord avec cela ?

- X : Pardon ?

- S : Citroën a changé l’image économique ?

- X : Oui, bien sûr.

- S : Mais est-ce que cette image finalement, justement par rapport à ces relations sociales, est-ce que cela c’était quelque chose de négatif qui pesait sur…

- X : Oui, oui.

- S : Sur cette nouvelle identité économique ?

- X : Absolument. C’était très négatif et je pense que Citroën à une certaine époque a été suffisamment intelligent pour s’apercevoir que cela jouait de façon négative sur le plan commercial. C’était à la limite, n’achète plus Citroën, achète Renault, qui est une entreprise nationale, Citroën, c’est une entreprise où c’est un syndicat maison qui domine etc. je crois que cela, ça ne peut pas tenir très longtemps (rires). Donc ils avaient intérêt à la fois pour des raisons commerciales mais aussi certainement de climat interne, et donc des raisons de productivité, à transformer…

- S : Et pour la ville de Rennes, c’est important aussi ?

- X : Pour la ville de Rennes c’est très important. Donc maintenant, très simplement, vous savez que les deux collectivités régionale et départementale sont à droite, euh… et dans la période des années 90, il y avait une alliance entre les dirigeants de Citroën et ces deux collectivités contre Rennes, et c’était toujours eux qui défendaient Citroën. Aujourd’hui, c’est terminé. Par exemple, c’est nous qui défendons Citroën, eux, on ne les voit plus. A la dernière inauguration du sous-traitant Visteon, qui est quand même une création importante, 400 emplois industriels, et bien nous avions invité ou plus exactement c’est Citroën qui avait invité les trois collectivités, nous étions les seuls à être là. Cela ne nous fait ni chaud ni froid, de toute façon ces deux collectivités n’apportent aucune aide aux entreprises.

- S : C’est intéressant.

- X : Oui.

- S : Ce n’est pas que de la politique… c’est aussi important quand on essaie de créer, développer une action, je pense que ce sont des éléments importants. C’est très intéressant. Peut être qu’on peut passer maintenant à la mobilisation dans l’industrie électronique.

- X : Oui les télécoms.

- S : Quelle est l’importance de cette industrie…
- X : Très importante. C’est le second pôle, c’est clair. Un peu plus récent puisque Citroën c’est 50 ans, c’est beaucoup, les télécoms, c’est 15 ans de moins, 30, une bonne trentaine d’années. Ça a démarré par les centres de recherche et les grandes écoles, tournés vers l’électronique au sens très large du terme. C’est Supélec, c’est l’INSA. Puis c’était les centres de recherche, RNA?, très important, c’est le cœur de la technopôle, puis en 1977, nous n’avions pas beaucoup d’industries des télécoms. Nous avions ces centres de recherche et ces grandes écoles publiques. Il n’y avait pas grand chose de privé. Pour que la mayonnaise prenne et que tout ce capital public diffuse, et… ait des effets dans le domaine privé, nous avons donc dans le cours du premier mandat 1977-1983, mis en place une commission permanente du développement électronique, la CPDE. Que nous animions, que j’animaïs en tant que responsable du développement économique, avec la chambre de commerce, avec qui nous avions pratiquement pendant toute la période d’excellentes relations, mis à part quelques dossiers.

- S : Régionale ou locale ?

- X : Pardon ?

- S : Rennes ou… ?

- X : Rennes. La chambre régionale n’a aucune action sur le terrain mise à part des campagnes de sensibilisation. Donc dans la CPDE, on y trouvait bien sur les grandes écoles, les centres de recherche, et nous avons essayé de définir un projet, un programme de développement. C’était assez débutant mais on a fini par créer cette technopôle Rennes Atalante dont vous avez probablement entendu parler, dont l’acte fondateur a été posé en 1983, là encore par l’initiative publique, à Rennes on doit beaucoup, beaucoup à l’Etat, et à des initiatives… c’est le premier ministre de l’époque, Pierre Mauroy, qui avait annoncé à l’hôtel de ville de Rennes qu’il était prêt à mettre quelques millions de ff en tant que Etat, à côté des autres collectivités pour créer une technopôle. A l’époque on ne l’appelait pas une technopôle mais une ZIRST, zone d’intégration à la recherche scientifique et technique, un peu sur le schéma qui s’était développé à Grenoble dans les années 60-70. Et on a donc créé cette technopôle. Ce qui est très curieux, et très intéressant à décrire, c’est le pouvoir du verbe en politique. Il a suffi que le Premier Ministre vienne à Rennes et dise : je suis prêt à mettre 2 ou 3 ou 4 millions, je ne sais plus très bien, pour que les gens se réunissent, et disent, on ne va pas rater cette aubaine. Et donc très rapidement la mayonnaise a pris, la CPDE a constitué si vous voulez le réceptacle de leur rencontre et il y a eu les universités et les grandes écoles d’un côté, c’est-à-dire la commission scientifique. La communauté politique si l’on peut parler de cela, le Conseil Régional, le Conseil Général, qui a mis du temps à y venir mais le Conseil Régional a été très rapide, l’Etat bien sûr, nous-mêmes et puis la communauté économique, la chambre de commerce qui a réuni l’ensemble du secteur privé. Nous avons constitué une association, « Rennes Atalante », qui a 20 ans en 2004, et dans cette association, on trouve tout le monde, les trois communautés. Le bureau il a un président et deux vice-présidents, un secrétaire et un trésorier, tout le monde y est. Et j’ai voulu dès le départ que le président ne soit pas un élu politique, pour plusieurs raisons : d’une part, pour ne pas… nous créer trop de problèmes de relations avec les autres collectivités ; donc pour continuer à bénéficier de l’argent de ces collectivités, quelque soit les changements de majorité éventuels ; et puis pour une autre raison, c’est que je pense qu’il est intéressant que la communauté scientifique se mouille à l’égard du privé, et donc nous avons eu pour… stratégie que le président de Rennes Atalante soit un
universitaire ou un scientifique, qui ait déjà une appétence, une sensibilisation, sensibilité au problème du développement économique. C’était le cas avec Y, le premier président, qui a été président de l’université de Rennes, c’est un chimiste, il a été responsable de la recherche à Rhône Poulenc pendant deux ans, il est revenu à Rennes et il a joué un rôle très, très important, dans la mise en place de l’association. Et c’est le cas aussi de son successeur qui s’appelle Z, qui est un biologiste.. oui c’est ça, spécialiste de résonance magnétique nucléaire,…

- S : Oui j’avais vu son nom…

- X : Qui est donc un scientifique, bien perçu dans le domaine, qui a participé à la création de très petites entreprises dans le domaine de la ?, dont il est toujours actionnaire, on peut dire que cette technopôle a bien marché. Aujourd’hui, la conjoncture économique est telle que nous avons évidemment quelques difficultés mais le bilan est extrêmement positif. Et là encore, cela a été un changement culturel, une…. Comment dire… une… la constitution… d’une nouvelle… culture, oui, industrielle de l’agglomération rennaise, tournée vers le high tech. Rennes est devenue une ville à la fois de l’automobile et de l’high tech, hm… les télécoms mais pas seulement les télécoms. Et évidemment c’est un secteur que nous voulons continuer à développer.

- S : Hm… en comparaison avec le Nord Est, c’est aussi quelque chose, le monde universitaire et le monde économique c’était très recherché dans le milieu électronique de manière très récente, puisque c’est autour de l’investissement de Siemens, en 1995, que des entreprises se sont développées. Mais on m’a aussi beaucoup parlé de la confrontation entre deux mondes qui n’avaient pas les mêmes temps, qu’est-ce- qu’il en est de l’expérience rennaise ? La coopération entre les mondes politique, universitaire, économique ?

- X : Oui et bien je pense que ces trois mondes ont compris qu’il fallait travailler ensemble. Ils travaillent incontestablement ensemble. Par exemple l’association Rennes Atalante, qui est probablement la seule association d’industriels de la région qui voit croître régulièrement ses adhérents, qui augmente ses cotisations, dont le montant total se situe pas loin de 500.000 ff, ce n’est pas rien. Près de 100.000 euros de ressources annuelles, par des entreprises. C’est un acte de foi, une… marque d’adhésion intellectuelle forte des entreprises. Et je pense que le 20è anniversaire de l’année prochaine va être l’occasion de… manifester cette convergence politique, économique, scientifique.

- S : Il y a un autre exemple qui m’intéressait beaucoup a priori, c’est celui de l’implantation de Canon.

- X : Oui, bien sûr.

- S : Ce qui m’intéresserait c’est de savoir comment la Ville et vous-même avez été impliqué dans cette implantation, et surtout les arguments que vous développiez…

- X : Dans cette implication.

- S : Voilà.

- X : Canon a commencé par créer un établissement industriel dans l’agglomération, à Liffré. Des photocopieurs, des périphériques d’appareils photo je crois…
- S : Et à quel moment vous êtes intervenu ?

- X : Alors, non on ne peut pas dire que notre intervention ait été réelle dans cette création d’établissement industriel en 1983. C’est je pense plutôt Ouest Atlantique, l’association Ouest Atlantique, … mais par exemple le maire de Lifféré a du sûrement joué un rôle important. Le maire de Lifféré était… silence, n’était pas encore député. Bon, disons, nous n’avons pas été à l’origine. Et bien sûr nous avons accueilli en 1983 le ministre de l’aménagement du territoire Gaston Defferre qui est venu poser la première pierre ou inaugurer l’usine. Où on était, le maire de Rennes bien sûr, qui était ministre à l’époque. Et nous avons accueilli Canon, par des dispositions par exemple de mettre à disposition des cars, une école, des locaux pour que se crée à Rennes une école pour les petits japonais.

- S : C’était le premier investissement ?

- X : Oui le premier investissement japonais. Evidemment on a tiré le tapis rouge pour recevoir. Et on a eu d’excellentes relations avec eux alors que le site n’était pas le site de Rennes. Ce n’était même pas le site du district, de l’agglomération. Mais Edmond Hervé était ministre, et Canon connaît bien son monde, sait à quelle porte frapper. Et puis ensuite, il y a eu cette… Canon est allé plus loin avec un centre de recherche. Et là effectivement j’ai été au cœur de l’opération, comme cela. J’étais en voyage avec les Nantais à Tokyo et Kyoto, avec ensuite, voyage organisé par la Datar à l’époque. Et nous avons bénéficié d’une entrevue avec le président de Canon, dans ses bureaux, et il m’a annoncé sa volonté de faire un centre de recherche. Pour moi c’était un truc absolument fabuleux, pouf, un centre de recherche à Rennes. Donc ce centre de recherche s’est créé deux ans après, pas plus. Mon voyage au Japon date de 1987, en 1992 nous avons donc accueilli les Japonais sur un site de Rennes Atalante, elles ont un magnifique…

- S : Elles sont sur le site de Rennes Atalante ?

- X : Ah oui oui. Un petit palace superbe, très japonais. Sur une surface d’ailleurs très importante, on ne donne plus des surfaces aussi importantes sans quoi la consommation de terrain serait trop… nos contacts japonais sont très forts. Ils nous invitent systématiquement… j’ai été, à x reprises, accueilli par les gens de Canon. Donc on a une relation forte avec Canon, qui s’est un peu distendu ces dernières années parce qu’ils n’évoluent pas vraiment sur le plan des effectifs. Mais comme vous le savez Canon n’est pas la seule entreprise japonaise, il y en a d’autres qui sont venues. Et la plus importante c’est Mitsubishi. Il y en a d’autres dont je n’ai plus les noms en tête. Mitsubishi connaît quelques difficultés aujourd’hui mais il y a encore quelques 400 emplois de recherche sur deux sites à proximité l’un de l’autre, un dans la recherche très fondamentale et l’autre dans la recherche très appliquée. Alors Mitsubishi et Canon sont deux entreprises japonaises qui n’ont pas beaucoup de relations entre elles, très concurrentes, et donc elles n’aiment pas qu’on les mette ensemble. Et Canon a été pour nous un… une sorte de drapeau si vous voulez que nous avons brandi très haut pour internationaliser notre technopole. Et nous avons aussi bien des entreprises américaines, anglaises, allemandes…

- S : Par la suite ?

- X : Ouais.

- S : C’était quelque chose d’important à l’époque ?
- X : Très important.

- S : Mais c’est plutôt Canon qui est venu, qui était là et qui est venu à vous, …et alors c’est devenu une chose importante…

- X : Alors très important à voir, Canon est venu à cause de Citroën. Car les cercles de qualité, c’est une invention japonaise qui a été récupérée par Citroën très rapidement dans les années 60-70, donc il y avait des relations entre eux. Les Japonais connaissaient la culture Citroën. Et moi je suis convaincu que cette relation très directe entre les deux types d’industrialisation, l’industrialisation de l’automobile, l’industrialisation des télécoms… c’est certain. Cela veut dire que l’on doit encore beaucoup à Citroën.

- S : C’est intéressant. En Angleterre c’était exactement cela, et… les cercles de qualité, j’étais vraiment étonné à quel point il y avait une acculturation des méthodes japonaises.

- X : Quelle ville ?

- S : Newcastle. C’est l’usine de Sunderland.

- X: Newcastle upon Tyne ?

- S : Oui. C’est une usine l’une des plus grandes d’Europe, elle est impressionnante.

- X : C’est les chantiers navals là bas ?

- S : Oui. Mais tout s’est écroulé et ils sont arrivés comme des sauveurs, on les a présentés ainsi. Et ils le sont toujours, par contre ils s’accrochent à ce …

- X : Combien d’emplois, à Nissan ?

- S : Je dirais au moins 5.000. Mais j’ai été surprise par les différents entretiens que j’ai fait en Bretagne de me rendre compte… je n’ai pas eu l’impression qu’il y a eu la même… c’est difficile à expliquer, mais qu’il y a eu une volonté de comprendre, de connaître, de s’approprier la culture japonaise. Mais peut être que c’est du au fait que…

- X : Dans la région du Nord Est ?

- S : Non ici.

- X : Ah chez nous.

- S : Mais c’est juste une hypothèse, vouloir s’approprier des principes qui étaient très porteurs…

- X : Il y a une entreprise en tout cas qui a… travaillé beaucoup avec les Japonais, c’est Kenwood, qui est d’ailleurs japonaise, le patron vient de lâcher son entreprise, il a joué un rôle très important dans la culture industrielle d’Ille&Vilaine, qui a été président de ID-35, qui est une association du Conseil Général, des villes pour le développement industriel. Qui est président aujourd’hui de la MIRCEB qui est la mission régionale du commerce extérieur de Bretagne. Dont l’objectif n’est pas uniquement d’exporter mais
aussi d’établir des partenariats avec des entreprises étrangères, du capital étranger. Mais la question c’était quel est l’impact…

- S : … des…

- X : Japonais sur l’agglomération rennaise.

- S : Sur l’identité commune finalement.

- X : Ouais. Elle est quand même très frappante, par exemple, dans le domaine universitaire, nous avons crée, quand DSK [Dominique Strauss-Kahn] était ministre du commerce extérieur dans les années…88-89, qui a créé un centre franco-japonais de management. Dont vous avez peut être entendu parler. Qui consiste à recevoir des cadres japonais et à amener des cadres français au Japon, pendant 1 ou 2 ans, pour les pénétrer de culture japonaise. Et les pénétrer de culture française. Alors cela ne porte pas sur des opérations très importantes, 20-25 par an mais je crois que c’est le seul centre de ce type en France, je crois qu’il y en a un à Strasbourg. D’abord c’est dans l’université, parfois il y a eu des réactions de rejet il faut le savoir, à l’éducation nationale, il y a parfois des réactions de rejet. Ceci dit cela continue et cela contribue sans aucun doute à diffuser l’esprit japonais, la culture japonaise. Aujourd’hui quand vous regardez la carte du Grand Ouest, Ou est Atlantique c’est donc l’organisme dépendant de la Datar, des trois régions, si vous regardez un document sur l’industrie japonaise pratiquement tout est à Rennes. C’est un atout. C’est un atout, on peut dire que les Japonais sont chez nous. Nous avons avec la ville un jumelage depuis très longtemps, au nord du Japon. Alors les jumelages des villes c’est très important dans le domaine de la politique, de la culture, d’échanges scolaires, cela n’a aucun impact dans le domaine économique. Les universités se branchent les unes sur les autres. Et d’ailleurs très souvent chez nous, ce sont les universités qui ont été à l’origine des jumelages et les politiques ont suivi, scientifique ; c’est le cas d’Exeter, Louvain, Rochester, Brno. Pas au niveau économique car les logiques ne sont pas les mêmes. On essaie de faire des choses mais… mais c’est très important. Voilà.

- S : Deux questions.

- X : Oui, un peu vite.

- S : Une question un peu plus large qui intervient souvent quand on réfléchit sur le développement économique en Bretagne, on parle beaucoup d’identité bretonne. Alors premièrement, je voulais vous poser une question, si vous pensez qu’il y a une manière différente de vivre l’attachement à la région en Bretagne ?

- X : Il y a certainement une identité bretonne, c’est clair. Nous sommes une presqu’île, donc presque île. La Corse est une île et la Bretagne une presqu’île. Et le fait de cette presqu’île a évidemment dans l’histoire peser très, très lourd. Il y a eu un duché quasi indépendant de France jusqu’au 16è siècle, jouant d’ailleurs très habillement de la politique de bascule d’alliance entre l’Angleterre et la France pour préserver son autonomie. Donc il y a une histoire de la Bretagne, les villes de Rennes et de Nantes ont joué un rôle très particulier. Il y a une langue, il est vrai en train de disparaître, j’espère qu’elle persistera, une langue qui touche la moitié de la région, c’est un facteur d’identité très fort. La musique, tout ce que vous voulez. Je crois qu’il y a aussi une dimension travail. C’est-à-dire que nous sommes une région récemment agricole, encore très agricole, où les gens sont durs à la tâche. Où la valeur travail, cela existe. Et où la productivité du travail dans l’industrie est forte. Et notamment, à Citroën peut
se vanter que c’est l’établissement de Rennes qui est le plus productif dans le travail dans tous les établissements PSA. Ce n’est pas rien. Le taux de turn-over ici à Rennes est ridicule, 2-3%, à Citroën. Aussi le nombre d’étrangers est extrêmement faible. Pendant très longtemps cela se comptait sur les doigts d’une main. Aujourd’hui, je ne sais plus où on en est. Donc oui on peut dire qu’il y a une identité bretonne, on l’identifie clairement, un attachement. Il y a des actions qui sont menées dans le milieu économique, par exemple Produits en Bretagne, etc… il y a des clubs, club qui se réfère à l’histoire, le Club des Trente, où l’on trouve les grands patrons. Et Citroën était très présent, il diffusait.

- S : Ah ouais ?
- X : Ouais.
- S : C’est difficile de percer les informations (rires) !
- X : Bien évidemment il faut… le sentiment breton est généralisé. Dans les entreprises, dans les salariés, mais nous sommes extrêmement centralisés. La France est le pays le plus centralisé de l’Europe occidentale. Donc les mécanismes de pouvoir de diffusion culturelle sont extrêmement parisiens, centraux.
- S : Et est-ce que pour vous, pour la ville de Rennes, parmi d’autres facteurs, le facteur de l’identité bretonne peut être un facteur de mobilisation économique ou est un facteur ?
- X : (silence). Je le crois oui. Citroën joue là dessus. A un moment, son slogan, qui était une réaction anti-japonaise, c’est curieux. Il témoignait d’une réaction de défense, c’était la grande bagarre de l’automobile, du temps de Calvet à PSA. Le slogan de Citroën à l’époque ici, était « mieux que nippon, breton ». Dans le domaine des télécoms, il y a un sentiment d’identité bretonne qui est particulier quand même, mais il y a tout de même une solidarité entre les trois sites les plus importants, Rennes, Lannion/Trégor, et Brest. Voilà je suis obligé de vous laisser, j’ai un conseil d’administration (fin de l’enregistrement).

Je le rencontre le 23 septembre 2004 dans son bureau, à 14h. Durée de l’entretien : 1h30 (entretien enregistré). L’entretien a été effectué et retranscrit en allemand, puis traduit en français.

Mon interlocuteur (M. X) a pris l’initiative de proposer à deux autres collègues (MM. Y et Z) de participer au rendez-vous.

L’entretien débute ainsi :

- S : D’abord sur vos fonctions peut-être, vous commencez M. X ?
- X : Oui, alors je m’appelle M. X, et je dirige depuis 1983 la direction recherche&technologie, je suis juriste de formation. Cela fait 21 ans que je dirige donc cette division et cela me plaît toujours autant parce que c’est un thème très changeant. Il y a toujours des changements dans les technologies… et donc on ne s’ennuie jamais. Le ministère a en tout 9 divisions et l’une d’entre elles est la recherche&technologie.
- S : Hm.
- X : Je ne sais pas ce que vous souhaitez de plus sur ma personne…
- S : Euh… oui, ok, mais je pensais que vous auriez changé plus souvent de divisions au sein du ministère ?
- X : Non, non… en fait, ma carrière, j’ai d’abord travaillé à Bonn, pour débuter ma charge [de fonctionnaire]. Après l’examen de droit, j’ai commencé à travailler dans le domaine des fédérations, dans une union patronale. Ensuite je suis arrivé à Munich, d’abord dans le service de presse, enfin relations publiques et service de presse, puis j’ai été pendant plusieurs années le conseiller personnel du ministre de l’époque, 8 ans, de 1975 à 1983.
- S : Oui.
- X : Puis je suis arrivé ici.
- S : C’était le ministre A.Lang ?
- X : Non, Jaumann.
- S : Ah oui.
- X : Et celui actuellement s’appelle Dr.Wiesheu, n’est-ce pas ?
- S : Oui, ça, je le sais (rires)!… Et je voulais aussi vous demander, vous travaillez en Bavière depuis 1983 ?
- S : Je voulais aussi vous demander si vous êtes de Bavière ?
- X : Non, je viens du nord de l’Allemagne (il s’interrompt et m’observe).
- S : Peut être trouvez-vous cette question bizarre…
- X : non, non, pas de problème. Les Bavarois sont tellement libéraux qu’ils acceptent même d’employer des gens du nord de l’Allemagne ! (rires de tous les 3). Je ne sais pas, vous, Z, vous êtes de…
- Z : Je suis né à Munich.
- X : Donc, il est né à Munich, et là vous avez un Souabe, un alémanique…
- Y : Oui et non, ma ville natale est proche de la Bavière et est devenue bavaroise par le biais de Napoléon, en 1816 ! Il y a peu d’années donc ! Il y a 700 ans, elle appartenait à l’Autriche, et après la seconde guerre mondiale, elle a été rattachée au Baden-Württemberg…
- X : Cela devient trop compliqué !
- S : Mais c’est intéressant. Alors, vous diriez que vous venez de Bavière ou non ?
- Y : Non, je viens du Baden-Württemberg, je lui reste fidèle.
- S : Peut être pourriez-vous vous présenter maintenant (à l’attention de M.Y)…
- Y : Oui, alors, Y, j’ai étudié l’électrotechnique, c’est comme cela que je suis arrivé à Munich. J’ai travaillé 5 ans dans l’électronique médicale dans une PME ici. Puis je suis retourné à l’université de Munich, dans le domaine de la construction mécanique, où j’ai fait ma thèse et suis devenu docteur. Puis je suis arrivé dans une division de l’administration qui n’existe plus aujourd’hui, et j’ai fait du développement technique.
- S : Hm.
- Y : Et depuis, je suis toujours resté au ministère, et depuis 5 ans je m’occupe du développement technologique des entreprises. Et dans le même temps le service de conseil en innovation.
- S : Ok. Et vous peut-être (à l’attention de M. Z) ?
- S : Et maintenant peut-être une question naïve, mais êtes-vous tous fonctionnaires ?
- X : Bien sûr !
- S : Ok, je n’avais pas compris. C’est une règle ou pas indispensable ? Parce que par exemple au Conseil Régional de Bretagne, il y a beaucoup de gens qui ne sont pas fonctionnaires. Et c’est même fait exprès pour qu’il y ait des gens différents…
- X : Ici, les juristes deviennent tout de suite des fonctionnaires lors de leur premier emploi. Les techniciens, et les économistes, ils sont d’abord des employés, puis au bout de quelques années ils obtiennent le statut de fonctionnaires.

- S : D’accord, c’est intéressant de savoir cela de manière précise…

- X : Oui, bien sûr.

- S : Je voulais aussi vous demander autre chose, parce que je n’ai pas réussi encore à obtenir cette information. Combien de personnes travaillent au sein du ministère de l’économie, et au sein de cette division ?

- X : Dans cette division, environ 50. Et au sein du ministère, environ 500.

- S : Oui, ce sont des chiffres bien différents de ceux de la Bretagne ! Et concernant le budget du ministère de l’économie, et d’abord de cette division ?

- Y : Donc 800 millions…

- X : Non, non, du ministère... (X se met à compter tous les postes budgétaires à partir d’un rapport).

- Y : 800 millions, mais avec aussi les aides fédérales… je crois que de nous, ce sont 250 millions, c’est possible ?

- X : Ici dans la division ?

- Y : Non, comme aide directe.

- X : Les subventions. Donc notre division, c’est environ 45, 50 millions d’euros.

- S : Je voulais en venir maintenant aux questions de développement technologique. Au téléphone, je vous avais déjà informé que je m’intéressais à l’industrie automobile et électronique…

- X : Oui.

- S : Et nous avions conclu que nous parlerions plutôt en terme général de la politique technologique…

- X : Oui.

- S : A vrai dire, je voudrais quand même connaître de façon précise ce qui se fait dans ces deux secteurs, mais ce qui m’intéresse dans un premier temps, c’est de savoir pourquoi la Bavière, enfin, il y a des raisons économiques, mais… pourquoi et comment la Bavière, comment aussi l’État libre de Bavière s’est organisé pour développer cette politique, peut être en remontant aux années 80 si vous pouviez parler de votre expérience…

- X : Il y a même des antécédents. La Bavière n’a pas commencé seulement dans les années 80 avec la politique technologique, au contraire dès l’après-guerre, enfin, dans les années 50, 60. Et cela avait une raison. La Bavière était en moyenne un land pauvre, avec une part importante de l’agriculture, des artisans, et beaucoup de chômage. Et les hommes politiques ont dit à ce moment, cela ne doit et ne peut
continuer ainsi. Il faut prendre de nouveaux chemins. Et ils se sont donc impliqués de manière intensive dans la politique technologique, dans trois domaines dans les années 50. A savoir, l’énergie, l’aéronautique, c’était un autre thème important, et puis la défense. Cela se justifie entre autres par le fait que les autres Länder, disons les plus forts, Nord-Rhein-Westfalen, Hessen, Baden-Württemberg, ils avaient plus de l’industrie lourde et ils s’intéressaient moins aux toutes nouvelles technologies. Ce qui a fait que la Bavière a vu sa chance, et c’est ce qu’ont mené les hommes politiques de manière conséquente. Les autres ne s’y sont même pas intéressés, au contraire, ils ont dit, laissez les Bavarois avec leur politique énergétique, leur politique de défense, et l’aéronautique. Et c’est ainsi que l’on a créé de nouvelles possibilités, que l’on les a poussées, et que l’on a connu un développement technologique relativement fort. Il y avait des entrepreneurs significatifs, et les personnes… que l’on relie à cela, c’est F-J.Strauß, dont vous avez certainement déjà entendu le nom (rires) ! Et un autre personnage important était Hanns Seidel, je ne sais pas si vous avez déjà entendu…

- S : Si.

- X : Et c’était les deux personnalités-clés, qui ont guidé la Bavière sur le chemin de l’avenir.

- S : C’est intéressant je ne pensais que déjà si tôt, il y avait eu…

- X : Si, si, très fort déjà autrefois. Et il y a de puissants groupes d’entreprises qui se sont déjà développés. Et puis nous avons un autre facteur positif, mais celui-ci est du au hasard. C’est un résultat de la guerre. C’est que la maison Siemens a transféré son siège de Berlin à Munich. Et ce grand groupe a bien évidemment exercé un effet de vagues très, très important. Il a implanté des sites un peu partout en Bavière. Il était représenté déjà en Bavière mais pas de manière aussi importante qu’aujourd’hui. Cela a bien évidemment donné une grande impulsion au développement technologique en Bavière, principalement dans l’électrotechnique, puis l’électronique. Ce sont comme ça un peu des faits historiques qui ont joué un grand rôle et qui vous illustrent que la Bavière n’a pas fait une politique technologique uniquement depuis deux décennies. Puis on a continué avec la politique énergétique, très fortement, dans les années 60 et début des années 70. La Bavière n’avait pas de matières premières. Pas de pétrole, pas de charbon, pas de gaz, rien du tout, et a du importer l’énergie. Et là on a dit, d’où peut-on le faire venir à moindre coût ? Et on a installé avec les groupes industriels des modes d’acheminements importants, depuis la Méditerranée, Trieste, Marseille, jusqu’en Bavière, Ingolstadt. Et ainsi on a pu se procurer toute l’énergie que l’on voulait à un prix correct, pour le développement économique.

- S : Oui.

- C’était les années 60. Puis il y a eu une phase où l’on a soutenu les PME, dans les années 70, début des années 80. Mais aussi en lien avec la politique technologique. Et puis en effet, vous l’avez bien noté, l’impulsion, elle a été donnée au début des années 80 (?).

- S : Dans les années 90 (je n’ai pas compris)?

- Là aussi, il y a de nouveaux programmes qui ont été lancés, de nouveaux programmes technologiques. Et là le gouvernement, enfin, les personnes ont encore une fois changé, au début de la décennie 90. C’est le ministre président Stoiber qui est arrivé et qui a réussi à dégager beaucoup de moyens à travers un programme de privatisations.
Et donc de faire une politique technologique avec un grand P. Vous avez demandé pourquoi il fait tout cela. C’est très facile à expliquer. Les taux de croissance dans les domaines technologiques sont nettement plus élevés que dans les secteurs économiques classiques. Par exemple, les techniques médicales, les biotechnologies, pharmacie, électronique, c’est nettement plus élevé, les taux de croissance se situent entre 5 et 15%, alors que dans les domaines classiques, vous avez 1,2%, quand ça va bien. Et nous avons dit, nous avons besoin de croissance, et ça marche quand vous avez des technologies, et que vous les soutenez financièrement. A vrai dire, c’est une raison toute simple. Que pourrait-on encore ajouter sur ce thème, à votre avis (à l’intention de ces deux collègues) ?

- Z : J’ajouterais que les autres branches doivent continuer à être soutenues, comme l’industrie automobile. Mais en fait, l’industrie automobile obtient pas mal de la politique technologique.

- S : Oui.

- X : Oui, c’est une autre raison. Peut être, il y a encore un autre facteur important, c’est la politique éducative et universitaire. On en a toujours mené une très efficace. On a toujours mis beaucoup d’argent dans les écoles pour que les gens soient bien formés, aient une bonne formation. On ne s’est pas laissé troubé par des inventions trop modernes en matière éducative et on s’est concentré sur l’efficacité du système. Et cela a payé, car la Bavière a aujourd’hui encore en matière d’éducation un rôle de leader. Et sur cette base on peut aussi faire une meilleure politique technologique que quand vous manquez de personnes suffisamment qualifiées. La politique éducative est placée parmi les priorités en Bavière, parce que nous pensons que nous avons besoin d’une large couche de gens d’un niveau excellent, qualifiés, bien formés, pour aussi être aux postes-clés. Et cela se poursuit dans le soutien aux universités.

- S : Oui.

- X : Et c’est aussi un des facteurs qui dans les années 80, 90, jusqu’à aujourd’hui, a joué un grand rôle.

- S : Et je voulais vous demander, si l’on regarde maintenant la période après 92…

- X : Oui.

- S : Si l’on regarde les buts poursuivis, vous avez déjà un peu expliqué…

- X : Oui, quelques-uns.

- S : Quel but voulait-on atteindre, que voulait-on changer ?

- X : On les a développés sur des champs précis.

- S : Oui.

- X : donc des axes principaux. Maintenant on dit des clusters (rires de Y).

- S : Pourquoi riez-vous ?

- X : Pourquoi fait-on des clusters ?
- S : Moi, je trouve cela intéressant, on en parle partout en Europe, mais cela ne signifie pas toujours la même chose (rires) !

- X : La synergie que vous avez dans un cluster, c’est complètement différent…

- S : Oui.

- X : … que lorsque vous saupoudrez sur l’ensemble du territoire.

- S : Oui.

- X : Il faut avoir une certaine concentration d’instituts de recherche, d’industriels, de sous-traitants, et de services. Et du capital bien-sûr, venture capital, un système de financement. Quand on n’a pas ça, on se disperse dans le développement technologique. On a formé certains axes principaux. Pour donner quelques exemples : Martinsrind, dans la région de Munich, pour les biotechnologies (Max Planck Institute, des industries, etc). Aussi à Ratisbonne, et aussi peut être Würzburg. Donc environ trois sites. La médecine à Erlangen et dans la région de Munich naturellement. Il y a un autre exemple, c’est moins un cluster…

- Y : Qu’un axe principal.

- X : C’est un réseau solide. Au nord de la Bavière, on a un triangle Würzbrug-Bayreuth-Erlangen, on a un réseau sur les nouveaux matériaux. Un autre exemple de cluster est celui des NTIC à Munich, et aussi un peu à Nürnberg. Et puis Augsburg et Ratisbonne. Et nous voyons bien que lorsque toutes ces compétences vont ensemble, et qu’il y a en permanence un échange d’idées et qu’ils sont dans un même processus, cela va beaucoup plus vite que quand vous faites un cluster un peu partout. On essaie de concentrer.

- S : Oui. (je voulais intervenir mais je me tais).

- X : Cela n’a rien à voir bien sûr avec une politique régionale au sens général. La politique régionale est quelque chose de totalement différent. Peut être avec des mots simples, la politique régionale, c’est d’essayer, je dis bien essayer, d’amener le travail où les gens se trouvent, dans les régions. Même si aujourd’hui, c’est devenu particulièrement difficile. C’était possible dans les années 60, 70, et cela a même plutôt bien marché. Aujourd’hui, c’est devenu plus difficile, vous ne trouvez pratiquement plus d’entrepreneurs qui vont s’installer dans les régions. Cela veut dire que l’on doit plus soigner l’inventaire.

- S : Et que pensez-vous, quel est votre rôle aujourd’hui, en 2004, en fonction de ces objectifs ?

- X : Nous avons…

- S : Vous avez créé les clusters ?

- X : Oui, enfin, oui, on a créé les clusters…

- (Je m’excuse pour la mauvaise tournure de ma phrase allemande).

- X : On a développé beaucoup les infrastructures, d’abord au plus près des sites industriels. On a créé aussi beaucoup d’instituts universitaires.
S : Hm.

X : On a créé des nouvelles sociétés de capital. Et on a avant tout créé plein d’organisations de réseaux. Le tout ne doit pas simplement être là mais doit être maintenu en mouvement.

S : Comme par exemple ?

X : Dans le domaine des biotechnologies, vous avez BioM-AG. Qui se trouve en fait plus dans la région de Munich, pour le moment, mais qui travaille aussi en partie sur toute la Bavière. Puis nous avons un réseau de transfert technologique, qui s’appelle Bayern Innovativ et qui est installé à Nürnberg. Vous en avez déjà entendu parler ?

S : Oui, oui.

X : Qui est très engagé dans l’industrie automobile et dans les techniques médicales…

S : Oui.

Y : Des nouveaux matériaux, de l’énergie.

X : Donc c’est une organisation de réseaux. Il y a aussi des réseaux plus petits, au niveau régional, dans le domaine des NTIC, peut-être que vous, Z, vous pouvez en parler ?

Z : oui, il y a des réseaux régionaux, du côté de Nürnberg aussi, il y a une organisation qui réunit depuis dix ans les entrepreneurs, les fédérations, les administrations, les syndicats. Il y en a aussi de semblables à Munich. Et puis il y a aussi la Software Offensive Bayern, dans le cadre de la High Tech Offensive. Une partie de cette offensive porte sur la mise en réseau, des manifestations sur place, des formations continues, etc…

X : Donc je crois que ces réseaux, ils jouent maintenant un très grand rôle, autant au niveau local qu’au niveau régional et interrégional. Qu’est-ce que nous avons encore ? Dans le domaine Photonix, nous avons un réseau ici en Bavière.

Z : Et il y en a un en formation dans la nanotechnologies.

Y : Dans la mécatronique, et dans l’aéronautique.

S : Et vous les soutenez ?


S : Oui.

X : Et puis, bien sûr nous les finançons aussi en partie.

S : Je voulais ensuite savoir sur ces organisations… Avec quels partenaires travaillez-vous, par exemple dans le cas de Nürnberg, est-ce aussi par exemple avec la ville de Nürnberg ?

X : Au niveau local et régional, nous travaillons beaucoup avec les CCI.
- S : Oui.
- X : Et aussi avec ces réseaux dont on vient de parler, qui sont déjà sur place.
- S : Qui existaient déjà ?
- X : Oui. Et puis avec les responsables de chaque ville respective. Mais je dirais que c’est plus individuel, ils s’organisent plus ensemble avec les CCI. Et puis nous avons comme partenaires nos administrations d’Etat, je veux dire les gouvernements de district (Regierungsbezirke). Ils ont aussi des directions de l’économie, avec lesquelles nous travaillons de manière étroite.
- S : Vous diriez de ce travail en commun que c’est…
- X : Oui,…
- S : que la direction est plutôt du côté bavarois…
- X : La direction…
- S : du côté du ministère bavarois de l’économie ?
- X : Je crois que la direction vient de manière assez soutenue de la maison, de notre ministère. Et un de nos plus grands partenaires, il ne faut pas l’oublier, c’est le ministère des sciences.
- S : Oui.
- S : Oui.
- S : Oui.
- X : Aussi parfois avec nos propres organisations qui ont elles-mêmes les contacts. C’est juste un échange d’idées, il n’y a pas de décision de prise.
- S : et je voulais savoir, quelle a été et quelle est l’importance de l’Europe, mais peut être on commence avec le début des années 90. Il y avait des grands programmes de recherche…
- J : en fait, l’Europe est plus importante que nous ne le pratiquons, malheureusement, je dois dire. Pour nous, c’est assez loin, je veux dire en terme géographique. C’est sûr que des pays comme la Belgique, la Hollande, et même nos collègues de Nord-Rhein-Westfalen, ils sont plus proches, c’est plus facile pour eux. Mais cela n’enlève rien à
notre appréciation. Je trouve que c’est un sujet hautement central, parce qu’il y a d’immenses programmes qui sont conduits.

- S : Oui.

- X : De manière surprenante, alors que nous faisons peut-être pas tout ce que nous devrions faire, la Bavière se débrouille bien pour obtenir des fonds. Les fonds qui viennent des programmes européens, la Bavière se trouve en très bonne position. C’est lié aux grands industriels, Siemens reçoit beaucoup bien sûr, mais aussi MAN, et BMW, et l’aéronautique. Ils récupèrent pas mal d’argent bien sûr.

- S : Hm.

- X : Même les universités et les instituts de recherche, Max Planck, Fraunhofer, il y a beaucoup d’argent qui vient de Bruxelles pour la Bavière.

- S : Et vous participez à ces programmes ?

- X : non, pas vraiment.

- S : C’est intéressant.

- X : non, à vrai dire, nous ne pouvons que créer les contacts. On peut conseiller les PME, comment elles doivent si prendre. Mais en principe, cela marche de manière autonome.

- S : Dans le cas des PME, vous n’avez pas de rôle ?

- X : Nous aurions… nous aimerions bien l’avoir mais ne nous l’avons pas bien organisé.

- S : En Bretagne, j’ai entendu la même chose, nous devrions le faire.

- X : Oui, mais c’est aussi difficile à organiser. En France, tout fonctionne de manière plus centralisée. Chez nous, c’est plus l’intérêt des entreprises prises individuellement. Jusqu’à ce que l’on contacte, que la décision soit prise, que les contacts soient faits, et puis les procédures, ce n’est pas non les plus simples… C’est un système complexe.

- Y : Nous en arrivons à l’histoire d’Era-Net, vous connaissez ?

- S : Non.

- Y : C’est exactement le déficit qui s’illustre en Bretagne et ici. Trouver quel est le chemin juste pour les régions à Bruxelles. Pour la première fois, on fait l’état des lieux de ce qui se passe au niveau régional, national et comment on pourrait harmoniser ces instruments au niveau européen, de manière à ce que quelqu’un en Bavière qui s’adresse à l’Europe, doit faire la même chose. Que les régions soient forte face au centralisme de Bruxelles. Par exemple dans le domaine de l’aéronautique, nous travaillons avec Toulouse.

- S : ah oui.

- Y : nous faisons aussi un peu quelque chose dans le domaine des micro-systèmes. Des nouveaux matériaux. Le ministère des sciences fait quelque chose en ce moment avec
la Slovénie. Et l’on cherche une harmonisation, de manière à trouver des partenaires. Dans le sens de l’Europe, c’est toujours de faire des partenariats.

- S : Oui.

- X : Et ça, c’est particulièrement difficile pour des PME, parce qu’elles n’ont pas les contacts.

- S : Non.

- Y : Et puis si jamais il a le contact, son partenaire en Slovénie aura un autre formulaire que lui, et aussi celui en France ou au Royaume Uni ! Et pour harmoniser tout cela, Era-Net cherche à faire l’état des lieux, cela fait deux ans. Puis ce sera au niveau national, puis régional. Cela va durer encore au moins 7 ans.

- X : je conseillerai bien à l’Europe qu’elle simplifie un peu les choses.

- Y : Qu’elle délègue (rires)!

- J : contrôler encore, mais laisser faire le reste. Nous avons à vrai dire un système d’infrastructures très performant, autant au niveau de l’État que des CCI et des fédérations. Et il n’y a pas de problèmes, je pense que l’on peut très bien contrôler. Cette complexité, comment un petit entrepreneur pourrait poser une candidature à Bruxelles… ça serait mieux si on faisait les candidatures ici, et que ce soit nous qui l’organisions. Et que l’argent vienne de Bruxelles. Ce serait beaucoup plus simple.

- S : Oui.

- X : Peut être encore au sujet du financement. La tendance actuelle, depuis le début des années 90, dans la politique technologique, n’a été possible que parce que nous avions à disposition une grande masse financière, et de la manière suivante. La Bavière avait des participations chez de grands entrepreneurs, dans l’énergie, les assurances, l’aéronautique. Au début des années 90, on a dit, pourquoi garde-t-on les participations chez des entrepreneurs, on a très peu d’influence de toute façon, participation ou pas. Et on a vendu ces participations, qui ont été dirigées vers le financement du développement technologique. Et pour la Bavière, c’était des sommes énormes, il faut vraiment le dire.

- S : Hm.

- X : On a, à l’époque, en plusieurs étapes, dégagé plus de 8 milliards de DM, soit 4 milliards d’euros. Et la plus grande partie est allé aux technologies, les sciences et la recherche. Et soudain on a été en mesure de construire des instituts nouveaux, des structures complètement nouvelles, d’organiser nous-mêmes les venture capital. Et donc tous ces points-clés [clusters, transfert technologique], cela n’aurait pas du tout été possible sans ces sources de financement de la privatisation.

- S : Hm, oui. Et votre division est aussi devenue plus importante ? J’avais justement cela en tête… (rires).

- X : Oui, la division que j’ai reprise en 1983 avait un tout autre caractère.

- S : Oui, c’est intéressant.
- X : Elle s’appelait « PME et technologie, recherche ». C’était la politique classique en faveur des PME. Après nous avons dit, ce qui est intéressant, c’est la politique technologique, et l’on a insisté sur ce point. Et le cluster PME normal est arrivé dans une autre division. Et maintenant nous avons seulement la politique technologique, et je pense qu’il y a suffisamment à faire.

- S : Oui !

- X : Et même le budget a bien évolué. De manière impressionnante.

- S : Vous pouvez me donner une fourchette ?

- X : Quand j’ai commencé dans cette direction, c’était encore y compris le soutien aux PME. C’était 23 millions de DM, je crois. Et aujourd’hui, nous avons entre 45 et 50 millions d’euros, rien que pour les technologies. Et nous avons encore un instrument que nous n’avons pas encore cité, c’est la fondation bavaroise pour la recherche. C’est un instrument, ce n’est pas du domaine de l’Etat directement mais plutôt une fondation, qui a une nouvelle fois beaucoup de capital.

- S : Hm.

- X : Et nous pouvons, grâce à cette fondation, nous avons des organes de conseil, d’expertise. Nous avons en plus à disposition, grâce à cette fondation, environ 20 millions d’euros.

- S : Oui.

- X : Et c’est une mesure supplémentaire, la flexibilité. Ils ne sont pas trop sévères avec les règlements de l’Etat, les programmes de l’Etat.

- S : Hm.

- X : Donc encore un autre instrument et un autre moyen d’obtenir des sommes considérables.

- S : Je voulais vous poser une dernière question à propos de l’Europe. Après nous pourrons en venir à des questions précises sur l’industrie automobile et électronique. Je vous demande à nouveau à vous (X), je ne sais pas si vous étiez là (aux deux autres)…

- Z : non ! (rires de tous).

- Y : Moi non plus.

- S : Quelle était son importance, il y avait des programmes comme JESSI,…

- X : Oui.

- S : Eureka… Quelle a été l’importance de ces programmes pour le développement de la politique technologique bavaroise ? Est-ce que c’était un point important ?

- X : Pas tous les programmes avaient la même importance.

- S : Et vous avez participé ?
- X : Oui, oui. Pour le programme JESSI, on a été très impliqué. Pas seulement parce que nous avons profité du programme, mais aussi nous avons participé à son développement.

- S : Hm.

- X : Nous avons même fait quelque chose qui nous a été très utile. Nous avons réfléchi si nous ne devions pas proposer un site à Munich pour les bureaux de l’organisation JESSI. Nous avons fait une proposition très intéressante, et les bureaux de JESSI se sont installés ici pendant plusieurs années.

- S : je ne le savais pas.


- S : Oui.

- X : Donc on a beaucoup profité de JESSI. Et je me rappelle du temps où au sein du conseil de Siemens, on discutait s’il fallait vraiment continuer dans la micro-électronique, ou s’il fallait la supprimer.

- S : Oui.

- X : C’était des discussions dures au sein du conseil de Siemens. Il y en avait qui disaient que c’était trop peu sûr, avec toutes ces vagues… est-ce que notre groupe va les digérer. Et puis il y a une décision positive, et elle était liée à JESSI à l’époque. On a vu que l’on pouvait faire quelque chose et que l’industrie micro-électronique allemande et européenne est devenue compétitive avec JESSI, au niveau international. On peut le dire sans hésitation.

- S : Je ne savais pas que vous aviez les bureaux ici, et que vous aviez soutenu son développement.

- X : Oui, nous sommes allés plusieurs à Bruxelles pour les convaincre et ça a marché.

- S : Je voulais peut être… J’étudie le cas les grands entrepreneurs, pour la Bavière c’est BMW dans l’automobile et Siemens dans l’électronique. C’est pourquoi c’est intéressant ce que vous avez raconté. Je voulais savoir, BMW est certainement un partenaire important pour vous, pour la politique technologique, et je voulais savoir si… simplement, si vous pouviez raconter, ou me donner des exemples, comment vous travaillez avec BMW, directement ou avec les universités, parce que vous l’avez souligné tout à l’heure que le travail avec les universités est très important dans ce domaine. Comment cela fonctionne-t-il ? J’ai rencontré Prof D. [le directeur du Fraunhofer Institut à Erlangen] qui m’a expliqué que cela fonctionnait bien, mais en France, il y a plus de difficultés, alors je voulais connaître votre avis !

- X : de nouveau il y a une histoire qui commence avant. BMW existe seulement parce que l’Etat libre au début des années 60, il faut le dire, BMW était en faillite. Et l’Etat libre s’est alors mis à réfléchir s’il ne devait pas se porter garant. Il y a eu de
nombreuses luttes et discussions et finalement on s’est décidé à se porter garant. Sinon, il n’y aurait plus BMW. C’était un coup de chance à l’époque, pas de Bavière, pas de BMW. Aujourd’hui, on ne pourrait pas se l’imaginer.

- S : Oui.

- X : Mais c’était une victoire à une courte tête à l’époque.

- Y : Il faut ajouter deux aspects techniques à cela. BMW n’était pas un entrepreneur bavarois à l’époque. Le côté mécanique auto, il venait de Thüringen.

- X : avant la guerre.

- Y : Après la guerre, BMN ne construisait pas des voitures de qualité. Ce que vous avez aujourd’hui de la technique de BMW, cela vient d’un tout autre aspect, à savoir l’entreprise GLAS. Et BMW a racheté GLAS pour faire des voitures de meilleure qualité.

- S : oui.

- Y : Qui tiennent la concurrence. C’est un aspect important, souvent oublié.

- X : Oui.

- Y : Et c’est pourquoi il y avait ce soutien de l’Etat, que l’on a dit, on le tente. C’était un point important.

- X : Oui, mais c’est déjà 40 ans en arrière ! Pour répondre à votre question, c’est un peu difficile… Il n’y a pas de travail de coopération systématique avec BMW et AUDI. Où l’on dit, on se rencontre tous les 15 jours, non, cela n’existe pas. Ils ont eux-mêmes des divisions technologiques énormes, ici à Munich et Ingolstadt. Ils travaillent bien sûr avec nos propres institutions, les organes que nous avons créés, avec les réseaux que nous avons créés. Dans l’industrie automobile, c’est Bayern Innovativ qui joue un grand rôle.

- S : Hm.

- X : Le point fort du travail de Bayern Innovativ, ils ont créé un réseau, BAIKA. Comment cela s’appelle… (il cherche le nom complet avec Y) : réseau bavarois d’information et de communication dans l’industrie automobile. Bon, c’est un peu compliqué. Le mot-clé, c’est BAIKA.

- S : Hm.

- X : Et là, il y a environ, je peux vous donner les chiffres si vous le souhaitez…

- S : J’ai déjà rencontré Prof. A (directeur de Bayern Innovativ).

- X : Il vous aura donc déjà donné ces chiffres. Il s’agit d’un réseau de sous-traitants mais aussi de constructeurs, ils travaillent ensemble. C’est le noyau. Après, il y a des projets individuels, que ces entreprises développent (changement de face de la cassette, il s’interrompt et attend que je sois prête). Des projets individuels, intéressants et plus grands, et là on réfléchit ensemble, qu’est-ce que l’on pourrait
faire, soit par le biais de nos propres moyens, soit par le biais de programmes de recherche fédéraux ou européens.

- S : Que diriez-vous, quelles sont ces structures où il se passe le plus de choses ?
- Y : Energie.
- X : Des projets sur l’hydrogène. Et c’est là qu’intervient la possibilité de solliciter la fondation bavaroise pour la recherche, qui peut participer au financement. Cela dépend de chaque programme, en détail. A côté de Bayern Innovativ, il y a des développements de projets selon les nécessités. Et après c’est les réseaux habituels. BMW travaille bien sûr avec l’université technique de Munich, avec les ingénieurs de la construction des machines, avec les informaticiens, les électroniciens. Idem pour Siemens. Et puis il y a une coopération étroite entre Siemens et les sous-traitants dans le domaine de l’électronique moderne dans la voiture, surtout à Ratisbonne. Il y a des cercles internes, où ne demandons même pas ce qui s’y passe. Cela fonctionne entre eux…
- S : Mais êtes-vous sollicité ?
- X : Non, ce sont des processus internes, que nous ne voyons pas.
- Y : Il y a beaucoup de choses qui fonctionnent toutes seules. Un Etat ne peut et ne veut pas s’immiscer partout. Il s’agit toujours d’impulser, et ensuite ce sont les acteurs qui le font eux-mêmes, ce sont tous des acteurs libres dans une économie…
- S : rires.
- Y : Qui cherchent par eux mêmes leurs contacts.
- X : Oui.
- S : Hm.
- Y : Quand ils les cherchent, sur des essais neutres, c’est la chose bonne en BAIKA. C’est vraiment le facteur de stabilisation, tout le reste fonctionne comme un réseau normal, aussi en raison de la proximité spatiale. Et puis je voudrais ajouter deux éléments importants. En Bavière, il n’y a pas que BMW mais aussi AUDI.
- S : Hm.
- Y : Et c’est aussi dans le même temps un concurrent de même importance, mais si vous écrivez sur l’industrie automobile vous devez aussi parler d’AUDI. L’apport majeur d’AUDI, c’est la légèreté, c’est le pionnier, quand BMW construisait encore des voitures lourdes. Or, AUDI est venu en Bavière, à Ingolstadt, pas seulement à cause des raffineries, mais parce qu’il y avait le terrain d’aviation de l’OTAN, de réparation. Où il y avait des gens qualifiés, qui connaissaient la légèreté.
- X : Cela a un grand poids aujourd’hui dans l’industrie automobile.
- Y : Et c’était le pionnier dans le secteur, quand BMW disait encore qu’il ne mettrait pas d’aluminium dans sa voiture. Il y a 5 ans encore, BMW soutenait cette position. Et depuis tout le monde le fait parce que justement nous sommes un cluster. Un cluster cela veut dire aussi que les sous-traitants de BMW disent, nous le livrons déjà à AUDI, montre-nous tes projets cher BMW et nous te montrerons comment nous le faisons pour toi. Donc cela s’organise de soi-même. Nous ne sommes pas beaucoup informés, nous ne voyons que les résultats ensuite.

- X : Ce qui est peut être encore plus intéressant, c’est qu’en Bavière cela fonctionne sans qu’il y vraiment… de grandes organisations, c’est plutôt des réseaux informels. Les gens se rencontrent en fin de compte en permanence. Soit dans les universités, soit dans des manifestations, des congrès, ou Baika. Des congrès au sein du gouvernement de l’Etat, des manifestations et en partie des réseaux informels. Au sein du ministère, on a encore un organe de conseil, mon Dieu, comment s’appelle-t-il ?

- Y : le conseil scientifique et technique.

- S : Oui, je voulais y venir.

- X : on y retrouve les dirigeants de BMW et Siemens.

- Quelle importance a-t-il pour votre travail ?

- Ces trucs informels, ils jouent un grand rôle. On échange vite ses idées, on a des réflexions communes ou pas! Ça arrive aussi. Mais cela va vite par l’informel, par des raccourcis. On a en permanence une occasion de s’échanger nos conceptions. C’est donc très effectif.

- D’où cela vient-il qu’il y ait des réseaux informels comme cela en Bavière ? La Bavière est pourtant si grande ?

- Oui, d’un côté la Bavière est grande mais dans une large mesure… en fait, c’est un peu la mentalité bavaroise, je dirais. Les gens parlent volontiers les uns avec les autres. C’est relativement peu compliqué.

- Y : Vous pouvez vous rendre partout maintenant, si vous allez dans la direction de Landshut et Dingolfing, vous verrez, ils construisent une autoroute de Munich via Landshut et vers Passau. Le long il y a les usines BMW et les sous-traitants de BMW.

- X : Il faut encore ajouter que les clusters jouent ici un certain rôle. Un fabricant de textile d’Aschaffenburg ne discutera pas obligatoirement avec un dirigeant de BMW ou Siemens.

- S : Oui.

- X : Ou un fabricant de textile d’Oberfranken avec une usine de lait de l’Allgäu. Ce sont les clusters qui… ils maintiennent. Cela joue un grand rôle de manière surprenante par rapport à ce que l’on a pensé il y a quelques années. Quand ils en sont venus à ces thèmes et qu’ils ont commencé à réfléchir ensemble.

- S : Est-ce qu’il y avait avant la formation de ces clusters des réseaux informels, ou c’est plutôt nouveau, depuis 10 ans ?
- X : Ce n’est pas si nouveau, c’est quelque chose que l’on a toujours soigné. Cela vient un peu, enfin, je pense, je ne suis pas Bavaroi, c’est lié un peu à la mentalité bavaroise, où l’on arrive sans contrainte à... Bon, Munich a en plus l’avantage d’avoir toutes les branches, toutes les universités, toutes les compétences sont pratiquement représentées dans la région. Et puis on se rencontre presque tout le temps ! Il n’y a rien à faire.

- Y : Cela vient…

- X : dans la région d’Erlangen-Nürnberg, ce n’est pas ainsi mais là il y a d’autres thèmes qui jouent un rôle, mais… avec ces clusters, il y a ces liaisons qui je crois sont très bonnes.

- Y : Ce que je trouve un facteur tout à fait important, je ne veux rien enlever aux mérites des Bavaroi, mais il faut parler des immigrants…

- X : rires, oui les gens qui sont arrivés.

- Y : C’est très important. Déjà après la guerre, les Allemands des Sudètes qui ont expliqué aux Bavaroi ce qu’était une PME. La Bavière, en étant un Etat agraire, ne le connaissait que de l’artisanat.

- S : Hm.

- Y : Et particulièrement ici à Munich, si vous regardez la Liberalitas Bavariae, c’est par l’envolée du catholicisme dans la capitale du land, que…

- X et Z rient.

- Y : Non, mais il y a un travail du Prof. B à propos de l’urbanisme, à l’université technique de Munich. L’exemple de Munich. Le couloir dit de l’intelligence entre Gaiching et Alarching, Grünervald, le long de l’Isar. Si vous le séparez en Catholiques et Protestants, vous vous rendez compte que dans ce couloir de l’intelligence dans les années 60 et 70, grâce aux migrations de scientifiques non bavarois et de ce type, il y a eu une croissance énorme. Que là devant dans le bureau européen des brevets, vous avez 4.000 personnes qui ne viennent pas forcément d’ici, qui ont obligé la population à s’ouvrir. C’est un facteur très, très important.

- S : Hm.

- X : Oui, mais c’est encore une fois… c’est difficile à expliquer, j’essaie quand même ! C’est un morceau de Liberalität en Bavière, les gens sont en principe ouverts, mais c’est une manière particulière de Liberalität. Elle a un peu la caractéristique… en fait, c’est complètement égal comment on arrive au résultat…

- Y : Oui.

- X : Le principal, c’est qu’on y arrive, hein ! Si c’est des gens du nord de l’Allemagne ou de je ne sais où, le principal, c’est que cela marche, que cela fonctionne. On ne chipote pas, on n’est pas mis de côté, mais on est assez ouvert. Et c’est ce que l’on entend avec le joli mot-clé de Liberalität.

- S : Oui.
- Z : Bon, je ne veux pas laisser entendre que tout vient de l’extérieur…
- Tous rient.
- Z : dans le domaine des biotechnologies, on a aussi le cluster. Et un élément important, c’est de trouver la personne juste qui donne le mouvement.
- X : Oui, on a besoin d’un personnage qui fait, à la tête des réseaux, qui dirige. Si c’est un bureaucrate ennuyant, vous n’obtiendrez rien. Il faut que cela soit un manager ouvert, qui entretient et maîtrise très bien ses propres réseaux, et pour ça, on a eu de la chance. Le Prof. A, à la tête de Bayern Innovativ, il est excellent.
- Y : Le Prof. D (directeur du Fraunhofer Institute à Erlangen) est aussi excellent.
- X : Oui, c’est important de trouver les bonnes personnes et c’est un peu une question de chance.
- S : C’est intéressant parce qu’en tant que politologue et sociologue, je m’intéresse beaucoup au rôle du territoire dans le développement économique, et c’est très intéressant ce que vous avez raconté.
- X : d’ailleurs sur ce thème, on ne peut pas l’approfondir maintenant mais ce sont les « soft factors ». Munich, en tant que ville culturelle, en tant que ville du théâtre, des concerts, a une attractivité très forte pour beaucoup de gens et même au nord de l’Allemagne. Et pour venir travailler ici, parce qu’ici ils peuvent aussi faire de la voile, aller skier l’hiver, faire de belles promenades dans la nature. C’est ce qui s’ajoute en plus. Je veux dire quand on a une si belle nature, avec autant de culture ! Ce n’est pas partout qu’on le trouve. Ce n’est pas un reproche vis-à-vis des autres. C’est tout simplement un avantage naturel.
- S : Oui. Donc je voulais une dernière question si c’est encore possible.
- X : Oui, oui.
- S : Je voulais vous poser une question sur l’identité bavaroise. On parle beaucoup de l’identité bavaroise et on peut lire aussi beaucoup sur le fait qu’elle joue un rôle dans le développement économique et son évolution. Je voulais d’abord vous demander, à votre avis, existe-t-il un sentiment d’appartenance au Land différent en Bavière par rapport aux autres Länder allemands ? Et en quoi consiste l’identité bavaroise ?
- X : Alors, je ne suis pas Bavaros, je ne peux pas vous donner de jugement définitif. C’est comme vous dites, les Bavarois se sentent particulièrement attachés à leur Land, plus que dans d’autres Länder. Peut être à l’exception d’Hamburg, les Hambourgeois se sentent très attachés à leur ville hanséatique, de même que Bremen.
- S : Oui.
- X : Aussi Niedersachsen, je dirais. Peut être dans les nouveaux Länder, je ne peux pas trop dire. Mais prenez ces Länder à double-nom, Rheinland-Pfalz, Nord-Rhein-Westfalen, ils n’ont pas les relations… ils ont été créés plus tard, politiquement, alors que la Bavière, si on est généreux, c’est un Land avec une… le Land de Bavière, l’Etat de Bavière, au sens le plus large, existe depuis le 12è siècle. Avec différentes formes, même depuis le 7è siècle.
- Y : Il allait jusqu’à Verona.
- S : rires.
- X : oui, mais une petite période seulement. Les frontières n’ont pas bougé depuis près de 200 ans. Quand Napoléon a voulu chouchouter les Bavares en les faisant Royaume, il leur a fait vraiment plaisir !
- Les trois rient.
- X : On doit être très reconnaissant vis-à-vis de Napoléon en Bavière.
- S : Et vous pensez que l’histoire joue un rôle…
- X : Oui, elle joue un grand rôle. Aussi peut être l’appréciation des dirigeants. Bien sûr il y en avait des bons et des mauvais, comme toujours, mais de manière générale, en moyenne, les ducs puis les rois, n’étaient pas trop guerriers, et plutôt orientés vers la culture. On ne doit pas le voir de manière trop stricte, mais que dans la tendance, c’était plus, il faut donner de la culture aux gens et pas faire trop de guerre. Bien sûr, on a mené des guerres.
- Z : et on en perdu beaucoup ! (rires de Y).  
- X : cela ne s’est pas toujours bien terminé mais la culture a été soutenue, par delà les siècles. Et en particulier Louis 1er, pas le roi des contes mais le premier, avec lui, la ville de Munich a eu un tout autre aspect. Il a complètement transformé Munich, il en a fait une ville avec des perspectives d’avenir. C’était un nid endormi.
- Y : Oui, et une chose bien importante, c’est la géographie. Un Land qui a avant tout des montagnes et des collines, les traditions et les arts de vivre, l’identité reste bien ancrée contrairement à un Land qui est un lieu de passage, un lieu de communication. En Suisse c’est aussi différent, et en Autriche.
- S : Pourtant la Bavière est aussi au centre de l’Europe.
- X : Oui, mais pendant près de 60 ans, elle a du endurer une frontière complètement fermée.
- T : Au Moyen Age, il y avait la Tchéquie, puis la Bohême et au sud les montagnes.
- X : Les Wittelsbach ont régné pendant près de 800 ans en Bavière, jusqu’à la première guerre mondiale, pratiquement.
- S : Hm.
- Y : D’après l’article 6 de la Constitution, ça c’est important. La Bavière a sa propre constitution.
- X : tous les Länder l’ont !
- Y : oui, mais c’est un État !
- X : oui, oui, un Etat libre.
- S : Oui.
- Y : c’est un point important. Nous avons un hymne, une citoyenneté que l’on peut acquérir par mariage, comme moi !
- X : oui ce sont quelques particularités, mais c’est plus amusant qu’autre chose.
- S : Oui, alors la dernière question, d’après votre expérience professionnelle, plutôt que personnelle peut être, je ne sais pas si on peut les séparer, mais plutôt du travail, que diriez-vous, que l’identité bavaroise est un moteur pour le développement économique, le soutien à l’économie ? Et quelle identité bavaroise ?
- X : en fait quand les gens s’identifient avec le Land, avec l’Etat, ils sont plus satisfaits, un peu plus heureux. Ici, tout est un peu plus évident. Et quand il y a des problèmes, on peut le retourner, on dit, mon Dieu, c’est un problème, il faut que l’on trouve une solution. On tient bien sur ses deux jambes en Bavière et on regarde l’avenir plutôt avec confiance. Bien sûr on se plaint aussi et on râle. Ça va avec. Mais principalement c’est plutôt ainsi, c’est mon Land et je peux m’y identifier, et je suis à vrai dire satisfait, et j’ai plein d’espoir pour l’avenir.
- S : Hm.
- X : En tous les cas plus qu’ailleurs.
- S : Oui.
- X : C’est très clair.
- S : Hm.
- X : Et puis il y a plus d’énergie pour des nouveaux développements, on doit le dire.
- Y : Oui.
- S : Et est-ce qu’il y a des inconvénients de l’identité bavaroise, sur lesquels vous réfléchissez ?
- X : bon, oui…
- S : Auxquels vous pensez, dans le cadre de votre travail, qui sont importants ?
- X : bon, il y a aussi des inconvénients, quand les gens de Franken par exemple, ils ne s’identifient pas autant à la Bavière, on dira, qu’ici les Oberbayern dans la région sud de la Bavière. Ils ont un peu leur propre mentalité franck. Et en plus, il y a quelques espaces en Franken qui ont eux-mêmes leur propre mentalité, disons, les gens de Würzburg, de Bayreuth, de Hof, de Nürnberg. Ils ont chacun leur propre mentalité de Franken. Ce n’est pas si compact comme ici le Bavarois dans la région sud.
- S : Oui.
- Y : Il y a eu des rois avec les Altbayern, mais pas avec les Franken. Et pas de vieille Franken, et vous le ressentez bien.
X : Et c’est pourquoi il y a, dis de manière positive, un complexe des Franken vis-à-vis des Bavarois du sud, des Altbayern. Donc un petit complexe parce qu’ici, c’est plus dynamique que dans des parties du nord de la Bavière, Franken. Cela ralentit un peu notre travail.

S : Jusqu’à aujourd’hui ?

X : Oui, jusqu’à aujourd’hui à vrai dire. Les Franken, ils ne sont pas dans la situation de pouvoir organiser leurs intérêts. Ce que peuvent mieux faire les Oberbayern, les Munichois et les Altbayern. Les gens de Würzburg veulent quelque chose d’autre que ceux de Bayreuth, et ceux de Bayreuth autre chose que ceux de Bamberg… donc un peu des intérêts différents toujours là haut. Et dans la politique, cela ralentit un peu le travail.

Y : c’est vraiment un coup de chance. Munich à un moment où les autres ne l’ont même pas remarqué, s’est hissé à la tête, à la place d’un champion. Les autres n’ont même pas remarqué que dans un périmètre de 500 km, Munich s’est hissée au rang de petite capitale, à côté de Milan. Cela rend possible l’identification. Il n’y a pas quelque chose comme cela dans le nord de la Bavière.

S : Oui.

Y : Nürnberg n’était jamais, comme les villes de Franconie, Nürnberg était une ville impériale libre, d’un tout autre caractère par rapport à l’évêché de Würzburg. C’est une autre identification. A Passau, Munich ne fait pas d’ombre parce qu’ils sont sur la même ligne.

S : Hm.


S : Oui, j’y suis allée, j’ai été surprise…

X : mais comme ils sont si prêts de Munich, ils se voient toujours dans l’ombre.

S : Oui.

Alors qu’ils pourraient à la place utiliser les avantages de la proximité de Munich pour leur promotion mondiale, pour attirer des investisseurs, et pour faire de la publicité pour la ville. Depuis 4-5 ans, ça a un peu changé, nous y avons un peu contribué, nous au ministère. On leur a dit, utilisez donc cette opportunité que vous êtes dans le voisinage de Munich. Quand on va à travers le monde pour faire de la promotion, vous serez inclus ! plutôt que de vous lamentez toujours que rien ne se passe à Augsburg.

Vous avez parlé d’inconvénients territoriaux, peut être le dernier point, mais je suis frappée que vous n’en avez pas parlé pour la Bavière. Est-ce que trop de tradition ne nuit pas au développement économique ?

X : euh…
- S : Je connais le slogan « Laptop und Lederhose », je suis très surprise que l’on ose combiner les deux en Bavière, mais c’est très bien…

- X : En fin de compte, évidemment peut être a-t-on dans le détail, peut être est-on trop attaché aux traditions. Mais au final, je dirais que c’est un avantage énorme. Parce que le monde avance à une telle vitesse et le danger que les gens soient sans racines est si grand que vous n’avez pas de chose plus importante que lorsque l’on peut construire à partir de ses propres traditions et que l’on a des racines solides. S’il n’y en avait pas, il y aurait certainement beaucoup plus de problèmes que les quelques problèmes que l’on a avec les traditionalistes.

- S : Oui.

- Z : je trouve important que cela ne soit pas contradictoire pour la population.

- X : non, pas du tout.

- S : Hm.

- X : Et cela rend le tout un peu plus humain, un peu plus agréable.

- S : Hm.

- X : Et la Bavière aime bien fêter.

- S : En ce moment, oui !

- Z : je crois que c’est très important.

- X : Il n’y a pas une période de l’année où on ne fête rien : pendant la pause de l’été, rien ne se passe mais il y a le beau temps et on peut se baigner, ou aller faire de la voile, ou aller en montagne. Sinon ça commence avec l’Oktoberfest (fête de la bière). Puis viennent les fêtes des vendanges en Franken en haut, et les fêtes des récoltes. Puis il y a la première bière forte.

- S : rires.

- X : Puis vient le temps de l’avent : on fête ; puis Noël, on fête ; puis le carnaval, on fête ; puis vient la bière forte pendant le carême, c’est une culture des monastères, on devait jeûner mais on buvait cette bière !

- S : rires.

- X : puis vient Pâques, puis le Maibock, une autre bière forte, puis vient l’été, et puis ça recommence. On est déjà de nouveau à l’Oktoberfest !

- Tous rient.

- S : C’est intéressant. Voilà, j’ai fini avec mes questions, merci beaucoup ! C’était très intéressant.

- X : Ce fut un plaisir (fin de l’enregistrement).


**DOCUMENT 6 : Schémas des relations entre les organisations du soutien industriel, l'Etat et l'Europe en 2006.**


**DOCUMENT 7 : Tableau des organisations créées dans les trois régions pour soutenir l’industrie de 1980 à 2006.**

**Tableau N°1 : Les organisations créées de 1986 à 2006 pour soutenir l’industrie du Nord Est de l’Angleterre selon leur statut, leurs membres et leurs compétences :**

<table>
<thead>
<tr>
<th>Organisation</th>
<th>Statut &amp; financement</th>
<th>Compétences normales</th>
<th>Membres principaux</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>NDC (1986-1999)</td>
<td>Privé : fonds privés (propriété et fonds et fonds publics)</td>
<td>Promotion économique régionale ; démarcation investissements étrangers</td>
<td>Directeur : chargé mission ; représentants politiques autorités locales, patronat, syndicats</td>
</tr>
<tr>
<td>TEC (1990-2001)</td>
<td>Privé : fonds privés et publics (Europe - FSE)</td>
<td>Décision formation main d’œuvre locale en lien avec les besoins des entreprises ; développement de la compétitivité industrielle régionale</td>
<td>Directeur : fonctionnaires centraux en détachement, représentants du secteur économique privé ; syndicats exclus</td>
</tr>
<tr>
<td>NEPA (1997)</td>
<td>Privé (Joint venture) : fonds publics (ONE, GO-NE, ESF, LSC Industry Forum)</td>
<td>Decision sur les besoins en main d’œuvre pour Nissan Sunderland ; rôle clé donné aux industriels</td>
<td>Directeur : ingénieur ; représentants patronat, NDG, TEC, TWDC</td>
</tr>
<tr>
<td>NEMI (1997)</td>
<td>Privé (S.A.) : fonds publics (autorités locales, NDG, TWDC, GO-NE)</td>
<td>Concertation questions formation main d’œuvre micro-électronique</td>
<td>NEMI, directeurs ressources humaines des grandes entreprises de la région</td>
</tr>
<tr>
<td>ONE (1999)</td>
<td>Quango : fonds publics (DTI)</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>LSC (2001)</td>
<td>Privé : fonds publics</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Go-NE (2001)</td>
<td>Privé : fonds publics</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Inward Investment forum (2001)</td>
<td>Privé : fonds publics</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Se&amp;Industry Council (2001)</td>
<td>Privé : fonds publics</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

### Tableau N°2 : Les organisations créées de 1970 à 2006 pour soutenir l’industrie en Bretagne selon leur statut, leurs membres et leur compétences :

<table>
<thead>
<tr>
<th>Organisation</th>
<th>Statut &amp; financement</th>
<th>Membres principaux</th>
<th>Compétences/normes</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Ouest Atlantique (1970)</td>
<td>Association (privée) ; fonds publics (État, Conseil Régional) et privés</td>
<td>Président : acteur économique privé ; représentants des syndicats et de la communauté économique</td>
<td>Promotion économique régionale, démarchage investisseurs étrangers</td>
</tr>
<tr>
<td>METEO (1983)</td>
<td>Association (privée) ; fonds propres et publics (Conseils Régionaux) et privés</td>
<td>Président : industriel ; scientifiques, industriels, chargés de mission CR Bretagne et Pays de Loire</td>
<td>Prospective technologie électronique, réseaux professionnels, conseil &amp; valorisation de l’industrie électronique régionale</td>
</tr>
<tr>
<td>Citroën Superforce (1987)</td>
<td>Association (privée) ; fonds privés (Citroën) et publics (Conseils Régionaux, Préf. Région)</td>
<td>Entreprises régionales, conseillers du réseau de développement technologique, 1er centres d’innovation technologique, universités et grandes écoles, ENSAR, ENSC, etc.</td>
<td>Programme inscrit au Contrat de Plan (1994)</td>
</tr>
<tr>
<td>Bretagne Innovation (1989)</td>
<td>Association (privée) ; fonds privés et publics (Conseil Régional, État, Europe)</td>
<td>Universités, grandes écoles, fédérations industrielles, CCI</td>
<td>Au service des PME pour animer et coordonner l’ensemble des actes de l’innovation en Bretagne</td>
</tr>
<tr>
<td>Performance 2010 (1996)</td>
<td>Association (privée) ; fonds privés et publics (Conseil Régional, État, Préfecture Région)</td>
<td>DRBI, Conseils Régionaux (Bretagne, Pays de Loire) ; Conseils Généraux, communautés urbaines</td>
<td>Formation qualité, salons professionnels, pôle excellence à SP (2015) ; interlocuteur pôle compétitivité automobile</td>
</tr>
<tr>
<td>Poles compétitivité (2005)</td>
<td>Association (privée) ; fonds publics et privés (Conseil Régional, État, ENSAR, ENSC, etc.)</td>
<td>DRBI, Conseils Généraux, communautés urbaines, États, ENSAR, ENSC, etc.</td>
<td>Favoriser le développement de stratégies de filière en Bretagne et Ouest, soutien projets R&amp;D</td>
</tr>
<tr>
<td>ARDE (2006)</td>
<td>Association (privée) ; fonds publics et privés (Conseil Régional, État, ENSAR, ENSC, etc.)</td>
<td>DRBI, Conseils Généraux, communautés urbaines, États, ENSAR, ENSC, etc.</td>
<td>Créer des filières d’excellence en Bretagne et Ouest, soutien projets R&amp;D</td>
</tr>
<tr>
<td>Organisation</td>
<td>Statut &amp; financement</td>
<td>Membres principaux</td>
<td>Compétences/normes</td>
</tr>
<tr>
<td>-------------</td>
<td>---------------------</td>
<td>-------------------</td>
<td>-------------------</td>
</tr>
<tr>
<td>Conseil Scientifique et Technique (1988)</td>
<td>Privé ; fonds publics</td>
<td>Représentants grandes entreprises situées en Bavière ; centres de recherches et universités ; administration territoriale</td>
<td>Conseil, concertation, propositions</td>
</tr>
<tr>
<td>Conseil de l'Industrie (1993)</td>
<td>Privé ; fonds publics</td>
<td>Représentants patronat industrie bavaroise</td>
<td>Conseil, concertation</td>
</tr>
<tr>
<td>Wirtschaftsforum Nürnberg (1993)</td>
<td>Privé ; fonds publics (Villes Nürnberg, Fürth, Erlangen) et privés (CCI)</td>
<td>Représentants secteur économique privé, villes, syndicats, agence pour l’emploi, Églises, choisis plus pour leurs qualités personnelles qu’institutionnelles</td>
<td>Conseil stratégique, recherche du consensus sur les questions économiques et de l’emploi</td>
</tr>
<tr>
<td>Bayern Innovativ (1995)</td>
<td>GmbH (SARL, privé) ; fonds publics (Ministère économie bavarois ; Europe)</td>
<td>Président : Ministre économie bavarois ; directeur chargé mission, issu du secteur économique privé ; représentants patronat (dont VBW)</td>
<td>Coopérations recherche et industrie des hautes technologies ; séminaires et rencontres sur le transfert technologique avec participation entreprises, universités, villes… de Bavière et au-delà</td>
</tr>
<tr>
<td>Bayern International/ Invest in Bavaria (1998)</td>
<td>GmbH (privé) ; fonds publics (Ministère économie bavarois)</td>
<td>Président : Ministre économie bavarois (Staatskanzlei jusqu’en 2003) ; directeur est un haut fonctionnaire territorial</td>
<td>Promotion économique régionale ; commerce international</td>
</tr>
<tr>
<td>Region Nürnberg (1997)</td>
<td>Association (privé) ; fonds publics (Ministère économie bavarois ; Europe)</td>
<td>Directeur : responsable des questions de planification régionale qui, par tradition, est le directeur du service juridique de Nürnberg</td>
<td>Définition et promotion de la stratégie de développement régional</td>
</tr>
</tbody>
</table>